

Arthur Buies

CHRONIQUES II

ÉDITION CRITIQUE PAR FRANCIS PARMENTIER



BNM

LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL

Chroniques II

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

comité de direction:

Roméo Arbour, Laurent Mailhot, Jean-Louis Major

DANS LA MÊME COLLECTION

Honoré Beaugrand, *la Chasse-galerie et autres récits* (François Ricard)

Paul-Émile Borduas, *Écrits I* (André-G. Bourassa, Jean Fiset et Gilles Lapointe)

Arthur Buies, *Chroniques I* (Francis Parmentier)

Jacques Cartier, *Relations* (Michel Bideaux)

Henriette Dessaulles, *Journal* (Jean-Louis Major)

Alain Grandbois, *Avant le chaos et autres nouvelles*
(Chantal Bouchard et Nicole Deschamps)

Alain Grandbois, *Poésie I, II* (Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton)

Alain Grandbois, *Visages du monde* (Jean Cléo Godin)

Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché* (Antoine Sirois et Yvette Francoli)

Germaine Guèvremont, *le Survenant* (Yvan G. Lepage)

Jean-Charles Harvey, *les Demi-civilisés* (Guildo Rousseau)

Albert Laberge, *la Scouine* (Paul Wyczynski)

Lahontan, *Œuvres complètes I, II* (Réal Ouellet et Alain Beaulieu)

Joseph Lenoir, *Œuvres* (John Hare et Jeanne d'Arc Lortie)

Ringuet, *Trente arpents* (Jean Panneton, Roméo Arbour et Jean-Louis Major)

La «Bibliothèque du Nouveau Monde» entend constituer un ensemble d'éditions critiques de textes fondamentaux de la littérature québécoise. Elle est issue d'un vaste projet de recherche (CORPUS D'ÉDITIONS CRITIQUES) administré par l'Université d'Ottawa et subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

BIBLIOTHÈQUE
DU NOUVEAU MONDE

Arthur Buies

Chroniques II

Édition critique
par
FRANCIS PARMENTIER
Université du Québec
à Trois-Rivières

1991
Les Presses de l'Université de Montréal
C.P. 6128, succ. A, Montréal (Québec), Canada, H3C 3J7

Le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada a
accordé une subvention pour la publication de cet ouvrage.

ISBN 2-7606-1551-0

Dépôt légal, 4^e trimestre 1991

Bibliothèque nationale du Québec

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés

© Les Presses de l'Université de Montréal, 1991

INTRODUCTION

Le thème du voyage, qui occupait déjà une part appréciable de *Chroniques I*, domine *Chroniques II*. Au terme d'une existence mouvementée, Buies affirmait d'ailleurs :

[...] je suis un homme possédé de l'amour des voyages, du nouveau, de l'inconnu, de l'envie démesurée d'accroître mon fonds de connaissances acquises personnellement sur les lieux, par l'usage de mes propres organes de la vue et de l'ouïe, par d'innombrables points d'interrogation posés sous le nez des indigènes [...]¹.

Ce deuxième volume de chroniques prolonge le premier, mais avec des caractéristiques propres qu'explique la trame événementielle. Buies est de ces écrivains dont l'œuvre est indissociable de la vie. Il se place tant sur le terrain de l'action que sur celui de la pensée.

Le souci de ne pas s'en laisser conter et le pragmatisme implicite qui l'accompagne n'excluent pas pour autant l'idéalisme. Cet homme maintes fois déçu par ses semblables et par lui-même n'en demeura pas moins, comme son maître Voltaire, un optimiste impénitent.

1874-1878 : la marginalisation s'accroît

Lorsque Buies aborde l'année 1874, il est en droit de jeter un regard satisfait sur la décennie écoulée depuis son retour

1. Fragment non daté (fonds privé).

d'Europe. Inconnu en 1862, il s'est imposé au sein de l'Institut canadien grâce à son militantisme et à ses indéniables qualités d'écrivain. Auteur des *Lettres sur le Canada* (1864), fort remarquées, conférencier sollicité, porte-parole des idées les plus radicales d'un Institut en déclin, il rentre en 1868 d'un second séjour à Paris, bien décidé à devenir le Rochefort canadien. Avec *la Lanterne canadienne*, même si son éclat est de courte durée, il se hisse au rang des polémistes les plus redoutés de son temps. Au début des années 1870, correspondant du *Pays* à Québec, Buies s'est taillé une réputation de brillant chroniqueur. Il tire parti de sa notoriété en publiant son premier recueil en 1873², année qui s'achève sur la démission du gouvernement conservateur de John A. Macdonald, entraînée par le « scandale du Pacifique ».

La Colombie-Britannique est entrée dans la Confédération en juillet 1871, à condition qu'Ottawa relie le Pacifique à l'Est par une ligne de chemin de fer. Certains hommes d'affaires y voient l'occasion de faire fortune, dont le Montréalais Hugh Allan qui, en compagnie d'affidés américains, obtient le contrat après avoir versé trois cent cinquante mille dollars à la caisse électorale du parti au pouvoir. Des révélations sur ces pratiques illicites, faites à la Chambre des communes le 2 avril 1873 par Lucius Huntington, député de Shefford, forcent les conservateurs, du reste déjà affaiblis aux élections de 1872 et diminués au Québec par la mort de Cartier, à démissionner en novembre. Les libéraux de Mackenzie prennent alors le pouvoir puis remportent les élections de 1874.

Buies, libéral de vieille souche, peut légitimement espérer une sinécure, mais son incapacité à se soumettre à la discipline de parti et aux injonctions des hommes politiques l'exclut de la curée. Dès lors, il poursuit sa carrière de chroniqueur attitré et de correspondant parlementaire au *National*. En outre, orateur fort prisé, il prononce une conférence sur le Traité de réciprocité avec les États-Unis et une autre sur la construction du Chemin de fer de la Rive Nord : le premier projet répond à ses vœux de rapprochement avec la République voisine, dont il est depuis toujours un fervent admirateur, et le second, à son culte du Progrès.

2. Sur les années antérieures, voir *Chroniques I*, p. 8-22.

Au-delà de considérations d'ordre économique, le chemin de fer illustre au XIX^e siècle l'idée de modernité, symbole omniprésent de l'extraordinaire mouvement d'expansion que connaît l'Occident. Perçu comme un facteur de rapprochement, d'échange, de développement, il domine les débats de la vie politique québécoise des années 1870. Buies entreprend lui-même, dès juin 1874, un périple de « Deux mille deux cents lieues en chemin de fer » qui deviendra célèbre sous le titre de « Voyage en Californie ». C'est la fin d'une période mythique, celle de l'Ouest des Peaux-Rouges et des chercheurs d'or. *L'iron horse* triomphe dorénavant des obstacles naturels et permet l'exploitation systématique de tout un continent.

Sur les raisons de ce voyage, on se perd encore en conjectures. S'agit-il d'un projet prémédité ou d'un coup de tête à la suite d'une déception amoureuse ? Charles ab der Halden avança l'hypothèse d'un départ précipité pour la Californie à cause d'un « scandale » d'ordre sentimental : Buies serait tombé amoureux de « la femme d'un notable écrivain », qu'il aurait prise à partie publiquement, pour ensuite se disputer avec le mari³. Plus prosaïquement, Buies écrit à Alfred Garneau le 2 février 1874 : « Je suis à la veille de faire un voyage inouï. [...] Mon plan est celui-ci ; faire \$ 1,000 d'ici à la fin de septembre (ce qui est facile) et puis aller à San Francisco, mon rêve, un voyage de trois mois. Puis je ferai sur ce voyage un livre unique⁴. » Quoi qu'il en soit, Buies n'a rien fait pour dissiper le mystère.

Parti de Montréal le 10 juin 1874, de retour le 15 juillet, Buies aurait passé dix-sept jours dans le train, deux jours à San Francisco, dix à Omaha et cinq à Détroit. Il y a peu de Californie dans tout cela : le titre des chroniques journalistiques est plus conforme à la réalité que celui retenu pour le recueil. Quant à la partie descriptive, elle emprunte largement à la *Revue des*

3. *Nouvelles études de littérature canadienne-française*, p. 93, n. 1. Selon Raymond Douville, M^{lle} Bossé, fille du juge Bossé, « homme sévère et vertueux, qui avait travaillé jadis de toutes ses forces à la condamnation de *la Lanterne* », eut, « la première, le don d'allumer en lui le feu de l'amour » (*la Vie aventureuse d'Arthur Buies*, p. 121). Elle était l'épouse de Georges-Édouard Desbarats, avocat, imprimeur officiel, fondateur de *l'Opinion publique* et auteur de plusieurs ouvrages (voir Marcel-A. Gagnon, *le Ciel et l'enfer d'Arthur Buies*, p. 227-228, n. 1).

4. Fonds privé.

deux mondes et à des guides de voyage, pratique que même les plus grands noms de la littérature du XIX^e siècle – Chateaubriand, Hugo, notamment – n'ont pas dédaignée. Ne cherchons donc pas dans le « Voyage en Californie » une perception originale de l'Ouest américain. C'est plutôt au double niveau de l'idéologie et de la structure que réside son intérêt.

La désillusion vécue par le narrateur au terme de la première partie de son périple et la « redécouverte » du pays, qui en constitue le contrepoint en conclusion du récit, s'inscrivent dans la conjoncture très particulière de l'été 1874. En effet, des états généraux de la Franco-Américanie se tiennent à Montréal le 24 juin et donnent lieu à des manifestations spectaculaires dont l'objectif à peine voilé est de convaincre les « exilés » de rentrer au pays. Le « Voyage en Californie » s'insère ainsi dans le dispositif idéologique des élites canadiennes-françaises, inquiètes de l'exode – que va accélérer la crise économique commencée un an plus tôt – de leurs compatriotes vers les filatures de la Nouvelle-Angleterre. Bref, au plan idéologique, il annonce les écrits de Buies sur la colonisation.

Au niveau structurel, le récit se déroule autour du thème de la route, propre au roman d'aventures, avec son cortège de rencontres, d'obstacles, d'épreuves et de victoires ou d'échecs sur le temps et la distance. La ligne de chemin de fer se transmue en vecteur de la quête – le voyageur part à la recherche d'un nouveau destin – et en lieu de rencontre initiatique – les *rowdies* lui volent ses économies. Elle est l'occasion d'une rupture totale avec le passé, qui resurgira néanmoins avec la force du refoulé et déclenchera la crise à San Francisco, cause de son retour précipité. Ce n'est certes pas un hasard si Buies, avocat du Progrès, inscrit la thermodynamique – science clé du siècle dernier – au cœur de son récit⁵ : le charbon et la vapeur, symboles d'un XIX^e siècle triomphaliste, abolissent dorénavant le temps et l'espace, introduisant par là même dans le « Voyage » une dimension mythique qui transforme une série de chroniques journalistiques en un récit exemplaire.

Buies entreprend dès son retour la publication hebdomadaire de son récit, dans *le National* puis dans *l'Opinion pu-*

5. Voir H. Mitterand, « Chronotopies romanesques : *Germinal* », *Poétique*, n° 81, février 1990, p. 89-103.

blique. Le chroniqueur connaît ensuite une éclipse qui dure près de trois ans. Au cours de cette période il prononce cependant trois conférences : « La presse canadienne-française », « Les améliorations de Québec » et « L'ancien et le futur Québec ».

« La presse canadienne-française » dresse un sombre bilan du journalisme de langue française : exercice d'auto-flagellation pour les uns, critique salutaire pour les autres. Pour changer la presse d'opinion en une presse d'information, Buies propose de recruter des journalistes sensibles aux exigences de la nouvelle culture scientifique et de la langue française⁶, et dotés d'une formation scolaire rigoureuse, que le Québec n'est malheureusement pas en mesure de leur dispenser⁷.

Dans « Les améliorations de Québec », il aborde le thème de la modernisation d'une ville dont il est épris malgré tous les reproches qu'il lui adresse par ailleurs. Témoin des profondes transformations qu'Hausmann a fait subir à Paris et des bouleversements que connaît Montréal en pleine expansion, il réfléchit aux problèmes de l'aménagement urbain. En libéral convaincu que l'initiative privée doit pallier les carences de l'État, il lance un appel aux « capitalistes » (comme on disait alors) de Québec :

[...] si la municipalité est trop pauvre pour compléter la munificence de la nature, que les bourses privées apportent leurs dons intelligents. Vous voyez cela dans tous les pays du monde, messieurs, et surtout aux États-Unis, les contributions volontaires venant en aide au trésor municipal insuffisant. [...] ils comprennent bien, ces hommes-là, que le progrès, quelle que soit sa forme ou son objet, des villes qu'ils habitent, ne peut être indifférent, même à leur fortune, et qu'en contribuant à les faire aussi belles, aussi salubres, qu'elles sont industrielles et prospères, c'est un large surcroît de clients qu'ils attirent⁸.

6. Voir « Le journal : de l'opinion à la nouvelle », dans Jean de Bonville, *la Presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un média de masse*, p. 205-251.

7. Buies avait déjà abordé ce thème : « Je veux dire qu'il est temps de modifier profondément notre système d'instruction. [...] Il ne s'agit pas d'élever le niveau des études, il faut les spécialiser, et surtout les mettre en rapport avec les idées de notre siècle, seul moyen de les rendre profitables » (« Il faut parler », *le Pays*, 13 mai 1865, p. 2). L'année suivante, il avait proposé comme modèle le système scolaire américain (« L'instruction », *le Pays*, 3, 5, 7, 12 avril 1866, p. 2).

8. *Conférences. La Presse canadienne-française et les Améliorations de Québec*, p. 21.

Dans « L'ancien et le futur Québec », l'urbaniste cède la place à l'historien et à l'admirateur de lord Dufferin. Le tableau qu'il brosse de l'histoire canadienne, au début de sa conférence, répond en tous points aux attentes de son public, composé de l'élite de la capitale. Les Indiens sont dépeints sous les traits de brutes sanguinaires ; la défaite des plaines d'Abraham, marquée au sceau de la Providence, préfigure l'amitié franco-anglaise que, paradoxalement, Waterloo aurait scellée sur le continent européen. L'intérêt de cette conférence réside dans une lecture historique de l'architecture de Québec : « Le Canada fut dès l'origine une colonie religieuse et son gouvernement un gouvernement théocratique », dont la défense contre les attaques des « sauvages ennemis » a nécessité l'érection de fortifications. En un raccourci saisissant, Buies illustre par l'architecture deux des formes du pouvoir au Canada – l'Église et la Métropole : « Le reste de la ville était encore occupé aux trois quarts par d'autres établissements militaires et surtout par des maisons religieuses, tels que les couvents, les hôpitaux, les églises, le séminaire, le collège des Jésuites [...] auxquels aboutissaient tous les chemins, ce qui les rendait extrêmement tortueux⁹. »

Conscient de la fonction symbolique de la toponymie, il dénonce la prolifération des noms de saints dans les villes, leur préférant ceux de personnages marquants de l'histoire :

En général, du reste, nos rues ne brillent pas par les souvenirs qu'elles consacrent ; elles servent admirablement à rappeler les noms de tous les saints du calendrier, excellente chose dans un pays où on les oublie tant, et elles nous offrent un nouveau genre de litanie qui a l'incontestable avantage de se substituer à ce qui formerait comme une éducation historique et populaire de notre ville si un certain nombre de nos rues, que les saints protégeraient tout aussi bien quand même elles ne porteraient pas leurs noms, s'appelaient Iberville, Talon, La Salle, Marquette, Joliet, Brébœuf [*sic*], Lallemant, Colbert, Bienville, de Beaujeu, Lévis, Montcalm, Bougainville, Callières, Tracy, Carleton, Papineau, Vallières, Du Calvet et tant d'autres pour se terminer enfin par Dufferin, nom qu'on donnerait au boulevard de ceinture, qui, je l'espère bien, ne s'appelle pas boulevard St. Pancrace¹⁰.

9. *L'Ancien et le futur Québec*, p. 11 et 12.

10. *Ibid.*, p. 32-33.

D'accord avec les conceptions de lord Dufferin en matière de rénovation urbaine, il souhaite que les remparts soient « percés de larges ouvertures », jouant par la même occasion le double rôle de « souvenir historique » et de « promenade incomparable tout autour de la capitale¹¹ ». Porte-drapeau du Progrès, il refuse de confondre « le goût du vieux pour le vieux [qui] est une de nos grandes faiblesses, à nous, Québécois¹² » avec « la noble passion de l'antique qui porte la lumière dans le passé au lieu d'y chercher des entassements de ruines pour s'en barrer le chemin¹³ ».

« L'ancien et le futur Québec » précède de quelques mois le lancement du *Réveil*, dont les propos antilibéraux (au sens partisan du terme) et anticléricaux finiront par marginaliser Buies. L'année précédente, cédant aux pressions du clergé et, notamment, des ultramontains, le gouvernement de Boucherville avait aboli le poste de ministre de l'Instruction publique et élargi les pouvoirs du Conseil de l'Instruction publique. Or, cette réforme fondamentale, qui aurait dû soulever l'indignation des « Rouges », fut au contraire sanctionnée avec leur assentiment¹⁴. On imagine la fureur et l'inquiétude de Buies et de tous ceux qui étaient restés fidèles à une conception plus radicale du libéralisme. Aussi ne faut-il point s'étonner que le premier numéro du *Réveil*, paru le 27 mai 1876 à Québec, porte en manchette : « Éducation publique – Réformes¹⁵ ».

11. *Ibid.*, p. 10.

12. *Ibid.*, p. 16.

13. *Ibid.*, p. 17.

14. « [...] aucun de ces députés ne prononce la moindre parole en Chambre devant un projet aussi important. Comment expliquer l'attitude des conservateurs de l'école de Cartier et celle des libéraux, si ce n'est par l'opportunisme politique ? Les premiers, qui gravitent généralement autour de *la Minerve*, se relèvent à peine du scandale des Tanneries. Chapleau aspire à rentrer au cabinet et veut éviter un affrontement avec les ultramontains et l'épiscopat. Quant aux libéraux, ils craignent de donner raison à ceux qui les représentent comme les adversaires de l'Église. L'unanimité de l'épiscopat accentue ce danger » (M. Hamelin, *les Premières années du parlementarisme québécois (1867-1878)*, p. 250). La loi supprimant le poste de ministre de l'Instruction publique fut sanctionnée le 24 décembre 1875 et entra en vigueur le 1^{er} février 1876 ; les structures mises en place par cette loi se perpétueront *grasso modo* jusqu'en 1964 (voir L.-P. Audet, *Histoire de l'enseignement au Québec*, t. II, p. 212-213).

15. Le journal aurait été financé par Joseph Doutre et Rosaire Thibodeau ; y ont collaboré : Aristide Piché, Jacques Auger, L. Noirot, Paul-G. Mar-

Dans la ligne de pensée de « La presse canadienne-française », Buies revient sur la nécessité d'une presse d'information, car, dit-il, « tous les hommes éclairés, tous ceux qui étudient et qui pensent, sont obligés d'aller chercher dans les publications étrangères un aliment qui suffise à leur besoin de connaître et au degré de culture de leur esprit ». Lui-même s'engage à respecter la neutralité politique et à exclure « tout ce qui touche aux matières religieuses ». L'affirmation est pour le moins surprenante si l'on pense au débat – ou plutôt à l'absence de débat – sur la question des écoles, mais l'ancien rédacteur de *la Lanterne* entend garder, voire attirer tous les hommes de bonne volonté, y compris les âmes timides qui redoutent les foudres de l'archevêché. D'ailleurs, quelques lignes plus loin, il s'interroge : « Comment allons-nous nous y prendre pour ne pas parler religion, pour être fidèle à l'un des articles de notre programme ? Cela est aussi difficile qu'au rédacteur du *Nouveau-Monde* de passer par le trou d'une aiguille. Et encore, le *Nouveau-Monde* peut faire des miracles, mais nous, nous ne le pouvons pas. »

À cette entrée en matière ironique succède un exposé sur sa conception du libéralisme. Buies rappelle que les Canadiens français, qui jouissent de libertés constitutionnelles en tous points identiques à celles de leurs compatriotes britanniques, ne savent pas exercer leurs droits adéquatement, non par inaptitude, mais par défaut d'éducation : « Dans un pays où les institutions anglaises sont gâtées par l'inintelligence que l'on a de leur nature et de leur objet [...] l'éducation publique n'existe qu'à quelques rares degrés. » En outre, quiconque s'avise de demander « la liberté, la liberté absolue des opinions » se voit

tincou, J.-A. Grevier, Anthony Ralph et F. Kaster (voir A. Beaulieu et J. Hamelin, *les journaux du Québec de 1764 à 1964*, p. 216). De son exil européen, L.-A. Dessaulles écrit le 24 août 1876 : « Buies a fondé *le Réveil* ; je crains beaucoup que le réveil du Canada ne soit long à se réaliser, le clergé est trop puissant » (Y. Lamonde et S. Simard, *Inventaire chronologique et analytique de L.-A. Dessaulles (1817-1895)*, coll. « Instruments de recherche », série « Inventaires détaillés », n° 1, Gouvernement du Québec, Ministère des Affaires culturelles, Archives nationales, lettre n° 163). Au cours de l'année 1876, *la Minerve* publie une série d'articles anonymes sur *le Réveil*, aux dates suivantes : 15 août ; 8, 19 et 27 septembre ; 9, 16, 18, 26, 30 et 31 octobre ; 6, 13, 20 et 25 novembre ; 5, 18, 19 et 20 décembre. Le 3 janvier 1877, *la Minerve* annonce avec une évidente satisfaction : « *Le Réveil* a passé de vie à trépas avant d'atteindre la nouvelle année. Il est mort vendredi, 29 décembre 1876. Il est allé rejoindre *la Lanterne*. »

aussitôt taxé d'irréligion. Pourtant, ce n'est que par la liberté d'opinion, et « par elle seule, non-seulement que les hommes s'éclairent, mais qu'ils se corrigent, que l'erreur est victorieusement combattue, parce qu'elle l'est par le raisonnement, par l'éclat de la vérité démontrée, par la réfutation, arme souvent décisive¹⁶ ».

Buies ne manque certes pas de courage, ni ses collaborateurs, Aristide Piché et Jacques Auger, car dans la presse francophone les réactions vont de l'hostilité déclarée des organes conservateurs au mutisme gêné des confrères libéraux, dont *le National*. Pourtant, *le Réveil*, tout en se réjouissant de la démission de M^{gr} Bourget¹⁷, ne se montre pas moins conciliant à l'endroit d'une partie du clergé canadien. Dans un éditorial du 8 juillet 1876 intitulé « Ce qu'est le "Réveil" », Buies fait une distinction entre le « bon clergé canadien », dans lequel il inclut « les prêtres éclairés et intelligents du Séminaire de Québec et de l'université Laval », pour mieux fustiger les « curés de campagne ignorants et despotiques », ainsi que « certains ordres importés depuis trente ans dans notre pays où ils ont semé la discorde et le trouble ». « Si nous n'avions affaire qu'aux nôtres, et que les inspirations parties du Séminaire de Québec pussent se répandre dans tout le pays avec l'autorité qui leur est due, nous serions sauvés de bien des conflits pour l'avenir [...]»¹⁸.

Ces propos ne sauvèrent pourtant pas *le Réveil* d'une condamnation par M^{gr} Taschereau sous la forme d'un mandement reproduit dans tous les journaux francophones, y compris ceux de la presse libérale. La contre-attaque de Buies fut cinglante :

Monseigneur, vous ne pouvez rien contre moi : je méprise toute estime qui exigerait de moi la plus légère concession ; depuis

16. *Le Réveil*, 27 mai 1876, p. 1-3.

17. *Ibid.*, 24 juin 1876, p. 65.

18. *Ibid.*, 8 juillet 1876, p. 98. Buies anticipe ainsi une directive de Doutre, qui lui écrira le 14 août 1876 : « Faites bien attention à ceci : quand vous reprochez quelque chose au clergé et ce sera, hélas, tous les jours, n'impliquez jamais la totalité du clergé. Laissez toujours un noyau d'hommes sages dans lequel pourront se classer ceux qui nous approuveront. Si vous attaquez tout le corps comme faisait Dessaulles, vous constituez vous-même tout le corps en hostilité déclarée et implacable. Cela ne coûte rien de faire toujours une exception. Au reste cette exception existe toujours quelque part » (BVM, fonds M.-A. Gagnon).

longtemps je me suis mis au-dessus de toute considération banale, et, d'autre part, il est assez grand aujourd'hui le nombre de ceux qui ne s'arrêtent pas aux circulaires ou aux lettres pastorales, et qui ne basent pas leurs idées et leurs opinions sur ces sortes de documents¹⁹.

L'appel aux amis du *Réveil* ne donna lieu à aucun geste d'appui concret, et très vite la situation devint intenable à Québec. Une semaine plus tard, un « Avis » annonçait le déménagement du *Réveil* à Montréal²⁰. Ulcéré de l'abandon des libéraux et en particulier des nationaux²¹, Buies attaque alors ses anciens alliés :

[...] faisons la distinction entre ce qu'on est convenu d'appeler par une ironie cruelle « le parti libéral » et les nombreux individus, les libéraux sérieux et vrais, qui brûlent du désir d'échapper à ce parti qui ne représente rien, qui ne signifie rien, qui n'est pas un principe exprimé dans un programme quelconque, et dont l'invariable devise, qu'il soit au pouvoir ou dans la minorité est : concession, louvoisement, équivoque, détours, temporisation, hypocrisie²².

Au fil des semaines, le ton monte et la clientèle diminue. Le journal disparaît le 24 décembre 1876.

Même si *le Réveil* n'a jamais atteint à la qualité de *la Lanterne*, il n'en demeure pas moins que quelques-unes de ses pages seraient dignes de figurer dans une anthologie de la littérature pamphlétaire du XIX^e siècle. Son échec peut être imputé aux difficultés financières inhérentes à l'entreprise elle-même, mais aussi à l'opportunisme du Parti libéral et en particulier des

19. *Le Réveil, Supplément*, 9 septembre 1876, p. 4.

20. *Ibid.*, 16 septembre 1876, p. 200.

21. Le premier « Parti national », fondé vers la fin de 1871, regroupait des hommes politiques, jeunes pour la plupart, tels Honoré Mercier, Louis-Amable Jetté et Laurent-Olivier David, qui voulaient placer l'intérêt du Canada français au-dessus des querelles partisans. Dans le programme élaboré en 1872, plusieurs articles concernaient la réforme des lois sur l'éducation : faire distribuer par la Chambre toutes les allocations ; réduire le nombre des inspecteurs d'école ; créer des écoles spéciales des arts et métiers ; améliorer l'enseignement des écoles normales et des écoles primaires. Aux élections de 1872, plusieurs nationaux furent élus, dont Mercier, Taschereau et Fournier (voir R. Rumilly, *Histoire de la Province de Québec*, t. I, p. 169-176).

22. *Le Réveil*, 7 octobre 1876, p. 293. *Le National* s'était résolument éloigné du radicalisme du *Pays*, auquel il avait succédé (voir *DBC*, t. X, p. 457).

nationaux, que le sénateur Fabre lui-même se crut obligé de dénoncer. Paradoxalement, la victoire des libéraux à Ottawa consacrait leur déclin idéologique et pavait la voie à un parti considérablement assagi, qui allait mettre près de vingt ans à reprendre le pouvoir.

Buies dut ressentir la cruelle amertume de se voir abandonné de ceux qu'il avait soutenus pendant des années. Certes, il redevint brièvement chroniqueur au *National* en 1877, mais jusqu'à la grande crise physique et morale de 1879, il vécut des moments difficiles. La décision qu'il prit en 1880 de travailler avec le curé Labelle n'est peut-être pas étrangère à l'expérience malheureuse du *Réveil* car, en toute logique, pourquoi refuser sa collaboration à une œuvre que tous les intellectuels du temps considéraient comme le grand projet de la société canadienne-française²³, alors que les libéraux choisissaient la voie de la compromission ?

Les Chroniques

Les difficultés que rencontra *Chroniques, humeurs et caprices* auprès du public en 1873²⁴ n'ont guère découragé Buies, qui récidive en 1875 et en 1878. S'il continue à miser quelque peu sur l'esprit partisan – les conférences sur le chemin de fer de la Rive Nord et sur le Traité de réciprocité en font foi –, il enrichit *Chroniques, voyages, etc., etc.* d'un substantiel récit de voyage (en Californie), de chroniques d'intérêt plus local et surtout d'essais dont certains méritent de figurer parmi les meilleurs du XIX^e siècle québécois.

23. « [...] la colonisation apparaît [...] comme un objectif partagé par toutes les couches de la société canadienne-française du temps et sur lequel s'accordent étrangement les personnes et les groupes les plus antagonistes sous divers rapports au sein de cette société » (G. Dussault, *le Curé Labelle. Messianisme, utopie et colonisation au Québec (1850-1900)*, Montréal, Hurtubise HMH, 1983, p. 10).

24. « Tu ne saurais croire tout le mal que ce volume me donne et combien j'éprouve de déceptions de tous côtés. Non seulement j'y perds mon temps, mais encore le peu d'argent qui me reste » (lettre à Alfred Garneau, 30 décembre 1873, fonds privé).

Certes la pièce majeure demeure le « Voyage en Californie ». Il n'en reste pas moins que « Desperanza » est, avec *Une évocation* (1883) et *Réminiscences* (1893), un des rares récits autobiographiques de Buies. Écrit à la veille de son départ pour l'Ouest américain, seule confidence sur son destin d'orphelin, ce retour aux origines s'accompagne d'une réflexion sur la condition de « déclassé » et sur les échecs répétés de sa vie sentimentale. Victime condamnée à l'éphémère et à l'errance, ballotté par les passions orageuses qui excluent tout espoir de rencontrer « l'amour saint et dévoué qui fait l'épouse et la mère », Buies écrit alors l'une des pages les plus émouvantes de son œuvre. D'autre part, ses conférences – genre dans lequel il excelle – illustrent bien l'importance de l'art oratoire au XIX^e siècle, alors que les chroniques estivales, où les propos polémiques voisinent avec les réflexions morales, ont d'abord pour objet de divertir le lecteur.

Le public – peu nombreux, certes – devait se composer de membres de la classe moyenne : avocats, hommes politiques, notaires, médecins, fonctionnaires et clerks²⁵. Aux lecteurs du *National*, dont Buies était toujours le correspondant à Québec²⁶, et des autres journaux libéraux, qui en furent les souscripteurs « naturels », vinrent s'ajouter vraisemblablement quelques abonnés de *la Minerve*, voire du *Nouveau-Monde*. Toujours est-il qu'à la sortie de *Chroniques, voyages, etc., etc.*, en mars 1875, on put lire sous la plume amicale – s'agirait-il de Fabre lui-même ? – du « critique » de *l'Événement* :

Le nouvel ouvrage a été fort bien accueilli dès son apparition. Les souscripteurs, il est vrai, étaient nombreux et ont tous tenu parole. À Québec où d'ordinaire on sait mieux apprécier le talent littéraire ou artistique que le payer en beaux écus sonnants, l'ouvrage a été vendu sous presse, et son débit continue de marcher rapidement²⁷.

Le Canadien, dont le directeur politique était alors Hector Langevin, fit preuve de moins d'aménité. L'article, anonyme –

25. Voir, par exemple, la liste des souscripteurs, avec leur profession, établie par Faucher de Saint-Maurice (*Choses et autres*, p. 264-292).

26. Correspondant du *Pays* depuis 1869, puis du *National*.

27. Anonyme, « *Chroniques, voyages, etc., etc.*, vol. II, Édition nouvelle », *l'Événement*, 24 mars 1875, p. 2.

cela va de soi²⁸ – commence par un commentaire perfide sur la chronique et le chroniqueur :

Rendre une chronique de journal intéressante, ce n'est pas chose facile sans doute, mais un esprit ordinaire peut y arriver. Il suffit de broder habilement sur le thème favori du jour, de discuter la question actuelle et de signaler en les tournant en ridicule les travers ou les embarras dont se plaint et se moque chacun.

Le critique qualifie ensuite d'études « sérieuses » les conférences sur le chemin de fer de la rive Nord et sur la réciprocité, mais condamne l'« article contre la peine de mort ». Il conclut : « [Buies] a déjà mis de côté bien des doctrines chères à sa jeunesse. On doit l'en féliciter, en lui souhaitant de se défaire bientôt de la dernière de ses vessies qu'il nous vendait jadis pour des lanternes²⁹. »

Petites chroniques pour 1877, qui eut peu d'écho dans la presse, servit néanmoins de prétexte à une courte polémique au sujet de *Chroniques canadiennes, humeurs et caprices*³⁰. Buies manifesta l'intention de rééditer ses deux recueils en 1884, en 1888 et en 1890, mais n'y donna pas suite³¹. On peut penser

28. « Voilà les anonymes et les pseudonymes et tous les mouchérons invisibles et insaisissables de cette espèce qui commence à me bourdonner autour des tempes [...] quand on signe n'importe quoi, on peut dire n'importe quoi, les plus grosses bêtises comme les plus gros mensonges. Qu'est-ce que cela peut vous faire ! Vous n'êtes personne, on ne peut vous reconnaître sous un nom d'emprunt ; de cette façon vous échappez à tous les coups ; vous ne portez aucune responsabilité puisque vous êtes un être fictif. [...] vous pourrez passer encore la tête haute au milieu de vos amis et connaissances, on ne sait pas que c'est vous qui l'avez écrit » (Arthur Buies, « Causerie », *la Patrie*, 29 avril 1884, p. 2). Voir Manon Brunet, « Anonymat et pseudonymat au XIX^e siècle : l'envers et l'endroit de pratiques institutionnelles », *Voix et images*, n^o 41, hiver 1989, p. 168-182.

29. Anonyme, « Bibliographie. A. Buies – *Chroniques, voyages, etc., etc.*, vol. II », *le Canadien*, 19 mars 1875, p. 2.

30. Voir A. B. Longpré, « Bibliographie », *l'Opinion publique*, 28 février 1878, p. 98 ; Saint-Julien, « Humeurs et caprices », *l'Opinion publique*, 14 mars 1878, p. 121. Buies écrit à propos de *Petites chroniques pour 1877* : « En 1877, j'ai pondu un tout petit volume qui a le rare et détestable mérite d'être aujourd'hui introuvable ; jugez de ce que ça sera dans vingt ans d'ici ! » (« Chronique », *la Patrie*, 19 décembre 1883, p. 2).

31. Aux deux tentatives de réédition des chroniques de 1875 et de 1878 que nous avons déjà signalées (voir *Chroniques I*, p. 488, n. 3), s'en ajoute une troisième, en août 1888, auprès de l'éditeur Granger de Montréal : « Granger, tel est le nom de mon éditeur d'ici, va commencer sans faute la réimpression

qu'en 1884 il leur préféra une réédition de *la Lanterne*, à laquelle il demeura attaché toute sa vie. La postérité, quant à elle, retint *Chroniques canadiennes, humeurs et caprices* mais négligea les recueils de 1875 et de 1878, à l'exception de « Despéranza » et du « Départ pour la Californie ».

Il est dommage que Buies ne se soit prononcé ni sur l'affaire Riel, ni sur l'affaire Guibord. Par contre, les conférences sur le libre-échange et sur le chemin de fer illustrent bien son intérêt non seulement pour les questions de développement économique, mais, à un niveau plus métaphorique, pour la libre circulation des idées au Québec. Il croit en une Amérique française où l'éducation constituerait la pierre angulaire de la démocratie, assortie de la séparation de l'Église et de l'État.

Les chroniques estivales, marquées de dilettantisme, ne sont pas pour autant dépourvues de ces notations psychologiques qui piquent la curiosité du lecteur. L'observateur pénétrant y voisine avec le poète qui sait évoquer avec talent les mystères du grand fleuve. Ainsi, à propos de Rimouski, où il a hérité d'une partie de la seigneurie de Nicolas Rioux³², Buies signale que la sociabilité y prend un caractère plus méditerranéen que nordique. Quand paraît *l'Album du touriste* de J. M. Le Moine, il enfourche l'un de ses chevaux de bataille favoris, l'état déplorable de la langue française au Canada :

De pareils livres sont une apostasie dissimulée de notre langue ; ils l'avilissent par leurs embrassements funestes et lui font produire des êtres tellement difformes qu'on la prend en dégoût. Ils nous dépouillent de notre figure propre, nous enlèvent la sève gauloise et nous anglifient en français (*infra*, p. 380).

C'est dans les chroniques de 1877, non rééditées par Buies, que refont surface les observations aiguës sur l'état social. Le

dé mon deuxième volume de chroniques, ce qui est une chose superbe pour moi, attendu que mon "Voyage à San Francisco" est extrêmement demandé » (lettre à sa femme, 25 août 1888, fonds privé).

32. « Messieurs Lemoine, Alexandre Chauveau et Ulric J. Tessier, de la Cité de Québec, exécuteurs testamentaires, autorisés à agir au-delà de l'an et jour, de Dame Luce G. Drapeau, épouse de feu Thomas Casault, en compte avec M. Arthur Buie de la Cité de Québec, héritier de la dite Dame Casault pour un dixième indivis de cette partie de la Seigneurie de Nicolas Rioux comprenant la paroisse de St. Fabien et des terrains en arrière d'icelle, dans le comté de district de Rimouski » (ANQ-Rimouski, fonds Ulric J. Tessier, P1-1-5//11).

chroniqueur refuse alors le jeu du dilettante et la fonction d'amuseur public que lui impose le genre, pour retrouver la raison d'être de l'écriture telle qu'il la conçoit. Ainsi, quinze ans avant l'affaire Dreyfus, il prend parti pour les Juifs, objets de l'intolérance de la société américaine (*infra*, p. 447-449). Ou encore, à propos de l'Afrique, il s'indigne du commerce des esclaves (*infra*, p. 451). Il déplore l'état de dépendance du Canada vis-à-vis l'Angleterre : « notre condition de dépendance, écrit-il, empêche qu'il y ait au Canada des questions fondamentales en jeu, parce que nous ne pouvons rien résoudre par nous-mêmes, et par conséquent les conclusions se trouvent faussées, quand nous voulons conclure, et la lutte est absolument stérile » (*infra*, p. 441).

D'autre part, réfléchissant sur son activité d'écriture, il définit la chronique comme « le récit, au jour le jour, des événements qu'on voit de près, des faits intimes auxquels on se trouve mêlé ou qui se passent sous nos yeux, un aperçu piquant et rapide de ces petits côtés de l'histoire de son temps, dont la critique historique, pour être sérieuse, ne peut plus se passer aujourd'hui » (*infra*, p. 429). Une telle définition a le mérite de lier la chronique à l'histoire³³, lui accordant du même coup une légitimité qui est de nature à revaloriser sa fonction.

Conscient du mépris qui frappe le journaliste au XIX^e siècle, Buies souffre de sa condition de chroniqueur. Le journaliste est alors l'homme à tout faire, voué à l'éparpillement, forcé de se prononcer sur des questions auxquelles il ne connaît rien, harassé, sous-payé et menacé perpétuellement de renvoi. « On exige d'un seul homme, affirme *la Minerve*, le travail que dix

33. Jules Claretie en donnera une définition semblable en 1895 : « C'est qu'elle n'est pas à dédaigner cette chronique de tous les jours, sœur cadette de l'histoire, et qui est à sa sœur aînée ce que le propos de couloir est au discours de la tribune, quelque chose de moins éclatant sans doute, mais de plus curieux, de plus vivant, de plus mordant, une histoire qui n'a rien d'officiel mais qui pourtant se pique de vérité, qui en sait long, en dit beaucoup et subsiste parfois comme un durable témoignage lorsque la voix de la majestueuse histoire est dès longtemps oubliée et comme éteinte » (cité dans G. Delaisement, *Maupassant, journaliste et chroniqueur*, Paris, Albin Michel, 1956, p. 9). Ailleurs, Buies décrira la chronique comme « un plat hebdomadaire convenablement épicé, humoristique plus ou moins, pouvant se tenir deux colonnes durant, assez au point pour délasser le lecteur et lui permettre d'avalier la formidable argumentation des autres colonnes rangées en bataille et tonnant de toutes leurs pièces » (« Chronique », *la Patrie*, 20 août 1892, p. 1).

ne pourraient pas faire en France et toutes les connaissances réparties entre cinquante spécialistes de la presse européenne³⁴ ». Hector Fabre reprend le constat sur le mode ironique et désabusé : « Journaliste, je puis dire à quelle situation d'infériorité est vouée cette noble profession. Lorsque je l'ai embrassée on m'a demandé si je méditais un suicide déguisé³⁵ ». Pourtant, Guy de Maupassant, contemporain de Buies, a non seulement pratiqué la chronique, mais il lui a accordé un statut littéraire :

Le chroniqueur doit, en outre, avoir plus de trait que de profondeur, plus de saillie que de descriptions, plus de gaieté que d'idées générales, [...] le chroniqueur plaît surtout parce qu'il prête aux choses qu'il raconte son tour d'esprit, l'allure de sa verve, et qu'il les juge toujours avec la même méthode, leur applique le même procédé de pensée et d'expression auquel le lecteur du journal est habitué. [...] Les vrais chroniqueurs sont tout aussi rares et aussi précieux que les vrais romanciers³⁶ [...].

La relation intime entre le chroniqueur et son public conditionne le contenu et le ton du texte. « Le genre se prête merveilleusement à la confiance, au lyrisme même, que ce soit sous la forme de critique acerbe, de relation pessimiste ou de description personnelle. La chronique, [...] c'est d'abord l'homme tel qu'il est³⁷. » À vrai dire, Buies se dévoile peu dans ses chroniques, contrairement aux apparences, et ses confidences relèvent de cet égotisme dont Gérard Genette a pu dire qu'il est une parade, car « parler de soi, de la manière la plus indiscreète et la plus impudique, peut être le meilleur moyen de se dérober³⁸ ».

La complicité entre l'auteur et ses lecteurs se traduit chez Buies par la pratique de l'ironie, mais cette stratégie peut se retourner contre lui, puisque la chronique est alors perçue comme un aimable divertissement. C'est peut-être cette crainte qui l'a conduit à ajouter des essais philosophiques en conclusion

34. Dans C. Felteau, *Histoire de la Presse*, tome I : *le Livre du peuple, 1884-1916*, p. 44.

35. *Ibid.*, p. 44-45. Sur la condition du journaliste au XIX^e siècle, voir aussi J. de Bonville, *op. cit.*, p. 157-203.

36. Cité dans G. Delaisement, *op. cit.*, p. 28-30.

37. G. Delaisement, *op. cit.*, p. 11.

38. G. Genette, *Figures II*, Paris, Seuil, 1969, p. 157.

de ses trois recueils, comme s'il voulait quitter le lecteur sur une note grave. Aussi faut-il attacher une importance particulière au « Dernier mot » et à l'« Homme », dénonciations du matérialisme et de la métaphysique : le premier parce qu'il enlève tout espoir et introduit la notion d'absurde dans l'existence, la seconde parce qu'elle relève de l'esprit de système, négation de la démarche scientifique. Or, selon Buies, « la science seule est la vraie philosophie, elle seule porte le flambeau dans la nuit qui nous entoure et nous apprend à ne pas juger l'être que nous ne connaissons pas, mais à l'étudier » (*infra*, p. 422).

Ailleurs, ce sont ses talents de moraliste³⁹ qui trouvent à se manifester. Ainsi, dans « Quelques pensées », il analyse les racines du conformisme, dont la plus importante est « la faiblesse de penser que les autres sont meilleurs que nous-mêmes et de croire leur estime au-dessus de notre mérite » (*infra*, p. 281). Prenant le contre-pied de l'opinion courante qui fait du Québec un pays jeune, il estime au contraire que « les nations qui interdisent la critique sur les choses qui les intéressent le plus, comme la religion, le gouvernement et les lois, ne peuvent échapper à la décadence » (*infra*, p. 281-282).

Convaincu que le « mobile des progrès modernes, c'est la liberté individuelle », Buies condamne la vieille loi du talion et, dans « La peine de mort », réitère sa foi dans la perfectibilité de l'homme. Étonnamment moderne dans son argumentation, il conçoit le crime non plus comme la volonté délibérée de faire le mal, mais comme un moment d'aberration ou, le plus souvent, le symptôme d'une injustice sociale : « Le meurtre est un grand crime, c'est vrai : mais souvent ce crime n'est que l'effet d'une surexcitation passagère, ou de quelque vice de nature, le plus souvent même d'une éducation qu'on n'a rien fait pour corriger, et dont la société est première responsable » (*infra*, p. 63). Défenseur de la liberté individuelle, il n'ignore pas la responsabilité collective : la liberté n'est pas innée, elle est à la

39. « Vers 1840, *moraliste* supplante *philosophe* pour désigner des auteurs tels que Montaigne, La Bruyère ou des écrivains s'inscrivant dans le droit fil de la tradition des maîtres du genre à l'époque classique. Dans *Port-Royal* (1840), Sainte-Beuve le prend dans ce sens, qui paraît, à la fin du siècle, devoir se fixer » (Louis Van Delft, *Le Moraliste classique. Essai de définition et de typologie*, Genève, Droz, 1982, p. 35).

fois un droit et un devoir que chaque individu pourra exercer dans la mesure où un certain nombre de conditions favorables à son éclosion seront réunies.

Le prologue aux *Petites chroniques pour 1877* développe une réflexion sur la littérature québécoise. Buies y déplore que la chronique ne soit qu'un pis-aller auquel l'écrivain se résout, faute d'un public sérieux. En réalité, tout se tient. Il ne saurait y avoir un public lettré s'il n'y a d'abord une classe aisée suffisamment nombreuse et avec des loisirs, pour faire vivre des écrivains. Or, au Québec, la société en est encore au stade de la nécessité. Les énergies doivent se tourner vers le développement des richesses naturelles, domaine où, selon Buies, l'écrivain a aussi son rôle à jouer. Dès lors, on comprend mieux pourquoi, trois ans plus tard, il écrira *le Saguenay et la vallée du lac Saint-Jean*.

De ce long plaidoyer *pro domo*, il ressort que les chroniques ne sont pour Buies que de « menus travaux ». Seuls *la Lanterne*, *le Réveil*, les *Lettres sur le Canada* et quelques conférences correspondraient à sa mission d'homme de lettres. Paradoxalement, cette mission trouvera à s'exercer dans le cadre de la colonisation. Mais le paradoxe s'estompe si l'on tient compte, d'une part, d'une tradition littéraire qui accorde plus d'importance au « message » qu'au « spectacle⁴⁰ », d'autre part, de son insertion dans un courant de pensée qui postule « une coïncidence entre la vision scientifique des choses et le pronostic d'accomplissement d'une humanité idéale⁴¹ ». Buies pourra, après 1879, se réclamer sans difficulté de la foi en Dieu et de la foi en la Science.

Qu'il s'agisse de récits de voyage, de commentaires sur l'actualité ou de réflexions morales, ces *Chroniques II*⁴² constituent autant d'invitations au plaisir du texte, certes, mais aussi à l'exploration d'un univers culturel plus proche du nôtre qu'il n'y paraît de prime abord.

40. Voir G. Genette, *Figures*, Paris, Seuil, 1966, p. 146.

41. Paul Bénichou, *le Temps des prophètes. Doctrines de l'âge romantique*, Paris, Gallimard, 1977, p. 10.

42. Sur l'établissement du texte, voir *Chroniques I*, p. 48-50.

D'où l'intérêt soutenu porté à Buies à travers le temps : son œuvre, expression d'une société en mutation, aide à distinguer les soubresauts superficiels des courants profonds. De ce point de vue, il est l'un de « ces témoins irrécusables et lumineux » dont a parlé un critique⁴³, et dont la mémoire collective ne saurait se passer.



Mes plus vifs remerciements à M^{me} Lise Bergeron, qui a contribué au repérage des chroniques et à l'établissement des variantes ; à M. et M^{me} Arthur Buies Jr., ainsi qu'à sœur Suzanne Prince, qui m'a donné accès à leurs archives privées ; à M^{me} Édith Manseau, de la bibliothèque de l'Université du Québec à Trois-Rivières, ainsi qu'au personnel de cette bibliothèque, qui m'ont offert leur temps et fait profiter de leur compétence pendant de nombreuses années ; à l'Université du Québec à Trois-Rivières, qui m'a soutenu financièrement ; à mes collègues Guildo Rousseau et René Hardy, pour leurs critiques judicieuses ; enfin à tous ceux et celles qui, d'une façon ou d'une autre, ont favorisé mes recherches.

43. Jean Éthier-Blais, « Ne restent que ces témoins irrécusables et lumineux », *le Devoir*, 21 mars 1987, p. D8.

Page laissée blanche

Chroniques

Page laissée blanche

Chroniques,
voyages,
etc., etc.

Page laissée blanche

[1]
LE PREMIER DE L'AN¹
1874

E^[3]ncore une année de plus : encore une année de moins. Et quand on a répété ce calcul vingt, trente, quarante, quatre-vingts fois, on s'arrête tout à coup, et l'on reste muet pour l'éternité. 5

Le plus souvent même on n'attend pas que l'année soit finie ; il y a bien peu de gens qui meurent le 31 décembre, de même qu'il y en a bien peu qui naissent le 1^{er} janvier. C'est sans doute par un esprit de haute impartialité et pour couper court à bien des réclamations, qu'on a choisi spécialement deux jours, l'un pour être la fin, et l'autre pour être le commencement. 10

Ces deux jours se suivent sans aucune interruption, sans le moindre intervalle. À la minute, à l'instant qui achève l'un, l'autre commence. Sur la route du temps, on n'en peut jamais revenir ; il faut marcher, marcher sans cesse ; courbé, flétri, déchiré aux ronces du chemin, hors d'haleine, n'ayant plus 15

TEXTE DE BASE : Arthur Buies, *Chroniques, voyages, etc. etc.*, Québec, C. Darveau, 1875, 338 p.

VARIANTES : « Chronique 73-74 », *le National*, 2 janvier 1874, p. 2.

2 *Chronique 73-74* 5 Et l'on répète ce 8 même, on 12 réclama-
tions qu'on 16 la seconde, à

1. Buies traitera à plusieurs reprises du thème du Jour de l'an, qui revient fréquemment sous la plume des chroniqueurs de l'époque. Voir *la Lanterne*, 7 janvier 1869, p. 273-275 ; « Le Nouvel An », *Chroniques I*, p. 378-382 ; « Visites de l'An », *le Carillon*, décembre 1880 ; « Chronique », *la Patrie*, 27 décembre 1883, p. 2 ; « Fin d'année », *la Patrie*, 31 décembre 1883, p. 2 ; « Chronique », *l'Électeur*, 31 décembre 1887, p. 1 ; « Visites de l'An », *le Monde illustré*, 31 décembre 1887, p. 278 ; « Chronique », *l'Électeur*, 9 janvier 1888, p. 1.

20 même ce souffle de l'âme qui est l'espérance, sans ressort, souvent sans lumière, on marche toujours, éternel supplice, condamnation implacable !

[4] Eh bien pourtant ! ils sont nombreux, ceux qui se hâtent, se précipitent, surtout dans notre siècle ; c'est une manière de
25 tromper la durée. Ne pouvant rien enlever au temps, ni se dérober au terme fatal, ne pouvant détacher sa vue du gouffre aux éternels mugissements, l'homme veut s'éblouir, il court en désespéré sur les bords de l'abîme, s'élance vers l'endroit où il doit être englouti et se jette lui-même en pâture à l'oubli,
30 comme le gladiateur épuisé se jetait sur le fer pour abrégé le supplice.

Pourquoi compter les années à venir ? Qu'oses-tu souhaiter aux amis qui t'entourent ? Malheureux ! tu n'as même pas un
lendemain à toi ! Tu te félicites, et déjà peut-être la mort
35 s'apprête à cueillir le souhait sur ta bouche. Tu serres la main de tes amis !..... prolonge un instant cette effusion, et peut-être sentiras-tu cette main froide. Le tombeau est sous tes pas..... et tu t'enivres de l'ivresse de la vie ! Eh quoi ! ton passé même, ce passé que tu appelles le tien, n'est pas à toi, puisqu'il n'est
40 plus. Toutes tes prières et tous tes efforts réunis ne pourraient t'en rendre une minute. Tu n'as rien, rien, si ce n'est l'espérance, plus trompeuse encore que tout le reste, puisqu'elle fait croire à un bonheur que jamais tu ne pourras saisir.

Cette année que tu appelles nouvelle, que tu reçois avec
45 des transports trompeurs, avec une allégresse menteuse, qu'aura-t-elle de nouveau pour toi avant que le premier de ses trois cent soixante-cinq jours ait apporté sa première veille ? Oublies-tu donc qu'elle vient à toi malgré toi ? que, voudrais-tu repousser un seul de ses dons funestes, tu n'en as ni le loisir,
50 ni le temps, ni le pouvoir ? C'est un vainqueur qu'il te faut accueillir à ton foyer et auquel tu souris pour qu'il te ménage quelques jours de plus.

[5] L'année nouvelle ! quelle dérision ! Et les hommes saluent cet astre qui va bientôt éclater sur leurs têtes ! Ils emplis-

20 sans ressorts, souvent 21 toujours éternel 22 implacable. // Eh bien pourtant ! *on se hâte on se précipite*, surtout 26 fatal ; ne 30 gladiateur vaincu, épuisé, se 33 Malheureux tu 34 félicites et 36 peut-être la sentiras-tu froide 48 toi, que 50 pouvoir. C'est 54 va bien éclater

sent leur regard de ce rayon qui va les aveugler ! Ah ! sous tant
de visages joyeux, sous ces rires éclatants, combien n'y a-t-il pas
plutôt de larmes, combien de regrets pour la pauvre année qui
s'en va, à toujours insaisissable, à jamais envolée ! 55

Oui, toujours le deuil et l'espérance, côte à côte dans le
sentier de la vie, jumeaux éternels enlacés sur le même tom-
beau, l'un se parant des fleurs flétries de l'autre et, l'instant
d'après, mourant avec elles. Sur le berceau de l'année qui
s'avance, tombe de l'année écoulée, nous restons, nous, tristes
humains, comme ces crêpes qui tremblent suspendus au seuil
d'un foyer que le mort chéri va bientôt délaisser pour toujours. 60 65

La mort ! la vie ! deux choses qui se tiennent l'une l'autre,
inséparables comme les deux années dont l'une part en même
temps que l'autre arrive. La terre que nous foulons aux pieds
est remplie de la poussière des générations éteintes ; nous nous
agitons sur des sépulcres ; nous vivons par la mort d'une foule
d'autres existences, jusqu'à ce qu'à notre tour nous allions
engraisser de nos corps inertes ce sol qu'aujourd'hui nous
arrosions de nos larmes..... 70

Offrez, offrez, puisque cela vous sourit, offrez vos souhaits
à l'année nouvelle qui vient accumuler les ruines et hâter la
chute de vos espérances. Pour moi, je me retourne vers l'année
qui expire : elle seule m'est chère, parce que je ne la redoute
plus ; je n'avais pas salué son aurore, mais aujourd'hui je lui
crie avec toute mon âme : 75

« Ah ! pauvre et chère année ! ne t'en va pas si tôt. Reste
encore un jour, une heure : tu emportes trop de nous-mêmes
[6] avec toi ; tu emportes tout, hélas ! et tu ne laisses rien, rien
que des regrets. Tu n'avais que trois cent soixante-cinq jours à
vivre ; pour toi, le terme fatal était marqué, connu d'avance,
et dans ton berceau tu portais ton linceul. 80 85

« Comme l'année nouvelle qui arrive aujourd'hui, empres-
sée, joyeuse, rayonnante, les mains chargées de promesses et
la figure de sourires, tu t'annonçais toi-même il y a un an, un
an seulement, et déjà tu meurs ! Combien d'entre nous qui
t'avaient embrassée avec des bras vigoureux, un cœur plein 90

58 va, *pour* toujours insaisissable, *pour* jamais 61 et l'instant d'après
mourant 77 chère parce que 79 âme : Ah

d'illusions, et qui t'ont précédée dans la tombe ! J'ai compté mes jeunes amis disparus qui avaient plus le droit de vivre que moi, et je regarde en tremblant l'année qui te suit. Il me semble qu'elle porte un crêpe mal caché dans les fleurs éclatantes qui la parent.

95

« Non, je ne puis te saluer avec une âme joyeuse, toi qui viens m'annoncer une année de moins dans la vie, une année de plus dans l'amertume des souvenirs. Pour toi je ne prendrai pas cet éclat de fête dont s'entourent à ton approche les malheureux que tu séduis. Va, je connais ton faux sourire ; tu viens, comme toutes tes devancières qui promettent le bonheur, et qui s'en vont avec des cœurs brisés, des existences flétries : j'ai trop longtemps salué ces trompeuses aurores ; j'ai trop longtemps mêlé mes souhaits et mes caresses aux réjouissances qui les accompagnent. Pour toi, nouvelle venue que tout le monde choie et adore comme un soleil levant, je n'aurai pas une flat-
terie, pas un baiser.....

100

105

« Aujourd'hui, l'on s'embrasse, on se fait tous les souhaits de bonheur ; on se réconcilie. Ceux qu'une vétille ou un faux amour-propre a tenus éloignés pendant des mois, saisissent cette bonne chance de se serrer de nou(?)veau la main ; il est si bon de se rapprocher ! Mais cela dure un jour, et je n'ose compter les baisers que le lendemain on regrettera peut-être.

110

« Si, du moins, année nouvelle, tu venais apporter le pardon à tous les cœurs qui souffrent, si tu venais vraiment pour couvrir d'un voile éternel les regrets que nous laisse l'année mourante, alors je te saluerais comme une bienfaitrice, toi que je crains de maudire.

115

« Qui sait, pourtant, qui sait..... si tu ne portes pas l'espérance ? Sur ton front vierge, que rien ne ternit encore, n'y aurait-il donc place que pour le mensonge ? Ne ferais-tu que succéder à l'année qui s'en va, sans ensevelir avec elle tous les maux qu'elle a semés ? Non, non, viens. Et qu'importe après tout ! Qu'importe que tu ajoutes ton poids à celui que nous traînons tous, que je traîne, moi, depuis trente-quatre ans,

120

125

95 parent. // Non 102 flétries, j'ai 107 baiser... // « Hier, hier, on s'embrassait, on se faisait tous les souhaits de bonheur on se reconciliait. Ceux 109 un saut amour-propre 110 mois, saisissaient cette 112 cela durera un 115 qui en ont besoin, l'oublie à tous ceux qui souffrent 119 sait pourtant

trente-quatre ans que je n'ai plus aujourd'hui, et l'avenir !..... l'avenir, qu'il va falloir subir !

« J'ai passé l'été de la vie, mais je cherche en vain maintenant le soleil qui l'a échauffé. Que me feraient du reste ses rayons impuissants ? Pourraient-ils arriver jamais dans la nuit de mon cœur ? Avant même que les fleurs eussent paru sur l'arbre de ma vie, les orages en avaient déjà emporté et balayé au loin toutes les feuilles. 130

« Et maintenant je m'arrête sur le tombeau de ma jeunesse et de ma force ; je voudrais retenir un instant l'heure qui fuit en ne me laissant pas même le loisir de pleurer. Mais non, non, inutiles efforts ! 135

« Allez, passez, effacez-vous, jours à jamais perdus. Vous n'êtes plus maintenant que des souvenirs. Il faut briser, nous séparer pour toujours..... Toutes les images chéries que vous m'aviez montrées à votre aurore sont déjà depuis [8] longtemps évanouies ; elles ne vous ont pas attendus pour s'envoler loin de moi. Suivez-les, suivez-les dans leur tombe ; nous, nous restons avec notre deuil, avec nos douleurs qui, seules, vivront autant que nous². » 140 145

127 subir. // J'ai 134 sur ce tombeau 137 efforts ! Ah ! passez, passez devant mes yeux, tristes jours qui allez disparaître. Je veux vous revoir, je veux vous compter un à un, vous bien appeler tous avant de vous dire l'éternel adieu. Adieu... quoi ! adieu ! il est donc possible qu'on dise ce mot là ! Il y a donc dans la vie quelque chose qui n'est plus, qu'on ne peut ni ressaisir ni retrouver, fût-on maître du temps et de tout ce qui respire ! // Allez pourtant, allez jours 140 vous aviez 143 de nous. Suivez-les

2. Dans *Chroniques, voyages, etc., etc.*, cette chronique est suivie de celle intitulée « Après » (voir *Chroniques I*, p. 383-388).

[2]
L'HIVER EN PLEURS

(Au propriétaire du *National*¹)

[14] U ne pluie battante depuis deux jours, et c'est le
5 23 janvier ! Ô Canada de nos pères ! où es-tu ? Neiges éter-
nelles, n'êtes-vous donc aussi qu'un mensonge ?

On dit qu'il pleut tant aujourd'hui parce qu'il n'est presque
pas tombé de pluie l'automne dernier, et qu'il faut que le seau
10 d'eau céleste se vide comme le sac de neige, un peu plus tôt,
un peu plus tard. Belle consolation, vraiment ! Et pourquoi
n'a-t-il pas plu l'automne [15] dernier ? Qui l'empêchait ? Qui
objectait ? Ce n'est pas vous, certes, qui ne vous mêlez absolu-
ment que de politique, ni moi qui ai décidé de ne plus faire
15 que de la littérature, et cela au moment où mes amis vont
devenir omnipotents, tellement omnipotents qu'ils nous don-
neront un parlement inouï, un parlement sans opposition².

Ce n'était pas la peine en vérité de tant ménager la pluie
durant l'automne, s'il faut que nous payions ces quelques beaux

VARIANTES : « Chronique », le *National*, 30 janvier 1874, p. 2.

2 *Chronique* 5 pères, où 7 dit que c'est parce 10 consolation
vraiment 18 l'automne, et il

1. Sur Maurice Laframboise, voir *DBC*, t. XI, p. 529-531. *Le National* – auquel succédera *la Patrie* d'Honoré Beaugrand – publiera son dernier numéro le 22 février 1879. Voir aussi *Chroniques I*, p. 359, n. 1 ; A. Beaulieu et J. Hamelin, *la Presse québécoise*, t. II : 1860-1875, p. 188-189.

2. Le « scandale du Pacifique » (voir *Chroniques I*, p. 407, n. 4) avait entraîné la démission du cabinet conservateur de John A. Macdonald au début de novembre 1873. Le cabinet libéral d'Alexander Mackenzie, assermenté le 7 du même mois, comptait trois francophones : Antoine-Aimé Dorion, Luc Letellier de Saint-Just et Téléspore Fournier. En février 1874, Mackenzie et les libéraux fédéraux récoltèrent 206 sièges sur 276, dont 34 au Québec.

jours déplacés par des rhumatismes, des catarrhes et des bronchites qui ne nous lâcheront plus jusqu'au tombeau. Pas de pluie l'automne dernier ! les Canadiens étaient ravis : « Quel beau temps ! » se disaient-ils avec reconnaissance, et ils remerciaient le ciel. Oui, mais ce beau temps amenait les glaces et fermait les rivières à la navigation quinze jours plus tôt que d'habitude. Ensuite, deux ou trois bordées de neige coup sur coup, qui ont enseveli la campagne et noyé la ville, puis plus rien. On demande de la neige en suppliant depuis cinq semaines ; *pas d'affaires*. Le ciel n'a pas de sac cette année ; il l'a tout vidé l'année dernière, mais en revanche il ouvre sesataractes. Au lieu d'être gelés, nous sommes trempés : l'été prochain, il neigera tout le mois d'août et l'équilibre sera rétabli ; voilà comment il faut raisonner.

Or, avant-hier, il pleuvait à verse, c'était le deuxième jour de pluie, chacun sait ça. Nous sommes en plein hiver ; mais cela est indifférent aujourd'hui. Depuis que les principes subversifs des Libéraux triomphent, on n'est plus sûr de rien ! Les communeux canadiens³ ont bouleversé le ciel habitué à n'obéir qu'à notre politique. L'honorable Hector⁴, qui voit là des signes célestes évidents, ne veut plus se présenter dans un pays qui rompt si brusquement avec la routine, et [16] pour qui rien n'est plus sacré, pas même l'ordre des saisons. Non, pas même cela. Le désordre est partout et le cataclysme menace toutes les têtes qui ont repris le feutre et le chapeau de castor. De minute en minute on attend le tonnerre ; un craquement terrible, un éboulement formidable à chaque instant retentit ; ce sont les

20 ne vous lâcheront 21 dernier ; les 27 semaines ; *pas d'affaires*
<romain>. Le ciel n'en a pas cette 33 jour, chacun 35 subversifs triomphent

3. Voir *Chroniques I*, p. 79, n. 18.

4. Hector Langevin, secrétaire d'État du premier cabinet fédéral (1867), bras droit de George-Étienne Cartier, devint chef des conservateurs québécois à la mort de ce dernier (1873). Il était le frère de l'évêque de Rimouski, M^{gr} Jean-Pierre Langevin. Buies aurait dit à une foule réunie aux portes mêmes du Parlement de Québec : « Messieurs, notre devoir est de faire une assemblée publique et d'y adopter des résolutions censurant ce gouvernement et surtout ce M. Langevin qui a été élu par des gredins, des assommeurs, des repris de justice, exhalant la bave et suant l'ivrognerie » (*l'Événement*, 18 décembre 1871, p. 2). Langevin refusera de se présenter aux élections fédérales de février 1874, privant ainsi les conservateurs de leur chef. Voir *Chroniques I*, p. 79, n. 16, p. 592-595 et 619-620.

toits qui rejettent leur épaisse couche de glace. Les chevaux se sauvent épouvantés, et les passants, voulant fuir, enfoncent dans des abîmes : les voitures plongent et replongent ; sous chaque pas, les cahots s'entr'ouvrent béants ; les gouttières gémissent et ploient sous les torrents de cristaux glacés qui les entraînent dans leur chute ; le givre, en longues grappes étincelantes, pend aux arbres courbés jusqu'à terre, aux fils télégraphiques partout brisés et courant sur le sol, poussés par le vent, comme des serpents en déroute. Les chapeaux, les yeux, le nez, le menton, les mains, tout ruisselle et se couvre de paillettes étincelantes comme les stalactites des grottes. Au loin, tout partout, jusqu'aux montagnes où s'assemblent les brouillards, la campagne ploie sous un large manteau de glace sur lequel glissent en bondissant les gouttelettes de pluie, comme des larmes sur le sein d'une marâtre. Des vapeurs blanches pendent comme des haillons aux flancs des Laurentides, ou se déchirent sur leurs cimes hérissées en voulant s'enfuir avec le vent qui les fouette ; quelques-unes flottent indécises ; les autres se précipitent affolées à travers champs et ravins.

Tantôt elles dérobent le ciel sous leurs longs plis humides ; tantôt, s'entr'ouvrant tout à coup, elles versent sur le sol les torrents condensés qui gonflent leurs flancs. La rafale balaie en vain la plaine ; elle n'a plus qu'un son étouffé, et les arbres, enfouis sous le givre, compacts, ramassés ne [17] rendent plus ses échos mugissants. Le vent vient mourir à leurs pieds ; aucun souffle ne pénètre leurs branches inexorablement enlacées, et qui craquent, et qui tombent ensemble en jonchant le chemin de débris retentissants. L'œil qui cherche l'horizon ne voit rien que les flottantes épaves des nues qui, tantôt s'affaissent jusqu'au ras de terre, tantôt se déploient péniblement dans une atmosphère étouffant de son propre poids : la fumée des maisons ne peut s'élever et tombe en couvrant la ville d'un vaste bandeau qu'aucune brise ne soulève, qu'aucun regard ne peut pénétrer. Cette fumée brûle les yeux, mais tous les tuyaux la vomissent à l'envi ; il a beau faire doux, on se chauffe toujours, d'autant plus que le bois a diminué de prix. Ô sagesse de la nature !

46 glace ; les chevaux
 campagne placée sous
 pénètre

47 épouvantés et
 59 pluie comme
 71 enlacées et

49 béants, les
 70 mugissants, le vent
 80 toujours d'autant

58 cam-
 71 souffle

Depuis deux jours le soleil est sans éclat ; il n'a pas un rayon. Un disque siroteux et bistré l'entoure, et la terre ne semble éclairée que par la froide et dure transparence de son linceul de glace ; des lambeaux de crêpe, déchirés et tremblants, pendent du haut des cieux ; on dirait que la nature agonise et que, n'ayant plus même la force de gémir, elle se dissout et s'écoule en torrents silencieux. Dans la clarté éplorée du jour, on croit voir comme les longs cils chargés de pleurs d'un vaste regard qui s'éteint ; la vie, le mouvement ont disparu, la destruction seule est active ; on entend à chaque instant le bruit de son œuvre et l'on se demande s'il restera rien au printemps de la splendeur de nos bois, du macadam des chemins et des toits des maisons.

Dans l'avenue Sainte-Foy, tous les arbres chargés d'arôme et de feuillage qui, durant l'été, arrondissent au-dessus de la route leur dôme parfumé, et versent sur le passant les [18] fraîches harmonies de leurs ombres, sont presque tous pliés jusqu'à terre, incapables de se redresser sous l'averse froide qui multiplie et entasse les bandelettes de givre sur leurs branches. Ils courbent la tête sans lutte, sans frémissement, sans bruit, si ce n'est lorsque leur tronc, pénétré jusqu'au cœur, s'entr'ouvre violemment, et que d'innombrables rameaux s'en arrachent pour aller joncher le chemin de leurs débris.

Quel spectacle ! Le ravage, aussi magnifique que terrible, a fait de chaque arbre, tout le long de l'avenue, comme un groupement et un échafaudage de prismes étincelants où le jour pâle vient revêtir tout à coup des couleurs aussi vives que fantastiques. On dirait qu'une mer de feu passait comme un torrent, balayant, brisant, ployant tout dans sa course brûlante, et que, subitement, elle s'est trouvée glacée, figée dans le sein même des arbres qu'elle entraînait avec elle. — Les ormes, les trembles, les érables descendent leurs branches chargées, comme une draperie qu'aucune main ne retient et qui s'affaisse lentement. Ces branches, arrondies par leur propre poids, et qui ne s'arrêtent qu'en touchant le sol, donnent à chaque arbre l'aspect d'un grand saule pleureur gémissant avec éclat, baigné

84 et lustré l'entoure 86 tremblants pendent 92 active, on 105
 aller *toucher* le 110 fantastiques. — On dirait d'une mer de feu *passant*
 comme 116 branches arrondies *sous* leur poids et

de torrents de larmes auxquels le soleil lui-même, impuissant
120 à ranimer la nature, vient mêler de lumineux sanglots.

Seul, le haut et superbe peuplier reste droit, inflexible ;
ses rameaux, dressés vers le ciel, défient la chute des nues ; il
ne plie ni ne casse ; à peine a-t-il de temps à autre un gémis-
125 sement étouffé, quand tout autour de lui se brise, s'arrache et
tombe avec fracas ; il ne donne aucune prise à la destruction,
et il la regarde impassible, dans sa dédaigneuse inviolabilité ;
le givre veut en vain se fixer à ses innombra[19]bles petits ra-
meaux qui semblent sans défense et sans force ; aussitôt il le
130 secoue et le repousse sur les arbres voisins où le vent le jette
et l'imprime en longs sillons.

Quand finira la douloureuse clémence de cet hiver sans
charme, sans beauté et presque sans neige ? Déjà l'on peut à
peine marcher dans les rues, comme aux matinées d'avril, lors-
135 que le soleil n'a pas percé les gelées étendues par la nuit sur
les torrents de la veille. Les maisons, les murs, les remparts, les
trottoirs sont enduits d'un crépi glacé qui donne à tout ce
qu'aperçoit le regard l'aspect d'un vaste suaire. On n'ose re-
garder où l'on marche, obligé qu'on est d'avoir toujours l'œil
140 sur les toits des maisons qui n'ont pas encore fini de se dé-
charger sur la tête des passants. Mais si l'on fait un faux pas,
on est sûr de se casser une jambe ou de se tordre les reins.
Entre deux périls presque inévitables, l'un menaçant les pieds,
l'autre la tête, que doit-on faire lorsqu'il faut sortir ? On ne
145 peut pas ahurir l'Éternel en lui recommandant son âme vingt
fois par jour, et tout le monde n'a pas la ressource suprême de
faire une chronique à côté d'un bon feu, en narguant les ca-
prices destructeurs de la nature.

L'appel nominal⁵ même, en plein vent, loin des toits,
n'offre aucune garantie. J'ai vu hier, un brave habitant de la

120 à *animer* la 144 ahurir *l'éternel* en

5. « La mise en nomination, environ une décade avant le jour du scrutin, donne lieu à des assemblées contradictoires souvent tumultueuses. [...] La loi [fédérale] de 1874 supprima l'appel nominal qu'elle remplaçait par un bulletin signé par vingt-cinq électeurs » (J. Hamelin, J. Huot et M. Hamelin, *Aperçu de la politique canadienne au XIX^e siècle*, p. 115).

banlieue, venu pour acclamer Fréchette⁶, et qui avait négligé 150
 d'essuyer quatre à cinq gouttes de pluie qui lui étaient tombées
 sur le nez. Rapidement ces gouttes s'étaient figées sur place ;
 d'autres étaient venues s'ajouter à elles, de sorte que le pauvre
 homme avait fini par avoir sur le plus chatouilleux des organes
 une véritable corne de plus d'un pouce de hauteur. Il n'osait 155
 l'ôter, de peur de s'enlever le nez en même temps : « Qu'allez-
 vous faire avec cette bouture ? » lui demandai-je timidement.
 « Je pense bien qu'il va me falloir attendre le printemps pour
 qu'elle dégèle », me répondit-il.

[20] Voilà comment notre peuple est éprouvé, même aux 160
 plus grands jours de son histoire. Voilà comment tout tourne
 en ce monde, par quelque côté ou par quelque fin burlesque,
 même la chronique qui débute par les éléments en démençe et
 qui termine par un nez de Canadien.

Je m'abstiens pour aujourd'hui de vous donner des nou- 165
 velles électorales, quoiqu'elles soient toutes fraîches, et quoique
 je puisse facilement faire concurrence au télégraphe aux trois
 quarts démolis sur toutes les lignes. Le vent du succès, d'un
 succès inouï, aura déjà soufflé jusqu'à vous. L'opposition ! on
 ne la voit nulle part. Déjà je signale un danger pour le parti 170
 Libéral trop puissant. Il a attendu trop longtemps et la fortune
 lui est venue trop subitement ; qu'il prenne garde qu'elle

156 nez avec : « Qu'allez-vous 163 démençe pour terminer par 166
 fraîches et 168 lignes, le vent

6. Louis-Honoré Fréchette (1839-1908), avocat, journaliste, homme de lettres, s'exila aux États-Unis de 1866 à 1871. Il fut élu sous la bannière libérale dans le comté de Lévis le 20 janvier 1874. Fréchette entretenait, depuis 1867 au moins, une profonde méfiance envers Buies (renseignement communiqué par Jacques Blais). Dans une lettre du 5 mars 1867 à Alphonse Lusignan, Fréchette écrit : « Quand ta revue sort-elle ? Dis donc, est-ce que Buies en est ? Si son nom paraît comme collaborateur, cela te fera tort, et j'en suis bien chagrin, mais je ne pourrai pas t'accorder le mien. Il n'y a pas un homme sérieux, vois-tu, à qui il ne pèse pas sur les épaules » (Archives nationales du Canada, MG19, D27, vol. 1). Buies fera pourtant lecture de *la Voix d'un exilé* à l'Institut canadien le 26 mars 1868 et défendra Fréchette contre Basile Routhier dans une chronique intitulée « Le rire de Dieu » (*Chroniques I*, p. 161-162). Cependant, beaucoup plus tard, dans une lettre à Hector Garneau, il écrira : « Le gros Fréchette est prêt à tout pour conserver au moins autour de lui quelques débris de sycophantes » (22 novembre 1896, fonds privé).

l'étouffe⁷. Par bonheur, un parti se compose de bien des éléments, et il y en a toujours qui restent bien maigres, quand les autres gémissent dans l'embonpoint.

175

175 l'embonpoint. // « S'ils sont mille, eh bien ! j'en suis. // S'ils ne sont que cent, je suis de ceux-là. // Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là. »

7. Le scepticisme de Buies à l'endroit du Parti libéral remonte à l'époque de *la Lanterne* : « Il y a aujourd'hui toute espèce de façons d'être *libéral* ; mais il paraît que la plus en vogue est celle d'être libéral en niant le libéralisme » (17 septembre 1868, p. 8).

[3]
MORITURI MORTUO¹

(Ceux qui vont mourir à celui qui n'est plus)

[21] **A**vant-hier matin, un télégramme de deux mots annonçait tout à coup la mort de Lucien Turcotte², l'ami, le compagnon de toute la jeunesse de notre ville. Pas d'autre détail. Il s'est éteint sans doute doucement, sans agonie, après une maladie qui, depuis près d'un an, le conduisait à pas comptés et certains vers le tombeau ; sans effort, comme sans lutte peut-être, il a franchi l'obstacle suprême qui sépare l'homme de l'éternité.

Aucun de nous ne pouvait être près de lui ; aucun de nous n'a pu apprendre à mourir de celui dont la vie avait été pour tous un exemple. Jusqu'au dernier moment nous avons espéré, quoique le dénouement fatal fût presque certain : on ne peut pas croire que la mort soit inexorable pour la jeunesse et qu'elle abatte la force brillante comme elle enlève d'un souffle les existences flétries. Mais maintenant elle a fait son œuvre. — Nous avions pensé toujours qu'au moment de livrer le combat de la dernière heure, elle reculerait devant ce jeune homme de vingt-sept ans, armé contre elle de toutes les promesses de l'avenir ! nous pensions qu'elle serait arrêtée violemment devant cet âge à qui la nature apporte tout à coup, dans les crises suprêmes, une force inconnue et des ressources mystérieuses.

VARIANTES : « Morituri Mortuo », *le Canadien*, 14 janvier 1874, p. 2.

1. Note de l'auteur : *Sur la mort de Lucien Turcotte, arrivée le 12 janvier.*

2. Lucien Turcotte (1847-1874), professeur de droit à l'université Laval, rédacteur en chef au *Canadien* (1872). Conservateur, il n'en avait pas moins appuyé son ami Hector Fabre, candidat libéral dans le comté de Québec, aux élections de 1873, ce dont il s'expliqua dans une lettre à *l'Événement* (« Lettre de M. Lucien Turcotte », *l'Événement*, 4 avril 1873, p. 1).

25 Mais pour la mort, rien n'est sacré ; pour elle la jeunesse,
le talent, la vertu n'ont pas de privilèges : sous son terrible [22]
passage, les têtes les plus hautes sont celles qui tombent les
premières, et elle se hâte de frapper les cœurs les plus vaillants,
30 comme si elle craignait de s'attendrir aux sanglots qui reten-
tissent autour d'elle.

Pauvre cher Lucien ! Eh bien ! non, la mort n'a pas tout
fait encore. Elle ne nous ôtera pas cette heure où nous nous
rassemblons tous autour de ton lit funèbre avant qu'on te des-
cende dans cette fosse glacée qui t'attend. Tous, tous tes amis
35 sont autour de toi en ce moment pour presser encore une fois
ta pauvre main amaigrie par une année de souffrance ; jusqu'à
ton dernier jour tu pensas à nous ; jusqu'à notre dernier jour,
nous penserons à toi ; nous nous rappellerons combien tu étais
bon, généreux, sympathique, discret, dévoué ; tu ne savais pas
40 que tu avais une santé à conserver, et c'est peut-être cela qui
t'a fait mourir. Tu te serais tué par le travail, si la mort jalouse
ne se fût hâtée de mettre sur ta route un piège inattendu où
tu es tombé tout entier, à l'heure où l'avenir t'enveloppait de
ses plus brillantes caresses, et tes amis de leur plus chaude
45 affection. Tu pouvais tout espérer et atteindre à tout, car, avec
l'âme, tu avais l'intelligence et la science ; tu brillais au premier
rang d'un groupe d'élite, et la fortune te ménageait le plus rare
de ses bienfaits, celui de ne pouvoir faire d'envieux.

Tu n'as pas eu le temps de rien laisser de toi que le vide
50 irréparable que fait ta mort dans nos rangs et nos éternels
regrets. La renommée avait déjà promené ton nom de bouche
en bouche, et la gloire t'attendait avec de frais lauriers ; mais
tu n'as pu arriver jusqu'à elle, et, peut-être, Dieu dédaignait-il
55 pour toi cette gloire profane, indigne de ses élus : tu es mort
avec la gloire bien plus noble et bien plus haute, [23] quoique
moins éclatante, d'une vie sans tache et d'un nom aussi cher
qu'il était pur.

Et, maintenant, qu'es-tu ? Un pauvre corps déjà flétri, une
dépouille brisée que nous ne reconnâtrions peut-être pas si
60 nous la voyions, sur un lit que couvre ton linceul, à côté d'une
bière entr'ouverte, et, quelques pas plus loin, le fossoyeur

28 vaillants comme
et 45 pouvais espérer

34 cette *noire* fosse
51 regrets. *Ta* renommée

43 entier à 44 caresses
53 et peut-être Dieu

courbé dans l'ombre, qui attend les dernières instructions de la mort.

Et voilà tout ce qui reste d'une vie que tant de choses avaient faite précieuse et chère. Tu avais tous les dons de l'esprit et du cœur, devant toi une brillante carrière qu'avaient préparée de fortes études, et déjà même tu avais connu le succès à l'heure où tant d'autres se cherchent seulement un chemin. Tout te souriait ; l'espérance te tendait ses larges bras, et pour toi c'étaient ceux d'une mère ; elle ne voulait pas te tromper, toi qui avais été heureux avant d'avoir pu à peine désirer de l'être ; tu étais cher à l'ambition elle-même, cette marâtre qui étouffe sur son sein presque tous ses enfants, et elle t'avait comblé alors même que tu pouvais à peine bégayer son nom.

Subitement, santé, avenir, succès, renommée, tout s'est évanoui. Il n'y eut d'égal à cette fortune rapide que l'envahissement non moins prompt de la mort. Un an t'avait suffi pour élever ton piédestal ; un an a suffi pour qu'il s'écroulât sous tes pieds. Mais, dans le calme anxieux qui entourait ta longue maladie, dans le détachement graduel de toutes les choses d'ici-bas, tu avais appris à mépriser la mort, à balancer les choses périssables avec ce qui est immortel, et tu t'étonnais du néant des agitations humaines.

Plus grand et plus utile exemple ne nous fut jamais donné, et nous qui te pleurons si amèrement, nous regardons avec une satisfaction jalouse ton entrée si victorieuse dans l'éternité que tu ne redoutais plus bien des jours avant ta mort. À l'aurore nouvelle tes yeux se sont ouverts avant même de se fermer à la pâle lumière de notre misérable vie, et, avant de quitter la terre, ton âme dégagée volait déjà libre dans les cieux. Oh ! apprends-nous les secrets de cet autre monde si redouté et qui n'est pourtant qu'une délivrance, une éclosion au bonheur que nous cherchons en vain parmi les ténèbres que tu as franchies ; fais rayonner dans nos cœurs les immortelles espérances de la tombe ; reste avec nous comme la lumière de notre âme, nous qui allons maintenant te dire adieu et qui nous éloignons pour toujours de ces pauvres restes qui sont tout ce que la mort a laissé d'une vie que nous avons si longtemps et si tendrement partagée.

74 nom. // *Tout-à-coup* santé

75 renommée s'est évanoui

100 Adieu, adieu, cher ami ; nous ne tarderons pas à te rejoindre. Notre jeunesse à nous est déjà aux trois quarts envolée ; ce qui en reste ne pourra longtemps retarder la mort et son œuvre sera facile. Heureux toutefois d'avoir trouvé dans la
105 tienne un enseignement et une force qui raniment nos défaillances ! Plus heureux encore si, comme toi, nous méritons de laisser après nous d'aussi inconsolables et d'aussi justes regrets !!

[4]
NOS INSTITUTIONS,
NOTRE LANGUE ET NOS LOIS¹

[25] C'était le 14 février 1874, cent douze ans après la conquête du Canada par la Grande-Bretagne et un mois après la clôture de la session locale, pendant laquelle notre langue avait reçu de nouvelles atteintes plus terribles que les précédentes, et où nos institutions et nos lois auraient sombré sans retour si un ancien honorable ne se fût hâté d'être défait par acclamation dans tous les comtés gardés en réserve pour amortir sa chute².

Il faisait un temps doux, tellement doux, que le pont de glace devant Québec était couvert de longues nappes d'eau ; un vaste miroir, plein de cahots et de perfidies, s'étalait sous le regard inquiet ; la route directe au dépôt du Grand-Tronc à

VARIANTES : « Nos institutions, notre langue et nos lois », *le National*, 9 mars 1874, p. 2, [l. 4-193] ; « Nos institutions, notre langue et nos lois » (suite), 12 mars 1874, p. 2, [l. 194-361].

9 si l'honorable Hector ne se 14 plein de perfidies et de cahots, s'étalait

1. Devise que donna au *Canadien* Étienne Parent en 1831 : « Oh ! qu'il se forme donc entre notre clergé et la partie active de notre peuple une sainte et patriotique alliance, ayant pour objet notre avancement politique et national. Avec la coopération cordiale et constante de ces deux grands éléments de puissance sociale, nous pouvons nous rassurer sur l'avenir de notre chère patrie ; notre devise nationale n'aura pas été le fruit d'une vaine illusion, et nos mânes réjouis pourront entendre nos arrière-neveux répéter en triomphe sur les bords de notre Saint-Laurent : "Nos Institutions, notre langue et nos lois" » (Étienne Parent, « Du prêtre et du spiritualisme dans leurs rapports avec la Société », conférence prononcée devant les membres de l'Institut canadien le 17 décembre 1848 ; voir Jean-Charles Falardeau, *Étienne Parent (1802-1874)*, p. 226).

2. Il s'agit d'Hector Langevin.

Lévis³ était devenue impraticable et il fallait traverser droit en face de la ville, pourvu toutefois qu'on osât faire ce trajet la nuit.

20 Or, il était samedi, huit heures du soir, et j'avais à prendre le train pour Montréal. Retarder mon voyage était impossible ; l'homme ne dispose pas du lendemain, surtout quand ce lendemain est un dimanche, jour que Dieu se réserve spécialement. Je partis donc, je franchis héroïquement le noble fleuve retenu captif, et j'arrivai juste à temps pour prendre le train.

25 Le Grand-Tronc, depuis un mois, partait exactement à [26] l'heure indiquée, ce qui avait été cause de nombreuses déceptions et récriminations. On était habitué à se plaindre, depuis quinze ans, de ce qu'il était toujours deux ou trois heures en retard ; on s'était formé à cette plainte, devenue l'accompagnement invariable de tout départ ; et voilà que tout à coup
30 on en était privé ; le Grand-Tronc allait être exact comme un chemin de fer d'Europe ou des États-Unis, on n'aurait plus rien à reprocher à cette compagnie maudite, si richement subventionnée par le public pour se moquer de lui ; on n'aurait plus
35 raison de récriminer, comment faire ? Rester Canadien sans se plaindre, tel était le problème, et il avait fallu le résoudre brusquement, inopinément, sans avoir reçu avis.

On avait bien essayé de reprocher au Grand-Tronc son exactitude même, pour inattendue, inespérée, dérogoire,
40 mais cela n'avait pas pris : les gens désintéressés se moquaient des voyageurs pris en flagrant délit de retard et l'on était réduit à partir sans grommeler ; on évitait une heure d'attente à Lévis et l'on arrivait à Richmond assez tôt pour faire la *connection* avec toutes les autres lignes, c'était prodigieux !

*

45 Le soir du 14 février, le Grand-Tronc partit comme il avait coutume de le faire depuis un mois ; je pris un *Pullman car*,

19 il était huit heures du soir et 20 Montréal ; retarder mon 24
train. Le 30 départ, et 33 cette *maudite compagnie*, si 34 public, pour
se moquer de lui, on 40 pris ; les 43 pour faire la <ital.> connection
44 prodigieux ! // Le

3. En 1874, le Grand-Tronc relie Montréal à Lévis par Saint-Hyacinthe et Richmond ; la liaison Québec-Montréal par la rive nord date de 1879.

sorte de boîte à ressorts douille, au mécanisme moelleux et silencieux, dans laquelle on serre un passager, jusqu'à ce qu'il ne donne plus signe de vie. L'asphyxie y est lente, réglée, mutuelle ; la chaleur, l'acide carbonique ren[27]voyé par les poumons, la poussière, les chaussettes, un entassement de toute espèce d'objets presque innommables y forment les éléments variés et certains d'un empoisonnement insensible. Pour deux piastres, on a la liberté de recourir à ce suicide réciproque autorisé par la loi ; il n'y a qu'un moyen d'y échapper lorsqu'on fait tout le trajet entre Montréal et Québec, c'est de se faire réveiller par le conducteur, à Richmond, où il y a une demi-heure d'arrêt, et où l'on peut descendre pour faire une nouvelle provision d'oxygène au-dehors. C'est ce que je fis.

Il était en ce moment deux heures du matin ; je laissai mes compagnons de voyage inconsciemment en proie aux derniers spasmes de l'asphyxie, et je sautai sur la plateforme de la gare qui offre une promenade d'environ deux cents pieds de longueur. Au bout d'une minute, mes poumons, mes jambes et mes reins avaient repris leur élasticité, et je marchais superbement à grands pas, en regardant les étoiles qui me le rendaient au centuple.

La nuit était calme, tendre, presque souriante ; ni plis, ni voiles, ni nuages descendant sur la terre comme pour épancher les tristesses d'un monde inconnu ; sur un fond clair, que ne rayait aucune ride, les étoiles secouaient leur tremblotante clarté, comme des perles suspendues dans l'air et frémissant au moindre souffle ; on entendait au loin les sifflets des locomotives qu'un écho discret laissait doucement s'amortir ; les trains, venus de tous les points, se faisaient chacun, dans la gare, une place tranquille, et semblaient vouloir obéir au vœu de la nature qui, cette nuit-là, avait l'air de se recueillir ; les cris mêmes des conducteurs n'étaient qu'une note assoupie, et le « *all aboard* » réglementaire ne frappait que sourdement l'atmosphère languissante. De temps [28] à autre, quand s'ouvrait la porte d'un car, quelques ronflements étouffés passaient à travers ; on voyait des allongements de jambes enchevêtrées menacer le plafond, des corps pliés en deux, tordus, renversés,

48 silencieux dans laquelle on *vice* un 57 conducteur à Richmond
 où 58 d'arrêt et 62 l'asphyxie et 72 clarté comme 75 trains
 venus 82 travers, on

et l'on sentait comme des souffles rapides s'agiter un moment
 85 et puis disparaître, ne laissant d'autre trace qu'un souvenir
 étrange, péniblement dissipé.

*

La fin de la demi-heure d'arrêt approchait : conducteurs
 de tous grades, chauffeurs, garde-malles s'étaient repus au buf-
 fet ; notre train, après mille déplacements et combinaisons,
 90 s'était enfin constitué, et nous allions repartir... Alors, comme
 je faisais une dernière fois la longueur de la plate-forme, ayant
 repris une merveilleuse vigueur et capable de supporter une
 asphyxie prolongée, je vis arriver à moi, presque en courant,
 un homme effaré, qui, d'une voix pleine d'angoisse, s'écria :
 95 « C'est-il là la *traine* qui descend à Québec ? celle qui monte à
 Montréal n'est pas sur c'te lisse cite ? »...

En ce moment, quelques étoiles se couvrirent, la lune passa
 derrière un nuage, la locomotive jeta dans l'air son cri lugubre,
 comme une plainte aux échos du passé ; la vapeur, jaillissant
 100 des soupapes, enveloppa la gare, tout fut confondu dans un
 brouillard rapide, je m'élançai dans le car, et seul, étendu sur
 un divan, je me mis à rêver.

*

L'accent et les paroles de l'homme qui était accouru vers
 moi restaient ineffaçables dans ma pensée. Pourquoi avait-il dit
 105 « la *traine* » au lieu du « train » ? Par quelle [29] fantaisie ou
 quelle préférence bizarre un mot aussi ordinaire avait-il été si
 aisément féminisé ? Qu'y gagnait-il, que gagnait de son côté le
 peuple par cette corruption inutile d'un mot à la portée de
 tous ?

Alors, je pensai que les langues en elles-mêmes ne sont
 que des instruments, qu'elles n'existent que comme l'expression
 de ce qu'on veut représenter, et que les mots n'ont de sens que
 celui qu'on y attache ; que ce nom de *train*, du reste rarement
 entendu dans le sens actuel par l'homme du peuple, ne signifiait
 110 rien à ses yeux ; qu'au contraire la *traine* disait beaucoup plus
 et rendait bien mieux ce qu'il avait dans l'esprit ; je réfléchis
 115 en outre que les langues ne sont pas seulement l'expression des

95 Québec, *me demanda-t-il* ; celle
 que 114 entendu par

96 cite, «... // En

113 attache,

idées, mais encore l'image vivante des sentiments, des habitudes, de l'éducation, des manières de voir et de comprendre les choses, d'organiser et de passer la vie, propres à certains groupes d'hommes, qu'elles sont le fruit direct du caractère ou du tempérament, qu'elles ne sauraient être indifféremment substituées l'une à l'autre ; que le français, par exemple, ne conviendrait jamais à la nature des idées et au genre de vie d'un Anglo-Saxon, et, qu'en ce sens, le mot de nationalité est d'une conception beaucoup plus étendue et plus haute que celle à laquelle on l'astreint généralement.

Je pensai que le mot propre, exact et grammatical, était réservé seulement à un petit nombre d'élus, et que le peuple avait d'autre part sa langue à lui, irrégulière, fantastique, si l'on veut, mais tout aussi raisonnée que la première ; que le mot propre était à ses yeux celui qui rendait le mieux l'idée, et qu'il n'avait malheureusement pas pour cela le choix varié d'expressions familières aux esprits cultivés. Je compris alors que le nom de *traîne* venant du mot traîneau et signifiant un véhicule quelconque glissant sur la neige ou sur des lisses, avait une signification plus saisissante que celui de *train* qui est tout spécial et technique ; je jugeai en conséquence, que ce qui eût été une faute dans ma bouche ne l'était plus dans celle de l'homme qui m'avait abordé, et qu'il restait tout aussi bon, tout aussi vrai Canadien français que moi qui eusse reculé d'horreur à la seule idée de ce pauvre e muet à la fin du *train* ; seulement j'en vins à penser au titre de ce chapitre, et je sondai de nouveau les abîmes du raisonnement.

*

Qu'est-ce qui gouverne le monde ? C'est le préjugé. La raison n'y est encore pour rien, et la routine n'est que le préjugé sous un nom différent. Avec des mots on conduit les hommes ; telle devise prend l'autorité et la force d'un principe ; elle se transmet de génération en génération, et, même lorsqu'elle n'a plus de sens, elle conserve encore une consécration poétique, un prestige qui écarte la puissance et la vertu des faits. Le

118 sentiments, *des tendances*, des habitudes 122 substituées d'une à
 128 grammatical était 130 fantastique si 131 première, que 133 cela
 un choix 134 cultivés ; je compris alors que *la traîne* <ital.> venant 146
 raison n'est

souvenir a une attraction merveilleuse, et le passé, mis sous forme d'adage, a un charme qui captive jusqu'aux esprits les plus sûrs et les plus précis. Le fond des choses disparaît sous la forme qu'elles revêtent, et voilà pourquoi l'on se passionne pour certaines institutions, à cause du nom qu'elles portent bien plus que pour le principe d'où elles sont sorties. Qu'importe aux hommes que le pays où ils naissent et meurent soit une monarchie ou une république ? C'est l'ensemble de leur éducation et de leurs goûts, ce sont les mœurs républicaines ou les mœurs monarchiques qui déterminent la question. Les gouvernants ne [31] sont en somme que ce que les font et ce que sont eux-mêmes les gouvernés. On n'est pas plus libre avec une forme de gouvernement qu'avec une autre ; montrez-moi un pays où les hommes ont le sentiment de leurs droits et le respect de la liberté d'autrui, et je vous dirai de suite que le caractère des institutions de ce pays est essentiellement républicain, quel que soit le nom qu'elles portent ou qu'elles ont gardé du passé.

Montrez-moi au contraire une république parfaitement organisée, avec tous les instruments et tous les rouages qui répondent à cette forme de gouvernement, mais où la liberté n'existe ni dans l'éducation ni dans les mœurs, et je comprendrai aussitôt qu'une telle république est le meilleur outil possible aux mains des tyrans, parce qu'il n'y a pas de peuple plus avili, plus propre à l'esclavage, que celui qu'on peut asservir avec les instruments mêmes de la liberté.

Que valent des institutions dont l'essence et le principe sont bannis ? Et cependant c'est pour elles, c'est pour le nom qu'elles portent bien plus que pour la liberté, qu'elles sembleraient garantir, que des nations entières déchirent leur propre sein et se vouent fatalement au despotisme par l'épuisement.

Voilà ce que c'est que le préjugé. Voilà où mène l'amour des institutions substitué à celui des principes et des droits. Les institutions en elles-mêmes sont indifférentes, elles peuvent prendre à discrétion toutes les formes ; mais ce qui n'est plus indifférent, c'est l'objet pour lequel elles sont faites, c'est le principe qu'elles renferment. Les institutions peuvent changer, être remplacées par d'autres suivant la nécessité des temps ; à

quoi sert alors de les élever à la hauteur d'un culte et d'en faire
des fétiches ? fétiches dangereux, [32] parce que le peuple les
respecte encore alors même qu'elles ont perdu tous les droits
au respect. 190

*

Tout est préjugé et la fiction règne partout ; c'est à peine
si l'on peut trouver, clairsemées dans le monde, quelques rares 195
habitudes, quelques pratiques sociales, politiques ou autres, qui
ne soient basées sur une idée fausse et maintenues par la tyran-
nie de la routine. Si ce n'était pas le préjugé qui gouverne le
monde, ce serait la raison ; et, alors, il n'y aurait plus besoin
de rien établir ni de rien maintenir ; les lois et les institutions 200
deviendraient inutiles ; la liberté, maîtresse souveraine et uni-
verselle, n'aurait plus à craindre aucune atteinte, enfin, toutes
les formes de gouvernement se fondraient en une seule, forme
idéale, étrangère aux préceptes, mais impérissable comme le
bon sens et la justice mêmes, qui seraient ses seuls éléments. 205

Oui, tout est préjugé, tout, hélas ! jusqu'à ce brillant axiome
devenu chez nous une vérité élémentaire – qu'on parle mieux
le français en Canada qu'en France. Comment faisons-nous
pour cela ? Je l'ignore ; mais il est certain que cela est, tant de
gens le croient, et puis, on le leur a dit !... Ah ! Le « on le dit », 210
voilà encore un préjugé formidable. Quoi qu'il en soit, il est
entendu que les Canadiens parlent mieux le français que les
Français eux-mêmes. Je ne peux pas discuter l'universalité
d'une croyance aussi absolue : je m'incline, mais je reste étourdi.

Où diable avons-nous pris la langue que nous parlons ? Il 215
me semble que nous la tenons de nos pères, lesquels étaient [33]
de vrais Français, venus de France, et qui n'ont pu nous trans-
mettre un langage plus pur, plus en usage que celui-là même
qu'ils avaient appris. Mais j'entends ! c'est en Canada, pays pri-
vilégié, favori de la Providence, que la langue française a revêtu 220
cette pureté idéale qui nous étonne nous-mêmes et nous ravit,
quand nous daignons nous comparer aux barbares Français.
C'est depuis que nous sommes enveloppés d'Anglais et

190 sert *donc* alors 191 fétiches, fétiches 192 droits *de l'être*. //
Tout 196 pratiques, sociales 202 atteinte, *et, dès lors*, toutes 210 et,
puis, on le leur a dit... Ah 219 j'entends ; c'est

d'Irlandais⁴, comme noyés au milieu d'eux, obligés de nous
 225 servir à chaque instant de leurs mots propres pour toutes les
 branches de l'industrie, du commerce et des affaires ; c'est de-
 puis que nous avons perdu jusqu'au dernier reste des habitudes
 domestiques et des coutumes sociales de la France, depuis que
 230 son génie s'est retiré de plus en plus de nous, que nous en avons
 épuré, perfectionné de plus en plus le langage ! Ce qui serait
 une anomalie partout ailleurs devient, dans un pays étonnant
 comme le nôtre, où l'on voit les enfants en montrer à leurs
 pères, une vérité tellement évidente qu'on ne sait pas comment
 la prendre pour la combattre.

235 Un tel prodige a tout l'attrait du merveilleux, et voilà pour-
 quoi tant d'esprits assez sérieux au fond, assez raisonnables, s'y
 sont laissé prendre. Le merveilleux ! voilà encore un préjugé.
 Il n'y a rien de merveilleux ; c'est notre ignorance qui crée
 partout des prodiges, et, ce qui le prouve, c'est que le plus
 240 grand des miracles aux yeux d'un étranger ignorant de toutes
 nos perfections, n'est pour nous qu'un fait banal, depuis long-
 temps reconnu.

Étant admis que nous parlons un français qui ferait rêver
 Boileau, je me demande pourquoi nous consentons à y mêler
 245 un tel nombre d'expressions, absolument inconnues, même des
 Anglais de qui nous prétendons les tirer, mais en les arrangeant
 à notre façon.

[34] Ah ! c'est ici que je reconnais l'étonnante supériorité
 du Canadien français. « Notre langue ! que signifie-t-elle, se
 250 dit-il, dès lors qu'elle ne peut plus servir aux trois quarts
 des choses qu'il nous faut exprimer journallement ? Nos ins-
 titutions ! qu'est-ce que c'est ? où sont-elles ? on ne les voit plus
 que dans la devise du *Canadien*, de Québec, devise noble, s'il
 en fut, mais fort incomplète, puisqu'elle ne représente que le
 255 passé. Nos lois figurent aussi dans cette devise patriotique ; mais
 qu'est-ce encore ? Sans aucun doute les lois subsistent, tant

230 langage. Ce 238 merveilleux, c'est 239 et ce

4. « Il y a une chose qui nuira éternellement chez nous, non seulement à la correction du français, mais à la familiarité, à l'intimité avec la langue française, c'est que nous vivons dans un pays anglais, dans un milieu anglais. Ce qui est absolument français dans la province de Québec, ce sont les traditions, le caractère, le type, l'individualité, la tournure d'esprit et une manière de sentir, d'agir et d'exprimer qui est propre aux vieux Gaulois. Ce qu'il y a de moins français, c'est la langue » (Arthur Buies, « Chronique », *l'Électeur*, 21 janvier 1888, p. 1 et 4).

qu'on ne les détruit ou qu'on ne les modifie pas. Mais quel est donc le peuple, dans cet âge de changements profonds et rapides, qui ne modifie pas ses lois de façon à les adapter aux conditions nouvelles de la société ? Quel est donc le peuple qui change ou détruit ses lois pour le simple plaisir de le faire ? Qu'est-ce qu'une devise peut ajouter, que peut-elle retrancher de plus ou de moins aux circonstances de la vie politique ? Les lois, les institutions, la langue, tout change ; et, si elles seules devaient rester immuables, il y aurait une confusion, une anarchie qui serait pire que le chaos, si seulement elle était possible. »

Qui songe à attaquer les lois, qui songe à attaquer les institutions existantes et utiles ? Et qui pourrait nous ravir notre langue, si nous y tenons nous-mêmes ? Préjugé, préjugé ! Pense-t-on qu'une devise empêche ce qui est ? Pense-t-on qu'elle ne forme pas un contraste brutal entre l'époque d'où elle est sortie et ce qui se passe sous nos yeux depuis vingt-cinq ans ? Quelles lois, quelles institutions voulez-vous dire ? Celles du passé ? cherchez-en les débris. Quant à la langue, elle est immortelle dans son essence et par son génie propre, quelques nouveautés qu'on y ajoute, quelque altération qu'elle subisse du temps, des besoins et des créations [35] nouvelles. L'homme du vingtième siècle ne parlera pas assurément comme celui du dix-neuvième, et nous sommes loin de parler aujourd'hui comme le faisaient nos ancêtres ; mais la langue française conservera, tant qu'elle existera comme forme distincte, son caractère essentiel, sa tournure, sa physionomie, l'ensemble de ses traits.

Le malheureux qui dit la *train* pour le *train*, ne cesse pas d'être français parce qu'il n'est ni grammatical, ni exact ; et personne n'empêchera le peuple de franciser à sa façon les mots, étranges pour lui, qu'il entend dire, pourvu qu'il en connaisse le sens. Nous-mêmes, gens communément appelés instruits⁵, qui parlons une langue monstrueuse, qu'y a-t-il cependant de plus vraiment français que nous ?

264 et si 265 immuables il 270 préjugé ! *Pensez-vous donc que votre devise, en lettres majuscules, empêche ce qui est ? Pensez-vous qu'elle*

5. « Je mets en fait que la plupart des hommes publics, des hommes de profession, de tous ceux qui appartiennent à une carrière active quelconque, savent bien moins le français que l'anglais, qu'ils emploient régulièrement, à leur insu, quantité de tours de phrase, de membres de phrase anglais » (*ibid.*).

Il en sera ainsi pendant bien des siècles encore, jusqu'aux dernières générations de l'homme conservant son organisation actuelle ; aucune forme ne se perd. On a beau dire que l'avenir du monde appartient à la race saxonne ; il se dit bien d'autres absurdités ! Autant vaudrait prétendre que la terre est le domaine d'une classe d'êtres spéciale, et que l'infinie variété des produits de la nature ne convient qu'à une seule espèce. Au contraire, plus l'homme se perpétuera et multipliera, plus augmentera le nombre, la diversité des types humains. Le développement actuel de la race saxonne n'est autre que la prédominance du progrès matériel ; il est utile, il est nécessaire au progrès général, mais seulement pour une période plus ou moins prolongée. Dans le mouvement ascensionnel, indéfiniment multiple de la grande famille humaine, quelle race peut prétendre longtemps à primer toutes les autres ? Déjà la race saxonne donne elle-même des signes d'affaiblissement manifestes ; dans les pays où elle se propage, en dehors de son foyer propre, elle a déjà reçu des [36] modifications profondes, tandis que des peuples nombreux, encore jeunes, ne font que poindre à l'horizon de l'avenir, à peine initiés aux splendeurs scientifiques du monde moderne.

*

La race saxonne, par elle-même, est très-peu productive ; elle n'a pas une grande vitalité, et il lui manque l'élasticité, la souplesse qui se prêtent à toutes les formes ou qui se les assimilent. Elle couvre le monde, parce qu'elle s'est répandue partout, mais elle ne se multiplie guère, et, quand elle aura accompli son œuvre, déjà aux deux tiers parfaite, il faudra qu'elle fasse place à d'autres. L'avenir du monde appartient en somme à l'idée, à l'idée qui est la mère féconde, la grande nourrice de tous les peuples, et dont le sein est intarissable ; l'avenir du monde appartient à la race dont la langue, mieux que toute autre adaptée aux démonstrations scientifiques, pourra mieux répandre la science et la vulgariser.

L'élément saxon, proprement dit, s'efface rapidement, lorsqu'il est placé au milieu de circonstances qui le dominent ;

294 actuelle ; car aucune 295 monde *appartiendra* à 307 manifestes
 dans 309 profondes, des 316 elle s'y est 317 elle s'y multiplie
 318 déjà *au-tiers* parfaite 320 l'idée, l'idée 326 dominant, l'élément

l'élément latin, au contraire, ne fait qu'y puiser une énergie et une vitalité plus grandes ; c'est que l'homme des races celtiques et latines porte en lui les traits supérieurs de l'espèce humaine, ses traits persistants, indélébiles ; c'est qu'en lui la prédominance morale et intellectuelle, qui donne sans cesse de nouvelles forces à l'être physique, en font bien plus l'homme de l'avenir que ne l'est celui de toutes les autres races⁶. Je suppose la France amoindrie de moitié, réduite aux anciennes provinces qu'elle avait sous Charles VII ; je suppose qu'elle [37] ait perdu son prestige politique, sa prépondérance dans les conseils de l'Europe, aura-t-elle perdu pour cela la prépondérance de l'idée ? Que les nombreux essaims saxons envahissent l'Amérique ; qu'ils se répandent dans l'Australie, dans l'Inde, dans la Malaisie, dans la Polynésie, ils ne s'assimilent pas les populations et ne communiquent aucun de leurs traits particuliers, tandis que le Français, par son caractère d'universalité et sa nature sympathique, attire aisément à lui tous les éléments étrangers.

Les peuples civilisés ne disparaissent jamais, quelque petits, quelque faibles qu'ils soient, parce que leur concours est nécessaire aux modes variés du perfectionnement humain. Les plus petits ne sont pas toujours ceux qui ont le moins d'action sur la marche de ce progrès, et la race saxonne aura beau avoir encore pendant longtemps le nombre, elle n'aura jamais l'ascendant réel, l'ascendant intellectuel et moral sur le reste des hommes.

Réjouissez-vous donc, descendants des Normands et des Bretons qui habitez l'Amérique, en face de cette perspective splendide. Pendant un siècle, vous êtes restés intacts ; rien n'a pu vous entamer, parce que vous étiez supérieurs, comme types, à toutes les atteintes ; vous avez multiplié admirablement ; faites-en autant pendant un siècle de plus et vous serez les

327 fait *que* puiser 333 que celui 335 Charles III ; je 343 aisément à *soi* tous 355 Pendant *encore* un

6. Développement inspiré du texte fondateur du nationalisme littéraire au Québec, « Le mouvement littéraire en Canada » (*Le Foyer canadien*, vol. 6, 1866, p. 27), de l'abbé Henri-Raymond Casgrain, influencé par *la France aux colonies* (1859) d'Edme Rameau de Saint-Père (voir G. Rousseau, *l'Image des États-Unis dans la littérature québécoise (1775-1930)*, p. 282-285).

360 premiers hommes de l'Amérique. Il est à cela toutefois une condition, une seule, bien simple et très-facile :

Apprenez à lire⁷.

7. « Ayons une éducation libre, des écoles communes, d'abord, puis un enseignement secondaire que le clergé ne monopolise pas, puis un enseignement supérieur sérieux, et nous aurons une opinion publique. C'est là la première des conquêtes à faire. Avec une opinion publique, on peut aborder toutes les questions, et les solutions ne se font pas attendre dans le sens du progrès et de la vérité. Apprenons à lire ; tout est là » (*le Réveil*, 21 octobre 1876, p. 326).

[5]
LA PEINE DE MORT¹

[38] **S**i l'exécution par la main du bourreau n'était pas définitive, irréparable, je l'approuverais peut-être. Un homme casse la tête à un autre, on lui casse la sienne et on lui en remet une meilleure, très-bien ! Tête pour tête, c'est la loi du talion. Belle chose en vérité que cette loi-là ! Ce n'est pas la peine, si la société, être collectif, froid, sans préjugés, sans passion, n'est pas plus raisonnable qu'un simple individu, ce n'est pas la peine qu'elle se constitue et se décrète infallible. Vaut autant revenir à la justice par soi et pour soi, qui a moins de formes et tout autant d'équité.

Au moyen âge et plus tard, on trouvait que la mort ne suffisait point, qu'il fallait torturer et faire mourir un condamné des milliers de fois avant de lui porter le coup de grâce. La société moderne fait mieux ; elle admet les circonstances atténuantes, elle n'inflige pas de supplices préalables, elle s'est

VARIANTES : « La peine de Mort », *le Pays*, 4 juillet 1868, p. 2, [l. 93-118, 217-222, 287-312].

2 La peine de *Mort*

1. Chronique inspirée du discours de Victor Hugo, « La peine de mort », prononcé à la tribune de l'Assemblée nationale le 15 septembre 1848, et de l'article « La peine de mort », de Rochefort, paru dans *la Lanterne* du 30 juillet 1866 (voir *Chroniques I*, p. 203, n. 28). Le « Procès-verbal de l'Institut canadien » du 14 février 1867 rapporte : « Sur motion de M. Alphonse Lusignan, la question suivante est choisie pour être discutée à la prochaine séance, savoir : La peine de mort est-elle légitime ? Sur la suggestion de M. le Président, les MM. suivants s'inscrivent sur la question : MM. Lusignan et Buies s'inscrivent contre la légitimité et MM. Alphonse Geoffrion, B. Singer et N. Bienvenu pour la légitimité » (I.C., 1, 10, n° 2537, p. 514). La question, débattue au cours des séances des 21 et 25 février (voir nos 2538 et 2541, p. 515 et 516), sera finalement mise aux voix et « résolue par la négative ».

beaucoup adoucie, et c'est beau de la voir balancer un pauvre diable, pendant des semaines entières, entre la crainte et l'espérance, et lui accorder ensuite, s'il est condamné, plusieurs autres semaines, pour bien savourer d'avance toute l'horreur de son supplice.

Que penser de la loi qui impose à un homme pour fonction et pour devoir d'en tuer un autre ? Il faut pourtant bien, dit-on, qu'il y ait un châtement pour punir le crime. Eh ! mon Dieu ! si cela même était une erreur ? D'où [39] vient cette nécessité du châtement ? Pourquoi ne pas prévenir au lieu de punir le crime² ? En médecine, on dit qu'un préservatif vaut mieux que dix remèdes. Il en est ainsi dans l'ordre moral. Mais les sociétés, encore barbares, quoi qu'on en dise, plongées dans une épaisse nuit d'ignorance, en sont encore au moyen primitif de la répression, tandis qu'en faisant un seul pas de plus, elles toucheraient à la vraie civilisation, qui n'a pas besoin d'être armée, parce qu'elle n'a rien à craindre.

Ce qu'on a compris jusqu'à présent par la civilisation n'en est pas même l'image. Chaque peuple célèbre, qui a laissé des monuments de littérature et d'art, n'avait qu'une surface très restreinte, ne couvrant qu'un petit groupe d'hommes policés, pendant que la masse restait sauvage, brutale et toujours féroce. La véritable civilisation ne peut exister sans une égalité parfaite de lumières et de conditions qui détruit l'envie, cause commune de tous les crimes, qui élève et purifie l'intelligence.

Niveler, dans un sens absolu, est un mot destructeur et criminel ; il faut le repousser sans merci. Aspirer doit être le mot des sociétés modernes ; aspiration des classes inférieures, des masses au niveau conquis par le petit nombre d'esprits éclairés qui servent comme de phare à chaque nation. Qu'il n'y ait plus d'ignorance ni de couches sociales, mais que toutes les classes soient également éclairées et humanisées, et le crime disparaîtra.

Ce n'est pas en donnant le spectacle du meurtre qu'on peut espérer de détruire le crime ; on ne civilise pas en faisant voir des échafauds, on ne détruit pas les mauvais instincts en faisant couler le sang, on ne corrige pas et l'on n'adoucit pas

2. Argumentation développée par Victor Hugo dans *les Misérables* (1862).

les mœurs en entretenant le germe fatal qui [40] porte en lui 55
toutes les passions criminelles. La société n'a plus aujourd'hui
l'excuse des siècles passés qui ne savaient se débarrasser d'un
criminel qu'en l'immolant ; elle doit prendre sur elle le fardeau
des principes qu'elle proclame et rendre efficaces les institu- 60
tions qui ont pour objet de prévenir le crime afin de n'avoir
pas à le châtier.

L'horreur des échafauds s'est inspirée de chaque progrès
de l'homme dans sa réconciliation avec les principes de la vé-
ritable justice. La peine de mort pour les hérétiques, pour les 65
magiciens, pour les voleurs, a disparu ; la peine de mort pour
les assassins même recule de plus en plus devant la protestation
de l'humanité. Les circonstances atténuantes ont marqué la
transition entre une époque barbare et les efforts que la société
a faits pour détruire ses vices ; il ne reste plus qu'à accomplir 70
le dernier triomphe de la civilisation sur les préjugés qui seuls
arrêtent encore le progrès des mœurs.

*

Je dis que le châtiment, de même que le remède, est im-
puissant à guérir le mal tant que la cause de ce mal subsiste.
C'est elle qu'il faut attaquer et détruire. L'ordre moral est analo- 75
gue à l'ordre physique. Dans les pays où la fièvre jaune entasse
ses victimes, si l'on ne faisait que soigner les sujets atteints,
combien d'autres ne tarderaient pas à succomber au fléau ?
Mais ce qu'on cherche avant toutes choses, c'est de détruire les
éléments corrompus de l'air ; on combat l'épidémie dans ses 80
causes permanentes, on dessèche les marais et l'on entretient
la salubrité par [41] tous les moyens connus de l'art. Souvent,
ces moyens simples et faciles ne sont pas ou sont mal employés,
parce que les préjugés, les discoureurs, les gens d'école et de
routine s'y opposent au nom de l'usage et des procédés con- 85
sacrés par le temps ; il en est ainsi de l'état social où le mal
subsiste, parce qu'on ne veut pas en reconnaître la véritable
cause et parce qu'il y a toute espèce de classes d'hommes in-
téressés à ne pas le détruire.

« Quand un membre est gangrené, s'écrient les apôtres du
talion, on le coupe ; ainsi faut-il que la peine de mort délivre 90
la société de ses membres corrompus. » Ah ! si c'était là un
raisonnement sans réplique, sont-ce bien les meurtriers seule-

ment qu'il faudrait conduire à l'échafaud ? Mais non ; tant qu'il y aura une loi du talion et que la justice n'aura pas trouvé
 95 d'autre formule que celle-ci : « œil pour œil, dent pour dent ; » tant qu'il y aura des lois de vengeance et non des lois de répression et d'amendement, la société n'aura rien fait pour se rendre meilleure et ne peut que consacrer par certaines formes ce qui redevient un crime quand ces formes disparaissent.
 100 Qu'on y songe bien un seul instant, en mettant de côté toutes les idées reçues, toutes les tromperies de l'éducation, et la peine de mort apparaîtra plus horrible que le plus épouvantable des crimes. La justice n'est-elle donc que l'appareil formidable d'un juge, d'un jury et d'un bourreau, ou bien est-elle ce sentiment
 105 profond, indestructible, éternel, de ce qui doit faire la règle des hommes ?

Or, ce que je nie, ce que je nie avec toute l'énergie de la pensée, c'est que la société ait le *droit* d'élever des échafauds. Je dis le *droit*, le *droit* seul ; je ne m'attache pas à l'opportunité,
 110 aux effets produits, à une nécessité de con[42]vention, à l'exemple de l'histoire, toutes choses qui sont autant d'armes terribles contre la peine de mort, je n'invoque que le droit, exclusivement le droit, et voici sur quoi je m'appuie :

Personne, pas plus la société que l'individu pris à part,
 115 n'est le maître de la vie humaine ; elle ne l'est pas davantage sous prétexte de rendre la justice, car la justice des hommes ne peut aller jusqu'au pouvoir de Dieu. La société ne peut tuer non plus pour rendre au meurtrier ce qu'il a fait, car alors la justice n'est plus que la vengeance, et retourne à la loi rudimentaire et barbare du talion qui regarde le châtimement comme
 120 la compensation du crime. Or, toute compensation veut dire

93 non ; // <début du texte du *Pays* :> Tant qu'il 94 talion, et 95 celle-ci ; œil 95 dent ; tant 96 vengeance, et 97 d'amendement, nous protesterions, nous nous élèverions contre la peine de mort. // La peine de mort, nous en avons horreur comme nous avons horreur de tous les crimes ; pour nous, la justice n'est pas cet appareil 104 jury, et d'un bourreau, ce ne sont là que des instruments ; mais la justice, c'est ce 106 hommes. // Or, ce que nous nions, ce que nous nions avec 108 droit d'avoir des échafauds. Nous disons le droit <ital.>, qu'on nous entende bien. Nous ne nous attachons pas à l'opportunité, à la nécessité, aux effets produits, à l'exemple 112 mort, mais nous parlons du droit, du droit seul, et voici sur quoi nous nous appuyons. // Dieu seul est le maître de la vie humaine. La société ne peut donc pas tuer pour rendre justice 117 Dieu ; elle ne peut pas tuer non plus pour se venger, car la vengeance est l'œuvre de la passion, et non pas de la justice. // <suite aux lignes 287-312> // suite à la ligne 217 : Tout droit est sacré. Pourquoi

représaille : cela ne résout rien, car la compensation est arbitraire et relative. Vous voulez que le sang efface le sang ; les anciens Germains se contentaient d'imposer une amende à l'assassin ; d'un côté comme de l'autre, il n'y a pas plus de justice, car le châtement ne doit pas viser à compenser, mais à prévenir le mal. 125

Voici un homme qui a commis un crime, deux crimes atroces ; il se trouve en présence de la société vengeresse. La société vengeresse ! voilà déjà un mot qui étonne. Le penseur se demande si une société qui se venge a le droit de juger et de condamner : il se demande si la justice, qui est éternelle, peut bien aller de concert avec la loi qui n'est souvent qu'une convention fortuite, une nécessité qui emprunte tout aux circonstances et qui varie avec elles, parfois même au détriment de ce qui est juste. 130 135

Le criminel est en présence de son juge ; il a un avocat pour le défendre. Tout se fait dans les formes ; il a le bénéfice des circonstances atténuantes ; mais rien ne peut le [43] soustraire au sort qui le menace. On va le condamner ; à quoi ? à la peine de mort. Il a tué ; n'est-ce pas juste ? 140

Un instant ! Qui dit que cela est juste ? Vous, vous-mêmes, la société. Vous vous décrêtez de ce droit qui n'appartient qu'à Dieu, et puis vous le proclamez, vous l'érigez en maxime, il fait loi. Vous ne voyez donc pas que vous vous faites juge dans votre propre cause ? Et si cette loi, contre laquelle la conscience humaine aujourd'hui proteste, n'est qu'un manteau qui couvre votre ignorance ou votre impuissance à trouver les vrais remèdes, n'est-elle pas cent fois plus criminelle que la passion aveugle qui a poussé le bras dans un moment de colère irréfléchie ? Le meurtre est un grand crime, c'est vrai : mais souvent ce crime n'est que l'effet d'une surexcitation passagère, ou de quelque vice de nature, le plus souvent même d'une éducation qu'on n'a rien fait pour corriger, et dont la société est la première responsable. Et cependant cette société, qui veut être juste, punit le criminel d'un long supplice qui commence le jour de son emprisonnement et finit le jour de son exécution ! 145 150 155

Qu'on ne parle pas de l'exemple : c'est monstrueux. N'y eût-il qu'un seul crime commis sur toute la surface du globe en un siècle, que cela suffirait à démontrer l'impuissance de ce raisonnement. L'exemple des autres, hélas ! est toujours perdu 160

pour soi, et c'est une vérité douloureuse qu'on ne se corrige
 jamais, de même qu'on n'acquiert d'expérience qu'à ses propres
 dépens. Non, jamais, jamais la vue d'une exécution n'a servi
 165 d'exemple ni produit autre chose qu'une démoralisation pro-
 fonde. Et pourquoi ? C'est bien simple. La vue du sang inspire
 une horreur qui vient de la sensibilité, mais qui corrompt
 l'esprit, et l'on [44] voit bientôt avec plaisir ce qui ne donnait
 d'abord que du dégoût. Toute exécution offre le spectacle hi-
 170 deux d'une foule avide que le sang allèche et qui se plaît à ce
 qui est horrible, parce que cela donne des émotions fortes que
 chacun aime à ressentir³.

Une dégradante curiosité l'emporte sur la répugnance ;
 chacun se presse pour voir comment mourra la victime sociale.
 175 On ne va pas devant l'échafaud pour apprendre à détester le
 crime, mais pour se repaître d'un criminel. L'exécution n'est
 un exemple pour personne, parce que chacun se dit intérieure-
 ment qu'il ne commettra jamais un meurtre ; l'assassin lui sem-
 ble un être tellement à part, et la pendaison un fait si éloigné
 180 de lui qu'il ne peut s'en faire la moindre application, et, du
 reste, ce n'est pas le souvenir fortuit d'une exécution qui ar-
 rêtera le bras du meurtrier dans un mouvement de colère ou
 dans l'ivresse de la cupidité. De plus, l'idée dominante de tout
 homme qui commet un crime délibérément, est d'échapper à
 185 la justice ; cette idée l'absorbe complètement et lui fait perdre
 le souvenir de toute autre chose.

Or, à quoi sert de donner un exemple, s'il ne doit être utile
 à personne ?

Exécuter un criminel, c'est entretenir chez les hommes le
 190 goût de la cruauté ; c'est donner toutes les satisfactions à cet
 instinct mauvais qui porte à suivre avec tant d'ardeur les con-
 vulsions de la souffrance ; c'est contenter toutes les passions
 honteuses auxquelles cette satisfaction momentanée donne une
 excitation durable. Demandez à tous ceux qui voient le con-

3. Dans le même numéro du *Pays* que la chronique de Buies, figure le fait divers suivant : « Exécution de Joseph Ruel à Saint-Hyacinthe. L'exécution de Ruel, condamné à mort le 16 mai dernier, pour l'empoisonnement d'un nommé Boulet eut lieu mercredi, le 1^{er} juillet à 10 heures du matin. [...] Le malheureux Ruel donna tous les symptômes d'un effroi pitoyable et se laissa retomber sur les bras de ses assistants qui durent presque le porter jusqu'à l'échafaud [...] l'immense foule qui s'était assemblée pour voir ce supplice si pénible subit une espèce de choc qui dura presque une minute » (*le Pays*, 4 juillet 1868, p. 3).

damné se tordre dans son agonie, de quitter ce spectacle d'horreur. Ils resteront jusqu'au dernier moment, et le savoureront d'autant plus que la mort sera plus lente, le [45] supplice plus atroce. Et c'est cela, un exemple ! Je dis que c'est de la férocité, que c'est de la barbarie convertie en justice, autorisée, appliquée par les lois, et que la société protège au nom de la civilisation. 195 200

*

Y a-t-il rien de plus horrible que de voir en plein soleil, sous le regard d'une foule immobile et palpitante, un homme assassiné froidement, donné en spectacle pour mourir, entre un bourreau payé pour tuer, et un prêtre qui prononce le nom de Dieu, ce nom qui ne devrait jamais descendre sur la foule que pour apporter la miséricorde et le salut ? Quoi ! vous donnez à un homme le pouvoir d'en tuer un autre ; vous lui donnez des armes pour cela, et vous voulez que sa conscience ne se dresse pas en lui menaçante, qu'elle ne fasse pas entendre les cris d'un éternel remords, et qu'elle lui dise qu'il a commis là une action légitime ! Et pourquoi, si cet homme rend la justice, inspire-t-il tant d'horreur, et ne peut-il trouver un ami qui serre sa main couverte de sang ou marquée encore de la corde du gibet ? Pourquoi cette réprobation de la société contre un homme qui la venge, et qui n'est que son instrument ? Pourquoi ne pas lui rendre les honneurs dus à l'accomplissement de tout devoir difficile ? Si la société a vraiment le droit de détruire un de ses membres, ce droit est sacré comme le sont tous les autres. Pourquoi alors ne pas respecter le bourreau qui ne fait qu'appliquer ce droit ? Pourquoi reculer d'horreur devant lui ? Ah ! j'entends le cri que lui jette la conscience humaine : « Si tu fais un [46] métier de tuer tes semblables, est-ce à tes semblables de te serrer la main ? » Ah ! c'est en vain qu'on invoque un droit impie et une loi qui le consacre ; la nature et la vérité sont plus fortes que lui ; le sentiment universel l'emporte sur cette justice de fiction qui autorise le meurtre, parce qu'il est légal, et parce qu'il porte le nom de châtement. La justice, la vraie justice, celle qui est au fond des cœurs, et que les codes n'enseignent pas, proteste contre le crime sous toutes les formes, et flétrit le bourreau par la haine et le mépris, ne pouvant pas l'atteindre avec les armes de la loi. 205 210 215 220 225 230

218 qui *protège ce droit qu'on invoque ?* Pourquoi 220 Ah ! nous entendons
le 221 humaine. « Si 223 main ? » <suite aux lignes 93-118> // <suite
à la ligne 313 :> La notion

Qu'on n'invoque pas la parole du Christ : « Quiconque frappe avec le glaive périra par le glaive. » La morale du Christ, toute d'amour et de pardon, n'enseigne pas la représaille. En parlant ainsi, Jésus n'avait d'autre idée que de prouver que la violence attire la violence ; il ne voulait pas instituer par là tout un système de représailles sociales, ni consacrer le meurtre juridique. Il connaissait trop le prix de la vie humaine, lui qui était venu pour sauver les hommes ; et s'il souffrit d'être exécuté lui-même, c'était pour offrir, du haut du calvaire, une protestation immortelle contre l'iniquité de la peine de mort. Si la violence attire la violence, comment peut-on appliquer cette vérité lugubre à la société qui tue froidement, sans passion, sans haine, et au nom d'une justice qu'elle méconnaît ? Ces paroles du Christ, on ne les a pas comprises, et l'on a fait de la méconnaissance d'une triste vérité le fondement d'une continue injustice.

La peine de mort comme tous les principes dont on commence à reconnaître la fausseté et le danger, a d'affreuses conséquences. On la maintient malgré les mœurs, malgré les protestations de la conscience publique et des esprits éclairés. [47] Aussi, quels effets produit-elle ? elle multiplie les crimes, car rien ne séduit plus que l'espoir d'un acquittement, quand on sait qu'une peine n'existe que dans la loi et qu'elle répugne à ceux qui l'appliquent. Cette situation est profondément immorale, comme tout ce qui est composite et se contrarie en matière de principes. L'exécution est une chose si horrible que chaque fois qu'un homme a commis un crime atroce, évident, et qu'il ne peut échapper à l'échafaud, l'opinion s'émeut en sa faveur ; on le représente comme une victime, on provoque des sympathies insensées qui ont le triste résultat de faire oublier le crime, et de pervertir le sens moral. Chacun acquitte le criminel au fond de sa conscience, et s'insurge ainsi moralement contre la loi. Il y a conflit entre la justice naturelle et l'autorité ; il faut entourer le gibet de troupes ; il faut arracher le condamné à une pitié menaçante, et risquer de finir par la violence ce qu'on a commencé avec toutes les apparences du droit.

Rien n'est plus facile, je le sais, rien n'est plus expéditif que de se débarrasser d'un criminel en le suppliciant. Aux temps où la justice n'avait pas de règles certaines, où les notions en étaient inconnues, oblitérées sans cesse par l'arbitraire qui gouvernait les peuples, comme au moyen âge ; aux temps où

la violence était une maxime sociale, et que le combat s'appelait le jugement de Dieu, je comprends que l'on cherchât le moyen le plus simple et le plus prompt pour rendre ce qu'on appelait la justice. Il n'y avait pas alors d'institutions qui réformassent le criminel ; on ne songeait pas au perfectionnement des sociétés. Dans un état de violence, il ne fallait pas chercher le calme et la réflexion qui conduisent aux saines idées philosophiques ; il ne fallait pas chercher la justice là où la force s'érigait en droit, et s'affirmait [48] tous les jours par de monstrueux attentats. Mais nous qui avons passé par toutes les épreuves d'une civilisation qui a coûté tant de sacrifices, devons-nous hériter des erreurs de ces temps malheureux ? devons-nous les sanctionner et les maintenir ? Ah ! il a coulé assez de sang innocent durant ces longs siècles de barbarie et d'ignorance pour expier à jamais tous les crimes des hommes !

*

On ne peut rendre un jugement irrévocable que lorsqu'il est infaillible, parce qu'il faut toujours laisser place à la réparation quand on peut commettre une erreur fatale. Ne pouvant pas rendre la vie à un homme, on n'est donc pas en droit de la lui ôter.

Le châtement n'a d'autre objet que d'amender. Or on ne corrige point un homme en l'immolant et l'on pervertit les autres hommes par le spectacle de cette barbarie. On les pervertit ; des milliers de faits attestent la vérité de cette assertion ; et c'est si bien le cas que pour échapper à l'inflexibilité de la logique, à une réforme radicale de la pénalité, on propose de rendre les exécutions secrètes⁴. C'est donc le droit de pervertir les hommes que la société a réclamé jusqu'ici.

Dieu nous a donné le droit de nous protéger ; c'est pour cela qu'il n'a pu nous donner celui de tuer un criminel qu'on a mis dans l'impuissance de nuire. Et comme corollaire, ajoutons que toute peine est injuste dès qu'elle n'est pas nécessaire au maintien de la sécurité publique.

293 Or, on 294 l'immolant, et 297 que, pour 304 nécessaire
à la conservation de

4. Le 22 juin 1869, une loi fédérale abolit les exécutions publiques, dont la dernière – celle de Thomas Whelan, l'assassin de D'Arcy McGee – s'était déroulée à Ottawa le 11 février de la même année.

La peine de mort n'est pas un droit, c'est une institution, et ce qui le prouve, c'est qu'elle s'est modifiée. Le droit, étant éternel, ne se modifie pas. Autrefois on condamnait à mort pour vol, pour cause politique, on mutilait, on torturait ; la société disait qu'elle en avait le droit. Aujourd'hui dans bon nombre d'États, on n'exécute plus⁵. La société aurait donc abdiqué un droit, et cela en faveur des criminels ! Qui oserait le prétendre ?

La notion du juste n'est pas encore acquise, parce que l'amour mutuel n'est pas encore répandu parmi les hommes. Quand on verra dans un criminel un malheureux égaré plutôt qu'un ennemi, alors il n'y aura plus de peine de mort.

On dit que la peine capitale a existé dans toutes les législations, et cela depuis que le monde est monde. Avant tout, quand on veut citer l'histoire, il faut la comprendre. Or, s'il est un enseignement historique dont l'évidence éclate, c'est la complète impuissance de l'échafaud à réprimer les crimes. Quoi ! voilà un châtiment que l'on inflige depuis six mille ans, il n'a jamais produit d'effet..... et l'épreuve n'est pas encore assez longue ! Quoi ! les statistiques démontreront que partout où la peine de mort est abolie, où l'instruction publique est répandue, les crimes sont moins nombreux..... et l'on continuera de se servir de ce moyen pour moraliser les masses ! Étranges moralisateurs qu'une corde et un gibet ! Et quand bien même l'histoire ne donnerait pas cet enseignement, est-ce que l'exemple de tous les siècles peut être invoqué contre la vérité qui est éternelle et imprescriptible ? Ah ! la peine capitale n'est pas le seul débris que nous ait laissé un passé ténébreux, et dont la civilisation et le progrès modernes se défont péniblement, pas à pas. La somme des erreurs transmises de siècle en siècle est immense ;

307 droit étant éternel ne 310 Aujourd'hui, en Toscane, dans le Michigan, dans le Wisconsin, dans la Saxe, on 313 prétendre ? // < suite aux lignes 217-222 > // La 317 mort. Quand on aura instruit et moralisé les hommes, on aura détruit la haine et l'abus de la force qui, seuls, ont établi la peine capitale, ce droit des représailles. On vous tue parce que vous avez tué ! C'est donc mon crime qui justifie le vôtre ! excuse du plus fort ! // On dit « l'exemple, les effets salutaires du châtiment »... c'est-à-dire que pour inspirer l'horreur du meurtre, on en commet un : étrange logique. On 318 capitale existe dans 324 d'effet, et 327 nombreux ; et 328 servir encore de

5. Le Michigan avait aboli la peine capitale, sauf pour trahison, dès 1846, et le Wisconsin avait suivi en 1853. Le Portugal, la Belgique et les Pays-Bas supprimèrent la peine de mort respectivement en 1867, 1868 et 1870.

quelques vérités surnagent à peine, et l'on vient parler des enseignements du passé ! !.....

*

[50] C'est la misère et l'ignorance qui enfantent les crimes ; il n'y en eut jamais autant qu'au moyen âge et sous l'empire romain, époques où l'on mettait à mort sous les plus futiles prétextes. Or, on ne détruit pas l'ignorance et la misère par des spectacles horribles, mais par l'instruction publique qui est la condition du bien-être. 340

Les exécutions sont un non-sens dans une société civilisée, parce qu'elle a d'autres moyens de châtiment et de répression. Elles sont un reste de ces temps de violence où l'on ne cherchait pas à moraliser, mais à jeter la terreur dans les esprits. Aussi, de quels raffinements de cruauté s'entourait une exécution. 345

L'homme ignorait le droit dans l'origine, c'est pour cela qu'il en a faussé tous les principes. Il n'était qu'un être imparfait, rudimentaire, incapable de chercher la vérité que de grossières erreurs lui dérobaient sans cesse. Quand il forma une organisation sociale, ce fut au milieu des dangers ; tout était un ennemi pour lui, la guerre et le carnage régnaient partout ; il ne trouva d'autre remède que la mort, d'autre expiation que par le sang. Quand de grands crimes étaient commis, quand de grands malheurs frappaient un peuple, on prenait l'innocent et le faible, et on le sacrifiait aux dieux vengeurs. Mais à mesure qu'augmentait le nombre des sacrifices, l'esprit des peuples s'obscurcissait, et leur cœur devenait insensible. 355 360

On a fait l'histoire des siècles d'oppression et de barbarie ; reste à écrire celle des temps civilisés. Dans cette histoire encore à faire, j'en atteste l'humanité et la raison, on ne verra pas ce mot affreux : « La peine de mort. »

337 passé. // C'est 348 exécution. L'homme 363 faire, nous en attestons l'humanité 364 mort. » // *La peine capitale étant contraire à la justice, à la civilisation, est par cela même contraire à l'idée chrétienne qui loin de vouloir la mort du pécheur, veut sa conversion et son repentir. « Mais, dira-t-on, pourquoi, depuis le Christ, les hommes ont-ils continué à se détruire, et ont-ils violé sans cesse sa loi, tout en l'appelant leur dieu, et se disant chrétiens ? »*

[6]
À PROPOS DE VOUS-MÊMES¹

Conférence publique

[51] Mesdames et Messieurs,

J'ai choisi pour cette conférence, je ne sais trop pourquoi, précisément le sujet le plus difficile à traiter. Allez-vous parler politique ? me disait-on de toutes parts. Allez-vous parler histoire ? Ferez-vous une simple conférence littéraire ? Ferez-vous enfin une conférence *religieuse* ? ? ?..... J'étais abasourdi devant ce torrent d'interrogations et ne savais plus de quel côté tourner la tête, quand, heureusement, il m'est venu à l'esprit de parler de vous-mêmes, ce qui est toujours très-intéressant pour un auditoire. Mais là encore se présentait un écueil. Comment vous satisfaire en vingt ou vingt-cinq minutes, limite extrême qui m'est prescrite par crainte que je ne tombe dans les excès et vous compromette..... limite bien étroite, quand on songe au grand nombre de gens qui parlent de vous depuis des années, et cela tous les jours, qui ne s'en fatiguent jamais, et qui trouvent chaque fois du nouveau à dire, même quand tout semble usé, dussent-ils pour cela vous tourner à l'envers, comme on fait d'un vieil habit qu'on veut remettre à neuf ?

On aime bien à parler des gens lorsqu'ils sont absents, et même alors on en abuse. Mais les convoquer exprès pour cela, répandre trois à quatre mille circulaires qui en[52]trent par

1. Cette conférence, prononcée au *Mechanics' Institute* le 27 mai 1873, fit l'objet de commentaires dans *le National* du 28 mai, p. 3, et *l'Opinion publique* du 5 juin, p. 273. Des extraits en ont été publiés, sans titre, dans J.-B. Caouette, Edmond Dugal et Edmond Ross, dir., *la Voix du patriotisme. Souvenir de la St-Jean Baptiste de 1889*, p. 6-7, avec signature autographe d'Arthur Buies. Nous n'avons pu en retrouver la version originale.

toutes les portes et jusque dans le foyer inviolable des familles, placarder des affiches de huit pieds, en concurrence avec le baume de Wistar² et les vermifuges de cent apothicaires plus ou moins homicides, se démener pendant huit à dix jours comme un poisson hors d'eau, prendre auprès de ceux qu'on tente les accents les plus doucereux pour les convaincre qu'on est le plus grand écrivain de l'univers, souffler à perdre haleine dans ce gros instrument à vent qui s'appelle la réclame, mettre sur pied un régiment d'amis qui battent la ville, vos cartes à la main, en comptant ce qu'il faut de victimes pour assurer le succès d'un Mark Twain indigène, tout cela pour venir faire au nez des gens des observations sur leur propre compte, c'est peut-être de l'audace, et je ne m'en tirerai que par la protection spéciale que je demande aux dames, ces créatures si supérieures auxquelles Dieu a refusé les apparences de la force, pour leur en laisser toute la vertu réelle dans l'épreuve, et lorsqu'il s'agit de nous soutenir ou de nous encourager. C'est aux femmes que nous en appelons, nous, pauvres prosateurs, qui ne pouvons pas toujours être poètes pour les atteindre ; c'est à elles, dont le cœur vaut l'esprit, que nous en appelons, lorsque nous affrontons la critique, parce qu'étant bien plus capables que les hommes de nous juger, si souvent même obligées de nous pardonner, elles ont bien plus qu'eux le droit d'être indulgentes.

Messieurs, moi qui ai quitté Montréal depuis bientôt trois ans³ je ne sais plus au juste quels sont vos qualités ou vos défauts. Je vois une ville presque métamorphosée⁴ dans ce court espace de temps, d'innombrables maisons et des rues nouvelles, qui, malheureusement, ont encore un peu trop de poussière ; des monuments qui s'élèvent pour défier la splen[53]deur de l'architecture antique, des parcs en perspective et des expropriations⁵ en quantité, une vie sociale singulière-

2. *Wistar's Balsam of Wild Cherry*, remède contre les maladies respiratoires (publicité dans le *Journal de Québec*, 7 juillet 1874, p. 3).

3. Buies, qui fréquentait la galerie de la presse du Parlement provincial depuis 1869 (M. Hamelin, *les Premières années du parlementarisme québécois*, p. 337), élut domicile à Québec en juin 1870, date de la fondation de *l'Indépendant*, et devint membre actif de l'Institut canadien de Québec en mars 1871.

4. La population de Montréal passe de 101 000 habitants en 1871 à 120 000 en 1874.

5. Le gouvernement fédéral cède l'usage de l'île Sainte-Hélène à la ville de Montréal, tandis que cette dernière exproprie une partie du mont Royal et en confie l'aménagement au paysagiste américain F. Law Olmstead.

ment modifiée dans ses allures et dans son caractère ; le Grand-Tronc arrivant jusque sur les quais, quand il avait autrefois toutes les peines du monde à se rendre à la gare Bonaventure, cette magnifique construction qui n'excite pas l'enthousiasme du voyageur, parce qu'il en a trop dépensé dans le tunnel du pont Victoria ; un havre s'élargissant comme la pieuvre et qui va bientôt dévorer l'île Sainte-Hélène, imprenable par les Américains, mais sans défense contre votre irrésistible esprit d'entreprise ; des palais construits par les banques et habités par des gens excessivement recherchés ; des institutions nombreuses, presque toutes florissantes, et d'autres qui promettent de le devenir, tels que le haras national⁶ et la culture de la betterave⁷ ; un raffinement de vie, de richesse et de luxe qu'on n'eût jamais soupçonné au temps où, pour 20 cents, les cochers nous faisaient faire un mille à minuit ; des médecins, des avocats qui ont été étudiants et qui aujourd'hui nagent dans le vil métal, quand, il y a cinq ou six ans, ils allaient à pied sec sur des gués qui semblaient n'avoir pas de fin ; un temple épiscopal qui veut emprunter à Saint-Pierre de Rome le secret de sa grandeur et de son immortalité⁸ ; tout, tout enfin a changé, Montréal a secoué ses ailes, il a jeté dans l'espace la poussière de ses langes et s'est élancé d'un bond vers l'avenir, comme ces jeunes lions qui sentent autour d'eux l'immensité du désert et qui veulent le conquérir.

C'est un étrange et beau spectacle vraiment que celui de cette ville, de cette unique ville de la province s'affranchissant de l'apathie et de l'espèce d'engourdissement irrémédiable où

6. « Il est créé dans la Province de Québec, à titre d'essai, et pour une durée de cinq ans, un haras national composé de vingt-quatre étalons destinés à l'amélioration de la race chevaline. Ce haras sera établi aux environs de Montréal et sur un domaine choisi par le Conseil d'agriculture de la Province » (« Haras National », *Journal d'agriculture*, 18 décembre 1872, p. 74).

7. « Nos lecteurs auront appris avec plaisir que la Chambre des Communes a accepté les résolutions déclarant que pendant 10 ans elle s'engageait à ne pas imposer de droits d'accise sur le sucre de betterave fabriqué dans le pays. Nous félicitons le gouvernement et la chambre de s'être rendus au désir de la Province de Québec exprimé par son conseil agricole » (*la Minerve*, 17 mai 1873, p. 2).

8. M^{gr} Ignace Bourget, évêque de Montréal, posa la première pierre de la basilique Marie-Reine-du-Monde, cathédrale de Montréal, en 1870. Reproduction fidèle, mais réduite, de Saint-Pierre de Rome, la cathédrale, achevée en 1886, fut inaugurée le 25 mars 1894.

le reste du pays semble vouloir s'éterniser, [54] et dont rien ne peut donner une idée plus juste, plus saisissante que Québec, la capitale, ville fortifiée depuis cent ans et qui se démolit toute seule depuis cinquante, que des remparts de poussière et des entassements de décombres protègent contre un ennemi éternellement invisible, que des vieux canons du dernier siècle, couverts d'une rouille aussi historique que peu rassurante, ne peuvent plus défendre, maintenant que ce ne sont plus des Iroquois montés sur leurs canots qui voudraient l'assiéger, et qu'une artillerie volontaire de 130 hommes fait encore trembler parfois, lorsque, voulant s'exercer au tir, elle envoie des bombes moisies éclater parmi les habitans endormis de la rue Champlain.

La faute n'en est pas à coup sûr au Département de la guerre qui a à sa disposition 40,000 hommes, dont 300 à peu près sont en activité de service⁹. Elle en est au temps qui vieillit tout et aux citoyens de la bonne capitale pour qui la moisissure représente les grandeurs de l'histoire.

Québec a cependant quelques avantages dont il faut lui tenir patriotiquement compte ; c'est l'endroit du Canada qui retient le mieux ses habitans, et cela pour plusieurs raisons. D'abord, l'hiver, on n'en peut pas sortir ; ensuite, au printemps, il y a énormément de morts subites causées par les glaçons qui tombent des toits en toute liberté, les pierres ou les briques qui se détachent des maison en ruines, la transition violente du chaud au froid entre des rues où il y a quatre à cinq pieds de neige et d'autres voisines où l'on étouffe dans des flots de poussière, par les bouts de trottoirs qui sautent à la figure et assomment sur place, par les accidents de toute sorte au milieu d'un tohu-bohu de pavés, dernier débris du chaos antique, d'ornières et de fossés où [55] l'on plonge et où l'on saute comme si tout le monde était pris d'attaques de nerfs, par l'impossibilité de traverser les rues sans recevoir dans les narines d'énormes jets de boue qui vous asphyxient en deux minutes, enfin par la compagnie du gaz qui conspire avec le climat et avec la

9. Allusion à la force « théorique » de 70 000 hommes que George-Étienne Cartier avait mise sur pied – ou sur papier – à titre de ministre de la Milice dans le cabinet Macdonald. La loi sur la milice, présentée en Chambre par Cartier le 31 mars 1868, prévoyait une milice active et une milice de réserve composées de tous les Canadiens entre 18 et 60 ans (voir *DBC*, t. X, p. 163).

corporation pour démolir aux citoyens les quelques membres que le rhumatisme leur a épargnés, par la compagnie du gaz, dis-je, qui a fait un contrat avec la lune sans tenir compte des nuages qui la couvrent, des pluies qui la ternissent, enfin, des mille caprices de cet astre inconstant qui refuse ses rayons aux endroits impassables, vraie coquette gesteuse¹⁰ qui ne veut que briller à son aise et qu'on l'admire, au moins dans de grandes rues, quand elle se montre dans son plein.

Tout est contre ces pauvres habitants de Québec, jusqu'aux astres ; ils n'ont pas de soleil l'hiver, et l'été, la lune leur ménage autant d'inquiétude que de lumière. Évidemment, ils ont conservé beaucoup de l'héroïsme et de la ténacité de leurs ancêtres pour n'avoir pas émigré déjà tous ensemble à la Colombie anglaise, ce pays unique qui, à peine né, trouve dans son berceau un chemin de fer de mille lieues¹¹, quand nous, qui sommes de beaucoup ses aînés, ne pouvons obtenir que par une lutte acharnée, presque sanglante, le chemin de colonisation du nord¹² qui n'a que 50 lieues, et qui n'a rien à craindre des buffles ni des Sioux.

Et pourtant, c'est un cher et beau petit nid, dans son désordre et dans sa pauvreté, que Québec, nid dépouillé, nid de feuilles flétries, soit, mais qu'on ne quitte jamais sans en être arraché et où l'on revient toujours ramené par son cœur. Qu'on aille à Montréal, à New York, à [56] Boston, dans d'autres grandes villes, pour y retremper et dégourdir ses ailes, on n'en

10. « Gesteux : capricieux, affecté » (L.-A. Bélisle, *Dictionnaire général de la langue française au Canada*, p. 563).

11. La Colombie-Britannique avait posé deux conditions à son entrée dans la Confédération (qui eut lieu officiellement le 20 juillet 1871) : Ottawa devait payer les dettes de la colonie et relier la côte du Pacifique au système ferroviaire de l'Est.

12. L'idée du chemin de colonisation du Nord de Montréal fut lancée, en 1869, par Louis Beaubien, député d'Hochelaga, et Antoine Labelle, curé de Saint-Jérôme, en vue de fournir du bois de chauffage à la ville de Montréal et favoriser par la même occasion la colonisation. En 1870, la société créée à cette fin obtint 1 300 000 acres de terre et une promesse de souscription d'un million de dollars de la ville de Montréal, mais en 1873 elle dut faire appel à une aide accrue du gouvernement. En 1875, le gouvernement de Boucherville fusionna la Compagnie de la rive Nord et la Compagnie du chemin de colonisation du Nord de Montréal pour créer la Compagnie de chemin de fer de Québec, Montréal, Ottawa et Occidental (Q.M.O.O.) (M. Hamelin, *les Premières années du parlementarisme québécois*, p. 126 et 199).

revient que plus vite vers ce glorieux petit roc de Champlain qui renferme encore tout ce que nous avons de plus cher et de plus vénéré dans nos souvenirs. Et certes, au milieu d'un temps qui nous emporte avec lui dans sa course vertigineuse, ne laissant rien debout, souvent même dans nos affections, et qui nous précipite vers l'avenir en n'accordant au pauvre passé que d'impitoyables dédains, est-ce donc trop qu'il reste une ville, une seule, où l'on puisse se sentir vivre un jour et se reposer à l'aise dans le torrent de la durée ? Au moment où tout s'efface, où tout se transforme et s'oublie comme si l'humanité n'avait pas d'histoire, au moment où nos vieilles institutions, avec leur caractère propre, et nos vieilles coutumes vont se perdre, aussi elles, dans le même gouffre qui ne ménage rien, n'est-ce pas consolant de savoir qu'il reste au moins pour notre langue un petit boulevard impénétrable, insaisissable, qui, par son inertie apparente et l'obstacle immobile qu'il oppose, résiste à l'entraînement du vertige et conserve intact ce qu'il ne faut perdre à aucun prix, ce qui sera toujours beau, toujours nouveau même après des siècles, notre langue, le plus précieux des trésors laissés par nos ancêtres comme aussi le plus digne d'être conservé.

Messieurs, c'est une chose incroyable vraiment, et tout à fait inexplicable, qu'un peuple aussi vertueux que nous le sommes trouve tant de détracteurs, qu'on s'amuse beaucoup plus de nos vieux usages, de notre manière de parler la langue, de nos quelques faiblesses vaniteuses, de notre léger penchant à la prétention, qu'on ne prend de peine pour découvrir la cause de ces imperfections vénielles qui se [57] rattachent toutes à un grand fond de qualités solides sans lesquelles nous ne serions pas ce peuple durable, vigoureusement trempé, dont les rameaux s'étendent sur le sol de l'Amérique entière, qui a trouvé moyen de faire aux États-Unis ce que les désavantages de sa position et l'ingratitude de son climat lui refusaient dans ses propres foyers. Sans la religion du passé et sans cette ténacité à nous maintenir intacts, nous ne serions pas en effet ce peuple exceptionnel qui trouve à répandre, dans les innombrables rameaux qu'il projette en tous sens sur ce vaste continent, autant de sève et de force qu'il en conserve dans le tronc même de l'arbre. Sans nous, les États de l'ouest et ceux de la Nouvelle-Angleterre manqueraient des meilleurs bras qu'il faut à leur industrie. Sans ce mélange d'amour-propre national qui nous rassemble en un faisceau, et d'esprit d'aventure qui

permet de nous disséminer dans toutes les directions sans rien perdre de notre caractère, nous ne serions pas ce peuple vraiment indispensable aujourd'hui pour l'équilibre des conditions sociales faites à l'Amérique. Sans nous, tout irait à la vapeur et tout s'userait vite ; mais nous tempérons l'entraînement du *Go ahead*, et nous maintenons la machine sociale dans un fonctionnement plus tranquille qui ménage ses forces.

Les Américains sont déjà vieux à notre âge ; ils ont tous les défauts d'un excès de croissance ; nous, nous avons peut-être les défauts d'une adolescence trop prolongée, nous nous complaisons dans cette idée de jeunesse qui paralyse nos forces, sous prétexte que nous avons bien le temps de les utiliser ; nous nous endormons dans notre berceau, sans songer que le temps marche pendant que nous rêvons, et qu'au réveil nous ne sommes déjà plus de notre époque. [58] Mille illusions, mille puérités charmantes nous enveloppent dans leurs douces cajoleries, et nous ne songeons pas que c'est le beau temps de notre existence comme nation que nous dépensons de la sorte dans le dédain de nos facultés les plus viriles. Eh quoi ! n'est-ce pas lorsqu'on est jeune, alerte, fort, qu'on doit pousser de l'avant, et faut-il attendre que nous soyons perclus, brisés par les rhumatismes, à moitié sourds et déjà grognards, pour nous élancer dans ce vaste espace ouvert à toutes les races du monde et où nous devrions prendre la place prééminente qui est due à la grande nation dont nous personnifions en Canada le caractère et le génie ?

Messieurs, une de nos grandes qualités, celle qui vraiment prime toutes les autres et les efface presque par son intensité, c'est la patience. Cette qualité, qui n'a pas de hauteur, mais beaucoup de longueur, semble essentiellement nationale ; elle est même l'image fidèle du Dominion qui est démesurément allongé. Un vieux proverbe dit que la patience est la vertu des nations. À ce compte, nous sommes le plus vertueux peuple qui fût jamais ; nous avons même tant de vertu que nous oublions d'avoir beaucoup d'autres choses.

Je ne saurais établir devant vous jusqu'à quel point nous avons de patience pour supporter, supérieurement aux autres peuples, les maux privés, mais, à coup sûr, nous en avons merveilleusement pour supporter les maux publics. La réforme, quelle qu'en soit la nature, nous épouvante, et nous avons un

goût obstiné pour le *statu quo*, ce qui est pousser le conservatisme aussi loin que les Égyptiens qui s'étaient fait un culte de crocodiles, et qui voulaient transmettre leurs momies à tous les peuples futurs.

[59] Aux étrangers qui admirent nos cours d'eau abandonnés à leur repos éternel, nos riches mines inexploitées, nos vastes étendues sans communication, et qui s'étonnent de ce spectacle au sein d'une nature où tout invite au travail, au déploiement libre de toutes les forces humaines, nous répondons avec un légitime orgueil : « Eh quoi ! que voulez-vous ? Nous avons la patience !..... »

Aussi loin que je puis porter mes souvenirs, depuis les bancs du collège jusqu'à aujourd'hui même, chaque fois qu'un progrès était signalé comme nécessaire, un pas en avant comme indispensable, l'écho de ce dicton m'est arrivé de toutes parts : « Pourquoi se presser ? Nous sommes jeunes, attendez donc..... »

Sans doute, messieurs, il est fort agréable de s'entendre répéter souvent qu'on est jeune et qu'on a devant soi le grand avenir ; mais... les Canadiens ne sont pas tous de jolies femmes qui ne veulent pas vieillir à aucun prix ; à force de recevoir toujours le même compliment on finit par le trouver fade, surtout, lorsque, sous prétexte de jeunesse, nous sommes menacés d'une tutelle indéfinie, ou, si vous voulez, d'une dépendance qui s'affirme d'autant plus que nous grandissons davantage, et que le Dominion menace de s'élaner jusqu'au Groënland.

À quoi sert de répéter sans cesse que le Canada est un pays jeune et que nous avons bien le temps de progresser ? A ce compte, le Canada sera un pays jeune dans trois cents ans d'ici, bien plus jeune qu'aujourd'hui encore, parce qu'il aura été vidé des trois quarts.

Messieurs, songez-y bien. Voilà 265 ans que les Canadiens sont jeunes, à supposer que nous comptons du jour où Champlain fonda Québec, et 339 ans du jour où [60] Jacques Cartier parut sous le cap superbe entouré de cette magnifique ceinture de remparts qui, en attendant qu'ils démolissent par leur seul aspect tous les ennemis possibles, servent à étouffer les habitans qui sont dans leur enceinte. Si nous sommes jeunes encore à

cet âge, et pour peu que notre vieillesse se prolonge autant que notre jeunesse, nous deviendrons certainement le peuple le plus sec, le plus rassis de l'univers.

Être si longs et rester si jeunes, cela forme une situation intéressante au premier degré, surtout si, une fois annexés, le Labrador, en nous rendant nos frères les Esquimaux, et le Groënland, en nous adossant au pôle, suivant une expression célèbre, demandent eux aussi, chacun à tour de rôle, des *better terms*¹³.

Messieurs, il arrive pourtant une époque dans la vie des peuples, comme dans celle des hommes, où ils perdent la fraîcheur de la jeunesse, sinon la puissance de leurs vertus.

Chez un peuple qui a besoin de réformes immédiates, sa jeunesse est-elle donc une raison pour ne pas les adopter, et pour laisser au temps de faire l'œuvre des hommes ?

Il est de la nature du progrès, comme de toutes choses, de s'accomplir quand son heure est venue. Pourquoi donc le retarderions-nous sous prétexte que nous n'avons pas le développement des grandes nations ? Devons-nous persister à rester en arrière de soixante ans, anomalie vivante dans un monde métamorphosé ? Faut-il attendre que notre indifférence pour les connaissances indispensables nous apporte toute sorte d'humiliations, pour croire le moment venu de les apprendre ? Faut-il que le dégoût seul nous inspire le remède ? Nous n'avons pas été trop jeunes pour vouer jusqu'aujourd'hui une grande partie de notre temps et de notre intelligence à l'observance de théories surannées qui n'ont guère produit d'autre résultat que celui de présenter cette anomalie merveilleuse : un peuple jeune entièrement livré à la routine ! Pourquoi alors serions-nous trop jeunes pour nous adonner enfin aux branches d'éducation devenues indispensables ?

13. Pour vaincre les réticences de la Nouvelle-Écosse à se joindre à la Confédération, le gouvernement de John A. Macdonald négocia avec ses représentants, Joseph Howe et Archibald McLelan, des *better terms* ou « meilleures conditions » financières. En vertu d'une entente conclue le 30 janvier 1869, la Nouvelle-Écosse se voyait attribuer dix mille dollars de subsides supplémentaires et Joseph Howe entraît au cabinet fédéral (*DBC*, t. X, p. 403-404). En 1873, le Nouveau-Brunswick tenta d'obtenir les mêmes avantages (voir *le National*, 5 avril 1873, p. 2).

Quel est donc le peuple tellement enfant qu'on ne puisse l'éclairer sur ses véritables intérêts, et combien de temps encore nous tiendra-t-on dans l'impuissance avec le fantôme d'un mot ? Combien de temps faut-il à notre jeunesse pour arriver à l'âge mûr ? Il y a cependant une limite à cette tutelle, et ne se trouve-t-elle pas dans les aspirations générales, dans le besoin des réformes universellement senti ?

*

Si ce tableau de notre jeunesse n'a rien de séduisant ni d'agréable, je ne me rattraperai certainement pas en vous faisant celui de la vieillesse. Oh ! vieillir ! c'est une horrible chose. On se voit rider, on voit ses dents jaunir, malgré l'héroïque résistance du Philodonte¹⁴, du Sozodonte et de tous les Odonte imaginables ; on se voit avec des mèches argentées qui paraissent bien plus que les autres, les infâmes ! on s'aperçoit qu'on se fane à force de mûrir ; le front dénudé se remplit de désenchantements, le cœur devient comme une vieille montre de famille qui tient encore le temps, qui bat toujours, mais qu'on n'ose plus ouvrir devant les autres. Avec cela on a des rhumatismes qui défient le *Pain-killer*, on se couvre de flanelles qui deviennent comme des éponges, on craint également le chaud et le [62] froid, ce qui n'est pas logique ; on s'endort à neuf heures du soir, sans y penser, quand auparavant il fallait pour s'endormir multiplier les *night-caps* à l'infini ; on devient maussade, difficile, tourmenté, tourmenteur, on ne trouve plus rien de son goût, si ce n'est par hasard une lecture qui ressemble à une chronique ; enfin, à vieillir, on perd tout et l'on ne gagne rien, pas même l'expérience, ce fruit tardif qui ne vient à l'homme que lorsqu'il s'en va.

Oh ! si les hommes n'ont pas encore trouvé le secret de la liberté et de la fraternité, ils ont hélas ! trouvé, dès en naissant, celui de l'égalité devant ce vieillard implacable qui s'appelle le temps ; les oncles seuls échappent à son inflexible niveau, mais c'est à la condition de faire vieillir davantage les neveux, ce qui revient au même.

Messieurs, si nous avons l'agréable défaut d'être jeunes à peu près trois fois aussi longtemps que les autres peuples,

14. Marque de pâte dentifrice, dont on trouve des annonces publicitaires dans les journaux de l'époque.

défaut dont, hélas ! il faudra bien nous corriger un jour, en revanche nous possédons une qualité précieuse, à laquelle beaucoup d'entre nous sans doute ont dû de beaux jours ou sont en droit d'en attendre. Cette qualité nous caractérise spécialement, car nous en sommes prodigues et nous en avons le nom à la bouche dans presque toutes les occasions. Vous saisissez d'avance ce dont je veux parler, c'est de notre penchant immodéré à l'encouragement, c'est de la passion vraiment incontentable de nous encourager les uns les autres. Ce mot *encourager* reçoit parfois de curieuses applications. J'ai connu des gens fort à l'aise qui s'étaient abonnés à des journaux, qui les avaient reçus des années de suite, qui n'avaient jamais répondu un mot aux lettres pressantes, je dirai presque suppliantes, des éditeurs aux abois, et qui, en fin de compte, lorsqu'ils étaient mis en demeure de s'exécuter par l'entremise de ce personnage rébarbatif qui n'a pas de compatriotes et qui s'appelle huissier, vous arrivaient tombant des nues de surprise, et accablaient l'éditeur de protestations furibondes : « Mais, monsieur, mais monsieur, s'écriaient-ils, nous n'avons reçu votre journal que pour vous encourager, c'est parce que vous êtes un Canadien, etc. » Ainsi ces messieurs recevaient un journal deux, trois, quatre années de suite, sans vous payer un sou, rien que pour vous encourager et parce que vous êtes Canadien !... Vous leur aviez donné tous les jours, ou trois fois par semaine, le meilleur de vous-même, vous leur aviez envoyé régulièrement par chaque malle des éclats de votre cervelle, vous les aviez formés, nourris intellectuellement, ils vous devaient les quelques idées qu'ils ont, tout cela rien que pour vous encourager !

À force de vouloir encourager les gens, souvent on finit par les ruiner. J'ai vu des journalistes complètement éreintés par l'encouragement, j'ai vu de braves industriels conduits à la banqueroute bride abattue pour avoir voulu se faire encourager quand même en donnant leur marchandise à un fort rabais. Mais je me hâte de faire une réserve. Le public qui patronise les artistes et l'humble espèce des conférenciers, entend l'encouragement d'une façon toute différente ; il paie, lui, et comptant, pour se faire ennuyer pendant vingt-cinq minutes. Mesdames et Messieurs, il vous restera toujours quelque chose pour cette bonne action, quelque chose qui ne fera la fortune de personne, mais dont au moins chacun de vous pourra être certain toujours, c'est de ma reconnaissance.

[7]
DESPERANZA¹

[64] Je suis né il y a trente ans passés, et depuis lors je suis orphelin. De ma mère je ne connus que son tombeau², seize ans plus tard, dans un cimetière abandonné, à mille lieues de l'endroit où je vis le jour. Ce tombeau était une petite pierre déjà noire, presque cachée sous la mousse, loin des regards, sans doute oubliée depuis longtemps. Peut-être seul dans le monde y suis-je venu pleurer et prier.

Je fus longtemps sans pouvoir retracer son nom gravé dans la pierre ; une inscription presque illisible disait qu'elle était morte à vingt-six ans, mais rien ne disait qu'elle avait été pleurée.

Le ciel était brûlant, et, cependant, le sol autour de cette pierre solitaire était humide. Sans doute l'ange de la mort vient de temps en temps verser des larmes sur les tombes inconnues et y secouer son aile pleine de la rosée de l'éternité.

VARIANTES : I : « Un étrange document » <voir Appendice I, p. 425>, *le Bien public*, 9 juin 1874, p. 2 ; II : « Adieux » <voir Appendice I, p. 425-426>, *l'Opinion publique*, 18 juin 1874, p. 291.

3 I, II né, il y a 7 I regards, *inconnue*, sans 8 I longtemps. // Peut-être 9 I venu *prier et pleurer*. Je II venu *prier et pleurer*. // Je

1. « Desperanza » parut successivement dans *le Bien public* du 9 juin 1874, veille du départ de Buies pour la Californie, et dans *l'Opinion publique* du 18 juin. L'édition de 1875 porte la date du 8 juin, mais reprend le texte de *l'Opinion publique*.

2. « À la Berbice (Guyane) – Dame Léocadie d'Estimauville, épouse de William Buie, écuyer, et fille de feu J.-B. D'Estimauville, écuyer. Née et mariée en Canada, madame Buie y avait laissé deux jeunes enfants qu'elle espérait revoir prochainement lorsqu'une mort subite l'a frappée loin de sa famille et de ses amis le 29 avril dernier » (*Gazette de Québec*, 2 juillet 1842, p. 2). Sur le séjour de Buies en Guyane, voir *Chroniques I*, p. 10-11.

Mon père avait amené ma mère dans une lointaine contrée de l'Amérique du Sud en me laissant aux soins de quelques bons parents qui m'ont recueilli. Ainsi, mon berceau fut désert ; je n'eus pas une caresse à cet âge même où le premier regard de l'enfant est un sourire ; je puisai le lait au sein d'une inconnue, et, depuis, j'ai grandi, isolé au milieu des hommes, fatigué d'avance du temps que j'avais à vivre, déclassé toujours, ne trouvant rien qui pût m'attacher, ou qui valût quelque souci, de toutes les choses que l'homme convoite.

[65] J'ai rencontré cependant quelques affections, mais un destin impitoyable les brisait à peine formées. Je ne suis pas fait pour rien de ce qui dure ; j'ai été jeté dans la vie comme une feuille arrachée au palmier du désert et que le vent emporte, sans jamais lui laisser un coin de terre où se trouve l'abri ou le repos. Ainsi j'ai parcouru le monde et nulle part je n'ai pu reposer mon âme accablée d'amertume ; j'ai laissé dans tous les lieux une partie de moi-même, mais en conservant intact le poids qui pèse sur ma vie comme la terre sur un cercueil.

Mes amours ont été des orages³ ; il n'est jamais sorti de mon cœur que des flammes brûlantes qui ravageaient tout ce qu'elles pouvaient atteindre. Jamais aucune lèvre n'approcha la mienne pour y souffler l'amour saint et dévoué qui fait l'épouse et la mère.

Pourtant, un jour, j'ai cru, j'ai voulu aimer. J'engageai avec le destin une lutte horrible, qui dura tant que j'eus la force et la volonté de combattre. Pour trouver un cœur qui répondit au mien, j'ai fouillé des mondes, j'ai déchiré les voiles du mystère. Maintenant, vaincu, abattu pour toujours, sorti sanglant de cette tempête, je me demande si j'ai seulement aimé ! Peut-être que j'aimais, je ne sais trop ; mon âme est un abîme où je n'ose plus regarder ; il y a dans les natures profondes une vie mystérieuse qui ne se révèle jamais, semblable à ces mondes qui gisent au fond de l'océan, dans un éternel et sinistre repos. Ô mon Dieu ! cet amour était mon salut peut-être, et j'aurais

20 I,II désert, je 30 I,II emporte sans 39 I,II dévoué, qui 41
I,II jour j'ai cru 44 I mondes *inconnus*, j'ai 50 I,II repos. *Oh mon*

3. À la suite de Charles ab der Halden, les biographes de Buies ont supposé qu'une crise sentimentale était à l'origine du voyage en Californie (voir Introduction, p. 9 et n. 3).

vécu pour une petite part de ce bonheur commun à tous les hommes. Mais non ; la pluie généreuse ruisselle en vain sur le front de l'arbre frappé par la foudre ; il ne peut renaître..... 55
 Bientôt, abandonnant ses rameaux flétris, elle retombe goutte à goutte, silencieuse, désolée, comme les pleurs qu'on verse dans l'abandon.

[66] Seul désormais, et pour toujours rejeté dans la nuit du cœur avec l'amertume de la félicité rêvée et perdue, je ne veux, ni ne désire, ni n'attends plus rien, si ce n'est le repos que la mort seule donne. Le trouverai-je ? Peut-être ; parce que, déjà, 60
 j'ai la quiétude de l'accablement, la tranquillité de l'impuissance reconnue contre laquelle on ne peut se débattre. Mon âme n'est plus qu'un désert sans écho où le vent seul du désespoir souffle, sans même y réveiller une plainte. 65

Et de quoi me plaindrais-je ? Quel cri la douleur peut-elle encore m'arracher ? Oh ! si je pouvais pleurer seulement un jour, ce serait un jour de bonheur et de joie. Les larmes sont une consolation et la douleur qui s'épanche se soulage. Mais la mienne n'a pas de cours ; j'ai en moi une fontaine amère et 70
 n'en puis exprimer une goutte, je garde mon supplice pour le nourrir, je vis avec un poison dans le cœur, un mal que je ne puis nommer, et je n'ai plus une larme pour l'adoucir, pas même celle d'un ami pour m'en consoler.

Maintenant tout est fini pour moi ; j'ai épuisé la somme 75
 de volonté et d'espérance que le ciel m'avait donnée. Ôtez au soleil sa lumière, au ciel ses astres, que restera-t-il ? L'immensité dans la nuit ; voilà le désespoir. Mes souvenirs ressemblent à ces fleurs flétries qu'aucune rosée ne peut plus rafraîchir, à ces tiges nues dont le vent a arraché les feuilles. Je dis adieu au 80
 soleil de mes jeunes années comme on salue au réveil les songes brillants qui s'enfuient. Chaque matin de ma vie a vu s'évanouir un rêve, et maintenant je me demande si j'ai vécu. Je compte les années qui ont fui : elles m'apparaissent comme des songes brisés qu'on cherche en vain à ressaisir, comme la vague jetée 85
 sur l'écueil rend au loin un son déchiré, longtemps après être retombée dans le sombre océan.

65 I plainte. // J'ai voulu aimer une fois, deux fois ! En moins de dix ans, ma vie s'est usée dans cette lutte contre le destin. // Et de 68 I,II jour ce 75 I,II
 Maintenant, tout 84 I,II fui ; elles 84 I,II comme ces songes

[67] J'ai mesuré au pas de course le néant des choses humaines, de tout ce qui fait palpiter le cœur de l'homme, l'ambition, l'amour..... L'ambition ! j'en ai eu deux ou trois ans à peine : cette fleur amère que les larmes de toute une vie ne suffisent pas à arroser, s'est épanouie pour moi tout à coup et s'est flétrie de même.

En trente ans j'ai souffert ce qu'on souffre en soixante ; j'ai vidé bien au-delà de ma coupe de fiel ; à peine au milieu de la vie, je suis déjà au déclin de ma force, de mon énergie, de mes espérances. Pour moi il n'y a plus de patrie, plus d'avenir !.....

L'avenir ! eh ! que m'importe ! Quand on a perdu l'illusion, il ne reste plus rien devant soi. J'ai souffert la plus belle moitié de la vie, que pourrais-je faire de l'autre, et pourquoi disputer au néant quelques restes de moi-même ? Sur le retour de la vie, quand les belles années ont disparu, l'homme ne peut plus songer qu'au passé, car il voit la mort de trop près ; il ne désire plus, il regrette, et ce qu'il aime est déjà loin de lui. Pour cette nouvelle et dernière lutte, j'arriverais sans force, épuisé d'avance, certain d'être vaincu, tout prêt pour la mort qui attend, certaine, inévitable, pour tout enfouir et tout effacer.

Non, non, je ne veux plus..... je m'efface maintenant que je ne laisse ni un regret ni une pensée. Si, plus tard, quelqu'un me cherche, il ne me trouvera pas ; mais, peut-être qu'en passant un jour près d'une de ces fosses isolées où aucun nom n'arrête le regard, où nulle voix n'invite au souvenir, il sentira un peu de poussière emportée par le souffle de l'air s'arrêter sur son front humide..... cette poussière sera peut-être moi.....

8 Juin 1874.

90 I,II l'amour... l'ambition 90 I,II à peine, cette 94 I,II soixante,
j'ai 102 I restes *hideux* de moi-même 105 I,II regrette et 111 I,II
mais peut-être

 DEUX MILLE DEUX CENTS LIEUES
 EN CHEMIN DE FER

PREMIÈRE PARTIE

5

I

[71] **L**y a des choses qui ne s'écrivent pas ; on les raconte parfois dans des heures de fièvre, lorsque les souvenirs arrivent en mugissant et se font cours eux-mêmes, lorsque la pensée est frappée tout à coup d'un retour impétueux vers le torrent des choses où elle était restée d'abord comme engloutie, éperdue ; alors, si c'est la douleur qui a été longtemps comprimée, l'âme jette quelques cris terribles, des flots furieux s'échappent, l'amertume jaillit et déborde, et peut-être peut-on ensuite remonter avec plus de liberté et [72] de force le cours de tout ce qu'on a souffert : mais retourner, moi, encore tout brisé, tout endolori, la plume à la main, pour le raconter à des lecteurs qui ne s'en doutent même pas, vers ce rêve fougueux où pendant six semaines j'ai passé par tous les chagrins, tous les dé-

10

15

VARIANTES : « Deux mille deux cents lieues en chemin de fer », *le National*, 18 juillet 1874, p. 2, [l. 5-300] ; 22 juillet 1874, p. 2, [l. 301-644] ; 25 juillet 1874, p. 2, [l. 646-772, 1095-1236] ; 5 août 1874, p. 2, [l. 1237-1554] ; 8 août 1874, p. 2, [l. 1556-1778, 1795-1827, 1841-1849, 1861-1877] ; 19 août 1874, p. 2, [l. 1879-1919, 2018-2025, 2031-2125] ; 22 août 1874, p. 2, [l. 2348-2484] ; 26 août 1874, p. 2, [l. 2485-2772] ; 29 août 1874, p. 2, [l. 2775-3025] ; 5 septembre 1874, p. 2, [l. 3027-3234] ; 9 septembre 1874, p. 2, [l. 3240-3505] ; 16 septembre 1874, p. 2, [l. 3507-3725] ; 19 septembre 1874, p. 2, [l. 3726-3920] ; 24 septembre 1874, p. 2, [l. 3921-4264] ; 26 septembre 1874, p. 2, [l. 4265-4512] ; 8 octobre 1874, p. 2, [l. 4514-4534, 4646-4833].

4 FER. // *Par A. Buies.* // PREMIÈRE 5 PARTIE. // *Mon cher Rédacteur,*
 <ital.> // II 16 souffert ; mais

20 chirements, toutes les angoisses, c'est trop me demander, c'est trop attendre de moi ! Vous voulez que sur toutes les plaies vives je passe lentement le couteau et que je détache une à une chaque fibre saignante pour la montrer à des regards surpris ! Vous voulez que je fouille parmi tant d'odieux souvenirs dont
 25 chacun est une blessure, eh bien ! soit, je vais vous le raconter, cet atroce et funeste voyage ; de même que je l'ai fait pour accomplir une promesse, de même je vais le redire parce que vous l'avez espéré de moi. Maintenant, taillez et prenez ; voici mon cœur, voici mon sang, ce sang qui est tombé goutte à goutte
 30 sur la longue et interminable route qui traverse tout un continent ; je vais en suivre la trace mêlée de tant de larmes.... Oh ! mes amis, ce n'est pas une chronique que je puis vous offrir ; mon esprit ne se prête plus, hélas ! à ces fantaisies badi-
 35 nines, et mon imagination a perdu le souffle de ses inspirations joyeuses. Et où trouverais-je, du reste, à rire une seule heure dans le récit d'un voyage rempli d'inquiétudes mortelles, d'humiliations, d'abattements sinistres, et parfois de pressentiments où l'image de la mort revenait sans relâche comme pour m'avertir que je n'en verrais pas le terme ?

40 Pourquoi avais-je quitté mon pays, ma famille, mes nombreux amis, tant d'affections qui m'entouraient et qui m'étaient nécessaires ? Pourquoi avais-je rompu tous les liens qui, en me rattachant à une existence désolée, en faisaient encore la consolation et la ranimaient par quelques [73] lueurs passagères ?
 45 Pourquoi partais-je sans raison, sans objet déterminé, pour suivre une destinée incertaine, après tant d'épreuves, après l'expérience renouvelée de la folie des escapades et des duperies de l'inconnu ? Hélas ! je ne sais, et, le saurais-je, comment pourrais-je le dire ? Il y a dans la vie des heures fatales, et
 50 l'homme obéit bien plus à leur impulsion fougueuse qu'à tous les conseils de la raison. Je partais..... il fallait que je parte ! fût-ce pour toujours, fût-ce à n'importe quel prix. Un besoin formidable d'échapper à tous les souvenirs poursuivait et dominait mon esprit : c'était moi-même surtout qu'il me fallait fuir, oubliant que l'homme change en vain de ciel, que son âme lui
 55 reste, et qu'on ne peut se perdre soi-même, verrait-on le monde bouleversé prendre autour de soi toutes les formes et les aspects les plus brusquement divers. M'oublier dans un tourbillon sans

27 redire, parce 37 sinistres et 38 sans *cesse* comme 54 esprit ;
 c'était

cesse renouvelé, me sentir emporté à toute vapeur à travers des espaces inconnus, c'était là mon illusion, et, pour la saisir, j'étais prêt à tout délaissier ; je m'étais arraché aux embrassements de la femme qui m'avait tenu lieu de mère¹, et qui, à quatre-vingts ans, me disait un adieu, pour elle l'adieu suprême. Et quel déchirement lorsque je dus quitter ma sœur², ma sœur unique, qui, ne comprenant rien à un pareil départ, m'enlaçait sur son cœur et tâchait de me retenir par la force de la tendresse ! Oui, j'abandonnais ces chères et sûres affections, les seules qui résistent aux orages de la vie comme aux assauts du temps, et, l'avouerais-je ? ce n'était pas là le premier de mes regrets ; le cœur est ainsi fait, hélas ! dans son aveuglement ; il ne se prend qu'à ce qui lui échappe le plus et n'a de regrets profonds et durables que pour ce qui le blesse davantage.

Mon idée fixe, idée irrésistible, plus forte que tous les liens, que tous les raisonnements, était donc de partir, d'aller aussi loin que possible, et je ne voyais rien de mieux à faire pour cela que de traverser le continent. Je n'avais pas d'illusions sur ce qui m'attendait si loin ; ce n'est pas à mon âge qu'on commence une vie d'aventures, qu'on peut espérer de se refaire une existence nouvelle où vienne se perdre le souvenir de ce qu'on a été ; l'inconnu ne sourit pas à ceux qui ont épuisé la vie sous toutes ses faces et pour qui toutes les déceptions imaginables n'ont plus rien d'inattendu ; mais je n'avais pas calculé les mécomptes, les déboires qui m'attendaient au passage ; et, les eussé-je calculés, que je serais parti de même ; j'en étais arrivé à ce point où l'on ne raisonne absolument plus, où la fatalité, en quelque sorte impatiente et pressée, devient irrésistible. Où ai-je pris la force d'aller jusqu'au bout ? comment ai-je pu poursuivre une idée pareille, lorsque tout m'en détournait, lorsque, sur le chemin même, le regret et le désenchantement, fondant avec violence sur mon âme, me criaient de retourner, de revenir à la patrie qui m'offrait de légitimes

75 mieux pour 84 calculés, je 86 pressée devient 87 bout, comment

1. Sa grand-tante Luce-Gertrude Drapeau, veuve de Thomas Casault, qui décédera le 27 novembre 1880.

2. Victoria, née en 1837 à New York, épouse d'Édouard Le Moine, notaire, domicilié à Québec. Voir Roger Le Moine, « En conjuguant mon plus-que-passé », *Mémoires de la société généalogique canadienne-française*, vol. 41, n° 1, printemps 1990, p. 25-27.

espérances et une carrière désormais assurée³ ?... c'est ce que je ne puis ni comprendre ni expliquer. La force n'était pas en moi, puisque j'ai eu toutes les défaillances, elle était dans une situation bien supérieure à ma volonté ; je n'ai pas suivi ma route, j'y ai été entraîné, bousculé, poussé, et chaque fois que j'ai voulu mettre un arrêt, chaque fois j'ai été emporté, comme si la conduite de ma vie ne m'appartenait plus ; vous allez en juger aisément.

*

100 Parti une première fois, je me suis rendu à Toronto, et le lendemain je revenais à Montréal. Un accablement tel, [75] un désespoir si grand s'étaient emparés de moi, que je n'avais plus voulu continuer. Mais à peine étais-je de retour, que je prenais la résolution, inébranlable cette fois, d'aller tout d'un trait jusqu'à San Francisco, et, en effet, le lendemain matin, je repartais. Oh ! mes amis, vous qui avez mené une vie à peu près toujours égale, vous ne connaissez pas ces terribles péripéties du sacrifice, vous ne connaissez pas les va-et-vient déchirants de l'âme, les féroces exigences d'une condition qu'on s'est faite soi-même. 110 et les ballottements douloureux d'un cœur laissé dans le vide.

Ce voyage inutile à Toronto m'avait coûté trente dollars, et je n'en avais que trois cents en tout et partout pour me rendre à San Francisco, et, là, attendre la destinée. Je repartis donc avec deux cent soixante-dix dollars, le voyage, au bas mot, tous frais compris, devait m'en coûter cent quatre-vingt. Mais, que m'importait la valeur de ces chiffres ? Je songeais bien à cela ! Tout en moi était brisé ; je cherchais un coin de terre inconnu, lointain, où jeter mon reste de vie. Depuis près d'un mois, je n'avais pu trouver deux nuits de sommeil ; une maladie 120 obsessionnelle⁴, déclarée par les médecins fatale, me poursuivait

92 assurée, c'est 98 plus : vous 103 étais-je à Montréal, que
 111 coûté quarante dollars 113 et là attendre 114 cent soixante dollars
 115 quatre-vingts. — Mais 116 m'importait, à moi, la 118 vie ; depuis
 près 119 sommeil : une

3. Carrière assurée, en principe, par l'élection récente du Parti libéral à Ottawa.

4. On ignore la nature exacte de cette « maladie obsessionnelle ». On sait, d'autre part, qu'il subira une « crise » très grave en 1879 et qu'il fera deux séjours à l'hôpital Notre-Dame, l'un pour une crise de *delirium tremens* (18-23 décembre 1882), l'autre pour alcoolisme aigu (1^{er}-5 juillet 1883) (renseignements communiqués par M. Denis Goulet).

de ses ombres lugubres ; deux fois le suicide m'était apparu avec tout son cortège de séductions infernales ; oui, deux fois, je m'étais laissé aller avec ravissement à cet attrait du repos éternel qui serait une tentation irrésistible si le néant n'était pas un outrage à l'intelligence comme au cœur de l'homme ; je n'aimais plus rien, je ne désirais plus rien et je ne cherchais plus rien, si ce n'est de m'effacer, laissant à la mort de faire son œuvre quand bon lui semblerait. — Eh bien ! maintenant que je suis revenu, que j'ai accom[76]pli un voyage presque impossible d'exécution, je rends grâce au ciel de m'avoir mené jusqu'au bord fatal où l'homme perd à peu près la conscience de son être et se laisse entraîner à tous les courants qui passent devant lui ; j'ai mesuré la plus grande profondeur de l'abattement, et j'ai connu la limite extrême de la désespérance ; maintenant, je sais de quels abîmes un homme peut remonter, et ce qu'il y a encore de ressource jusque dans l'écrasement de ce qui seul semblait retenir à la vie.

Avez-vous remarqué ces arbres flétris, desséchés, entr'ouverts, qui n'ont pas un frisson sous l'effort du vent qui les fouette, pas une plainte sous l'orage ? Leurs rameaux craquent, leur tête secouée rend dans l'air un bruit rapide, mais ce bruit est inerte, ce son est comme celui d'ossements qu'on agite dans leur bière. Qui peut maintenir ces arbres debout ? Quelle sève reste-t-il à leur tronc décharné ? Où est la vie dans ce cadavre dressé contre la nue ? Regardez bien ; à l'extrémité de quelque branche aride, se dégageant à peine d'un linceul de dépouilles, un petit groupe de feuilles tremble encore au baiser de la brise et boit avidement les quelques gouttes de rosée que le ciel lui verse dans son oubli miséricordieux. Ces quelques feuilles, c'est la vie entière de cet arbre, et par elles il renâtra ; il avait tout perdu, sa force, sa beauté, et sa fraîcheur dont s'enivraient les oiseaux gazouillants, il défait l'orage et l'appelait à épuiser sur lui ses efforts inutiles ; le bruissement de son riche et abondant feuillage était un rire au destin, et voilà que soudain tout l'a abandonné et qu'il s'est trouvé seul encore vivant, mais sans aucune des joies, sans aucun des charmes de la vie.

La vie ! la vie ! elle est souvent au fond des abîmes ; [77] elle est dans la feuille solitaire sur sa branche inanimée ; elle

125 l'intelligence *et au* 128 Eh ! bien, maintenant 144 décharné ?
où est 151 beauté et

160 est dans la goutte de rosée qui la rafraîchit, elle est encore dans
la larme silencieuse qui s'échappe du cœur et c'est par elle que
le cœur renaît.

*

Quelle étrange destinée ! Je fais onze cents lieues de che-
min de fer, avec l'idée que jamais peut-être je ne reviendrais,
165 et, rendu au terme de ce long et accablant voyage, malade,
affaibli de corps et d'esprit, à peine avais-je pris quelques jours
de repos, que je préparais déjà mes malles pour le retour ! Je
n'ose dire que j'ai fait un voyage : j'ai été emporté dans un
ouragan, et le même ouragan m'a ramené. Seulement, l'allure
170 n'était plus la même ; je vais tout vous dire cela.

II

Je partis seul. Or, pour partir seul, dans l'état physique et
moral où je me trouvais, c'était déjà un acte de désespoir ou
de résolution inflexible. J'ignorais ce que c'était que ce voyage
175 et je me flattais d'en adoucir la fatigue et l'ennui par le spectacle
d'une nouveauté sans cesse renaissante, par la fascination d'un
inconnu qui, à chaque instant, changerait d'aspect. Tous mes
amis m'avaient entretenu dans cette [78] illusion ; ils y croyaient
eux-mêmes..... Ah ! malheureux ! le trajet du Grand Pacifique
180 Américain est tout ce qu'il y a de plus monotone, de plus mi-
sérable et de plus ingrat⁵. J'ai traversé cinq cents lieues de
désert, de plaines sans horizons, d'une étendue muette et ina-
nimée. Ce n'est qu'arrivé sur les hauteurs de la Sierra Nevada,
entre l'Utah et la Californie, que cette grande nature tant pro-
mise, tant attendue, s'est révélée enfin. Oui, c'est beau, certes,
185 ce passage à huit mille pieds au-dessus de la mer, sur le bord
de précipices effrayants, lorsqu'on est entouré de pics couverts
de neiges éternelles et que, sous le regard, s'ouvrent subitement

164 je reviendrais 168 voyage ; j'ai 169 Seulement l'allure 174
voyage, et 176 la majesté des sites dont on m'avait dit tant de merveilles, par la
fascination

5. « Notre voyage depuis Sacramento jusqu'à Omaha n'avait en rien res-
semblé à un voyage d'aventures [...]. Cependant, en fin de compte, nous avions
été en proie à bien des petites misères, et le trajet, on peut le dire, n'avait pas
été fort agréable. Nous étions couverts de poussière, notre peau était séchée
par le vent des prairies et brûlée par le soleil ; nous avions été assez mal nourris
et encore plus mal couchés » (R. Lindau, « Le chemin de fer du Pacifique »,
Revue des deux mondes, vol. 86, 1^{er} mars 1870, p. 133).

des abîmes qui ont quinze cents pieds de profondeur ; mais je n'aurais pas donné pour tout cela le plus petit coteau de la Malbaie, ce paradis de notre pays, cette oasis oubliée parmi les rudesses grandioses et altières du Canada ; je n'aurais pas donné six lieues des rives du Saint-Laurent pour toutes les splendeurs terrifiantes qui se dévoilaient pour la première fois sous mes yeux.

Oh ! quand je me rappelle tout cela !..... Pendant un mois j'ai été comme un captif tenu au silence ; je n'ai pas eu un ami, pas même un compagnon, pas la plus légère sympathie, alors même qu'une sympathie quelconque eût été pour moi un trésor inestimable.

Mais il faut pourtant bien que je commence ce récit. Al-
lons ! passez devant moi, déserts implacables qui, pendant de
si longs jours et de si longues nuits surtout, m'avez accablé de
votre infini muet ; passez, plaines arides que la pensée elle-
même ne parvient pas à peupler et où le regard, fatigué de
chercher une vie toujours absente, retombe appesanti sans pou-
voir cependant trouver le sommeil ; déroulez-vous de nouveau,
horizons sans cesse fuyants ; mes [79] souvenirs du moins pour-
ront peut-être vous rassembler, et, dans le cercle douloureux
qu'ils m'ont laissé, je vais tâcher de tout retenir, de rappeler
une à une ces impressions toujours pénibles dont pas une ne
m'a donné une heure de répit, pas même un retour consolant
ni une espérance furtive.

*

Après deux jours de chemin de fer, coupés par un inter-
valle de douze heures passées à Détroit, j'arrivais à Chicago.
Ces douze heures d'intervalle étaient une moitié de dimanche ;
je vous prie de remarquer ce commencement. Arriver seul,
lorsqu'on cherche des distractions à tout prix, dans une ville
américaine le dimanche, c'est déjà poignant. On erre comme
une bête échappée de sa cage, qui a perdu le sentiment de la
liberté ; les heures sont interminables, on va, on vient cent fois
par les mêmes chemins ; tous les visages, vous étant indif-
férents, semblent les mêmes, on voit des choses nouvelles qu'on

189 profondeur, mais 192 et *choquantes* du Canada, je 193 six *lieues*
<Texte de base : *lieux*. Nous corrigeons d'après *le National*.> des 201 Al-
lons, passez 212 consolant, ni 222 visages vous étant indifférents sem-
blent

225 croit avoir vues toute sa vie, on passe et l'on repasse devant les
 mêmes endroits, jusqu'à ce qu'on soit épuisé bien plus par la
 monotonie et l'ennui que par la fatigue du corps ; on ne trouve
 rien d'intéressant et l'on s'étonne de ne pas être environné
 d'ombres qui ressemblent à soi-même ; on se demande ce que
 230 tout ce monde qui glisse dans tous les sens peut faire dans un
 endroit pareil ; plus la foule est grande, plus on sent le vide ;
 tant de visages absolument inconnus, absolument indifférents,
 ont l'air de grimacer à votre abandon ; et puis, on n'a ni l'envie
 ni le goût d'adresser la parole à qui que ce soit ; ce qu'on veut,
 c'est un large épanchement de son âme, [80] et pour cela, il faut
 235 des oreilles heureuses de s'y prêter. On cherche tous les moyens
 de tuer le temps, cet ennemi que rien n'atteint et dont tous les
 coups portent ; on se dirige partout où l'on croit voir quelque
 agitation, entendre quelque bruit, et l'on revient toujours égale-
 240 ment déçu, assuré davantage que le tombeau qui est au fond
 du cœur est assez grand pour ensevelir tous les bruits du de-
 hors ; on a comme un désespoir muet, un silence farouche. Le
 regard ne reçoit plus l'image d'aucun des objets qui l'entourent,
 et l'on se meut ou l'on se repose, inconscient, oublieux de toute
 245 condition physique ; c'est la pensée qui travaille sans cesse, la
 pensée qui n'est pas avec soi où l'on se trouve, mais bien loin
 avec tout ce qui a disparu de ce qu'on aime, et qui fait revivre
 d'une vie bien plus intense que la réalité ce qui semble à jamais
 250 mort pour soi. Oh ! le souvenir ! c'est bien autre chose que la
 jouissance. C'est à lui qu'on reconnaît la valeur des choses per-
 dues ; il grandit, il redouble de vie et de vigueur en raison
 même de ce qu'on le prive de ses aliments et de ce qu'on l'ar-
 260 rache à tout ce qui semblait seul devoir l'entretenir.

Ainsi, pendant douze mortelles heures, je promenai mon
 absence dans les rues de Détroit, pour moi muettes, désolées,
 255 et cependant peut-être pleines de vie et d'animation, si j'en juge
 par l'image qui m'en reste aujourd'hui. Le chemin que je fis,
 je l'ignore ; je marchai tout le temps, à part quelques minutes
 données aux repas, et, lorsque le soir je pris le train de Chicago,
 j'étais tellement fatigué sans le savoir que je tombai comme un
 260 poids inerte sur mon lit et ne m'éveillai que le lendemain matin
 en vue de la grande métropole de l'Ouest, lorsque déjà le bruit

224 repasse jusqu'à 228 soi-même, on 229 glisse à vos côtés dans
 231 indifférents ont 234 cela il 235 de vous entendre. On 241 farou-
 che ; le regard 246 aime et 253 heures je

de vingt convois arrivant en tous sens et le carillon des locomotives assourdisaient l'air. [81] Je m'étais dit en commençant mon voyage qu'il m'était impossible de faire huit jours continus en chemin de fer, et que j'arrêteraï à différents endroits sur la route. Chicago⁶, la superbe et glorieuse métropole de l'Ouest, se présentait à moi ; sans doute j'allais bien y rester au moins vingt-quatre heures. Mais à peine y étais-je descendu qu'un besoin irrépressible d'en sortir s'emparait de moi. Que peut offrir la vue des grandes villes au regard fatigué de merveilles ? J'ai tout vu dans ce monde et je ne puis plus rien admirer. Que m'importe le spectacle de l'activité humaine, de cette âpreté fiévreuse qui accomplit des merveilles dont l'âme est absente ? De grandes rues, de splendides édifices, eh bien ! quoi ! Tant de morceaux de pierre, tant de morceaux de brique, tant de ciment et de pavé Nicholson, tant de machines humaines qui s'agitent à la poursuite folle du souverain million, voilà les villes américaines. — Dans tout cela pas un souffle ; les plus grandes pensées, les plus grandes aspirations de notre temps réduites à une jauge pratique qui leur enlève toute poésie et toute grandeur ; des affaires, des affaires, *business*, et, après, des délassements automatiques, toujours les mêmes ; pas de liaisons ; est-ce qu'on a le temps de faire des amitiés quand on ne s'en donne pas même pour les besoins essentiels de la vie ? Et puis, connaît-on même l'ami qu'on voudrait se faire ? D'où vient-il, qu'a-t-il été ? Dans ce tourbillon d'êtres humains qui arrive et se déplace à chaque instant, sur qui peut-on arrêter sûrement son regard et appuyer sa confiance ? Qu'on admire si l'on veut des villes comme Chicago qui se font en trente ans, il est impossible d'y rien aimer. Ce ne sont pas deux ou trois mille tueurs de cochons, logés dans le marbre et chiffant de quatre heures du matin à six heures du soir, qui peuvent inspirer un grand enthousiasme. Pour moi, j'en veux à toutes les [82] grandes villes où la richesse est ignorante et barbare ; je les hais, je les fuis ! leur luxe fatigue plutôt qu'il n'éblouit mon regard, et je m'étonne de ce qu'on se donne tant de mal pour être magnifique quand il en faut si peu pour être heureux. Être heureux ! je me trompe, c'est là le difficile, et c'est parce qu'ils se sentent

6. Louis Fréchette publia en octobre et novembre 1871 une série d'articles sur Chicago, dans *l'Opinion publique* (19 octobre 1871, p. 501-502 ; 26 octobre 1871, p. 514-515 ; 9 novembre 1871, p. 537-538 ; 16 novembre 1871, p. 550-551).

incapables d'arriver au bonheur que les hommes s'étourdissent
à la poursuite de l'or.

*

Mais quelle science des commodités de la vie, quel art les
Américains possèdent pour les plus petits détails des voyages !
Tout cela découle de ce théorème qui renferme pour eux toutes
les vérités philosophiques : qu'une minute vaut de l'or et que
l'homme n'a pas un instant à perdre dans la vie. — Voyagez aux
États-Unis et vous n'avez à vous occuper ni de votre bagage,
ni de votre parapluie, ni de votre chapeau, ni du moindre petit
objet que vous jugez bon de garder avec vous, ni de votre hôtel⁷.
Tout est prévu ; on vous mènera, on vous ramènera, on prendra
soin de votre mouchoir si vous le voulez, on vous renseignera
sur tout, et remarquez bien que chaque chose a son prix fixe,
très-réduit, que vous vous épargnez ainsi beaucoup de trouble,
de dépense et de temps, et qu'en outre vous pouvez vous
abandonner avec une confiance absolue au dernier des employés
qui exhibera de son droit à vous offrir ses services. Sans une
honnêteté scrupuleuse et une exactitude extrême, comment les
Américains pourraient-ils espérer la clientèle des voyageurs
au milieu de cette confusion d'arrivées et de départs qui a lieu
dans les grandes villes, à toute heure du jour ? Il est bon
de le dire en passant ; [83] l'Américain est, dans les petites
affaires, dans celles qui tiennent aux nécessités quotidiennes
de la vie, non seulement d'une honnêteté rigoureuse, mais encore
d'une précision, d'une largesse, d'une obligeance et d'une
accessibilité qui vous le feraient aimer, si tout cela n'était pas
froid, machinal, et portant, pour ainsi dire, le caractère d'un
calcul savant. L'Américain dédaigne de duper pour de petits
objets,

300 l'or. // Deux mille deux cents lieues en chemin de fer. // Par A. Buiès.
// (Suite.) // Mais 301 art dans les plus petits détails des voyages les américains
possèdent ! Tout 317 les américains pourraient-ils 320 passant,
l'américain est 326 savant. L'américain dédaigne

7. « Dans les circonstances ordinaires, les bagages ne causent pas beaucoup
d'embarras au voyageur en Amérique. Les modes de transport y sont
très commodes et parfaitement sûrs. Quelques grandes sociétés commerciales,
qui ont des agences dans presque toutes les villes de l'Amérique, se chargent
de toute sorte de transports ; elles font leur service avec une louable exactitude
et à des prix modérés. [...] Dans les grands hôtels, ce sont les portiers qui se
chargent de ces expéditions, et, si j'en juge d'après mon expérience, elles sont
toujours exactement faites » (R. Lindau, « Le chemin de fer du Pacifique »,
loc. cit., vol. 84, 1^{er} décembre 1869, p. 564).

et surtout, il a trop de choses à faire pour s'amuser à compter quelques piastres qu'il pourrait lécher à votre porte-monnaie. En un mot, il n'y a pas de pays au monde où l'on puisse voyager aussi sûrement qu'aux États-Unis, et en même temps il n'y en a pas où se trouvent tant de coquins consommés, aussi prodigieusement habiles, aussi vertueux d'apparence. C'est à vous d'être aussi adroits qu'eux, ce qu'on ne peut pas espérer toujours en sortant du Canada. 330

*

Nous avons environ une heure à passer à Chicago ; je me promenai machinalement dans les abords de la gare, puis je revins prendre à la hâte mon billet pour San Francisco. Je dis à la hâte, car je me redoutais, je ne savais pas si, au moment suprême, le courage ne viendrait à me manquer. J'avais déjà fait trois cents lieues seul et j'en étais tellement malade que je n'osais croire à une résolution définitive. Mais maintenant le sort était jeté ; la locomotive fumait avec rage, les passagers se précipitaient pour retenir leur place, il y avait un va-et-vient animé, mais lugubre ; chacun avait la secrète terreur d'un si long voyage, mais presque chacun avait un ami ; des mères avaient leurs enfants, des maris [84] avaient leurs femmes, d'autres allaient rejoindre leur famille ; moi j'étais seul et je quittais tout, peut-être pour ne jamais revenir. À cette heure terrible, je sentis l'immense vide créé subitement dans mon existence. Je montai dans le *Pullman car* et pris mon siège ; devant moi une femme pleurait, je la regardai stupéfait : il me semblait que dans le monde entier il n'y avait qu'une douleur comme la mienne qui pût tirer des larmes. J'avais la passivité muette et dure d'une résignation fatale ; dès lors que je perdais tout ce qui m'était cher, que m'importait ce qui pouvait m'arriver ? Je regardai le ciel où remonte toujours l'espérance, de celui-là même qui va mourir ; il sembla se détourner de moi ; de longs nuages ternes remplis de bruine le parcouraient comme des crêpes déchirés ; le même ciel, je l'avais longtemps regardé deux jours auparavant, mais il flottait alors sur la patrie ! Autour de moi pas un visage connu, pas une âme qui pût approcher de la mienne ; je me tenais là, dans ce car qui allait 335 340 345 350 355 360

327 et, surtout 341 maintenant, le 347 seul ; je 351 pleurait
 — il y a donc des femmes qui pleurent — je 356 Je regardais le

m'emporter à mille lieues, sans mouvement, plongé dans l'hor-
 reur sombre de mon sacrifice. J'allais donc passer toute une
 365 semaine en chemin de fer, sans entendre une parole amie, et
 chaque nouvelle étape agrandirait encore l'abîme que je mettais
 entre mon pays et moi ! Je n'avais pas une espérance possible,
 puisque moi-même je me condamnais sans retour..... Alors je
 370 voulus murmurer l'adieu suprême, mais mon cœur trop chargé
 de sanglots était monté jusqu'à mes lèvres ; je n'eus pas une
 parole, et la source bienfaisante des larmes arrivant comme un
 flot trop pressé, trop violent, refusa de jaillir.

Il est dans la vie de ces heures funèbres que l'on ne saurait
 décrire ; tout disparaît devant soi et le regard interroge en vain
 375 un monde qui n'a plus ni lumière, ni horizons : on [85] se sent
 descendre dans un tombeau grand comme la nature entière ;
 on respire, on sait que la vie est en soi, mais on n'en a conscience
 que comme d'un bruit sourd qui frappe dans le rêve ; tout
 l'être est suspendu, aucune sensation n'est plus perceptible, et
 380 l'on croit entrer dans un vaste anéantissement où le ciel et la
 terre sont confondus.

*

Je ne me rappelle pas bien comment je quittai Chicago ni
 les premiers milles de la route ; je fus sans pensée et sans regard
 pendant une heure au moins ; puis je m'éveillai comme poussé
 385 par un ressort électrique ; tout à coup les nerfs comme la
 volonté se redressaient, je redevins homme en un instant, moi
 qui depuis un mois avais cessé de vouloir ; je regardai de tous
 côtés ; les longues prairies déroulaient déjà leurs flots parfumés
 et chatoyants, l'espace se dégageait, et déjà la vaste route qui
 390 traverse un continent s'offrait dans toute sa liberté et sa gran-
 deur. – Devant l'infini, seul, abandonné, misérable, je me sentis
 des proportions inconnues, je regardai debout cette immensité,
 trop petite encore pour ma pensée, et j'éprouvai un dédain
 395 sans nom pour toutes les chimères qui avaient fatigué et ob-
 scurci ma vie. Oui, oui, sans doute, l'homme est le roi et le maître
 ici-bas. Devant une destinée inexorable, souvent il se sent flé-
 chir, – mais cela ne peut durer ; quelle que soit la persistance
 du sort contraire, il vient toujours une heure où il reprend

375 ni horizon ; on 378 comme un 385 nerfs et la 389 dégageait
 et

possession de lui-même et nargue avec empire toutes les fatalités conjurées contre lui. L'homme n'accepte jamais entièrement son malheur, parce qu'il ne se sent pas [86] fait uniquement pour subir ; il résiste, il fait face à la destinée. La femme ! c'est tout autre chose. Ce qui fait sa force, c'est sa faiblesse. Elle plie, se résigne, accepte, se sent incapable de la lutte, et on appelle cela de la force ! Quand la nécessité empoigne la femme, elle devient un instrument fatal ; elle a alors toute la dureté, toute l'implacabilité du destin ; on la croit et elle se croit déterminée ; non pas, mais elle entre dans la force des choses, elle devient un des ressorts de cette immuable volonté supérieure qui serait la fatalité si elle n'était la Providence, et alors sa volonté, ou ce qu'on appelle ainsi, et qui n'est rien autre chose que sa soumission, devient aveugle, sourde, implacable, féroce. La véritable volonté humaine est toujours accessible par quelque côté ; la pitié est souvent une grande force, mais la femme étant faible est cruelle ; elle a besoin de se prémunir contre elle-même, et, ne sachant souvent quel moyen prendre, elle devient atroce et le monstre se révèle. Depuis Adam, l'histoire est toujours la même ; la femme tente l'homme, le séduit, l'enchanté par mille tromperies doucereuses, le fait tomber de chute en chute, et, lorsqu'elle le voit perdu à tout jamais, elle l'abandonne..... Si la mère Ève n'a pas abandonné Adam, c'est qu'elle n'avait pas le choix, Mathusalem ne devant venir que trop tard.

III

Depuis je ne sais combien de temps le train filait sur les prairies de l'Illinois qu'on appelle les *rolling prairies*, à cause de leurs ondulations et de leur croupe flottante comme [87] la crinière d'une cavale au galop. Il fallait une journée entière pour atteindre Omaha, la plus grande ville de l'Ouest vierge, et qui ne se trouve encore qu'au tiers du chemin entre Montréal et San Francisco. Ah ! vous ne connaissez pas la longueur mortelle d'un pareil trajet ! Tant que les prairies s'étalent sous le regard, se balançant, ondoyant, envoyant mille senteurs qui arrivent à l'odorat comme des frissons parfumés, on se sent encore vivre et l'on se pénètre de cette grasse et savoureuse nature, on aspire largement et avec transport la fraîcheur odorante de l'espace ; mais bientôt l'ennui arrive d'un pas rapide, et la monotonie du

411 autre que

428 de l'ouest vierge

spectacle augmentant d'heure en heure, l'imagination sent peser sur elle comme un poids impossible à rejeter, les nerfs se fatiguent ou s'irritent, le regard se fixe avec colère sur ces champs qui se déroulent avec la même fécondité inflexible, et l'on ne tarde pas à éprouver un besoin fiévreux, impatient, brûlant, d'en finir. Que sera-ce donc lorsqu'on quittera les prairies pour les plaines, pour le grand désert américain qui a quatre cents lieues de largeur et qu'il faut traverser tout entier avant d'arriver à la Californie, cette oasis du Pacifique, cette perle humide qui jette au ciel mille rayons et qui en reçoit des splendeurs qui font rêver à l'Éden.... à cet Éden perdu par notre premier père, mais dont on retrouve toujours quelques morceaux, pour peu qu'on les cherche ?

Quatre cents lieues de désert lorsqu'on a déjà le désert en soi, lorsqu'à la solitude infinie de la nature s'ajoute la solitude mortelle du cœur ! Trois jours et trois nuits au milieu d'une désolation dans laquelle on avance sans cesse et qui sans cesse s'agrandit devant soi ! Toujours, toujours la même étendue jaune, la même mer de sable endormie, [88] les mêmes petites taches d'herbe sèche, roide, dévorée par le soleil, semblables à ces flocons d'écume salic qui flottent après l'orage sur la mer calmée ; on regarde, on regarde encore ; en vain l'on voudrait fermer les yeux, on est pris par le vertige de l'espace, et, même lorsque la nuit a descendu ses longs voiles du haut du ciel muet, il plane encore sur ces plaines sans bornes une sorte de clarté dure, semblable aux lueurs qui sortent des sépulcres, et l'œil continue d'en interroger encore les mornes profondeurs.

Aucun écho ne retentit jamais dans ces sourdes étendues livrées à l'éternel sommeil ; le sifflet de la locomotive ne rend qu'un son mat, aussitôt disparu que jeté dans l'air, et le bruit furieux du train roule sur un sol muet qui le reçoit sans y répondre. L'antilope frappe en vain de son pied léger, dans sa course gracieuse et rapide, cette terre inanimée, il ne fait que soulever un peu de poussière qui se confond aussitôt avec les souffles éphémères que sa course seule agite. Le chien de prairie, semblable à l'écureuil, debout sur sa petite meule de sable, dont le relief parsème seul l'aride et interminable plaine,

441 besoin, *mais un besoin* fiévreux 443 a *cinq* cents 449 cherche.
 // *Cinq* cents 459 et même 462 des *sépulcres*, et 466 disparu *qui se*
jette dans

regarde d'un œil qui n'est plus stupéfait cette tempête de bruit et de feu qui nous emporte ; lui aussi participe à l'immobilité de la nature où il a cherché un asile ; un vent affaibli fait seul parfois rouler un petit tourbillon de sable autour du trou qu'il habite, mais ce tourbillon ne dure qu'un instant et il s'affaisse comme une fumée qu'absorbe la flamme. D'autres fois, c'est un marais isolé qui se trouve dans ce désert on ne sait par quel oubli ou quel caprice de la nature ; la vue, même de cette eau croupissante, soulage déjà le regard et l'on peut voir de temps à autre quelque héron solitaire s'élever avec effort des bords de ce marais où de[89]puis de longues heures il restait pensif ; son vol lourd et mesuré agite pendant quelques minutes l'accablante tranquillité de l'espace ; puis, bientôt il a disparu, on n'entend plus le battement prolongé de ses longues ailes et l'œil ne voit dans l'étendue béante qu'un point noir qui disparaît, disparaît, s'efface et s'abîme enfin dans le néant qui l'engloutit ; et au milieu de ce silence immense, de ce désert vide d'où les trois règnes de la nature semblent s'être enfuis, la pensée, qui ne sait pas où se prendre, retombe sur elle-même comme accablée de son propre poids.

Oh ! les longues heures, les longs jours et les longues et interminables soirées que j'ai passés sur la plateforme des cars, incapable d'occuper mon esprit à quoi que ce fût, incapable de sommeiller, seul, seul, toujours, toujours seul ! Quand je gagnais mon lit, je n'y pouvais rester vingt minutes, je me relevais et j'allais me remettre sur la plateforme, indifférent à la poussière, à la fumée de la locomotive, bientôt même indifférent à la fatigue et à l'ennui. Que m'importait ! La terre était désormais partout la même pour moi et ne m'offrait plus nulle part qu'un tombeau. Ah ! je ne les oublierai pas ces heures horribles ; elles sont dans ma mémoire comme un tison ardent qui brûle toujours et ne se consumera jamais ; j'ai amassé là ce qu'une âme humaine peut contenir de fiel et de révolte contre un sort inexorable ; j'ai été torturé lentement, seconde par seconde, minute par minute, jusqu'à ce que ces secondes et ces minutes fissent des jours et des nuits entières ; j'ai compté chaque battement de mon cœur, et cela a duré toute une semaine ;

481 nature, la vue même
pensée qui 501 l'ennui ! Que
des

487 ailes, et 501 était partout

488 voit *plus* dans 509 minutes *fussent*

491

la souffrance ne se mesure pas au temps, mais à la violence ;
une semaine comme celle-là, c'est un siècle d'enfer.

*

[90] Un jour après le départ de Chicago, nous étions arrivés
à Omaha, dans le Nébraska. Je ne sais quel pressentiment s'em-
515 para alors tout à coup de moi ; j'eus envie de vendre mon billet
et de m'en retourner en Canada ; ah ! que ne l'ai-je fait ? Si
j'avais su alors tout ce qui m'attendait ! Mais le destin me pré-
cipitait de l'avant ; je refusai d'écouter toutes les voix intérieures
afin de ne pas laisser fléchir ma résolution, et, après une heure
520 de marche furibonde à travers les rues et les environs d'Omaha,
rendu plus dispos, ranimé, secoué par le mouvement, je re-
prenais le train qui allait m'emporter à six cent cinquante lieues
plus loin.

IV

525 Maintenant, parlons un peu de ce Ouest, de ce grand
Ouest, de ce *Far West* qui rappelle dans l'esprit tout un monde
d'aventures et qu'a si bien peuplé l'imagination de Cooper.
Allons-nous réveiller les ossements de ces innombrables tribus
d'Indiens qui s'y livraient un combat continu à la poursuite
530 des buffles sauvages, ou des pionniers intrépides qui se lan-
çaient dans ces régions inexplorées, emmenant avec eux tout
ce qu'ils possédaient, bataillant, guerroyant sans cesse, couchant
sous le ciel ouvert, obligés de défendre jusqu'au pauvre coin
de terre où ils reposaient, longue histoire de souffrances,
535 d'atrocités, d'héroïsme obscur [91] au terme de laquelle le Blanc
isolé, sans protection, a fini par l'emporter sur les tribus d'In-
diens aujourd'hui anéanties ou rejetées dans les régions
presque inhabitables du Nord ?

540 L'Ouest n'est plus rien de tout cela, il n'y a plus de *Far*
West. Le chemin de fer a tout changé ; il fallait autrefois quatre
à cinq mois pour se rendre en Californie par terre ; il ne faut
maintenant que neuf jours en partant de Montréal ; c'est pro-
saïque, mais c'est plus sûr. L'imagination n'a plus de champ ;
545 en vain elle veut peupler cette vaste étendue de dangers, d'em-
bûches, d'attaques soudaines faites par des Indiens sortant

516 et m'en 518 toutes voix 525 ce *ouest*, de ce grand *ouest*, de ce
far <ital.> *ouest* qui 530 ou de ces pionniers 535 obscur où le 538
du nord ? // L'Ouest

comme de sous terre, elle n'arrive qu'à se convaincre de ses puérilités et de son délire. Où il n'y avait autrefois que des Territoires, il y a maintenant des États ; la civilisation, encore jeune il est vrai, grossière, trop pressée pour prendre des formes, dure et aride, a remplacé la barbarie et l'état de guerre 550
 continuel de ces sauvages étendues. On ne voit plus d'Indiens que des misérables en haillons qui viennent mendier à l'arrivée des trains ; les mineurs et les aventuriers seuls ont gardé leur aspect farouche. Le désert américain a des petits villages échelonnés sur toute la ligne du chemin de fer ; quelques-uns 555
 même de ces villages, plus grands que les autres, prennent orgueilleusement le nom de villes, comme Cheyenne, Platte, Laramée, Ogden... Rien ne les distingue les uns des autres ; sortis du désert, ils en ont tous la monotonie et l'aspect uni- 560
 forme : un petit groupe de maisons blanches bâties sur le sable, sans un arbre, sans le plus petit ruisseau pour en rafraîchir l'aridité, voilà ce que c'est que tous ces villages jusqu'à ce qu'on ait atteint le versant des Sierras Nevadas, c'est-à-dire à cinq cents lieues de distance au-delà des prairies.

[92] Je ne sais pas ce que sont devenus les milliers et les millions de buffles qui parcouraient autrefois les plaines comme des ouragans de cornes et de pattes, toujours est-il qu'au- 565
 jourd'hui on ne peut plus en voir un seul ; ils se sont réfugiés vers le Nord-Ouest, en attendant que le chemin de fer du Pacifique Canadien les en chasse à son tour, et alors aura dis- 570
 paru peut-être à jamais cette race étrange de bêtes à cornes, et avec elle la dernière tribu d'Indiens guerriers. Quant au grand chemin du Pacifique Américain, sur lequel nous avons en Canada des notions si restreintes et même si fausses, il est temps sans doute que j'en dise quelque chose. 575

*

Et d'abord, qu'on dépouille son esprit de toute idée poétique, qu'on s'arrache à la fascination et au prestige de la distance, et qu'on se prépare à voir en face la plus âpre nature comme aussi les populations les plus dures d'aspect, de formes et de langage. Quand on a dépassé Chicago de soixante à 580
 quatre-vingts lieues, il faut absolument mettre de côté le vieil

547 des territoires, il
 qu'on a quitté les prairies

554 farouche ; le désert
 573 Américain sur

564 de marche, après

homme, oublier tout ce qu'on a été, ce que l'éducation, les
 relations, les habitudes et les préjugés vous ont fait. Il faut
 oublier qu'il y a de par le monde, dans des pays antiques et
 585 fort vénérables en vérité, des différences entre les hommes,
 des distinctions sociales, des classes étagées que l'on numérote,
 première, deuxième, troisième, jusqu'à ce qu'on arrive au bas
 peuple qui, lui, n'a pas de numéro, qui est simplement la mul-
 titude, chose trop vaste pour qu'on lui mette une étiquette ; il
 590 faut oublier d'avoir des manières ou plutôt des façons, sortes
 de câlineries toutes d'apparence [93] qui, chez les peuples poli-
 cés, remplacent souvent l'honnêteté, la franchise et la véritable
 politesse. Il faut oublier de faire ses excuses à chaque instant,
 d'avoir toujours son chapeau à la main, d'être arrogant ou
 595 dédaigneux envers quiconque ne paie pas de mine ; dans
 l'Ouest il n'y a ni société, ni manières, ni ce qu'on appelle com-
 munément l'éducation, et qui n'est souvent qu'une perversion
 déplorable du sens droit et de la pente naturelle. Les hommes
 y sont ce qu'ils sont, non ce qu'ils ont été ou ce qu'ils pourraient
 600 être, soit par leur famille, soit par leurs relations, soit par leur
 degré de culture ou des avantages tout d'extérieur et de surface
 qui ont tant de prix là où la forme est un culte : quiconque
 s'occupe et vit par lui-même est un gentleman ; le nègre qui
 fait votre lit dans le *Pullman Car* et qui frotte vos chaussures
 605 est un gentleman ; ne vous avisez pas de dire en parlant de
 lui : « *that man* » ; si vous apportez, quatre-vingts lieues plus
 loin que Chicago, le raffinement inutile, embarrassant et ridi-
 cule qu'on attache dans nos villes aux actes les plus insignifiants,
 on vous regardera comme un être fantastique. Mais d'un autre
 610 côté, soyez poli, obligeant et avenant envers tout le monde ;
 vous ne trouverez pas un homme dans l'Ouest qui ne vous
 rende service, s'il est en mesure de le faire, et il ne comprendra
 pas que vous l'en remerciez ; les hommes étant dans ces régions
 encore fraîches, absolument et essentiellement égaux, ils sont
 615 pénétrés de leurs devoirs les uns envers les autres et il n'y a
 pas d'obligés. Si l'on a confiance en vous, on vous donnera tous
 les moyens possibles de vous tirer d'affaire, on vous aidera, on
 vous poussera, sans songer si c'est du temps perdu ou si l'on
 oblige un ingrat ; le caractère essentiel de tous les actes de ces

586 classes *enfin* que 588 qui n'a 600 être soit 600 relations,
 leur 606 lui « *that* 610 monde, vous ne trouverez *personne* dans 613
 étant, dans

rudes habitants est d'être absolument naturel, dégagé de tout 620
 ce cortège de ré[94]flexions et de considérations avec lesquelles
 l'homme policé accompagne le plus petit service rendu. D'autre
 part, si l'on a quelque raison de se défier de vous, vous ne
 pouvez faire un pas sans rencontrer une difficulté ; en affaires 625
 surtout, on sera d'une rigueur et d'une exigence féroces ; il
 vous faudra justifier des moindres détails, des moindres lacu-
 nes. Que voulez-vous ? L'Ouest est un pays où l'on ne fait pour
 ainsi dire que passer, où les hommes sont nouveaux tous les
 jours, où chacun s'est fait soi-même, sans antécédents, sans 630
 liaisons, et où l'étranger, s'il prête le moins du monde au doute,
 ne peut être considéré que comme un aventurier de plus dans
 la patrie même des aventuriers. Si vous n'avez pas d'argent, et
 que vous vouliez faire un travail quelconque, on vous facilitera
 la voie ; mais, n'avoir pas d'argent et vouloir conserver un cer- 635
 tain orgueil qui résiste à la nécessité, c'est ce qu'on ne comprend
 pas. En un mot, l'homme de ces régions, qui sont encore en
 grande partie des étendues désertes, parsemées çà et là de
 villages et de petites villes, est avant tout l'homme de la nature ;
 il en a toute la rudesse, toute la bonté et en même temps toute 640
 la sauvagerie ; pour lui, c'est le fait ; l'apparence n'est rien, pas
 plus que la forme et les manières ; il faut justifier de tout à ses
 yeux, à moins d'avoir de l'argent, qui est la première des jus-
 tifications ; si ce dieu vous accompagne, on ne vous demande
 compte de rien et vous êtes un gentleman.

V

Mais revenons au chemin de fer du Pacifique. Grande en- 645
 treprise, oui, certes ! et, comme tout ce qui est grand, d'un
 enfantement difficile. Mais le difficile est relatif aux États-Unis.
 Pour le peuple américain, qui vole plutôt qu'il ne marche, pour
 qui concevoir et exécuter sont presque un même acte, les délais 650
 ne se mesurent pas à leur durée, mais à l'impatience de les
 subir, et les obstacles sont moins par le nombre que par l'in-
 tensité d'étonnement et d'irritation qu'ils produisent. Trois ou
 quatre années de retard, lorsqu'il s'agit de construire une voie
 ferrée de mille lieues, ce n'est rien, et cependant, cela paraissait 655

635 qui ne plie pas à 640 lui c'est le fait, l'apparence n'est rien pas
 642 l'argent qui 644 gentleman. // Deux mille deux cents lieues en chemin de
 fer. // Par A. Buies. // (Suite) // Mais 649 américain qui

énorme aux esprits actifs qui ont les secrets de l'avenir et qui dépassent leur temps.

On ne se douterait pas évidemment que c'est une raison militaire et politique qui a déterminé la construction du Pacifique Américain, après bien des démarches et des tentatives infructueuses. Cette grande route avait cela de commun avec notre Intercolonial, dont la principale destination était de nous préserver des Américains, et qui a été fait pour cet objet si solidement qu'au besoin ses ponts et ses remblais peuvent servir de remparts contre les attaques de toutes les armées des États-Unis. Avec un chemin de fer pareil, il n'est pas besoin de soldats ; on fait des terrassements, on pose des rails, et le Canada est invulnérable. Mettez cent mille hommes contre l'Intercolonial, et, en le voyant, ils seront convaincus de leur impuissance. Les initiateurs du Transcontinental américain avaient des vues presque aussi profondes, quoique moins belliqueuses : c'est la nécessité seule, au milieu d'une crise terrible pour le salut de l'Union, qui a décidé le gouvernement à donner son appui à la construction de la plus grande des voies ferrées qui existent.

Pendant longtemps les lointaines régions de l'Ouest n'avaient été protégées que par un système de forts isolés les uns des autres, et qui étaient loin de suffire aux besoins des *settlers* sans cesse poursuivis par les Indiens⁸. Pour atteindre les territoires qui produisent les métaux précieux, il fallait traverser six cents lieues de prairies et de plaines et combattre en chemin toute espèce d'ennemis, de sorte que la colonisation était tenue constamment en échec, et d'incalculables sources de richesses étaient perdues. Les hommes avancés songeaient bien

658 se douterait pas 659 Pacifique <texte de base : américain. Nous corrigeons d'après *le National*.>, après 662 Intercolonial dont 663 fait dans ce but si solidement, qu'au 666 soldats : on 670 du *transcontinental* américain 675 de l'ouest n'avaient

8. « *To protect her citizens spread over these wilds, from the Mississippi to the Pacific, from the boundaries of Mexico to the British possessions, the United States established a system of military forts and posts, extending north and south, east and west over this territory. Though productive of much good, they were not sufficient to meet the requirements of the times, and in many places settlers and miners were murdered with impunity by the Indians* » (G. A. Crofutt, *Great Trans-continental Tourist's Guide*, p. 13). Léopold Lamontagne suggère que Buies a pu emprunter des descriptions à un guide de voyage (voir *Arthur Buies, homme de lettres*, p. 139).

à un chemin de fer et au télégraphe, mais allez donc faire un chemin de fer à travers tout un continent presque désert, au milieu de difficultés jugées insurmontables par les esprits posés, ces sages qui, dans tous les temps, ont servi de bornes pour attacher les chevaux du progrès⁹. 685

« Quoi ! vous voulez construire neuf cents lieues de voie ferrée à peu près dans le vide ! Et où trouverez-vous les moyens pour cela ? Qui voudra courir de pareils risques ? Quel profit en retirerait-on ? Comment traverserez-vous les Sierras Nevadas, les Rocheuses, la chaîne des Humboldt ! des Wasatch ?... » etc., etc. 690

Voilà comment raisonnaient les hommes sérieux, les gens de bon sens qui apprécient les situations toutes faites, mais ne voient pas comment on peut en créer de nouvelles. 695

Cependant, le besoin devenait de plus en plus impérieux, et le nombre des esprits hardis qui réclamaient un chemin [97] de fer transcontinental augmentait tellement que le Congrès était comme assiégé, et la clameur publique devenait presque menaçante. Il fallait toutefois, avant de se lancer dans une entreprise si pleine de hasards, quelque raison décisive, quelque nécessité tellement urgente, tellement péremptoire, que le gouvernement fût forcé d'agir. C'est la guerre civile, malheureusement, qui amena cette nécessité. 700 705

La Californie, reléguée à l'extrême ouest, bien plus à la portée des États du Sud en révolte que de ceux du Nord, et pour ainsi dire abandonnée, penchait déjà, malgré la loyauté de son peuple, vers la séparation, et l'on parlait d'un troisième démembrement de l'Union américaine qui comprendrait plusieurs États et Territoires voisins. En face de ce danger nouveau, aussi terrible qu'imprévu, les sages comprirent enfin la nécessité de relier la côte du Pacifique avec les États de l'Est afin de pouvoir lui porter des secours rapides et soutenir sa 710 715

693 Humboldt ! »... // Voilà 698 impérieux et 699 hardis, qui 700 le congrès était

9. « [...] *old fogies shook their heads in the plenitude of their wisdom* [...] : No, sir, no ; the thing is totally absurd, impracticable, sir ; don't talk more of such nonsense to me » (G. A. Crofutt, *Great Trans-continental Tourist's Guide*, p. 13).

fidélité¹⁰. C'est alors, et alors seulement, qu'une charte fut accordée pour la construction d'un chemin de fer transcontinental. Le 1^{er} juillet 1862, le président Lincoln sanctionna un acte passé par le Congrès à cet effet¹¹, et le gouvernement s'engagea à prêter à l'entreprise tout l'appui nécessaire.

Cet appui consistait en octrois de terres par sections alternatives de vingt milles sur chaque côté de la ligne, équivalant à 12,800 acres par mille¹². Deux compagnies s'étaient formées, la *Central Pacific* et la *Union Pacific*, et toutes deux recevaient une étendue de terre comprenant à peu près vingt-trois millions d'acres. Le gouvernement émettait en outre des bons pour trente ans à six pour cent d'intérêt, dont le produit réalisé donnait aux compagnies seize mille, trente-deux mille, et quarante-huit mille dollars [98] par mille de construction¹³, suivant les difficultés de terrain que présentaient les différentes régions que la ligne devait traverser.

Cette émission de bons atteignait le chiffre énorme de cinquante-trois millions cent vingt-deux mille dollars, et ce n'était pas tout ; le gouvernement garantissait encore l'intérêt d'un égal montant de bons émis par les deux compagnies¹⁴. En s'engageant pour un montant aussi énorme, le gouvernement était loin encore de se considérer comme créancier, mais

718 le Président Lincoln 723 Deux Compagnies s'étaient 733 mil-
lions, cent

10. « [...] *the idea found favor with but few of our wise legislators until they awoke to the knowledge that even the loyal State of California was in danger of being abandoned by those in command, and turned over to the insurgents ; that a rebel force was forming in Texas with the Pacific coast as its objective point ; that foreign and domestic machinations threatened the dismemberment of the Union into three divisions ; not until all this stared them in the face could our national Solons see the practicability of the scheme [...]* » (*ibid.*, p. 13).

11. « [...] *in 1862 Congress passed an act, which was approved by President Lincoln on the first day of July of that year* » (*ibid.*, p. 15).

12. « *The government grant of lands to the great national highway, as amended, was every alternate section of land for 20 miles on each side of the road, or 20 sections, equaling 12,800 acres for each mile of the road* » (*ibid.*, p. 15).

13. « *In addition to the grant of lands and right of way, government agreed to issue its thirty year six per cent bonds in aid of the work, graduated as follows : For the plains portion of the road, \$ 16,000 per mile ; for the west most difficult portion, \$ 32,000 per mile ; for the mountainous portion, \$ 48,000 per mile* » (*ibid.*, p. 15).

14. « *The total subsidies for both roads amount to \$ 52,840,000. Government also guaranteed the interest on the companies' first mortgage bonds to an equal amount* » (*ibid.*, p. 15).

bien plutôt comme débiteur ; c'était pour lui non seulement une nécessité militaire et politique absolue mais encore en quelque sorte une spéculation, comme on peut le démontrer par quelques faits. Qu'était-ce que cent millions pour relier ensemble les deux lignes de côtes du continent américain et livrer le vaste espace intermédiaire à une colonisation désormais assurée, rapide et productive ? Le service public, sur cette immense étendue, coûtait autrefois huit millions par année au gouvernement américain, et cette somme allait toujours en augmentant, tandis qu'aujourd'hui le gouvernement n'a à payer que l'intérêt de ses bons qui s'élève à trois millions neuf cent mille dollars, et la subvention des compagnies qui comprend un million cent soixante-quatre mille dollars.

Ce calcul, purement matériel, est indépendant de toutes les considérations de premier ordre qui s'attachent à l'exécution d'une aussi gigantesque entreprise.

Il faudrait tenir compte aussi du grand nombre d'existences et de propriétés détruites par les Indiens antérieurement à la construction du chemin de fer, du montant considérable d'indemnités que le gouvernement payait tous les ans à ses employés sur les plaines, chaque fois que les Indiens causaient quelque dommage à leurs propriétés, des incalculables avantages que le transport des malles, le fret et les passagers retirent du chemin de fer ; il faut songer aussi que tout l'intérieur d'un continent, autrefois ravagé par les Indiens, a maintenant un passage facile et sûr, que les terres publiques en ont retiré une augmentation considérable de valeur, que les mines ont pris un développement prodigieux, et que la distance entre le Pacifique et l'Atlantique se trouve diminuée de près de vingt jours. Rappelons aussi que le chemin de fer ne devait être livré qu'en 1876, et c'est le 10 mai 1869, que le public en a pris possession, ce qui a sauvé au gouvernement sept années de dépenses qui ne peuvent pas être évaluées à moins de vingt millions de dollars, outre l'intérêt payable sur les bons pendant ces sept années.

*

740 spéculation comme 748 qui <Texte de base : s'élèvent. Nous corrigeons.> à 760 malles, du fret et des passagers retire du 768 mai, 1869 772 années. // <suite à la ligne 1095> Les

Qu'il me soit permis ici, pour faire un historique plus détaillé et plus complet de cette merveilleuse entreprise, de re-
775 produire l'exposé qu'en faisait un voyageur français à la fin de 1869, alors même que la ligne entière du Pacifique venait d'être livrée à la circulation :

« Les possessions américaines¹⁵, dit Rodolphe Lindau, ne s'avançaient en 1845, de l'est à l'ouest, que sur une zone mesurant un millier de milles au plus. Sur les côtes du Pacifique, un seul territoire, habité par de rares colons dépendait des États-Unis. Entre les limites extrêmes s'étendait un désert de 2,300 milles, embrassant d'immenses régions stériles et sillonné par deux chaînes de [100] montagnes dont les cimes couvertes de neiges éternelles, les épouvantables abîmes, les torrens furieux, les plateaux arides, les vallées inaccessibles, formaient aux yeux du public égaré plutôt que guidé par les récits de voyages, un tableau fantastique rempli de dangers et d'épouvante. On répétait de tous côtés qu'il était impossible de construire un chemin de fer au milieu de ces contrées inhospitalières, et qu'au lieu de se lancer dans de folles entreprises, il valait mieux s'occuper d'affaires plus pressantes et d'un intérêt plus direct. Heureusement pour l'histoire du progrès, il se rencontre des hommes qui ne reculent pas devant l'impossible, et l'Amérique, on peut le dire à sa gloire, est peut-être la terre la plus féconde en héros de ce genre.

780
785
790
795

« En 1850, le vieux Thomas Benton présenta au Congrès le premier bill relatif à l'établissement d'une voie ferrée se dirigeant vers le Pacifique. N'osant toutefois aborder de front le plan, jugé irréalisable, d'une ligne directe et non interrompue, il tourna la difficulté en proposant de construire la sienne dans les endroits praticables seulement, et de relier entre eux ces différents tronçons, dans les passages trop difficiles, au moyen de chaussées ordinaires. Ce bill, protégé contre l'oubli par l'autorité du nom de Benton et soutenu plus fortement encore par les événemens qui transformèrent si vite la Californie, finit par donner des résultats sérieux : en mars 1852, le Congrès vota une somme de 150,000 dollars pour l'étude de la meilleure route à travers le continent du nord. Dans la même année, six expéditions différentes s'organisèrent sous la conduite des in-

800
805
810

15. Lignes 778-865 : R. Lindau, *loc. cit.*, vol. 84, 1^{er} novembre 1869, p. 28-30. Ajout de Buies : *en 1845* (l. 779).

généralistes Steven, MacClellan, Saxton, Gunnison, Becwith, Wipple, Williamson et Pope. Elles furent suivies en 1854 de trois autres expéditions, le Congrès ayant alloué une [101] nouvelle subvention de 190,000 dollars pour achever les études commencées.

815

« Dix routes différentes, situées entre les 32^e et 40^e parallèles et partant de points qui s'étendaient depuis Fulton (Arkansas) jusqu'à Saint Paul (Minnesota) pour aboutir toutes à l'Océan Pacifique, entre la baie de San Diego (Basse-Californie) et Puget Sound (territoire de Washington), furent ainsi simultanément étudiées. C'était un grand pas de fait. L'entreprise, ainsi ébauchée, on en resta là pendant une dizaine d'années. Le parti du Sud, alors au pouvoir, représenté au Département de la guerre par Jefferson Davis, prétendait choisir les tracés qui se rapprochaient le plus de ses territoires ; le parti Républicain, de son côté, ne consultant aussi que ses intérêts, agissait dans le sens contraire, et pendant quelque temps on put croire que d'énormes dépenses de travail et d'argent avaient été faites en pure perte.

820

825

« À mesure que les années s'écoulèrent, les raisons de mettre les deux océans en prompt communication devinrent de plus en plus pressantes. L'importance des États de l'Ouest, de la Californie particulièrement, s'accrut de jour en jour. En 1861, on évaluait à 217 millions de francs le produit annuel des mines de métaux précieux exploitées dans les États du Pacifique¹⁶, et des populations entières se précipitaient vers ces terres qui semblaient dispenser la [102] richesse à tout homme hardi et intelligent. Restait cette grave question de finances : qui allait fournir les premiers 125 millions jugés alors nécessaires pour faire le premier pas sur cette route dangereuse, c'est-à-dire pour franchir les plateaux de la Sierra Nevada ? Les Californiens, habitués depuis la découverte de l'or à compter par millions et naturellement les plus intéressés dans la question, ne désespérèrent pas de pouvoir recueillir cette somme : ce furent eux qui les premiers tentèrent l'exécution pratique de la grande entreprise.

830

835

840

845

16. Note de R. Lindau : *La commission de statistique des États-Unis a évalué le rapport total de ces mines pour l'année 1867 à 375 millions de francs. La répartition s'opère ainsi qu'il suit : Californie 125 millions, Nevada 100, Montana 50, Colorado 50, Orégon et Washington 25, Idaho 25. Dans la même année, on a exporté de San Francisco 241,824,620 francs d'argent tout monnayé. En 1866, l'exportation avait été de vingt millions plus forte.*

« Un ingénieur civil, Thomas Judah, homme habile et d'un ferme courage, convaincu surtout et persévérant, eut l'adresse d'amener à ses vues quelques capitalistes de Sacramento, les
850 Huntington, Crocker et autres ; il leur persuada de lui procurer les fonds nécessaires pour étudier sur les lieux mêmes le passage des Sierras. Il partit dans l'été de 1860, et, après avoir affronté des fatigues sans nombre, il revint quelques mois plus tard, plus ardent que jamais et insistant de nouveau auprès de
855 ses amis sur la nécessité de consacrer une seconde campagne à l'exploration commencée par lui. Son enthousiasme fut contagieux, et au printemps de 1861 se formait à Sacramento, d'après les conseils de Judah, la compagnie du chemin de fer Central du Pacifique ; puis Judah se mit de nouveau en route
860 pour les montagnes. Le rapport publié par lui à son retour fut concluant sur la question qui paraissait le plus insoluble : il prouva qu'il était possible de traverser la Sierra Nevada à une hauteur de 7,000 pieds et avec une base de 70 milles au moyen de rampes dont les plus fortes ne dépasseraient pas 105 pieds
865 par mille.

« À partir de ce moment¹⁷, on ne perdit plus de temps ; on [103] était bien résolu d'aller en avant. La froideur des San Franciscains, qui ne se rallièrent que plus tard à l'entreprise, ne découragea point les capitalistes de Sacramento. C'était le
870 1^{er} octobre 1861 que Judah avait lu son rapport au comité. Le 11 du même mois, il se rendit à Washington en qualité d'agent de la compagnie et chargé de pouvoirs et d'instructions pour solliciter le concours du gouvernement central.

« Le moment ne paraissait guère bien choisi pour remplir
875 une semblable mission. L'Amérique venait de se partager en deux camps, le nord et le sud. Il n'y avait plus d'intérêt et de passion que pour les questions politiques. Toutefois le chemin de fer du Pacifique eut la bonne fortune de fixer à ce dernier point de vue l'attention publique. Les mines en quelque sorte
880 inépuisables de l'Ouest étaient seules en état de pourvoir aux exigences de la guerre civile. La Californie était, à proprement parler, le coffre-fort de la République. Il importait de mettre ses trésors en sûreté, et le seul moyen d'arriver à ce but était
885 d'ouvrir au plus vite des communications directes, rapides, sûres et faciles entre les États du nord et ceux du Pacifique. Il faut ajouter aussi que l'on s'était à cette époque accoutumé en

17. Lignes 866-905 : *ibid.*, p. 31.

Amérique à ne compter que par millions et milliards. Jamais, depuis que le monde existe, on n'avait dépensé autant d'argent pour les entreprises les plus gigantesques, que les Américains n'en dépensèrent en peu d'années pour s'entretenir. Des sommes énormes dont l'énoncé en temps de paix aurait fait hésiter les financiers les moins timides, et qui dans le Congrès aurait certainement soulevé des discussions interminables, passaient pour ainsi dire inaperçues. Le chemin de fer du Pacifique fut regardé comme une nécessité militaire. C'en [104] fut assez pour justifier tout ce qu'on pouvait tenter ou dépenser en sa faveur. Le bill relatif à la construction de la ligne et à la subvention de l'État fut soumis au Congrès par l'intermédiaire d'Aaron Sargent, représentant de la Californie ; il passa sans trop de difficulté, et fut, le 1^{er} juillet, approuvé par le président Abraham Lincoln. Divers amendemens, votés successivement le 3 mars 1863, le 2 juillet 1864, le 3 mars 1865, et le 3 juillet 1866, complétèrent l'acte du Congrès. La libéralité des subventions qu'il accordait dut satisfaire les plus exigeans directeurs de la compagnie.

« Voici quelles étaient ces subventions et privilèges¹⁸ : 1^o concession gratuite de 12,800 acres de terrains adjacents à la ligne pour chaque mille de voie, ce qui donnait pour le parcours entier un total de 16 millions d'acres de terrain, évalués, selon l'estime de 2 dollars 1/2 l'acre, à 40 millions de dollars ; 2^o un emprunt sous forme d'obligations d'État, remboursable en trente-six ans, à 6 pour 100 d'intérêt payable par le trésor public, et s'élevant à près de 30,000 dollars par mille de voie. La délivrance de cette subvention ne devait pas se faire dans la même proportion sur tous les points de la ligne ; les ouvrages les plus pénibles, tels que le percement de la Sierra Nevada et celui des Montagnes Rocheuses, avaient droit à une rétribution de 48,000 dollars par mille ; ceux qui, offrant moins de difficultés d'exécution, exigeaient encore des frais extraordinaires, 32,000 dollars par mille, le reste enfin à 16,000 dollars par mille ; 3^o le privilège d'émettre des obligations pour une somme égale à l'emprunt et ayant priorité sur ce dernier ; [105] ces obligations étaient remboursables en trente ans, et portaient un intérêt de 6 pour 100 par an ; elles équivalaient comme l'emprunt, à une somme d'environ 55 millions de dollars.

18. Lignes 906-1094 : *ibid.*, p. 32-36.

« Les deux compagnies entraient donc en campagne pour-
 vues ensemble d'un capital nominal et d'un crédit estimé au
 pair à 150 millions de dollars (40 millions de terrains, 55 de
 subvention officielle et autant d'obligations à émettre). Les frais
 930 généraux de construction, y compris les bâtimens de toute sorte
 et le matériel, étaient évalués à 150,000 dollars par mille, c'est-
 à-dire pour la distance totale de San Francisco à Omaha à
 94,900,000 dollars (474,500,000 fr.). Ces chiffres ne sont pas
 d'une exactitude rigoureuse, bien entendu : pour qu'ils le fus-
 935 sent, il faudrait attendre la publication des comptes de la com-
 pagnie ; mais ils serviront à donner une idée suffisante de la
 munificence du gouvernement américain et de la situation fi-
 nancière des deux compagnies au moment où les travaux al-
 laient être commencés d'une manière sérieuse. Faisons
 940 pourtant remarquer que cette situation n'était pas aussi bril-
 lante qu'elle le paraît au premier abord : les terrains alloués
 aux compagnies et figurant sur leur actif pour 40 millions de
 dollars, ne représentaient en réalité qu'une valeur *future*, car il
 était impossible d'en disposer autrement qu'en faibles parcelles,
 945 et au fur et à mesure que l'avancement de la voie les rendrait
 accessibles ; de plus le fonds d'emprunt et les obligations ne se
 vendant pas au pair, ils eurent à subir une dépréciation d'en-
 viron 10 pour 100, et les obligations ne furent pas toujours
 d'un placement facile.

« Telle qu'elle était, l'affaire n'en restait pas moins su-
 perbe ; et l'on ne perdit pas de temps pour en tirer tout le parti
 pos[106]sible. On trouva aisément des personnes honorables,
 dont les noms offraient des garanties solides, pour placer à la
 tête des deux compagnies. Le général John Dix accepta la pré-
 955 sidence de celle de l'Union ; M. Thomas Durant en fut nommé
 vice-président et directeur général. Celui-ci devint bientôt l'âme
 de l'entreprise, de hautes fonctions militaires et diplomatiques
 ayant obligé le général Dix à sacrifier sa position aux devoirs
 publics. En Californie, on choisit MM. Leland Stanford et Hun-
 960 tington comme président et vice-président du chemin de fer
 Central.

« Afin de se rendre compte des obstacles que, malgré l'aide
 énergique du gouvernement, les compagnies eurent à vaincre,
 il faudrait parcourir les rapports des ingénieurs Judah, Mon-
 965 tague, Gray, Dodge, Evans, Seymour, Reed, Casement et au-
 tres. Ils montrent jusqu'à l'évidence, et plus clairement que je

ne saurais le faire, l'incommensurable différence des modes de construction d'une voie ferrée dans les pays civilisés avec ceux auxquels on est forcé d'avoir recours au milieu d'un désert de plus de 3,000 kilomètres d'étendue. Le matériel du chemin de fer Central dut être commandé dans les États de l'Est, et ne put être amené en Californie que par la voie de mer, après avoir doublé le Cap Horn. L'Union, plus favorisée sous ce rapport, n'en eut pas moins d'immenses frais à payer pour le transport de son matériel jusqu'à Omaha, qui n'était encore qu'un simple village dépourvu de toute ressource. Des convois de vivres et d'approvisionnement de toute espèce durent constamment suivre les ouvriers ; c'étaient comme autant de villes ambulantes : on voyait dans ces campemens improvisés des églises, des restaurants, des hôtels, des *public houses*, des bureaux de journaux, des ateliers d'imprimerie, des tripots ; tout cela [107] s'arrêtait quelques jours, au plus quelques semaines, dans le même endroit, et poussait plus loin au fur et à mesure des progrès de la ligne.

« On traversa de vastes espaces sans trouver une goutte d'eau. Il fallait creuser sur place des puits artésiens ou pratiquer des rigoles communiquant avec des cours d'eau torrentiels souvent éloignés de plusieurs milles. Puis on avait à se défendre contre les agressions continuelles des tribus indiennes et à maintenir sans cesse l'ordre, chose peut-être la plus difficile, dans cette nuée de travailleurs. La compagnie de l'Union à elle seule n'employa jamais moins de 20 à 25,000 hommes. Et quels hommes ! il faut les avoir vus pour s'en faire une idée. Assurément un grand nombre d'entre eux étaient de braves et honnêtes ouvriers ; mais de quel amas de gens tarés et sans aveu ils étaient entourés ! Tout individu portait pour sa défense personnelle un et quelquefois deux revolvers, sans compter le *bowie knife* obligé. La loi de Lynch, la seule justice applicable en un tel milieu, régnait sans appel. On ne saura jamais ce qu'il y a eu de crimes et d'actes de violence commis dans cet étrange monde ; il fallait une main de fer pour le diriger et maintenir dans ses rangs une apparence d'ordre et de discipline. Disons cependant que les Mormons et les Chinois se conduisirent en général d'une manière exemplaire, et qu'il n'y eut presque pas de plaintes à formuler contre eux ; ils se distinguaient surtout par leur sobriété, tandis que l'ivrognerie était le vice le plus commun et le plus dangereux de leurs camarades. L'administration du chemin de fer Central n'hésita pas à recourir à la

force pour supprimer le débit des liqueurs spiritueuses ; elle
 1010 fit défoncer les tonneaux de whiskey, et renvoya les marchands
 se plaindre aux juges [108] de San Francisco ou de Sacramento.
 C'était un acte sage, mais d'une illégalité flagrante. La com-
 pagnie aima mieux payer des amendes aux plaignants que de
 souffrir plus longtemps les ravages de l'intempérance parmi
 1015 les ouvriers. Chose singulière, on n'est pas, sur cette terre clas-
 sique de la liberté, aussi scrupuleux que nous pourrions l'être
 en Europe : la violence, si elle est jugée nécessaire, n'y a rien
 qui blesse, et on la pratique ouvertement. "Je suis d'avis, écrivait
 l'ingénieur Evans au vice-président Durant, qu'il faut exter-
 1020 miner les Indiens ou du moins en réduire le nombre au point
 de les rendre inoffensifs. Pour en arriver là, on doit leur faire
 une guerre de sauvages et user de moyens que les non-inté-
 ressés qualifieront de barbares. Je suis persuadé qu'en fin de
 compte cette manière d'agir sera au fond la plus charitable et
 1025 la plus humaine."

« Je ne m'arrête plus aux embarras financiers que les deux
 compagnies eurent encore à démêler, et dont la principale
 cause fut la rareté du numéraire durant la guerre civile. Qu'il
 suffise de dire que ces derniers obstacles furent victorieusement
 1030 surmontés, et que les travaux purent marcher lentement
 d'abord, et plus tard avec une rapidité sans égale. J'ai cité plus
 haut un paragraphe de l'acte du Congrès en vertu duquel les
 subventions de l'État revenaient de droit aux compagnies en
 raison directe de la longueur de ligne construite par chacune
 1035 d'elles. Lorsque les deux sections se rapprochèrent de plus en
 plus l'une de l'autre, cette particularité devint la cause d'une
 véritable course au clocher. À mesure que les travaux s'avan-
 çaient, on voyait plus clairement dans le public que la voie
 ferrée du Pacifique était une noble entreprise au point de vue
 1040 de [109] l'État en même temps qu'une affaire lucrative pour les
 entrepreneurs. Dans les environs du point de raccord, les ter-
 rains ne pouvaient manquer d'acquérir une valeur exception-
 nelle. Il était important d'obtenir le contrôle de la section
 voisine du Lac-Salé, où le trafic devait être considérable. Puis
 1045 l'amour-propre s'en mêla ; ce fut entre les compagnies rivales
 à qui irait le plus vite. Les extrémités de chaque section pré-
 sentaient un spectacle des plus curieux ; les parties en cours
 d'exécution depuis Omaha et Sacramento étaient aussi animées
 que si elles eussent été en pleine exploitation. On ne songeait

plus à la dépense : l'essentiel était d'aller vite. Le nombre d'ouvriers employés atteignit en ce moment son maximum ; le matériel et les provisions affluaient vers les points occupés – sans relâche et naturellement pour ainsi dire. Il y eut beaucoup de gaspillage : un train venait-il à dérailler, on se contentait d'en retirer ce qui était entier, laissant le reste pourrir à côté de la voie. On posa deux milles de rails par jour, puis trois, quatre, cinq, et enfin dix. 1050 1055

« Le 10 mai 1869, sept ans en avance sur le terme fixé par l'État, les deux compagnies étaient arrivées au terme de leurs engagements. Des 1,775 milles formant la distance totale d'Omaha à Sacramento, on en avait construit 20 en 1863, 20 autres en 1864, 60 en 1865, 195 en 1866, 271 en 1867, enfin 1,092 dans les derniers seize mois depuis janvier 1868 jusqu'au commencement de mai 1869. 1060

« La section d'Omaha à Ogden, construite par l'Union, a une longueur de 1,030 milles ; d'Ogden à Sacramento (section du chemin de fer Central), la distance est de 748 milles. Il ne faudrait pas croire cependant que, pour avoir eu moins de chemin à faire, les Californiens aient [110] été battus par les unionistes. C'est le contraire qui est vrai, car en tenant compte des difficultés de passage dans la Sierra Nevada (les Montagnes Rocheuses, traversées par l'Union, n'offrent pas les mêmes obstacles), il avait toujours été admis que la plus longue partie du tracé du Pacifique serait construite par cette dernière compagnie. Après avoir franchi la Sierra, les Californiens exécutèrent en seize mois 562 milles, tandis que l'Union n'en acheva que 530 dans le même espace de temps. 1065 1070 1075

« Les Américains prétendent en manière de proverbe que, pour faire bien, il faut faire vite. Toutefois il n'est guère possible de construire 17 kilomètres de voie ferrée en un jour sans commettre par-ci par-là quelques fautes plus ou moins graves. On peut voir, d'après un grand nombre de faits, à quel point d'insouciance fonctionnaires et employés en étaient venus, combien ils méprisaient le danger et se jouaient de toute responsabilité. Je n'en citerai qu'un seul exemple, relevé par M. Snow, commissaire du gouvernement. "Un mécanicien reçoit l'ordre de faire avancer une locomotive ; il s'y refuse en disant qu'elle est en trop mauvais état, et qu'elle éclatera, si on la chauffe. On le renvoie du service. Un second mécanicien reçoit le même ordre, fait la même réponse et partage le sort de son camarade. 1080 1085 1090

Enfin un troisième est prêt à obéir. Il part. — Une heure après la machine faisait explosion, tuant du même coup l'ingénieur, le chauffeur et le mécanicien. Cela se passait à Rawlings Springs le 13 février 1869." »

*

1095 [111] Les États et territoires, situés dans le voisinage de la
 ligne transcontinentale, ne contenaient en 1860 qu'une po-
 pulation de cinq cent cinquante mille âmes, deux cent trente-
 deux milles de télégraphe et trente-deux milles de chemin de
 1100 fer. En 1870, il y avait onze cent mille âmes, treize mille milles
 de télégraphe et quatre mille deux cents milles de chemin qui,
 avec les lignes adjacentes, représentaient le capital énorme de
 trois cent soixante-quatre millions de dollars. C'était, il y a quel-
 ques années à peine, le désert où mugissaient et ondulaient
 1105 d'innombrables troupeaux de buffles, où les sauvages, cachés
 dans les gorges et les ravines, se précipitaient à l'improviste sur
 les groupes isolés d'émigrants et les massacraient sans pitié ;
 aujourd'hui, c'est la civilisation, triomphante et tranquille, qui
 s'avance dans la vaste solitude et la peuple à chaque pas en
 regardant fuir au loin devant elle tous les ennemis qui, jadis,
 1110 en faisaient la terreur.

Il faut que cette fuite ait été rapide, car il n'y a plus trace
 aujourd'hui de ces terribles Indiens qui, tantôt guettaient les
 convois d'émigrants sur la route, tantôt mettaient à sac leurs
 villages naissants ; ils ont disparu ou plutôt fondu sans retour,
 1115 et la vie des plaines n'offre plus rien de cet attrait formidable
 qui a si longtemps nourri l'imagination des romanciers. On peut
 voir encore les attelages primitifs des *settlers*, formés de grandes
 charrettes couvertes et de deux paires de bœufs, s'acheminer
 lentement dans les différentes routes qui rayonnent de chaque
 1120 côté du chemin de fer jusqu'aux établissements les plus reculés,
 [112] mais on ne voit plus d'Indiens que des misérables, dégue-
 nillés, sordides, restes avilis de tribus guerrières, hommes et
 femmes, qui viennent eux-mêmes prendre le train ou mendier
 à l'approche des voyageurs. Ils n'ont pas conservé la plus légère
 1125 teinte de cette poésie qui accompagne toujours la ruine,
 quelque lamentable qu'elle soit ; leur déchéance est hideuse et
 leur aspect repoussant ; ils sont tombés sans transition de l'état
 barbare dans l'abrutissement abject, et l'on se sent incapable de
 les plaindre en oubliant de suite ce qu'ils ont pu avoir autrefois
 1130 de fierté et de liberté.

Quant aux buffles, ils ne sont plus aussi qu'à l'état de souvenir ; on ne trouve pas même de voyageurs qui se rappellent en avoir vu sur le parcours de la ligne. Quelquefois un troupeau de bêtes à cornes paissant en liberté s'avise de traverser la voie ; alors tout le monde regarde, le train ralentit et le sifflet de la locomotive fait rage afin de jeter quelque effroi dans les rangs de ces passants intempestifs, mais rien ne peut les émouvoir ni changer leur allure ; ils restent jusqu'à ce qu'on arrive sur eux, et alors lentement, un à un, ils défilent, comme s'ils avaient la conscience de narguer la supériorité humaine. Peut-être l'ont-ils.... c'est encore curieux ; la bête à cornes ayant des dérisions, c'est assez fantasque et assez inattendu pour faire rêver ! Toujours est-il qu'il faut les attendre, et cela, pour cinq, dix, ou même quinze minutes, suivant leur bonne volonté : or, la bonne volonté d'un bœuf, c'est tout ce qu'il y a de plus posé, de plus impassible, de plus méthodique. Que l'homme soit obligé de la subir, cela paraîtrait irritant ; mais les passagers du Pacifique sont reconnaissants de toutes les distractions, même de celles qui les retardent. [113] Une centaine de bœufs, marchant l'un derrière l'autre, insensibles aux mugissements furibonds d'une locomotive, c'est un spectacle ! Et puis, on croit leur trouver un certain air sauvage ; il est impossible d'habiter ainsi la plaine immense en qualité de bœuf sans finir à la longue par avoir quelque chose de farouche, au moins dans le regard.... mais c'est une illusion ; la bête à cornes domestique ne se transforme pas, et c'est en vain que l'œil avide du voyageur cherche sur elle la bosse poilue du buffle qui lui donnerait tant de jouissances !

Quand le troupeau a fini de passer, c'est au tour du train qui reprend son allure, lente, aussi, oui, bien lente, car il semble que tout est calculé sur cette maudite route pour que le désespoir ait le temps de mûrir dans le sein des voyageurs. Le chemin de fer du Pacifique ne fait pas plus de dix-huit à vingt milles à l'heure, depuis Omaha jusqu'à Sacramento¹⁹, en Californie, une distance de sept cent soixante lieues.

1137 intempestifs ; mais

19. « [...] *You will never know how great a difference it makes to your comfort whether your train goes at the rate of forty or at twenty two miles per hour. This last is the pace of the iron horse between Omaha and San Francisco [...]* » (*Harper's New Monthly Magazine*, vol. 45, juin-novembre 1872, p. 873).

Il ne suffit pas d'être un chemin de fer pour aller vite, il faut être plusieurs chemins de fer, j'entends qu'il faut la concurrence qui est toujours un surcroît de vapeur et qui fait redoubler de vitesse. Le chemin de fer du Pacifique étant la seule ligne qui traverse le continent, il le fait comme bon lui semble ; le premier point est de ménager autant que possible la machine et les ressorts et les roues ; le second point est de rendre les passagers à destination. Qu'on mette pour cela trente à quarante heures de plus, c'est secondaire ; si le voyageur a un surcroît d'énervement et d'irritation, cela ne regarde pas la compagnie : on lui offrira comme consolation une ponctualité rigoureuse dans les heures d'arrivée et de départ.

[114] En effet, sur cette interminable route, je ne me rappelle pas que le train ait été en retard de cinq minutes à aucun des nombreux endroits où il s'arrête. Ces endroits se représentent à peu près tous les huit, dix ou douze milles ; ce sont en général de petits villages assis dans le sable sans un arbre, sans un ruisseau, et dont les trois quarts des maisons sont des *saloons*, expression adoucie pour *bars*, et l'autre quart des magasins de provisions, d'épiceries et de tous les objets de première nécessité ; ce sont autant de petits centres d'alimentation pour les *settlers* qui parcourent les plaines et pour les passagers de la ligne. Les Allemands forment la plus grande partie de la population de ces villages presque tous nouveaux ; les Canadiens n'y ont pas encore pénétré, c'est trop loin ; et comme il est entendu que nos compatriotes qui ont émigré aux États-Unis ne demandent qu'à revenir en Canada, ils veulent rester à portée pour pouvoir répondre au premier appel du gouvernement.

*

Toutes les six ou sept heures on arrive à une station plus considérable que les autres où les passagers ont vingt minutes pour prendre un repas²⁰. Ils se précipitent comme ils peuvent,

1171 semble : le 1172 roues, le 1182 sable, sans 1189 les *canadiens* n'y

20. « *Beyond Omaha, unless you have taken seats in a hotel car, you eat at stations placed at proper distances apart, where abundant provision is made, and the food is, for the most part, both well cooked and well served. [...] Sufficient time is allowed – from thirty to thirty-five minutes – to eat* » (*ibid.*, p. 873). Lindau, pas plus que Buies, ne partage cet avis : « Le service était si mal organisé qu'il n'était que prudent de faire un prompt usage des occasions de boire et de manger. En certains

ayant perdu en grande partie l'habitude du mouvement. Voici le restaurant de la gare à une piastre, et, de l'autre côté, trois ou quatre cabanons où vous aurez du blé d'Inde sous toutes les formes, des tartes aux mûres qui sont mûres au-delà de toute expression, des semelles d'émigrants qui se déguisent en vain sous le nom de [115] biftecks, des éclats de bombes sous le nom de gâteaux, tout cela pour le prix de cinquante cents, ce qui représente un prix réduit. Ces petits restaurants, qui font concurrence au pompeux restaurant de la gare, sont pour les voyageurs désespérés, ou ceux qui ont beaucoup d'espoir en l'avenir, et qui, en attendant, ménagent le présent. Ils débent toujours, à l'arrivée des trains, par faire un carillon de tous les diables, tandis que le restaurant de la gare, solennel et superbe, fait retentir une grosse cloche unique qu'on entend cinq minutes d'avance. Vous entrez ; sept ou huit nègres sont déjà au pas gymnastique pour vous offrir un siège et étaler devant vous une myriade de petits plats qui sont, pour les trois quarts, des variétés de maïs, des condiments et des desserts poivrés qui ont le goût de moutarde sèche. Quand il ne reste plus que cinq minutes pour le départ du train, on vous apporte la viande ; vous engouffrez la tarte avec le poivre, la côtelette et le maïs, le saucisson avec les confitures ; il se forme au dedans de vous une boule de ciment sur laquelle vous précipitez une tasse de café qui la met en fermentation. Sortant de là, votre estomac est ou paralysé, ou en ébullition ; vous éprouvez un besoin furieux du trapèze, mais la grosse cloche retentit de nouveau, et, à la course, vous rentrez dans la prison flottante. Si vous ne descendez ni au restaurant de la gare, ni aux caboulots voisins, vous aurez la chance d'attraper, à quelques rares stations, une tasse de café ou un verre de lait, que vous serviront, à l'arrivée, des petites filles ou des petits garçons qui font, aussi eux, leur concurrence. Prenez-en ; ce café sera toujours très-bon et très-chaud, il ne vous coûtera que six cents,

1219 saucisson *et les* 1224 nouveau *et* 1229 font aussi 1229
Prenez-en : ce

endroits, où les provisions affluaient sans doute, nous reçûmes jusqu'à six fois par jour avis de nous mettre à table au restaurant de la station ; mais d'autres fois il nous fallut passer des journées entières sans avoir autre chose pour apaiser notre appétit qu'un repas composé d'œufs d'âge équivoque, de jambon rance et de chicorée délayée dans de l'eau chaude » (R. Lindau, « Le chemin de fer du Pacifique », *loc. cit.*, vol. 84, 1^{er} décembre 1869, p. 575).

et le lait sera aussi riche, aussi pur que votre soif est intense. Du reste, sur toute la route du Pacifique, en quelque endroit que [116] vous vous arrêtiez, vous aurez toujours du café excellent ; c'est là une spécialité du désert, mais cette spécialité de-
 1235 vient elle-même monotone, et vous en êtes énervé alors même que vous commencez à en jouir.

D'où peut venir ce goût que les Américains ont pour le grand nombre de petits plats ? L'éparpillement, voilà une fan-
 1240 taisie ! L'homme se reconnaît en toutes choses et ses moindres actes sont un reflet de sa personne entière. L'Américain, qui émiette sa vie en maints endroits, qui ne s'arrête pour ainsi dire nulle part, qui touche à tout à la hâte, s'environne à table de
 1245 petits mets lestement préparés, qu'il goûte plutôt qu'il ne mange, qu'il abandonne encore tout fumants pour se transporter ailleurs, impatient de précipiter l'allure de son existence voyageuse. Le plat, c'est l'image de l'homme. L'Anglais massif
 place devant lui un quartier de bœuf et le découpe méthodiquement en longues tranches symétriques ; le Canadien, que
 1250 le patriotisme dévore, se complaît devant un dinde²¹ rutilant ou un gigot de mouton farci ; l'Américain veut au contraire sous ses yeux dix ou douze assiettes grandes comme le creux de la main, jetées pêle-mêle sur la table, et remplies des mets les moins sympathiques. Il n'a pas le temps d'avoir de l'ordre ;
 1255 le potage, les viandes, les hors-d'œuvre, le dessert, ce sont là autant de classifications, et il abomine les classifications : distinguer les aliments équivaut à distinguer les personnes, et l'homme de l'Ouest ne connaît ni l'un ni l'autre ; tout cela lui paraît une fiction des sociétés assez établies pour avoir du temps à perdre, et il entame indifféremment son repas par le mets
 1260 qui est le plus à sa portée.

*

1233 excellent, c'est 1236 vous commencerez à 1236 jouir. // Deux mille deux cents lieues en chemin de fer. // Par A. Buies. // (Suite) // D'où 1237 les américains ont 1238 fantaisie ? L'homme 1240 entière. L'américain, qui 1246 l'homme. L'anglais massif 1248 le canadien, que 1250 farci ; l'américain veut 1252 remplies de mets

21. « Dinde : n. m. 1. Personne peu intelligente. Ex. : les dindes de la Malbaie. 2. Dinde, n. f. Ex. : À Noël, nous mangerons un beau gros dinde. Le mot dinde, pris au masculin, semble vouloir s'imposer aujourd'hui. L'Académie réglera le litige » (N.-E. Dionne, *le Parler populaire des Canadiens français*, p. 250).

[117] Jadis – je ne sais jusqu'où cela remonte, mais il faut bien le croire, puisque c'est passé à l'état de tradition – jadis, on donnait, paraît-il, des repas sur le train même du Pacifique ; dans ces temps primitifs, le voyageur avait le temps de manger, il le prenait à sa guise, il choisissait son heure et il pouvait apporter à son repas la distribution classique à laquelle nous sommes habitués ; son estomac ne souffrait point de violences ni d'attaques à l'improviste ; on lui laissait le droit de digérer, qui est un des droits de l'homme non inscrits dans les constitutions, mais aujourd'hui la route du Pacifique est trop peuplée ; il s'est établi trop de villages et trop de stations pour que l'estomac ait pu conserver le premier de ses droits. Au restaurant du train on a substitué des restaurants placés de distance en distance, que ne peuvent plus saccager les Indiens, mais qui en revanche donnent une mort certaine à celui qui s'y arrête assidûment. On y arrive sans appétit, mais il faut manger, et manger à la course, parce qu'on en aura ensuite pour six ou sept heures à attendre, à moins qu'on ait apporté avec soi son panier de provisions.

Oh ! le panier de provisions, parlons-en. Voilà encore une illusion ! je n'ai pas vu de voyageurs qui, après avoir développé et renveloppé pendant deux ou trois jours leurs petits paquets de gâteaux, de jambon, de langue salée ou de poulet froid, n'en eussent par-dessus les oreilles de ce trouble vulgaire qui ajoute encore à la monotonie du voyage. Descendre au restaurant, même pour en revenir avec des spasmes et des étouffements, cela crée au moins une diversion. Manger chaud est un besoin impérieux de la nature ; voir la vapeur s'élever d'un plat, c'est sentir des vapeurs de soulagement monter du fond de l'âme ; et quand on s'est bourré pendant quarante-huit heures de saucisson et de galettes, il est impossible d'y résister plus longtemps, et l'homme s'incline devant le rosbif qui fume. Juste ciel ! quand je pense à ces restaurants meurtriers, j'éprouve encore des frémissements et des spasmes stomachiques. Vingt minutes seulement pour manger à contre-cœur et pas une minute pour prendre le plus léger exercice, et cela dure huit jours ! Pour suppléer au besoin de mouvement, on engloutit à la hâte deux ou trois tasses de café ; ensuite on remonte dans le train pour entendre encore cet infernal

1264 primitifs, le temps 1270 peuplée : il 1274 distance que
1274 les *indiens*, mais 1277 manger et 1298 café et l'on monte dans

1300 bruit des chars roulant sur la voie, bruit que rien n'apaise, ni
ne diminue ni n'arrête. Il n'y a pas de remède ni d'issue possible,
il faut continuer sa route. On est brisé, énervé au point que
tout devient insupportable ; la tête est en feu, l'estomac en
colère ; on sent mugir en soi une irritation qui s'augmente
1305 encore de son impuissance, qui grandit, grandit toujours à cha-
que pas qu'on fait sur cette implacable route dont le terme
semble fuir sans cesse ; alors, on regarde autour de soi, éperdu,
effaré par les premières atteintes du découragement. On est
captif, on est lié, il faut suivre le train. S'arrêter où ? et pourquoi
1310 s'arrêter ? Qu'y a-t-il autour de soi ? La plaine s'étend sous le
regard avide et l'on ne saurait y trouver nulle part un foyer où
reposer sa fatigue et consoler son ennui. Tout vous est refusé,
et chaque pas que vous faites est un surcroît de souffrance ;
incessamment le désert apporte un ennui qui s'ajoute encore
1315 à l'ennui des premiers jours ; l'abandon s'appesantit en quelque
sorte autour de soi : il devient [119] intense, inconsolable ; on
voudrait prier, demander grâce à la nature qui n'a plus pour
soi ni spectacle, ni beauté, ni attrait ; on lève les yeux vers le
ciel, il est muet, impassible comme la plaine ; on cherche un
1320 regard qui réponde au sien, une âme où l'on devine quelque
chagrin et qui, elle aussi, ait besoin de s'épancher ; mais non,
les hommes, comme l'espérance et comme le ciel, tout s'éloigne
de soi ; on enfonce de plus en plus dans le vide, et chaque
effort qu'on fait pour en sortir y replonge davantage, comme
1325 lorsqu'on marche dans le sable mouvant. Oh ! la vraie solitude,
le véritable isolement, le prisonnier condamné au cachot ne le
connaît pas ; on est seul, vraiment seul, lorsqu'on est au milieu
d'hommes qui n'ont pour soi ni un regard, ni une pensée, ni
une parole.

1330 Oui, pendant huit jours, je me suis traîné ainsi, au milieu
d'un bruit sans relâche qui brisait ma tête sans lui laisser une
heure de repos, pendant que des flots brûlants de souvenir
l'envahissaient comme une marée toujours montante. J'avais
entendu dire qu'on s'habitue à cela..... non, non ; au bout de
1335 deux jours, parfois on s'imagine s'être fait tant bien que mal
au vacarme et au mouvement des cars ; mais vienne le qua-

1308 du *désespoir*. On 1312 refusé et 1316 inconsolable, on
1320 quelque *douleur* et 1321 non les 1327 seul lorsqu'on 1330
jours... *est-ce bien vrai que j'ai pu passer huit jours* ainsi 1332 de *douleur et de*
regret l'envahissaient 1333 montante ? J'avais 1334 cela ; non 1335
jours parfois 1336 des *chars* ; mais

trième ou le cinquième jour, on n'y espère plus : l'état moral devient absolument comme l'état physique ; on éprouve cet engourdissement qui suit la violence des grandes douleurs, dans lequel on croit trouver l'indifférence et le calme, tandis qu'il n'est que la préparation sourde à de nouveaux chagrins que le moindre incident, le plus léger inattendu ramènera encore plus violemment qu'autrefois. Non, on ne s'habitue pas à l'ennui, c'est l'ennui qui s'habitue à nous ; alors qu'on recherche les plus petites consolations, on croit en trouver une dans l'œuvre du temps ; on prend toutes les fictions du cœur malade et toutes les espérances furtives pour des remèdes certains, mais le regret veille toujours et la cicatrice durcit, mais ne se ferme jamais.

Demandez au prisonnier renfermé pendant vingt ans s'il a oublié qu'il était libre ; non, demandez-lui plutôt si, de jour en jour, il ne sent pas et ne regrette pas davantage la liberté. Voyez dans leur cage la morne allée et venue des bêtes fauves, arrachées au désert, altérées d'horizon, avec leur grand œil ivre du souvenir du simoun, et qui dévorent tristement leur maigre provision d'espace ; voyez le bâillement navrant de tous ces captifs ; comme ils arpentent avec une monotonie infatigable ce plancher inflexible qui mure des pas autrefois sans bornes, qui plafonne le bond et qui encaisse des regards habitués au lever des étoiles. Ils ne vivent plus, ils meurent lentement. La vie n'est pas seulement le souffle, elle est dans le bonheur ou l'espérance qui l'anime ; en dehors de cela il ne reste plus que la machine humaine, poussée par ses ressorts ; une seule heure de joie entière contient plus de vie que dix ans passés à la poursuite d'un but qu'on ne s'est donné que par compensation.

1337 ou cinquième jour, on n'y peut déjà plus tenir, et lorsqu'arrive le terme du voyage, on 1346 temps : on 1349 jamais. La blessure qui est au fond de l'âme ne peut être atteinte par des consolations éphémères ; en vain il y passerait des flots de baume... la mer lave bien l'écueil, mais elle y déchire ses vagues qui retombent impruissantes, elle l'adoucit, le polit à la surface, mais elle ne peut l'entamer ni l'enlever. // S'habituer à la souffrance, quelle illusion ! demandez au prisonnier de vingt 1352 davantage le prix de la 1354 ivre de souvenir 1360 lentement ; la vie 1361 souffle, c'est le 1365 compensation. // Redire les impressions d'un voyage comme celui que j'ai fait est chose impossible ; je n'ai eu qu'une impression et elle a survécu et seule elle vivra aussi longtemps que moi ; mais je vais tâcher cependant d'en suivre la trace. Au lecteur, mon ami, j'ai voulu dire tout ce que j'ai été obligé de refouler dans mon âme pendant cinq semaines ; maintenant que j'ai exhumé mes regrets, que j'ai fait l'épanchement d'une douleur si longtemps concentrée, je vais essayer d'en secouer l'image, et de sortir de la monotonie où me retenait malgré moi le souvenir inflexible de tout ce que j'ai souffert. // Je

VI

Je crois l'avoir dit plus haut : pour aller de Chicago à Omaha, il faut une journée entière ; on quitte Chicago à dix heures du matin et l'on arrive à Omaha le lendemain à la même heure ; le trajet est de cinq cents milles exacte[121]ment, ou cent soixante-dix lieues en chiffres ronds. Si l'on prend au départ un billet pour San Francisco, on le paie cent dix-huit dollars en *greenbacks* ; de Montréal, le même billet coûte cent vingt-huit dollars en or²². Cela ne comprend pas le lit dans le *Pullman car*, détail important à ajouter, le lit vous coûtera de Montréal à Chicago cinq dollars ; de Chicago à Omaha trois ; d'Omaha à Ogden huit, et de Ogden à San Francisco six. En tout vingt-deux dollars. Je ferai ici une remarque qui étonnera peut-être ; les *Pullmans* du Grand-Tronc, que l'on suit de Montréal à Détroit, sont les meilleurs et les plus confortables de tout le trajet jusqu'à San Francisco. Comment le Grand-Tronc, qui est la plus atroce des voies ferrées qui existe, si l'on en excepte le chemin Gosford²³, peut-il avoir eu une pareille distraction ? c'est ce que je laisse à deviner. Dans les *Pullmans* du Grand-Tronc, outre que le voyageur est bien installé, il sent qu'il s'adresse à un domestique quand il parle au nègre qui fait son lit et qui frotte ses chaussures ; à mesure qu'on avance dans l'Ouest, la démarcation diminue de plus en plus, et, enfin, lorsqu'on arrive à Ogden, le nègre n'est pas seulement votre égal, il est tellement au-dessus de vous que vous avez envie de l'aider à sa toilette et de lui présenter toutes vos lettres de recommandation pour qu'il vous regarde d'un bon œil. Remarque toutefois qu'il fera son service exactement et rigoureusement, parce qu'il est payé pour cela, mais il ne se rappellera pas moins qu'il fut autrefois esclave, qu'il appartient aujourd'hui à la

1382 atroce *voie ferrée* qui 1383 distraction, c'est

22. Quatre types de dollars avaient alors cours aux États-Unis : 1° les *gold notes* : la valeur du dollar, comme celle des autres monnaies, était liée aux réserves en or du gouvernement ; 2° les *bank notes* : émis par les banques pour un montant maximum équivalant à 90% de leurs réserves en obligations du gouvernement américain ; 3° les *greenbacks* : émis par le gouvernement américain pour la première fois durant la guerre de Sécession ; 4° les *silver notes* : liés à la valeur du minerai d'argent.

23. Le chemin Gosford, ouvert à la circulation en 1835, reliait Lévis à Sherbrooke par la seigneurie de Sainte-Croix et les cantons de Nelson et de Halifax.

grande caste des libérés, et qu'il croit devoir venger sur les Blancs toutes les humiliations, les dédain et l'abjection qu'il a eu à subir.

*

[122] Rien n'égale l'arrogance de l'esclave devenu subitement homme. Comme il ne connaît que l'éducation de la servitude, il n'a aucune conception de l'égalité et ne peut voir partout que des maîtres et des serviteurs. Devenu libre, il croit que c'est à son tour d'être maître, et, s'il le pouvait, au lieu de faire votre lit, il vous donnerait la bastonnade. Chose à remarquer, le nègre reconnaît de suite le Blanc du Sud et il a pour lui un respect instinctif ; quant au Blanc de l'Ouest, il lui tape sur le ventre et lui demande d'allumer son cigare au sien. C'est pourtant l'homme de l'Ouest surtout qui l'a affranchi ; mais dans ce rude et grossier personnage, le nègre voit bien plutôt un égal et oublie vite que c'est un libérateur.

Dans les trains de l'Est, le conducteur lui-même apprécie sa situation relative et comprend tous les égards qu'il doit aux passagers : dans l'Ouest, le *conductor* est le premier *gentleman* du train ; c'est le mieux mis, le plus élégant, le plus propre, et, en vérité, le plus policé. Il a l'habitude de ces longs voyages où le passager finit presque invariablement par une démoralisation complète et néglige les soins de sa personne ; il sait mieux se tenir en ordre et éviter les souillures de l'atmosphère, de la chaleur et de la locomotive. Pour lui les banquettes bourrées n'ont pour ainsi dire pas de poussière, et le tuyau de l'engin pas de fumée ; il se tient à l'abri dans son petit compartiment privilégié et n'en sort que lorsque c'est absolument nécessaire. Il ne fait jamais plus de trente-six heures de suite dans les cars, et cela deux ou trois fois seulement par semaine ; il a pu ainsi facilement [123] s'habituer à la vie de chemin de fer, sans trop de fatigue ; il en connaît toutes les ressources et se protège contre tous ses désagréments, tandis que le voyageur, qui fait d'un trait huit cents à mille lieues, finit après deux ou trois jours par être las de toutes les précautions en les voyant à peu

1396 qu'il lui faut venger 1403 maître et 1405 du sud et 1406 de l'ouest, il
 1408 de l'ouest surtout 1408 mais chez ce 1411 de l'est,
 le 1413 dans l'ouest, le 1423 heures suivies dans 1427 voyageur au
 contraire, qui 1429 jours, par

1430 près inutiles. En outre il a un besoin invincible de mouvement, il va d'un car à l'autre, se tient sur la plateforme où la suie et la poussière l'inondent sans qu'il en tienne compte ; pour se distraire, il fume à outrance dans des compartiments où les banquettes gémissent sous le poids des bottes et en retiennent
 1435 toute la malpropreté ; il a beau se laver, se brosser, se peigner vingt fois par jour, rien n'y fait ; plus il se débarbouille, plus il en a besoin, car la peau nettoyée prend plus vite la poussière ; enfin, de lassitude, il laisse là tous les expédients et s'abandonne à l'horreur de son sort.

*

1440 Les dames évitent mieux que les hommes toutes ces misères d'un long voyage. Tranquillement assises, voilées, gantées, résignées et patientes, elles échappent en partie aux inconvénients qui désolent l'homme, et peuvent les subir plus
 1445 longtemps. Elles ne descendent pas à chaque station alimentaire, tant s'en faut ; c'est plutôt pour elles que le panier de provisions est resté un compagnon de voyage ; elles se font dresser une petite table devant leur banquette, mangent de compagnie deux ou trois ensemble, lentement, et font remplir de temps à autre leur bidon de lait ou leur carafon de vin. Elles
 1450 se prémunissent tant soit peu contre l'ennui en ayant soin de ne pas voyager seules sur ce long [124] trajet ; elles ont toujours quelque compagne sinon un compagnon ; en outre, tous les égards et toutes les commodités sont pour elles, ce qui offre une compensation appréciable²⁴.

*

1455 Il y a toutes les sortes de monde possibles sur ce chemin du Pacifique, qui est la seule route d'un littoral à l'autre du continent américain ; mais, hommes et femmes, quel que soit l'habit qu'ils portent, quel que soit leur luxe ou leur richesse, ont presque universellement un aspect vulgaire et des façons
 1460 qui sentent la boutique. Parmi les femmes, quelques-unes af-

1437 besoin *et plus il est sale*, car *une peau nette* prend plus vite la poussière *qu'une peau souillée* ; enfin 1443 peuvent le subir 1451 sur *un long* 1457 américain, mais

24. « On peut dire qu'en Amérique la présence d'une femme est une sorte de protection pour l'homme qui l'accompagne. [...] Partout elle est entourée de respects et d'égards [...] » (R. Lindau, « Le chemin de fer du Pacifique », *loc. cit.*, vol. 84, 1^{er} décembre 1869, p. 566-567).

fectent de la hauteur et de la transcendance, surtout lorsqu'elles sont chargées de bijoux et qu'elles ont pris l'un des deux compartiments réservés qui sont à chaque extrémité du *Pullman car* ; les maris ou les fils de ces dames cependant, restent assez unis et n'ont pas l'air convaincus d'une supériorité quelconque ; c'est toujours cela. 1465

On ne s'amuse pas beaucoup avec des voyageurs de ce calibre, et leur conversation, quand il leur arrive de se desserrer la bouche, manque de piquant. L'artiste et le poète se trouvent au milieu d'eux dans une solitude plus profonde que celle du cachot, et cette solitude s'accroît encore de l'irritation qu'on éprouve à voir autour de soi tant d'êtres avec qui l'on ne peut entamer le moindre sujet sympathique ou instructif. J'avais entendu dire en partant de Montréal et ensuite de Détroit : 1470

« Quel délicieux voyage vous allez faire ! il y a toujours nombre de Français qui vont de New York à San Francisco ; vous aurez des distractions à l'infini ; le trajet est long et [125] pénible peut-être en chemin de fer, mais vous y trouverez tout le confort possible ; les dames vous feront oublier la fatigue de la route, et puis vous ferez aisément des connaissances ; vous ferez même des amis qui seront peut-être les meilleurs et les plus vrais de tous ceux que vous aurez eus... » Hélas ! les amis ne se font plus lorsqu'on a perdu foi dans toutes les affections et que les nouvelles offrent tant de périls qu'on les redoute plutôt qu'on ne les recherche ; on ne se sent pas d'attrait à lier connaissance avec des gens qui n'ont ni votre éducation, ni vos habitudes, pour qui tout ce que vous aimez est étranger ou puéril, dont l'objet unique de la vie est la recherche de la fortune et qui consacrent à ce soin vulgaire toute l'activité de leur esprit ; on se tient loin d'eux avec un pudique dédain plutôt qu'on ne s'en approche, tant la pensée intime a quelque chose de sacré qu'on n'aime pas à ternir par de futiles liaisons. 1475 1480 1485 1490

Je n'ai pas vu un seul Français pendant les six jours que j'ai passés en chemin de fer, depuis Chicago jusqu'à la Cali-

1476 de français qui 1485 qu'on les 1490 plutôt que de s'en approcher ; la pensée intime et le regret ont quelque 1492 liaisons. Le proverbe « Quand on n'a pas ce que l'on veut, il faut bien prendre ce que l'on a » ne s'applique pas à tout le monde, et je trouve, pour moi, que lorsque rien ne peut remplacer ce qu'on [a] perdu, il vaut encore mieux rester avec la grandeur douloureuse de ses souvenirs, qui empêche l'âme de déchoir et donne la certitude qu'on est digne au moins du bonheur si l'on ne peut pas le trouver. // Je

1495 fornie. Peut-être était-ce un voyage exceptionnel ; à cela je re-
 connaîtrais un des traits de la fatalité qui me poursuit jusque
 dans les moindres circonstances.

Je n'ai pas trouvé, non, ni parmi les hommes ni parmi les
 femmes qui m'ont accompagné pendant toute une semaine,
 1500 une seule personne dont la conversation m'offrit un intérêt de
 cinq minutes. J'ai en vain cherché parmi ces dernières une
 figure assez attrayante pour faire oublier quelques instants la
 disposition malheureuse de mon esprit, mais il y avait sur ma
 pensée je ne sais quel voile qui me dérobaît la vue de tout ce
 1505 qui aurait pu la distraire ou la charmer.

*

[126] Une fois seulement, – c'est après avoir quitté Omaha
 – je crus trouver une femme qui me ferait passer quelques
 heures sur les longues journées du voyage. Elle occupait la
 même section que moi dans le *Pullman car* ; elle avait un air
 1510 plus distingué que les autres et, comme elle était seule en ap-
 parence, je m'approchai d'elle. Son accueil fut encourageant ;
 alors je crus devoir me faire connaître : ce fut là mon malheur.
 Je lui déclarai mes noms et qualités, je lui fis voir, pour dissiper
 toute crainte d'imposture, quelques lettres de recommandation
 1515 et les entrefilets des journaux au sujet de mon départ du Ca-
 nada. Juste ciel ! persécution obstinée du sort ! cette femme
 était un bas-bleu. Le bas-bleu, lecteur, c'est le hanneton, c'est
 le vésicatoire, c'est la mouche-à-miel de l'homme de lettres. Dès
 qu'elle vit que j'étais un écrivain, je fus perdu. La bas-bleu de
 1520 l'Est, c'est déjà exaspérant, mais que dire du bas-bleu de
 l'Ouest²⁵ ! Le vernis de lecture et de savantisme jeté sur cette
 couche raboteuse ! Que faire ? j'étais pincé : la résignation dans

1497 circonstances. *Qu'on se rappelle bien que j'avais aucun objet en vue et que je n'allais pas en Californie pour y chercher aventure ou carrière : aussi avais-je besoin plus que tout autre de remplir, ou au moins de désassombrir le vide de ma vie. Eh bien ! je n'ai* 1498 *trouvé, ni* 1501 *cherché au milieu des femmes une*
 1503 *esprit : il* 1505 *charmer ; je restais en moi-même, avec une âpre jouissance,*
de trouver mes regrets assez profonds pour mériter de m'occuper tout entier. // Une
 1513 *mes nom et* 1519 *de l'est, c'est* 1520 *de l'ouest ! Le*

25. Sur ce point, l'opinion de Buies diffère radicalement de celle de Lindau : « Il est impossible, je crois, si je consulte ma propre expérience, de trouver des compagnons de voyage plus aimables que les jeunes femmes américaines. Pour ma part, je n'en souhaite pas d'autres » (*ibid.*, vol. 86, 1^{er} mars 1870, p. 132).

un cas pareil est sublime. Le bas-bleu est la seule femme qui ne se sauve pas de l'homme ; je jetai un regard désespéré de côté et d'autre ; je crus voir une assez jolie figure, mais celle-là évidemment se serait moquée de moi ; cependant j'aime mieux la femme qui me rit au nez que celle qui me fait suer à grosses gouttes dans l'impuissance de m'en défaire. Mais il était trop tard, et puisque le ciel était contre moi, je baissai la tête et reçus en frémissant ce nouvel outrage de la destinée.

[127] Tout le long de la route je fus condamné à un système de politesses irritantes qui heureusement, une fois remplies, me donnaient une excuse pour m'échapper. Le bas-bleu est un être qui ne mange pas, qui ne dort pas, qui méprise toutes les nécessités de notre pauvre nature, et dont les caprices sont formidables par le nombre et la variété. Le mien ne tenait à la terre que par des filaments barbouillés d'encre ; cette femme avait apporté avec elle toute une papeterie et elle écrivait vingt lettres par jour sans compter les impressions de voyage ; et que de notes, grand Dieu ! Elle ne dormait pas, elle était extrêmement énervée, et de la voir, et d'en avoir soin ajoutait à mon propre énervement qui, cependant, aurait pu me suffire.

Elle disait qu'une seule chose la soutenait, le café, et à chaque station où le train arrête pour les repas, il me fallait aller lui en chercher une tasse et perdre sept à huit minutes à l'attendre. Parfois je m'esquivais, mais comme j'avais bien plus besoin de mouvement que de nourriture et que je ne pouvais marcher que sur la plateforme de la gare, elle ne tardait pas à m'apercevoir et je voyais aussitôt apparaître par la croisée du car la tasse inévitable. Elle était maigre et sèche et disait que le lait fait engraisser, mais elle se gardait bien d'en prendre ; au reste, créature d'une intelligence réelle et qui aurait pu plaire sous certains rapports comme femme, si elle avait voulu consentir à être moins homme.

VII

[128] Nous quittons Omaha entre onze heures et demie et midi. Il reste encore six cent trente lieues à faire pour atteindre

1523 pareil, est 1524 de vous, je 1537 d'encre ; elle avait 1542
 qui cependant aurait 1553 femme si 1554 homme. — *Je l'abandonne.*
 // Deux mille deux cent lieues en chemin de fer. // Par A. Buies. // (suite). // Nous

San Francisco ; désormais, il n'y a plus qu'une seule ligne de chemin de fer, c'est la *Union Pacific*. Le convoi est plein, tous les lits sont pris et le nombre des cars s'élève bien à dix ou douze ; c'est ainsi, paraît-il, tous les jours.

La ligne du Pacifique est quotidienne, comme le lecteur le sait déjà ; mais ce qu'il ignore peut-être, c'est l'aménagement à l'intérieur des cars. Il n'y a pas, comme je l'ai dit plus haut, de restaurant dans le train²⁶ ; il n'y a pas non plus de char-salon, et quelquefois seulement il y a un char-fumoir sur une partie de la route. Le train du Pacifique est absolument semblable aux trains de l'Est, à l'exception qu'il renferme moins de confort, moins de luxe, et qu'il se salit bien davantage²⁷. À part le train régulier de la malle, il y a aussi des convois d'émigrants constamment sur la route et des trains de fret qui couvrent parfois jusqu'à un quart de mille de longueur.

Le billet que vous avez acheté en partant de Chicago est bon pour toute votre vie durant, et s'il vous plaît de vous arrêter en chemin, vous trouverez aux principales stations, même du désert, un hôtel assez confortable où, moyennant trois dollars par jour, vous aurez des repas fort honnêtes, du mais à profusion, sous toutes les formes possibles, du thé à la glace et surtout du café toujours excellent.

*

[129] Quelques heures après avoir quitté Omaha, on entre de plain-pied dans cette formidable région de l'Ouest où se commettent tant d'attentats, et où, il y a quelques années à

1559 Pacific qui transporte les passagers et le fret jusqu'à Ogden, où elle sera remplacée par la *Central Pacific* <deux mots en italique>. Le 1560 dix à douze 1561 jours ; la ligne 1564 pas comme 1575 chemin vous 1580 entre en pleine pièce dans 1581 de l'ouest où 1582 où il

26. Selon l'auteur de l'article du *Harper's New Monthly Magazine*, il y avait encore un restaurant dans le train — « *a hotel car* » — en 1872 (p. 873).

27. Ici encore, l'opinion de Buies diffère de celle de *Harper's* (p. 873) et de Lindau, ce dernier estimant que les trains américains, comparables aux trains suisses au chapitre du confort, sont supérieurs aux trains français (R. Lindau, « Le chemin de fer du Pacifique », *loc. cit.*, vol. 84, 1^{er} décembre 1869, p. 565).

peine, la vie était si sauvage, si aventureuse, qu'aucun homme ne pouvait s'y risquer sans son pistolet ou son couteau. Aujourd'hui même, à mesure qu'on s'éloigne de la grande route du chemin de fer, les dangers se multiplient et les hommes sont de plus en plus farouches. 1585

La loi ne saurait avoir grande force là où il n'y a pas de société organisée, et le *lynch* est le moyen suprême. J'ai entendu dire par un tout jeune homme qui avait accepté un bureau de télégraphe dans un village du Colorado, que lorsqu'il partait de chez lui le matin, il ne savait pas s'il y reviendrait vivant le soir, et qu'il ne se passait guère de semaine sans qu'il vît pendus à quelques arbres, devant sa porte, deux ou trois mauvais diables qui en auraient fait autant à leurs ennemis, s'ils avaient eu le dessus sur eux. 1590 1595

On peut voir partir de chaque station importante des diligences traînées par quatre mulets, recouvertes d'une toiture en toile maintenue par des arceaux, et remplies de hardis pionniers qui s'en vont à des distances de trente, quarante, cinquante lieues, jusqu'aux endroits où il n'y a plus d'établissements. Ils vont chercher quoi ? la fortune sous toutes ses formes ; ils n'ont peur de rien et sont prêts à disputer chaque pas fait de l'avant. Il faut voir ces [130] rudes types, débraillés, osseux et sveltes, au pas indolent et hardi à la fois, figures anguleuses et franches, regard dont aucune inquiétude, aucun regret n'atténue l'assurance dans la force personnelle et la foi dans l'aventure, pour se faire une idée de ces pionniers qui marchent bien en avant des civilisations et qui frayent des routes là où le compas n'a pas encore mesuré l'étendue. 1600 1605 1610

*

Vingt-six heures après avoir quitté Omaha, l'on arrive à Cheyenne, petite ville bâtie dans le sable qui contient 3,000 habitants, et où il n'y avait qu'une maison, une seule, en 1867²⁸.

1583 si *aventurière*, qu'aucun 1588 force où 1589 organisée et
 1590 homme *encore*, qui 1595 avaient été les vainqueurs. // On 1599 ar-
 ceaux et remplies de ces hardis 1608 ces rudes pionniers 1612 contient
 trois mille habitants et 1613 en 1867. Déjà

28. « *By the census of '69 Cheyenne contains 3.000 inhabitants. [...] On the fourth day of July, 1867, there was one house in Cheyenne, no more* » (G. A. Crofutt, *Great Trans-Continental Tourist's Guide*, p. 43).

Déjà l'on s'y trouve à une hauteur de six mille pieds au-dessus du niveau de la mer, sur un sol volcanique rempli de débris fossiles²⁹.

Dans cette petite ville, qui date de cinq à six années à peine, il y a déjà un journal quotidien, une revue mensuelle, de beaux édifices, des fabriques considérables et des ateliers où l'on prépare l'agate, cette jolie pierre qui, montée sur l'or californien, constitue le bijou préféré des Américains. C'est à Cheyenne que se font aussi la plupart des chaussures pour les *settlers* de l'Ouest et ces selles bizarres, tout exprès pour des hommes qui passent des journées entières à cheval³⁰ et qui ont souvent des trente à quarante milles à faire d'un établissement à un autre. Le cheval des plaines ! Il ne faut pas, lecteur, rêver à la cavale de l'Arabe. Celui-ci est un petit animal, d'assez maigre apparence, au galop mesuré, fait plutôt pour la fatigue que pour la course, qui [131] ne coûte guère plus de soixante à quatre-vingts dollars et qui doit se contenter de peu par nécessité ou par nature.

Il n'y a pas longtemps que Cheyenne s'est débarrassé de ses cabanons de jeu et de danse, remplis du matin au soir du vacarme de l'orgie ; le meurtre au couteau et au pistolet y était d'une occurrence journalière. Un beau jour, quelques citoyens déterminés formèrent un comité de vigilance, s'emparèrent des plus hardis *desperadoes*, de ces *roughs* terribles qui sont encore en bien des endroits reculés la terreur de l'Ouest, et les pendirent sans façon sur une colline en les laissant exposés pendant des semaines entières. Depuis lors, la ville est tranquille³¹, et

1630 dollars, et

29. « *The elevation is 6.041 feet. [...] The subsoil shows volcanic matter, mixed with marine fossils, in large quantities* » (*ibid.*, p. 43).

30. « *The Cheyenne Leader, daily and weekly [...] The Wyoming Tribune is a live Republican journal [...] The manufacture of moss agate jewelry has grown into an extensive trade [...] Cheyenne has several manufactories, the usual local manufactures, such as boots and shoes, saddlery and harness making, being carried on to some extent. [...] The herdsman and soldier must have a saddle which will not hurt his horses back, and in which he can sit for hours, and, at times, for days, without being "murdured" by the torture* » (*ibid.*, p. 43-44).

31. « *At one time Cheyenne had her share of the "roughs" and gambling hells, dance houses, wild orgies ; murders by night and day were rather the rule instead of the exception. This lasted until the businessmen and quiet citizens tired of such doings, and suddenly an impromptu vigilance committee appeared on the scene, and several of the most desperate characters were found swinging from the end of a rope, from some convenient elevation. [...] At the present time, Cheyenne is an orderly and well governed town* » (*ibid.*, p. 43).

l'on peut y vivre à la condition de n'y pas mourir d'ennui ou d'être propre à toutes les existences.

*

Nous avons fait ici cinq cent seize milles à partir d'Omaha et il en reste autant à faire pour atteindre Ogden, près du grand Lac-Salé ; c'est donc encore une journée de marche. Nous sommes dans le territoire du Colorado ; nous traverserons celui du Wyoming et nous atteindrons l'Utah où se trouvent les Mormons, peuple si intéressant en ménage que les voyageurs ont presque toujours envie de rester au milieu d'eux et de se convaincre par l'exemple combien il faut de femmes pour égaler un homme. Nous avons traversé, depuis le départ de Montréal, toute la province d'Ontario, les États du Michigan, de l'Illinois, de l'Iowa et du Nebraska, et nous avons entamé le Colorado, cette perle de l'Ouest central, comme l'appellent les *settlers*. Six cents lieues déjà [132] en moins de cinq jours, cela commence à compter ; on le sent à ses articulations et à ses reins. Quant à la tête, il n'y en a plus ou à peu près ; elle fait l'effet sur les épaules d'une terrine dans laquelle on ferait sauter des cailloux. Arriver tout bossué, tout craqué, tout moulu chez les Mormons, ne serait peut-être pas du goût de ces dames ; aussi les voyageurs, fiers de leur personne, passent-ils outre et ne prennent pas l'embranchement de trente-cinq milles de longueur qui conduit d'Ogden à la ville du Lac-Salé.

Pour moi, j'avais encore bien plus de raisons de ménager ma bourse que mon extérieur, que je méprise du reste à cause du peu que j'en ai toujours tiré. On ne peut en effet faire ce court trajet entre Ogden et la ville des Mormons, quand même on n'y resterait qu'une journée, sans qu'il en coûte au moins vingt dollars. Le voyage seul revient à six dollars, l'hôtel à cinq, et il en reste neuf qui fondent sans doute sous le regard de tant de femmes ou qui s'en vont en souvenirs d'une aussi intéressante visite.

*

Mais suivons notre route. On laisse Cheyenne après y avoir passé une demi-heure à se restaurer et à se désaltérer tant bien que mal. C'est d'ici que part le chemin de fer à voie étroite –

1644 il reste 1646 Colorado, nous 1656 reins ; *quant* à 1659
Mormones ne 1660 goût *des* dames

deux pieds et demi seulement de largeur et cent six milles de longueur – qui conduit à Denver, dans le Colorado, à travers le pays le plus accidenté, le plus curieusement pittoresque qu'il y ait au monde. Maintenant, nous allons voir apparaître les
 1680 Indiens et les Chinois. Les Indiens ! pouah ! ce sont des Cheyennes, des Arapahoes, des Shoe[133]shones, et même des Pawnies. Ils sont tous infects, à demi nus, repoussants ; ils viennent mendier, enveloppés dans une couverture sordide qui traîne d'un côté et ne couvre qu'une épaule ; les femmes surtout
 1685 sont horribles à voir³². Et dire qu'on a fait tant de poésie et tant de romans sur les ancêtres de pareilles créatures !

J'ai vu une Indienne dont toute la figure et le front, à l'exception du nez et de la bouche, étaient couverts de goudron. Bien des voyageurs surpris la regardaient, sans arriver à comprendre ce que pouvait signifier une pareille fantaisie ; je
 1690 m'approchai d'elle et lui demandai en anglais de m'expliquer le goudron ; elle ne comprenait ni mon langage ni mes gestes ; j'avais beau me porter la main d'une oreille à l'autre et des cheveux au menton, c'était comme si j'avais parlé au grand
 1695 Turc. Enfin deux ou trois autres Indiennes, qui se trouvaient avec elle, après une consultation fort vive, m'apprirent que ce goudron était un signe de deuil, que la goudronnée en question avait perdu son mari depuis trois ans, et, que, dans sa tribu, toute femme qui devenait veuve était tenue de se barbouiller
 1700 ainsi pendant trois années exactement. Elle en avait encore pour deux ou trois jours, de sorte que j'étais arrivé juste à point pour jouir de ce spectacle ; c'est la seule chance que j'ai eue dans tout mon voyage ; aussi je lui consacre un paragraphe.

Quant aux Chinois, ce sont des êtres intéressants en vérité.
 1705 Ils fourmillent sur la route du chemin de fer ; le fait est qu'ils en ont été dès l'origine les principaux ouvriers : ces hommes-là travaillent pour presque rien et se nourrissent d'un peu

1679 les *indiens* et les *chinois*. Les *indiens*, pouah 1681 Shoeshones et
 1685 voir ; et dire 1687 une *indienne* dont 1695 Enfin, deux 1698
 et que

32. « Les Indiens que je vis à Truckee étaient d'un aspect repoussant et misérable. Si ce sont là les descendants des héros immortalisés par Fenimore Cooper, il faut reconnaître que la race en a bien dégénéré [...]. Les Indiens que j'aperçus aux diverses stations du Pacifique étaient sans exception laids, sales et dans un misérable état » (R. Lindau, « Le chemin de fer du Pacifique », *loc. cit.*, vol. 84, 1^{er} décembre 1869, p. 573).

moins. Ce sont en général de petits hommes jaunes, anguleux, dont la longue queue tressée derrière la [134] tête est relevée, aux États-Unis, de façon à former une toque sur la nuque. Ils sont échelonnés sur toute la ligne, la réparant au fur et à mesure des besoins, et s'emploient à tous les travaux généralement quelconques que nécessitent les circonstances. Leur industrie, leur probité et leur infatigabilité sont sans égales. Jamais un Chinois ne prend un verre de quoi que ce soit, si ce n'est d'eau ou de thé, et il ne mange guère que du riz³² ; cependant il peut travailler quatorze heures par jour ; le fait est qu'il n'y a pas de limite à la quantité d'ouvrage qu'un pareil homme peut faire sans prendre de repos. Son objet fixe est de faire le plus d'ouvrage possible en peu de temps, d'arrondir le sac d'écus avec lequel il retournera en Chine où il vivra comparativement pour rien. En effet, dans son pays, un repas ne lui coûtera guère que deux ou trois sous, tandis que son travail est rétribué en proportion ; mais aux États-Unis, il gagne vingt fois plus et dépense à peu près autant qu'en Chine, de sorte qu'il a bientôt constitué une forte épargne. Il n'apprend de l'anglais que ce qu'il lui en faut pour faire rigoureusement son affaire ; c'est là son idée fixe et tout le reste ne l'occupe pas. Son langage est extrêmement animé et bruyant ; trois Chinois engagés en conversation peuvent vous casser les oreilles, mais heureusement ça ne dure pas, et la pipe, qui remplit tous leurs loisirs, les rend bientôt aussi taciturnes que des chefs indiens en conseil.

*

Peu après avoir quitté Cheyenne on commence à voir les premiers antilopes et les chiens de prairie. Quelle gracieuse et charmante créature que l'antilope³⁴ ! Le bruit du train ne l'effarouche plus ; il vient jusqu'à deux ou trois arpents de la ligne, écoute avec sa tête fine et douce, suit longtemps du regard, et, parfois, comme s'il voulait imiter le roulement du train,

1711 la *réparent* au 1720 arrondir *son* sac 1725 autant, de 1729
trois *chinois* engagés

33. « On ne saurait trop insister sur les grands services que les travailleurs chinois ont rendus à ce pays. [...] Non seulement ils se montrent durs à la fatigue et capables de travailler autant qu'un Européen, mais ils sont consciencieux, ils paraissent prendre plaisir à leur besogne, et par-dessus tout ils sont d'une sobriété exemplaire » (*ibid.*, p. 571).

34. Nous maintenons le masculin, utilisé systématiquement par Buies.

1740 il part de ce galop cadencé et presque rêveur qui fait tendre-
 ment frissonner la plaine. Tantôt les antilopes sont par groupes,
 tantôt ils sont isolés ; le plus souvent ils sont par couples, mâle
 et femelle, père et mère, l'un près de l'autre dans la vaste
 solitude. Si le mâle s'est éloigné tant soit peu, il se dépêche,
 lorsque le train arrive, de rejoindre sa compagne. On lit l'an-
 1745 goisse et la hâte dans sa course précipitée ; elle, souriante, émue
 – j'oserai employer ces mots – vient doucement au-devant de
 lui ; on les voit alors tous deux ou s'arrêter ou contempler en
 silence, ou prendre d'un trot léger le chemin sans trace du
 désert. On comprend, en voyant ces douces et gentilles créa-
 1750 tures, quel crime c'est que de leur faire la chasse ; aussi les
 voyageurs les regardent-ils, presque toujours, d'un œil ému et
 comme plein de reconnaissance pour l'heureuse, quoique fu-
 gitive impression qu'ils en éprouvent.

1755 Le chien de prairie, lui, est un petit être fantastique ; c'est
 un original et un railleur, guère plus gros que l'écureuil ; d'un
 jaune plus saillant, il ressort à peine sur la mer de sable, de
 même couleur que lui, qui l'entoure. Il se tient debout, appuyé
 sur ses pattes de derrière, au-dessus du petit tertre où il a creusé
 son trou, et regarde, impassible et narquois, le long défilé du
 1760 train qui ne lui cause plus la plus légère inquiétude. Les chiens
 de prairie sont extrêmement nombreux dans certaines parties
 du désert ; mais l'œil non exercé met du temps à les découvrir,
 tant ils se confondent, dans leur immobilité, avec les plus petits
 accidents de terrain, avec les moindres reliefs de l'étendue [136]
 1765 rousse et sèche où ils ont établi leur asile. Après deux ou trois
 cents milles on ne les aperçoit plus, et l'antilope lui-même com-
 mence à disparaître, laissant au vaste désert de reprendre sa
 monotonie farouche et détestée.

*

1770 Quand on a fait quelques heures de marche depuis le dé-
 part de Cheyenne, on arrive au plateau des Collines Noires où
 se trouve le point culminant de la ligne des Montagnes Ro-
 cheuses, à Sherman, ainsi appelé du nom du général américain
 le plus grand de taille et peut-être aussi de talent. Nous sommes

1743 dépêche lorsque le train arrive de 1744 compagne ; on lit
 1749 créatures quel 1755 l'écureuil, d'un 1760 inquiétude. Ces chiens
 1766 plus et 1769 heures, depuis 1770 au plus haut point des Montagnes
 Rocheuses 1773 de génie. Nous

maintenant à huit mille deux cent trente pieds au-dessus du niveau de la mer³⁵ ; le train s'arrête et le voyageur peut lire, sur une large planche fixée dans le sol, une invitation à télégraphier à ses amis de l'endroit du monde le plus élevé où passe une ligne de chemin de fer. 1775

Sherman est du reste un tout petit endroit où il n'y a guère que des débits de whiskey, et, chose étrange, un magasin de modes. Pourquoi ces modes ? on se le demande. C'est à plonger dans des abîmes de méditation. Un magasin de modes sur le sommet des Montagnes Rocheuses, c'est le *nec plus ultra* de la fantaisie humaine, et la civilisation moderne, portée à ce degré de raffinement, n'a plus rien à envier à l'antique Rome. 1780 1785

En outre de cela, Sherman, probablement à cause de son altitude, avait l'avantage d'être, lors de la construction de la voie, peut être le poste où se faisait la plus grande consommation d'eau-de-vie. Cette habitude est restée, si [137] l'on en peut juger par le grand nombre d'éclats de bouteilles qui jonchent le sol tout autour de la station³⁶ ; mais le voyageur ne se sent pas alléché, et il est bien rare qu'il songe à autre chose qu'à regarder dans tous les sens comme s'il croyait voir l'univers à ses pieds. 1790

L'air, à cette hauteur, est assez raréfié pour que bon nombre de personnes éprouvent une respiration difficile ; il y en a qui saignent du nez, quelquefois même des oreilles ; d'autres se sentent comme une angoisse étrange et subite, un énervement qu'ils ne peuvent maîtriser ; mais toutes ces sensations diverses s'effacent assez rapidement, et le voyageur n'éprouve plus bientôt que le contentement intime d'échapper, ne fût-ce qu'une heure, à la désolation qui a fatigué son regard pendant deux jours entiers. 1795 1800

1778 fer. <suite à la ligne 1795> L'air 1798 subite, *d'autres* un énervement

35. « *Eight thousand two hundred and forty two feet above the level of the sea. It is named in honor of General Sherman the tallest general in the service* » (G. A. Crofutt, *Great Trans-Continental Tourist's Guide*, p. 60).

36. « Sherman [...] est actuellement la plus haute station de chemin de fer du monde entier. [...] Il y a un restaurant, quelques bazars et des débits de whiskey. À l'entrée de la station, je remarquai un énorme amas de bouteilles tout à fait en disproportion avec l'exiguïté de l'endroit où elles devaient avoir été vidées » (R. Lindau, « Le chemin de fer du Pacifique », *loc. cit.*, vol. 86, 1^{er} mars 1870, p. 129).

1805 On ne croirait jamais être sur la crête des Montagnes Rocheuses, tant l'ascension a été graduelle, et tant les divers sommets s'espacent au loin de façon à ce qu'on s'imagine voir plutôt des pics isolés que les fragments hardis d'une chaîne de montagnes. Le désert cède ici quelques instants la place à la nature dans sa puissance et sa fécondité ; l'eau reparaît sous la forme
1810 de ruisseaux où la truite abonde³⁷ ; les collines et les plateaux s'étalent sous le regard, et la végétation se montre çà et là par quelques taches dorées que l'œil contemple avec une sorte d'étonnement, comme s'il en avait perdu le souvenir.

*

1815 C'est à ce point culminant des Rocheuses, où l'on peut s'attendre à toutes les excentricités de température, que commencent à paraître les *Snow-Sheds* et les clôtures qui pré[138]servent des ouragans de neige. Ces *Snow-Sheds* sont de longs abris en bois, semblables à des tunnels, bâtis avec une solidité formidable afin de pouvoir résister aux avalanches qui
1820 descendent des montagnes aussi bien qu'aux coups de vent qui, durant l'hiver, balaient la neige et l'amoncellement en bancs énormes le long de la route. Ces abris ont parfois plusieurs milles de longueur ; dans les Sierras Nevada, où ils sont surtout nécessaires, ils se suivent presque sans solution de continuité
1825 sur une distance de quarante à cinquante milles ; mais dans les Montagnes Rocheuses, ils sont si peu nombreux et si courts qu'on les remarque à peine.

1830 Quant aux clôtures, elles ont surtout pour objet d'arrêter la neige que le vent chasse devant lui sur les plaines. Elles forment une double rangée de palissades, bâties de chaque côté de la voie, qui ont cinq à six pieds de hauteur. Elles suivent un tracé parallèle à la ligne à une distance d'environ trente pieds, avec un intervalle d'égale étendue entre la première et la seconde rangée³⁸. D'autres fois ces clôtures sont des murs d'une

1825 milles, mais 1825 les montagnes Rocheuses 1827 peine.
< suite à la ligne 1841 > À Sherman

37. « Numbers of little creeks head near by, each and everyone abounding in trouts of the finest quality » (G. A. Crofutt, *Great Trans-Continental Tourist's Guide*, p. 61).

38. « [...] de chaque côté de la voie, une double rangée de palissades qui ont de 3 pieds 1/2 à 5 pieds de hauteur. [...] Elles suivent un tracé parallèle à la voie à une distance d'environ 30 pieds, avec un intervalle d'égale étendue entre la première et la seconde rangée » (R. Lindau, *loc. cit.*, p. 129).

hauteur de quatre à cinq pieds, et qui s'étendent sur une longueur de vingt-cinq à trente milles ; on voit ce qu'il a dû en coûter pour les construire ; mais, grâce à elles, le voyageur n'est plus retardé aujourd'hui des journées entières pendant l'hiver, comme cela arrivait dans les premiers temps où le Central Pacific était en opération. 1835
1840

À Sherman, le thermomètre descend jusqu'à trente degrés au-dessous de zéro l'hiver et ne s'élève guère, l'été, au-dessus de quatre-vingt-quatre. Dans les environs, à travers les coteaux, les ravins et sur les flancs des monts, il y a de la chasse à faire au chevreuil, à l'élan, à l'ours gris, mais il est peu de voyageurs qui s'y laissent tenter et l'on [139] quitte Sherman pour descendre le versant opposé des Rocheuses du même train qu'on a gravi l'autre, en suivant des pentes et des courbes sans nombre sur une longueur de vingt à trente lieues. 1845

*

C'est l'ancienne route des émigrants, comme l'attestent les ossements blanchis des buffles, des chevaux et des antilopes³⁹. Puis on traverse le pays des Eaux-Amères (Bitter Creek Country), où il n'y a pas un arbre, pas même une touffe d'herbe, nulle trace de vie animale ou végétale, des rochers étranges qui se dressent inopinément et isolément au milieu d'une vaste plaine de sable, ou bien qui, vus de loin, ont l'apparence de formidables sentinelles placées à la limite des mondes. On les nomme les *Monuments des Dieux*, et les légendes indiennes en attribuent l'origine aux géants qui peuplaient ces régions avant l'apparition de l'homme⁴⁰. 1850
1855
1860

1843 quatre-vingt-quatre ; dans les 1844 ravins, et sur le flanc des
1849 lieues. <suite à la ligne 1861> En

39. « [...] l'ancienne route des émigrants ; les ossements blanchis des buffles, des chevaux, des antilopes, en marquent les jalons » (*ibid.*, p. 127).

40. « On traverse le pays des Eaux-Amères (*Bitter Creek Country*), et durant des heures qui nous parurent bien longues on n'aperçoit pas un arbre, une touffe d'herbe ; nulle trace de vie animale ou végétale. Dans le lointain, je distinguai des rochers de forme bizarre ; ils s'élèvent isolés au milieu d'une vaste plaine de sable, et sans leurs dimensions énormes on les prendrait pour les ruines de quelque ancien château-fort ou pour les débris d'une statue colossale. On les nomme les *Monuments des Dieux*, et les légendes indiennes en attribuent l'origine aux géants qui peuplaient ces régions avant l'apparition de l'homme » (*ibid.*, p. 126-127).

En général, les passagers du chemin de fer du Pacifique sont des gens qui ne s'arrêtent pas en route ; le touriste, proprement dit, est presque un mythe parmi eux, et, du reste, il faut avouer que ce n'est guère invitant, pour le plaisir de se
 1865 donner de la nature saisissante, que d'arrêter dans des endroits aussi inhospitaliers, aussi déserts, qui n'offrent pas la moindre distraction ni le moindre attrait, et où l'on n'aurait d'autre
 1870 compagnie que quelques rares et rudes passants qu'amènent et ramènent les diligences. Malgré les séductions et les promesses des Guides, qu'on vend dans [140] le chemin de fer, personne ne se sent de force à tenter l'aventure ; le voyageur n'a qu'un désir, mais un désir brûlant, impatient, sourd à toutes
 1875 les sollicitations contraires, de sortir au plus vite de sa prison roulante, de l'ennui qui l'y dévore, de la fatigue qui l'y accable, et de la poussière, de la suie, de la fumée qui cuisent ses yeux, dessèchent sa bouche, irritent ses narines, et finissent par enflammer le cerveau après avoir brûlé la figure.

VIII

Nous voici arrivés à Ogden après cinquante-quatre heures
 1880 de marche depuis le départ d'Omaha ; il nous reste encore trois cents lieues à faire pour atteindre San Francisco, et nous sommes à 4,300 pieds au-dessus du niveau de la mer. – Nous avons donc dégringolé d'à peu près quatre mille pieds depuis
 1885 le sommet des Montagnes Rocheuses ; heureusement que cette chute a pris deux jours, ce qui la rend aussi insensible que celle d'un gouvernement local de Québec.

À Ogden, nous restons une heure et quart pour transférer le bagage dans la nouvelle ligne qui s'appelle *Central Pacific* et qui doit nous conduire jusqu'au terme du voyage. Ceux qui ont
 1890 besoin de se restaurer trouvent un excellent hôtel à la gare et plusieurs autres dans les environs ; ce que j'appelle ici *environs*, c'est ce qui se trouve immédiatement [141] à portée du voyageur. Ogden n'est pas une ville incommensurable ; on en ferait le tour en quinze minutes ; mais elle est mignonne, parsemée de
 1895 bosquets, sillonnée par de petits ruisseaux qu'a amenés l'irri-

1877 figure. // Deux mille deux cents lieues en chemin de fer. // Par A. Buies // (suite) // Nous 1879 Ogden, après 1885 ce qui est quelque chose en chemin de fer. // À 1895 bosquets, rafraîchie par

gation, et qui exhalent une fraîcheur d'autant plus suave et délicate qu'on y est moins préparé et que la tête est encore remplie de la brûlante atmosphère du désert.

La population d'Ogden est de trois mille cinq cents âmes en chiffres exacts : il faut être précis lorsqu'il s'agit d'une ville peuplée aux deux tiers par des femmes ; en effet, Ogden est une petite ville mormone dont les écoles et les églises sont sous la direction des Saints du dernier jour. *Les Saints du dernier jour !* quelle appellation ! je crains bien que les Mormons ne s'en lassent dans l'attente. La sanctification par la polygamie est un de ces paradoxes délicieux qui font venir l'eau à la bouche des gentils, et s'ils ne se convertissent pas davantage au mormonisme, c'est que l'excès du bonheur effraie encore plus les constitutions délicates que celui des mortifications.

*

Nous sommes ici en plein dans le territoire de l'Utah qui a vingt-deux mille lieues carrées et qui abonde en mines d'or, d'argent et de fer ; je ne veux pas appuyer sur ce dernier détail toujours navrant pour des voyageurs comme moi. L'Utah fut d'abord établi en 1847 par les Mormons cherchant un refuge contre la persécution dont ils étaient l'objet, et en 1849 eut lieu la première élection du gouverneur qui n'était autre que Brigham Young. L'Utah [142] s'appelait alors territoire de Deseret⁴¹, à coup sûr bien nommé ; il était absolument inconnu aux Blancs ; aujourd'hui sa population est de cent trente mille âmes.

*

Ogden a été fondée, il y a vingt et un ans, par un des disciples de Brigham Young, et d'après le nom d'un aventurier qui, après avoir pénétré dans cette région avant l'arrivée des Mormons, était parvenu à s'y maintenir au milieu de tribus

1896 et *exhalant un parfum* d'autant plus suave et *délicieux* qu'on appellation ; je 1904
 je 1913 navrant. L'Utah 1915 en 1849, eut 1917 De-
 seret ; il 1919 âmes. // <suite à la ligne 2018> Ceux

41. « [...] *the town is mostly Mormon, the schools and churches being under the control of the Church of Latter Day Saints. [...] Utah occupies an area of about 65 000 square miles. [...] Rich veins of gold, silver, iron. [...] Utah was settled during '47. [...] on the 9th of March '49, the first election was held [...] Brigham was elected Governor* » (G. A. Crofutt, *Great Trans-Continental Tourist's Guide*, p. 96, 98-99).

1925 hostiles d'Indiens. Cette ville est adossée à une muraille naturelle d'environ deux mille pieds de haut, dont le sommet est presque toujours couvert de neige⁴². Il serait peut-être curieux de citer encore une fois ici, au sujet du mormonisme, les impressions du voyageur à qui j'ai déjà emprunté de nombreux détails sur le chemin de fer du Pacifique. Qu'on se rappelle
1930 que M. Rodolphe Lindau faisait le voyage en 1869, et qu'il était imbu des erreurs qui avaient alors cours à peu près généralement :

« Le mormonisme⁴³, dit-il, est intolérant, despotique, jaloux ; c'est au milieu de la République américaine une monstruosité politique et religieuse tout à la fois. Nul doute que
1935 l'isolement ne soit pour cette secte une condition essentielle d'existence, nul doute que l'établissement du chemin de fer du Pacifique, qui met en rapport direct le territoire d'Utah avec les grands États de l'Est et de l'Ouest et qui tend à replacer les habitans sous le droit commun, ne lui ait porté un coup dont elle ne se relèvera pas. Brigham le pressent bien ; déjà même
1940 on lui prête le dessein d'abandonner le pays que l'invasion des *gentils* me^[143]nace d'infester, et de chercher un dernier refuge dans de nouvelles et inaccessibles solitudes ; mais le *père des saints* est vieux, il a soixante-dix ans, et l'énergie dont il a fait preuve pendant de longues années commence à lui faire défaut. Des dissensions religieuses ont éclaté au sein même de la cité où naguère il régnait en maître absolu : deux hommes éminens de leur pays, David et Alexandre Smith, fils de Joseph Smith,
1950 le fondateur du mormonisme, ont commencé à l'attaquer publiquement, lui et son système. Les défections ne sont plus isolées, elles deviennent de plus en plus fréquentes ; on prévoit le jour prochain où les membres de la congrégation chrétienne du Salt Lake City formeront une minorité imposante que les saints ne pourront plus mépriser et avec laquelle il faudra
1955 compter. Ces schismatiques seront d'autant plus à craindre qu'ils se sentent appuyés par la majorité des citoyens des États-Unis. Les Mormons ne comptent en effet qu'une faible

42. « Elle a été fondée, il y a environ seize ans, par un des disciples de Brigham Young, et a pris le nom d'un aventurier qui, après avoir pénétré dans cette région avant l'arrivée des mormons, était parvenu à s'y maintenir au milieu de tribus hostiles d'Indiens. [...] Elle est adossée à une muraille naturelle d'environ 2,000 pieds de haut, et dont le sommet était, lors de mon passage, entièrement couvert de neige » (R. Lindau, *loc. cit.*, vol. 86, mars 1870, p. 117).

43. Lignes 1933-1990 : *ibid.*, p. 118-119.

proportion d'Américains dans leurs rangs. C'est surtout en Angleterre, dans le pays de Galles, en Norvège, en Suède, en Danemark, qu'ils recrutent les plus nombreux et les plus fervents prosélytes. L'antagonisme qui sépare les disciples de Brigham Young et les *gentils* de l'Amérique a ses racines dans les antipathies de races aussi bien que dans les haines religieuses ; ces différences doivent tôt ou tard disparaître devant la force d'assimilation et de nivellement, résultat naturel des institutions démocratiques, et la principale, sinon l'unique cause de la grandeur politique des États-Unis.

« En Amérique, le mormonisme n'a jamais été pris en sérieuse considération. Les hommes d'État qui se sont occupés de cette question, lorsqu'elle s'imposait à l'attention [144] publique, l'ont toujours traitée avec ce dédain superbe que leur inspirait le sentiment de la force de la République. Ce petit mouvement religieux, grandement exagéré en Europe, ne les a jamais inquiétés ; ils le regardaient avec chagrin et pitié plutôt qu'avec colère, sachant que dans une société fondée sur la morale chrétienne, dans un État qui s'administre au nom de la liberté, un système religieux et politique invoquant les principes de la polygamie et du despotisme ne pouvait pas devenir dangereux. Ces hommes d'État, si prévoyants, si calmes, ne se sont point trompés ; le mormonisme s'achemine rapidement vers la décomposition, il déploie en ce moment même une activité plus qu'ordinaire, et ses missionnaires se multiplient. Il ne faut pas voir dans ce redoublement d'efforts un signe de puissance, et cette secte, née d'hier, n'en est pas moins fatalement vouée à une ruine proche et certaine. Peut-être quelques milliers de fanatiques donneront-ils au monde le spectacle d'une résistance qu'ils soutiendront jusqu'à la mort ; mais il est impossible de concevoir des doutes sur l'issue de ce combat, prévu et nullement redouté par les Américains.

« La ville du Lac-Salé⁴⁴, qui doit sa fondation à Brigham, n'a rien de bien remarquable, et ne répond que d'une manière très imparfaite à l'idée que l'on s'en fait généralement. Les rues sont larges, bien alignées ; mais elles ne sont ni pavées, ni éclairées au gaz, et l'entretien en est encore plus mauvais que celui de la plupart des villes américaines. Aussi la salubrité publique laisse-t-elle beaucoup à désirer, et les enfants y meurent-ils en

44. Lignes 1991-2016 : *ibid.*, p. 119-120.

grand nombre. Il n'est pas difficile d'être présenté au père des saints, Brigham Young. L'étranger fait alors connaissance avec
 2000 [145] un homme qui paraît ennuyé de la singulière renommée qu'on lui a faite, et qui, après avoir débité d'un air indifférent quelques phrases banales, adresse poliment deux ou trois questions sans autrement se soucier de la réponse qu'il reçoit, s'empresse enfin de reconduire son hôte jusqu'à la porte dès
 2005 qu'il manifeste la moindre envie de le quitter. Cela s'explique, et l'on ne peut lui en vouloir. L'homme célèbre a dû grandement souffrir dans son amour-propre de l'avidité et indiscreète curiosité des touristes ; mais, d'un autre côté, quel triste et affligeant spectacle présente dans sa personne cet ancien spéculateur enrichi, ce trafiquant en religion, que des milliers
 2010 d'hommes crédules vénèrent comme l'apôtre vivant de l'humanité ! Les femmes mormones que j'ai eu l'occasion de voir ne m'ont paru se distinguer des Américaines que par leur laid et par le manque d'élégance dans leur toilette. D'après
 2015 les voyageurs que j'ai consultés, la beauté féminine serait ce qu'il y a de plus rare parmi ces sectaires. »

Je reprends.

2020 Ceux qui veulent aller d'Ogden à la ville du Lac-Salé n'ont qu'à prendre un embranchement de chemin de fer de trente-cinq milles qui les y conduit en deux heures et qui les ramène le lendemain ; là ils verront un petit Éden de fleurs et de parterres, et peut-être aussi Brigham Young, dont il me faut dire un mot à mon tour.

*

2025 Brigham Young, le plus heureux des hommes, a déjà soixante-treize ans passés et presque autant de femmes. C'est à faire venir l'eau à la bouche. Pour être de bon compte [146] il faudrait lui donner au moins trois cents enfants, ce qui pourtant n'est rien à comparer avec la postérité d'Abraham qui fait concurrence aux sables de la mer. Mais un patriarche moderne,
 2030 *venu dans un monde trop vieux*, comme dit Musset, ne saurait avoir autant de prétention. Pour montrer jusqu'à quel point tout est contraste dans la vie, le chef des derniers saints fut d'abord un méthodiste ; mais à peine avait-il lu le livre des Mormons qu'il embrassait avec ardeur la religion nouvelle et

2021 parterres, *le tabernacle de Brigham Young* dont il faut dire un mot.
 // Brigham 2025 femmes. <suite à la ligne 2031> Pour montrer

était déjà, en 1835, sacré l'un des douze apôtres⁴⁵. On voit qu'il était prédestiné. Il partit alors pour l'Angleterre où il fit quelques milliers de prosélytes, et publia le *Milenial Star*, le premier des journaux mormons, qui paraît encore aujourd'hui. À son retour, il trouve ses coreligionnaires établis à Nauvoo, dans l'Illinois ; la persécution ne leur y laissait pas un jour de repos, ils étaient à toute heure menacés d'extermination et même plusieurs d'entre eux avaient déjà été assassinés⁴⁶.

Brigham comprit alors qu'il fallait à tout prix quitter Nauvoo et chercher un asile où lui et les siens seraient désormais à l'abri de tous les dangers. Ils se dirigèrent d'abord vers le Missouri et passèrent deux ans à Council Bluffs, puis atteignirent en 1847 le lac Salé où Brigham Young, devenu président de sa secte, organisa immédiatement une communauté. Comme ce territoire appartenait alors au Mexique et qu'il n'y avait aucune sorte de gouvernement établi, les Mormons y constituèrent un État provisoire sous le nom de Deseret, et Brigham en fut élu gouverneur, position qu'il occupa jusqu'en 1850, époque à laquelle ce territoire ayant été cédé aux États-Unis, changea son nom pour celui d'Utah, tout en demeurant sous la loi du gouverneur Young⁴⁷.

2035 apôtres. II

45. « *Early in 1835 he was ordained one of the Twelve Apostles of the Mormon Church* » (G. A. Crofuit, *Great Trans-Continental Tourist's Guide*, p. 103).

46. « [...] *he sailed [...] to Great Britain [...]. He spent a little over fourteen months in England, during which time several thousand persons were converted and the publication of the Milenial Star, the first foreign Mormon publication was commenced. [...] On his return from England, he filled other missions, traveling and preaching in the East, his family remaining in Nauvoo. He was absent from that city when Joseph Smith and his brother Hiram were murdered in Carthage [...] the citizens of Nauvoo and the Mormons [...] were hourly threatened with extermination* » (*ibid.*, p. 103-104).

47. « *Early in '46 it became imperative to vacate Nauvoo [...]. The bulk of the Mormons made their way to the Missouri River [...] and remained temporarily located during the winter of '46 and '47 at Council Bluffs. In '47, Mr. Young led a band of pioneers westward [...] and on the 24th of July of the same year arrived in the valley of the Great Salt Lake, where a settlement was immediately formed.*

In the fall of '47, he returned to the Missouri, and in the spring of '48, after having been accepted as President of the Church [...].

There being no organized government in the territory where they settled – which then belonged to Mexico – the people formed a provisional State with the title of Deseret [...] until the Government of the United States – to whom the country had been ceded by treaty – [extended its laws over it, and a Territorial Government was provided by act of Congress. This occurred in October], 1850, and Mr. Young was appointed Governor of Utah, as the Territory was then called [...] » (*ibid.*, p. 104).

[147] Telle est en deux mots l'esquisse biographique d'un des hommes certainement les plus extraordinaires de notre temps. Ce qu'on a dit de sa puissance de volonté et de son inflexible détermination n'a rien d'exagéré ; un amour extrême de domination et l'absolutisme de ses principes l'ont parfois même poussé jusqu'à des crimes horribles, crimes qui resteront impunis par raison d'État sans doute ; mais ce qu'on ne connaît pas assez de lui, ce sont ses bons côtés et les services véritables qu'il a rendus. Loin de vouloir fermer, comme on l'a prétendu, la ville du Lac-Salé à toute atteinte de l'extérieur, Brigham Young a fait tout en son pouvoir pour développer les communications de tout genre, voies ferrées et télégraphiques, compagnies d'express et de diligence, etc. À son appel les Mormons ont travaillé en masse au chemin de fer du Pacifique, et ont construit en entier l'embranchement qui mène à leur ville ; ils en sont les propriétaires et Brigham Young l'administrateur⁴⁸.

Depuis quelques années toutes les dénominations religieuses ont réussi à s'implanter dans la ville du Lac-Salé, mais les écoles libres n'ont pas eu le même succès. On y compte trois journaux quotidiens, dont un seul est *gentil* ou profane, sur une population d'environ dix-huit mille âmes.

Le Tabernacle, dont la renommée est aujourd'hui universelle, est un immense édifice de forme oblongue, ayant une longueur de deux cent cinquante pieds et une largeur de cent cinquante : quarante-six piliers soutiennent son immense voûte, la plus grande de tout le continent américain, si l'on en excepte le *Grand Union Depot*, récemment construit à New York. La hauteur de la voûte est de soixante-cinq pieds, et elle semble n'être qu'une seule et même pièce, comme un dos de tortue.

[148] Le Tabernacle peut contenir huit mille personnes assises ; il ne sert pas seulement aux exercices religieux, mais à

2084 de cette voûte

48. « *President Young has taken a prominent part in all public improvements, in every plan calculated to facilitate communication between the Territory and the Eastern States ; materially assisting in forming several express companies and stage lines. He built several hundred miles of the Western Union Telegraph, graded 150 miles of the Union Pacific Railroad [...]. He used every effort to push forward to an early completion the Utah Central Railroad, of which he is the president* » (*ibid.*, p. 104).

toutes les solennités et à toutes les réunions des Saints⁴⁹, qui n'ont rien de mieux à faire en attendant le dernier jour.

*

Peu après avoir quitté Ogden, on côtoie les bords du lac Salé pendant deux ou trois heures. On y arrive par de nombreux détours au milieu de souriantes vallées dominées par des promontoires qui s'élèvent jusqu'à une hauteur de dix à douze mille pieds au-dessus du niveau de l'océan, et qui sont couverts de neiges éternelles. Le Grand Lac Salé est un phénomène de la nature. Il a quarante-deux lieues de long sur quinze de largeur et renferme plusieurs îles qui sont de véritables oasis. Ses eaux sont si salées qu'aucune espèce d'êtres ne peut y vivre et que les gibiers de mer n'en approchent pas ; ils se tiennent dans les joncs et les marais qui l'avoisinent.

Le lac n'offre pas de débouché et cependant il reçoit les eaux de plusieurs rivières ; c'est l'évaporation qui absorbe cet énorme volume d'eau⁵⁰ qui finirait par inonder plusieurs territoires à la fois si aucune cause ne venait le diminuer.

Cependant, malgré l'activité incessante de l'évaporation, on a constaté depuis la colonisation de l'Utah, depuis que le sol aride a été changé en terrains productifs et florissants, que les eaux du lac se sont élevées tranquillement de douze pieds en moins de vingt ans⁵¹. Voilà certainement un fait digne de toute l'attention des géologues. Le lac voudrait-il reprendre son ancien empire qui s'étendait jadis jusqu'à une hauteur considéra-

2091 Salé, pendant 2091 y arriva par 2092 vallées, dominées par des promontoires s'élevant jusqu'à 2093 dix mille à 2094 et couverts 2099 mer s'en tiennent toujours à une distance, dans les joncs qui l'avoisinent. Il n'offre 2101 les flots de

49. « *The tabernacle [...] having a length of 250 feet from east to west, by 150 in width. The roof is supported by 46 columns [...] the roof springs in one unbroken arch, forming the largest self-sustaining roof on the continent. The ceiling of the roof is 65 feet above the floor. In one end of this egg-shaped building [...]. The tabernacle is used for church purposes, as well as for other large gatherings of the people. [...] it will seat 8,000 people* » (*ibid.*, p. 100).

50. « *The lake has no outlet for the waters continually pouring into it from Beau, Jordon, Weber and other rivers. Evaporation absorbs the vast volume [...]* » (*ibid.*, p. 115).

51. « [...] *since the settlements have been made in the Territory [...] rendering the barren wastes blooming and productive, that the waters of the lake have risen steadily, and now are 12 feet higher than they were 20 years ago* » (*ibid.*, p. 115).

ble des monts qui l'entourent ? À quelle époque des temps géologiques avait-il atteint cette [149] altitude ? c'est ce que rien n'indique ; peut-être les montagnes se sont-elles élevées elles-mêmes par l'action volcanique au-dessus de leur niveau primitif ; quoi qu'il en soit, c'est un fait certain que les eaux du lac ont haussé de douze pieds depuis vingt ans⁵², mais cela n'a rien changé à leurs propriétés qui sont éminemment salutaires aux baigneurs, surtout dans les maladies chroniques ; elles sont chaudes et si denses qu'on peut flotter à leur surface sans presque aucun effort ; il y a de nombreux valétudinaires qui vont tous les ans y chercher la santé et la vigueur, et qui en reviennent robustes, assurés d'une longue vie ; c'est une véritable fontaine de Jouvence ; seulement il ne faut pas en boire, à moins qu'on veuille se mariner tout vivant.

*

À neuf milles d'Ogden se trouve Promontory Point, endroit à jamais célèbre pour l'inauguration solennelle qui s'y fit, le 10 mai 1869, de la grande voie ferrée du Pacifique. Comme c'est là un des événements les plus considérables de notre époque, et qu'il est fort intéressant d'en suivre le récit, je laisse encore la parole à M. Rodolphe Lindau qui en fut le témoin oculaire :

« Au⁵³ mois de mars, les travailleurs du Central Pacifique avaient posé dans un seul jour 10 kilomètres de rails. Aussi avaient-ils nommé l'endroit où le soir le travail s'était arrêté *Challenge-Point*, provoquant ainsi les ouvriers de la compagnie de l'Union à en faire autant. Ceux-ci n'avaient pas tardé à répondre au défi par un travail plus surprenant encore : une journée leur suffit à poser 11 kilomètres $\frac{2}{3}$ de rails. De leur côté, les Californiens, ne voulant admettre aucune supériorité lorsqu'il s'agissait de lutter de [150] vitesse dans la construction

2113 altitude, c'est 2116 que ses eaux ont 2120 si agitées qu'on 2125 vivant. // < suite à la ligne 2348 > Deux mille deux cents lieues en chemin de fer. // Par A. Buies // (Suite) // Nous

52. « *The grand old mountains bear unmistakable evidence of the water's presence far up their rocky sides. At what time the floods reached that altitude, or whether those mountains were lifted from the present level of the lake by volcanic action [...] the ocular evidence that it is rising steadily, and has been so doing during the last 20 years* » (*ibid.*, p. 115).

53. Lignes 2133-2256 : R. Lindau, *loc. cit.*, vol. 84, 1^{er} novembre 1869, p. 19-22.

de la grande ligne, réunirent toutes les forces capables d'être employées sur un seul point, et en onze heures de travail posèrent et fixèrent, à la satisfaction de la commission officielle chargée de la surveillance des travaux, dix milles, c'est-à-dire près de 17 kilomètres de rails. Ce fait sans précédent fut accompli le 28 avril 1869, sous la direction de l'inspecteur-général Charles Crocker. Un témoin oculaire, le correspondant de l'*Alta California*, rapporte que les premiers 240 pieds de rails furent posés en 80 secondes, les seconds 240 en 75 secondes. On ne va guère plus vite à pied lorsqu'on se promène sans se presser. 2145 2150

« Voici d'autres faits authentiques ayant trait à ce travail extraordinaire : un train contenant 2 milles de rails, c'est-à-dire environ 210 tonneaux de fer, fut déchargé par une escouade de Chinois en 9 minutes et 37 secondes. Les premiers 6 milles de rails furent posés en 6 heures 42 minutes, et pendant ce temps, où chaque travailleur mettait en jeu toutes ses forces, pas un d'eux, sur 1500, ne demanda un instant de repos. Ce qui donne encore une plus saisissante idée de l'enthousiasme qui s'était communiqué à cette armée d'ouvriers, c'est le fait que tous les rails, formant ensemble une longueur de 17 kilomètres et pesant environ 1,000 tonneaux, – un beau chargement de navire, – furent posés par huit hommes seulement, choisis comme les plus expérimentés et les plus durs à la fatigue dans un corps de 10,900 travailleurs. 2155 2160 2165

« Tout l'ouvrage se fit, ce jour-là, en courant. Un wagon chargé de fer se dirige en tête de la ligne, apportant les rails nécessaires à la continuation de la voie. Il est traîné par deux chevaux attelés en *tandem* et lancés au galop. [151] Un wagon vide, qui vient d'opérer sa livraison de rails, se porte à sa rencontre. Ceci a tout l'air d'un contre-temps, car deux wagons allant en sens contraire ne pourraient circuler sur une seule voie ferrée. Cependant le wagon chargé poursuit son chemin sans ralentir son allure ; le wagon vide a été arrêté, et des bras d'hommes l'ont soulevé et rangé à côté de la ligne. Le wagon chargé passe outre, les conducteurs échantent un *hurrah* avec leurs compagnons de travail. À la dernière limite de la ligne, deux hommes mettent des blocs de bois en avant du wagon, qui s'arrête aussitôt. Quatre autres ouvriers, placés des deux côtés de la voie, tirent à l'aide de crochets une paire de rails du wagon, la posent et l'ajustent sur les traverses en bois installées à l'avance par les coolies chinois, qui passent à bon droit 2170 2175 2180

pour d'excellents terrassiers ; puis le wagon est posé en avant de la longueur du double rail qui vient d'être posé, et la même
 2185 opération recommence. Les *tracklayers* (poseurs de rails) sont suivis par une brigade d'ouvriers qui assurent le rail avec toute l'exactitude nécessaire et qui le fixent au moyen de rivets et de boulons. Ce sont des mécaniciens qui sont chargés de ce travail, exigeant beaucoup d'expérience et un certain jugement. Une
 2190 bande de Chinois s'avance derrière eux pour compléter l'ouvrage qu'ils ont commencé. Enfin vient l'arrière-garde, encore composée de Chinois, travaillant sous l'inspection de surveillants irlandais et allemands ; armés de pioches et de pelles, ils recouvrent les extrémités des traverses de terre fortement tassée, afin de leur donner plus de solidité.

« Pendant ce temps, les ingénieurs, inspecteurs et sous-inspecteurs des travaux se montrent sur tous les points. On les voit à cheval courir sans cesse le long de la ligne, [152] corrigeant, louant, encourageant, s'assurant enfin que tout est vite et bien
 2200 fait. Au bout de la ligne, dans une voiture découverte, se tiennent M. Charles Crocker, l'inspecteur en chef, et M. Stonebridge, son premier aide-de-camp ; ils sont là, attentifs et soucieux, la lorgnette à la main, surveillant l'action comme des généraux d'armée. À midi, l'on est à peu près certain de la victoire. Le gouverneur Stanford, président du chemin de fer central, perdra 500 dollars, qu'il a pariés avec M. Minckler, le chef des *tracklayers*, touchant la possibilité d'accomplir en un
 2205 jour le travail proposé. Le *boarding-house train* (train-hôtel), composé de maisons en bois montées sur des roues et où les ouvriers blancs mangent et dorment, vient d'arriver. Les Chinois forment bande à part ; mais leur dîner aussi (ils le prennent en plein air) est préparé d'avance, et tous, Caucasiens et Asiatiques, attaquent le repas avec la vigueur que donne la satisfaction d'une grande tâche bien remplie. Le repas est terminé,
 2215 et l'on se remet à l'ouvrage avec une ardeur nouvelle. Les jours ne sont pas encore bien longs, et le soleil s'approche visiblement de l'horizon. Les ombres s'allongent et prennent des formes fantastiques ; mais on ira jusqu'au bout. Tout le monde semble électrisé : de lourdes masses de fer sont enlevées, portées, posées, ajustées avec autant d'aisance que si le poids en avait miraculeusement diminué ; les clous, rivets, boulons, semblent trouver d'eux-mêmes leurs places ; les marteaux volent, les chevaux galopent leur plus grand train. "En avant, John Chinaman ! Du courage, Paddy ! Allons, allons, nous n'avons pas de

temps à perdre !” Ainsi crient les surveillants, excitant les hommes au travail comme on les exciterait au combat ; mais c’est inutile : chacun fait de son mieux. Soudain tout s’arrête. Une grande clameur, des hurrahs formidables, s’élèvent du bout de la ligne. C’est [153] fini. Les derniers rails ont été posés, et l’œuvre que l’on s’était proposée le matin a été accomplie avant la tombée de la nuit. Peu s’en faut que Caucasiens et Chinois ne s’embrassent. 2225
2230

« Pour se faire une idée des difficultés vaincues en cette mémorable journée, il ne faut pas oublier que l’on se trouvait au milieu d’un désert, loin de toute ville et même de toute habitation. Lorsque les ouvriers, réunis ce jour-là au nombre de quinze cents sur un seul point, abandonnèrent le travail pour prendre le repas de midi, ils étaient arrivés à 10 kilomètres de l’endroit où ils avaient déjeuné le matin et laissé leur attirail de campement. Les provisions, tentes, ustensiles, instrumens, effets, le feu et l’eau, tout avait été porté en avant, sans confusion, à mesure que les travaux du chemin de fer avançaient. Cette armée d’ouvriers fut donc pourvue régulièrement de tout ce qui lui était nécessaire pour la nourrir et l’abriter, et cela dans des endroits où le matin il n’y avait pas vestige de route ou de provisions. 2235
2240
2245

« Le lieu où s’arrêta le travail le 28 avril fut nommé *Victory Point*, ce qui voulait dire qu’en fin de compte les Californiens avaient battu les *unionistes*, sans leur laisser même l’espoir d’une revanche. Ces derniers ne se découragèrent cependant pas, et continuèrent à travailler avec une telle diligence que le 10 mai, quarante-huit heures plus tard seulement que les Californiens, ils eurent atteint l’extrême limite de leur embranchement et touchèrent à Promontory Point, aux ouvrages les plus avancés de chemin Central. Le dernier rail, unissant les deux sections de la grande ligne, allait donc être posé. 2250
2255

« Promontory⁵⁴ Point, territoire de l’Utah, est un groupe de huttes provisoires élevées sur la pointe nord-est du Grand

54. Lignes 2257-2263 : *ibid.*, p. 22. Le début du passage cité se lit : « Promontory Point, territoire de l’Utah, cité déjà plusieurs fois dans cette étude, est situé à 4,943 pieds au-dessus du niveau de la mer, entre 41 et 42 degrés de latitude nord et 112 et 113 degrés de longitude ouest. C’est un groupe de huttes provisoires élevées sur la pointe nord-est du grand Lac-Salé, à une cinquantaine de kilomètres des villes de Corinne et de Brigham, à environ 800 milles de San Francisco et 2500 milles de New York. »

[154] Lac Salé, à environ 800 milles de San Francisco. C'est en
 2260 cet endroit que, le 10 mai 1869, un millier de personnes re-
 présentant toutes les classes de la société américaine se trou-
 vaient réunies pour célébrer l'achèvement de la grande ligne
 nationale, formée par la réunion des deux sections.

« Les⁵⁵ envoyés du chemin de l'Union du Pacifique, MM.
 2265 Thomas Durant, vice-président, Dillon et Duff, directeurs, ar-
 rivèrent dans la matinée du 10 mai. Les préparatifs pour poser
 d'une manière solennelle les derniers rails furent bientôt faits.
 On avait laissé entre les deux extrémités des lignes un espace
 2270 libre d'environ 100 pieds. Deux escouades, composées
 d'hommes blancs du côté des unionistes et de Chinois du côté
 des Californiens, s'avancèrent en correcte tenue d'ouvriers
 pour combler cette lacune. On avait dans les deux camps choisi
 l'élite des travailleurs, et c'était plaisir à voir comme ils s'ac-
 quittèrent vivement de leur besogne. Les Chinois surtout, gra-
 2275 ves, silencieux, alertes, s'entr'aidant adroitement l'un l'autre,
 furent l'objet de l'admiration et de l'approbation générales. "Ils
 travaillaient comme des prestidigitateurs", dit un témoin
 oculaire.

« À onze heures, les deux troupes se trouvèrent face à face.
 2280 Deux locomotives s'avancèrent de chaque côté l'une au-devant
 de l'autre, pour exhaler dans un jet de vapeur un salut qui
 déchira les oreilles. En même temps le comité expédiait à Chi-
 cago et à San Francisco une dépêche télégraphique adressée à
 2285 l'*Association des journaux des États de l'Est et de l'Ouest* et ainsi
 conçue : "Tenez-vous prêts à recevoir les signaux correspon-
 dans aux derniers coups de marteau." Par un procédé très
 simple, les fils télégraphiques de la ligne principale correspon-
 dant avec les États de l'Est et de l'Ouest avaient été mis en
 2290 communication électrique avec l'endroit [155] même où le der-
 nier boulon allait être placé. À Chicago, à Omaha, à San Fran-
 cisco, les trois principaux bureaux télégraphiques les plus
 rapprochés de Promontory Point, on s'était arrangé de manière
 à correspondre directement avec New York, Washington,
 2295 Saint Louis, Cincinnati et autres grandes cités. Dans ces der-
 nières enfin, on avait pris des dispositions particulières à l'aide
 desquelles la grande ligne télégraphique communiquait avec
 les signaux électriques à incendie établis dans ces villes. Grâce

55. Lignes 2264-2346 : *ibid.*, p. 23-25.

à ces ingénieuses précautions, les coups de marteau frappés à Promontory Point pour fixer le dernier rail du Grand Pacifique trouvèrent un écho immédiat dans tous les États de la République. 2300

« La traverse sur laquelle devait reposer le dernier rail était en bois de laurier, le boulon qui devait unir la traverse au rail en or massif, le marteau dont on devait se servir en argent. Le docteur Harkness, député de la Californie, présenta ces objets à MM. Stanford et Durant. "Cet or extrait des mines et ce bois précieux coupé dans les forêts de la Californie, dit-il, les citoyens de l'État vous les offrent pour qu'ils deviennent parties intégrantes de la voie qui va unir la Californie aux États frères de l'Est, le Pacifique à l'Atlantique." Le général Safford, député du territoire d'Arizona, offrit un autre boulon fait de fer, d'or et d'argent. "Riche en fer, en or et en argent, dit-il, le territoire d'Arizona apporte cette offrande à l'entreprise qui est comme le grand trait d'union des États américains, et qui ouvre une nouvelle voie au commerce." Les derniers rails avaient été apportés par l'administration de l'Union. Le général Dodge, député, prononça en les désignant un discours qui se terminait ainsi : "Vous avez accompli l'œuvre de Christophe Colomb. Ceci [156] est le chemin qui conduit aux Indes." Le dernier enfin, le député de Nevada offrit un troisième boulon, celui-là en argent, et dit : "Au fer de l'Est et à l'or de l'Ouest, Nevada joint son lien d'argent." 2305 2310 2315 2320

« MM. Stanford et Durant, les présidents des deux chemins de fer, auxquels était échu l'honneur de fixer le dernier rail, s'avancèrent alors pour procéder à l'œuvre. Au même moment, la dépêche suivante fut transmise à San Francisco et à Chicago : "Tous les préparatifs sont terminés. Ôtez vos chapeaux. Nous allons prier." Chicago, prenant la parole au nom des États de l'Atlantique, répondit : "Nous comprenons, et nous vous suivons. Tous les États de l'Est vous écoutent." Quelques instants après, les signaux électriques, répétant de par l'Amérique entière chaque coup de marteau frappé en ce moment au milieu du continent, apprirent aux citoyens, qui écoutaient dans un silence religieux, que l'œuvre venait d'être accomplie. Cette communion simultanée dans une grande et belle pensée produisit un effet dont les assistants seuls peuvent se faire une idée. Cette voix venant des régions mystérieuses du centre du continent, annonçant au monde l'achèvement d'une grande 2325 2330 2335

œuvre, fit vibrer les plus nobles cordes du cœur humain : il y eut des larmes d'émotion et des cris de joie. Enfin les chapeaux volèrent en l'air, et ce furent des hurrahs, des "vive l'Amérique ! vive la grande République", comme on n'en avait jamais entendu en plus belle occasion. Dans les principales villes des États-Unis, l'événement fut célébré par des saluts de cent coups de canon ; à Chicago et en beaucoup d'autres endroits, il y eut des fêtes dans le genre de celle de San Francisco. »

IX

[157] Nous allons maintenant parcourir au pas de course le chemin qui nous reste pour atteindre la Californie. Voici d'abord la chaîne des Wahsatch que l'on franchit d'un bond, puis le désert encore une fois sous le nom d'Alcali Plains. Rien n'égale la désolation qui entoure ici le regard de tous côtés ; des petits coteaux montagneux coupent seuls l'uniformité des longues et épaisses couches de sable qui gisent sur le sol comme un linceul gris ; çà et là la plaine semble s'affaisser et mouille timidement le bas de son manteau sablonneux dans les marais qui se détachent successivement jusqu'à une longue distance du Lac Salé ; on en a conclu avec raison qu'autrefois le désert alcalin n'était qu'une partie du lit du grand lac ; du reste, de nombreux faits le démontrent et la géologie n'a guère eu de champ plus assuré⁵⁶ ; mais laissons-la aux savants, l'étude des transformations terrestres n'étant pas absolument un élément de ce récit.

Plus loin, nous atteignons la chaîne des Humboldt, plus considérable que celle des Wahsatch qui ne sont guère qu'un encadrement au bassin primitif du Lac Salé ; le chemin de fer parcourt ici des vallées et des méandres souvent riches en pâturages, arrosés de temps à autre par de petites rivières serpentant au milieu de berceaux d'arbustes au [158] feuillage

2349 reste à faire pour 2352 côtés ; de petits 2358 du lac Salé
 2359 grand Lac ; du 2362 terrestres étant antipathiques à mon récit 2364
 Humboldt plus

56. « *All is desolate in the extreme ; the bare beds of alkali or wastes of grey sand alone meet the vision, if we except now and then, a rocky hill more barren than the plains [...]. Evidently this desert was once the bed of a saline lake, perhaps a portion of the Great Salt Lake itself. The sloping plain sweeps off towards that body of water, and, in places, bends down until its thirsty sands are laved by the briny flood. There are many evidences in support of the theory* » (G. A. Crofutt, *Great Trans-Continental Tourist's Guide*, p. 118).

scintillant. C'est dans une de ces vallées que se trouvent ces 2370
étranges puits naturels à peine visibles à l'œil du voyageur, et
dont une légère bordure d'herbe indique seule la présence. Ces
puits sont au nombre d'environ une vingtaine, et offrent un
orifice presque exactement rond, d'un diamètre de six à
sept pieds. Rien n'agite la surface de leur eau immobile, et 2375
jusqu'aujourd'hui tous les sondages les plus obstinés et les plus
complets n'ont pu en faire découvrir le fond. Évidemment ces
puits sont d'anciens cratères volcaniques depuis longtemps
éteints, et l'eau qui les remplit a dû sourdre tranquillement à
travers les profondeurs du sol ; toute la surface de la région 2380
qui les entoure porte la trace de puissantes commotions de la
nature ; la lave sous toutes les formes et d'énormes blocs de
granit brisés, épars, jetés çà et là dans un désordre fougueux⁵⁷,
en sont une attestation frappante. La vallée où se trouvent les
puits naturels est toute petite ; le train y arrête, s'y alimente 2385
d'eau et continue jusqu'à ce qu'on atteigne les Palissades,
murailles de pierre énormes, coupées à vif, entre lesquelles il
n'y a guère que la largeur de la voie ferrée, et qui ont l'air de
se menacer les unes les autres. On dirait des titans antiques
voulant se précipiter dans une dernière lutte et arrêtés subi- 2390
tamment au milieu du suprême effort ; ils se regardent, ils fré-
missent, ils grondent, mais restent impuissants, cloués sur le
sol, qui va les retenir pour l'éternité. Les Palissades sont à cinq
mille pieds au-dessus de la mer et donnent leur nom à un petit
village situé dans leur sein, d'où les diligences rayonnent de 2395
tous côtés jusqu'à des distances de cent milles.

*

2371 voyageur et	2375 immobile et	2383 fougueux en	2386
les <i>palissades</i> , murailles	2389 autres ; on dirait	2391 effort, ils	2393
sol qui	2393 Les <i>palissades</i> sont		

57. « *The springs, or wells, about twenty in number [...]. These wells would hardly be noticed by the traveler unless his attention was called to them. Nothing marks their presence except the circle of rank grass around them. When standing on the bank of one of these curious springs, you look on a still surface of water, perhaps six or seven feet across, and nearly round. No current disturbs it [...]. No bottom has been found to these wells, and they have been sounded to a great depth. Undoubtedly they are the craters of volcanoes, long since extinct [...]. The whole face of the country bears evidence of the mighty change which has been taking place for centuries. Lava, in hard, rough blocks ; lava decomposed and powdered ; huge blocks of granite and sandstone in the foot hills, broken, shattered and thrown around in wild confusion [...]* » (*ibid.*, p. 121-122).

[159] Marchons, marchons encore quelques heures, et nous allons atteindre les premiers contre-forts des Sierras Nevada. Enfin, nous voilà définitivement sortis du désert, et nous allons
 2400 entrer dans la vigoureuse et resplendissante nature qui s'étale sur le versant occidental du continent américain. — Le premier phénomène auquel on initie le voyageur, en arrivant dans le Nevada, c'est la grande caverne de Shell Creek Range. Shell Creek est un maigre chaînon des Sierras, dans les flancs duquel
 2405 s'ouvre la caverne. L'entrée en est basse et obscure sur un espace d'environ vingt pieds, puis, graduellement, elle s'élargit en même temps que la voûte s'élève. De nombreuses chambres se découvrent à droite et à gauche du passage, d'une dimension variable ; l'une d'elles, appelée la salle de danse, a soixante-dix
 2410 pieds sur quatre-vingt-dix : le plafond est à une hauteur de quarante pieds et le sol d'un beau sable compact : une source d'eau, fraîche comme la lèvre d'une vierge, y coule au milieu des gravois, puis, à mesure qu'on avance, s'ouvrent de nouvelles chambres dont les parois ruissellent de stalactites étincelantes.
 2415 Jusqu'où cette caverne plonge-t-elle dans le ventre des monts, c'est ce qu'on n'a pu déterminer encore ; elle a été explorée jusqu'à une profondeur de quatre mille pieds, mais on n'a pu pénétrer plus avant à cause d'un large précipice qui s'ouvre subitement sous les pas à cette distance⁵⁸.

2420 Nous allons, nous allons toujours ; le train semble avoir hâte, aussi lui, de secouer la poussière entassée de trois jours de désert. À travers les gorges et les défilés des [160] montagnes, la locomotive plonge et replonge, tourne et retourne, frémissante, allègre, joyeuse, jetant des cris qui font dresser l'oreille

2398 les contre-forts 2398 des Sierra Nevadas ; enfin, nous 2406
 graduellement elle 2421 hâte aussi lui de

58. « *The Great Cave* [...] is situated in one of the low foot-hills of the Shell Creek Range. [...] A rock archway, small and dark, admits the explorer, who must pass along a low passage for about 20 feet, when it gradually widens out, with a corresponding elevation of roof. Many of the chambers discovered are of great size ; one, called the dancing-hall, being about seventy by ninety feet. The roof is about forty feet from the floor, which is covered with fine gray sand. [...] a clear, cold spring of excellent water gushes forth from the rock. Further on are more chambers, the walls of which are covered with stalactites of varied styles of beauty. [...] It is not known how far this cave extends but it has been explored for 4,000 feet, when a deep chasm prevented further exploration » (*ibid.*, p. 128).

aux échos étonnés, contournant les rochers, descendant avec 2425
 les pentes, puis se redressant lentement pour gravir quelque
 plateau, comme un baigneur qui émerge de l'onde. Nous mon-
 tons, nous montons sans cesse et sans nous en douter, tant il y
 a de détours et d'évolutions, jusqu'au sommet des Sierras qui
 bientôt vont apparaître dans toute leur grandeur sauvage et 2430
 luxuriante à la fois. Nous passons le Pic du Diable, un seul bloc
 de pierre haut de mille pieds, aux arêtes vives, semblable à un
 géant pétrifié au moment où il voulait escalader les nues ; nous
 passons la tombe de la Vierge, terre solitaire surmonté d'une
 croix de vingt pieds, qui renferme la dépouille d'une jeune fille 2435
 morte à dix-huit ans dans cet endroit même où elle accompa-
 gnait une troupe d'émigrants, alors qu'il y avait à peine un
 chemin tracé dans l'immense solitude. De temps à autre, les
 plaines d'alcali apparaissent encore sous forme de taches de 2440
 cinq, dix et quinze milles de longueur, mais on sent que la
 nature fait enfin un effort suprême pour secouer son enveloppe
 aride et qu'elle s'agite dans son sépulcre de sable. Les Sierras
 Nevada sont le fruit de ce travail formidable ; aussi elles jail-
 lissent, imposantes et splendides, poussant dans tous les sens
 leurs rameaux altiers, et jettent au désert un défi que mille 2445
 échos répètent, à mesure que le train poursuit sa course reten-
 tissante.

Nous ne sommes encore qu'à cinq mille pieds au-dessus
 du niveau de la mer, mais l'ascension est continue, les sommets 2450
 des montagnes se rapprochent, les forêts qui bordent leurs
 flancs envoient à tous les vents de l'air leurs puissants parfums ;
 la solitude inanimée a disparu ; on sent [161] que l'homme est
 près, et qu'il apporte à l'interminable richesse minérale de cette
 région toute la vigueur de son activité.

*

Au point du jour, le dernier jour de ce voyage tant de fois 2455
 maudit, dès que l'aurore commencera d'envoyer quelques feux
 blêmes sur les cimes blanches des Sierras, et que ses rayons
 timides courront comme des souffles sur les pentes boisées, au
 milieu des gorges s'abandonnant à ses baisers féconds, nous

2438 solitude, de temps 2439 taches d'huile, dix 2442 son sépulchre
 de 2443 aussi, elles 2454 activité. Au 2455 dernier de

2460 aurons atteint Truckee, le premier endroit qui mérite le nom de ville depuis le départ d'Omaha, et nous sentirons déjà les premiers effluves du paradis californien venant à nous sur l'aile de la brise gonflée de parfums.

2465 À Truckee, nous resterons une demi-heure ; cette petite ville est située à peu près au commencement des *snow-sheds* qui, maintenant, vont s'étendre presque sans discontinuité sur une longueur de quarante à cinquante milles. Nous sommes au milieu même des montagnes qui, de tous côtés autour de nous, dressent leurs sommets couverts de neiges éternelles et
2470 entr'ouvrent sous nos pieds des ravines formidables où brillent tous les feux, où s'épanouissent toutes les caresses de la végétation rendue à la liberté. Nous arrêtons, et maintenant, jusqu'à ce que nous ayons descendu le versant opposé des Sierras, les plus sublimes grandeurs de la nature vont se prodiguer sous
2475 l'œil insatiable du voyageur : nous en aurons, pendant une demi-journée, de quoi compenser peut-être pour les cinq mortels jours que nous venons de subir.

Je veux me recueillir un moment pour chercher l'image des impressions encore si vivaces, si profondes, peut-être uni-
2480 ques [162] dans ma vie errante, que j'ai éprouvées sur tout le parcours des Sierras Nevada ; je ne pourrai pas les retracer, mais si j'arrive seulement à en retrouver quelques reflets, j'aurai fait beaucoup pour le lecteur, et pour moi-même qui en ai conservé un impérissable souvenir.....

*

2485 La petite ville de Truckee est entourée de neige pendant toutes les saisons de l'année, sous un soleil radieux et piquant. Mais à côté de la neige sont les fleurs ; les glaciers des montagnes creusent leur lit et y restent, mordus en vain par le soleil qui ne peut percer leur épaisse couche, tandis que tout auprès
2490 la végétation revêt ses plus scintillantes couleurs.

Quatorze milles plus loin est le *Sommet*, le point le plus élevé qu'atteint le chemin de fer dans les Sierras. Nous y

2460 Truckee, la première ville qui mérite ce nom depuis 2461 les premières effluves <Même leçon dans le texte de base. Nous corrigeons.>
2468 nous dressent 2470 des gorges formidables 2476 les quatre mortels 2478 pour raconter les impressions 2484 souvenir. // Deux mille deux cents lieues en chemin de fer. // Par A. Buies // (suite) // La

sommes à une hauteur de sept mille pieds, avec la perspective lointaine des plus hauts pics qui s'élèvent jusqu'à dix et onze mille pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est ici la ligne de séparation des eaux qui descendent des montagnes et qui toutes vont grossir une seule rivière, la Sacramento, qui débouche dans le Pacifique. Il nous reste deux cent quarante milles à faire pour atteindre San Francisco. 2495

Nous touchons au terme ; chacun le sent à la figure épanouie des voyageurs, à leur regard brillant d'espérance. Le ciel, où courent des franges d'azur et de pourpre, envoie mille rayons qui éblouissent le front argenté des Sierras. Sur ces hauteurs qui touchent aux nues, la nature prend un air de fête grandiose qui éclate comme une immense fanfare céleste ; la joie et la délivrance rayonnent dans ces [163] superbes élans des montagnes qui cherchent à atteindre, chacune, le plus haut point possible de l'espace : avec elles s'élève l'âme des voyageurs enfin affranchie de la pesante étreinte du désert ; le transport de la nature se communique à tout ce qui respire, et en la voyant si glorieuse et si fière de s'exercer dans toute sa puissance, on se sent soi-même renaître et grandir sur les ailes infinies de l'imagination. 2500 2505 2510

Oh ! quel spectacle et quel enchantement ! Ici vous tournez quelque cap gigantesque qui se dresse au-dessus d'un abîme de quinze à dix-huit cents pieds ; à peine y a-t-il la largeur de la voie ferrée ; le train passe lentement, mesurément, un rien suffirait pour le précipiter dans l'abîme entr'ouvert ; le regard du voyageur, à la fois épouvanté et charmé, contemple avec ravissement et se détourne avec terreur ; c'est que cet abîme est à la fois terrible et délicieux. Dans cette horreur béante la nature a enfoui, comme dans un refuge, ses plus brillants trésors ; elle l'a recouverte d'un tapis de feuillages dorés et de fleurs ; on dirait une couche du paradis glissant aux sombres entrailles de la terre. Les vallées et les gorges des Sierras ont une grandeur magique et en même temps puérile, quelque chose de nouvellement éclos, frais, riant et formidable à la fois ; que dire en effet de ces immenses précipices qui n'ont rien de farouche que leur profondeur, et qui de tous côtés envoient 2515 2520 2525

2497 Sacramento qui 2498 cent *quarante-cinq* milles 2514 Ici, vous 2524 *sombres profondeurs* de 2527 *frais et riant*

2530 au regard les mille rayons de leurs jardins, de leurs parterres
émaillés ? Sur les flancs et jusqu'au fond des abîmes on peut
voir de jolis petits villages de dix, quinze ou vingt feux, d'où
les habitants gravissent jusqu'aux plateaux à travers des sentiers
bordés de plantes et d'arbustes aux feuillages de toutes les
2535 nuances ; on y voit aussi des rivières coulant au milieu
d'in[164]nombrables détours, comme des serpents effrayés ;
l'éclat fugitif de leurs flots se mêle avec celui de la végétation
qu'ils reflètent et qu'ils animent, pendant que le spectacle de
l'industrie humaine qui, même dans ces profondeurs, cherche
2540 des éléments à son activité, vient s'ajouter encore aux magni-
ficences de la nature.

*

Les pentes et les vallées des Sierras sont couvertes de pins
exploités sur une grande échelle, en même temps que reten-
tissent de toutes parts les travaux des mineurs disséquant les
2545 inépuisables mines d'or et d'argent.

On conçoit qu'un chemin de fer ne peut traverser une
chaîne de montagnes en droite ligne, qu'il contourne sans cesse
et suit chaque détour ; il ne peut pas escalader les pics ni plon-
ger dans des gorges, et par conséquent la route à faire se trouve
2550 de beaucoup allongée, mais qui s'en plaindrait dans les Sierras ?
On ne se lasse jamais d'un pareil spectacle. Le véritable beau
a le privilège d'être de plus en plus nouveau, de même qu'un
sentiment profond puise de nouvelles forces dans sa durée et
ne s'altère jamais à aucun contact.

2555 Lorsqu'on a descendu le versant opposé des Sierras, on
commence à voir se dérouler dans un lointain magique les
glorieux champs de la Californie. On entre en plein dans la
vallée féconde de la rivière Sacramento ; tout ce que la nature
produit s'étale sous le regard ; les céréales de toute espèce, le
2560 maïs, les vignobles, les champs de moutarde et de betterave,
des vergers qui contiennent tous les fruits ima[165]ginables, jus-
qu'aux plants de caféiers et de mûriers pour les vers à soie,
tout cela flotte et se balance avec orgueil sur les mamelles gon-

2531 émaillés ? *Presqu'au fond d'eux* on 2532 d'où leurs habitants
2539 qui, *jusque* dans 2550 beaucoup *rallongée*, mais 2558 nature *peut*
produire s'étale 2560 moutarde, de

flées du sol ; mais aussi, comme contre-partie, la poussière devient intense et les mouches intolérables. Le ciel est plein d'azur et le soleil joyeux ; déjà quelques souffles affaiblis du Pacifique viennent toucher le front du voyageur qui sent sa vie renaître et l'espoir s'agiter dans son sein. 2565

*

À une heure de l'après-midi l'on atteint Sacramento, capitale de la Californie, petite ville de dix-huit mille âmes, ravissante, lumineuse sous un ciel de pourpre qui, pendant des mois entiers, ne change point. Nous n'avons plus maintenant que quarante-six lieues à faire pour atteindre San Francisco, où nous serons le soir même à huit heures. 2570

Sacramento est enveloppé d'arbres, de vergers odorants, et repose sur les bords de la rivière qui porte son nom ; on y arrête une demi-heure pour prendre le dîner, puis on se remet en route pour le Pacifique dont on voit au loin les rivages montagneux bleuir à l'horizon. 2575

*

Maintenant, nous allons traverser de nombreuses petites villes dont la population varie de deux mille à dix mille âmes ; nous sommes dans l'État le plus riche de l'Union américaine ; nous allons passer par l'Eldorado, dont le sol [166] fourmille des ossements accumulés des chercheurs d'or. Aujourd'hui c'est la culture de la vigne et des fruits qui fait la principale occupation de ses habitants ; la récolte du vin et du cognac donne jusqu'à trois cent mille gallons ; une colonie de Japonais y a même introduit la culture du thé qui a réussi admirablement ; celle des vers à soie donne de forts beaux résultats, et l'on voit arriver promptement le jour où cette terre favorisée du ciel produira également les épices de l'Asie et les fruits des tropiques. 2580
2585
2590

Nous atteignons Galt, d'où un service de diligences conduit aux grands arbres de Calaveras, à soixante-dix milles plus loin sur le versant occidental des Sierras Nevada. Ces arbres sont fabuleux ; ils s'élèvent en moyenne à une hauteur de deux cent cinquante à trois cent vingt pieds, et leur circonférence, à la 2595

base, varie de soixante à quatre-vingt-quinze pieds⁵⁹. Ces rois de la forêt ont été pour un bon nombre baptisés ; le plus majestueux de tous, appelé le *Père*, maintenant abattu, mesure
 2600 435 pieds de long sur 110 de tour ; il faut une échelle pour monter sur son large tronc couché ; puis vient la *Mère*, haute de 321 pieds, l'*Hercule*, l'*Hermite*, l'*Orgueil des bois*, les trois *Grâces*, le *Mari* et la *Femme*, la *Vieille Fille*, le *Vieux Garçon*, les *Frères Siamois*, les deux *Gardes*, tous des géants dont pas un n'a moins
 2605 de deux cent soixante pieds de haut sur une circonférence moyenne de soixante-dix pieds.

Plus loin, sur la route du chemin de fer, se trouve Mariposa, d'où le voyageur peut se rendre, s'il le désire, à cheval, jusqu'à la vallée du Yosemite, la plus grande merveille naturelle
 2610 qui soit au monde.

Cette vallée fut découverte pour la première fois en 1856 ; elle a huit milles de long sur un mille et demi de [167] large... La rivière Merced y pénètre par une série de chutes qui tombent entre de véritables murailles de granit d'une hauteur de deux mille à six mille pieds. Ce n'est pas saisissant, c'est magique, c'est inconcevable, c'est un rêve de l'imagination dans un monde fabuleux. L'une de ces chutes, la *Ribbon*, a jusqu'à trois mille trois cents pieds de hauteur, une autre deux mille six cents pieds, le *Voile de la Vierge* mille pieds, la *Nevada* sept cents pieds, la *Vernal* six cents pieds... etc... toutes encaissées étroitement entre des blocs formidables et tombant à pic⁶⁰ comme si quelque main puissante les précipitait avec colère dans les entrailles sans fond de la nature.

*

À six heures du soir on atteint Brooklyn, petite ville formée surtout des résidences privées des marchands de San Francisco. On traverse une rivière étroite et voilà Oakland avec ses chênes
 2625

2608 cheval jusqu'à 2612 large. La

59. « *Big Trees of Calaveras. [...]* A good hotel will be found at the Grove, which numbers 92 trees, from 150 to 327 feet in height, and from ten to thirty feet in diameter » (*ibid.*, p. 194).

60. « *The Merced river enters the head of the valley by a series of waterfalls [...]. The Nevada Falls are 700 ; the Bridal Veil Fall, 200 ; the Vernal Fall, 300 ; the Half Dome, a mass of granite, is 5,000 feet high, and the walls which rise almost perpendicular along the sides of the valley are 4,000 feet from base to summit* » (*ibid.*, p. 194).

verts, ses vergers, ses parcs, ses jardins et ses vignobles. Oakland est noyé dans un océan de feuilles et de fleurs ; c'est la ville des cottages délicieux, parfumés, paisibles, enfouis sous l'ombrage. Sur le rivage, qui est celui de la baie même de San Francisco, aboutit une longue jetée de deux milles environ, que suit le chemin de fer, et au bout de laquelle attend le ferry qui va traverser les voyageurs à la grande métropole du Pacifique. C'est à cette jetée que d'innombrables navires, de toutes les parties du monde, viennent charger et décharger leur marchandise ; c'est aussi là le terme extrême de toutes les lignes de chemins de fer de l'Ouest ; après, c'est [168] l'Océan, l'immense mer du sud, le Pacifique qui ne s'arrête plus que sur les rivages du berceau du monde, l'Asie, le plus vaste des continents, le plus peuplé, le plus ancien, et cependant peut-être encore le moins connu.

Enfin, nous voilà arrivés, c'est fini. Il est sept heures et demie du soir ; à huit heures, nous serons dans San Francisco ; il n'y a plus qu'à traverser la baie qui nous en sépare. Nous avons fait un voyage plein de fatigues et de déceptions ; maintenant, en quelques minutes, tout ce rêve de poussière et de sable s'est enfui ; l'implacable ennui s'est dissipé par enchantement ; les passagers se reconnaissent à peine entre eux ; leur figure s'est épanouie et leur regard éclate ; c'est la délivrance qui leur est apportée ; ils sont sortis de leur prison de fer et de feu, et maintenant ils aspirent avec une poitrine bruyante et enivrée les puissantes senteurs du Pacifique.

*

San Francisco apparaît sur le rivage opposé, vaguement enveloppé par les dernières lueurs du crépuscule. L'amphithéâtre inégal de ses collines, que les rues gravissent en ligne droite, semble une image brisée dans le rêve ; tout le monde regarde avec un œil ardent la ville tant désirée ; la brise fouette en plein les visages, et court en frissonnant dans les voiles et les mantilles ; il y a comme un tressaillement de vie nouvelle, et à mesure que le bateau avance, le tumulte qui s'était fait à l'embarquement s'apaise par degrés. Dans ces arrivées aux ports lointains, il y a quelque chose de solennel qui s'impose à toutes les imaginations. [169] Seul, accoudé sur l'avant du bateau,

2654 crépuscule ; l'amphithéâtre

sourd à tous les mouvements et à tous les bruits, je regardais
 2665 se dessiner petit à petit la ville à qui j'allais demander un refuge,
 l'oubli, et peut-être une rénovation. Maintenant un abîme me
 séparait de tout ce qui m'avait aimé, un abîme que je croyais
 ne pouvoir plus jamais franchir. À quoi bon ? On ne met pas
 à plaisir onze cents lieues entre sa patrie et soi, et quand on a
 2670 eu la force de faire un pareil voyage malgré toutes les peines
 morales et physiques, on ne songe guère à le recommencer. Je
 croyais l'arrêt de ma vie désormais irrévocable, et ma condam-
 nation prononcée sans retour.

J'étais parvenu à ce rivage lointain, épave brisée, reste mu-
 2675 tilé et sanglant d'une vie sans cesse portée d'aventures en aven-
 tures. À cet âge où la plupart des hommes ont trouvé une
 carrière définitive ou du moins une base pour le prochain édi-
 fice de l'avenir, moi, proscrit volontaire, j'errais encore et j'allais
 demander à l'inconnu de nouveaux mystères et sans doute aussi
 2680 de nouvelles douleurs. Ah ! seulement deux mois auparavant,
 je n'aurais pas cru devoir être ainsi jeté en proie à de nouveaux
 souffles du destin ; j'avais tout fait de cœur et de tête, pendant
 plusieurs années, pour prévenir le retour des orages ; je m'étais
 assis à l'ombre d'une espérance bien chère, et j'avais cru que
 2685 cela me suffirait pour donner un objet désormais bien déter-
 miné à tous mes travaux ; j'étais las des secousses et des bal-
 lottements continuels d'une vie que rien n'avait pu ni fixer ni
 contrôler.

Malgré tous les désenchantements, j'avais encore assez de
 2690 jeunesse pour abandonner toute mon âme aux illusions du
 sentiment et de l'idéal ; il me restait tout ce qu'il fallait pour
 construire, même avec les matériaux flétris d'une existence dé-
 sabusée, un avenir digne encore de mon ambition et [170] des
 2695 espérances que l'on fondait sur moi. Soudain, en un jour, tout
 s'était écroulé ; il y a des hommes marqués d'un sceau fatal, et
 le noir génie ne les abandonne jamais. Près de toucher au
 rivage, une tempête m'en arrachait tout à coup sous un ciel
 plein d'azur et de promesses.

Repoussé, désespéré, convaincu enfin que le bonheur, ou
 2700 du moins le repos, ne m'offrait qu'un mirage et que toutes les

2689 assez d'illusions et de jeunesse pour croire à la durée des affections et pour y abandonner toute mon âme ; il me restait *enfin* tout

déceptions se hâteraient de me frapper l'une après l'autre, je m'étais enfui, ne demandant plus rien à la Providence, ni à l'espoir, ni à ma propre volonté. Je me sentais mort avec toutes les apparences de la vie, et le quelque bruit qui se faisait autour de mon nom résonnait en moi comme les coups frappés sur une tombe muette. 2705

À quoi bon donner au public et à mes amis le spectacle d'une chute aussi profonde et d'un désenchantement si inattendu, si inexplicable qu'on l'eût pris pour une dérision ? J'étais donc parti, cadavre pensant, agissant, qui n'avait plus de conscience que pour souffrir, et à qui le souvenir restait seul pour arroser de larmes le sépulcre de l'âme. J'arrivai à San Francisco brisé, accablé de fatigue, tellement vaincu par la souffrance que je me demandais sincèrement combien de jours il me restait à vivre. Cette belle ville, cette splendide nature, cette baie glorieuse, coupée de promontoires hardis.... que m'importait tout cela ? Est-ce qu'il est quelque chose de beau pour celui qui n'a plus que le regret, et quelles magnificences de la nature peuvent arrêter ou sécher une seule larme ? En débarquant avec le flot des passagers joyeux, agités, impatientes de revoir leurs amis, leur serrant la main avec transport, retrouvant les uns une patrie, les autres l'objet de longues convoitises, ce que j'éprouvai je ne puis le dire, je n'ai plus de pensée pour cela, et toutes les paroles seraient stériles ou vides. 2710 2715 2720

*

[171] Je pris machinalement l'omnibus qui menait à l'hôtel, je traversai plusieurs rues brillantes, animées, où la lumière se déversait comme un ruisseau d'argent, je vis pour la première fois cette foule bigarrée, si diverse, si curieuse, si remuante, qui remplit jour et nuit la ville la plus cosmopolite au monde, et j'arrivai au bout d'un quart d'heure à un somptueux édifice, situé dans la plus belle rue de San Francisco. C'était le *Lick House*, où j'allais m'installer et attendre.... quoi ? je n'en savais rien, car je n'avais ni ambition, ni but, ni désir ; il me semblait n'être plus qu'une machine obéissant à une impulsion incon nue, mais fatale, irrésistible. 2725 2730 2735

2703 l'espoir ni 2708 profonde, et 2713 la douleur que 2723 j'éprouvai, je 2724 stériles et inertes. // Je 2732 attendre quoi?... je 2735 irrésistible. Je

Je montai et pris ma chambre qui donnait sur un vaste carré de l'hôtel ; il n'y avait donc devant moi ni vue, ni horizon, rien que la morne silhouette de quatre murs percés de croisées. Lorsque je me vis seul, bien seul dans ce tombeau, et que je
 2740 pensai que vraiment douze cents lieues me séparaient de ma pauvre patrie, de mes amis, de ma famille perdue sans retour... Oh ! pardonnez-moi, vous tous qui me lisez, pardonnez-moi si tant de faiblesses viennent à chaque instant interrompre le cours de mon récit... en ce moment le monde se déroba sous
 2745 moi, des ténèbres poignantes m'enveloppèrent de toutes parts, le vide immense, le vide affreux s'entr'ouvrit brusquement, je m'affaissai sur mon lit, et là, un torrent de sanglots comme jamais n'en versa âme humaine jaillit de ma poitrine brisée.

Hélas ! où étais-je donc, moi qui, quelques semaines encore
 2750 auparavant, croyais l'avenir si sûr et tenais sous ma main de si faciles espérances ? Perdu, isolé comme le dernier [172] des hommes au milieu d'un monde absolument étranger, il ne me restait aucune ressource, pas même celle de l'amitié pour les mauvais jours, pour les épreuves qui sans doute ne tarderaient
 2755 pas à naître. C'était donc pour cela que j'avais, depuis deux ou trois ans, ramassé péniblement les ruines encore intactes de mon passé pour en refaire une vie nouvelle ! C'était pour cela que j'avais tant subi, tant lutté, tant vaincu de préjugés, tant remonté de courants ! C'était pour cela que je m'étais détourné
 2760 des portes désormais largement ouvertes pour moi dans mon pays, c'était pour venir entre ces quatre murs nus, froids, sans un souvenir, sans un regard, et d'où peut-être je ne sortirais jamais !

Cette heure fut pour moi la plus terrible depuis mon départ du Canada. Tant que j'avais été secoué, emporté dans le chemin de fer, le bruit et le spectacle toujours nouveau avaient pu de temps à autre m'étourdir ; mais maintenant, j'étais seul, seul dans le silence, dans la nuit et dans l'exil..... Eh bien ! j'ai traversé cette heure comme bien d'autres depuis, et c'est
 2770 aujourd'hui seulement que je sais tout ce qu'il y a encore de vigueur et de ressources dans une vie que l'on croit à jamais détruite.

2741 retour... oh ! pardonnez-moi, si 2747 là un torrent de sanglots, comme 2748 humaine, jaillit 2755 j'avais depuis 2768 l'exil. Eh 2772 détruite. // Deux mille deux cents lieues en chemin de fer. // Par A. Buies // (suite) // L'hôtel

[173] DEUXIÈME PARTIE

I

L'hôtel où j'étais descendu était tout simplement princier ; 2775
 il m'arrive de faire de ces plaisanteries. Quand le destin m'as-
 saille outre mesure et que je n'ai plus d'autre ressource, je le
 stupéfie par quelque boutade qui le met en déroute. C'est le
 système de Gavroche. Il n'y a pas de philosophie qui vaille un
 pied de nez, et la chiquenaude est la plus grande des forces. 2780

*

Il y a dans San Francisco trois grands hôtels qui sont des
 édifices étonnants. Rien, dans les autres villes américaines,
 n'approche de ce luxe et de cette splendeur : ces trois hôtels
 sont le *Grand*, l'*Occidental* et le *Lick*⁶¹. On y marche sur des tapis
 bondés qui étouffent le bruit des pas ; on y est enveloppé dans 2785
 une atmosphère de velours et de draperies flottantes qui ont
 l'air de vouloir vous porter ; les [174] salles et le passage principal
 sont peints à fresques ; la salle à dîner respendit comme un
 vestibule de l'Éden. L'ampleur et les dimensions sont en pro- 2790
 portion du luxe ; le grand escalier du centre est monumental,
 et il y a des centaines de chambres donnant toutes sur de larges
 et lumineux corridors. Évidemment le propriétaire du *Lick*
House devait être un demi-dieu couvert d'une armure d'or, peu
 accessible, si ce n'est peut-être, par curiosité, à des voyageurs 2795
 venus de très-loin, et je calculais que douze cents lieues cons-
 tituaient peut-être une distance raisonnable. Dès lors, j'eus une
 idée fixe ; connaître à tout prix ce mortel surhumain, lui faire
 apprécier mon éloquence, et l'amener par la force des choses,
 sinon par celle de la parole, à quelque concession qui lui fit
 honneur. 2800

Mais avant d'aller plus loin, je veux de suite faire connaître
 San Francisco à mes lecteurs dans tous les détails que j'ai pu

2775 princier : il 2776 destin *me tombe dessus* outre mesure, et
 2789 l'Éden ; l'ampleur 2793 être *une espèce de demi-dieu*

61. « *The Grand Hotel, Occidental, Cosmopolitan, Lick House, American Exchange, Brooklyn, Russ House and International, are first-rate houses, each and all of them* » (*ibid.*, p. 196).

saisir, avec toute l'observation que j'ai pu mettre en cinq jours seulement que j'y suis resté.

*

2805 San Francisco est bâti à peu près en amphithéâtre sur des collines sablonneuses de plusieurs centaines de pieds de hauteur. Ses rues sont droites comme celles de toutes les villes américaines, ce qui détruit en grande partie l'effet de la situation et choque l'œil du voyageur qui s'attend au pittoresque
 2810 dans toute sa liberté. Cette ville de cent soixante-quinze mille âmes aujourd'hui, n'avait qu'une maison en 1835. Son climat est le plus beau qui soit au monde, remarquable par son uniformité, la température ne [175] variant que d'environ dix degrés dans tout le cours de l'année. On n'y distingue guère que deux
 2815 saisons, la belle saison et la saison pluvieuse. Celle-ci commence avec le mois de novembre et finit avec le mois d'avril ; mais la pluie ne tombe guère que la nuit, de sorte que les jours restent beaux et clairs, avec une température moyenne de cinquante-
 quatre degrés. En janvier, toute la Californie est couverte de
 2820 fleurs, et au mois de mai les céréales commencent à mûrir. Durant toute l'année les nuits sont fraîches. À San Francisco, vers quatre ou cinq heures de l'après-midi, la brise de la baie s'élève et de légères brumes courent dans l'air jusqu'à l'aurore du lendemain. On voit alors les hommes revêtir le pardessus et les dames s'envelopper les épaules dans d'élégantes
 2825 fourrures.

Grâce à un climat aussi favorisé du ciel, l'activité et le mouvement de San Francisco se prolongent bien avant dans la nuit. C'est la ville américaine qui ressemble le plus sous ce rapport
 2830 aux villes d'Europe : l'heure où l'on voit le plus de monde dans les rues principales est entre onze heures et minuit, à la sortie des théâtres, de l'opéra et des restaurants. C'est alors que toute la gent fashionable déborde sur les trottoirs au milieu de torrents de lumière : les hôtels, les cafés, les restaurants, les *saloons*
 2835 resplendent. Ce qu'il y a de *saloons* et de débits de tabac dans San Francisco est inimaginable ; on les trouve à chaque vingt-cinq ou trente pas. La Californie produisant sa propre bière, ses vins et son brandy, ces boissons coûtent moins cher que dans le reste des États-Unis. Pour dix cents on a un verre de
 2840 tout ce qu'on peut désirer ; mais, chose singulière, rien ne coûte

moins de dix cents, si ce n'est le *lager beer*, l'unique *lager* qui en coûte cinq. Le Californien ne s'amuse pas à compter des sous, d'autant plus que chez lui les cents américains n'ont aucune valeur et ne sont pas reçus.

[176] Voici quelque chose qui va surprendre le lecteur. Dans un État de l'Union Américaine, la monnaie légale, le papier des États-Unis n'est d'aucun usage ! les Californiens ne se servent jamais que d'or ou d'argent, ils ignorent les *greenbacks*. On ne serait pas admis parmi eux à payer quoi que ce soit avec du papier. Celui qui voudrait se prévaloir de la loi et forcer son créancier à recevoir des *greenbacks*, aurait peut-être raison devant les tribunaux, mais il serait perdu dans l'opinion. Si vous n'avez que du papier, hâtez-vous de le faire changer chez le premier courtier venu ; vous recevrez indifféremment de l'argent ou de l'or, l'argent ne subissant qu'un escompte d'un demi pour cent. L'État qui produit à profusion tous les métaux précieux, peut, à bon droit, se passer d'une monnaie fiduciaire soumise à toute espèce de fluctuations.

*

Les maisons de San Francisco sont en brique ; beaucoup sont en bois, surtout les belles résidences éloignées du centre des affaires : d'autres sont en fer peint. Il n'y a qu'un seul édifice en pierre dans toute la ville, c'est la Bourse. La raison en est qu'il n'y a pas de carrières jusqu'à une grande distance dans l'intérieur : pour bâtir la Bourse, on a fait venir de la pierre de Chine ; mais comme les pierres de l'édifice étaient taillées et numérotées d'avance, on a dû faire venir en même temps les ouvriers qui les avaient préparées, pour qu'ils les plaçassent eux-mêmes. Si la plupart des maisons sont en brique, ça ne se voit guère, attendu qu'on [177] recouvre généralement la brique d'une couche quelconque, que l'on peint ensuite de façon à lui donner l'apparence de la pierre de taille. Les habitants de San Francisco n'ont pas l'air de tenir essentiellement à l'éclat extérieur de leurs bâtisses, si ce n'est pour leurs écoles dont ils sont particulièrement fiers, et qu'ils dotent à qui mieux mieux avec une émulation jalouse.

2855 demi *cent par cent*. L'État, qui 2857 peut se 2862 c'est l'*Exchange*. La 2864 bâtir l'*Exchange*, on 2867 préparées pour

Les loyers sont énormément chers, et cependant les hôtels, les restaurants et les cafés pullulent. C'est que la vie, à San Francisco, comme dans les villes européennes, est presque toute extérieure ; le chez-soi est secondaire, le San-Franciscain étant généralement un homme venu d'ailleurs, dont l'existence, toujours à la poursuite de la fortune, est d'une activité incessante. Sa ville ne lui offre pas de traditions et l'idée de famille n'y est encore qu'en germe. Vous entendrez des gens qui ont vécu dix, quinze ans à San Francisco, dire qu'ils n'y sont qu'en passant, et que bientôt ils retourneront *chez eux*. Mais ce bientôt ne vient presque jamais, tant l'homme, une fois lancé à la poursuite de l'or, ne peut plus s'arrêter dans cette course. Le Californien ne s'aperçoit pas des années qu'il vit ; il n'en a pas le temps ; il les dévore et en est dévoré lui-même, et lorsqu'arrive le terme, il tend encore la main vers l'avenir doré. Les Français surtout, qui vont en Californie, n'ont pas la moindre idée de séjour, et cependant ils y meurent presque tous, après de longues années passées dans l'accumulation des richesses.

De tous les Français émigrés aux États-Unis, ce sont ceux de San Francisco qui ont le mieux prospéré. Ils sont au nombre d'environ quatre à cinq mille, dont une bonne partie est riche et quelques-uns cinq à dix fois millionnaires. Ils sont généreux, paient de leur bourse dans toutes les occasions, et souscrivent surtout pour la France avec une libéralité passée en proverbe qui fait voir combien le patriotisme est obstiné et survit à tout dans l'âme du Français.

Ce sont eux qui ont fondé les plus beaux restaurants et cafés de la ville et qui ont inculqué à San Francisco les mœurs et les habitudes de leur pays. Mais ils n'ont aucune prétention à y former un groupe à part, comme ils le font à New York et dans d'autres villes américaines. San Francisco étant une ville essentiellement cosmopolite, formée des éléments les plus nombreux et les plus divers, il ne saurait y exister de distinctions nationales ; tous les groupes se confondent dans l'ensemble et chacun n'est qu'un passant au milieu d'autres passants courant sur une mer de sable.

*

Rien ne frappe comme ce caractère nomade imprimé en quelque sorte sur la physionomie de chaque habitant de San Francisco ; il semble aussi étranger dans sa ville que celui qui y est arrivé de la veille. Il va et se déplace sans cesse, court dans l'intérieur ou suit le littoral de la Californie où partout l'appellent des affaires et des entreprises ; il semble ne garder San Francisco que comme un pied-à-terre, comme une base d'opérations où il vient de temps à autre pour se procurer tout ce dont il a besoin ou tout ce qu'il désire. Les hommes de toutes les parties du monde se donnent incessamment rendez-vous dans cette ville unique qui offre des types à profusion ; mais il ne faut pas y avoir l'air de s'étonner de quoi que ce soit, attendu qu'on passerait son temps à [179] s'étonner et qu'on aurait l'air naïf. Il n'est pas permis à San Francisco de trouver rien de curieux, parce que tout y est curieux et que le lendemain varie déjà d'avec la veille.

Les Chinois y abondent ; on dirait qu'ils forment la grande moitié de la population ; ils remplissent les petites industries, celle du blanchissage surtout dans laquelle ils sont passés maîtres. À chaque coin de rue presque, vous trouvez une petite blanchisserie chinoise où 7 à 8 hommes, jour et nuit, lavent, empèsent et repassent. Chose singulière ! on voit rarement des Chinoises dans les rues ; que font-elles ? je n'ai pas eu le temps de l'apprendre : mais toujours est-il que la vue continuelle de mon sexe, même sous la forme nouvelle et fantasque d'un Chinois, commençait à m'agacer, lorsque, tout à coup, quarante-huit heures au moins après mon arrivée, je vis passer une créature quelconque avec deux longues tresses de cheveux pendant jusqu'aux genoux de chaque côté de la tête. Son costume différait peu de celui des Chinois que j'étais habitué à voir ; le pantalon seulement avait plus d'ampleur, la jaquette était plus large, le pied beaucoup plus petit et la figure moins écrasée. C'était une Chinoise..... enfin ! Je regardai cette fille du Céleste Empire, qui avait déjà le dos tourné et qui fuyait sans se rendre compte de l'intensité de mes regards qui la parcouraient en tous sens. Sans ses deux tresses de cheveux j'aurais passé droit, mais que faire devant cette révélation inattendue ? Je n'en étais pas encore à m'écrier : « Voir une Chinoise, et puis mourir ! » mais j'avoue que je désirais vivement en avoir le cœur net, et que ce n'était pas trop de la vue d'une seule Chinoise contre

tant de Chinois dont je commençais à être blasé. Du reste, c'est la seule que j'aie aperçue ; mais j'ai appris en^[180]suite que la seule différence apparente qui existe entre le Chinois et la
 2955 Chinoise est dans les deux tresses de l'une et la queue de l'autre. Cela suffit probablement, mais il est bon d'être prévenu. Un dernier détail. Ces deux tresses s'appellent des ailes et sont portées dans toute leur longueur, tandis que le Chinois remonte ordinairement sa queue et la roule en toque sur le derrière de
 2960 la tête comme un épais chignon.

*

J'ai parlé plus haut d'hôtels et d'édifices publics. Il n'est pas permis à ce sujet de passer sous silence le nouvel hôtel de ville en voie de construction. C'est quelque chose de merveilleux qui fait voir la richesse et la libéralité des citoyens de San Francisco : cet édifice ne coûtera pas moins de dix millions et aura la forme d'un triangle ; l'un des côtés de ce triangle aura huit cents pieds de front, l'autre six cent soixante, et le troisième cinq cents. Le corps de l'édifice aura une hauteur de quatre-vingt-dix pieds et sera surmonté d'un dôme, de clochetons et
 2970 de flèches, en même temps que flanqué de tours d'une structure vraiment monumentale ; le dôme, entre autres, aura une circonférence de deux cents pieds et sera supporté par douze colonnes massives en fer d'une hauteur de soixante pieds, à partir du deuxième étage. Tout le milieu de l'édifice sera laissé
 2975 libre depuis le rez-de-chaussée jusqu'au sommet de la voûte, une hauteur de 120 pieds, et l'on y pénétrera par un large vestibule circulaire d'un diamètre de 80 pieds débouchant à un portique de vingt-cinq pieds de largeur. Cet hôtel de ^[181]ville est l'orgueil des San Franciscains, et c'est la première chose
 2980 qu'ils montrent à l'étranger surpris des dimensions et du luxe d'un pareil édifice dans une ville si jeune et comparativement si peu peuplée.

Quant aux hôtels, c'est un autre sujet d'étonnement. Il y en a trois principaux que j'ai nommés ci-dessus ; mais à part
 2985 ceux-là, il y en a une quantité d'autres de deuxième et de troisième classe, et ainsi de suite jusqu'au boui-boui de l'émigrant sur les quais. Les trois hôtels de premier ordre se touchent presque, et il s'en bâtit un quatrième à deux pas d'eux qui les rejettera tous dans l'ombre : à ce compte, il faudra que ce soit

2982 si peuplée

2988 pas qui

2989 l'ombre : dans ce cas il

un palais des mille et une nuits. On se demande à la vue de ces immenses et somptueux édifices ce qui peut les alimenter et les entretenir dans un luxe pareil. San Francisco n'est en somme qu'une ville de 175,000 âmes, et les voyageurs qui y viennent, tout nombreux qu'ils soient, ne le sont pas encore cependant assez pour justifier tant de millions jetés dans une industrie qui doit avoir des bornes. 2990 2995

Piqué de curiosité à ce sujet, je m'informai directement au propriétaire du *Lick House*, que j'avais réussi à aborder : « Les grands hôteliers de San Francisco, me dit-il, ne font pas d'argent, tout au plus deux ou trois pour cent. Mais comme ils ont déjà leurs capitaux placés dans toutes les entreprises de la Californie, dans les compagnies de tout genre qui ont un objet sérieux, et qu'il leur en reste dont ils ne savent que faire, ils construisent des hôtels en vue de l'avenir. Ce qui, aujourd'hui, ne donne que deux pour cent, en donnera vingt dans dix ans. Il s'agit de bâtir notre ville, et c'est là un des moyens que nous employons. 3000 3005

[182] – Comment ! lui dis-je, vous êtes à ce point millionnaire que tous les grands travaux qui se font dans un pays merveilleux comme le vôtre ne vous suffisent pas et que vous avez encore de l'argent dont vous ne savez que faire ? Eh morbleu ! avec ce que vous a coûté le *Lick House*, on pourrait faire chez nous le chemin du Lac Saint-Jean... Le Canada ! voilà, par exemple, un pays où vous trouveriez à placer vos capitaux... 3010

– Oui, il en est ainsi, reprit mon propriétaire, et ce n'est pas tout. Savez-vous que tous les ans je donne vingt à trente mille dollars aux institutions de la ville, à part tout ce que je me laisse prendre pour une foule de petites charités que je ne compte pas et qui me coûtent bien de dix à quinze mille dollars ? » 3015 3020

Que pouvais-je dire ou demander de plus à un pareil homme ? Je m'inclinai profondément, en murmurant à part moi combien était heureux le pays dont les institutions méritaient un pareil dévouement et un pareil enthousiasme. Le Canada était alors à dix mille lieues de ma pensée. 3025

2994 viennent, pour nombreux 3005 cent en 3013 Saint-Jean... le Canada 3016 donne cinquante à soixante mille 3020 dollars. » // Que 3025 pensée. // Deux mille deux cents lieues en chemin de fer. // Par A. Buies // (suite) // On

II

[183] On ne s'attend pas sans doute à trouver dans une ville qui date de trente ans à peine beaucoup de monuments, de curiosités historiques ou d'antiquités. Cependant, si l'on se
 3030 donne la peine de gravir l'amphithéâtre de sable qui domine la ville et qu'on pousse droit devant soi vers le rivage opposé du Pacifique, on arrive à une vieille construction âgée exacte-
 3035 ment d'un siècle, et qui n'est autre que la célèbre Mission Dolores. Mais pour y arriver, il faut passer à travers une brise glaciale qui souffle tous les jours de la mer, et qui soulève des nuages de sable tout autour de soi.

Cet établissement a été fondé en 1775 par des missionnaires espagnols qui, pendant soixante ans, exercèrent une autorité presque absolue sur les indigènes sauvages de la
 3040 Californie. À son époque de gloire et de prospérité, la Mission possédait jusqu'à soixante-seize mille têtes de bétail, trois mille chevaux, huit cents mules, quatre-vingt mille moutons, cinq cents paires de bœufs à labour, cent quatre-vingt mille boisseaux de froment et d'orge, et pour soixante-quinze mille dol-
 3045 lars de marchandises.

C'étaient là des missionnaires qui gagnaient le paradis par un chemin assez agréable : heureusement que les flots de poussière qui les enveloppaient sans cesse leur rappelaient l'origine et les fins dernières de l'homme ! !.....

[184] La plus grande partie de cette immense fortune fut
 3050 confisquée jadis par le Gouvernement Mexicain, de sorte que lorsque la Californie devint partie intégrante de l'Union Américaine, en 1848, il ne restait de l'antique Mission que l'édifice proprement dit, avec ses murs en adobe, l'église qui était contiguë et le terrain qui l'entourait. C'est ce qu'on peut voir encore
 3055 aujourd'hui, malgré que le temps ait détaché du vêtement de l'édifice bon nombre de pièces d'adobe, sorte de brique faite avec de la terre pétrie, séchée et durcie au soleil.

*

3027 ville, qui 3028 peine, beaucoup 3034 brise de tous les diables
 qui 3035 mer, qui glace et soulève 3056 détaché bon

Plus loin, en revenant vers la ville, on atteint les *Woodward Gardens*, jardins zoologique et botanique, où se trouvent en outre une galerie des arts et un musée ornithologique. 3060

Je ne crois pas qu'il existe au monde rien d'aussi complet en son genre. Sans doute qu'il faut laisser de côté les grands musées et les jardins publics de l'Europe, où depuis des siècles la science rassemble toutes les variétés possibles des trois règnes de la nature ; mais rappelons-nous que le jardin Woodward est une propriété privée ouverte au public seulement depuis 1866, et que déjà il renferme, par le nombre et le choix des espèces, de quoi faire l'orgueil d'une grande ville. 3065

Il y a quatorze ans que M. Woodward a conçu la création de ce jardin, simplement pour embellir les environs de sa demeure. Mais entraîné bientôt par l'esprit d'entreprise des hommes de sa race et de son pays, il ne tarda pas à l'agrandir et à le meubler des sujets les plus curieux et les plus rares de l'histoire naturelle. Pour cet objet il fit creuser des grottes, des lacs, élever des collines artificielles, dresser une [185] ménagerie et un aquarium, préparer des terrains pour les grands pachydermes de l'Asie et de l'Afrique, construire un musée de fossiles, un autre pour toutes les espèces d'oiseaux connus, une galerie de peinture, de sculpture, et enfin des serres chaudes où étincellent, sous les baisers d'un soleil toujours égal et le reflet ardent des vitres, les plantes les plus brillantes des deux hémisphères. 3070 3075 3080

Ce jardin est une promenade en même temps qu'une étude, et l'on peut y passer des journées entières sans avoir tout vu. Il y a des retraites ombragées, parfumées et discrètes, pour le visiteur qui vient se reposer et recueillir ses notes, s'il appartient à la catégorie de ceux qui visitent pour apprendre. Il y a aussi une salle de musique, un grand café, et des fontaines et des bassins et des jets d'eau qui retombent sur des tapis de verdure émaillés des fleurs et des plantes les plus rares. 3085 3090

Le musée ornithologique surtout est des plus complets. L'aquarium renferme une variété fort curieuse des poissons,

3060 *Gardens*, sorte de jardin zoologique et botanique, comprenant en 3064 siècles, la 3070 Woodward, a 3075 naturelle. Dans ce but, il 3081 étincellent sous 3086 discrètes pour 3088 qui voient pour 3089 fontaines, et 3090 tapis émaillés 3092 complets ; l'aquarium

mollusques et zoophytes du Pacifique, et la ménagerie est peut-être aussi considérable que celle de Barnum lui-même : c'est une bonne partie de l'arche de Noé qui est enfermée dans ces boîtes à barreaux de fer où l'homme pourrait bien souvent prendre place au lieu du tigre ou de l'hyène. Oui, certes, je trouve qu'il y a un être encore plus féroce que le fauve le plus cruel, c'est l'homme qui l'emprisonne. Il m'est impossible quand je visite une ménagerie, de me défendre d'un serrement de cœur. Si la science a des droits, quels peuvent être ceux de la simple curiosité et que peut avoir à faire la science elle-même avec ces pénitenciers d'animaux ?

*

[186] Pour étudier les mœurs des bêtes, il faut les avoir libres sous les yeux. L'animal prisonnier se dénature, l'animal féroce surtout. Qu'est-ce qu'un aigle sur un perchoir ? L'immensité en prison, c'est la chose la plus triste, et j'ajoute la moins instructive qui soit. Cette énorme poésie des solitudes vastes prises au piège par l'homme, le hérissément orageux de la crinière du lion se heurtant aux planches d'une boîte de six pieds carrés, n'est-ce pas odieux ?

Quel sombre supplice pour le lion superbe, toujours indompté, que la canne d'un passant qui le taquine à travers les barreaux de sa cage ! Le désert en proie aux curieux, quelle ironie lugubre ! La prison pour les malfaiteurs, ça n'est pas déjà bien attrayant, mais que dire d'une prison qui collectionne ! En voyant ces grands muets effarés, qu'aucun dompteur ne parvient jamais à abrutir complètement, je me sens pris d'un attendrissement réel, et j'ai envie de consoler le tigre, d'embrasser le léopard.

Puisqu'il faut absolument des collections vivantes à la curiosité bête et cruelle, pourquoi ne pas les rendre instructives en plaçant l'animal enfermé dans un milieu où il puisse se ressembler davantage à lui-même ? Pourquoi ne pas lui creuser de vastes fosses, des antres profonds, un simulacre de solitude, où il puisse trouver la nuit qu'il aime au lieu de la foule qui l'ahurit ? Ce lion, condamné au soleil forcé, qu'on lui rende au moins son droit à l'ombre. Alors, vous le verrez moins peut-

3103 curiosité, et 3107 perchoir ? *qu'est-ce qu'un lion dans une cellule ?*
L'immensité 3127 foule ? Ce

être, mais vous l'étudierez mieux. Il reprendra en partie sa vie et ses mœurs. Ce sera toujours [187] un peu cruel, mais au moins ce ne sera pas tout à fait inutile. 3130

Mais à quoi bon s'étendre là-dessus et que dire ? L'éducation de l'homme vis-à-vis de l'homme est à peine commencée, comment veut-on que l'éducation de l'homme vis-à-vis de la bête soit faite ? 3135

III

J'étais arrivé à San Francisco un samedi soir. C'est là mon sort ; le dimanche m'attend partout ; que je fasse cent milles ou douze cents lieues, je le trouve toujours au bout de ma route. Mais pour le moment je n'y songeais guère ; le contentement physique d'avoir enfin terminé le plus monotone et le plus fatigant des voyages me faisait oublier tout le reste. Revenu de ma première émotion, je me mis à contempler l'état de ma personne ; je ressemblais d'assez près aux Indiens que j'avais vus le long de la route. Le soleil vif, la suie, la poussière avaient imprimé sur moi et sur mes habits toute espèce de couleurs qui étaient devenues avec le temps comme des couches superposées sur mon épiderme. Je cours me jeter dans un bain où je restai deux heures à me frotter avec rage, mais c'est à peine si j'arrivais jusqu'à moi-même ; ce n'est pas en deux heures qu'on se débarrasse de neuf jours de poussière accumulée. Mes cheveux surtout étaient imprégnés jusque dans leurs racines, et j'avais beau plonger et replonger ma tête, je ne faisais que délayer sans enlever. Toutefois je sortis du bain réconforté et rafraîchi, mais encore loin du résultat voulu ; c'était à recommencer plus d'une fois. Il était alors onze heures du soir. 3140 3145 3150 3155

Je sortis ; les théâtres, les cafés, les restaurants vomissaient sur les rues leur élégante clientèle. Une troupe d'opéra française⁶² faisait alors fureur et attirait la population de toutes les races. L'atmosphère était fraîche et la lumière joyeuse ; de 3160

3133 Mais *pourquoi* m'étendre 3138 soir. C'était là 3145 aux indiens
 que 3148 des *croûtes* superposées 3150 si *j'atteignais ma peau* ; ce
 3152 poussière *accumulés*. Mes 3155 enlever. *Enfin*, je 3156 rafraîchi,
si non tout-à-fait débarrassé j'en avais encore pour trois jours. // Il était alors neuf
 heures 3160 française < sans note >

62. Note de l'auteur : *La troupe Aimée, celle qui a joué quatre mois plus tard à Montréal.*

tous les *saloons*, de tous les hôtels, on sortait et on y entrait à chaque instant ; c'était un va-et-vient bruyant et divers. Je regardais passer et repasser à mes côtés ce flot incessant ; j'allais
 3165 jusqu'au bout d'une rue, puis je revenais. Je m'arrêtais et j'écoutais ; je cherchais quelque visage connu, quelque voix qui me rappelât un souvenir. Fût-il au fond d'un désert, l'homme prête ainsi l'oreille instinctivement : il ne peut pas se croire seul dans la solitude même, tant est poignante et répugnante la
 3170 pensée de l'isolement absolu.

J'entrai dans plusieurs *saloons* et pris un verre chaque fois, j'allumai quatre à cinq cigares ; la marche ne pouvait me lasser, j'en étais au contraire insatiable ; mes membres roidis par neuf
 3175 jours de chemin de fer se délassaient avec bonheur. Enfin, bien après minuit, le mouvement commença de s'apaiser, bon nombre de lumières s'éteignirent, les musiques des cafés-concert et des *basements* se turent, la foule s'amincit, puis se dispersa, et il y eut comme un silence pénible, semblable au rêve d'un sommeil agité.

[189] Je songeai à rentrer chez moi. *Chez moi*, c'était chez
 3180 tout le monde. Ce qui m'attendait au bout de ma course, c'était l'hôtel où deux à trois cents personnes, toutes étrangères, toutes indifférentes, avaient pris comme moi un domicile d'un jour. J'avais déjà vu beaucoup de choses dans ces deux heures passées
 3185 sur les trottoirs. J'entrai, mais je ne sais quel froid me saisit subitement au cœur ; l'excitation fébrile avait disparu ; il me sembla en mettant le pied sur le marbre froid du vestibule de l'hôtel que je foulais les dalles d'une vaste tombe. Et, en effet, qu'était-ce pour moi que ce splendide édifice, sinon comme un
 3190 décor somptueux à mon abandon ?

Je montai. Les vastes corridors étaient silencieux ; çà et là un bec de gaz affaibli jetait une lumière mélancolique à l'angle d'une allée ; presque tous les hôtes avaient regagné leurs cham-
 3195 bres ; quelques fenêtres brillaient bien encore, mais aucun bruit ne se faisait entendre. J'arrivai au numéro 65 ; ce numéro, c'était chez moi. J'entrai, je ne savais pas au juste ce que je venais faire là. Une espèce de terreur vague, pleine de fantômes

3168 instinctivement ; il 3169 poignante la 3174 avec *lourdeur*.
 Enfin 3177 dispersa et 3187 vestibule que 3190 décor à 3191
 montai, *ses* vastes 3195 entendre ; j'arrivai 3196 moi... j'entrai

et d'images où se confondaient l'angoisse et les souvenirs, avait soudain envahi mon cerveau. J'allumai le gaz de ma chambre et j'attendis..... quoi ? que pouvais-je attendre ? Je ne sais. Il est des heures d'une angoisse telle que l'hallucination est irrésistible. Il me sembla que ma sœur était près de moi et qu'elle allait ouvrir ma porte pour se précipiter dans mes bras ; il me sembla que ma mère, que je n'avais jamais connue, écartait le plafond de ma chambre et venait doucement vers moi pour me prendre dans ses ailes : je revis la patrie absente, les amis perdus pour toujours, je prononçai quelques noms chers entre tous, des noms que ma pensée [190] retenait quand même, et que mes lèvres ne peuvent désapprendre, et puis..... je ne sais, je ne me rappelle pas..... un bourdonnement subit emplît mes oreilles et la nuit tomba sur mes yeux. Mon corps épuisé et mon cœur brisé succombaient : quand je revins à la vie, lentement, il me sembla que tout oscillait autour de moi, je me sentais porté comme sur un navire flottant ; puis quand j'eus recouvré tout à fait connaissance, je me trouvai étendu sur le parquet de ma chambre avec des filets de sang déjà caillé le long de mes joues. Je regardai avec peine ma montre ; il était deux heures. J'avais froid, un tremblement convulsif m'agitait des pieds à la tête et mon cœur battait à me sortir de la poitrine. J'étais pris d'une attaque formidable de la maladie qui m'avait inspiré à son début de si mortelles angoisses, et qui revenait subitement avec une violence rendue terrible par tant d'émotions répétées.

Ah ! quelle nuit affreuse ! Pendant deux heures je sentis les soulèvements répétés et violents de ma poitrine, que rien ne pouvait calmer ; je crus que j'allais mourir, mourir là, seul, loin de tous les miens, sans un ami pour entendre ma dernière parole !

Alors, je pris rapidement une feuille de papier et j'écrivis quelques mots ; mais ma main tremblante ne pouvait tenir la

3198 souvenirs avait 3199 chambre, et j'attendis... *Quoi ?* que pouvais-je y attendre 3206 ailes ; je 3207 prononçai *un nom, un nom que ma pensée retenait toujours* et 3209 désapprendre, puis 3212 succombaient : je revins *lentement* à la vie ; il me *semblait* que 3214 flottant, puis 3218 heures ; j'avais 3221 *qui, bientôt peut-être, m'aura rayé de ce monde où je n'attends plus rien.* // Ah ! quelle nuit horrible ! Pendant 3227 *loin de ma sœur qui, peut-être alors pleurerait sur moi, sans* 3230 *main tremblait trop fort ; j'essayai de me mettre au lit, mais l'instant d'après je me relevais ; aucune*

plume ; j'essayai de me mettre au lit, et l'instant d'après je me relevai ; aucune posture ne m'était supportable. Enfin vers le jour seulement, brisé, anéanti, je m'assoupis sur une chaise et trouvai quelques heures de sommeil. Quand je m'éveillai, la
 3235 matinée était déjà avancée ; le soleil glissait de longues franges d'or sur les murs de l'hôtel et tombait comme une pluie sur les toits scintillants. La ville était [191] pleine de murmures et semblait me convier à la fête éternelle de l'activité humaine. Je m'habillai à la hâte et je sortis.

*

3240 Toute la journée du dimanche, je la passai à battre la ville ; chemin faisant, à droite et à gauche, et dans un café français que je venais d'adopter, je pris des renseignements.

J'avais cinq à six lettres de recommandation extrêmement flatteuses et qui m'eussent beaucoup servi, je n'en doute pas,
 3245 mais déjà je commençais à ne plus me soucier de leur utilité.

Quand j'étais parti du Canada, je m'étais dit machinalement, et comme pour avoir une raison, que je tirerais au moins le plus grand parti possible de mon voyage et que je me caserais aisément au *Courrier de San Francisco*, un journal qui a fait
 3250 gagner quelques centaines de mille dollars à son propriétaire. Mais maintenant, une fois arrivé, après vingt heures à peine passées dans cette ville étrangère, sans un ami, sans même un compagnon de circonstance, j'en avais déjà horreur ; j'essayai toutefois pour la forme, et sans la moindre intention d'en tirer
 3255 parti, de présenter mes lettres de recommandation.

Après trois jours de démarches, d'allées et venues de toute sorte, j'en étais arrivé à découvrir que sur cinq personnes à qui je devais m'adresser, deux demeuraient bien loin de San Francisco, une troisième voyageait dans le Pérou et les deux autres
 3260 étaient en tournée dans l'intérieur du pays.

*

3234 sommeil. *En me réveillant, je portai aussitôt la main à mon cœur ; il avait cessé ses battements emportés, mais la tête me faisait horriblement souffrir et l'âme n'avait pas trouvé davantage rien qui la consolât.* // < suite à la ligne 3240 > Toute 3248 parti de mon voyage, et 3253 horreur, j'essayai pour

[192] Restait le propriétaire du *Courrier* ; mais il était aussi absent. Je parvins à m'aboucher avec un des rédacteurs qui me mit complaisamment au courant de ce que j'aurais dû savoir plus tôt, c'est-à-dire que ce journal n'avait guère besoin de rédaction proprement dite, qu'il n'était à peu près qu'un résumé de faits et de nouvelles, un écho d'articles de France et une feuille d'annonces. Les Français de San Francisco le soutenaient libéralement, parce qu'ils tenaient à avoir un journal de leur langue, et surtout parce qu'il y a, dans l'intérieur de la Californie, un certain nombre de leurs compatriotes absolument sans nouvelles de la patrie et encore étrangers à la langue anglaise. C'est un besoin pour ces derniers qu'un journal français, mais ça n'en est plus un pour les résidants de la ville. 3265 3270

Au reste, il faut remarquer ceci. Les Français, en quelque nombre qu'ils soient, qui habitent les villes américaines, ne constituent pas un groupe national. Ils se considèrent toujours comme à l'étranger, avec intention de retour, et ceux, bien rares, qui s'y fixent permanemment, s'américanisent, et n'ont plus guère souci que des deux grands journaux français de New York, le *Courrier des États-Unis* et le *Messenger Franco-Américain*. 3275 3280

*

Nous, en Canada, nous formons au contraire une véritable nationalité avec ses traditions et son histoire, possédant le sol, [193] remontant à bien des générations en arrière ; nous avons la famille et le foyer, celui de nos ancêtres ; nous avons une littérature propre, qui nous est chère, qui exprime l'ensemble de nos idées, de nos habitudes, qui recueille et représente nos traditions ; nos journaux sont des organes et non pas seulement les échos d'une patrie lointaine ; enfin, nous sommes un peuple avec un caractère essentiellement distinct, un passé qui lui est propre, des affections et des aspirations qui nous tiennent étroitement liés. C'est pour cela que, chez nous, la littérature française a sa place marquée et même large parmi les autres éléments intellectuels ; elle remplit un rôle et elle a un avenir vers lequel elle marche en étendant de plus en plus ses ailes ; 3285 3290 3295

3261 mais *lui* était absent 3272 derniers, mais 3274 Français en
3275 américaines ne 3277 ceux bien rares qui 3283 traditions, son

mais dans tout le reste de l'Amérique, il n'y a pas de nationalité française, ni peut-il y avoir par conséquent de littérature française.

Je m'étais donc trompé du tout au tout en croyant me faire
 3300 une carrière littéraire à San Francisco. C'est ce que me démontra
 du reste surabondamment le rédacteur avec qui j'étais
 3305 entré en relations. Assurément, je n'allais pas me faire chercheur
 de nouvelles ou traducteur de dépêches. Toute chance de ce côté
 s'était donc évanouie pour moi en un clin d'œil ; et, d'autre part,
 je ne voulais me faire ni garçon épicier, ni commis à six piastres
 par semaine, ni mineur, ni mitron, ni blanchisseur dans une
 boutique de Chinois. Avec un capital de quelques cents dollars,
 j'aurais pu attendre peut-être, nouer des relations et arriver.....
 3310 à quoi ? je me le demande encore et je ne vois rien.

Heureusement, je n'avais pas même cent piastres. Un ami
 d'enfance, établi à la Californie depuis des années, riche, et
 chez qui j'avais compté me rendre et passer quelques semaines,
 3315 était précisément alors en Europe. Je me [194] trouvai donc, au
 bout de trois ou quatre jours, dégarni de toutes mes espérances
 et ne voyant devant moi ni perspective, ni amis à faire, ni
 possibilité même d'arriver à quoi que ce fût.

Cependant j'avais fait, pour ma propre satisfaction, toutes
 les démarches et toutes les tentatives, mais sans aucun désir, je
 3320 l'avouerai, de les voir réussir. À mes autres chagrins, la sombre
 nostalgie, ce mal poignant auquel il n'y a pas de remède et qui
 rend tout ce que l'on voit à l'étranger amer, douloureux,
 insupportable, était venue s'ajouter, et grandissait d'heure
 en heure dans mon cerveau déjà en proie à tant d'autres
 3325 tourments.

*

La nostalgie, c'est comme le mal d'amour. À celui qui en est atteint, il faut la patrie absolument, de même qu'à l'amoureux il faut la femme qu'il aime. Tous les raisonnements sont puérils et tous les remèdes impuissants devant cette

3303 nouvelles et traducteur 3308 relations, et arriver à quoi ?... je
 3315 espérances, et 3318 Cependant, j'avais 3319 tentatives mais
 3323 s'ajouter et

douleur que tout alimente et qu'une seule chose peut guérir 3330
instantanément, la patrie ou la femme. Ah ! qui pourrait dire
jamais tout ce qu'il y a dans ces deux mots ? L'un et l'autre sont
un monde et chacun d'eux suffit à remplir le cœur le plus infini
dans ses désirs. La patrie, c'est l'ensemble de tout ce qui se
rattache à l'homme depuis le berceau jusqu'à la tombe ; c'est 3335
le foyer, la famille, les amis, les douces habitudes de chaque
jour, cette multitude de petites choses qui font comme partie
de soi, et qu'on ne peut remplacer ailleurs. Dans la patrie, un
arbre, un rocher, une rivière, un bocage, n'ont plus le même
[195] sens qu'à l'étranger ; ils vous parlent ; ce sont de vieilles 3340
connaissances intimes, habituées à vos rêveries et à vos confi-
dences. Ainsi, les bois qu'on a vus dès l'enfance gardent comme
un parfum de notre âme ; en eux nous nous sentons vivre et
ils prennent de nous tous les jours quelque chose ; chaque rue
de la ville natale est pleine de souvenirs aimés ; les pierres elles- 3345
mêmes nous parlent ; il n'y a rien qui soit indifférent et presque
tout nous y est cher. Les amis sont un trésor dès longtemps
acquis, que les circonstances et les orages de la vie peuvent nous
dérober parfois, mais qu'on retrouve toujours tôt ou tard. À
l'étranger, au contraire, les plus belles choses restent muettes, 3350
sans couleur, sans expression, sans une pensée pour soi ; on
les regarde et on les admire peut-être, mais on ne les sent pas ;
notre cœur n'est pas avec elles et on les quitte sans leur donner
un regret, sans même songer qu'on les a vues. Rien ne peut
remplir le vide qui s'est fait dans l'âme, qui grandit sans cesse 3355
et qui enlève le goût des choses les plus attrayantes. L'homme
n'existe en vérité que par le cœur ; c'est le cœur qui fait la vie
complète, cette vie que l'on sent avec toutes ses fibres, toutes
ses veines et tous ses nerfs, sans plus rien demander à Dieu ni
à la nature ; et c'est pour cela que la patrie ou la femme seules 3360
peuvent le satisfaire en le remplissant tout entier.

*

Jour et nuit j'errais de par les rues de San Francisco sans
pouvoir rester en place une heure ni m'arrêter à quoi que ce
fût, sans pouvoir lire une ligne, devenu étranger à toutes [196]
les choses de ce monde, ne trouvant aucun intérêt aux plus 3365

3331 femme ! Oh ! qui 3342 vus depuis l'enfance 3359 nerfs, et
dont on jouit avec transport en ramenant tout à soi, sans

grands événements, rongé d'ennui et cependant fuyant les distractions avec une sorte de terreur, regardant la foule se porter aux théâtres, à l'opéra, aux cafés, mais sans aucune envie de l'y suivre, mangeant à mon hôtel afin de dérober au temps
 3370 vingt minutes deux ou trois fois par jour, puis repartant aussitôt, seul comme j'étais arrivé, sans dire une parole à qui que ce fût. Pour moi les hommes qui m'entouraient n'étaient plus des hommes, et ce que j'entendais dire regardait un autre monde. On m'a demandé depuis si les femmes de San Francisco
 3375 sont belles ; je n'en sais rien, je ne me rappelle pas même en avoir vu, mais ce que je sais, c'est qu'au bout de quatre jours passés de la sorte, la fièvre de mon cerveau était devenue si intense, si brûlante, qu'il me fut impossible de résister plus longtemps. En un clin d'œil je résolus de retourner au Canada,
 3380 comme une heure m'avait suffi pour me décider à en partir.

*

Je courus à mon hôtel frémissant d'impatience. Je ne me contenais plus. J'allais donc revoir mon Canada, mon beau Saint-Laurent qui n'a pas son égal au monde — je le sais maintenant que j'ai vu le Mississipi qui n'est qu'une guenille serpentante et le Missouri qui n'est qu'un grand égout boueux. —
 3385 J'allais retrouver ma famille, mes places d'eau, mes amis qui me riraient au nez en me serrant dans leurs bras, j'allais revoir tout cela, et avant deux semaines peut-être, moi qui n'étais parti que depuis quinze jours ! Était-ce croyable ? Je sautais dans ma
 3390 chambre en préparant la [197] malle que j'avais dépaquetée seulement quatre jours auparavant..... Mais tout à coup une question terrible se dressa devant moi, question à laquelle je n'avais pas songé dans le premier transport, fantôme menaçant qui me suit toujours en voyage et même souvent me harcèle
 3395 au repos.

Rapide comme l'éclair, ce fantôme fondit sur moi..... J'avais seulement 90 dollars en *greenbacks*, et il en fallait 150 en or, rien que pour payer le chemin de fer, et une cinquantaine de plus pour pouvoir partir de San Francisco et me nourrir en
 3400 route. Déficit net, \$130, et j'allais partir ! Alors, je rentrai pro-

3370 aussitôt seul comme j'étais arrivé sans 3385 boueux. — j'allais
 3386 d'eau tant aimées, mes 3390 dépaquetée, seulement, quatre

fondément en moi-même ; c'est toujours comme cela qu'on fait lorsque l'argent manque. Il me fallait des ressources immédiates et je ne connaissais personne. Chaque jour de plus passé à San Francisco m'aurait épuisé davantage. Je m'arrêtai à ce plan-ci, qui n'est pas absolument neuf, mais qu'il faut toujours répéter dans des circonstances semblables. 3405

*

J'avais emporté en quittant le Canada, avec l'idée que je n'y reviendrais pas de sitôt, toute une malle supplémentaire contenant les restes d'une prospérité relative. Il y avait là des trésors d'habillement et de chaussures, peut-être modestes en Canada, mais d'un prix réel dans la Californie où tout est si cher à l'exception des vivres et des liquides. Pour la première fois depuis mon départ, j'entr'ouvris cette malle respectable où s'étagaient chaudement les plus nobles pièces de ma garde-robe, surmontées d'une rangée de talons qui avaient l'air de vouloir les protéger. [198] Je contemplai longtemps cet ensemble de tant de souvenirs, qui m'apparaissait tout à coup avec une éloquence muette, plus vive que celle de la parole ; il me fallait faire un sacrifice parmi ces seuls compagnons de mon voyage qui ne m'avaient pas quitté, et dont quelques-uns me rappelaient des heures ineffaçables. Ma pauvre malle m'avait suivi partout, et j'allais la dépouiller afin de revenir sans elle ! Je pouvais faire un choix peut-être, mais je n'en eus pas le courage ; je la fis porter tout entière chez un marchand de vêtements d'occasion, et la débattis pas par pas, pouce par pouce, avant de pouvoir la livrer. 3410 3415 3420 3425

Elle me rapporta quarante dollars. C'était bien peu, mais cela représentait sept cent milles de chemin de fer ; cela me rapprochait de la patrie de près de deux cent cinquante lieues. Pour me retrouver avec les miens, pour entendre une parole amie, pour revoir les lieux où mon âme était restée tout entière et que la distance ne pouvait arracher au souvenir, j'aurais sacrifié les objets les plus chers, j'aurais vendu ma liberté, je me serais fait misérable et j'aurais accepté toutes les hontes. 3430

*

3404 m'aurait coûté davantage 3407 Canada avec 3412 cher, à
3413 départ, j'entr'ouvris cette 3423 courage, je 3425 pouce avant

3435 À vingt ans on est chez soi partout. La patrie est un nom
 qu'on ne connaît que par les livres ; l'avenir est si long devant
 soi ! et l'on brûle d'envie de voir, de connaître, de courir de
 par le monde. On se fait aisément de nouvelles habitudes ; le
 passé n'a pas de traces, les souvenirs n'ont pas eu le temps de
 3440 prendre racine, d'envahir, de dominer le cœur qui a gardé
 toute son indépendance et toute [199] sa force. Mais à trente-
 cinq ans, on a atteint l'âge où l'on n'oublie plus, où l'avenir est
 déjà à moitié entamé, et où ce qu'il en reste ne suffit pas à rien
 effacer, encore moins à édifier à neuf. L'avenir, à cet âge, ne
 3445 présente que des images décolorées et des illusions sans vigueur
 où l'âme n'apporte plus ni foi, ni ardeur, à peine un vulgaire
 intérêt qui a pris la place des sentiments élevés.

*

Je revins à mon hôtel et j'obtins du propriétaire une ré-
 duction de moitié sur mon compte en ma qualité de journaliste.
 3450 Il me restait assez d'argent pour me rendre jusqu'à Cheyenne,
 dans un wagon de première classe, plus une trentaine de dollars
 d'argent de poche pour les besoins de la route. Arrivé à
 Cheyenne, j'aurais fait exactement la moitié du chemin qui me
 séparait de Montréal, et cela me paraissait à cette heure une
 3455 perspective délicieuse. J'adressai immédiatement un télé-
 gramme à un ami dévoué de Montréal pour le prévenir de mon
 retour et lui demander de m'envoyer cent dollars à Omaha. Je
 calculais que cet argent arriverait avant moi, et qu'une fois
 parvenu à Omaha, je n'aurais qu'à aller le toucher et continuer
 3460 ma route sans retard. Omaha, on se le rappelle, est à une
 journée de Cheyenne ; mais pour faire le trajet entre ces deux
 villes, je comptais prendre un train d'émigrants à prix réduit.
 La fatigue ne m'importait plus ; j'allais revoir la patrie et cela
 me donnait une force surhumaine ! Je méprisais d'avance la
 3465 lassitude du corps, et les privations et les humiliations mêmes.

*

[200] Le lendemain matin, à six heures, je prenais le *ferry*,
 je traversais à Oakland, et à sept heures, je montais de nouveau
 dans le « Central Pacific », qui, cette fois, me ramenait dans

3437 soi et 3439 traces et les 3445 présente *plus* que 3450
 Cheyenne dans 3455 délicieuse. J'envoyai immédiatement 3468 le Cen-
 tral Pacific < sans guillemets > qui

mon cher vieux Canada qu'il me semblait avoir quitté depuis déjà longtemps. 3470

Je fis les premières cent lieues sans presque m'apercevoir que j'étais parti ; j'avais en dedans de moi des ailes qui m'emportaient bien plus vite que la vapeur. Je traversai comme une flèche les beaux champs de la Californie en leur donnant à peine un regard ; je revis les Sierras Nevada et je n'eus pas une émotion ; je me serais trouvé n'importe où avec la même indifférence, la même inconscience de ce qui m'entourait ; je ne pouvais regarder que devant moi, à huit jours de distance, la patrie qui semblait m'attendre ; tout le reste ne me paraissait qu'un mirage. 3475 3480

J'avais dû cette fois faire des provisions d'avance et j'avais mis dans une petite malle à la main du fromage, du saucisson, un morceau de langue, un pain et une bouteille de cognac. Cela devait me suffire jusqu'à Cheyenne. En ai-je mangé de ce ratafia ! Le deuxième jour j'en étais déjà malade ; il me semblait que je tournais rapidement en boudin, et que je ne verrais plus le Canada que sous la forme d'une tourtière. Mais je tins bon. Cependant ce n'était pas amusant que ces repas faits dans le coin le plus obscur que je pouvais trouver, à la dérobee, car j'étais réellement honteux, et comme j'avais oublié de m'acheter une fourchette et un couteau, j'étais obligé de mordre à [201] même mon gros saucisson qui me rentrait jusque dans le nez et mon morceau de langue qui avait fini par ne plus avoir de forme. C'était ma bouteille de cognac qui en souffrait ! En effet, pour pouvoir digérer tant de carton mâché, il me fallait l'arroser violemment ; aussi, dès la fin du deuxième jour, ma bouteille était-elle évaporée et je dus la renouveler à un prix fabuleux. Le côté moral de la question n'était guère plus réjouissant. Un homme qui voyage dans des conditions pareilles ne se fait pas d'amis ; en effet, il est difficile de traiter les gens avec du saucisson, et quand on a fait plusieurs repas de cette victuaille compacte, on devient tellement farouche et avide de viande fraîche qu'on prendrait volontiers une bouchée de son voisin. 3485 3490 3495 3500

Donc, le saucisson est antipathique aux relations sociales. 3505

3494 souffrait. En 3494 effet pour 3505 sociales. // Deux mille deux cents lieues en chemin de fer. // Par A. Buies // (suite) // Nous

IV

Nous avons fait environ deux cent cinquante lieues et n'étions plus qu'à quelques heures d'Ogden. Le train s'arrêtait à un village dont j'ai perdu le nom, et qui est, paraît-il, le centre d'opération des joueurs de *Monte*, des dévaliseurs de toute es-
 3510 pèce, de ces *rowdies* terribles des régions minières, dont il reste encore un certain nombre aujourd'hui, quoique l'exercice de leur profession devienne de plus en plus difficile⁶³.

[202] Je descendais du train, suivant mon invariable habi-
 3515 tude à chaque station, lorsque je me vis abordé avec une courtoisie particulière par un homme qui descendait, aussi lui, d'un des cars, et qui me demanda si je connaissais la localité et s'il pourrait s'y procurer une bonne bouteille de cognac. *I don't even know the name of the place*, lui répondis-je : je suis aussi
 3520 étranger ici que vous le seriez peut-être à Kamouraska ou à Lévis. – Lévis ! Lévis ! reprit mon personnage dont les manières me plaisaient réellement, quoique j'en fusse un peu surpris, Lévis, c'est un nom canadien, cela, est-ce que vous seriez du Canada par hasard ? – Ma foi, repris-je, oui, un peu, beaucoup
 3525 même, passionnément ; à ce point que j'en arrive et que j'y retourne.... – Oh ! alors, faites-moi le plaisir de venir essayer le cognac avec moi ; nous allons causer cinq minutes de votre pays.

Je m'exécutai avec grâce et suivis mon individu qui entra,
 3530 indifféremment en apparence, dans le premier *saloon* qui se

3509 dont le nom *m'échappe*, et 3510 de *Monte* <romain>, des
 3514 habitude, à 3515 vis *abordé* <Texte de base : *aborder*. Nous corri-
 geons.> avec 3517 des *chars*, et 3524 hasard. – Ma foi, oui

63. On peut lire dans *le Courrier de Montréal* du 14 octobre 1874, p. 3, l'entrefilet suivant : « Faits divers – Enfers ambulants – Nous lisons dans *le Courrier* de San Francisco. Si nous en croyons une protestation signée par un certain nombre de passagers du train des émigrants, la ligne du Central Pacific ne serait pas autre chose qu'une caverne de bandits où, chaque jour, on est dépouillé par une bande de coquins qui considèrent le train comme leur propriété personnelle et en usent avec les voyageurs comme s'ils étaient des esclaves [...]. Depuis Omaha jusqu'à San Francisco les trains sont infestés de voleurs, de gamblers et d'escrocs qui ne sont pas autre chose que des voleurs de grand'route [...]. À Truckee, on nous dit qu'un malheureux voyageur du train d'émigrants allant de l'est, avait été battu d'une façon barbare parce qu'il avait refusé de jouer avec ces coquins. On dit que le danger est plus grand sur les trains qui vont vers l'Est. [...] La Compagnie a fait afficher dans les cars de ne point jouer avec les étrangers parce qu'on est sûr d'être volé. »

trouvait devant nous. Nous nous fîmes servir chacun un verre. Ce *saloon* n'avait pas une physionomie très-respectable, et j'en avais été frappé un instant, mais qu'est-ce que cela me faisait après tout ? Dans un petit village perdu de l'Utah, on aurait mauvaise grâce à s'occuper beaucoup des apparences. À une table près de la *bar*, était assis un homme presque déguenillé, qui remuait un tas d'or et laissait tomber en outre, à droite et à gauche autour de lui, à même une liasse de *greenbacks*, quelques billets de vingt et de dix dollars. Il semblait complètement ivre ; il parlait à tort et à travers avec une langue épaisse et roulait des yeux cailles en demandant à tout le monde de tirer aux cartes avec lui.

[203] « Je me moque bien de perdre, s'écriait-il ; prenez, ramassez mon argent, je vous le donne.... Quand je bois, je bois pour six mois, vive Jupiter ! Je viens de faire cent lieues. *Give me a glass of gin...* » Et il allongeait ses longues jambes, se renversait en arrière, bavant, frappant le plancher de ses talons boueux. Mon compagnon, comme fatigué de ses instances, me dit à l'oreille : « Voici un gaillard qui va se faire dévaliser ici, c'est sûr. J'aime autant le soulager de quelques centaines de dollars en un tour de main, vous allez voir cela. » Et, sans prendre la peine de regarder l'effet de ses paroles sur ma physionomie, il prit les cartes. En moins d'une minute il avait gagné plus de trois cents dollars. Chaque carte tirée sur trois lui donnait raison. Je restais, malgré moi, cloué sur place, comme ahuri. À qui donc avais-je affaire ? Ce malheureux diable d'ivrogne allait perdre jusqu'à son dernier sou, si le train restait seulement cinq minutes de plus !

*

En ce moment, deux ou trois autres individus débouchèrent d'une pièce voisine. « Jouez-vous ? me dirent-ils. Venez, venez donc, vous allez gagner toutes vos dépenses de voyage. » Et ils m'entouraient, me pressaient, me sollicitaient de mettre qui dix dollars, qui vingt, qui trente..... etc..... j'étais abasourdi et je cherchais à me dégager. Mais le cercle se resserrait autour de moi. « *By God, you must play* », dit l'un des hommes en me tirant violemment par le bras. Le prétendu

3531 servir *chaqu'un* verre 3536 table, près 3543 perdre, *disait-il*
 3546 il s'allongeait, se 3563 trente,.... etc.,... j'étais

ivrogne venait de se raffermir sur ses jambes et me lançait un regard clair, net et menaçant. « Je suis dans [204] un coupe-
 3570 gorge, pensais-je en moi-même ; je ne pourrai pas même prendre le train ». Le temps d'arrêt expirait et je sentais une angoisse mortelle me serrer le cœur. J'étais en effet dans un de ces bouges terribles où se réunissent à certains jours et pour certains desseins les *Desperadoes* de cette région dangereuse. Je n'avais pas une arme sur moi, et puis, qu'en aurais-je fait contre
 3575 cinq à six gaillards qui jouent tous les jours avec leur propre vie ? Heureusement, qu'en ce moment même, le conducteur du train passa devant nous, accompagné de deux voyageurs : il rejoignait le train qui allait partir. Je l'appelai vivement ; il se retourna, comprit sans doute, et s'avança jusqu'à la porte.
 3580 J'étais sauvé ! Par un mouvement rapide, je me précipitai en dehors du bouge avec des jambes d'original et le cœur me battant comme une cloche.

Mon compagnon m'avait suivi et montait en même temps que moi dans le char-fumoir. Il avait repris ses manières affables et son langage agréable. Je voulus avoir le cœur net à son endroit et je pris un siège près de lui pour le faire causer. Il me parla de tous les pays du monde, m'interpella en allemand, en italien, en espagnol, pour voir si je connaissais ces diverses langues, écarta avec une habileté prodigieuse toutes
 3585 mes questions, me ramenant toujours à quelque sujet nouveau, et me fit même la politesse d'un magnifique cigare que j'acceptai tout ahuri.

*

Une demi-heure après, le train arrêta de nouveau pour dix minutes. Mon individu prit congé de moi sous un prétexte
 3595 quelconque et descendit. J'allai dans le *Pullman car* prendre une bouchée et revins aussi vite que possible ; mais le compagnon avait filé ; il n'était plus trouvable. Alors, comme saisi d'une pensée subite et par je ne sais quel instinct monitoire, je portai la main à la poche de mon gilet. Elle était vide ! Vingt-cinq dollars, toute, toute ma fortune, s'étaient envolés ! Il me
 3600 restait seulement cinq piastres que, par hasard, j'avais laissées dans ma petite malle. Pour atteindre Cheyenne il fallait encore trente heures de marche, d'où vingt-quatre heures de plus pour

3568 net, menaçant 3581 me battait comme 3598 instinct monétaire, je 3599 mon gousset. Elle 3600 Il ne me restait que cinq

atteindre Omaha. Je n'avais un billet que pour Cheyenne, et de lit que jusqu'à Ogden où nous allions arriver dans quatre ou cinq heures. Pour aller de Cheyenne à Omaha, je m'étais pourvu heureusement d'un ticket d'émigrant ; mais les trains d'émigrants mettent deux jours à faire ce trajet que le train de la malle fait en vingt-six heures. Je me trouvais donc n'avoir que cinq dollars à neuf cents lieues de mon pays, et cela en plein désert, avec la perspective de trois jours de chemin de fer avant d'arriver à l'endroit où je comptais toucher de l'argent pour continuer ma route.

Dire que mille pensées poignantes se précipitèrent à la fois dans mon cerveau, serait inexact. Pour le moment, je restai froid comme un bloc de pierre. Je savais d'avance que si quelqu'un devait être volé sur le train, ce serait moi. Le guignon ne m'offre plus rien d'imprévu ; j'ai reçu tant de coups dans ma vie que j'en ai pris l'habitude. Quand je sors sain et sauf des circonstances les plus ordinaires, j'ai toutes les peines du monde à me remettre de mon étonnement. Sans doute il y avait là des millionnaires qui eussent pu perdre vingt-cinq dollars comme moi j'aurais perdu une épingle ; mais ça n'eût pas été dans les règles, et je n'aurais pu reconnaître le sort qui m'eût épargné seulement une fois.

[206] Contre ce coup de massue j'essayai de faire bon cœur ; je me dis que je me nourrirais de pain, de fromage et de lait pendant trois jours, et qu'une fois arrivé à Omaha, je serais sauvé. Le conducteur du train vint à moi ; « Savez-vous, me dit-il, quel est l'homme avec qui vous êtes allé prendre un verre à la dernière station ? C'est le chef de toute une bande de joueurs organisée pour dévaliser les voyageurs sur la route du Pacifique. Depuis un an nous essayons de le prendre en quelque délit flagrant qui le mette à notre merci, mais il nous échappe toujours. Voyez l'effronterie de cet homme. Il a été jusqu'à offrir à la compagnie du chemin de fer de lui payer trente mille dollars par an, à la condition qu'elle lui laisse exercer son industrie dans le train même ; mais comme il a été remercié, il en est réduit à attirer les voyageurs, comme il l'a fait de vous, dans quelqu'un des repaires qui sont sur la route. Il se fait de cette façon peut-être cent mille dollars par an ; il n'y a pas plus d'un mois, il a pincé un Européen à qui il a fait perdre

vingt mille dollars en une heure. Vous n'avez donc pas remarqué les placards affichés dans chaque wagon et qui prému-

3645 nissent les passagers contre le péril qui les attend ? »..... et il me montrait des pancartes où était écrit en gros caractères cet avertissement que je n'avais guère remarqué, parce qu'il ne me semblait propre qu'aux gens qui ont de l'argent à perdre :

3650 « *Beware of the card monte players, you will surely be robbed if you don't* – Gardez-vous des joueurs de monte ; sinon, vous serez volé pour sûr. » – « Mais je n'ai pas joué, m'écriai-je, je me suis trouvé pris inopinément dans une caverne de voleurs et ils ont vidé mes poches. Comment ? Je n'en sais rien ; mais toujours est-il que je suis rasé à net. »

3655 [207] Et je racontai mon histoire, j'expliquai à peu près ma situation.

*

Déjà bon nombre de passagers avaient appris ce qui m'était arrivé ; mais quand ils surent qu'il avait fallu si peu de chose pour me dépouiller complètement, ils commencèrent, du moins

3660 pour quelques-uns d'entre eux, à me regarder d'un air de défiance. Je vis bien qu'ils me soupçonnaient vaguement d'être de connivence, peut-être, avec les bandits qui m'avaient pillé, et que toute cette affaire, petite en apparence, n'était qu'une comédie montée pour faire quelques victimes dans le train.

3665 « Est-ce qu'il va nous emprunter de l'argent ? avaient-ils l'air de penser. Il faut se défier de tout et de tous dans un pays pareil. Ces brigands de l'Ouest ont toutes les manières possibles de prendre les gens, et celui-ci en est peut-être un, plus habile que les autres, qui fait semblant d'être dépouillé afin qu'on

3670 vienne à son secours.... etc... » Tels étaient les soupçons, je le sentais presque avec certitude, qui s'agitaient sur la figure de certains de mes compagnons de voyage ; et cette pensée de la réprobation et de la défiance outrageante s'ajoutant à tant de maux déjà subis et à craindre, fut pour moi bien plus cruelle,

3675 bien plus douloureuse que la perte même que j'avais essuyée.

*

3643 remarqué ces placards 3651 sûr. – Mais 3654 net. Et
 3658 peu pour 3662 connivence peut-être 3665 l'argent ? pensaient-ils.
 Il

On peut supporter le malheur, on ne supporte pas le mépris. Le premier n'est après tout qu'un accident du sort ; le second est toujours une humiliation, qu'il soit ou [208] non mérité. En me voyant l'objet non avoué, mais presque évident de soupçons aussi injustes, je sentis comme une diminution de moi-même. À la série des regrets cuisants, des déceptions de toute nature allait succéder la série des humiliations, c'était trop sur une seule tête. Pendant plusieurs heures je restai silencieux, réfugié dans un coin du car, dévorant avec un serrement de poitrine ce nouveau souci qui m'atteignait jusque dans ma fierté la plus légitime, dans ce qu'il y a de plus sacré et de plus digne, l'infortune. Peut-être ceux qui me regardaient de cet œil oblique étaient-ils de tristes aventuriers enrichis par tous les moyens ; je le crois maintenant. L'honnête homme, l'homme de cœur réserve toujours son mépris, qui n'est souvent qu'une pitié hautaine, et qu'il considère comme un châtiment déjà trop grand pour l'objet qui l'inspire : le parvenu malhonnête ne peut avoir que des soupçons, mais c'est la première chose qui lui vient à l'esprit. J'aurais pu regarder du haut en bas ces écus vivants qui essayaient du superbe ; mais j'étais pauvre, j'étais absolument inconnu, je mangeais presque honteusement un morceau de pain quand eux ne se refusaient aucune des jouissances du voyage, et la première connaissance que j'avais faite, le seul homme à qui j'eusse parlé, était précisément un bandit ! !

Je sentis et je mesurai toute la portée de circonstances pareilles, et, ne pouvant les dominer, je parvins à trouver juste assez de force pour m'y soumettre.

*

En passant à Ogden, je fis quelques provisions, et surtout de tabac ; j'en étais arrivé à un énervement tel qu'il [209] me fallait fumer à outrance pour m'engourdir et trouver cette espèce de calme plein d'agitations sourdes qui deviennent fiévreuses au moment de la réaction. J'essayai de vendre quelques menus objets afin de me procurer un lit dans le Pullman jusqu'à Cheyenne, mais je n'en eus pas le temps, et je repartis de nouveau avec la perspective de passer trois nuits debout ou assis avant d'arriver à Omaha.

3690 mépris qui 3691 hautaine et 3700 de ces circonstances, et
ne 3703 surtout du tabac

La première nuit, je la supportai tant bien que mal ; j'étais encore heureusement dans un wagon de première classe ; je dormis à peu près trois heures dans des postures que je dus
 3715 changer dix fois, et le matin je m'éveillai bien avant tous les coqs de l'Ouest. À deux heures de l'après-midi, nous devions être à Cheyenne. Je ne dirai rien de cette partie de la route qui n'offrit du reste aucun incident, et pas d'autres désagrè-
 3720 ments que de me rencontrer à toutes les stations avec mes anciens compagnons du *Pullman car*, et de les éviter de mon côté aussi réellement qu'ils avaient l'air de le faire du leur.

À Cheyenne, le train de la malle resta une demi-heure et me laissa. Quatre heures plus tard je prenais un convoi d'émigrants qui devait me rendre jusqu'à Omaha en un peu
 3725 moins de deux jours.

*

Un train d'émigrants n'est pas précisément un train spécial. Il ne faut pas s'en exagérer la splendeur ni les agréments, encore moins la rapidité. Le train d'émigrants met quarante heures à faire le trajet que le train de la malle fait en vingt-
 3730 six ; ainsi donc, le train que j'avais laissé allait ar[210]river à Omaha quatorze heures avant moi. Et puis, je pensais que si, au lieu de me faire voler vingt dollars, je les avais encore en ma possession, j'aurais pu me rendre jusqu'à Chicago et me rapprocher ainsi de cinq cents milles de plus ! On va voir par
 3735 la suite de ce récit quelle différence énorme cela aurait fait, mais je ne m'en doutais pas alors.... Il fallait que j'épuisasse toutes les fatalités ennemies dans ce voyage qui, même en le supposant le plus heureux du monde, restait dépourvu pour moi de tout attrait et de tout contentement moral.

Le convoi que je montais ne contenait pas moins de cinq wagons remplis d'Allemands et d'Allemandes en recherche d'une nouvelle patrie, plus deux wagons pour les bœufs, un wagon de fret quelconque et un car à bagages. Je pris place entre les Allemands et les bœufs, à l'extrémité du cinquième wagon.

*

3718 n'offrit aucun incident du reste, et 3721 l'air d'en faire autant du 3723 laissa. Deux heures 3725 jours. // Deux mille deux cents lieues en chemin de fer. // Par A. Buies // (suite) Un 3729 vingt-six : ainsi 3733 Chicago, et 3734 plus ! – On 3735 récit, quelle 3736 alors. – Il 3741 wagons d'allemands et allemandes en 3743 un car <ital.> à

Quand mes compagnons de voyage se furent installés 3745
 comme moi, ils commencèrent, les uns à défaire leurs paquets,
 les autres à semer sur les banquettes de bois toute espèce d'ef-
 fets mêlés de comestibles ; d'autres se déchaussèrent, dépouil-
 lèrent leurs épaules d'épais gilets pour les mettre sous leurs
 têtes, d'autres enfin se firent un oreiller de leurs femmes en 3750
 allongeant les jambes sur leurs voisins. Les têtes et les pieds
 formaient une ligne à peu près horizontale, un niveau remar-
 quablement uniforme, avec peu de différence d'aspect ; ces
 têtes carrées d'Allemands sont, en effet, comme des talons de
 bottes. 3755

Deux heures environ se passèrent au milieu d'un tohu-
 [211]bohu bizarre où s'accomplirent tous les actes ordinaires de
 la vie ; j'omettrai des détails pour le lecteur qui n'est pas trop
 avide. Déjà quelques-uns ronflaient, d'autres étaient littérale-
 ment encaissés dans des échafaudages de paquets, de boîtes 3760
 et de paniers de provisions. Ils fumaient, ils crachaient ; ils
 suaient, ce qui était bien pire. Ces bons Allemands étaient tous
 vêtus, sous une température de cent degrés, comme nous le
 sommes en hiver, avec des pantalons, des vestes et des gilets
 de grosse laine, et jusqu'à des cache-nez, oui, de véritables 3765
 cache-nez roulés deux ou trois fois autour du cou, et dont aucun
 de ceux qui les portaient n'avait encore songé à se défaire. Tout
 cet amas de laine, entassé sur des corps fondants, s'en était
 rapidement pénétré et se dissolvait dans l'atmosphère du car
 avec une liberté que rien ne gênait, si ce n'est la concurrence 3770
 que faisaient les émanations de bottes, de saucissons et de jam-
 bons presque confondus ensemble. Il y avait là un parfum que
 Dante n'eût pas dédaigné pour un des cercles de son enfer ;
 et remarquez bien qu'il y en avait pour quarante heures de ces
 émanations teutonnes sans autre remède que de s'établir sur 3775
 la plateforme du car, ce qui était se mettre entre deux courants
 également chargés ; les bœufs en arrière et les Allemands de-
 vant, il n'y avait pas d'échappatoire possible et l'on était fatale-
 ment asphyxié.

Ah ! je la connais aujourd'hui, l'odeur tudesque, et je m'ex- 3780
 plique bien des désastres de l'armée française dans sa dernière

3749 sous leur tête, d'autres 3754 sont en effet comme 3768 laine
 entassé sur des corps fondants s'en 3769 du char avec 3772 ensemble.
 – Il 3773 enfer, et 3776 du char, ce 3777 chargés. Les bœufs
 3780 aujourd'hui l'odeur tudesque et 3781 bien les désastres

guerre. Combien de canons « Krupp » ont dû être chargés de bottes de fantassins ! C'est là une statistique qu'il serait curieux de relever et qui amènerait peut-être d'étonnantes révélations.

3785 Je ne suis pas mort, non, c'est évident, mais ce n'est [212]
guère explicable. On ne pourrait jamais dire ce qu'il y a d'élasticité dans un poumon d'homme, il faut des épreuves pareilles pour être révélé complètement à soi-même ; mais, grand Dieu !
3790 combien il est préférable d'avoir une constitution délicate et de succomber plutôt que de résister à une telle expérience !

*

Tout à l'arrière du train il y avait un petit *car* que je n'avais pas remarqué, grand environ comme la moitié des autres wagons, et où, pour soixante-quinze cents de plus par nuit, on avait droit de s'allonger sur une espèce de banquette bourrée et couverte en cuir de rhinocéros.

3795 Il y avait huit banquettes semblables, probablement toutes plus dures les unes que les autres ; je ne voulus pas en essayer une seconde nuit ; je craignais qu'il ne me rentrât dans le corps quelque mâchoire de crocodile ou quelque tibia d'éléphant.
3800 Dans ce petit car, réservé à l'aristocratie des émigrants, il y avait pour boire une eau tiède, couleur de vase, et pour se laver une petite terrine en fer blanc, dans laquelle tour à tour cinq ou six Allemands de haute origine vinrent se plonger le museau en se servant de la même serviette, qui n'était autre chose, je
3805 crois, qu'un restant de voile de navire désemparé. Je n'étais pas encore parvenu à ce degré de communisme et, du reste, à raisonner juste, je ne voyais pas pourquoi je me fusse sali davantage.

3810 Vous ne savez pas, lecteur, ce que c'est que de passer près de deux jours dans un état pareil. Je ne pouvais [213] toucher à rien qui ne fût crasseux ou grasseux, et, par suite, j'en étais arrivé, à force de dégoût, à ne plus vouloir m'asseoir nulle part. Pas de nettoyage ni de toilette possible ; la suie, la poussière et la sueur se mêlaient avec une heureuse aisance sur ma figure
3815 et y dessinaient toute sorte de couleurs qu'eût enviées un chef

3782 canons Krupp < sans guillemets > ont 3787 d'homme ; il
3793 pour 75 cents 3795 rhinocéros. Il 3804 servant tous de 3806
communisme, et 3810 pareil, je ne 3815 toute espèce de

sauvage se tatouant pour la guerre ; je rôdais d'un wagon à l'autre, cherchant partout quelque petit coin moins souillé où je pusse au moins me reposer une heure ; c'est ainsi que je passai toute une journée et une nuit ; mes forces étaient à bout, ma tête pleine de bruits et de vapeurs, et je commençais à ne plus pouvoir distinguer les objets. En outre, les stations étaient innombrables et interminables ; on dirait que ce maudit train d'émigrants les crée au fur et à mesure qu'il avance. Si un sentier se dessinait furtivement en travers de la route ou s'il apparaissait quelque misérable cabane perdue, vite la locomotive sifflait et le train arrêtait ; il fallait tenir le temps réglementaire, c'est-à-dire ne pas arriver à Omaha avant qu'il se fût écoulé quarante-huit heures exactement depuis le départ de Cheyenne. 3820 3825

Enfin, le samedi, vers trois heures de l'après-midi, nous touchions au terme du grand désert américain que je venais de traverser pour la deuxième fois en quinze jours, et nous atteignions Omaha situé au commencement des belles prairies de l'Ouest. Le pire du voyage était fait, mais restait encore le pire des épreuves. C'est maintenant que j'ai besoin de forces pour continuer ce récit ; heureusement que j'en ai repris beaucoup depuis mon retour, et que je vais tenter un effort, le dernier afin de finir, ce qui me délivrera moi-même encore plus que le lecteur. 3830 3835

*

[214] Omaha est une petite ville de dix-huit mille âmes environ, aussi ennuyeuse qu'on peut le désirer lorsqu'on veut faire quelque temps de pénitence pour mériter le ciel. Pour moi, il me semblait que si j'avais commis beaucoup de fautes dans ma vie, l'expiation terrible que je subissais depuis mon départ du Canada suffisait amplement à me les faire pardonner. Sous ce rapport donc, il me semblait superflu d'arrêter à Omaha, mais la nécessité est une marâtre qui ne s'arrête à aucune considération. 3840 3845

En arrivant, voici de quoi j'étais nanti : deux petites malles qui contenaient les objets les plus rigoureusement indispen- 3850

3818 je *puisse* au 3819 nuit, mes 3821 distinguer *nettement* les
 3822 interminables : on 3824 ou quelque 3828 écoulé *quarante*
 heures 3830 vers *les* trois 3834 l'Ouest. C'est 3838 afin *d'en* finir
 3838 encore *bien* plus 3841 faire pénitence *afin* de mériter

sables, parmi lesquels figurait un pistolet acheté dans les circonstances les plus terribles et dont je n'aurais voulu me défaire à aucun prix, plus trois cents américains qui avaient survécu à toutes les extravagances de mon voyage. Pour me transporter
 3855 à l'hôtel, il fallait payer cinquante cents à l'omnibus. Je montai dedans sans hésiter. Mais avant de descendre, le conducteur me demanda le prix de la course ; je lui dis qu'il fallait absolument que je me rendisse à l'hôtel, que je n'avais pas de monnaie sur moi, et, qu'aussitôt arrivé, je le paierais avec enthousiasme.
 3860 Il s'inclina. Rendu à l'hôtel, je m'adressai directement au *manager* qui me donna de suite cinquante cents ; le moyen pour lui de s'imaginer qu'un homme arrivant de Californie, et s'arrêtant en route, n'avait pas le sou ! J'avais pris à dessein le premier hôtel d'Omaha, une maison presque fastueuse ; dans
 3865 ces sortes [215] d'endroits, on cache mieux son dénûment, ou du moins, on ne le laisse pas autant soupçonner. Avec les pauvres il est difficile de ne pas passer pour pauvre ; avec les riches, le toupet peut remplacer l'argent, et l'apparence est toujours victorieuse, pourvu qu'on sache s'en parer avec art.

3870 Je montai à ma chambre où je passai trois heures à me laver ; je fis la toilette la plus imposante possible avec les débris de vêtements qui me restaient, puis je descendis, superbe, avec l'intention de prendre le train le lendemain dimanche, pour me rendre en droite ligne à Montréal. — Remarquons en passant
 3875 que, dans l'Ouest, le dimanche est à peu près inconnu, et que les chemins de fer y circulent ce jour-là absolument comme tous les autres jours de la semaine. Je n'avais pas le moindre doute qu'une lettre de change m'attendît au bureau de poste, et j'y courus avec toute la vitesse de l'impatience. En arrivant,
 3880 je trouvai les portes closes ; le bureau venait de fermer depuis cinq minutes. « Bon, me dis-je, comme je ne puis toujours bien pas partir avant demain après-midi, à trois heures, il sera toujours temps d'avoir mon argent dans la matinée. » Mais je ne songeais pas que le lendemain étant le dimanche, je ne pourrais
 3885 pas faire négocier ma lettre de change, au cas où elle fût arrivée,

3853 plus 3 cents 3854 de la route. Pour 3855 payer 50 cents
 3859 et qu'aussitôt 3860 s'inclina. — Rendu 3861 suite 50 cents 3862
 Californie et s'arrêtant en route n'avait 3865 d'endroits on 3865 ou,
 du 3868 l'argent et l'apparence est victorieuse 3870 me *lessiver*, je
 3872 descendis superbe avec 3875 dans l'ouest, le 3876 circulent
 absolument 3882 demain, après-midi 3884 pourrais faire

et que j'en aurais nécessairement pour une journée de plus à Omaha. Chemin faisant, j'appris que le bureau de poste ne serait ouvert le lendemain qu'entre midi et une heure ; cela m'était à peu près égal pourvu que mon argent y fût, mais ce qui ne m'était pas indifférent, ce qui était même absolument impossible, c'était de passer deux grandes journées à Omaha sans un sou dans ma poche. 3890

*

[216] Comment les passerais-je, ces deux grandes journées ? Comment surtout passer le dimanche, ce jour fatal, toujours à l'affût, pour ainsi dire, de mes stations forcées sur la route, avec l'impatience fiévreuse qui bouillonnait dans mon sang, la hâte, la hâte brûlante d'en finir de cet exécration voyage dont le terme venait encore d'être reculé ? La chaleur intense et le sable, sur lequel Omaha est bâti, m'envoyaient à la gorge comme des bouffées suffocantes qui me desséchaient le gosier. Il était, cependant, plus de six heures du soir ; j'avais une soif ardente, mais quoi boire ? De l'eau à la glace ? Il m'en aurait fallu un pot, et c'était peut-être mortel. Du reste, l'eau à la glace ne désaltère pas ; depuis Noé, tous les hommes savent à quoi s'en tenir là-dessus. Sur mon chemin, de minute en minute, paraissaient des *saloons* dont l'odeur me provoquait et m'attirait ; j'étais devenu comme furieux de soif ; le besoin le plus pressant était de la satisfaire.... J'avais gardé avec amour, avec religion, une pauvre petite montre bien modeste, mais pour moi d'un prix inestimable : je songeai que je pouvais la mettre en gage et que j'en retirerais quelques dollars qui me mettraient en mesure d'attendre le lundi. C'était un temps bien court, et, du reste, je pourrais la racheter si facilement !.... Je vis devant moi l'enseigne d'un prêteur sur gages : je m'arrêtai ; allais-je offrir à ce Juif le dernier objet qui me rappelait des heures ineffaçables, pour toujours consacrées dans mon souvenir ? Il le fallait, c'était la seule ressource dont je pusse disposer ; j'entrai en pâlisant dans cette boutique cruelle où j'allais laisser ce qui me [217] restait à cette heure de plus cher ; je marchandai, je débattis et je touchai quatre dollars. 3895
3900
3905
3910
3915
3920

3892 poche. // Mais comment les 3898 chaleur était intense 3900
qui desséchaient 3903 reste l'eau 3905 minute paraissaient 3920
dollars. // Deux mille deux cents lieues en chemin de fer. // Par A. Buies. // (suite)
// C'était

C'était là ce que me rapportait toute ma bijouterie, quatre dollars ! J'avais gardé ma chaîne de montre pour entretenir l'illusion, et aussi un peu parce que je n'en aurais pas retiré trente cents. Après avoir avalé un pot de bière, je me rendis à l'hôtel. Rien, dans les temps modernes n'égalait le mouvement superbe avec lequel je remis au *manager* les cinquante cents qu'il m'avait prêtés. J'étais si confiant, si convaincu d'avoir une lettre de change le lendemain, que je me sentais d'humeur à faire des extravagances. Quatre cent soixante lieues seulement me séparaient désormais de Montréal, une enjambée ! J'avais envie de mépriser l'espace ; il me semblait que la moitié des États-Unis était à moi et que je faisais un grand honneur aux citoyens d'Omaha que de daigner rester deux jours au milieu d'eux. — Avec trois piastres dans sa poche.... et l'espérance, c'est à devenir fou !

*

J'entrai dans la salle à dîner d'un pas olympien ; il y avait là une dizaine de filles qui passaient et repassaient avec des plateaux contenant tous les petits plats qu'on mange d'ordinaire dans l'Ouest ; celles qui, pour le moment, n'avaient rien à faire, se tenaient à l'écart, un journal à la main et lisant : c'est comme ça. D'autres se promenaient autour des tables avec un éventail et chassaient les mouches ; celles-ci étaient de beaucoup les plus occupées. Nous croyons communément qu'il y a des mouches dans le [218] Canada, notre pays ; c'est là un préjugé qui a parfois sa raison d'être ; mais, grands dieux ! qu'est-ce donc en comparaison d'Omaha ? Là, les mouches naissent d'elles-mêmes : c'est la génération spontanée dans toute sa liberté et sa puissance. Sous un soleil qui marque cent degrés et plus à l'ombre, au milieu de sables qui brûlent les picds, dans une atmosphère que n'agite aucun souffle, elles s'épanouissent et flottent comme ces milliards de grains de poussière que fait apercevoir un rayon de soleil glissant tout à coup à travers les persiennes d'une croisée. Chaque hôte a devant lui, à table, un éventail qu'il secoue d'une main, tandis qu'il essaie de manger avec l'autre ; s'il s'oublie ou s'arrête un instant, les mouches auront couvert son assiette et bouché ses narines et ses oreilles. Les portes et fenêtres sont doublées de treillis extrêmement

3936 olympien ; il 3942 mouches ; *c'est ces dernières qui avaient le plus à faire.* Nous 3947 d'elles-mêmes ; c'est

fins pour les empêcher de pénétrer dans les maisons, mais elles se forment d'elles-mêmes à l'intérieur et naissent pour ainsi dire sous les yeux. La nuit, l'obscurité les tranquillise ; mais dès qu'apparaît le premier rayon d'aurore, elles s'éveillent comme électrisées, dansent sur vos paupières, sur vos lèvres, dans vos cheveux, et commencent un bourdonnement qui, répété de chambre en chambre, de corridor en corridor, suffit à réveiller tous les hôtes à la fois. Ajoutez à cela que les nuits sont suffocantes et qu'il est impossible d'établir le plus léger courant d'air, même en tenant toutes les issues ouvertes.

*

Au sortir de table, je me demandai ce que je pourrais bien faire pour tuer le temps ; j'allai me faire raser et couper les cheveux, puis je repartis, en marchant droit devant [219] moi. On est bientôt sorti d'une ville comme Omaha et l'on ne tarde pas à se trouver au milieu des habitations qui l'entourent comme une ville nouvelle, parsemée de villas et de cottages noyés dans les bosquets. Toute la banlieue d'Omaha est délicieuse ; ce sont des collines qui s'élèvent capricieusement dans toutes les directions, couvertes d'une verdure luxuriante, des ravins et des petites vallées qui conservent un ombrage humide, et d'où s'échappent des sentiers pleins de mystères aboutissant aux prairies qui envoient les mille parfums de leur sol exubérant. C'est un singulier contraste que cette ville bâtie absolument sur le sable, sans un arbre et sans ombres, avec cette ceinture ruisselante de fraîcheur embaumée, répandant avec un abandon plein de tendresse et une prodigalité délicate ses senteurs vivifiantes.

Devant, coule le Missouri, longue artère vaseuse, tortueuse, aux bords insipides et plats, qui, seul, alimente la ville d'une eau impossible à clarifier. Au loin flottent et s'enflent, sous la fermentation du sol, les longues prairies, semblables à de grosses vaches laitières, aux mamelles toujours gonflées. Du haut des collines les plus élevées, on découvre une vaste étendue dans laquelle percent çà et là, vaguement, quelques villages perdus dans la mer des plaines ; c'est un spectacle d'une grandeur calme et assouvie ; on dirait que la nature, satisfaite et

3960 yeux : la nuit 3961 d'aurore elles 3965 hôtes de l'hôtel.
Ajoutez 3970 cheveux ; puis 3974 délicieuse, ce 3982 fraîcheur,
embaumée 3991 vaguement quelques

3995 replète, entr'ouvre mollement ses seins où s'abreuve ses innombrables nourrissons. Les routes sablonneuses s'étendent à perte de vue, et l'on voit fumer, à tous les points de l'horizon, les locomotives des chemins de fer gagnant les villes, grandes et petites, qui, désormais, ne se compteront plus jusqu'aux rivages de l'Atlantique.

*

4000 [220] Après une heure d'une marche contemplative, je revins à la ville et me mis à parcourir les deux ou trois rues principales. À part les magasins, les banques et quelques hôtels, il était impossible de trouver là autre chose que des *saloons* où entraient et d'où sortaient tour à tour des consommateurs flegmatiques, à la figure ennuyée. Je me rendis à l'hôtel et me dirigeai vers la salle de billard ; là, même spectacle, mêmes physionomies : évidemment, Omaha n'était pas une ville d'une gaîté étourdissante. Vers minuit, je songeai que j'avais à peu près tout vu, et que je pourrais bien aller me coucher, en attendant le lendemain qui serait mon jour de délivrance.

4005

4010

À midi précis, dimanche, je me trouvais au bureau de poste et je demandais ma lettre de change, tout prêt à signer mon nom dans le livre des lettres enregistrées : *There is no registered letter for Mr. A. Buies*, me répondit un des commis du bureau de poste. Cette parole tomba sur moi comme une douche d'eau froide sur un corps baigné de sueurs. Je n'avais pas de lettre ! Pendant quelques minutes je restai comme abasourdi, cloué sur place ; puis je songeai qu'il pouvait bien y avoir un retard d'un jour et que, sans doute, le lendemain, ma lettre m'arriverait.

4015

4020 Je repartis : chemin faisant, j'entrai dans un bureau de télégraphe et envoyai une dépêche pressante à Montréal, pour demander au moins des nouvelles de mon argent et savoir s'il était en route. Ce télégramme me coûta deux dollars et me laissa de nouveau complètement [221] à sec. Je comptais avoir

4025 une réponse au bout de quelques heures. Dans la soirée je me rendis au bureau du télégraphe ; on n'avait encore rien reçu pour moi ; je me rendis à deux autres bureaux où la réponse à ma dépêche pouvait peut-être se trouver ; même néant. Jusqu'à deux heures du matin, j'allai ainsi d'un bureau à l'autre

4030 sans être plus avancé. Une inquiétude mortelle commençait à

me serrer le cœur ; je me faisais toute espèce de consolations : « C'est un peu cher qu'un télégramme de deux dollars, me disais-je, et mon ami considère qu'il est inutile de m'envoyer un message, puisque mon argent est sur le point de m'arriver. »

Je passai un bout de nuit fiévreuse, sans sommeil, pendant lequel j'avalai cinq à six verres d'eau à la glace. Au matin, à huit heures, j'avais déjà parcouru les trois bureaux de télégraphe. Pas une réponse encore. J'attendis l'ouverture de la malle : « Nous ne recevons pas de lettre enregistrée le lundi », me répondit le commis à qui j'avais parlé la veille. J'en avais donc encore pour une journée de plus. Cette journée, je la passai à aller d'un bureau de télégraphe à l'autre ; que pouvais-je faire et qu'avais-je à faire ? Mon inquiétude était telle que je ne pouvais pas rester assis un instant pour lire une ligne, pas même les nouvelles des journaux. Le mardi, pas encore de lettre, pas encore de message. Le lecteur ne peut pas comprendre, et, moi, je ne saurais lui dépeindre ce que c'est qu'une pareille situation.

*

Il faudrait qu'il eût vu Omaha, qu'il sût l'ennui accablant qui règne dans cette petite ville peuplée uniquement [222] de gens arrivés depuis seulement quelques années et tous occupés d'affaires ; il faudrait qu'il se rappelât que j'étais seul, constamment seul, que de dix heures du matin à cinq heures du soir, la chaleur était telle que personne ne se montrait dans les rues, que je ne pouvais trouver aucun remède à mes embarras et qu'il me fallait attendre les mains liées, incapable de faire un pas, incapable d'une distraction quelconque, de la moindre petite promenade dans quelque endroit avoisinant, parce que je n'avais pas seulement vingt cents pour payer un omnibus, que j'étais comme emprisonné, sans raison apparente, depuis trois jours, dans une ville où les voyageurs n'arrêtent jamais plus de quelques heures, que ma soif constamment alimentée par une chaleur accablante, par l'inquiétude et par le mouvement incessant que je me donnais, était devenue insatiable, et que pour chaque verre que je prenais, il me fallait misérablement demander crédit, que tout cela devait sans doute commencer à paraître étrange au *manager* de l'hôtel qui, d'un

4049 qu'il connaît l'ennui 4052 d'affaires, il 4055 embarras, et

moment à l'autre, pouvait me demander de l'argent, que mon humiliation grandissait déjà presque à l'égal de l'inquiétude, que je craignais presque de me montrer aux repas, qu'il me semblait que tout le monde lisait sur ma figure le dénûment profond où je me trouvais, que je n'avais absolument aucune ressource, de quelque côté que je me tournasse, pour sortir du cercle de fer qui m'étreignait : enfin, que je ne pouvais vivre, passer une journée que par l'espoir du lendemain qui sans cesse reculait.

« Si une heure d'attente expire lentement », a dit le poète, qu'est-ce donc que vingt-quatre heures d'une angoisse qui me laissait à peine quelques instants d'un sommeil douloureux ? Le mercredi vint ; ni message ni lettre encore. Je ne [223] sais pas au juste comment je revins de la malle ce jour-là : ma pauvre tête avait été si bouleversée depuis deux jours que je la sentais rapidement gagnée par la folie. Évidemment j'étais abandonné par tout le monde ; je n'avais plus un ami et l'on avait vite oublié l'absent qui ne devait plus revenir : « Puisqu'il est parti, c'est son affaire, ce n'est pas à nous de le tirer d'embarras » : c'était là sans doute ce que l'on disait de moi.... La souffrance rend injuste ; j'oubliais en ce moment que j'avais laissé derrière moi des amis qui ne m'eussent jamais fait défaut dans aucune circonstance de la vie ; à l'heure même où la perte de toute espérance allait peut-être me porter le coup fatal, eux songeaient au meilleur moyen de me faire parvenir mon argent sans retard, et ils n'avaient pu le trouver qu'avec beaucoup de peine, comme on va le voir.

4095

V

Il y a aux États-Unis un système de mandats par télégraphe analogue au système de mandats que nous avons sur la poste. Il suffit de déposer à un bureau de télégraphe telle somme à destination de tel endroit pour que le destinataire la touche une heure après ; mais ce genre d'opération ne se fait point entre les États-Unis et le Canada ; je l'ignorais encore, on ne m'en avait pas prévenu, et, [224] comme j'avais demandé dans

4100

4074 m'étreignait, enfin ; que 4082 bouleversée, depuis deux mois, que 4084 ami, et 4088 j'oubliais, en ce moment, que j'avais laissé, derrière moi, des 4096 télégraphe *comme nous en avons un* sur 4099 destinataire le touche 4100 après : mais

ma première dépêche qu'on m'envoyât un mandat par télé-
 graphe, et qu'il y avait déjà quatre jours depuis lors, j'avais
 quelques raisons de ne plus espérer. — Autre chose : en sup- 4105
 posant qu'on m'eût envoyé une lettre de change, je n'aurais pu
 en toucher le montant sans faire constater rigoureusement mon
 identité. Oh ! les gens de l'Ouest sont féroces sur ce point, et
 ils ont bien raison, car ils habitent un pays où toutes les pré-
 cautions sont utiles. Ils ne vous admettent en affaires que lors- 4110
 que votre identité est certifiée par quelque personne connue ;
 les meilleurs papiers du monde ne vous serviraient de rien, car
 qui peut affirmer qu'ils sont authentiques ? Comme j'étais le
 plus étranger des hommes dans Omaha, je n'aurais pu en au-
 cune façon me faire reconnaître pour Arthur Buies, chroni- 4115
 queur, voyageur spasmodique, que le sort a fait par ironie
 seigneur et pour tout de bon bohème incurable.

*

Or, pendant que je me désespérais, mes amis avaient songé
 à tout cela ; ils s'étaient informés, et après tous renseignements 4120
 pris, ils avaient convenu de faire un dépôt dans une agence
 commerciale, laquelle télégraphierait à une agence semblable
 à Omaha de livrer cent dollars en or à la personne qui viendrait
 les réclamer dans certaines conditions bien définies. Mais pour
 le moment j'ignorais tout cela, et les malheurs répétés avaient
 fini par m'enlever la confiance aussi bien que l'espoir. Avant 4125
 de renoncer à tout, je résolus d'envoyer un nouveau télé-
 gramme, un télégramme pressant, suppliant, qui [225] dît en dix
 mots ce que j'aurais écrit en cinq pages. Pour ce télégramme,
 il fallait deux dollars. J'engageai mon pistolet qui m'en rapporta
 cinq, et je courus au bureau du télégraphe. 4130

Mon message partit, et toute la journée j'attendis en vain
 une réponse. J'étais allé peut-être trente fois d'un bureau à un
 autre, et les opérateurs avaient fini par être tellement fatigués
 de moi qu'ils me regardaient à peine et me répondaient après 4135
 la troisième ou la quatrième question. — Les ai-je ahuris, les ai-
 je ennuyés, tannés, fendus, sciés dans tous les sens, ces pauvres
 opérateurs ! Ils tenaient bureau de jour et bureau de nuit ; à

4110 ne nous reconnaissent en 4111 est constatée par 4113 peut cer-
 tifier qu'ils 4113 Comme je ne connaissais personne dans 4116 voyageur
 par secousses, que 4123 Mais, pour le moment, j'ignorais

deux heures, à trois heures du matin, j'arrivais et je demandais une dépêche, et toute la journée en outre je les harcelais. —
 4140 Enfin, je voulus frapper un grand coup, j'allai trouver le surintendant lui-même d'une des lignes et lui déclarai qu'il me fallait absolument une réponse, que j'y avais droit, que je soupçonnais mes dépêches de n'avoir pas été régulièrement expédiées, et qu'il était tenu de s'informer si, au moins, elles avaient été
 4145 livrées à leurs destinataires à Montréal.

Le surintendant me fit justice : il envoya lui-même une dépêche au bureau de Montréal et réclama une réponse catégorique, en me disant de revenir le lendemain. Il était alors onze heures du soir ; je me rendis à mon hôtel un peu tranquillisé. Dès huit heures, le lendemain matin, je me trouvais à l'ouverture du bureau de jour. Il n'y avait pas encore de réponse, mais je n'avais pas de raison de m'en étonner ; un opérateur m'expliqua que toutes les dépêches envoyées des États de l'Ouest au Canada devaient subir un temps d'arrêt à Détroit, d'où elles étaient réexpédiées dans mon pays par des lignes canadiennes ; il me donna à entendre que la réponse au message du surintendant pourrait bien ne pas arriver avant le soir.

*

[226] Ce jour-là était le jeudi. Dès onze heures, c'est-à-dire à l'heure de la distribution de la malle venant de l'Est, je me trouvais au bureau de poste : « Il y a une lettre enregistrée à votre nom, me dit le commis. De qui l'attendez-vous et de quel endroit ? » Ces formalités étaient nécessaires ; heureusement qu'elles ne m'offraient aucune difficulté. Je répondis nettement ; il n'y avait pas d'erreur possible, et l'on me livra ma
 4160 lettre.... Je n'osais y toucher, ma main tremblait, il me semblait marcher sur des fils électriques ; le bonheur trop longtemps attendu est comme le bonheur inattendu ; il vous surprend avec autant de violence et vous n'osez y croire. — J'avais donc là cent dollars et j'allais sortir de ce trou maudit où, depuis cinq
 4165 jours, j'éprouvais des humiliations, des déceptions et des découragements sans nombre ! — Je courus à l'hôtel sans ouvrir ma lettre ; le train devait partir avant deux heures et demie,

4141 lignes, et 4142 soupçonnais que mes dépêches n'avaient pas
 4146 justice ; il 4155 étaient expédiées dans 4158 heures c'est-à-dire
 4168 croire. — j'avais 4171 nombre ! — je courus

et j'avais une foule de petites choses à faire. Je préparai ma malle et je m'habillai pour le voyage. Je descendis et demandai mon compte ; je devais avoir l'air de Napoléon à Austerlitz. Il y avait dans Omaha un brave Allemand, propriétaire d'un *saloon*, qui m'avait fait souvent crédit sur ma bonne mine ; je pensai à lui d'abord ; je courus à la banque la plus voisine, j'entr'ouvris en frémissant ma lettre..... il y avait dedans un billet de dix dollars !.....

Non ! cela ne pouvait être. Je tournai et retournai vingt fois le billet entre mes mains : mes yeux me trompaient sans doute : il ne pouvait y avoir tant d'ironie et [227] tant de perfidie dans un simple billet de banque.... Pourtant, il fallait bien se rendre à l'évidence du chiffre ; la lettre ne contenait qu'un mot : « Mon cher ami, je vous envoie les dix dollars que vous m'avez demandés par votre télégramme de San Francisco ; que Dieu vous bénisse ; très pressé. » C'était l'opérateur qui s'était trompé et qui avait demandé pour moi dix dollars au lieu de cent, et cette lettre m'arrivait huit jours après son départ du Canada : c'était alors le deux juillet, et elle était datée du vingt-cinq juin. Comment cela se faisait-il ? Il n'y avait pourtant que trois jours de chemin de fer entre Omaha et Montréal ; pourquoi cette lettre en avait-elle mis sept à me parvenir ? je courus au bureau de poste m'informer. Un des employés me fit savoir que les lettres venant du Canada étaient toujours retardées de quelques heures à Détroit, ce qui leur faisait perdre une journée, et qu'elles étaient ensuite régulièrement retenues une autre journée à Chicago pour la redistribution dans les États de l'Ouest ; qu'en outre il était très rare que, pour une cause ou une autre, sur cette longue distance, les lettres ne fussent retardées d'un jour ou deux de plus.

*

Tous ces retards m'eussent été indifférents, pourvu que j'eusse reçu cent dollars au lieu de dix. Mais cela était par trop fort, et il me semblait que le destin abusait : avoir pris la peine d'envoyer un télégramme à onze cents lieues de distance, et le payer trois piastres pour en avoir dix, cela me paraissait une fatalité de mauvais goût ; il y avait bien [228] d'autres farces à faire que celle-là, et le sort aurait pu attendre un autre moment

4210 pour me jouer un pareil tour. Néanmoins, j'avais dix dollars
dans ma poche et je pouvais faire figure avec cela pendant
quarante heures au moins ; je pourrais dans tous les cas au
moins payer mes cigares et mes verres et ne pas renouveler
4215 vingt fois par jour les mêmes petites humiliations ; j'aurais une
physionomie tout comme un autre homme, des joues que la
honte ne ferait plus rougir à chaque instant et des yeux qui
oseraient en regarder d'autres.

La première chose à laquelle je pensai fut d'aller retirer
ma montre. Comme je la tins longtemps sur mon cœur, bien
4220 serrée, bien close dans cette petite poche de gilet où, depuis
tant d'années, elle en avait senti chaque battement ! il me semble
que lorsqu'elle y rentra de nouveau, après cinq jours de sé-
paration, elle frétilait d'aise et cherchait à se blottir dans le
petit fin fond du coin afin de ne plus en sortir. Je la regardais,
4225 je l'embrassais et je la remettais vite dans son trou de peur de
la perdre encore. Que voulez-vous, lecteurs ? ceci est peut-être
puéril à vos yeux ; c'est que je ne puis donner aux choses leur
valeur et leur véritable expression. Cette petite montre était
pour moi dix années de ma vie qui me revenaient tout à coup,
4230 dix années pendant lesquelles elle ne m'avait pas quitté un
instant, et dans l'horrible abandon où je vivais depuis un mois,
une heure de conversation muette et attendrie avec le seul objet
qui me rappelât tant de choses envolées, mais toujours chères,
était-ce donc trop ?

*

4235 [229] Je retournai au bureau du télégraphe : c'est ainsi que
je passais la journée entière, ou bien encore, j'allais à l'arrivée
de tous les trains, et le soir, entre sept et huit heures, je faisais
une promenade dans les bois et les vallées serpentantes qui
entourent Omaha. Cette fois encore, il n'y avait pas de réponse
4240 au message du surintendant qui, cependant, avait été envoyé
depuis déjà dix-huit heures. Alors je compris que c'en était fini
de moi. Je n'avais pas voulu m'adresser à ma famille, parce que
tous les membres en étaient dispersés à droite et à gauche à la
campagne, et qu'il aurait fallu trop de temps pour en recevoir

4211 pendant *quarante-huit* heures 4221 battement ; il 4226 lec-
teurs ! ceci 4231 et, dans 4235 bureau de télégraphe, c'est 4237 soir
entre 4240 surintendant, qui 4241 Alors, je 4241 était *décidément* fini

une réponse ; je n'avais pas voulu davantage écrire, parce qu'à 4245
 tout compter il ne fallait rien moins que dix jours pour qu'une
 réponse m'arrivât, et j'avais toujours pensé que le langage du
 télégraphe étant plus énergique, plus pressant, mon horrible
 position serait plus vite comprise. Mais, pour le coup, je résolu
 de tout tenter ; j'envoyai quatre à cinq lettres dans toutes les 4250
 directions et un télégramme que je payai trois dollars, et qui
 devait arracher les entrailles de mes amis, s'ils en avaient encore.

Lorsque j'eus fini, il était six heures du soir. Je soupai
 lentement, posément, je relus mes lettres, les affranchis tout
 comme aurait fait un capitaliste, puis me rendis de nouveau 4255
 au *Telegraph office*, déterminé cette fois à commettre quelque
 crime inouï si je n'avais pas de nouvelles : « *There is an answer
 for you and a right one also* », me dit un des opérateurs que j'avais
 particulièrement ahuris. « *Wait a moment, I will write it down for
 you ; it is just arrived.* » 4260

[230] Tout mon sang avait reflué en une seconde vers mon
 cœur ; mes jambes tremblaient et mon gosier n'aurait pu laisser
 passer une aiguille. Sans doute on avait mis toutes les banques
 du Canada à sec pour m'en expédier les dépôts.

*

Deux minutes après, l'opérateur me remettait un télé- 4265
 gramme ainsi conçu : « Demain, Bradlaugh, 28, rue Farnham,
 recevra instruction de vous donner cent dollars en or. » Un
 prisonnier, au fond d'un noir cachot, que l'on rend subitement
 à la lumière et à la liberté, éprouverait le même éblouissement
 que moi à la vue de ce télégramme qui m'éclatait en pleine 4270
 figure : « Demain, demain, je quitterai Omaha ; demain, je sor-
 tirai de ce tombeau brûlant ; demain, je secouerais ce sable de
 feu ; demain, je serai libre. Ô argent ! se peut-il qu'on t'appelle
 vil métal, toi qui me rends une patrie, toi qui me donnes en
 une heure autant de joie que j'ai eu de chagrins en un 4275
 mois !!! » Et je m'élançai dans la rue comme un cerf dans les
 vallons, bondissant presque à chaque pas, soulevé par des flots
 élastiques.

4246 compter, il 4247 m'arrivât et 4249 Mais pour le coup je
 4262 n'aurait pas pu 4264 expédier leurs dépôts. // Deux mille deux cents lieues
 en chemin de fer. // Par A. Buies. // (suite) // Deux 4276 mois !!!... Et

J'avais encore quelque menue monnaie : « Nous allons ar-
 4280 roser le télégramme », me dis-je, et je courus demander à tous
 les employés de télégraphe de me suivre à un *saloon* quelconque.
 Quelques-uns d'entre eux étaient sur le point de devenir idiots
 à force d'avoir été tracassés par moi, et je leur devais bien au
 4285 et nous ébauchâmes une pochardise qui aurait pu devenir
 légendaire, si je n'avais songé aux graves événements du
 lendemain.

*

[231] Ce lendemain était vendredi, 3 juillet, jour où j'allais
 me montrer pour la première fois dans toute ma gloire aux
 4290 citoyens d'Omaha, mais pour leur dire un éternel adieu. À
 dix heures j'arrivais au bureau de M. Bradlaugh, rue Farnham,
 avec une magnifique assurance et un front superbe. Il me sem-
 blait que tout ce qu'il pouvait y avoir d'employés dans ce bureau
 se précipiterait vers moi pour m'offrir cent dollars. Je tenais à
 4295 la main ma dépêche et je la chiffonnais avec une nonchalance
 caressante. On me dit de revenir à onze heures ; je revins à
 onze heures. On me dit de revenir à midi, je revins à midi ;
 M. Bradlaugh n'y était pas encore ; alors j'expliquai comme
 quoi je devais prendre le train sans faute à trois heures et que
 4300 je n'avais pas de temps à perdre. « M. Bradlaugh sera certai-
 nement ici à 1 1/2 heure », me dit-on ; va pour 1 1/2 heure,
 me dis-je ; ma malle était toute prête, je n'aurais eu qu'à toucher
 mon argent, payer mon hôtel et partir. À l'heure indiquée, je
 4305 paraissais de nouveau rue Farnham, 28, et j'entrais en pour-
 parler avec un homme qui était le chef du bureau. Je lui
 montrai ma dépêche et lui demandai s'il avait reçu instruction
 de me donner les cent dollars qui s'y trouvaient indiqués. « Non,
 me répondit-il ; du reste, je n'ai pas d'instructions à recevoir
 de Montréal. Nous représentons ici une agence de la maison
 4310 Bradlaugh dont le siège général est à New York, et tous les
 ordres doivent nous venir directement de ce dernier endroit.
 Si l'on a fait un dépôt pour vous à Montréal, il faut que l'agence
 de Montréal en ait donné avis à New York, d'où instruction
 [232] nous parviendra ensuite directement de vous payer ; sinon,

4283 été *ahuris* par 4284 un *cocktail* <romain>. Ils 4294 se *pré-*
cipiterait <Texte de base : *précipiteraient*. Nous corrigeons.> vers 4297 midi,
 M. Bradlaugh

nous ne pouvons agir. — Mais comment se fait-il que vous n'ayez pas encore vos instructions ? m'écriai-je ; le dépôt est fait depuis plus d'une journée, et il me semble que le télégraphe a eu le temps de fonctionner depuis lors. — Sans doute, mais je ne pense pas recevoir un télégramme de New York ; je recevrai plutôt une lettre de Montréal contenant la somme déposée sous forme de chèque payable par une banque d'Omaha, vu que vous êtes absolument inconnu, que personne ne peut vous identifier, et que, même en recevant un télégramme de New York, je serais encore embarrassé de savoir que faire. — Comment ! monsieur, repris-je, dès lors que vous recevez un ordre formel du siège général, où est donc votre responsabilité, et n'êtes-vous pas tenu de me faire justice ? — Je ne vous connais pas, monsieur, me répliqua-t-il ; je ne sais pas du tout qui vous êtes ; il y a déjà plus d'un exemple de dépêches falsifiées ; et, quant à moi, je ne puis rien faire pour vous sans une dépêche que je reconnaitrai à certains signes de convention pour émaner directement du bureau général de New York. Revenez ici à sept heures ce soir ; j'aurai peut-être reçu l'instruction que vous espérez ; sinon, il est probable qu'elle ne viendra que par la malle. Demain est le 4 juillet, grande fête nationale ; je prends le train ce soir même et m'absente pour un mois, mais je vais laisser pleins pouvoirs à un jeune homme qui me représente ici en mon absence et qui vous paiera, s'il y a lieu. »

Que pouvais-je répondre à cela ? Rien. J'étais convaincu du reste qu'une instruction précise viendrait de New York, dans la journée, puisque ma dépêche le comportait expressément, et que je pourrais partir le lende^[233]main. Je me retirai. D'heure en heure je revins, puis toutes les demi-heures, puis tous les quarts d'heure. À sept heures, il n'y avait pas encore de message envoyé de New York. Jusqu'à minuit, j'allai d'un bureau de télégraphe à l'autre demander s'il n'y avait pas de dépêche pour l'agence Bradlaugh. Rien, rien, rien. Le lendemain était le 4 juillet, et tous les bureaux seraient fermés ; le surlendemain, c'était le dimanche ! Toutes les craintes et toutes les inquiétudes revinrent à la fois en grossissant dans mon cerveau. La dépêche que j'avais reçue était-elle apocryphe ? Que signifiaient tant de retards ? Pourquoi me donner une espérance qui, se changeant

4321 chèque *sur* une 4324 encore assez embarrassé 4325 monsieur, dès 4347 lendemain, c'était 4349 inquiétudes *commencèrent à envahir* mon

qui, se changeant en déception dans l'état où je me trouvais, pouvait me faire perdre la raison ? On ignorait sans doute que
 4355 toutes mes nuits et mes jours se passaient dans une angoisse mortelle, que je ne vivais pas, que la fièvre seule me soutenait, que j'étais à bout de tous les moyens factices d'entretenir mon énergie. À deux heures du matin je me rendis à l'un des bureaux de nuit, et j'adressai une dépêche suppliante : « Au
 4360 nom du ciel, disais-je, tirez-moi de cet enfer ; dites-moi comment mon argent doit me parvenir, je ne puis plus vivre ainsi. »

*

Toute la journée du 4 juillet se passa, les gamins tirèrent un nombre infini de pétards dans les rues ; les drapeaux s'étalèrent sur les édifices publics, les magasins furent fermés
 4365 et tous les bureaux désertés. Le lendemain, dimanche, se passa encore et le télégraphe resta muet. Le lundi, j'étais devenu farouche, le désespoir grandissait en moi et je sentais [234] les premières atteintes de cet état affreux qui conduit vite aux plus terribles résolutions. Je passai toute cette journée dans un éner-
 4370 vement indicible ; un fauve pris subitement au piège et renfermé dans une cage devait avoir mon regard et la même haine contre tous les hommes. Enfin, vers six heures, comme je sortais encore une fois de mon hôtel, je vis venir à moi le jeune commis de l'agence Bradlaugh ; il tenait à la main une dépêche lui
 4375 enjoignant de payer cent dollars en or à la personne qui exhiberait un télégramme daté de Montréal, signé de tel nom et comportant la mention de pareille somme à lui être payée : « Enfin, m'écriai-je, me voilà sauvé ! » Et je faillis prendre le jeune homme dans mes bras et le soulever à trois pieds de terre.
 4380 Il était ahuri ; les Yankees n'ont pas l'habitude de pareils transports, et ils sont plutôt disposés à s'en défier qu'à s'y laisser prendre. Mais il était difficile de ne pas croire à la sincérité des miens : « Venez demain au bureau, me dit-il, entre 10 et 11 heures, et j'aurai votre affaire. » Ces paroles étaient grandes
 4385 comme le monde, et je ne voyais rien dans les temps modernes qui fût aussi éloquent.

*

4365 bureaux déserts. Les
 kees ne sont pas habitués à de

4366 télégraphe restait muet
 4383 entre dix et onze heures

4380 Yan-

Le temps que je passai jusqu'au lendemain n'a de nom dans aucune langue ; je me levai six fois pour épier l'aurore ; je bus un gallon d'eau à la glace, je fumai à outrance, je déjeunai comme Jupiter au milieu des déesses, et, à dix heures, j'arrivais comme un conquérant dans le bureau de l'agence Bradlaugh. Il n'y avait personne ; j'attendis, puis je sortis, puis je revins. Pendant deux heures, le bureau resta vide : l'évêque d'Omaha venait de mourir deux jours auparavant⁶⁴ [235] et on l'enterrait ce matin-là même ; tous les bureaux étaient déserts en son honneur et les banques fermées. Enfin, à midi, mon jeune homme parut. Je me précipitai au-devant de lui : « Je n'ai pas encore d'argent, me dit-il, revenez à une heure et demie. »

– Comment ! vous n'avez pas d'argent, m'écriai-je ; qu'est-ce que cela signifie ? Voulez-vous vous jouer de moi ? Remarquez que je veux absolument prendre le train aujourd'hui à trois heures, et que je vous tiens responsable de tous les délais. – Le chef du bureau m'a laissé sans un sou, répliqua-t-il, je n'ai en ma possession que trois chèques à *ordre* représentant exactement le montant qui vous revient ; il faut les faire styler *au porteur* pour pouvoir les négocier dans une banque et j'ai en vain cherché leurs signataires toute la matinée ; ils doivent être absents. Enfin, revenez à une heure et demie, j'espère que j'aurai alors réussi à les trouver. »

À une heure et demie précise j'étais de retour : « Mon argent, mon argent, m'écriai-je d'une voix terrible ; il me le faut de suite, je n'ai plus qu'une heure devant moi ; l'omnibus quitte l'hôtel à deux heures et demie juste, c'est le dernier délai que je vous accorde. – Je n'ai pu trouver personne encore, répondit le jeune homme avec une espèce de honte mêlée de crainte. – Ah ! vous n'avez pu trouver personne ; eh bien ! je vais les trouver, moi, vos faiseurs de chèques ; venez avec moi de suite, je l'exige »..... Et je l'entraînai violemment au bas de l'escalier qui menait à son bureau. Nous allâmes au pas de

4390 et à dix heures j'arrivais 4397 Je lui sautai presque à la gorge :
 « Je 4399 d'argent m'écriai-je 4406 banque, et 4409 j'aurai réussi
 4417 moi vos

64. M^{gr} James O'Gorman, évêque de Cincinnati et vicaire apostolique du Nebraska, mourut le 4 juillet 1874. Le *National* et la *Minerve* en publièrent la nouvelle le 6 juillet.

4420 course chez les trois signataires en question ; tous trois étaient absents.

*

[236] Jusqu'à deux heures un quart, démarches et courses furent inutiles. J'avais fait descendre ma malle pour qu'elle fût toute prête à mettre dans l'omnibus ; ma détermination de
 4425 partir ce jour-là même était effrayante : « Venez avec moi à l'hôtel, dis-je au jeune homme, peut-être le propriétaire voudra-t-il négocier vos chèques. » Nous arrivâmes, nous nous adressâmes au propriétaire qui nous répondit qu'il ne connaissait rien à tout cela et qu'il ne pouvait y remédier ; – Il
 4430 restait encore une demi-heure pour le départ du train ; l'omnibus vint et emporta tous les bagages excepté le mien. Mon affaire était montée à la hauteur d'un événement ; les hôtes me regardaient, les uns avec défiance, les autres avec surprise ; une sueur froide coulait sur tous mes membres, et en voyant partir l'omnibus, j'eus comme un mouvement de colère féroce :
 4435 « Par tous les diables, dis-je au jeune homme en lui sautant presque à la gorge, vous allez venir avec moi de nouveau ; Omaha n'est pas grand heureusement ; peut-être trouverons-nous cette fois vos individus ; un quart d'heure me suffit pour
 4440 me rendre à la gare dans un *cab* ; vite, courons », et je le tirai par le bras et nous arrivâmes tout haletants chez le plus voisin des signataires. – Il venait de rentrer, il modifia de suite son chèque ; nous courûmes chez le second qui, lui aussi, était de retour, et qui fit comme le premier.

4445 Ces deux chèques réunis représentaient soixante-quinze dollars ; il fallait maintenant aller les toucher à la banque ; nous y courûmes et nous reçûmes l'argent. Un quart [237] d'heure s'était passé ; je n'avais pas le temps d'aller chez le troisième signataire, et plutôt que de ne pas partir immédiatement,
 4450 j'aurais préféré être rôti vif.

J'entraînai avec moi le commis de Bradlaugh tout essoufflé, tout hors de lui, presque pris de vertige. – Nous arrivâmes à l'hôtel ; mon compte était fait d'avance avec une réduction d'un dollar par jour, ce qui ne m'empêchait pas d'avoir encore à
 4455 payer une note fort respectable. Je m'entendis avec le pro-

4426 l'hôtel dis-je 4447 et reçûmes 4451 essoufflé, tout *ahuri*, presque

priétaire qui devait toucher pour moi, dès le lendemain, le montant du troisième chèque et me l'expédier à Détroit où j'attendrais quelques jours. Je partis tambour battant dans un *cab* retenu à tout hasard, et j'arrivai à la gare au moment même où la locomotive sifflait ; je n'eus que le temps de jeter ma malle dans le compartiment des bagages et de sauter dans le premier *car* venu. La sueur m'inondait des pieds à la tête et j'avais le gosier comme un étouffoir chauffé à blanc : heureusement que le train arrêtait à trois milles plus loin, de l'autre côté du Missouri, à Council Bluffs, et que, là, j'aurais le temps de me désaltérer et me remettre de tant d'émotions violentes. 4460 4465

Maintenant, je veux faire connaître un détail curieux, qui en vaut la peine, et que l'entraînement du récit m'a forcé d'omettre.

*

On se rappelle qu'il y a trois lignes de chemins de fer d'Omaha à Chicago. Les trains de ces lignes partent à la même heure, sans s'éloigner de beaucoup les uns des autres. La concurrence qu'elles se font est acharnée, ingénieuse, [238] fertile en ressources de toute espèce ; elles ont des agents qui parcourent sans cesse les hôtels et qui s'adressent directement aux voyageurs pour leur vendre des tickets. Les propriétaires d'hôtel les mettent au courant de tous les départs et de toutes les destinations sans avoir de préférence pour aucune des lignes ; c'est aux agents de persuader les voyageurs. Or, l'un d'eux, celui du Rock Island Company, avait appris le matin que je devais partir ; un passager pour le Canada, ça ne se voit pas tous les jours dans ces parages. Il accourut à moi, me sollicita, m'attira, me convainquit que je devais m'en retourner à Chicago par le Rock Island R.R. Il fit tant que je le suivis jusqu'au bureau de sa compagnie pour prendre mon ticket et retenir mon lit, mais je n'avais pas encore un sou en ce moment-là : « *It is all right*, me dit l'employé du bureau en me remettant mes tickets, notre agent se rend lui-même sur le train tous les jours et accompagne jusqu'à Council Bluffs, pour veiller à leurs bagages et les renseigner, les voyageurs qui nous font l'honneur de passer par notre voie. » 4470 4475 4480 4485 4490

4465 que là j'aurais 4466 violentes. Maintenant 4472 heure et ar-
rivent à peu près en même temps, sans 4486 lit ; mais 4486 encore le sou

Ainsi donc, je me trouvais nanti d'un ticket de voyage et d'un lit dans le Pullman, sans qu'il m'en coûtât rien, libre de tous mes mouvements et pouvant m'échapper dans une autre direction, s'il m'avait plu de le faire. Chose à remarquer. Je vis l'agent dès le départ du train ; il passa devant moi peut-être vingt fois, jetant un coup d'œil de-ci, de-là, voyant à tout, ne me disant pas un mot, ayant l'air d'avoir autre chose à faire chaque fois que je m'approchais de lui pour le payer, enfin, ne se laissant approcher qu'à Council Bluffs même, après avoir vu à tous les détails, comme si le paiement des billets était le dernier objet dont s'occupât la compagnie qu'il représentait.

C'était très-fort, en vérité très-fort, et archi-yankee.

*

[239] Donc, le 7 juillet 1874, je quittai Omaha pour revenir à Montréal d'où j'étais parti vingt-huit jours auparavant. J'étais allé jusqu'à San Francisco d'où je revenais en moins d'un mois ; j'avais passé par toutes les épreuves, toutes les misères, toutes les souffrances, et je revenais victorieux de ce qui aurait suffi à tuer dix hommes. Je compris alors pour la première fois que mon découragement était une faiblesse impie et qu'il restait peut-être encore bien des choses à faire pour moi dans l'avenir.....

VI

Je partis avec trois piastres et demie dans ma poche pour me rendre jusqu'à Détroit, à trente heures de distance ; mais j'étais dans le Pullman et mon lit était payé ! Dieu ! quel admirable trajet ! quel manteau soyeux et luxuriant que ces prairies de l'Illinois et de l'Iowa ! Et les bois, et les jardins, et les villas ! quelle puissance, quel luxe de végétation ! Le chemin de fer semble courir sur des flots lentement balancés, ou plonger et replonger avec eux suivant les caprices de la brise.... Mais je ne veux plus m'arrêter en route pour peindre ou raconter quoi que [240] ce soit ; l'impatience d'arriver gagne jusqu'à ma plume qui galope et tremble à la fois sur le papier ; la patrie est là à l'horizon, je cours, je vole. Déjà j'ai senti comme

4494 mouvements, et 4510 une folie impie 4512 l'avenir.....
 // Deux mille deux cents lieues en chemin de fer. // Par A. Buies. // (suite) // Je
 4521 brise... mais je

des souffles échappés du Saint-Laurent et qui ont franchi les montagnes et les plaines..... non, non, pas encore..... il va me falloir attendre cinq jours de plus à Détroit. Mais qu'importe ! Une fois là, je n'aurai plus que deux cents lieues à faire pour atteindre Montréal ; trente heures de marche et j'aurai retraversé le continent, j'aurai fait deux fois onze cents lieues comme un éclair glissant sur un nuage ; encore une semaine pour compléter le mois et demi dans lequel s'est accompli ce double voyage. 4530

*

Il était exactement quatre heures, mercredi soir, une journée après le départ d'Omaha, quand nous arrivâmes à Chicago. J'avais cinq heures à y passer avant que le train du Michigan Central ne partît pour Détroit, à treize heures de distance. – Il restait au fond de mon gousset deux piastres qui me mettaient à l'abri de toute tentation, mais il me fallait cependant occuper à quelque chose les heures d'attente. Je résolus de pousser devant moi au hasard de la marche et de pénétrer jusqu'au cœur de la métropole de l'Ouest, devenue si rapidement célèbre, et qui déjà fatigue la renommée. 4535 4540

En voyant cette ville à qui je n'avais pas songé à donner même un regard la première fois, en parcourant les grandes avenues et les rues merveilleuses, peuplées de 400,000 habitants, là où il n'y avait pas une maison il y a un demi-[241]siècle, en voyant se mouvoir, glisser et se disséminer dans toutes les directions un peuple infatigable, en entendant le bruit immense, le bourdonnement confus, lointain, répété, incessant, de cette cité prodigieuse qui toujours travaille, toujours fermente, toujours produit pour concevoir encore l'instant d'après, où les mille échos d'une activité multiple, de l'industrie et de l'entreprise sous toutes les formes, frappent assidûment l'oreille, où l'on voit des merveilles de construction élevées en un clin d'œil au prix de millions de dollars, où les ruines des fléaux destructeurs, à peine écroulées, sont remplacées par des édifices plus vastes et plus somptueux encore, où le ciel, chargé nuit et jour de la glorieuse fumée d'un travail que rien ne ralentit, brille encore néanmoins, joyeux et éclatant, sur les 4545 4550 4555 4560

4526 du *grand St. Laurent* et 4534 voyage. // <suite à la ligne 4646>
J'arrivai

innombrables toits de la métropole, je ne pus m'empêcher d'une admiration vertigineuse et de me sentir dominé, rapetissé, comme en présence de tout ce qui est véritablement grand.

4565 Certes, je n'oserai pas dire que ce soit beau encore, ni remarquable, ni saisissant, au point de vue de l'art et de l'architecture savante, que la ville naissante de Chicago, mais c'est mâle et fier. On aperçoit là l'empreinte des enfans de géants, on ne s'étonne plus de ce que les habitans de Chicago se croient
4570 les premiers hommes de l'univers, on leur pardonne une infatuation que justifient tant de prodiges accomplis, on les laisse appeler leur ville le « grenier du monde », la « cité des jardins du continent⁶⁵ » et on lit sans sourire un paragraphe comme celui-ci, que j'extrais d'un auteur américain :

4575 « *Les Mille et une Nuits* ne contiennent rien de plus merveilleux que le développement de Chicago. Rien au monde n'est plus miraculeux, plus étrange, plus incroyable que ce développement. Si par un seul exemple nous voulions [242] prouver la supériorité de l'Amérique sur tous les autres pays du monde,
4580 si nous étions appelés à démontrer la puissance de ses institutions, l'accroissement de son commerce, l'énergie irrésistible de son peuple, l'extension de son industrie, son aptitude à se servir de tous les avantages que la nature lui a départis, si nous étions appelés à démontrer cela, nous n'aurions autre chose à
4585 faire qu'à citer Chicago, la ville modèle (*the standard city*) de l'Amérique⁶⁶. »

*

Ce qui fait avant tout la grandeur des Américains en général, c'est la liberté. Ces fils de l'étendue sont libres comme l'air. Rien ne forme plus vite, rien ne fait les hommes plus mûrs
4590 et plus complets que l'usage de la liberté. Cependant, il faut admettre qu'en dehors des grandes choses qu'elle inspire, les Américains sont les plus puérils et les plus futiles des hommes ; ils sont jeunes, voilà pourquoi ils sont enfans. Mais laissons là les appréciations et revenons à Chicago que je ne crois pas
4595 devoir laisser ainsi sans appuyer sur certains détails vraiment surprenants.

⁶⁵. Les deux expressions sont de R. Lindau, *loc. cit.*, vol. 86, 1^{er} mars 1870, p. 139.

⁶⁶. Lignes 4575-4586 : *ibid.*, p. 139.

L'habitant de cette ville presque fabuleuse n'admet pas l'impossible ; il est persuadé que Chicago peut tout faire et finira par tout faire⁶⁷. C'est provoquer son sourire que de lui parler de Babylone, de Carthage, de Rome ou de Paris ; il n'a aucun doute que Chicago ne devienne rapidement la première ville du monde entier, et il le démontre par des calculs de recensement qui seraient très-exacts s'ils suivaient toujours une marche régulière et s'ils gardaient des proportions invariables. Ainsi, cette métropole qui n'avait que trente habitants en 1829, en avait huit mille en 1844, quatre-vingt mille en 1855, cent cinquante mille en 1863, et enfin deux [243] cent soixante mille en 1866, trois ans après seulement⁶⁸ : – d'où il résulte, les proportions étant suivies, que Chicago devrait avoir un million en 1880, et en 1900 le double de la population actuelle de New York. En moins d'un demi-siècle, la population de Chicago dépasserait celle de Londres et atteindrait celle de la Rome des Césars, qui comptait cinq millions d'âmes. Le Dominion tout entier n'en contient pas encore autant.

Si j'allais maintenant exposer quelques statistiques de commerce, en regard de celles de la population, le lecteur serait épouvanté de leur développement énorme :

« Pour tout homme qui a une notion quelconque des résultats généraux du commerce d'un État ou d'une ville, dit un auteur moderne, les statistiques de Chicago ont quelque chose de fantastique, d'incroyable même.

« Les Illinois qui habitent Chicago sont très-fiers de leur ville. Ce sont les Marseillais des États-Unis. Ils ont la réputation d'être vantards ; la vérité est qu'ils sont les citoyens les plus entreprenants de la République ; ils aiment les gros chiffres, et, comme pour beaucoup d'intelligences vives et peu cultivées, la statistique a pour eux un charme tout particulier. Ils tournent et retournent les sommes de leur commerce dans tous les sens et arrivent à faire des rapprochements insensés. Ils savent combien de fois le bois importé annuellement à Chicago pourrait

67. « [...] les habitans n'admettent pas l'impossible, ils sont persuadés que Chicago peut tout faire et finira par tout faire » (*ibid.*, p. 139).

68. « En 1829, Chicago avait 30 habitans, en 1834, 1,800, en 1844, 8,000, en 1850, 28,000, en 1855, 80,000, en 1863, 150,000 et enfin au dernier recensement, celui de 1866, 264,836 » (*ibid.*, p. 138).

faire le tour du monde, et ils se frottent les mains d'un air provocant en énonçant cette singularité. En parlant d'un riche industriel, un Illinois me dit "Il a autant de dollars de revenu qu'il entre de briques dans la construction de telle église⁶⁹". »

4635 Après vingt-quatre heures de séjour à Chicago, ce style hyperbolique n'a plus rien qui surprenne un Européen, [244] mais pour moi, j'y étais préparé, je le connaissais d'avance, je l'avais entendu bien souvent, et, du reste, le temps me manquait pour faire une nouvelle étude sur place ; je me contentai d'admirer, à la hâte, les merveilles dont j'avais tant de fois entendu
4640 parler, et, cinq heures après mon arrivée dans la « cité des jardins du continent américain », je prenais le train qui allait m'emporter à Détroit, où je voulais rester quelques jours pour me remettre avant de revenir au Canada.

4645

VII

J'arrivai à Détroit le jeudi matin et je dus attendre jusqu'au mardi suivant que le reste de mes cent dollars me fût expédié d'Omaha. Le mercredi soir, à six heures, j'arrivais à Montréal. C'était bien vrai ! j'étais de retour, mais je ne pouvais pas y
4650 croire et je n'osais me montrer. Les circonstances de mon départ avaient été telles qu'un retour aussi subit devait ou me rendre ridicule, ou paraître comme une fantaisie exorbitante ; heureusement que j'avais eu assez de malheurs, assez d'épreuves et assez de souffrances, pendant ce court espace de temps, pour
4655 me protéger contre tous les sarcasmes. Je me réservais d'écrire mon voyage, de faire voir qu'on ne fait pas deux mille lieues par caprice, dans des conditions aussi douloureuses, [245] qu'on ne s'expatrie pas, et qu'on ne revient pas surtout, sans avoir puisé dans l'excès même de ses maux un courage qui élève au-
4660 dessus de la raillerie et qui en impose aux plus incrédules.

Mais à peine avais-je mis le pied dans les rues de Montréal, à peine la patrie m'était-elle rendue, que la moitié de ce que j'avais souffert était déjà envolée dans l'oubli, et je n'en étais que plus hésitant. Il me semblait que je n'avais pas assez la
4665 physionomie de tant de cruelles épreuves, que j'aurais dû avoir une figure émaciée, de grands yeux enfoncés dans leur orbite,

69. Lignes 4618-4634 : *ibid.*, p. 138-139.

toutes les apparences d'une agonie prochaine ; et, au lieu de cela, je revenais avec une contenance, une vigueur et une allure que j'étais loin d'avoir eues en partant ! Cela était pourtant facile à expliquer ; la joie du retour et l'espérance en l'avenir, substituées à la douleur du départ et à un désespoir profond, avaient opéré ce rapide changement. Il est des maladies terribles, dont la violence est extrême, mais dont on guérit en vingt-quatre heures lorsqu'elles n'ont pas amené la mort. L'excès de la fatigue physique est toujours salutaire lorsqu'il s'arrête à la limite où il peut devenir fatal ; il en est ainsi de la douleur, semblable à une fièvre intense qui, lorsqu'elle est vaincue, équivaut à un renouvellement complet du système. Chez les natures élastiques, douées d'une sensibilité et d'une mobilité telles que les impressions de toutes sortes s'y succèdent comme autant de coups de foudre non interrompus, la souffrance et le bonheur ne peuvent jamais être calmes ; les transports de l'un élèvent jusqu'aux nues, les abattements de l'autre précipitent dans des abîmes pleins de ténèbres.

[246] Mais maintenant, revenu dans la patrie, tout étonné de sentir encore en moi la vie et l'espérance, je ne tardai pas à mesurer les résultats futurs et la portée d'une épreuve que, pendant deux mois, j'avais regardée comme mortelle. Je crus découvrir en moi un autre homme, sorti du creuset du malheur, avec une faculté nouvelle, la seule qui pût désormais bien gouverner ma vie, et dont le défaut avait causé tous mes malheurs jusqu'alors. Je me demandai si cette succession précipitée, brutale, d'événements tous tournés contre moi, et agissant comme avec une intelligence féroce jusque dans les plus petits détails, était bien simplement une fatalité, s'il ne fallait pas remonter à une loi plus haute, loi d'une volonté inflexible, pour qui tout est préconçu et déterminé d'avance. Je me demandai si c'était bien un sort aveugle et inconscient, celui qui s'était acharné sur moi avec cette suite et cette précision implacables, et pour la première fois, impuissant révolté, toujours vaincu, j'entendis les accents de la grande voix intérieure, de la conscience, et je compris cette fatalité divine qui s'appelle l'expiation, aussi nécessaire, aussi juste qu'elle est universelle, et à laquelle on croit en vain pouvoir faire exception. Je courbai mon front devant

4705 Dieu en le sentant inexorable et je reconnus l'immensité de sa
 miséricorde dans cette torture salutaire qui, au lieu de me ren-
 dre méchant, m'avait éclairé et soumis ; je reconnus surtout
 que si je ne pouvais encore espérer le bonheur, qui ne vient
 qu'après l'expiation, du moins j'avais déjà la résignation qui est
 4710 le commencement de la force.

*

[247] J'étais parti le désespoir dans l'âme, je revenais presque
 victorieux de moi-même : l'amertume de mes regrets se chan-
 geait rapidement en un mélancolique retour vers les choses du
 passé, qui n'abandonne pas un instant mon esprit, mais qui ne
 4715 le tourmente plus, qui touche mon cœur, mais sans le déchirer,
 qui me donne une paix de jour en jour plus profonde, si ce
 n'est l'oubli qui est au-dessus de tous les efforts, et que je ne
 cherche pas d'ailleurs, parce qu'il n'est pas autre chose que le
 tombeau de l'âme ou le vide dans la vie. Enfin je revenais
 4720 transformé, tout prêt à commencer une existence nouvelle, et
 plus digne peut-être cette fois d'en atteindre l'objet.

Mes amis que je craignais tant d'abord de revoir et dont
 je voulais à tout prix éviter les rires, vinrent tous au-devant de
 moi comme s'ils ne m'avaient pas vu depuis longtemps déjà et
 4725 comme si j'étais réellement un ressuscité. Mais, au milieu des
 joies et des transports du retour, j'avais toujours devant moi
 l'image de Québec, ce cher vieux Québec, dont j'ai tant ri et
 que j'aime tant, ce bon petit nid qu'on ne quitte jamais tout
 entier et que l'on retrouve toujours intact au retour.

4730 Seulement cinq semaines après je pus y revenir, et de suite
 j'allai faire une longue marche sur le chemin de Sainte-Foy,
 cette avenue incomparable où tant de soirs j'avais été promener
 mes rêves et mes plus douces illusions. Là, je rassemblai tous
 mes souvenirs, et des larmes chaudes comme celles des pre-
 4735 miers âges de la vie, des larmes d'une [248] source toute nouvelle,
 jaillirent de mon âme consolée. Puis je pris la route du Bel-
 védère, je longeai le chemin Saint-Louis et j'arrivai sur la plate-
 forme, à l'heure où je pouvais être seul, où le flot des pro-

4707 méchant m'avait 4715 touche *toujours* mon 4722 revoir, et
 4727 Québec dont 4729 et où l'on *revient* toujours, *ramené par son cœur.* //
 Seulement

meneurs ne viendrait pas troubler l'attendrissement de mes pensées⁷⁰.

4740

*

Ah ! que vous dirai-je, que vous dirai-je, lecteurs, en terminant ce long et douloureux récit pendant lequel plus d'un d'entre vous peut-être a partagé mes cruelles angoisses ? Je restai bien longtemps, bien longtemps sur cette plate-forme d'où mon regard embrassait un si magnifique morceau de la patrie. À cette hauteur, mon âme s'élevait avec le flot de ses innombrables souvenirs, mêlé cette fois à celui des espérances dont le cours semblait s'être si longtemps détourné de moi. Je revis mon passé disparu, comme si c'était pour la dernière fois ; j'en regardai s'éloigner une à une les ombres muettes qui me quittaient tristement ; il y avait là bien des regards et des sourires qui m'attiraient encore, mais je n'en pouvais, hélas ! retenir un seul : ils s'enfuyaient... et pourtant je les voyais toujours. Oh ! non, non, chères et douces choses envolées ; il n'y a pas de nuit ni de passé pour le souvenir ; vous êtes toujours vivantes, toujours présentes, et vous me resterez quand même. Ce n'est pas moi qui mettrai sur vous le linceul et le temps ne peut rien dans mon cœur. Ce qui me reste à vivre ne vaut pas ce que j'ai vécu ; je vous suivrai toujours et jamais aucune ombre ne vous dérobera à mes yeux. Toutes, toutes, désormais, vous m'êtes chères ; vous à qui je dois mes bonheurs fugitifs, je vous bénis, et vous à qui je dois mes longues angoisses, je vous par[249]donne. Laissez, laissez au moins la trace de votre fuite pour qu'elle éclaire les tristes années qui me restent ; l'ombre de ce qui fut cher a encore plus de clarté que l'éclat de l'espérance, de même qu'un souvenir heureux vaut souvent plus que le bonheur.

4745

4750

4755

4760

4765

Qu'importe que vous soyez le passé ! Est-ce que des fleurs qui tombent ne sort pas le germe qui fécondera les plants nou-

4741 vous dirais-je, que vous dirais-je, lecteurs 4745 si large et si magnifique 4746 hauteur mon 4751 des sourires et des regards qui 4753 s'enfuyaient, ils s'enfuyaient, et 4754 envolées ; vous me 4759 aucune nuit ne 4768 fleurs passées qui

70. Les lignes 4725-4740 (« Mais [...] pensées ») ont été publiées dans *l'Événement* du 13 octobre 1874, p. 3-4, et dans *le Canadien* du 16, p. 4, sous le titre « Un volume de M. Buies ».

4770 veaux ? C'est à vous, à vous qui ne pouvez mourir, que je dois le meilleur, le plus vivant et le plus vrai de moi-même.

Lorsque je vous crus perdues pour toujours, je poussai un cri funèbre qui retentit dans bien des cœurs ; aujourd'hui je vous retrouve décolorées, pâlies, devenues à peine un fantôme
4775 de vous-mêmes, mais cela suffit désormais au fantôme de ce que j'ai été. Le passé qui s'échappe en laissant à l'homme une dernière illusion est une force de plus ; il s'y retrempe, il mesure l'étendue de ce qu'il a souffert, et, en se voyant sorti des épreuves, il conserve toute la confiance et toute l'énergie de l'attente.

*

4780 Ô mon pauvre vieux Québec ! je te retrouve donc, toi que je croyais pouvoir fuir ; je te retrouve avec le parfum, avec le sourire encore empreint de tout ce que nous avons été l'un pour l'autre pendant quatre années ; je te retrouve, toi qui n'as pas une rue, pas une promenade, pas un jardin, pas un bosquet
4785 qui ne furent les confidents de mes solitaires rêveries et de l'épanchement intarissable de mon âme. Tu avais eu tout, tout de moi ; je t'avais même engagé l'ave[nir] et j'avais juré de ne jamais te quitter, en récompense de ce que tu m'avais inspiré de touchantes et de délicieuses chimères. Et pourtant ! je t'ai
4790 raillé, je t'ai bafoué, j'ai redoublé sur toi les traits et les rires ; l'outrage a été public et mes livres le gardent tout entier, mais je t'aime, je t'aime !

Rien n'est beau dans le monde comme toi, mon pauvre Québec, et le monde, je le connais. L'admiration que tu inspires est encore bien au-dessous du langage que tu parles au cœur.
4795 L'étranger, qui voit tes débris entourés du cadre majestueux de montagnes qui s'étendent bien au-delà du regard, te contemple encore moins dans la grandeur prodiguée par la nature que dans les innombrables souvenirs enfermés dans ton sein.
4800 Tu es vieux, décrépît, tu fatigues dans ta ceinture de remparts, mais tu as la majesté sainte des grandes choses que le temps seul, après de longs efforts, parvient à effacer. Pour moi, désormais, tu es sacré, et dans toute cette Amérique si jeune et

4774 pâlies, *gardant à* 4777 plus, il 4778 et en 4780 toi, toi que 4785 ne fut le confident de 4790 t'ai insulté, j'ai redoublé sur toi les coups ; l'outrage 4796 L'étranger qui 4797 de tes montagnes

si fière de sa jeunesse, je n'ai encore rien vu d'aussi jeune que tes ruines.

4805

Oh ! quand je me reporte vers mes rêves si violemment et si cruellement interrompus, je me demande ce que je puis croire désormais ici-bas et sur quelle poussière nouvelle je vais essayer de bâtir pour l'avenir. Tout est donc déception, illusion, chimère ! Jusqu'au bonheur lui-même qui me trompait.... Et pourtant il n'y a rien de vrai sans lui, et en dehors de lui qu'y a-t-il, que me restera-t-il après l'avoir rêvé ?

4810

Je vais me mêler à la foule des ombres qui s'agitent, je vais me laisser prendre aux passions vulgaires et me faire aussi ma place dans le vide. Je vais descendre dans le [251] flot bourbeux des intérêts et des mesquines ambitions où la plupart des hommes noient leur âme et achèvent de perdre ce qui leur reste de l'empreinte divine ; je vais retomber, positif et réel, sur cette terre où je n'ai jamais pu prendre racine, et que je peuplais sans cesse des fantômes de mon imagination.....

4815

4820

Adieu, adieu, illusions, charmes, transports, enivrements de ma jeunesse à jamais disparue. Je m'enfuis loin de votre tombeau, comme le marin quitte le navire perdu où il a essuyé tous les dangers et qui était tout son monde, son foyer, sa famille, sa patrie entière. Adieu ; je vais désormais flotter sur l'épave de ma vie jusqu'à ce que j'atteigne le port immortel, et personne n'entendra plus les accents de ma voix dans le ciel brumeux qui s'assombrira de jour en jour autour de moi..... personne, jusqu'à ce que je touche à la rive où tous les bruits s'éteignent, où tous les orages s'apaisent. Alors seulement, je pousserai un dernier cri, celui de l'espérance éternelle qui, seule, ne trompe jamais.

4825

4830

4804 vu de si jeune 4808 ici-bas, et 4808 essayer désormais de
4813 s'agitent, et je vais essayer aussi d'avoir des passions vulgaires et de me
4822 illusions ! charmes 4825 dangers, et 4827 vie, jusqu'à 4830
tous bruits

[9]
Conférences

DE LA RÉCIPROCITÉ AVEC LES ÉTATS-UNIS

Conférence faite à la salle Victoria, le 18 avril 1874¹

5

I

Messieurs,

[253] **Q**uiconque voudrait raisonner aujourd'hui comme
il l'eût fait il y a quatre ou cinq années seulement, tomberait
dans un désordre d'idées plus déplorable que l'inintelligence
10 complète des événements et le défaut de toute prévision. En
revoquant ces jours-ci quelques notes écrites vers cette époque
sur les événements et les questions du jour, je me suis étonné
des aventures de l'imagination et de la témérité de l'esprit qui
ose indiquer un point quelconque de l'avenir dans un monde
15 où, tous les dix ans, a lieu une grande révolution sociale ou
politique. Oui, messieurs, presque tous les dix ans, il se fait un
remuement prolongé sur ce vaste sol où logent pêle-mêle des
hommes venus de partout, par centaines de mille, assez nom-
breux pour former des groupes imposants, des nationalités en

VARIANTES : « De la Réciprocité avec les États-Unis », *l'Événement*,
25 avril 1874, p. 2, [l. 3-184] ; 27 avril 1874, p. 2, [l. 185-313] ; 28 avril 1874,
p. 2, [l. 315-446] ; 29 avril 1874, p. 2, [l. 446-613] ; 30 avril 1874, p. 2, [l. 615-
736].

4 avril, par M. Arthur Buies. // Messieurs 15 ans a

1. Voir le compte rendu de cette conférence dans *l'Opinion publique*,
30 avril 1874, p. 208. Buies a incorporé à son texte de larges extraits d'un
article en plusieurs tranches paru sous l'anonymat dans *le National* et dont voici
l'ordre de découpage : « La question de la Réciprocité », 17 avril 1873, p. 2
(l. 73-184, 222-231, 264-291, 382-460) ; « La question de la Réciprocité »,
18 avril 1873, p. 2 (l. 315-340, 345-397) ; « La question de la Réciprocité »,
21 avril 1873, p. 2 (l. 548-651) ; « La question de la Réciprocité », 22 avril
1873, p. 2 (l. 497-523, 526-547, 652-672).

germe, pas en[254]core assez pour former des peuples. Ces ré- 20
 volutions, pour la plupart paisibles, n'en sont pas moins pro-
 fondes, et, pour n'être pas éclatantes, sont peut-être plus
 décisives. C'est grâce à cette situation unique qui fait du con-
 tinent américain le rendez-vous et souvent l'asile de tous les 25
 peuples, que les questions ne sont plus seulement nationales,
 mais en quelque sorte humaines, intéressant les États du monde
 entier.

Dans le vieux monde, les révolutions sociales, je ne dis pas 30
 politiques, sont des ères qui marquent pour plusieurs siècles
 des conditions nouvelles de société ; le développement y est
 successif, restreint, ou tout au moins graduel ; en Amérique,
 c'est par immenses enjambées et par soubresauts que les choses
 marchent. Les événements arrivent presque imprévus ; leur 35
 rapidité dérouté même les penseurs qui croyaient les voir venir
 alors qu'ils en sont tout à coup frappés et comme éblouis. Ainsi,
 qui eût prévu, seulement quelques années d'avance, la soudai-
 neté tragique de la grande guerre américaine qui éclata en 1861
 et qui a embrassé le monde dans ses incalculables résultats ?
 Dix ans à peine plus tard, voilà une nouvelle grande forme de 40
 l'avenir qui se dessine, à peine entr'aperçue et déjà dominant
 l'horizon. Les États de l'Ouest au berceau sont devenus un
 monde géant tout à coup, comme ces grands arbres des tropi-
 ques qui, en quelques mois, grandissent de trente pieds.
 L'Ouest s'est non seulement dressé en un jour sur sa couche 45
 d'enfant, étendant ses jeunes et vigoureux membres sur la moi-
 tié de l'Union américaine, mais le voilà déjà trop à l'étroit dans
 sa vaste sphère ; ses bras déployés enserrant et absorbent
 presque les plus vieux États, et lui, à peu près le dernier venu
 dans la grande République, il en [255] est maintenant le plus 50
 fort, le dominateur. Il commande, il plie la législation fédérale
 à sa volonté aussi impérieuse que ses besoins ; il agrandit à sa
 taille les portes du Congrès pour y passer en maître et dicte les
 lois qui feront sa force, dussent-elles faire la faiblesse ou l'in-
 feriorité des États de l'Est et du Sud.

*

24 de toutes les puissances du 35 éblouis. Qui eût prévu, quelques
 38 résultats ? dix ans 47 sphère, ses 48 presque les vieux 49 est déjà
 le 52 maître, et 53 ou la ruine des

55 Cette prodigieuse croissance, due à des centaines de mille
de nouveaux venus, poussés comme un immense raz-de-marée
sur les plaines de l'Ouest, renverse un équilibre savamment
assis et alarme les vieilles populations de la Nouvelle-Angle-
terre, de la Virginie, des Carolines. L'association, connue sous
60 le nom de Granges² et qui compte dans ses rangs cent cinquante
mille fermiers, prépare une révolution économique dont il est
impossible de prévoir l'étendue et les conséquences.

Qui peut dire la destinée prochaine réservée au Dominion
canadien par l'énorme grandissement de l'Ouest qui se trouve
65 uni à nous par les lacs, par le Saint-Laurent, le Nord-Ouest et
la Colombie anglaise, plus étroitement encore qu'avec les autres
États de l'Union ? C'est à cause de cette croissance inattendue,
et qui a renversé tout équilibre, que les combinaisons politiques
et les prévoyances d'il y a quelques années à peine sont main-
70 tenant en déroute, et qu'il faut avoir une autre vue pour dis-
cerner les choses.

*

Qui ne se rappelle le cri général d'annexion poussé en
1849³ et le manifeste signé à ce sujet par la plupart des hommes

58 Nouvelle-Angleterre, des Carolines, de la Virginie. L'association 63
prochaine que réserve au Dominion canadien l'énorme 66 anglaise plus
69 prévoyances, et il y a quelques années à peine, sont 70 déroute et

2. *The Patrons of Husbandry*, ou *Grange*. Ce groupe de pression des fermiers
de l'Ouest, qui prit surtout de l'ampleur avec la crise économique de 1873,
poursuivait deux objectifs : d'une part, obliger l'État à intervenir dans l'éta-
blissement des politiques tarifaires, définies jusqu'alors uniquement par les
compagnies de chemins de fer et qui se révélaient discriminatoires à l'endroit
des provinces de l'Ouest ; d'autre part, créer des coopératives en vue d'acheter
l'équipement agricole directement des producteurs. Voir « Les "Granges" », *le*
National, 20 février 1874, p. 2, et « L'association des "Granges" des États-Unis »,
l'Opinion publique, 19 mars 1874, p. 144.

3. Le 8 octobre 1849, un groupe de marchands anglophones lança le
Manifeste annexionniste de Montréal, qui réclamait l'annexion du Canada aux
États-Unis. Les éléments les plus radicaux du Parti libéral, les Rouges, ap-
puyaient le manifeste : parmi eux, Louis-Joseph Papineau et Louis-Antoine
Dessaulles. Le mouvement s'essouffla rapidement et ne connut une brève re-
crudescence qu'au début des années 1870. Voir J.-P. Bernard, *les Rouges*, p. 48-
69. Buies ne favorisait pas l'annexion, préconisant plutôt dans son journal,
l'Indépendant (1870), la rupture du lien colonial. Voir *Chroniques I*, p. 82, n. 25 ;
[anonyme], « Mr. Buies et l'Indépendance », *l'Étendard national*, 24 mars 1870,
p. 2.

[256] politiques éminents, plus tard convertis à un loyalisme ombrageux et farouche⁴ ? Le traité de réciprocité de 1854⁵ vint jeter pendant dix ans une eau de plus en plus froide sur cette ardeur qu'on appellerait irréflechie si elle n'avait pas envahi les plus fortes têtes. Puis vint la guerre américaine, puis les sympathies sudistes de notre gouvernement d'alors qui creusèrent tout simplement un abîme entre nous et les États-Unis⁶. Ceux-ci se hâtèrent de révoquer le traité de réciprocité, et le gouvernement canadien y répondit en établissant un système de représailles dans la mesure de ses moyens.

Le système de représailles ! ce mot fait sourire douloureusement, quand on songe à la richesse, au bien-être, à l'existence même d'un jeune peuple qu'il exposait par sa puérole arrogance. C'est depuis les représailles en effet que nous avons

86 qu'il expose par

4. Un manifeste paru dans *l'Avenir* du 13 octobre 1849 et intitulé « Annexion – Au peuple du Canada » proposait « une amiable et pacifique séparation de la Grande-Bretagne et une union sur des bases équitables avec la grande Confédération des États souverains de l'Amérique du Nord ». La plupart des signataires – environ 700 – étaient anglophones et originaires de Montréal ; on y trouve les noms de John Molson, David Torrance, L. H. Holton, F.-X. de Montigny et É. Sénécal.

5. Signé par les gouvernements britannique et américain, le traité de Réciprocité entra en vigueur le 16 mars 1855, pour une période de dix ans, créant ainsi une zone de libre-échange qui regroupait les États-Unis et les colonies de l'Amérique du Nord britannique. L'accord ne couvrait que les produits « primaires » et excluait les produits manufacturés. Les Américains obtenaient l'accès aux pêcheries de l'Atlantique et leurs transporteurs pouvaient circuler librement sur les canaux du Saint-Laurent ; en échange, les Canadiens avaient accès au lac Michigan.

6. Le gouvernement britannique, de concert avec d'autres gouvernements européens, entendit tirer parti de la guerre de Sécession et encouragea les États confédérés à poursuivre la lutte, songeant même à reconnaître l'indépendance du Sud en 1862. Les États du Nord s'en irritèrent et la marine de guerre américaine arraisonna en novembre 1861 le vapeur anglais *Trent*, constituant prisonniers deux agents du Sud qui se trouvaient à bord. Certains Américains allèrent alors jusqu'à réclamer l'invasion – et l'annexion – du Canada, en invoquant la doctrine de Monroe. Le gouvernement Cartier-Macdonald, conservateur et favorable à la Grande-Bretagne, s'inquiéta et demanda la protection de Londres, qui dépêcha 11 000 hommes de troupe à la fin de 1861, le plus gros contingent depuis 1814. De retour à Montréal en 1862, Buies fit sienne l'attitude du *Pays* et de l'Institut canadien, tous deux favorables à la cause du Nord (voir « Les États-Unis », *le Pays*, 29 avril 1865, p. 2 ; *Réminiscences*, p. 46-47). Sur les rapports entre le Canada et les États-Unis lors de la guerre de Sécession, voir Robin W. Winks, *Canada and the United States. The Civil War Years*, Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1960, 430 p.

perdu tous les ans vingt-cinq à trente mille bras, des plus vigoureux⁷.

90 De ce système provocateur, c'est notre propre pays qui a été la première et la principale victime, et qui s'est coupé les vivres pour jeter une pâture à l'appétit toujours féroce des loyaux.

95 Savez-vous bien, messieurs, que les chemins de fer canadiens d'alors n'étaient des exploitations possibles et ne pouvaient être sustentés que par le commerce de fret qu'ils commandaient tout le long de la frontière américaine⁸ ? Savez-vous que c'était le commerce américain qui, seul, avait nécessité le creusement des canaux Welland et du Saint-Laurent, et qui
100 continuait d'en payer tous les frais de construction⁹ ? En 1869,

98 que c'est le 98 seul, a nécessité 100 tous les jours les frais

7. De 1840 à 1870, près de 200 000 Québécois auraient émigré aux États-Unis (voir Y. Roby, « Un Québec émigré aux États-Unis : bilan historiographique », dans C. Savary, *les Rapports culturels entre le Québec et les États-Unis*, p. 105-129). « En 1860, on pouvait compter en Nouvelle-Angleterre 40 000 Canadiens français ; à la fin du siècle, la population franco-américaine atteignait près de 575 000 personnes » (Ralph D. Vicero, « L'exode vers le sud – Survol de la migration canadienne-française vers la Nouvelle-Angleterre au XIX^e siècle », dans C. Quintal et A. Vachon, *Situation de la recherche sur la franco-américanisme*, 1980, p. 6-7). On évalue à 120 000 le chiffre de l'émigration québécoise vers les États-Unis pendant la décennie 1870-1880 (voir Yolande Lavoie, « Les mouvements migratoires des Canadiens entre leur pays et les États-Unis au XIX^e siècle : études quantitatives », dans H. Charbonneau, édit., *la Population du Québec. Études rétrospectives*, p. 78).

8. L'ouverture du pont Victoria à Montréal, en 1859, permit au chemin de fer de relier Sarnia à Rivière-du-Loup par Toronto et Montréal et, à partir de Saint-Hyacinthe, Montréal à Portland (Maine), grâce au St. Lawrence and Atlantic Railroad. Le Grand-Tronc fut un échec financier : il coûta plus cher que prévu et ne réussit pas à attirer le commerce de l'Ouest (voir J. Hamelin et Y. Roby, *Histoire économique du Québec (1851-1896)*, p. 124-125).

9. La canalisation du Saint-Laurent, qui débuta en 1825 avec la construction du canal Lachine, se poursuivit en 1829 avec celle du canal Welland, élargi en 1843, et fut complétée en 1849. Elle était étroitement liée à l'exportation des produits agricoles du Midwest américain et de l'Ontario vers l'Angleterre, à la rivalité entre les ports de Montréal et de New York et à la politique tarifaire préférentielle accordée par le gouvernement britannique aux importations de blé canadien (*Canada Corn Act* de 1843). Même les blés américains, à condition d'être moulus au Canada, étaient couverts par cette loi. Mais en 1845 et 1846 les lois américaines dites du *drawback* firent « disparaître les droits de douane sur les produits européens entrant aux États-

le trafic local sur le canal Welland, entre les ports canadiens, n'employait que 195,417 tonneaux, pendant que le même commerce, soit d'un port américain à un autre, soit entre des ports américains et canadiens, exigeait 1,040,000 tonneaux, six fois plus.

105

[257] De 1854 à 1865, les États-Unis ont admis chez eux, libres de droits, presque toutes les productions des provinces. Nous étions reçus à leur faire concurrence sur leurs propres marchés, et nous leur avons ainsi exporté, en moins de douze ans, pour deux cent quarante millions de produits, tandis qu'ils ne nous en envoyaient que pour cent vingt-cinq millions à peine¹⁰. De tous les articles que le Canada pouvait exporter, 96 pour 100 pénétraient dans les États-Unis sans payer de droits, tandis qu'ils ne nous en expédiaient que 58 pour 100 dans les mêmes conditions, c'est-à-dire qu'il restait encore 42 pour cent de produits américains frappés d'impôts à nos frontières.

110

115

Et encore, d'après le témoignage de M. Wilkes, délégué de Toronto à la Chambre de Commerce du Dominion, les exportations que se faisaient mutuellement le Canada et les États-Unis, sous le traité de réciprocité, étaient de 36 pour cent en notre faveur.

120

*

107 provinces ? Nous étions admis à 110 pour \$240,000,000 de 111 pour \$125,000,000 à 116 42 % de 122 faveur. // Lorsque pendant les négociations du traité de Washington, il y a trois ans, la

Unis et destinés au Canada, et sur les produits canadiens entrant aux États-Unis en vue d'une réexportation » (J. Hamelin et Y. Roby, *op. cit.*, p. 47). Les exportateurs de produits agricoles choisirent désormais New York, d'où les coûts d'expédition vers l'Europe étaient moindres. Dès lors, la voie du Saint-Laurent perdit son attrait et les marchands montréalais subirent de graves dommages.

10. Selon J. Castell Hopkins, auteur d'une *Histoire populaire du Canada* traduite par Benjamin Sulte, les douze années d'échanges commerciaux entre le Canada-Uni et les États-Unis auraient au contraire largement profité aux Américains, dont les exportations auraient totalisé 350 576 000 dollars et les importations 295 766 000 dollars. Selon le même auteur, les effets du traité sur la voie du Saint-Laurent auraient été désastreux, le montant total des expéditions tombant de 33 600 000 dollars en 1854 à 18 000 000 dollars en 1866.

Lorsqu'il y a trois ans, pendant les négociations du traité de Washington¹¹, la question de la réciprocité se présenta de nouveau, les Américains, formés depuis leur guerre civile à une nouvelle école, celle d'une protection impitoyable qui leur a valu un vaste déploiement d'industrie, des usines et des manufactures élevées sur tous les points du sol, les Américains, dis-je, ne semblaient prêts à rien concéder, même après l'abandon de nos pêcheries, à moins que le Canada n'adoptât leur tarif, même contre l'Angleterre, ce qui équivalait à un *Zollverein*, ou Union douanière, ex[258]pression provisoirement employée pour celle d'indépendance.

Il semblait alors que toute solution des difficultés existant entre l'Angleterre et les États-Unis était impossible, à moins qu'on posât d'abord comme base des négociations, comme condition inévitable, imposée par les relations des deux pays et nos circonstances particulières, l'indépendance des colonies britanniques. M. Sumner¹², le grand homme d'État américain qui vient de mourir, avait même proposé au Congrès l'acceptation de cette base préalablement à toute négociation, et si sa proposition fut rejetée, ce n'est pas qu'on en contestât le principe, mais parce que le Congrès n'avait pas voulu exercer de pression sur les commissaires du traité ou porter atteinte aux usages internationaux.

L'Angleterre, cependant, cela ressortait avec évidence de la voie dans laquelle elle s'était engagée, était prête à admettre toutes les réclamations américaines, et son parti était pris de vider une bonne fois toutes les questions, d'éponger l'ardoise, de nettoyer pour toujours ce passé hargneux qui divisait deux grandes nations, et de se débarrasser de l'avenir. Or, se débarrasser de l'avenir, s'affranchir de ses périls toujours imminents, toujours malaisés à prévoir, signifiait alors pour la

125 Américains formés 128 Américains ne 134 solution aux
difficultés 146 L'Angleterre cependant

11. Voir *Chroniques I*, p. 92, n. 9, et Rosario Bilodeau *et al.*, *Histoire des Canadas*, p. 448-450.

12. Charles Sumner (1811-1874), homme d'État américain, élu au Sénat en 1850, orateur brillant et ardent adversaire de l'esclavage. Secrétaire d'État sous Lincoln, il prit la défense des droits du Congrès sous la présidence de Johnson. Après avoir appuyé la candidature de Grant, il se détacha de celui-ci parce qu'il ne partageait pas ses visées annexionnistes.

Grande-Bretagne se détacher à jamais de ses colonies américaines. Sans cela, les difficultés pendantes seraient à peine résolues qu'il s'en présenterait de nouvelles. L'inconséquence, l'anomalie d'une dépendance coloniale à côté des États-Unis, dans un temps où toutes les sociétés cherchent leur place fixe et ne la trouvent que dans l'harmonie entre eux de leurs rapports géographiques et commerciaux, de leurs aspirations [259] avec leur destinée manifeste, frappaient si vivement les esprits qu'on avait l'air de chercher des deux côtés le moyen de faire aux colonies une situation nouvelle qui réalisât le but sans que les noms fussent changés.

*

Il y a trois ans, messieurs, on sortait encore à peine des grandes époques de crises : les traditions et les animosités étaient vivaces ; les souvenirs couvaient sous la cendre chaude ; on ne pouvait presque parler des États-Unis sans qu'immédiatement fût éveillée l'idée d'annexion, et avec elle le cortège bouillant des antipathies et des tendances mises en lutte. Entre plusieurs ordres de choses qui cependant ne présentent aucune corrélation nécessaire, s'établissait immanquablement une confusion déplorable qui paralysait tout. La politique, qui n'a souvent que des voies tortueuses et des inspirations funestes, qui introduit les injustices et l'aveuglement des partis dans les questions les plus indépendantes, semble n'avoir d'autre objet, en se mêlant à tout, que de jeter le désordre dans les esprits et d'embrouiller les choses les plus claires. Pour un bon nombre, la réciprocité ou une union douanière ne signifient autre chose que l'absorption des provinces britanniques par l'Union américaine : de là le cri immédiatement poussé de loyauté, de dignité nationale, et cette politique qu'a voulu faire prévaloir le gouvernement Macdonald, politique consistant à ne dépendre que de nous-mêmes, « *to fall back on our own resources* ».

Depuis trois ans, que les choses ont changé ! La Confédération qui, jusqu'alors, n'avait été qu'un essai et même plutôt un expédient, une dernière ressource politique dans la pensée de ses fondateurs, est aujourd'hui solidement

172 nécessaire, il s'établissait 179 ne signifie autre 184 ressources. »
 // De la Réciprocité avec les États-Unis. // Conférence faite à la salle Victoria. Le 18 avril, par M. Arthur Buies. // (Suite.) // Depuis

190 assise ; les provinces se tiennent entre elles comme une chaîne
 dont les anneaux se resserrent de plus en plus ; le Canada,
 comme un jeune aigle qui essaie ses ailes avant de les livrer à
 l'espace, et s'arrête un instant, au seuil des mystérieuses pro-
 195 fondeurs, entre la certitude de son vol, la liberté des airs et
 l'inquiétude vague de l'immensité, le Canada s'est soulevé sur
 son nid flottant entre deux océans, vaste comme un monde ;
 il a déployé ses bras avec ces tressaillements, pleins d'assurance
 à la fois, de la force qui ne s'est pas encore exercée ; il a pres-
 senti, puis reconnu la destinée incomparable que l'avenir lui
 200 réserve, et il s'est élancé pour la conquérir¹³. Non, le Canada
 n'a plus peur maintenant d'être dévoré ou englouti chaque fois
 que le nom des États-Unis se prononce ; le grand fantôme étoilé
 ne se dresse plus dans un ciel menaçant, la politique, avec ses
 meutes criardes, s'est sauvée des champs qu'elle avait envahis,
 205 les préjugés et les inspirations d'un chauvinisme comique s'ef-
 facent à la hâte devant les nécessités de situation et la volonté
 impérieuse des circonstances : les questions purement com-
 merciales ont repris leur domaine libre, et les deux Confédé-
 rations, les plus grandes au monde par l'étendue et peut-être
 par leur puissance future, vont pouvoir traiter sans ombra-
 210 geuses défiances de leur bien-être intérieur et des moyens de
 se rendre mutuellement prospères.

*

215 [261] Oui, pour pouvoir aborder la question de la réciprocité
 commerciale, il fallait la dégager de la politique, de cette lèpre
 qui s'attache à toutes les entreprises les plus étrangères à son
 action. Les déclarations des Chambres de commerce américai-
 nes, depuis le traité de Washington, celles de leurs délégués,
 venus spécialement aux réunions annuelles de la Chambre de
 commerce du Dominion, ont précipité les négociations qui se

193 vol la 197 fois de 206 circonstances, les 214 à tous les actes
 comme à toutes

13. Développement surprenant chez cet ancien adversaire de la Conféd-
 ération, mais lié à la conjoncture politique. C'est avec l'affaire Riel, en 1885,
 que reprendront ses attaques contre la Confédération, comme en témoignent
 ces propos tirés du *Signal*, journal qu'il fonde alors : « [...] la Confédération,
 vaste machine informe, mal jointe, mal agencée, faite de pièces juxtaposées et
 non cimentées, conçue comme un expédient politique, comme une tentative
 pour sortir d'embarras, qu'elle n'a fait qu'accroître et augmenter [...] »

poursuivent à cette heure, ont aplani le chemin devant elles, et réduit les politiciens aboyeurs à leur rôle impuissant. Je rappellerai ici ce que M. Hazard, délégué de Buffalo, disait en 1872 : « La frontière qui sépare les États-Unis du Canada est une frontière idéale. Le peuple américain est prêt à faire la moitié du chemin, *et même plus que cela*, au-devant du peuple des colonies, s'il peut, par ce moyen, arriver à un résultat amical de la question commerciale. En ce qui concerne l'annexion, je ne pense pas que le peuple américain la désire : quant à l'indépendance, ce n'est pas une affaire qui nous regarde ; mais ce que nous voulons ardemment, c'est que les deux peuples américain et canadien soient bientôt unis *socialement et commercialement*¹⁴. »

De son côté, M. Hamilton Hill, délégué de Boston et secrétaire de la Chambre nationale des États-Unis, disait l'année dernière à Ottawa : « Il ne suffit pas que nos bons rapports et notre amitié réciproque soient bien reconnus, mais il faut prendre encore toutes les occasions de manifester ces sentiments. Il se peut qu'il y ait quelques manières de [262] voir différentes dans les détails d'un traité de réciprocité, et quant à son étendue et à ses éléments, mais nous sommes tous d'accord aux États-Unis, comme vous l'êtes probablement en Canada, sur la nécessité d'un traité qui rende libre le commerce entre les deux pays et qui les unisse plus étroitement qu'ils le furent jamais. Un fait remarquable, continue M. Hill, c'est que, depuis l'abolition du traité, le commerce n'ait pas cessé d'augmenter tous les ans ; il avait reçu, durant l'exercice du traité, une telle impulsion, que cette impulsion a suffi pour maintenir son allure pendant de longues années après. On pourrait conclure de là qu'il vaut mieux laisser les choses telles qu'elles sont et les affaires se développer suivant leur propre mouvement ; et c'est là en effet ce que bon nombre disent. À cela il n'y a qu'une

14. La Chambre nationale de Commerce des États-Unis s'était montrée favorable au libre-échange, comme l'atteste une résolution adoptée en octobre 1872 : « *Qu'il soit résolu* d'adresser un mémoire au Congrès pour l'engager à ouvrir un crédit pour la nomination d'une commission devant agir en accord avec le Département d'État, dans la négociation d'un traité de réciprocité assis sur des bases larges et libérales, comprenant également l'élargissement des canaux canadiens par le gouvernement du Canada et le droit pour les navires américains d'y passer aux mêmes conditions que les vaisseaux canadiens » (*le National*, 22 octobre 1872, p. 2).

réponse ; c'est que, si dans les circonstances actuelles, le commerce continue d'augmenter, ne le ferait-il pas encore bien davantage si on lui laissait un libre cours à travers la frontière et toutes les facilités possibles d'emploi et de direction ? Si, 255 malgré les désavantages de la situation actuelle, les relations entre les deux pays sont si étroites qu'il leur faille absolument faire des affaires ensemble, que sera-ce donc quand tous les obstacles auront été écartés et les rapports rendus absolument libres ? Personne ne peut regarder une carte d'Amérique sans 260 reconnaître de suite que la nature a placé les deux pays voisins des États-Unis et du Canada dans une connexité si intime que les plus bienveillantes et les plus amicales relations de chaque jour leur sont impérieusement commandées. »

*

[263] Maintenant, reportons-nous par la pensée aux séances 265 de la Convention internationale du commerce qui eut lieu à Saint-Louis, Missouri, il y a bientôt trois ans¹⁵.

Le rapport du Conseil exécutif de la Convention, après s'être entendu sur la « malheureuse condition des choses existant entre les États-Unis et le Dominion », présentait les propositions suivantes comme une base sur laquelle on pût établir 270 quelque règlement définitif entre les deux pays :

1^o Introduction libre en Canada des produits bruts et manufacturés des États-Unis, et concession réciproque faite aux produits bruts et manufacturés du Dominion.

275 2^o Uniformité des lois passées dans les deux pays pour le règlement des droits sur les importations et pour la taxation intérieure ; le revenu de ces impôts devant être placé dans une caisse commune et divisé proportionnellement à la population ou suivant tout autre moyen équitable.

280 3^o Inscription sur le registre américain des navires construits en Canada et mêmes privilèges accordés aux dits navires que ceux dont jouissent les navires américains pour le commerce intérieur et étranger.

262 et amicales 264 Maintenant reportons-nous 271 pays. // 1^o
275 lois faites dans

15. Voir « Convention de St Louis », *le Pays*, 12 décembre 1871, p. 2 ; « Nos relations commerciales », *le Pays*, 21 décembre 1871, p. 2.

4^o Élargissement des canaux du Saint-Laurent et creusement du fleuve, le Dominion s'engageant à construire de nouvelles lignes de chemins de fer internationaux auxquels les citoyens américains auront aussi bien accès que ceux du Canada, les États-Unis s'obligeant à accorder en échange [264] aux habitants du Canada les mêmes droits et privilèges que leurs propres citoyens exercent sur les lignes construites dans les limites de leur territoire. 285 290

À la suite de ces propositions venait la demande formelle faite au Congrès de nommer une Commission qui s'entendît avec une autre commission également nommée par le Dominion, pour négocier des relations commerciales fondées sur les quatre propositions ci-dessus ou sur toutes autres de même nature et de même portée. 295

Ce sont ces propositions, messieurs, qui comportaient plus que la réciprocité, mais une véritable union douanière ou *zollverein* entre nous et les Américains, qui ont été, depuis, l'objet de discussions approfondies dans les Chambres de commerce, jusqu'à ce qu'enfin elles aient pris une forme pratique et soient entrées dans la voie de l'action par la mission qu'a reçue l'honorable George Brown¹⁶ de négocier les bases d'un nouveau traité avec les États-Unis. 300 305

Les Américains sont déterminés à trouver une solution également avantageuse pour eux et pour nous, et les réductions successives de leur tarif ont fait faire à la question des progrès considérables. Mais tout n'est pas aplani encore, comme on va

289 aux *citoyens* du 300 été depuis l'objet 306 déterminés *d'en arriver à une*

16. George Brown (1818-1880), l'un des hommes politiques canadiens les plus considérables de son temps, fut en même temps homme d'affaires et propriétaire du journal de langue anglaise le plus influent de l'époque, le *Globe* de Toronto. Il défendit toute sa vie le régime parlementaire britannique, la séparation de l'Église et de l'État et le libre-échange commercial avec les États-Unis. Si ses prises de position en faveur de l'école laïque, de la séparation de l'Église et de l'État et du libre-échange avec les États-Unis en faisaient un allié des Rouges québécois, sa francophobie, son opposition farouche à l'annexion et son action en faveur de la Confédération l'éloignaient d'eux. Lorsque les libéraux d'Alexander Mackenzie prirent le pouvoir à Ottawa en 1873, le Premier ministre dépêcha Brown à Washington, en février 1874, pour y négocier le projet de libre-échange avec son homologue américain, Hamilton Fish (voir *DBC*, t. X, p. 97-112).

310 le voir, et la difficulté consiste précisément dans ce tarif que les Américains veulent maintenir et que le Canada ne semble pas encore prêt à adopter, parce que de suite surgissent des susceptibilités et des défiances nationales.

II

315 [265] M. Howland, délégué de Toronto à la Chambre de commerce du Dominion en 1872, disait au sujet des quatre propositions fondamentales que je viens d'énumérer :

« Le Canada ne peut consentir à l'établissement d'un *zollverein* pour plusieurs raisons. La première consiste en ce que
320 ce serait faire à la Grande-Bretagne une grande injustice que d'adopter contre elle des droits différentiels, aussi longtemps que subsistera la dépendance coloniale. Si l'union douanière était effectuée, il n'y aurait plus pour le Canada qu'à rompre les liens qui l'attachent à la métropole, ce qu'il n'est nullement
325 disposé à faire. La deuxième raison, c'est qu'en abandonnant aux États-Unis le pouvoir de prélever les droits et de déterminer eux-mêmes la nature de ces droits, le Canada renoncerait à la première des prérogatives d'un peuple libre, celle de faire ses propres lois.

330 « L'intention de la convention internationale n'est pas tant d'étendre les relations commerciales que de précipiter l'annexion des provinces anglaises : tel serait en effet le résultat nécessaire d'un *zollverein*, résultat auquel le peuple des colonies est positivement, décidément opposé. Le Canada a été livré
335 depuis quelque temps à ses propres ressources, à son propre travail ; ses habitants sont industriels et patriotiques, ils ont la ferme conviction qu'ils peuvent for[266]mer pour toujours une nation distincte, ils ont le culte de leur nationalité et ne sont pas prêts à la sacrifier pour faire plaisir aux Américains ; enfin,
340 leur devise est *Le Canada pour les Canadiens.* »

Je répondrai à cette argumentation en me tenant uniquement sur son terrain, qui est celui d'une union douanière, et

313 nationales. // *De la Réciprocité avec les États-Unis.* // Conférence faite à la salle Victoria. Le 18 avril, par M. Arthur Buies. // (Suite.) M. Howland 330 la Convention internationale 334 positivement décidément 341 argumentation, en 342 et laissant

en laissant de côté la question de la réciprocité pure et simple qui est indépendante du tarif.

*

Lorsque les petits et grands États de l'Allemagne résolurent d'en finir avec le système tracassier des douanes établies à chacune de leurs frontières et de fonder un *zollverein*, l'Angleterre crut d'abord que son commerce en éprouverait un grand préjudice, mais le résultat a été tout différent, comme l'ont admis eux-mêmes les publicistes de la Grande-Bretagne, parce que, plus un peuple devient riche, plus s'agrandit le cercle de ses affaires, plus son commerce avec l'Angleterre est considérable. Le rêve des économistes a toujours été l'effacement des barrières qui séparent les peuples : ce n'est pas grâce aux résultats obtenus par le *zollverein* que les Allemands ont fondé leur union politique ; cette union est tout simplement le fruit des aspirations et des idées de toute l'Allemagne, les États qui la composent n'étant en somme que les parties d'une même nation, et les divisions qui existaient parfois entre eux ne provenant que de l'antagonisme et de l'ambition de leurs princes. En ce qui concerne le Canada et les États-Unis réciproquement, leurs aspirations et leurs vues ne [267] sont pas les mêmes. Quoique leurs habitants aient en général une origine commune, ils n'ont pas les mêmes traditions ni le même entraînement vers l'unité politique, ils ne sont pas un seul et même peuple divisé en petits États distincts, et leur fédération purement commerciale ne conduit pas nécessairement à l'union politique. Il n'en est pas entre le Canada et les États-Unis comme des provinces anglaises entre elles qui, placées dans la même dépendance et sous la même autorité, ont établi une union à la fois politique et commerciale. Le libre-échange, qui n'est qu'une forme du *zollverein*, peut parfaitement exister entre deux États que rapproche seule la similitude des intérêts, sans que pour cela l'un sacrifie à l'autre sa nationalité ni son indépendance. Mais, par malheur, nous sommes tellement habitués dans notre pays à mêler la politique aux choses qui en sont indépendantes, qu'elle devient un obstacle continuel à tous les développements et à toutes les entreprises.

349 différent comme 376 politique à toutes choses qu'elle

Eh ! messieurs, puisque c'est là un besoin, je ne répugne
 380 nullement à le satisfaire, sous forme de digression, et à jeter
 en passant un regard sur la question politique.

*

L'annexion ! ah ! l'annexion ! question bien brûlante il y a
 quelques années à peine, aujourd'hui bien éteinte.

L'annexion ! on en a parlé beaucoup à diverses époques
 385 de notre histoire, mais rarement en se fondant sur l'esprit vé-
 ritable qui anime les groupes si divers de la population des
 provinces. Elle a été presque toujours l'expression [268] d'un
 désir ardent chez les uns, d'une nécessité inévitable aux yeux
 390 des autres, mais sans qu'on voulût se rendre compte des mo-
 difications et des tempéraments que le temps pouvait apporter
 à cette nécessité et à ce désir. Parce que les uns désiraient
 l'annexion et parce que les autres la croyaient nécessaire, il eût
 fallu, d'après eux, la faire sans délai, au risque de la mal faire
 et d'étouffer, pour un temps peut-être bien court, des répu-
 395 gnances qui auraient pu devenir par la suite fatales à l'Union
 américaine.

Ce n'est pas ainsi que l'envisageaient les grands hommes
 d'État américains. Jefferson, Adams, Everitt prévoyaient la réu-
 nion éventuelle de toutes les parties de l'Amérique du Nord,
 400 mais ils ne voulaient pas devancer les événements. Pour eux,
 précipiter la destinée, c'était la contrarier, et, au lieu de fruits
 mûrs, ne recueillir que des fruits amers et semer des germes
 de démembrement futur. Ils comptaient par demi-siècles et
 quarts de siècles et comprenaient toute la nécessité d'une édu-
 405 cation préalable qui habituât les jeunes peuples environnant la
 République, à ses institutions, à son esprit public, à ses mœurs.
 Nous, au contraire, nous n'avons presque jamais parlé d'an-
 nexion qu'à la manière des enfants qui crient après un joujou,
 à la manière des affamés qui se jettent sur un morceau appé-
 410 tissant, ou bien à la façon de ceux dont les espérances déçues
 ou l'existence déclassée ne leur font plus trouver de remède et
 d'avenir que dans une révolution.

Un des faits dominants de l'histoire des États-Unis, c'est
 l'admission successive dans leur sein de tous les territoires de

ce continent qui leur ont été nécessaires. En général, ces acquisitions se sont faites paisiblement, le plus souvent par voie d'achat. Ainsi, en 1803, la Louisiane, embrassant [269] toute la vallée du Mississipi, et dont les Américains avaient besoin comme d'un débouché pour leur grand fleuve sur le golfe du Mexique, est achetée de la France pour quinze millions de dollars. En 1819, la Floride est achetée de l'Espagne pour sept millions ; en 1845, le Texas, du Mexique, sans conditions autres que le paiement de sa dette ; en 1848, la Californie, le Nouveau-Mexique et l'Utah sont acquis moyennant quinze millions de dollars¹⁷. En 1854, c'est le tour de l'Arizona¹⁸, acheté encore du Mexique pour quinze millions aussi ; et, enfin, en 1869, l'Alaska¹⁹ vient grossir la Confédération républicaine en laissant, entre lui et le reste de l'Union, la Colombie anglaise, qui, il y a quatre ans à peine, demandait au Parlement britannique la permission de figurer sur le drapeau étoilé des États-Unis.

Le Canada échappera-t-il à cette attraction que semblent rendre irrésistible sa situation géographique et l'esprit des temps modernes qui pousse aux grandes unités politiques ? Le travail d'agglomération qui se fait en Europe pour tous les peuples ayant quelques traits communs, quelque affinité de race ou une étroite liaison d'intérêts, se poursuivra-t-il dans le nouveau monde jusqu'à ce qu'il atteigne ses dernières limites ? Ne semble-t-il pas que cette lisière comparativement étroite qui sépare la grande masse du continent nord-américain d'avec les régions inhabitables, et qui comprend toutes les possessions anglaises, doit graviter autour des États-Unis comme les moindres

420 pour \$15,000,000. En 421 pour \$7,000,000 ; en 424 moyennant \$15,000,000. En 426 pour \$15,000,000 ; et 428 laissant entre 429 qui il 433 géographique, et

17. Le 2 février 1848, par le traité de Guadalupe Hidalgo, qui mettait un terme à deux années de conflit armé avec les États-Unis, les Mexicains, vaincus, cédaient aux Américains, contre le paiement de quinze millions de dollars, un immense territoire couvrant les futurs États de la Californie, de l'Utah et du Nevada, ainsi qu'une partie du Wyoming, du Colorado, du Nouveau-Mexique et de l'Arizona.

18. En 1853, le sud de l'Arizona et le sud-ouest du Nouveau-Mexique furent achetés du Mexique.

19. L'achat de l'Alaska, en 1867, vivement critiqué à l'époque aux États-Unis, coûta 7 200 000 dollars.

dres astres autour du foyer lumineux qui donne son nom au système solaire ? L'annexion n'est-elle pas plus qu'un fait poli-
 445 tique, mais encore et par-dessus tout un fait géographique et physique ? [270] Nous sommes annexés déjà par nos rivières, par nos lacs et nos chemins de fer avant de l'être par une convention que ratifieraient des deux parts les vœux du peuple. Tout contrat politique de cette nature ne ferait que sanctionner
 450 un état de choses préexistant et n'apporterait d'autre changement à notre condition que celui de la développer merveilleusement. Nous sommes Américains déjà par nos mœurs qu'une démocratie progressive a rapidement envahies ; nous le sommes par tous nos intérêts et par les tendances des sociétés
 455 modernes qui germent parmi nous comme des fruits naturels. Vouloir arrêter ce mouvement, c'est remonter le cours des choses, c'est élever à frais inutiles une digue artificielle contre un torrent qui emporte tout sur son passage, c'est vouloir reconstruire, à l'exemple des vieillards puérils, des illusions depuis
 460 longtemps disparues.

Oui, messieurs, on peut à bon droit peut-être et à coup sûr argumenter de cette façon, mais il est des considérations d'un autre ordre et d'une portée toute politique, que personne ne peut négliger et dont l'oubli mènerait droit à la déception.

*

465 Et d'abord, sommes-nous sûrs que les Américains désirent l'annexion de nos provinces à leur jeune et déjà vieille République ? Non, non ; ils veulent notre indépendance, oui, tous ; mais l'annexion ! c'est autre chose. Il y a deux grands partis aux États-Unis, deux partis formés par la nature et qui dureront
 470 comme elle malgré les victoires passagères de l'un sur l'autre, deux partis indépendants du [271] mouvement des choses politiques et qui subsistent, parce qu'ils sont pour ainsi dire inhérents au sol et résultent de la situation géographique qui crée des mœurs et des intérêts essentiellement distincts ; ces deux
 475 partis sont ceux du Nord et du Sud.

444 plus, qu'un 446 physique ? *De la Réciprocité avec les États-Unis. // Conférence faite à la salle Victoria. Le 18 avril, par M. Arthur Buies. // (Suite.)*
 Nous 446 rivières, nos lacs 451 développer outre mesure. Nous 454 intérêts, par

Les États du Nord ne veulent pas des annexions faites au Sud, et les États du Sud ne veulent pas des annexions faites au Nord, mais tous ils se réunissent sous la même bannière quand il s'agit d'éloigner l'Europe de ce continent et de voir les colonies, qui s'y trouvent encore, affranchies de leurs métropoles. Cette volonté, ils la poursuivent régulièrement, sans emportement, sans ardeur belliqueuse, sans violence diplomatique, mais avec obstination, avec toute la persistance d'un droit incontesté. C'est pour cela qu'ils n'ont pas craint, il y a huit ans, de payer à la Russie jusqu'à sept millions pour le territoire désolé, stérile et glacé d'Alaska dont ils ne savent en vérité que faire, mais dont l'acquisition a éloigné pour toujours une grande puissance de l'Amérique du Nord. Si jamais les États du Nord voulaient nous annexer à eux, ce n'est que lorsqu'ils y seraient contraints par la nécessité politique, celle de parti, ou par l'impossibilité de continuer leurs relations avec la Grande-Bretagne, tant qu'elle garderait un pied à côté de l'Union Américaine. Or, je crains bien que cette impossibilité ne soit démontrée davantage à quelque occasion prochaine, malgré le grand apaisement apporté de part et d'autre par le traité de Washington.

D'autre part, il semble que si l'annexion du Canada était désirée par le peuple américain, la presse ne tarderait pas à en faire une question débattue par tous ses organes, à créer à ce sujet une agitation universelle, comme c'est la [272] pratique invariable aux États-Unis. Mais nos voisins comprennent parfaitement qu'ils n'ont aucun besoin de cela, que si l'annexion doit avoir lieu, ce sera par la gravitation naturelle, par la marche irrésistible des faits, que la navigation libre du Saint-Laurent, l'élargissement de nos canaux, l'accès aux eaux canadiennes pour y faire la pêche et le commerce libre sont tout ce qu'il leur faut. En hommes pratiques, ils ne veulent pas précipiter sans profit les événements, ni faire une agitation qui réveillerait de nombreuses susceptibilités et retarderait indéfiniment le résultat au lieu de le hâter. Nous devrions faire comme eux, avoir leur sagesse, savoir discerner, ne pas voir partout des intentions machiavéliques, laisser ces puérités aux esprits étroits, consulter les intérêts du pays, quelque haut que retentissent les criailleries intéressées, et répondre à ceux dont les préjugés

515 malfaisants résistent à toutes les démonstrations possibles, comme M. Hugh McLennan, délégué de Montréal, répondait dans la Chambre de commerce du Dominion, à M. Imlach, délégué de Brantford (Ontario) : « Les appels constants à la loyauté sont comme les cris qu'on pousse pour ranimer le courage ; le Canada est en mesure de conserver son existence indépendante comme nation, si c'est là son vœu ; et si les Américains désirent nous annexer, ils ne pourront jamais le faire sans un consentement entier et libre de notre part. »

*

525 En attendant, qu'on rétablisse donc la réciprocité qui est l'intérêt actuel des deux pays et que tous deux ils réclament.

[273] « Si, disait l'hon. John Young²⁰, à la réunion de la Chambre de commerce du Dominion tenue en janvier 1872, si notre charbon, dont la Nouvelle-Écosse contient des milliards de tonnes, si notre minerai de fer et de cuivre, si le pétrole, le sel, l'ardoise et le gypse pouvaient être exportés librement aux États-Unis, la prospérité du Canada en recevrait une impulsion merveilleuse. Quand je porte les yeux sur la province de Québec, quand je contemple les vastes rivières qui coulent du Nord dans le Saint-Laurent, toutes pourvues de magnifiques pouvoirs d'eau, et que je vois un peuple impuissant en face de ces dons de la nature, quand je songe que vingt-huit mille Canadiens ont émigré l'année dernière aux États-Unis pour y chercher de l'emploi, je me sens près de désespérer ; tandis qu'avec un *Zollverein*, la province de Québec ne tarderait pas attirer le travail et l'immigration..... »

Ces paroles de l'homme qui, depuis vingt-cinq ans, se consacre à l'étude de notre situation commerciale et aux moyens

536 que 28,000 Canadiens

20. John Young (1808-1873), né en Écosse, fut un des hommes d'affaires les plus actifs de Montréal et l'un de ses plus redoutables polémistes. Un des rares marchands montréalais de langue anglaise à ne pas signer le *Manifeste d'annexion* en 1849, il s'était prononcé en faveur de l'indépendance du Canada. Il joua un rôle considérable dans le développement du port de Montréal et devint le premier président de la Chambre de commerce du Dominion en 1871. Élu député libéral de Montréal-Ouest, il appuya le Parti national. Partisan du libre-échange, il en défendait l'idée « avec la ténacité et la ferveur d'un évangéliste », selon ses biographes Tulchinsky et Young (voir *DBC*, t. X, p. 789-798).

d'élever le Canada rapidement au niveau des grandes nations, doivent donner pour le moins à réfléchir. Il n'est pas une classe d'hommes aujourd'hui qui, débarrassée des préjugés et des mobiles mesquins d'un faux loyalisme, ne soit prête à lui faire écho. 545

Parlant du lac Michigan dont le traité de Washington nous ouvre la libre navigation pendant huit années, au bout desquelles nous nous trouverons exactement dans la même position qu'auparavant, l'hon. John Young a émis l'idée que le Canada devrait négocier lui-même les traités où ses intérêts propres sont en jeu. C'est là l'indépendance établie en fait et en droit, si ce n'est de nom. Sans doute, la question se trouverait de la sorte extrêmement simplifiée [274] et ce serait infiniment mieux sous tous les rapports ; mais à ceux que ce mot d'indépendance effraie, nous pouvons répondre que la prérogative exercée par l'Angleterre de conclure avec d'autres nations des traités où le Canada est spécialement en jeu, ne devient dans la plupart des cas qu'une simple formalité²¹. Cette formalité est désagréable, elle entraîne des délais, elle est fastidieuse, elle nous expose à recevoir le contre-coup de toutes les difficultés qui peuvent s'élever entre la métropole et les États-Unis, mais enfin elle n'est pas un empêchement absolu, et quand bien même on donnerait en faveur de l'indépendance les raisons les plus concluantes, ces raisons resteraient toujours sans effet tant que l'esprit du peuple n'y serait pas préparé. 550 555 560 565

Il faut donc rester dans les limites restreintes, mais précises, de la question commerciale, aller aussi loin que possible dans notre sphère d'action, aussi loin que le permet la dépendance coloniale, dégager la réciprocité de toutes les combinaisons politiques qui n'y ont pas un rapport nécessaire, en démontrer les 570

568 précises de

21. En matière de relations internationales, l'Acte de l'Amérique du Nord britannique n'accordait aucun pouvoir au « Dominion », qui continuait à être représenté par Londres. Toutefois, lors des négociations entre les États-Unis et la Grande-Bretagne, qui aboutirent à la signature du traité de Washington (1871), le Canada obtint qu'un représentant canadien – en l'occurrence Macdonald lui-même – fût intimement associé aux négociations et qu'aucune décision touchant directement les intérêts canadiens ne fût prise sans son accord. Quand, en février 1874, Mackenzie envoya George Brown à Washington, officiellement comme adjoint du représentant britannique, ce dernier se contenta d'un rôle effacé et Brown put négocier en toute liberté.

innombrables avantages, tant pour nous que pour les Américains, et se hâter de l'établir en dépit de cette loyauté intelligente qui examine avant tout les questions au point de vue britannique, plutôt qu'au point de vue du pays même qui doit être notre premier intérêt.

*

Quand on considère que les États-Unis sont de beaucoup le principal marché du Canada, qu'il y exporte ses produits pour une valeur qui dépasse trente-cinq millions, et qu'il [275] est obligé d'accepter le prix que les Américains veulent en donner, on ne tarde pas à apprécier les bienfaits de la réciprocité commerciale. Ce n'est pas sur le consommateur américain que pèse l'impôt douanier, mais bien sur le producteur des colonies qui est obligé de payer cet impôt à même le prix de vente ; voilà la situation exceptionnelle dans laquelle nous sommes. Or, en 1870, le Canada a payé de cette façon aux États-Unis pour près de six millions de droits sur une exportation qui n'atteignait pas tout à fait vingt-neuf millions. L'année dernière, le *Dominion* a exporté pour onze millions de produits agricoles seulement, sur lesquels les États-Unis ont retiré \$2,200,000 de droits, tandis que de notre côté, nous ne percevons aucun droit sur les produits agricoles des États-Unis. Le charbon, dont les gisements couvrent dans l'Amérique anglaise une superficie de 6,000 lieues carrées, 1,500 lieues carrées de plus que dans la Grande-Bretagne même, est aussi frappé de droits exorbitants à la frontière américaine. Les principaux articles que nous exportons sont l'orge, l'avoine, le seigle et le bois qui, tous, sont frappés d'un droit de vingt pour cent au moins. Il y a d'autres articles, tels que les étoffes et les vêtements confectionnés, sur lesquels existe un droit si élevé qu'il équivaut à la prohibition ; il suffirait cependant à ces articles d'un marché libre pour que leur fabrication prît un rapide développement dans un pays où tout le favorise. Il en est ainsi du commerce de chaussures et des constructions navales, de même que pour le charbon dont il y a d'énormes dépôts dans les provinces maritimes. Toutes ces diverses branches d'industrie ne peuvent prendre l'essor dont elles sont susceptibles sans la réciprocité ; la construction des navires surtout en recevrait

une impul[276]sion magnifique, parce que les Américains trouvent plus avantageux de se servir de navires construits à l'étranger et inscrits sur leurs registres maritimes, que de les construire eux-mêmes. 610

III

Une raison étrange que donnent, afin de faire contre mauvaise fortune bon cœur, ceux qui affectent de la répugnance à renouveler les relations commerciales avec les États-Unis, c'est que l'abrogation du traité de réciprocité nous a obligés à compter sur nous-mêmes et à ne dépendre que de notre propre industrie. Sans doute il faut bien se consoler avec quelque chose et se faire une raison quand on a perdu sa fortune. Mais la question n'est pas de savoir ce que nous pouvons en étant livrés à nous-mêmes, mais ce que nous ferions avec un marché libre ; et cela une fois établi, l'immense disproportion qui existe entre les deux conditions une fois bien comprise, faire tous ses efforts pour reconquérir le bien perdu et assurer la prospérité future. 615
620
625

Les statistiques du commerce démontrent que depuis l'abrogation de la réciprocité, notre commerce avec les États-Unis a été beaucoup plus considérable que durant [277] l'exercice du traité. Sans doute il nous a bien fallu écouler coûte que coûte nos produits, et, notre commerce général augmentant, l'industrie et la population prenant de l'essor, il en est résulté que nos exportations ont grandi et multiplié avec elles. Du reste, quelles que soient les conditions désavantageuses dans lesquelles se trouve le Canada, son commerce doit toujours augmenter, parce qu'il est un pays jeune qui se développe sans cesse. Mais ce n'est pas sur l'augmentation du commerce telle que l'exposent les statistiques, qu'il faut mesurer la prospérité réelle du pays ; celui qui ferait ce calcul tomberait dans une dangereuse illusion. Si notre commerce a augmenté de trente ou quarante pour cent depuis l'abrogation de la réciprocité, que n'aurait pas été cette augmentation avec la réciprocité ? Voilà le calcul qu'il faut faire et qui expliquera facilement comment tout ce que nous aurions pu accomplir avec le libre- 630
635
640

613 eux-mêmes. // *De la Réciprocité avec les États-Unis. // Conférence faite à la salle Victoria, le 18 avril, par M. Arthur Buies. // (Suite et fin.) // Une 622
pouvons faire en 627 que, depuis 642 n'aurait-il pas fait avec 644
nous avons manqué d'accomplir et que nous aurions*

645 échange, constitue une perte sèche pour la production nationale. Si notre commerce a augmenté de quarante pour cent, et, si dans d'autres conditions, il eût augmenté de quatre-vingts pour cent, c'est quarante pour cent de perdus pour nous, sans compter toutes les pertes indirectes qui résultent pour les diverses branches d'industrie de ce que leur production est forcément limitée.

*

S'il ne s'agissait pas dans cet écrit de la réciprocité commerciale purement et simplement, je pourrais répondre à une objection souvent faite au *Zollverein* ou union douanière, objection fort plausible et qui consiste dans l'énorme [278] disproportion apparente entre la condition financière des États-Unis et celle du Dominion.

Les Américains ont une dette de \$2,200,000,000 qui, répartie sur une population de 40,000,000 d'âmes, donne \$55 par tête, tandis que la dette du Canada n'est que de \$150,000,000. Mais le Canada n'a qu'une population de trois millions quatre cent mille âmes, ce qui fait au moins \$30 par tête d'habitant. Si nous ajoutons dix-huit millions pour améliorer la navigation de nos canaux comme elle doit l'être, nous nous trouvons à avoir une dette qui représentera \$40 par tête : on voit de suite que la disproportion diminue considérablement. En outre, l'immigration qui se fait chez nous est comparativement insignifiante, tandis qu'elle est de plusieurs centaines de mille âmes tous les ans aux États-Unis ; de sorte qu'avant qu'il s'écoule un long temps, les Américains se trouveront devoir moins que nous. Ajoutons que les États-Unis diminuent leur dette, tandis que la nôtre ne fait qu'augmenter.

La dette publique américaine ayant baissé de près d'un tiers, la plupart des États du Sud ayant retrouvé leur ancienne prospérité, à ce point que la récolte du coton a été l'année dernière plus forte qu'elle ne le fut jamais, il n'y a plus raison pour les États-Unis de maintenir le système formidable de protection établi pour acquitter les obligations de la guerre civile. Aussi, depuis trois ans, les droits ont-ils diminué de beaucoup sur les matières premières ; chaque année, de nouveaux articles s'ajoutent à ceux qui sont admis en franchise ou à une forte

réduction de droits ; mais on sent bien que c'est là un moyen beaucoup trop long d'arriver à la réciprocité, et qu'on ne peut pas attendre que le libre-échange soit établi article par article jusqu'à [279] ce que la liste en soit complétée peut-être dans un quart de siècle. Ce qu'il nous faut, à nous comme aux États-Unis, c'est la réciprocité dans le plus bref délai ; protection contre tous les autres pays, libre-échange avec les Américains ; détruire les douanes à l'intérieur, les élever partout sur la frontière maritime. Par ce moyen seul, notre jeune industrie prendra un vaste essor, et les inépuisables produits de nos forêts, des eaux et du sol, auront un libre cours sur un marché qui, avant dix ans, sera le premier marché du monde. 685 690

*

Notre fortune est inséparable de celle des Américains ; nous ne pouvons pas, traînés à la remorque de l'Angleterre, nous réjouir ni profiter de leur affaiblissement ou de leurs divisions. Frères jumeaux venus sur le sol d'Amérique, mais séparés en naissant, eux ont grandi dans une atmosphère vigoureuse ; nous, retenus au maillot, bercés dans nos langes avec le refrain des commères et sous le souffle languissant d'un long passé, nous ne faisons que commencer à croître, nous apparaissons au grand jour après deux siècles d'enfance, étonnés que tant de grandeurs entourent un berceau et qu'un avenir aussi illimité que l'espace s'offre à des yeux à peine entr'ouverts. Nous avons vécu toujours, toujours en tutelle, dans la dépendance sous toutes ses formes ; peuple géant de l'avenir, notre berceau a été celui d'un nain subissant pendant deux siècles l'arrêt de son développement ; aux rayons de la clarté scientifique, nous avons été le dernier appelé peut-être [280] des peuples modernes. Où sont nos écoles spéciales pour former des hommes de l'art spéciaux ? Où sont les grandes entreprises publiques pour lesquelles nous n'ayons pas été obligés d'aller quérir à l'étranger des ingénieurs et jusqu'à des hommes de métier ? Nous avons vécu de songes, de refrains vieillis depuis plus d'un demi-siècle : nous nous sommes contemplés dans notre immobilité béate et souriante encore au sein de son isolement ; nous nous sommes laissé faire par la destinée toujours débonnaire aux peuples qui ne cherchent pas à forcer ses secrets, et nous avons tissé en bâillant la trame monotone de notre 695 700 705 710 715

720 existence assoupie, pendant que tout autour de nous retentis-
 sait le vacarme glorieux du monde en travail.

Mais aujourd'hui la « Claire Fontaine », « Roulis, roulant,
 ma boule roulant » et « Vive la Canadienne », tous ces refrains
 charmants et aimés, dont la fraîcheur est éternelle et qui déri-
 dent la vieillesse, ne suffisent plus, hélas ! Nous entrons dans
 725 l'âge de fer, et nous y entrons brusquement, à pieds joints ;
 nous ne pouvons être exempts de la grande loi du travail,
 imposée à tous les peuples et surtout aux jeunes ; nous voici
 devenus hommes, arrivant rapidement à l'heure de la majorité ;
 730 il faut en être dignes et par conséquent s'y préparer d'avance.
 Si jamais le destin nous appelle à former partie d'une grande
 nation, n'y arrivons pas comme des bambins qui n'ont pas en-
 core appris leurs lettres ; ou, si nous devons vivre de notre vie
 propre, que cette vie soit mâle et pleine de clartés au lieu d'être
 735 noyée d'ombre ; pour être nous-mêmes et rester tels, il faudra
 que, pour le moins, nous soyons autant que les autres.

725 vieillesse ne 725 hélas ! *nous* entrons 727 travail imposée
 735 noyée d'ombres ; pour 735 tels il

LE CHEMIN DE FER DE LA RIVE NORD

Prononcé à Québec le 26 mars 1874¹

I

Messieurs,

5

[281] **C**e qu'il faut, ce qui est un besoin essentiel, une condition absolue d'existence pour les peuples modernes, ce sont les grands travaux industriels, l'application vaste et répétée de la science, et des voies de communication aussi nombreuses qu'étendues. La vie matérielle est analogue à la vie animale ; il faut qu'un pays soit sillonné de chemins de fer comme un membre est sillonné de muscles et de nerfs. Les voies de communication rapides sont comme les artères et les veines où se précipite le sang : sans elles, pas de circulation, pas de vie possible. Or, le sang d'un peuple aujourd'hui, c'est le commerce, ce sont les produits de son activité qu'il fait circuler dans tous les sens et qui, incessamment, se renouvellent. — S'il refuse de se frayer des routes vers les grands centres et les ports de mer qui servent de débouchés à son travail et à son industrie, il s'affaîssera, il périra au milieu même de sa richesse. Les parties éloignées succomberont les premières, puis la tête et le cœur suivront. 10 15 20

VARIANTES : « "Chemin de fer du Nord". Lecture prononcée par M. A. Buies, le 26 mars, à la Salle de Musique », *le Canadien*, 30 mars 1874, p. 1.

2 Chemin de fer du Nord. // Lecture prononcée par M^r. Arthur Buies, le 26 mars, à la Salle de Musique. // Messieurs 21 puis, la

1. Voir le compte rendu de cette conférence dans *l'Opinion publique*, 16 avril 1874, p. 183.

[282] C'est à cette agonie, agonie de lui-même que le peuple de notre province assiste depuis vingt-cinq ans. Il a vu une à une ses plus belles régions s'appauvrir et se dépeupler : il a vu la plus belle ville du monde, sa capitale, accumuler lentement ses ruines et s'en aller vers les choses du passé ; il s'est vu, lui, un des peuples les plus vigoureux et sans nul doute l'un des mieux doués de la terre, contraint de désertier ses foyers et de chercher du travail sur un sol lointain, quand le sien propre regorgeait de trésors. Ce que nous avons de richesses ferait la fortune d'un continent, et cependant nous n'avons pas pu nourrir un million d'hommes ! Nos mines sont inépuisables et, cependant, où sont les bras qui les exploitent, où les chemins de fer qui en transportent les produits capables d'alimenter l'industrie de toute l'Amérique ? L'admirable vallée du Saint-Maurice offre en vain son sein intarissable à quiconque voudrait le presser, mais à peine quelques milliers d'hommes s'échelonnent sur cet espace que devraient couvrir les puissantes machines de l'industrie. La vallée du Saguenay, si brillante de promesses, il y a quelques années à peine, maintenant se dépeuple, languit et mesure, dans un abandon douloureux, ce qui lui reste de forces pour retarder sa chute.

Et nous, habitants de Québec, où en sommes-nous ? Depuis vingt-cinq ans, Québec n'a pas fait un pas ; au contraire, il a vu disparaître graduellement tout ce qu'il avait acquis jusqu'alors. Cette fière cité n'est plus qu'une suite de ruines, et tout l'effort de ses citoyens se perd à étayer, à soutenir debout des maisons qui s'écroulent, à rapiécer, à combler des crevasses, à refaire du neuf avec du vieux et à blanchir des loques². — Quelques petites industries ont pris [283] naissance, mais les grandes ont disparu, et d'autres plus grandes encore, que réservait à la capitale son développement naturel, n'ont pas même vu le jour. Oui, depuis vingt-cinq ans, nous diminuons, nous cédon

33 inépuisables, et cependant où

2. « Québec perd son titre de forteresse de l'Amérique avec le départ de la garnison anglaise en 1871, son monopole de port océanique, ses chantiers de construction navale, son commerce de bois équarri ou scié. Québec peut se maintenir au second rang, mais loin derrière Montréal. Ce n'est que dans l'industrie du cuir que Québec peut offrir une compétition de taille » (J. Hamelin et Y. Roby, *Histoire économique du Québec (1851-1896)*, p. 297).

de la rétablir ; tous, en général, nous perdons ce que nous aurions pu acquérir durant ce quart de siècle de merveilleux progrès qui a vu s'élever par centaines des cités dans des régions inconnues, et des villes au berceau devenir de grandes métropoles. 60

*

Si le génie actif de notre époque, si l'esprit d'entreprise eussent fait pour nous ce que la nature les conviait à faire, si nous avions seulement suivi une marche proportionnée à celles d'autres villes placées dans des conditions bien inférieures, Québec serait en voie de devenir aujourd'hui le premier port de mer de l'Amérique du Nord, si l'on en excepte New York qu'il est impossible d'atteindre, même à pas de géant. – Quoi ! Québec, capitale d'un pays constitutionnel depuis 1791, n'a pas même les édifices publics nécessaires. Les ministères sont à loyer et ils y seront encore jusqu'à..... jusqu'à ce qu'on les réunisse dans une vieille caserne rafistolée pour les recevoir. Le parlement n'est qu'une mesure de briques et d'étaupe que le feu avertit tous les trois mois³, et que la neige envahit par vingt ouvertures au moindre vent. Les deux ou trois rues commerciales de la ville offrent en maints endroits de [284] misérables taudis lézardés, crasseux, noircis, suintant la moisissure, pendant que des espaces entiers, et de vastes espaces, restent vides de toute construction ; à chaque pas, on heurte des décombres ; des restes de maisons, et d'autres devenues inhabitables et abandonnées, se dressent partout sous les yeux ; des vieilleries de toute espèce jonchent ce sol si jeune où devraient s'ouvrir les vastes avenues et les vivantes artères d'une ville de cent cinquante mille âmes⁴ ; nous vivons, nous, habitants d'un monde nouveau, comme les fossiles d'un monde ancien ; nous desséchons sur pied et nous restons renfermés dans nos murailles comme des momies dans leurs bandelettes, attendant que nous n'ayons plus absolument rien à faire que de pleurer sur tant de débris qu'un souffle de volonté et de détermination suffirait à convertir en splendeurs. 90

64 à celle d'autres

3. L'édifice du Parlement, construit en 1839 sur un terrain propriété du Séminaire de Québec, à l'angle de la côte de la Montagne et de la rue des Remparts, fut détruit par un incendie en avril 1883. Le gouvernement versait quatre mille dollars de rente annuelle à l'archevêché de Québec.

4. Voir *Chroniques I*, p. 287-289, 417-421.

Voyez nos hôtels, ils sont vides ; les rues ne montrent jamais que les mêmes figures, le plus souvent oisives, comme fatiguées de leur monotonie réciproque ; rien ne vit, pas d'animation, on n'ose remuer de crainte de faire des faux pas. Le capital est
 95 défiant, jaloux, toujours sur ses gardes, détestant le nouveau, ne voulant rien favoriser : le commerce est craintif, il suit son sillon tête baissée, yeux fermés, avec l'effroi des routes inconnues. La hardiesse et la conception sont des témérités bien près
 100 d'être des folies ; ceux qui peuvent beaucoup ne font rien, et ceux qui feraient beaucoup ne peuvent rien... et, tout cela pourquoi ? Pourquoi ? parce que Québec, privé de communications l'hiver, avec le monde extérieur, vit durant six mois de sa propre substance, absolument improductif pendant cette morte
 105 saison qui dure la moitié de l'année, incapable même de rien préparer pour la belle saison qui suivra.

[285] Et ici, plaçons, au sujet de Montréal, une réflexion dont le cours de cet écrit démontrera la justesse. Qui a fait le Montréal d'aujourd'hui, le Montréal qu'on connaît, cette ville
 110 florissante, magnifique, qui, dans un quart de siècle, rivalisera avec New York lui-même, lorsque les canaux auront été élargis et que les chemins de fer y viendront de toutes les directions ? C'est le pont Victoria⁵. Avant que fût construit ce pont qui met Montréal en communication non interrompue, l'hiver comme
 115 l'été, avec tout le continent américain, Montréal n'existait pas ou existait comme Québec, ce qui revient au même. — Depuis, des relations constantes avec les Américains, un échange quotidien d'idées, une émulation toujours entretenue, des projets succédant aux projets, des entreprises nouvelles chaque jour
 120 mises en avant, un courant énergique et vigoureux, sans cesse renouvelé, passant à travers tous les rangs de la population, lui ont versé un sang riche et allumé un esprit d'une hardiesse telle que les plus fastucuses conceptions lui semblent aisément réalisables.

Or, ce qu'a fait Montréal, il y a vingt ans que Québec aurait
 125 dû commencer à le faire, il y a vingt ans que tous les citoyens

101 de *communication* l'hiver

108 Montréal *que l'on connaît*

5. La construction du pont Victoria s'effectua de juillet 1854 à novembre 1859, au coût de six millions de dollars. Considéré à l'époque comme une réalisation remarquable, le pont à voie unique fut reconstruit dans les années 1890 pour mieux répondre aux nouveaux besoins du trafic ferroviaire.

de la capitale auraient dû faire un sacrifice intelligent et intéressé qui assurât la construction du Chemin de fer du Nord ; toutes les fortunes auraient dû se réunir et s'offrir pour cette œuvre patriotique qui était en même temps une œuvre pleine de récompenses, et Québec serait en voie de devenir, comme nous le disions plus haut, le second port de mer de l'Amérique. 130

Nous ne voulons rien risquer, rien dire au hasard dans cet écrit qui est avant tout une étude serrée et précise de la question qu'il s'agit d'exposer. Qu'on veuille nous [286] suivre dans notre démonstration, et l'on se convaincra qu'il n'y a pas de destinées trop hautes auxquelles Québec ne puisse espérer atteindre. 135

II

On peut considérer aujourd'hui l'entreprise du chemin de fer du Pacifique Canadien comme définitivement abandonnée, à cause de son irréalisation telle qu'elle avait été originairement conçue. Ce chemin projeté se réduit maintenant à une ligne partant du lac Nipissingue et aboutissant au Sault-Sainte-Marie, près du lac Supérieur, d'où un embranchement le reliera au Northern Pacific américain qui sera bientôt en pleine opération jusqu'à quarante milles de Fort Garry⁶. De ce dernier point, la ligne canadienne s'étendra jusqu'à un port de la Colombie Anglaise, sur l'Océan Pacifique, de sorte qu'à part l'espace compris entre le Sault-Sainte-Marie et la frontière de Manitoba, le Dominion aura une ligne directe depuis la Colombie Anglaise jusqu'au lac Nipissingue. 140 145 150

Maintenant, à partir du lac Nipissingue, une autre ligne vient toucher Ottawa, en passant par Pembroke ; c'est l'extension du chemin de Colonisation du Nord qui reliera directement la capitale fédérale avec Montréal ; vient en[287]suite le Chemin de fer du Nord qui n'est que le prolongement, et pour 155

130 de récompense, et 131 le disons plus 136 espérer et atteindre
138 aujourd'hui, l'entreprise 155 et, pour

6. Le Northern Pacific, complété en 1883, reliait Duluth (Minnesota) à Portland (Oregon). Buies épouse ici la thèse de John Young, qui, au projet de chemin de fer du Pacifique, préférerait une voie ferrée transcontinentale passant au sud du lac Supérieur et assurant la liaison avec le Northern Pacific à Duluth (voir *DBC*, t. X, p. 791). Fort Garry, établissement anglais et poste de traite de la baie d'Hudson, situé en face de Saint-Boniface, est devenu Winnipeg.

ainsi dire, une section de la grande ligne du Pacifique⁷. De Québec, par le moyen du Grand-Tronc et de l'Intercolonial, on arrive jusqu'à Halifax, de sorte que voilà une ligne unique au monde, traversant le continent américain dans sa plus grande largeur, et dont Québec sera, comme on va le voir, le principal entrepôt.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour se convaincre qu'une ligne suivant la rive sud du lac Supérieur depuis Duluth, à son extrémité ouest, jusqu'au Sault-Sainte-Marie, à son extrémité est, pour de là se prolonger jusqu'à Québec, est presque droite et par conséquent plus courte qu'aucune autre ; avec un pont traversant la rivière Sainte-Marie, le fret et les passagers peuvent être transportés de Duluth à Québec sans transbordement, sur un chemin de fer d'une largeur uniforme, en trente heures de moins que par toute autre route allant de la tête du lac Supérieur jusqu'à New York ou Boston, attendu que la distance est de 300 milles moins grande. Il est donc établi, par ce seul fait, que les convois de chemins de fer peuvent être conduits à travers le Michigan, le Wisconsin et le Minnesota, le long du lac Supérieur, sans transbordement ni changement, jusqu'à Québec qui est à 480 milles plus près de Liverpool que ne l'est New York.

Et non seulement cela. Mais, lorsque le chemin de fer qui doit atteindre le littoral de la Colombie Anglaise, en suivant la ligne américaine, depuis Duluth jusqu'à Pembina, et de là à travers Manitoba, la Saskatchewan et les Montagnes Rocheuses, comme nous le disions plus haut, sera construit et relié au Chemin de fer du Nord, on verra que la ville de Québec est, par cette route, à 340 milles [288] plus près de la côte du Pacifique que par toute autre route sans compter que le point où elle devra aboutir sur cette côte est à 500 milles plus près du Japon et de la Chine que ne l'est le port de San Francisco, qui a déjà avec l'Asie un commerce si considérable.

Ainsi donc, par une voie absolument canadienne, en exceptant l'espace compris entre le Sault-Sainte-Marie et la frontière de la Rivière Rouge, la distance entre l'Asie et l'Angleterre est raccourcie de 1300 milles.

7. La vente de la Compagnie Québec, Montréal, Ottawa et Occidental au Pacifique Canadien aura lieu en 1882.

Maintenant, qu'il s'agisse de transporter les produits de l'extrême ouest à un port quelconque sur l'océan Atlantique, il n'y a pas le moindre doute que le commerce prendra de préférence la voie qui suit tout le nord des provinces d'Ontario et de Québec, depuis le Sault-Sainte-Marie, comme étant la plus courte et exempte de transbordements, et qu'alors le plus impérieux des intérêts, la nécessité commerciale, obligera de construire un pont qui relie Québec avec la côte sud, de telle sorte qu'il se trouvera exister une ligne non interrompue depuis l'extrême ouest, ou, si l'on veut, la côte du Pacifique, jusqu'aux ports de l'Atlantique, ligne unique, incomparable, incontestablement destinée à devenir la plus grande artère commerciale du Nouveau Monde.

*

Autre chose. Une nouvelle ligne, en voie de construction, devra relier avant longtemps Toronto à Ottawa. Cette ligne amènera le commerce de Toronto, d'Hamilton, de Détroit et de Chicago à Québec, sur une largeur de [289] voie uniforme et par une route 25 milles plus courte que la route actuelle du Grand-Tronc. Le fret de toute nature pourra ainsi être expédié à Québec des extrémités de la province d'Ontario et placé dans les navires en partance pour l'Europe, pendant que le fret arrivant d'Europe sera également expédié de Québec à Toronto, ou bien au Sault-Sainte-Marie d'où il sera écoulé dans les États du Michigan, du Wisconsin, du Minnesota, dans le Manitoba et jusqu'au Pacifique. Cette route sera à la fois la meilleure pour les émigrants, car, à leur arrivée à Québec, ils pourront être dirigés vers leurs destinations respectives sans changer de train.

Entre l'Europe et l'Asie, Québec placé comme au centre, comme point d'aboutissement des voies ferrées et des voies maritimes qui relieront entre eux trois continents, quelle splendide perspective ! La province de Québec devenue, non seulement le pivot de la Confédération, mais encore de l'Amérique du Nord, et sa capitale réalisant enfin la destinée infinie pour laquelle la nature l'a créée ! Les innombrables produits de l'Ouest, les cargaisons du Japon et de l'Angleterre passant sous ses pieds, et cela, grâce au Chemin de fer du Nord servant de

214 d'Europe, sera 218 émigrants ; car

230 prolongement à la grande ligne du Pacifique, chemin tant désiré, tant attendu, qu'on croyait n'être plus qu'un rêve, et qui, avant trois ans peut-être, sera une réalité !

La ville des souvenirs, de l'histoire et des ruines, ne se
 235 contentera plus du passé pesant sur elle de l'amas accumulé
 d'une poussière séculaire ; elle ne se contentera plus de la poésie
 de son site et de la pompe grandiose du vaste panorama
 qui l'enveloppe en s'écartant comme pour agrandir l'espace
 autour d'elle ; elle ne se contentera plus d'avoir [290] de magni-
 240ifiques débris et d'être belle encore dans son dénûment et
 sa déchéance, elle deviendra, aussi elle, une ville du nouveau
 monde, elle se tournera vers l'avenir et en aspirera le souffle
 puissant qui flotte sur tant de cités naissantes et déjà merveil-
 leuses ; elle prendra sa place, éclatante et superbe, dans les
 245 splendeurs de ce monde encore inconnu et cependant si près
 de nous ; la cité de Champlain et de Montcalm secouera les
 langes épais de son berceau, devenu presque une tombe ; elle
 jettera au vent sa poussière et, sans rien perdre des gloires
 attachées à son nom, s'élancera dans la clarté de l'avenir, plus
 fière encore de ce qu'elle peut être que de ce qu'elle a été.

250 Nous, la génération actuelle, nous verrons le commence-
 ment de ces grandes choses, nous verrons les lueurs grandis-
 santes de cette splendide aurore ; et, ce qui mieux vaut, nous
 aurons écarté les voiles qui la couvrent, nous aurons fait le
 grand effort pour déchirer le nuage qui s'appesantit depuis si
 255 longtemps sur nos têtes, et nous aurons livré aux générations
 futures, spectacle inouï, une ville enfant sortie de ruines, avec
 une jeunesse dont nul ne peut prévoir le terme. Pour avoir
 attendu un quart de siècle, Québec prendra un quart de siècle
 d'avance ; il suffira de vingt ans pour faire une ville nouvelle
 260 sur des remparts démolis, tristes vestiges du passé, avec de
 larges avenues conduisant à des campagnes rayonnantes, au
 lieu de tristes ruelles où nous traînons aujourd'hui péniblement
 nos pas. Tout le Québec de l'avenir est dans l'œuvre accomplie
 du Chemin de fer du Nord, et ce Québec-là n'aura rien à
 265 envier au passé auquel il apportera, au contraire, une majesté
 nouvelle.

Maintenant que nous avons devant nous l'ensemble de [291]
 cet avenir magnifique, voyons en détail ce qui contribuera à le

233 ruines ne 240 aussi, elle 246 langes *épaisses* de <Même leçon
 dans le texte de base. Nous corrigeons.> 247 poussière, et

former. Laissons la place aux faits seuls, ils sont assez éloquents pour convaincre en même temps que pour éblouir. 270

III

La position géographique de la ville de Québec est telle que, fût-elle abandonnée et ses habitants fussent-ils atteints d'une léthargie incurable, le grand courant de l'Ouest s'y fraierait forcément un passage, un nouveau peuple viendrait l'habiter et les besoins du commerce y créeraient en peu d'années un entrepôt immense. Québec est une ville nécessaire. Nous sommes arrivés à cette époque où certaines entreprises, longtemps retardées, longtemps combattues, mais cependant inévitables, s'imposent à tous les esprits et les entraînent avec une force irrésistible. On voudrait reculer encore la construction du Chemin de fer du Nord que personne ne l'oserait, que personne ne le pourrait. Ce chemin est aussi nécessaire aujourd'hui que des rues et des maisons l'ont été jusqu'à présent, et aucune force d'inertie ne saurait l'empêcher d'être fait. Il se ferait, pour ainsi dire, malgré nous : ce qui ne signifie pas qu'il ne faille pas s'en mêler ou ne pas seconder par l'effort de toute une population le vaillant esprit d'entreprise de [292] l'homme qui s'est définitivement chargé de son exécution, nous voulons seulement établir la puissance de nécessité avec laquelle cette entreprise se présente, et son succès plus certain que toute volonté humaine, plus grand peut-être que toutes les espérances. 275
280
285
290

Le port de Québec peut contenir toutes les marines du monde réunies et donner passage au commerce de l'univers ; la capitale n'est pas seulement située de façon à être un entrepôt immense, mais encore une cité manufacturière de premier ordre : sa dette consolidée ne s'élève qu'à un peu plus de \$2,600,000, auxquels il convient d'ajouter le million qu'elle a souscrit pour le Chemin de fer du Nord, et une dette flottante de sept cent quarante-cinq mille dollars. Cette dette, peut-être assez lourde aujourd'hui, quoique bien insignifiante, comparée à celle de la plupart des villes américaines, sera à peine sentie dans quelques années, alors que la population aura pris un accroissement rapide et que le développement du commerce 295
300
305

sera tel que la seule différence des fortunes suffira à effacer l'intérêt de la dette avant dix ans.

*

Une dette n'est jamais lourde, du reste, lorsqu'une population est prospère ; la Grande-Bretagne, malgré sa dette
 310 énorme de cinq milliards, ne s'en aperçoit que pour s'en glorifier ; elle y puise même son principal élément de puissance et se fait une richesse de ce qui l'eût menée à la banqueroute, sans le prodigieux essor que prit son commerce dès la fin des guerres de l'Empire. Les États-Unis, pourtant [293] si taxés, ne se plaignent de leur dette que lorsque les désastres financiers viennent
 315 fondre sur eux ; et quand leur industrie aura, grâce à la protection, pris le vaste élan de celle de l'Angleterre, ils se rappelleront à peine l'énorme fardeau que la génération précédente leur aura laissé. Montréal, chargé d'obligations, ne
 320 demande qu'à doubler la charge par toute espèce de grandes entreprises publiques. À ce propos, qu'on nous permette une vérité qui a tout l'air d'un paradoxe :

Un pays jeune doit s'endetter avec plaisir, avec empressement, quand c'est pour s'ouvrir des communications et se
 325 créer des débouchés, et que ses ressources propres sont au-dessus du capital qu'il emprunte. Toute dette est alors une fortune en germe, parce que l'avenir est là, non seulement qui la solde, mais qui en centuple encore les effets bienfaisants. Pour devenir un grand pays et un grand peuple, il ne faut donc
 330 pas craindre de s'endetter : nos enfants paieront et ils en seront bien contents.

*

La valeur moyenne des exportations faites annuellement du port de Québec s'élève à onze millions, et, sur ce chiffre, le bois seul prend une part de neuf millions, tandis que la valeur
 335 des exportations s'élève pour Montréal à près de treize millions, quelque chose comme \$1,500,000 de plus⁸. Les bateaux de la

309 prospère ; et la 313 essor de son 321 publiques. Et ici, qu'on

8. À Québec, les montants s'élèvent respectivement à 11 931 007 dollars en 1872, 12 587 276 dollars en 1873 et 12 746 305 dollars en 1874, et à Montréal 23 687 912 dollars, 31 072 879 dollars et 22 045 455 dollars (J. Hamelin et Y. Roby, *Histoire économique du Québec (1851-1896)*, appendices 2 et 13).

Compagnie du Richelieu, qui transportent une grande partie du fret local, ne voyagent que pendant six mois et demi de l'année, et le Grand-Tronc ne peut suffire aujourd'hui aux besoins toujours [294] croissants du commerce ; il en résulte que le Chemin de fer du Nord aura au moins sa part légitime du commerce qui se fait entre les deux villes, outre qu'il desservira une région où aucune concurrence n'existe. 340

Le pays qui s'étend sur la rive nord du fleuve, entre Montréal et Québec, est très riche en productions agricoles et minières, outre qu'il offre à l'industrie toutes les ressources et tous les moyens de grande exploitation industrielle. 345

La terre en culture, qui s'étend sur une profondeur variable de vingt à cinquante milles et comprend environ deux millions sept cent trente mille acres, donne de magnifiques récoltes de foin, d'avoine, de blé, d'orge, de pois et de patates ; les pâturages y sont incomparables et la population y dépasse deux cent vingt-cinq mille âmes. Il s'y trouve plus de vingt-cinq grandes scieries qui produisent trois cent cinquante millions de pieds de bois par année ; les forges donnent huit mille tonneaux de fer ; les fabriques de laine, de machines, de clous et de papier, ainsi que les moulins à farine, tous sur une grande échelle quoique peu nombreux, sont situés dans le voisinage immédiat de la ligne. 350 355

Trois-Rivières, situé à égale distance des deux grandes villes de la Province, augmente sensiblement depuis quelques années ; le commerce de bois surtout lui a donné une impulsion considérable. Tout le monde sait que la vallée du Saint-Maurice⁹ est une des futures vaches grasses du pays ; à l'extrémité du chemin des Piles se trouve un magnifique pouvoir d'eau, où les bois variés qui s'étendent sur la vaste région du Saint-Maurice peuvent être travaillés et transportés immédiatement en chemin de fer, soit à Québec, [295] soit à Montréal, 360 365

339 peut plus suffire 349 environ 2,730,000 acres 352 dépasse 225,000 âmes 353 vingt-cinq grands moulins à scie qui 355 donnent 8000 tonneaux <Texte de base : huit tonneaux. Nous corrigeons d'après le Canadien.> 357 échelle, quoique 367 Saint-Maurice, peuvent

9. Sur la colonisation de la vallée du Saint-Maurice, voir J. Hamelin et Y. Roby, *op. cit.*, p. 165, 219, 224, 249, 251, et Arthur Buies, *la Province de Québec*, p. 10-14.

soit à un endroit quelconque des États-Unis, sans rompre
 370 charge. Les billots, qui descendent aujourd'hui le Saint-Maurice
 et qui fournissent deux cents millions de pieds de bois aux
 moulins de Trois-Rivières, avec beaucoup de frais et de risques
 dans leur passage à travers les rapides, pourraient être bien
 plus aisément découpés aux Piles et transportés de là directe-
 375 ment sur le train. Depuis les Piles jusqu'à soixante-dix milles
 plus haut, la rivière n'a pas de courant, de sorte que rien n'est
 plus facile que d'y retenir et classer les billots ; en même temps,
 les bois durs qu'on ne peut faire porter à la dérive ni transporter
 d'aucune façon, et qui par conséquent ne rapportent encore
 380 rien, trouveront immédiatement dans le chemin de fer un ins-
 trument d'expédition pour eux sur les divers marchés du
 monde ; de plus, le transport des ouvriers et de leurs provisions,
 et l'emploi d'un steamer sur le Saint-Maurice, au sein même
 de cette vaste région forestière, apporteront un aliment con-
 385 sidérable à l'embranchement des Piles et suffiront, en peu de
 temps, à lui donner de beaux bénéfices.

*

À part Trois-Rivières, il y a des chefs-lieux considérables
 sur la rive nord du fleuve, tels que Lorette, Cap-Santé, Rivière-
 du-Loup¹⁰, Berthier, L'Assomption et surtout Joliette, qui est
 390 situé à onze milles de la ligne, et dont la population s'élève à
 trois mille âmes.

Ces chefs-lieux fourniront par eux-mêmes un joli appoint
 au commerce local, c'est-à-dire à celui qui se fera sur [296] la
 ligne même ; mais il est impossible d'établir ni même de con-
 395 cevoir ce que l'industrie seule du bois apportera de ressources
 à ce commerce. La région forestière, située sur la rive nord du
 fleuve, est presque infinie ; de nombreux pouvoirs d'eau la
 traversent, de sorte qu'il sera extrêmement facile de conduire
 ce bois jusqu'au chemin de fer, de le préparer et de l'expédier
 400 sur place dans tous les pays où il trouve un marché.

Le fer deviendra aussi un des aliments principaux du com-
 merce local ; on sait en quelles quantités il existe, non seulement

369 sans *changer de chars*. Les 390 à 3000 âmes

10. Aujourd'hui Louiseville.

dans la vallée du Saint-Maurice¹¹, mais encore en divers autres endroits sur la rive nord ; ce fer serait transporté des mines à la ligne principale par de courts embranchements, de sorte que l'un des plus riches et des plus abondants produits de la province trouverait bientôt un moyen de transport qui lui a manqué jusqu'ici, et l'exploitation en ferait une source de richesse inépuisable.

Le général Seymour, ingénieur en chef du Chemin de fer du Nord, en estime le revenu annuel à un million quatre cent cinquante-trois mille dollars en basant ses calculs sur l'état de choses actuel, seulement pour le commerce local, et à sept cent trente mille dollars pour le transit, ce qui donne un revenu total de plus de deux millions. La Compagnie du Richelieu fait, elle, en chiffres ronds, cinq cent mille dollars par année, et de bénéfice net, à peu près cent cinquante mille dollars ; l'année de la Compagnie Richelieu, ne l'oublions pas, ne dure que six mois ; et, à ce sujet, qu'il nous soit permis de dire un mot en passant sur la jalousie qu'inspirerait, prétend-on, à la compagnie Richelieu et au Grand-Tronc, la construction du Chemin de fer du Nord.

IV

[297] Cette jalousie, si elle existe, est absolument inintelligente, et il faut de bien fortes preuves pour y croire ; le Grand-Tronc a peut-être plus de motifs pour la ressentir, mais ces motifs sont insuffisants, comme on peut s'en convaincre. Il se peut que quelques individualités, dans ces deux grandes compagnies, voient notre chemin de fer d'un mauvais œil ; mais, comme corps, elles n'ont rien à en craindre : au contraire.

La Compagnie du Richelieu fait un commerce tout à fait à part ; aucun chemin de fer au monde ne pourrait lui enlever

411 à \$1,453,000, en 413 à \$730,000 pour 416 ronds, \$500,000
par 417 près \$150,000 ; l'année

11. L'exploitation du minerai de fer dans la région de Trois-Rivières remonte à 1737. L'industrie métallurgique éprouvant des difficultés face à la concurrence américaine et anglaise, les Vieilles-Forges, situées près de Trois-Rivières, fermeront leurs portes en 1883, tandis que les forges Radnor, à Trois-Rivières même, seront modernisées et emploieront encore environ deux cents ouvriers en 1900 (voir J. Hamelin et Y. Roby, *op. cit.*, p. 249-250).

son fret et qu'une très faible partie de ses passagers, ceux qui sont en retard ou trop pressés. Tout le monde sait que le transport par eau est beaucoup plus économique que par terre, et que, dans la belle saison, les voyageurs préfèrent de beaucoup les bateaux aux chemins de fer. Et puis, c'est un bien grand préjugé que celui qui fait redouter la concurrence ; c'est elle qui fait vivre le commerce au lieu de le tuer ; ce qu'elle tue c'est le monopole, lui-même souvent son propre ennemi. La concurrence multiplie les moyens de transport, les met à la portée de tous, stimule l'envie de produire par la facilité de l'expédition, poursuit le producteur partout où elle peut l'atteindre, lui [298] offre les moyens à son choix de vendre ou d'acheter, triple, décuple pour lui les occasions d'étendre ses affaires, apporte en toutes choses le mouvement et disperse la circulation qui est la vie. Deux marchands, deux industriels, deux hôteliers font plus dans un endroit qu'un seul ; ils répandent certains goûts qui deviennent des besoins, et ces besoins en créent d'autres à l'infini : on veut des méthodes nouvelles, des étoffes meilleures et à meilleur marché ; on veut des plats différemment apprêtés ; de là, la concurrence qui, sous une foule de formes, se prête aux goûts ou aux besoins des consommateurs et en grossit incessamment le nombre.

S'il y a une ligne par eau, faites une ligne par terre, et vous êtes certain que la première augmentera ses profits. Cela est bien simple. Le surplus du commerce nouvellement créé ne peut pas tout s'écouler par la même voie, le choix du producteur varie, il prend le moyen de transport qui convient le mieux suivant les lieux et les circonstances, et il se trouve que l'ancienne ligne hérite d'une partie du commerce et du mouvement qui résultent de l'établissement de la nouvelle ligne. Tous les hommes qui ont la véritable intelligence des affaires et qui connaissent les lois de la production, sont d'accord là-dessus ; la Compagnie du Richelieu n'a donc rien à perdre, et même beaucoup à gagner par la construction du Chemin de fer du Nord.

*

Quant au Grand-Tronc, ah ! s'il est vrai que le Grand-Tronc mette des bâtons dans les roues, c'est autant en pure

perte que c'est étroit et aveugle de sa part. Il ne [299] peut pas 470
 empêcher jamais qu'il s'établisse une ligne sur la rive nord,
 pour une vaste région de pays en grande partie déjà ancienne,
 cultivée, importante, et qui est totalement privée des chemins
 de fer dont elle a un besoin absolu. Il ne peut pas faire en sorte 475
 que toutes les villes principales de la province étant du côté
 nord du fleuve, c'est précisément ce côté-là qui n'ait pas ses
 moyens de communication, que la moitié du pays soit complè-
 tement négligée et abandonnée au profit de l'autre moitié, et
 que, des garanties plus que suffisantes étant offertes aux capi- 480
 talistes, ceux-ci ne voient et n'entendent rien, et ne compren-
 nent dans l'univers que les exposés du Grand-Tronc. Il ne
 peut faire que le fleuve Saint-Laurent n'ait qu'une seule rive
 et que, du côté opposé, ce soit le néant au lieu d'un pays ex-
 trêmement riche, mais qui, tant qu'il n'aura pas de chemin de
 fer, sera comme s'il était extrêmement pauvre. 485

Non ; au point où en sont aujourd'hui les choses, toute
 l'opposition du Grand-Tronc ne ferait rien, et l'évidence de sa
 maladie le contraindrait peut-être le premier à la recon-
 naître. En travaillant contre le Chemin de fer du Nord, le
 Grand-Tronc travaillerait contre ses propres intérêts. Jamais 490
 deux lignes de chemin de fer nécessaires ne se sont nui réci-
 proquement ; au contraire elles sont utiles l'une à l'autre. En
 1870, pendant que les canaux du Saint-Laurent ne recevaient
 que quinze pour cent du commerce de l'Ouest, le canal Érié,
 passant à travers l'État de New York, en recevait quatre-vingt- 495
 cinq pour cent. Et cependant, de chaque côté du canal Érié, il
 y a une ligne de chemin de fer. Voulez-vous savoir quels sont
 les chemins de fer qui réalisent les plus beaux bénéfices aux
 États-Unis ? ce sont précisément les deux chemins qui suivent
 cha[300]cun une rive du canal Érié. Là où la production est égale 500
 aux moyens de transport ou les dépasse, toute nouvelle ligne
 qui s'établit ne peut prendre le surplus du commerce, et, en
 contribuant à le développer et à le stimuler, réagit sur les an-
 ciennes lignes qui profitent de cette augmentation.

Du reste, les actionnaires du Grand-Tronc en doivent être 505
 convaincus. Ils savent fort bien que leur chemin de fer a plus

482 rive, et 483 lieu d'être un 486 toute l'influence et toute
 l'opposition 487 ne ferait rien 494 que 15 p.c. du 495 recevait
 85 p.c. Et 499 chemins suivant chacun

de fret aujourd'hui qu'il n'en peut transporter, que, par conséquent, l'établissement d'une nouvelle ligne, loin de lui nuire, ne ferait que satisfaire un besoin qu'il est, lui, dans l'impossibilité de satisfaire et que, d'ailleurs, il y a, sur le côté nord du Saint-Laurent, toute une région à peu près inexploitée, dont les produits, ne pouvant être transportés par le côté sud, ont absolument besoin d'une ligne sur leur propre terrain.

V

515 Cela étant établi, gardons-nous soigneusement de prêter l'oreille à toutes ces rumeurs, à tous ces rapports venus de sources toujours impossibles à tracer, et qui furent invariablement devant le point d'interrogation clair et net.

520 M. McGreevy¹² n'était pas plus tôt arrivé en Europe depuis deux ou trois jours que déjà les nouvellistes faisaient [301] connaître qu'il n'avait reçu que des échecs de tous côtés et qu'il allait revenir à sa courte honte. Où ces messieurs puisaient-ils tant de science ? on se le demande ; à coup sûr, ils ne sont pas inspirés et l'Esprit Saint, dans les temps de crise, ne se confie pas à tout le monde. La meilleure réponse à faire à tous ces mauvais contes, c'est que nous n'avons plus à nous occuper des moyens ni des instruments, qu'il s'agit pour nous de vivre ou de mourir, et que si nous voulons vivre, il faut de suite, énergiquement, immédiatement, rejeter toutes les causes du mal ; 525 il faut nous défaire de l'envie et de l'animosité mutuelle qui ont toujours fait à Québec plus de mal que tous les chemins de fer au monde ne pourraient lui faire de bien.

*

524 inspirés, et
personnelle qui

528 que, *si*

529 causes *de* mal, il

530 l'animosité

12. Thomas McGreevy (1825-1897), entrepreneur et homme politique, construisit les édifices du Parlement d'Ottawa et le chemin de fer de la Rive Nord. Conseiller législatif à Québec et député conservateur de Québec-Ouest à Ottawa, il fut impliqué dans le « scandale du Pacifique ». Buies fait ici allusion à un voyage de McGreevy à Londres en vue de trouver les capitaux nécessaires à la réalisation du Chemin de fer du Nord. Il revint les mains vides : « Des agents du Grand-Tronc avaient travaillé contre lui dans les milieux financiers en insinuant qu'après les emprunts de Cartwright et de Robertson le marché anglais se trouverait inondé d'obligations canadiennes et de la province de Québec en particulier » (R. Rumilly, *Histoire de la Province de Québec*, t. I, p. 276).

Comment ! messieurs, nous habitons la capitale de la plus ancienne et de la plus riche province du Dominion, et c'est précisément cette capitale qui a, de toutes nos villes, le moins de communications avec l'extérieur ! Montréal, Ottawa, Trois-Rivières et Québec sont situés sur la rive nord de deux fleuves qui, pour ainsi dire, n'en font qu'un, et c'est précisément cette rive qui n'a pas de chemins de fer ! Entre la capitale du Dominion et la capitale de la province il n'y a pas de communication directe ; cette chose inconcevable, inexplicable, nous la voyons tous les jours, nous en gémissons, et depuis vingt ans, toutes les fois qu'il s'est agi d'y porter remède, qu'est-ce donc qui en a empêché ? qu'est-ce qui empêche d'avancer d'un pas ? Ah ! c'est que pour toutes les entreprises publiques on se divise par [302] coteries ; ce n'est plus l'affaire de tout le monde, c'est l'affaire de tel ou tel qui a ses partisans ; ainsi, un entrepreneur devient un véritable candidat. Si Québec était privé de pain, et que deux boulangers fussent sur les rangs et se fissent concurrence pour lui en fournir, de suite ils diviseraient la ville en deux et tout le monde mourrait de faim plutôt qu'une moitié cédât à l'autre.

Nous n'avons pas d'esprit public, cet esprit qui fait fléchir l'intérêt personnel devant le bien général, le bien général auquel tout le monde participe.

On croit qu'on n'a rien à gagner personnellement à voir une ville en bon état, prospère, avec de larges rues, toutes les facilités et tous les débouchés pour le commerce, et voilà pourquoi d'une ville, dont la nature a fait un chef-d'œuvre, nous avons réussi à faire comme une vieille mâchoire pleine de trous où s'agitent encore quelques dents branlantes.

La Corporation a toutes les peines du monde à faire de petites améliorations indispensables ; pourquoi ? Parce qu'il suffit de quelques propriétaires fossiles, dans une rue ou dans un quartier, pour tout retarder, pour tout empêcher. Si un quartier a besoin d'une chose, un autre quartier intervient immédiatement pour l'empêcher de l'avoir ; de même pour une

535 toutes les villes 547 partisans ; un 548 un simple candidat
 549 rangs pour savoir à qui lui en fournirait, de 551 moitié cède à 553 fait
 céder l'intérêt 554 personnel au bien 560 trous, où 563 pourquoi ?
 parce qu'il 565 retarder, tout 566 autre intervient

rue, pour un simple bout de rue ; on a dans l'idée que ce qui
 570 peut être l'avantage de l'un est nécessairement au préjudice de
 l'autre, et voilà pourquoi l'on n'avance à rien.

*

Qu'est-ce qui a fait les villes américaines, messieurs ? c'est
 l'esprit public. Chacun est d'abord citoyen d'une [303] ville en-
 tière, avant de l'être de tel quartier, de telle rue, l'habitant de
 telle maison. Quand il s'agit d'un intérêt général, le citoyen des
 575 États-Unis s'oublie momentanément, parce qu'il sait bien que
 plus tard il y trouvera son compte. Aussi, vous voyez là des
 hommes riches qui font des cadeaux de cinquante, soixante,
 cent, deux cent mille piastres à des institutions publiques ; vous
 en voyez comme cela dans toutes les villes américaines¹³. Ici,
 580 nous possédons l'Institut-Canadien qui n'a pas encore reçu de
 cadeaux de \$50,000. Chacun pour soi, et voilà pourquoi Qué-
 bec n'avance à rien. Que j'entreprenne une chose évidemment
 utile à tout le monde, mon voisin de suite me mettra des bâtons
 585 dans les roues, et s'il ne trouve pas de bâtons, il se mettra le
 corps en travers pour m'obliger à rester sur place. Aujourd'hui,
 voilà qu'on est en voie d'entreprendre un chemin de fer qui
 est le sang, la moelle, le pain de Québec ; tout le monde est
 d'accord là-dessus. Eh bien ! le croirait-on ? Il y a encore là
 590 deux partis ; les adhérents de l'un seraient enchantés que l'au-
 tre échouât, et ils ne prennent pas la peine de penser un instant
 que ce nouvel échec serait la ruine définitive de l'entreprise ;
 ils s'imaginent qu'ils pourraient revenir, eux ensuite, avec d'au-
 tres moyens, d'autres combinaisons, d'autres hommes, et que
 595 les supplantés les laisseraient tranquillement faire la chose à
 leur gré et en cueillir tous les fruits. Ils ne voient pas qu'ils ne
 font qu'éterniser de cette sorte une lutte qui est la ruine de
 tous, une lutte qui, si elle réussit encore, nous forcera à plier
 bagage et à quitter pour toujours ce pauvre Québec qui ne sera
 plus qu'un tas de poussière dans dix ans.

571 américaines, *Messieurs* ? c'est
 50, 60, 100, 200,000 piastres

574 général, il s'oublie

577 de

13. Ainsi, la fondation Carnegie finança, durant le dernier quart du
 XIX^e siècle, bon nombre de bibliothèques publiques aux États-Unis et au Ca-
 nada. Montréal et Québec déclinèrent l'offre, jugeant inacceptable le principe
 d'une bibliothèque neutre, à la suite de pressions exercées par la hiérarchie
 catholique (voir M. Lajeunesse, *les Sulpiciens et la vie culturelle à Montréal au*
XIX^e siècle, p. 201-209).

Comment ! vous n'en avez donc pas encore assez des ruines 600
 d'aujourd'hui ! Faut-il que toute la ville y passe ? [304] Eh par-
 dieu ! que le diable en personne vienne construire le Chemin
 de fer du Nord, et laissez-le faire. Les habitants seuls de Cham-
 plain y trouveraient à redire¹⁴ : pour moi, quoique le diable 605
 soit mon plus grand ennemi, je n'aurais pas d'objection à
 prendre de lui *un sous-contrat*.

Finissons-en une fois pour toutes.

L'exécution du Chemin de fer du Nord est maintenant 610
 entre les mains d'un homme qui offre des garanties sérieuses ;
 pour assurer cette exécution, le gouvernement a fait des sac-
 rifices réels, de nature à satisfaire les capitalistes les plus exi-
 geants. Entendons-nous, entendons-nous pour seconder cette
 œuvre ; ajoutons tout le poids et tout l'élan du patriotisme à
 l'action du gouvernement et même aux calculs intéressés. On 615
 n'obtiendra jamais qu'un entrepreneur, fût-ce même sir Hugh
 Allan¹⁵, cet homme désintéressé au point de donner en pure
 perte 350,000 dollars¹⁶, s'offre en sacrifice sur l'autel de la
 patrie et nous fasse des chemins de fer qui le ruinent. Sachons
 donc être contents et satisfaits quand nous avons un entrepre- 620
 neur qui remplit toutes les conditions désirables et qui, déjà, a
 donné pour cent cinquante mille dollars de contrats et sous-

606 un *sous-contrat*. <romain> Finissons-en 618 patrie, et 621
 pour \$150,000 de

14. Tous les comtés de la rive nord, à l'exception de l'Assomption et de Champlain, apportèrent un appui financier à la Compagnie de la Rive Nord. L'opposition au projet s'était révélée particulièrement virulente dans Champlain, seul comté à avoir élu un député *programmiste* – ultramontain – aux élections de 1871. Voir M. Hamelin, *les Premières années du parlementarisme québécois (1867-1878)*, p. 196-197.

15. D'origine écossaise (né à Saltcoats en 1810), installé à Montréal en 1826, issu d'une famille riche engagée dans le commerce maritime, Hugh Allan allait devenir dès les années 1840 – en partie grâce au capital familial – un des hommes d'affaires les plus influents de Montréal. Antiannexionniste, hostile au libre-échange avec les États-Unis, il fut l'un des principaux inspirateurs de la politique protectionniste de Macdonald quand les conservateurs reprirent le pouvoir en 1878 à Ottawa. Selon ses biographies, il entretenait des relations amicales avec des membres très en vue du clergé canadien-français, dont M^{gr} Lafleche et le curé Labelle (voir *DBC*, t. XI, p. 5-17).

16. Il aurait versé quelque quatre cent mille dollars au Parti conservateur lors de la campagne fédérale de 1872, dans l'espoir d'obtenir le contrat du chemin de fer du Pacifique (voir *DBC*, t. XI, art. cité, p. 13).

contrats. Il me semble que c'est aller assez rondement en be-
sogne et, qu'à moins d'être résolu à s'ensevelir sous les ruines
de sa ville, on ne peut en demander davantage en si peu de
625 temps.

Sachons voir un heureux prélude dans ce commencement,
et ayons confiance pour le reste. Si notre confiance est encore
une fois trompée, eh bien ! nous n'aurons plus qu'à remettre
notre cause à Dieu et à en appeler aux puissances célestes pour
630 faire ce qu'il semble qu'aucune puissance humaine ne peut
accomplir.

622 besogne, et

628 trompée, *et bien*

629 Dieu, et

[11]
POÉSIE

LE PETIT CAP¹

[305] **S**ept hivers ont passé sur la grève déserte
Du vieux cap solitaire où je venais rêver. 5
Là, sous la pierre inerte,
Sous les sapins ombreux où le vent vient jeter
Les murmures du soir ; sous la mousse endormie
Qui pend comme un long crêpe aux flancs du roc brisé,
Mon âme est enfouie 10
Comme sous la forêt un rameau desséché.

J'erre depuis sept ans comme un flot sur la plage
Arrive, puis repart, poussé, puis repoussé,
Retournant à l'abîme et par lui rejeté,
Pour moi pas de rivage 15
Où reposer mon cœur ; je vais, quoique abattu,
[306] Brisé, je marche encor ; si parfois je m'arrête,
Je ne vois à mes pieds qu'une rive muette
Près d'un port inconnu.

VARIANTES : « À Tadoussac », *l'Événement*, 24 juillet 1871, p. 1-2,

1 À Tadoussac <voir Appendice II, p. 427-428> 7 jeter / Ses murmures
du soir, sous 13 repoussé, / Pour

1. Hector Fabre, fondateur de *l'Événement* (1867), intervint personnellement en faveur de la publication du « Petit cap » : « Mon cher Levasseur, Il ne faut jamais refuser à un amoureux la consolation de publier ses vers. Ainsi publiez les vers de Buies en ayant soin de relire l'épreuve avec le Père Savard. [...] Vous enverrez 3 Nos. de *l'Événement* qui contiendra les vers à Buies, Rivière-du-Loup (en bas) Poste restante » (ASQ, ms. 759, s. d.).

20 Le fardeau pèse en vain sur mon âme accablée,
 Je n'incline pas plus vers la terre glacée
 Où m'aspire l'oubli.
 Ma vie est un désert où souffle un vent aride,
 Sans éveiller d'échos... mon cœur est dans le vide
 25 Et le vide est en lui.

*

Je porte mon néant ; mon tombeau, c'est moi-même ;
 Et l'ombre du sépulcre est comme un diadème
 Qui m'entoure vivant ;
 Tel un arbre flétri sous les coups de l'orage
 30 Se prépare un linceul de son propre feuillage,
 À sa mort survivant !
 Ô rêves d'autrefois ! ô mes jeunes années !
 Dans le flot éternel qui donc vous a poussées
 Si loin de mon regard ?
 35 Oh ! revenez vers moi, qu'un instant mon cœur s'ouvre
 Que j'écarte un seul jour le deuil qui vous recouvre
 Avant qu'il soit trop tard !

*

[307] Venez, mes souvenirs, que je vous voie encore,
 Passez devant mes yeux comme la fraîche aurore
 40 Qui devrait mes vingt ans.
 Passez, souffles ardents où flottaient les ivresses
 De mes jours enchantés, et qui de vos caresses
 Attendrissiez le temps.
 Quel accent triste et doux sort de la nuit tombante ?
 45 Est-ce le bois qui pleure en courbant ses rameaux ?
 Ou les échos du soir qui glissent sur les eaux
 Avec l'ombre rêvante ?.....

26 néant, mon tombeau c'est moi-même, / Et 30 feuillage / À 32
 années ? / Dans 37 tard ? / Venez 40 ans ! / Passez 43 temps ! /
 Quel 44 doux vient frapper mon oreille ? / Est-ce 45 rameaux ? / Est-ce le
 cri de l'hirondelle / Se mêlant aux soupirs de la vague expirante, / Ou

Non, je suis seul, hélas ! le sentier frissonnant
 Ne rend plus de ses pas le fugitif murmure.
 Je reviens seul, errant, 50
 Avec le souvenir, vivante sépulture,
 Où le bonheur s'engouffre en laissant le regret,
 Semblable à ce reflet
 Qu'agite le soleil sur une feuille morte,
 Et qui la suit au loin dans le vent qui l'emporte. 55

[308] Son parfum vole encor parmi les noirs rochers,
 J'entends gémir sa voix au sein des flots amers
 Et son souffle qui passe, et l'oiseau sur la branche
 Qui chante ses douleurs.
 Et la brise, en fuyant sur l'herbe qui se penche, 60
 Y recueille ses pleurs.

Que j'étais jeune alors ! le temps n'avait pas d'aile ;
 Sans vieillir je vivais, et la nuit et le jour
 Lorsque j'étais près d'elle,
 Se confondaient ensemble, et c'était un amour 65
 Qui toujours renaissait ; je vivais dans un rêve,
 Oublieux de cette heure où tout songe s'achève,
 Le mien était trop beau !
 Soudain je m'éveillai, j'étais près d'un tombeau !

Elle est morte, emportant mon rêve dans son âme, 70
 Le destin prit son souffle à ma lèvre flottant
 Comme un baiser de flamme,
 Je la tenais encore !..... et son œil expirant
 [309] S'éteignait dans le mien ; elle n'eut qu'un instant

Pour mourir, et qu'un jour pour aimer et le dire, 75
 Comme la fleur naissante au vent qui la déchire
 S'effeuille sans effort,
 Elle effeuilla sa vie au souffle de la mort.

Tadoussac, 10 août 1871

48 seul hélas 50 errant / Avec 56 rochers / *Et la brise, en fuyant sur
 l'herbe qui se penche, / Y recueille ses pleurs, / J'entends* 59 douleurs. / *Que*
 62 d'aile, / Sans 63 jour, / *Lorsque* 66 rêve / *Oublieux* 70 morte !
 emportant 71 lèvre *flottante* / *Comme* 74 n'eut pour mourir / *Qu'un ins-*
 tant, et 78 Elle *effeuille* sa vie au souffle de la mort ! // A. Buïes

[12]
LE PRÉJUGÉ¹

[311] **V**oici le roi de l'univers. Devant lui tous les fronts s'inclinent. Souverains de tous les pays, chapeau bas ! voici votre maître à tous ; c'est le roi des rois, le seigneur des seigneurs. Justice, lois, institutions, tout cela passe ou change avec le temps, les mœurs ou les pays : lui seul, le préjugé, est universel, toujours absurde, souvent odieux, mais impérissable. Il y a bien quelque chose, comme le bon sens, pour lequel les hommes ont un culte idéal, qu'ils invoquent à chaque instant, mais, dans la pratique, ils n'en tiennent aucun compte.

Le préjugé ne connaît aucun obstacle, aucune résistance, aucune froideur ; les plus sages et les plus vertueux des hommes lui obéissent ; il a plus de prix que tous les liens, que tous les devoirs. C'est qu'il n'existe rien au monde, parmi toutes les choses qui portent des noms chers et vénérés, d'aussi profondément humain, je veux dire d'aussi contradictoire, d'aussi capricieux, d'aussi égoïste, d'aussi déraisonnable, d'aussi despotique que le préjugé. Il est le résumé de toutes les petites, de toutes les hypocrisies et de toutes les lâchetés, et voilà pourquoi il l'emporte sur les conseils de la raison, du devoir et du sentiment.

[312] Anomalie, contresens, dérèglement monstrueux, d'où vient qu'il est irrésistible ? Comment naît-il ? quelle est sa raison d'être et surtout de durer ? Pourquoi, lorsque la vérité est si facile, si accessible, à la portée de tous, pourquoi, lorsque le bon sens serait si commode, a-t-on recours à ce tissu de fictions,

1. Nous n'avons pu retrouver la version originale de cette chronique.

d'inégalités et d'injustices qui constituent le fond de toutes les sociétés humaines ? Pourquoi, lorsque la pente naturelle s'offre d'elle-même, ouverte devant tous, sûre et facile, préfère-t-on prendre mille détours, s'égarer dans toute espèce de sentiers épineux et pleins d'embûches ? C'est que l'homme, ce petit sot ridicule, ce fat incorrigible, veut toujours faire exception. Suivre la loi naturelle, ce serait être comme tout le monde devrait être, et il suffit que tout le monde doive être ainsi pour que personne ne le veuille.

Sortir du commun, c'est là la source de tous les travers, de tous les ridicules, disons le mot, de tous les préjugés. D'un homme seul, le préjugé gagne souvent un groupe, une classe, un peuple, un pays, des pays tout entiers. De là viennent une foule d'usages, de manières de faire, de juger, de se conduire, qui sont aussi détestables qu'insensés. Eh bien ! le croirait-on ? Sans toutes ces bêtises, érigées en autant de maximes sociales, en code d'habitudes et de rapports mutuels, l'homme ne serait pas gouvernable.

*

C'est la convention qui est la règle commune. On la met en axiome, en proverbe, et, une fois devenue proverbe, qui oserait l'attaquer ? Un proverbe ! n'est-ce pas le résumé en quelques mots de la sagesse et de l'expérience des nations ? Ce qu'on prend la peine de formuler avec une concision et une netteté dogmatiques, ce qui se transmet de bouche en bouche et d'âge en âge pendant des siècles, ce qui semble faire partie du fonds de vérités élémentaires commun aux hommes de tous les pays, les plus distants comme les plus différents entre eux, évidemment cela est incontestable, fondé en droit et en raison, appuyé de l'assentiment de tous. Il est convenu qu'il n'y a plus à en discuter, de même que de ces bonnes expériences physiques qui, répétées dans des lieux et des temps divers, produisent toujours les mêmes résultats.

Hélas ! et dire que ce sont précisément les choses les plus anciennes, les mieux établies, qui sont presque toujours les plus fausses et souvent les plus injustes. Montrez-moi une grosse erreur, quelque grande iniquité, et je vous dirai qu'elle a l'âge du genre humain. C'est la vérité qui est récente ; et la vérité, chose très-claire, très-évidente, très-facile à découvrir pour des

êtres qui sauraient conduire leur raison, devient introuvable par l'homme, si ce n'est à force d'études et de labeurs. C'est sa simplicité même qui la rend difficile à établir ; il y a tant de choses insensées et injustes, qui sont nécessaires, que le pauvre bon sens ne peut plus se faire une place.

*

Avant que les hommes se fussent décidés, il n'y a guère plus de trois siècles, à diriger l'étude scientifique par la méthode et par l'expérience renouvelée sur la matière, le préjugé avait envahi jusqu'à la science même.

[314] La recherche assidue de la cause, l'examen persistant du fait semblaient être trop audacieux pour l'homme. Il devait s'incliner devant un pouvoir supérieur sans chercher à comprendre les lois qu'il avait établies, comme si elles étaient en dehors de son atteinte. Une nuit noire enveloppait le monde qui s'en rapportait au préjugé, c'est-à-dire à l'erreur érigée en doctrine. Il était convenu que le soleil tournait et non pas la terre ; il était convenu qu'il ne fallait pas disséquer un cadavre, et de même, dans toutes les branches possibles des connaissances humaines. L'expérience semblait interdite comme une profanation de la nature. C'était le secret de Dieu et l'homme n'y devait pas pénétrer. On ne savait rien de la chimie et la physique était pleine de tâtonnements puérils ; la géologie était encore à naître, et personne n'eût même osé soupçonner la paléontologie qui a refait des mondes disparus.

Il en était de même dans l'ordre moral. L'histoire n'était guère qu'une suite de fictions et de légendes, et les plus ridicules récits étaient admis sur la foi d'auteurs qui se copiaient les uns les autres. On suivait dans cette branche importante les mêmes errements que dans le reste : dès qu'une chose était affirmée et écrite, elle prenait cours et personne ne se fût avisé de la contester. De là tant d'absurdités régnantes. Mais vint la critique, qui apporta dans l'histoire la méthode scientifique ; elle y introduisit l'expérience, sans se soucier de la croyance générale et des opinions reçues ; elle analysa le fait, le plaça en face des témoignages indépendants, l'étudia sur les lieux, appela à son secours la lumière des probabilités et des circonstances environnantes ; elle le confronta avec la raison, et, non rassurée encore, elle s'aïda de toutes les découvertes [315] de la science. Ce fut comme une révélation, et l'histoire légendaire de s'enfuir avec

un cortège énorme d'enfantillages, qui avaient été jusqu'alors autant de choses reconnues, incontestées et incontestables.

*

Lorsque le grand Bacon, fatigué des incertitudes et des incohérences grossières au milieu desquelles se traînait péniblement la science, affirma qu'elle n'avancerait à rien sans la méthode et sans soumettre la nature entière à une expérience illimitée ; lorsque Newton, se plaçant résolument en face d'un simple fait, peut-être le plus ordinaire d'entre tous, eut l'audace d'en rechercher la cause et qu'il y découvrit la grande loi universelle, celle de l'attraction ; lorsque Galilée, faisant, aussi lui, de l'expérience indépendante des textes et du préjugé commun, trouva la marche de notre planète en arrêtant pour toujours le soleil, ils ne savaient peut-être pas, tous ces grands hommes, qu'ils enfantait un monde infini, qu'ils donnaient naissance à une humanité nouvelle pour qui le merveilleux et la fiction, c'est-à-dire le préjugé dans la science, allaient disparaître pour toujours ; ils ne savaient pas quelle impulsion ils donnaient tout à coup à l'homme lancé librement dans l'immensité, pouvant fouiller à son gré tous les mystères de la nature. Ils avaient révélé une loi ; cette loi appliquée a fait découvrir un monde de choses qui épouvantent l'imagination : ainsi, le soleil, que l'on regardait comme le satellite de la terre et qui est douze cent mille fois plus gros qu'elle, le soleil, avec son énorme cortège de planètes, dont une, Uranus, roule à 732 millions [316] de lieues de lui, sans compter les comètes qui se meuvent aussi dans sa sphère d'attraction et qui mettent des siècles à parcourir leur orbite (celle de 1680 n'achève sa révolution qu'au bout de 88 siècles et s'éloigne à trente-deux milliards de lieues), eh bien ! le soleil, avec tout son système qui nous apparaît à nous, pauvres humains, l'immensité même, n'occupe qu'un tout petit coin de l'espace ; il n'est rien en comparaison d'une multitude infinie d'autres astres tous des milliers et des millions de fois plus grands que lui et dont la lumière, celle de certaines nébuleuses par exemple, mettrait, en parcourant 77 mille lieues par seconde, cinq millions d'années à parvenir jusqu'à nous !.....

Pour révéler à l'homme un pareil infini, pour lui faire comprendre et admirer la création, pour donner une idée exacte de la puissance et de l'immensité de Dieu, on voit qu'il valait bien la peine de détruire quelques préjugés, de placer la

science dans la voie véritable et de lui donner ensuite libre carrière.

*

Depuis lors, il est tombé une foule de choses, et l'échafaudage de puérités arrogantes sur lequel la plupart des sociétés se basaient, a été ébranlé de toutes parts. Les peuples, encore à l'état d'enfance, quoique les arts et les lettres eussent brillé d'un vif éclat chez quelques-uns d'entre eux – l'âge mûr de l'humanité étant celui de la science – les peuples, dis-je, avaient besoin du merveilleux pour être dirigés et contenus ; ils ne se fussent soumis à aucune loi purement humaine ; aussi les législateurs et les [317] souverains se donnaient-ils presque tous une origine divine ; les uns, même, se disaient fils de dieux et l'obéissance qu'ils réclamaient tenait du culte ; d'autres prétendaient simplement exercer leur autorité en vertu d'un droit divin, d'une délégation directe de la divinité qui avait fait choix pour chaque peuple d'un homme unique et lui avait départi, à lui et à ses descendants, la possession absolue et éternelle de ce peuple.

*

Il ne reste plus rien aujourd'hui de ces tristes enfantillages qui ont coûté tant de larmes et de sang à bien des peuples ; et le préjugé, banni de la science, de la philosophie et de l'histoire, s'est réfugié dans les mœurs, dans les habitudes, dans les goûts, dans la conduite, gardant encore un empire considérable dans les lois. Son domaine est partout dans les actes de la vie et dans les usages de chaque peuple, et tant que les hommes auront de l'imagination, le préjugé sera souverain. Sans lui, que de choses déraisonnables, mais charmantes, que d'absurdités délicieuses disparaîtraient ! C'est à lui qu'on doit la plus grande quantité de poésie qui reste encore à la pauvre humanité : c'est à lui qu'on doit bien des héroïsmes et bien des dévouements qui font sourire la raison, mais qui exaltent et embrasent le cœur. Toutes les sublimes folies, qui produisent souvent de très-grandes choses, viennent du préjugé, et c'est pour cela qu'il se maintient, malgré tout le mal qu'il a pu faire en revanche.

Le préjugé, c'est l'illusion ; de là son charme, de là sa [318] vertu, de là son empire universel. Il est plus nombreux que les sables de la mer, attendu qu'il se multiplie dans chaque homme qui est un membre de la postérité d'Abraham. Aussi, comment

passer en revue cette armée innombrable ? Il y a quelques préjugés pourtant que j'aimerais bien à attaquer de front, là, de suite, hardiment, puisque nous y sommes, et parce qu'ils sont bêtes, raison de plus pour être tout-puissants :

« Il faut toujours prendre un juste milieu dans les choses », disent... toute espèce de gens. Ah ! et indiquez-moi, s'il vous plaît, où vous en arriverez avec cela. La vérité est absolue ; elle ne comporte pas de juste milieu, elle est à l'un ou à l'autre des extrêmes ; tout le reste n'est que tolérance et convention. Pour vous former une idée exacte, une opinion que vous croyez saine, entre deux opinions diamétralement opposées, vous prenez un juste milieu ! Vraiment, ceci dépasse toute sottise ! De ces deux opinions, à coup sûr, l'une est juste et basée sur le fait tel qu'il s'est réellement passé. Votre juste milieu, tout arbitraire, tout idéal, n'est basé sur rien. Que diriez-vous d'un homme qui, placé entre deux chemins dont l'un mène directement à l'endroit où il veut se rendre, et dont l'autre conduit exactement à l'opposé, prendrait un troisième chemin entre les deux afin d'arriver plus sûrement ? C'est là le juste milieu, la plus sottise erreur qui ait jamais été imaginée, et l'une des plus dangereuses surtout, parce qu'elle se présente avec un caractère de modération et de conciliation qui attire et en impose. Le tout, dans la vie, est de savoir lequel des deux chemins mène au but qu'on veut atteindre ; pour cela, il faut bien des recherches, bien des obstacles renversés avant que l'évidence [319] éclate ; mais on arrive presque toujours en se servant de sa raison, tandis que, par le juste milieu, on n'arrive jamais à rien.

Cet axiome, cependant, tout stupide qu'il est, a la prétention d'être sage ; être sage, c'est-à-dire être ni l'un ni l'autre. Il est surtout en grand honneur parmi nous, peuple de gens modérés, s'il en est. Et en quoi, je vous prie, le milieu est-il plus juste que les extrêmes ? Je voudrais bien savoir comment, flottant entre deux erreurs, je les rectifierais et je trouverais la vérité en me plaçant exactement entre elles deux. Ayez horreur du juste milieu comme de l'eau tiède ; soyez extrêmes ; il vaut mieux être complètement dans l'erreur que de traiter la vérité comme si elle se partageait. Ceux qui la traitent ainsi ne l'aiment pas, ne la cherchent pas, et ne peuvent ni la trouver ni la défendre.

Il y a un autre préjugé passablement ridicule et injuste, familier surtout aux gens de collège, ce qui n'empêche pas qu'il se répande aussi beaucoup dans le monde : « Un tel a beaucoup d'esprit, ou d'imagination, ou de mémoire, donc il n'a pas de jugement. »

Cette manière d'exclure la raison chez les hommes brillants me paraît un peu péremptoire. Parce que vous avez des dons agréables, il faut absolument que vous n'en ayez aucun de sérieux ! C'est bizarre et c'est prétentieux que de vouloir réformer ainsi l'œuvre de la création. Je ne sache pas, pour moi, que les facultés de l'esprit s'excluent entre elles, je ne vois pas qu'un homme d'un bon juge[320]ment soit fatalement lourd et obtus, ni qu'un autre, ayant l'esprit, l'imagination ou la mémoire en partage, soit un écervelé, un exalté, et qu'on ne puisse reposer aucune foi dans son bon sens. Il en est ainsi cependant, et vous vous trouverez invariablement victime de l'une ou de l'autre défiance, suivant que vous avez l'un ou l'autre de ces dons.

Je m'arrête ici dès le commencement de cette revue des travers humains, pour ne pas me laisser entraîner sur une pente sans fin. Que de choses il y aurait à dire sur les préjugés de race, de secte, de classe !..... etc..... Beaucoup, beaucoup de choses... pour et contre : car si les préjugés sont des écarts de la raison, certaines conditions sociales étant données, ces écarts sont nécessaires, légitimes, louables même. Sans eux, les hommes ne s'attacheraient ni ne se dévoueraient à rien ; il n'y aurait plus ni patriotisme, ni conviction, ni amour, la plupart des vertus mêmes disparaîtraient, et l'humanité serait tirée au cordeau, scientifiquement dressée, mais tout prestige, toute illusion, tout charme en seraient bannis. Saint Paul disait : « Il est nécessaire qu'il y ait des hérésies », de même pouvons-nous dire : « Il est nécessaire qu'il y ait des préjugés. » Bien des erreurs sont douces et chères ; et bien des travers, bien des ridicules apportent plus de joies et de consolations au pauvre genre humain qu'ils ne lui causent de souci.

Tant que nous ne serons pas parfaits, ayons des préjugés ; mais efforçons-nous de les borner exclusivement au domaine des mœurs, des usages, des habitudes, et bannissons-les de celui de l'intelligence ; attaquons surtout ceux qui se parent de la raison elle-même pour la défigurer et défions-nous bien des proverbes.

[13]
QUELQUES PENSÉES¹

[321] **P**ourquoi voit-on tant de bassesses tous les jours et qui peut rabaisser ainsi le caractère des hommes ? C'est la faiblesse de penser que les autres sont meilleurs que nous-mêmes et de croire leur estime au-dessus de notre mérite. C'est la lâcheté de vouloir paraître non pas ce que nous sommes, mais ce que d'autres veulent que nous soyons, nous effaçant ainsi sans cesse au point de nous croire indignes du bien même que nous faisons.

Ce n'est pas notre propre fonds que nous cultivons, ce sont les jugements d'autrui ; ce sont ses erreurs, ce sont ses préjugés, ses jalousies et ses envies.

Nous n'avons plus même de vertus qui soient à nous en propre et nous ne voulons que celles qu'on nous reconnaît ou qu'on nous prête.

Le propre du respect humain, c'est de vouloir paraître vertueux au prix de la vertu elle-même. Il faut qu'on soit loué, et dès lors on se croit homme de bien ; mais ce ne sont pas les hommes qui font la vertu, c'est la vertu qui fait les hommes.

*

[322] Un peuple est toujours jeune tant qu'il conserve l'esprit de progrès. L'homme qui est sur le retour de l'âge s'affaiblit de jour en jour ; mais les peuples, qui se composent de générations, se renouvellent sans cesse. Seules, les nations qui interdisent la critique sur les choses qui les intéressent le plus,

1. Nous n'avons pu retrouver la version originale de cette chronique.

comme la religion, le gouvernement et les lois, ne peuvent échapper à la décadence.

Il se peut qu'un peuple diminue ou s'efface, mais il se retrouve toujours plus tard chez le peuple qui lui succède et qui fait une étape de plus en avant.

C'est nous qui sommes les vieux, et ce sont les anciens qui étaient les jeunes. Il ne faut pas se renfermer dans le sens de nation, mais se mettre au point de vue de l'humanité, pour être dans le vrai.

*

Sylla fit voir aux Romains qui commençaient à être énervés tout ce que peut faire celui qui ose. Plus tard, Auguste montra aux Romains devenus esclaves tout ce qu'on peut faire sans rien oser.

Quand on veut établir la tyrannie, c'est du peuple qu'on se sert. On a toujours vu les ambitieux commencer par attaquer ou par corrompre les lois établies dans les États qui ont perdu leur liberté ; puis plonger le peuple dans une licence sans bornes, état qui ne peut durer à cause de son excès même ; et comme on ne peut rendre à un peuple corrompu le respect des lois, il n'y a plus que la tyrannie qui puisse faire cesser la licence.

La Liberté consiste dans le pouvoir de faire tout ce qu'autorisent les lois qui ne peuvent avoir d'autre but que de la garantir. Dans les États asiatiques, les lois semblent [323] destinées à fortifier le despotisme ; c'est pourquoi elles y sont si peu respectées. On y voit un pouvoir qui peut tout entreprendre, et un troupeau d'hommes qui ne peut jamais assez s'abaisser. Nul pouvoir intermédiaire pour protéger les uns et pour réprimer l'autre. En effet, si vous ne savez pas employer le seul moyen propre à vous défendre, si vous n'avez jamais connu l'exercice des lois, vous n'êtes bons qu'à servir.

C'est le respect *aveugle* de l'autorité qui fait le soutien et la force du despotisme. On n'ose contester ce qui est établi depuis si longtemps : l'usurpation, l'arbitraire, les excès de tout genre deviennent des droits ; car le despotisme ne peut se soutenir sans créer toute espèce d'abus, sans violenter la pensée, les instincts, sans diriger sans cesse les hommes vers l'obscurcis-

sement et sans porter incessamment la corruption dans les mœurs ; il l'engendre comme l'eau stagnante produit la boue.

*

Le mobile des progrès modernes, c'est la liberté individuelle. Cette liberté, sans les associations, est inféconde. Les associations, sans la liberté, sont des engins de tyrannie.

*

Les républiques ont besoin de progrès et d'activité continus ; car rien n'est ardent comme les passions des hommes libres. La liberté est comme le volcan qui se consume lui-même quand il ne peut éclater au-dehors.

[324] Les sciences positives naissent des rapports qu'il y a entre les choses ; c'est parce que ces rapports sont absolus que les sciences positives présentent un objet sûr à étudier.

*

L'espace étant infini, la durée doit l'être. L'un implique nécessairement l'autre. On ne conçoit pas un espace qui n'a pas de bornes sans une durée corrélative qui s'étend à tout ce qu'il renferme.

*

La vie ne se mesure pas au nombre de jours qu'on a vécus, car cela, ce n'est rien, rien, mais à la quantité et à la valeur des choses qu'on a faites.

*

Ce qui est divin ne peut se démontrer par des moyens humains ; cela s'impose, éclate par l'évidence. Dieu se manifeste et ne se démontre pas. Si l'on pouvait le discuter, il n'existerait plus.

*

La marche lente du progrès est sans doute celle qui convient le mieux, car les intérêts qu'elle blesse ne sont que passagers et se confondent bientôt dans les résultats généraux. Il en coûte trop de détruire brusquement tout un système ; les révolutions violentes ne peuvent naître qu'à la suite de nécessités impérieuses trop longtemps méconnues.

[14]
LE DERNIER MOT¹

31 décembre 1874.

[325] **L**orsque je fis mes adieux à l'année « 73 », je ne savais pas que cet adieu dût commencer un volume et bien des mois encore après, j'étais loin d'y penser. C'était par une nuit douce, étoilée, mélancolique. J'étais rentré bien tard dans ma chambre solitaire, après avoir essayé en vain de secouer un pressentiment sinistre qui m'étreignait comme l'angoisse serre le cœur au sentiment d'un danger invisible, mais qui plane sur soi, qui enveloppe et menace de toutes parts. Je ne savais si c'était la mort ou quelque chose de pis qui s'avavançait avec cette nouvelle année dont je franchissais tant à regret le seuil ; au prix de toutes les joies à venir, j'aurais voulu arrêter le temps ; j'attendais avec épouvante la première heure de « 74 » comme on regarde venir, dans un navire sans défense, un orage plein de ténèbres.

Et maintenant, voilà que cette année tant redoutée a déjà disparu ! Que reste-t-il de ce souffle qui a passé dans l'infini de la durée ? Pas la plus petite trace, pas même un souvenir, puisque les hommes sont tout entiers à l'année nouvelle. On croit vivre, on compte pour quelque chose cette miette du temps qui est donnée à notre globe, l'un [326] des plus petits parmi les milliards d'astres qui peuplent l'espace ; dans sa prétention enfantine, l'homme a divisé cet atome en années, en mois, en

1. Nous n'avons pu retrouver la version originale de cette chronique qui rappelle « Chronique d'outre-tombe » (*Chroniques I*, p. 389-396).

jours, en heures et jusqu'en secondes, comme si la vie tout entière de l'humanité était seulement une seconde même pour le reste du temps !

Sait-on bien ce que c'est que notre histoire ? Soixante siècles ! Prenez soixante hommes qui ont vécu chacun cent ans, et chaque siècle en produit d'assez nombreux, mettez-les côte à côte et vous aurez là toute l'humanité ; à un bout, « 75 » ; à l'autre bout, Adam et le paradis terrestre. L'homme d'aujourd'hui, l'homme moderne qui croit en savoir long, parce qu'il a trouvé la vapeur, l'électricité, le para-foudre et quelques secrets des autres mondes, pourrait parler au père commun de tous les hommes ; un espace de soixante-quinze pieds seulement l'en séparerait, en donnant au buste de chaque homme une moyenne d'un pied et quart. Adam entendrait la voix du dernier centenaire et chacun d'eux aurait vu la soixantième partie de tout ce qui s'est passé dans le monde !

Qu'auraient-ils à se dire ? Résumez toute l'histoire et voyez si cela vaut la peine d'être raconté. Des folies, des guerres, des massacres, des impostures puérides et séculaires imposées à l'imagination effrayée, des persécutions, des atrocités de toute nature, la haine continuelle, toutes les plus mauvaises passions à peine mitigées par quelques correctifs, s'il est vrai que nos vertus elles-mêmes sont faites de vices et de bassesses, si l'orgueil joint à l'avarice engendre l'ambition, si l'amour vient de la concupiscence, si l'amitié naît de l'égoïsme, si la prudence vient de la peur, et si la folie ou l'arrogance enfantent le courage.

[327] Maintenant, combien d'hommes en chaque siècle ont été les flambeaux de l'humanité, l'ont dirigée dans une voie sûre, portée vers de nouvelles connaissances, ont agrandi et éclairé ses horizons ? Comptez-les. Reportez ensuite vos yeux sur cette masse confuse, épaisse, énorme, qui se débat dans les ténèbres de la vie, en augmentant tous les siècles par dizaines de millions, et voyez tout ce qui reste à faire et qu'on aurait fait si l'homme n'était pas le triste jouet de toutes les erreurs et de toutes les petitesesses.

Et cependant on s'agite, on prépare, on dispose à l'avance, à l'avance ! quel mot illusoire ! on se bat, on se tue, on aime, on espère. Quoi ! est-ce que l'homme a le temps d'espérer ? Entre la conception du vœu et l'instant de sa réalisation, qu'est-ce qui s'écoule et cela vaut-il la peine d'être compté ? On avance

péniblement, douloureusement. Chaque conquête de la science est débattue, contestée, repoussée souvent et condamnée. On ne peut faire un pas de l'avant sans des luttes mortelles, et ainsi, en supposant que l'homme, par des transformations multipliées indéfiniment, arrive à la perfection, ce ne serait qu'au prix d'une souffrance incessante.

*

Voilà notre lot. Il faut le prendre et vivre. Vivre ! que dis-je là ? Eh quoi ! nous mourons à toute heure, à chaque instant de ce que nous appelons la vie. L'homme commence à mourir du moment où il naît à la lumière ; chaque jour, il perd quelque chose de lui-même et chaque instant est une souffrance, souvent inconsciente, mais toujours réelle, qui hâte pour lui l'heure solennelle où il doit devenir un être tout différent, tout nouveau. Il lui suffit de sept années pour se renouveler entièrement, après quoi il ne reste plus une seule fibre, une seule molécule de ce qui constituait auparavant son organisme. À chaque instant il a perdu et gagné de la matière ; pas une seconde de la vie où il ait été absolument lui-même, si ce n'est par la pensée, par la conscience individuelle qui le sépare du reste des hommes.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est que la pensée ? C'est la seule chose grande qu'il y ait en nous. Par la pensée l'homme est au-dessus et plus grand que tous les mondes réunis, et il y en a des milliards de milliards auprès desquels la terre n'est pas même comme un grain de sable. Par la pensée l'homme embrasse en un instant tous les astres qui parcourent des millions de lieues par seconde dans l'univers infini. Si l'immensité n'a pas de bornes, il n'en existe pas non plus pour la pensée humaine qui la conçoit et qui peut s'élever à toutes les hauteurs, se répandre dans toute l'étendue. Que dans un être qui n'est rien, il y ait une chose qui soit plus grande que tout ce qui existe, voilà la merveille ! On reste confondu, éperdu, devant l'inanité de tout le reste.

Sait-on bien qu'il meurt par semaine trente-cinq millions de créatures humaines ? Calculez le total que cela fait au bout de trois cent soixante jours, et voyez la folie des hommes qui saluent la nouvelle année. Le tour de chacun viendra, et ce qui serait risible si ce n'était lugubre, c'est le mal que chacun se donne pour échapper à ce qui est inévitable. Tout passe, et

l'immortalité même du génie repose sur la plus fragile des bases, sur le souvenir des [329] hommes. Cinquante, cent hommes de génie ne sont rien, parce que le torrent du temps passe et emporte tout.

Alexandre, Platon, Cicéron, César sont morts, il y a déjà vingt siècles et plus. Ces hommes-là en général vivent moins longtemps que les autres, mais ils vivent plus longtemps après leur mort. Qu'est-ce qui fait les hommes grands ? C'est le souvenir plus long qu'ils laissent ; ils prennent plus de place dans le vide. On mesure et on pèse le crâne de chacun d'eux ; il contient plus de poussière que celui de la plupart des humains ; cet excédent de poussière fait l'immortalité.

Diogène fut le plus sage des hommes. « Je ne demande qu'une chose, disait-il à Alexandre, c'est que tu t'ôtes de devant mon soleil. » Et ce philosophe chrétien à un grand empereur : « De tout ce que vous m'offrez, je ne désire qu'une chose, le salut de votre âme. » Ces deux hommes comprenaient que tout est rien.

*

Ah ! penser, espérer, aimer, dévouer toute sa vie à un objet ou à une affection, jeter les germes de choses qui dureront des siècles, avoir des aspirations infinies, rêver constamment des cieux, de l'éternité, de l'immensité, quand on est un pauvre petit être qui ne peut seulement pas s'élever à un pied de terre, sentir le monde comme trop petit pour le bonheur qu'on peut avoir dans une minute de ravissement, avoir des désirs qui, réalisés, feraient de chaque homme un dieu éternel, omniscient, omnipotent ; tout concevoir, tout embrasser, tout vouloir, tout espérer, et savoir [330] qu'un jour on sera sous six pieds de terre, pourrissant, et de sa mort même donnant la vie à des milliers de vers hideux..... Allez donc maintenant, tristes mortels, allez vous embrasser, vous serrer l'un à l'autre les mains, vous faire tous les souhaits possibles de succès, de félicité et de longue vie..... malheureux ! vous avez déjà sur les traits les reflets anticipés de la tombe. Vous faites un jour d'allégresse, de bruit, de mouvement animé et joyeux de celui-là même qui devrait être un jour de regrets et de tristesse. Tous ces dehors de fête, toutes ces réjouissances par lesquels on salue le nouvel an ne sont qu'une lamentable imposture : chacun, en effet, a perdu là une année, une année qu'il ne retrouvera jamais, dont

le deuil est éternel, et que gagne-t-il ? que peut-il attendre ? Ce complaisant mensonge ne saurait attendrir le temps, et l'on a beau parer un jour la vieillesse qui s'avance, il lui reste trois cent soixante-quatre jours pour faire son œuvre et pour détruire tous les souhaits, toutes les illusions qui l'ont saluée à son aurore.

L'année qui vient de finir est pavée de jeunes tombes encore à peine fermées, et les fleurs qu'on eût déposées peut-être au jour de l'an sur des fronts pleins de fraîcheur et d'espérance, on va les mettre tristement sur des linceuls ! Ah, oui, certes ! pour beaucoup de ceux et de celles qui ne sont plus, on n'eût jamais songé à faire des souhaits ; ils semblaient porter une vie pleine de force autant que de jeunesse et pouvoir tout attendre de l'avenir. La mort elle-même ne se doutait pas de ce qu'elle allait accomplir ; elle n'avait pas marqué d'avance ces victimes égarées sur son chemin ; sa moisson de têtes blanchies et de cœurs usés lui semblait suffisante, et lorsqu'elle emporta dans [331] son noir manteau tant d'existences de vingt ans frappées à l'improviste, ce fut comme l'orage détourné brusquement de sa course dans les forêts et s'abattant sur les parterres pleins d'éclat et de rosée.

Maintenant, il en reste encore à atteindre et la mort peut choisir. Cette année aussi il y aura bien plus de deuils que de joies, et les hommes se lasseront peut-être enfin de se féliciter pour tous les chagrins qui les attendent. Oui, je n'ose en calculer le nombre de ceux qui tomberont cette année comme les épis verts sous une faux avide ; il me semble que, maintenant, plus on a de jeunesse, plus on brille, plus on s'offre aux coups de la mort jusqu'à présent aveugle et indifférente. Ce qu'il faut désormais à ce bourreau blanchi par les siècles, ce sont les printemps ; il est las d'une œuvre monotone et de ramasser sans passion des victimes signalées d'avance : à sa fantaisie lugubre il faut se soumettre ; l'homme, le maître de la nature, ne l'est pas d'un souffle de vie, et toutes les prières, toutes les supplications, tous les soins et toutes les résistances ne sont rien pour cette ombre qui passe, insaisissable, inexorable, toujours fuyante et jamais disparue. Fantôme éternel, il promène son énorme faux sur la terre entière dans le même moment, abat tout ce qui se trouve sur son passage, et l'instant d'après il recommence ; il moissonne, moissonne sans cesse, sans jamais rien semer, si ce n'est la pâture qu'il offre de nos corps à la

terre qui les a nourris et qu'ils vont nourrir à leur tour. Ainsi, plus de cent générations ont en vain rempli la terre de leurs ossemens ; elle en a rendu la poussière à l'espace ; il ne reste plus rien de palpable de ce qui a vécu, aimé, joui pendant soixante siècles. Que sommes-nous, chacun pris à part, dans cet épouvantable [332] effacement, et à quoi bon nourrir des projets, des ambitions, des espérances ? Cette protestation éternelle des aspirations de l'humanité contre le néant a quelque chose qui échappe à l'analyse et qui est au-dessus de la science. Nous savons que nous ne sommes rien, que notre vie n'est pas même une minute dans la durée, et, cependant, nous aspirons à l'infini. Rien ne prouve davantage la certitude pour l'esprit d'une vie sans limites.

*

Non, je ne croirai jamais mourir tout entier ; si cela était, je n'aurais plus ni bonheur, ni transports, ni élans, ni dévouement, ni rien de ce qui exalte l'homme dans l'abnégation, dans le témoignage de la conscience et du devoir accompli. Or, si le devoir, la conscience et le sentiment existent, il faut qu'ils servent à quelque chose en dehors de cette vie qui ne leur offre aucune compensation valable. Que me donnent l'estime, l'affection ou le respect d'un être périssable, aussi chétif, aussi fragile que moi-même, dont la vie est moindre que celle de la plupart des choses animées ? La considération d'une créature que je sais n'être rien, puisque le néant l'attend, qui n'est qu'une illusion, qui revêt quelques instants une forme afin d'accomplir certains actes qui sont autant de fictions, ne vaut pas beaucoup la peine d'être recherchée ; et, ainsi, toutes nos vertus, dépouillées de ce qui seul fait leur grandeur et leur mérite, ne conservent plus même les mesquins et vulgaires mobiles du respect humain et de l'amour-propre.

*

[333] La mort, qui n'ouvre pas une vie future, est terrible, épouvantable, pleine d'horreurs et d'angoisses. Quel courage, quelle force d'âme peut la faire regarder de sang-froid, si elle doit être suivie du néant ? Avoir été tout, du moins par la pensée, avoir été créé pour l'infini, l'éternel, puisque l'esprit l'embrasse toutes les fois qu'il s'y porte, avoir été un dieu par les aspirations et le sentiment invincible de l'immortalité, et savoir que dans un instant on ne sera rien, qu'il suffit pour cela

d'un souffle de moins..... non, non, il n'y a pas un homme qui se soumette à un pareil destin, et le blasphème naît immédiatement sur les lèvres. Il n'y a plus de Dieu possible ; on ne pourrait plus supposer que l'existence éternelle d'un génie du mal procréant sans raison, sans objet, des êtres à qui il ferait sans cesse tout espérer afin de tout leur enlever, à qui il donnerait des aspirations infinies qui ne seraient que des déceptions et des chimères, des êtres faits uniquement pour souffrir, sans compensation après en avoir espéré une toute leur vie, d'une souffrance stérile parce qu'elle n'aurait ni objet ni récompense. Si cela était, l'homme maudirait sans cesse le jour de sa naissance ; il en voudrait à la vie qui ne lui donne que des jouissances factices, et il serait sans force contre les dernières douleurs parce qu'il serait sans espoir. Son agonie serait horrible, inexprimable. Si cela était, la vie serait le plus grand des fléaux, et de la donner le plus grand des crimes.

Matérialistes insensés ! Quand bien même votre système serait irréfutable, démontré à l'évidence, de le prêcher vous ferait encore les plus odieux, les plus abominables des [334] hommes. Vous enlevez à la pauvre humanité le seul bien qu'elle possède, et encore ce bien n'est-il qu'une espérance ; vous lui enlevez la source de toutes les belles et grandes choses, l'aiguillon, le mobile le plus certain des bonnes œuvres. En effet, du jour où je n'ai plus aucune raison d'être honnête, dévoué, vertueux, de croire enfin ! il ne me reste plus rien.

Mais non, non, vous n'atteindrez jamais jusqu'au fond des âmes, vous ne saisirez jamais ce qui échappe à l'analyse, ce qui me fait vivre en dehors et dans une autre vie, bien plus qu'en moi-même. Votre science monstrueuse, qui mettrait fin du coup à toutes les sociétés humaines et renverrait l'homme à un état plus hideux que celui de la brute, s'arrête au seuil de la conscience, devant la même aspiration, universelle et inébranlable, de l'humanité entière. Que tous les hommes soient convaincus qu'ils n'ont plus rien à attendre en dehors de leur existence présente, et de suite l'amour entre eux disparaît, l'amour qui est le fond même, l'unique source de tout bien. Un désir effréné de jouissances exclusives s'empare de chacun et, pour y parvenir, tous les crimes deviennent permis et légitimes ; car dès lors qu'il n'y a plus de conscience, il n'y a plus de crimes.

Voyez les pays où l'on remarque un développement excessif des choses matérielles. Un appétit féroce de richesse qui absorbe et consume toute la vie, le lucre violent et sauvage, une soif brûlante de plaisirs grossiers, aucun frein à la nature bestiale qui a déjà une si grande part de [335] nous-mêmes ; l'homme y perd rapidement toute conscience, tout sens moral, jusqu'à la plus vulgaire honnêteté ; on n'est plus sûr de qui que ce soit ; la confiance réciproque disparaît avec les autres vertus ; et, si des lois antérieures n'existaient encore qui préservent la société d'une barbarie complète, on y verrait tous les crimes impunis. Le niveau général des sciences et des qualités morales diminue : dans ces pays il ne saurait y avoir de penseurs ni de grands hommes en aucun genre, car on n'y apprend que ce qu'il faut pour n'être inférieur à personne, savoir protéger ses intérêts et atteindre à cette hauteur commune où s'arrêtent également tous les fronts, où battent également tous les cœurs.

Hélas ! hélas ! les hommes n'avaient donc pas encore assez de moyens d'abrèger et de souiller leur vie, ils n'avaient pas fait assez encore pour effacer en eux tout vestige de l'empreinte divine, de ce caractère glorieux qui les sépare du reste de la nature et leur donne quelque chose de Dieu même, il fallait qu'une école maudite vînt leur démontrer savamment qu'ils n'ont pas même de pensée, que tout en eux est une fonction, que leur libre arbitre n'est qu'un mot chimérique, qu'ils ne veulent pas ce qu'ils font, que le système complet de l'univers n'est qu'une machine aveugle, inconsciente, dont l'homme est une des innombrables molécules. Ah ! périssent la création entière s'il en est ainsi, si nous n'avons pas d'âme, nous qui aimons, nous qui espérons, et dont les désirs s'élèvent vers une perfectibilité indéfinie. Alors mettons au plus vite un terme à cette existence pleine d'horreurs, de craintes et de souffrances, ne la propageons pas, ne la transmettons pas à d'autres, rentrons au plus vite et de nous-mêmes dans le [336] néant d'où nous sommes sortis par un cruel mystère, rendons à la nature son perfide cadeau, et, afin de ne plus être quelque chose au prix de toutes les douleurs, ne soyons plus rien : voilà la seule solution conséquente et sensée du matérialisme. Ce système est l'ennemi de tout ce qui constitue l'homme spirituel, eh bien ! qu'il le détruise, et, avec lui, l'homme physique qui en est inséparable. Quand notre pauvre planète sera ainsi dépeuplée, soyons tranquilles ; l'humanité a encore bien d'autres lieux de

refuge, à part ce petit morceau de l'univers froid, dur, noir et stérile, qu'elle arrose de ses sueurs depuis des milliers d'années.

*

Il n'y a qu'une chose dont il vaille la peine que l'homme s'occupe, la vie éternelle, et c'est précisément la seule qu'il ne pourrait atteindre ! Il n'a qu'un seul objet sérieux, un seul désir réel, et cet objet et ce désir ne seraient qu'une chimère de son imagination ! Toute son existence depuis le berceau n'est qu'une marche plus ou moins rapide vers la limite qui le sépare du monde des esprits, un monde qu'il sait lui appartenir, vers lequel il tend avec une conviction qui peut être ébranlée, mais jamais détruite dans aucun homme, parce qu'elle est au-dessus de lui, au-dessus de son analyse et de sa science, et il ne trouverait au bout de cette marche, une fois finie, que le néant ! Non, un destin aussi horrible pour une aussi frêle créature est impossible. Il y a au terme de l'agonie un moment inexprimable, que nul ne saurait franchir sans tout le renfort, sans tout l'appui des espérances futures. Que dis-je ? La vie entière ne serait qu'une agonie continuelle, et quelle [337] pourrait être notre mission, notre œuvre ici-bas ? Quels progrès, quels perfectionnements pourrait-on désirer ? À quoi servirait de travailler pour une succession d'êtres qui ne sont rien, dont les générations se poussent les unes les autres dans le vide ? Naître uniquement pour mourir !..... Je défie qu'il y ait un seul homme au monde qui ose affirmer cela nettement et qui en soit convaincu. Si ce monstre existe, on ne peut lui répondre qu'une chose, c'est qu'il le mérite.

« Rien ne meurt et tout se transforme », dit le matérialiste. Soit : mon corps, je l'abandonne ; qu'on le brûle, qu'on l'embaume, qu'il serve à l'étude médicale ou qu'il aille engraisser la terre, peu m'importe ! mais mon âme.... — « Il n'y a plus d'âme quand la vie est détruite » — ah ! vraiment. Eh bien ! si cela est, si cet esprit qui est en moi, pour qui l'immensité elle-même n'est pas trop grande, si cet esprit qui n'a de bornes dans aucun sens, qui conçoit tout, les choses même les plus en dehors de son atteinte, qui se porte en un instant au sein de tous les mondes, si cet esprit n'est pas autre chose que le morceau de boue, que la poussière accumulée qui a revêtu quelques jours une forme humaine, il n'y a plus rien de vrai, je n'existe pas, rien n'existe, il n'y a même de Dieu, car l'esprit de chaque

homme ne peut être qu'une émanation de celui de Dieu, – tout ce qui est de la pensée est divin – les milliards d'astres qui peuplent l'étendue ne sont qu'une fiction, la grande âme universelle est effacée et ainsi la nature entière est anéantie.

Mais il faudra peut-être l'effort de bien des matérialistes réunis pour renverser la création ; il en faudra bien autant pour qu'avec une raison infirme, pleine de ténèbres, qui erre sans cesse, ils puissent formuler quelque chose d'absolu.

Fin.

Page laissée blanche

Petites
chroniques
pour 1877

À Madame Joseph May¹

Madame,

Ce petit livre est presque tout entier votre œuvre ; c'est pourquoi je m'empresse de vous en faire hommage. Je le dois à votre consolante et fortifiante amitié. Aussi, je vous prie d'accepter que je vous le dédie comme un témoignage de ma reconnaissance autant que de mon affection pour vous.

Québec, Décembre 1877.

Arthur Buies.

1. Madame Joseph May pourrait être la belle-sœur de George Musgrove May, de la Marine nationale, né à Québec en 1843, marié à C. Quartz et demeurant au 8, rue d'Aiguillon à Québec.

PROLOGUE

I

Encore des Chroniques ! Oui, encore. Je voudrais, dès la première page, déconseiller mes lecteurs de les lire. Et cependant elles sont ma seule ressource, à moi qui n'émerge à aucun budget, à moi, rouge avancé, tellement avancé que mes amis m'ont perdu de vue à leur avènement au pouvoir, il y a de cela bientôt quatre ans². Quatre ans ! ça n'est rien dans la vie des gouvernements, soit ; mais comme cela compte dans la vie des particuliers ! J'ai vu ma fortune décroître à mesure que grossissait le vote libéral, et quand la majorité des libéraux devint écrasante, je touchais juste à la famine³.

Si *mon* parti restait au pouvoir encore deux ans, les ultramontains se verraient obligés de me faire enterrer à leurs frais, et... je serais vengé.

TEXTE DE BASE : Arthur Buies, *Petites chroniques pour 1877*, Québec, C. Darveau, 1878, xxxvi, 162 p.

2. En 1875, Buies s'aliéna ses amis libéraux élus à Ottawa l'année précédente, par ses propos désobligeants à leur endroit, perdant ainsi toute chance de décrocher la sinécure gouvernementale que justifiaient ses états de service (voir Alfred Decelles, « Arthur Buies », *la Presse*, 16 février 1901, p. 4).

3. Ce sera, semble-t-il, littéralement vrai en 1879, comme l'atteste une lettre du 13 février à son cousin Ulric Tessier : « Mon cher Ulric. Reçu ce matin ta lettre. Je te remercie infiniment des \$ 5.00 que tu m'envoies. Je n'avais pas mangé depuis trois jours, et tu me rends la vie. Je vais te faire dire une messe » (ANQ-Rimouski, fonds Ulric J. Tessier, 2-7/19).

Je ne suis même pas encore *honorable*, malgré mes cheveux gris, et j'ai vu Fabre précipité au Sénat sans qu'un même sort semblât me menacer⁴. Déjà je navigue à pleines voiles dans l'âge mûr, âge sans témérités parce qu'il est sans illusions et je n'ai pas été fonctionnaire un seul jour⁵ ! Je ne connais pas le bonheur d'avoir un chef de bureau, et déjà mon passé se compte par lustres dont le nombre m'inspire de sérieuses inquiétudes sur le nombre de ceux qu'il me reste à parcourir. Toutes les félicités officielles me sont inconnues et j'ai passé des nuits entières à rêver d'une sinécure⁶ qui m'eût permis d'édifier un monument littéraire pour la postérité, j'entends pour la postérité la plus rapprochée, celle qui suivrait de très-près l'édification du monument et s'en montrerait digne en me comblant de largesses.

Pourtant, je ne me suis jamais plaint de ce qu'on reconnaît, à ma pénurie obstinée, pour mes amis. Cela est trop vulgaire, et j'entends être au-dessus d'une banalité impuissante. Ce dont je me plains, c'est de la chronique elle-même, parce que je lui dois beaucoup, ayant vécu par elle ; je me plains de ce qu'elle a été mon seul refuge, mais en me condamnant à subir le préjugé si commun, si futile et si injuste qui fait de moi un écrivain bon tout au plus à amuser⁷. Ceux-là mêmes qui m'accablent de l'épithète « léger » sont les premiers à me demander des écrits légers. Quiconque, parmi nous, arrive à dérider son lecteur est un homme incapable de toute autre chose. Il semblerait absurde d'attendre de lui les longues études qui font les œuvres durables. Dès lors qu'il a montré des qualités superficielles, toutes les autres lui sont refusées. Et le public ne

4. Hector Fabre (1834-1910), beau-frère de George-Étienne Cartier, frère de M^{gr} Charles-Édouard Fabre ; avocat, journaliste – à *l'Ordre*, au *Canadien* –, fondateur de *l'Événement* (1867), sénateur (1875), agent général du Canada à Paris de 1882 à 1901 ; de tendance libérale modérée, annexionniste au début des années 1870 (il publia une brochure intitulée *Confédération, Indépendance, Annexion*), auteur d'un recueil de chroniques publié en 1877.

5. Il a toujours eu horreur du « rond-de-cuir de l'employé » (Alfred Decelles, « Arthur Buies », *la Presse*, 16 février 1901, p. 4).

6. « C'est entendu, je vais m'installer dans une sinécure : rien à faire qu'à rigoler tout le temps, c'est ça qui me va ! » (rapporté par Alfred Decelles, *ibid.*).

7. « Je sais bien que vous, au moins, vous ne commettrez pas la banalité assommante de m'appeler "un de nos plus spirituels chroniqueurs". Voilà plus de vingt ans que l'on m'écrase avec cette platitude » (Arthur Buies, « Chronique », *la Revue nationale*, vol. 2, n° 8, septembre 1895, p. 178).

s'aperçoit pas que c'est lui précisément qui n'est pas sérieux, puisqu'il s'obstine à ne vouloir rien que ce qui l'égaie sans lui apporter aucun fonds.

Quand je parle du public, je fais abstraction de quelques centaines de personnes pour qui l'étude est un attrait et qui n'estiment un livre qu'en autant qu'elles y puisent des connaissances, ou trouvent à y exercer toutes les facultés de leur esprit. Mais ce ne sont pas quelques centaines de personnes qui constituent un public pour l'écrivain. Obligé de se faire au grand nombre de ceux qui le lisent, il n'y parvient qu'à son propre détriment, à la condition de s'amoindrir lui-même, sciemment, et de faire le sacrifice de ses plus hautes aspirations. Comment me présenterais-je avec une œuvre longtemps étudiée, longtemps méditée ? Je verrais sur cette œuvre s'entasser la poussière des librairies, et mon nom cité peut-être, mais l'œuvre restée inconnue et par suite stérile.

Qui donc oserait se plaindre de ce que j'écris en ce moment ? Le premier qui ait droit de se plaindre, n'est-ce pas plutôt l'écrivain obligé d'accepter des conditions existantes et fatales, l'écrivain qui sent en lui une force supérieure à ces conditions et qui pourrait faire la loi aux intelligences, comme il la fait dans tous les pays où les lettres sont une carrière et un apostolat de l'esprit, au lieu d'avoir à subir le préjugé et de s'incliner devant l'ignorance ?

D'où viennent chez nous tant d'œuvres frivoles dont les mieux cotées, les plus connues renferment à peine la substance d'une page, si on voulait l'en extraire ? En premier lieu, de ce que le résultat ne saurait répondre à la grandeur de l'effort tenté pour produire une œuvre sérieuse. En second lieu, de ce que l'écrivain se sent arrêté dès le début par l'impossibilité d'aborder hardiment le vaste domaine intellectuel et qu'il est tenu de se renfermer dans un cadre immuable, d'où le lecteur ne le laisse sortir que pour faire de la fantaisie et des jouets littéraires, tels que la Chronique. De là vient que tout ce que produit la littérature canadienne de nos jours est à peu près fondu dans le même moule. Il n'y a pas de création, et l'on ne voit poindre nulle part l'idée autour de laquelle se livrent les combats de l'esprit. On ne voit pas la gestation dans l'œuvre, la patiente incubation de la pensée approfondissant son sujet et l'explorant dans tous les sens. Et pourquoi ? C'est que nos

jeunes écrivains, pour la plupart, ne font pas les fortes études propres à leur donner le fonds nécessaire. Les grands ouvrages philosophiques et historiques leur sont inconnus ; ils ne se nourrissent à peu près que de littérature secondaire, celle surtout de notre siècle qui abonde en livres délicatement pensés, écrits dans un style où l'art exquis des nuances donne d'innombrables aspects à l'analyse de tous les sentiments humains. Cette littérature est séduisante, nous en convenons. Elle captive et absorbe ; mais il en est d'elle comme des desserts, qui ne constituent pas un repas, et qui empêcheront toujours ceux qui s'en nourrissent de pouvoir donner à un livre de la chair et du sang.

Le lecteur, de son côté, formé à une nourriture facile, qui ne demande aucun effort de pensée ou d'appréciation, n'en connaît et n'en réclame pas d'autre. À quelle école aurait-il appris à étudier et à méditer, et que peut-il exiger de son auteur ? Il n'en peut même rien attendre. Aussi la critique, par une conséquence naturelle et rigoureuse, devient-elle impossible, ne pouvant être en effet plus indépendante, plus approfondie ni plus sérieuse que les ouvrages mêmes qu'elle feint d'examiner et qu'elle a l'air de juger⁸. Il en résulte que le premier venu se croit en état de tenir une plume et que l'on voit surgir presque chaque jour de ces écrivains improvisés qui ont eu le malheur de remporter des prix au collège. Chacun veut avoir fait un livre, n'importe de quoi, n'importe pourquoi. On ne s'occupe guère de ce qu'il peut y avoir dedans, pourvu que son nom soit dessus. L'essentiel n'est pas d'être, mais de paraître. On a lu dans les journaux : « Un tel (prosateur ou poète) qui fait pâlir Jean-Jacques, qui annule Victor Hugo... » et l'on veut essayer si, à son tour, on ne détrônerait pas George Sand ou Dumas, fils. On veut avoir aussi son joli petit volume,

8. « Ce qui manque chez nous, c'est la critique littéraire. Je ne sais si, depuis que j'ai quitté le pays, on a fait des progrès dans cette partie essentielle de la littérature mais de mon temps c'était pitoyable » (lettre d'Octave Crémazie à l'abbé Casgrain, en 1866, dans Octave Crémazie, *Œuvres*, t. II : *Prose*, texte établi, annoté et présenté par Odette Condemine, p. 77). « Il y a une seconde cause qui entrave, parmi nous, les progrès de la littérature. C'est l'absence complète d'une véritable critique littéraire » (Napoléon Legendre, *Échos de Québec*, t. II, Québec, Augustin Côté, 1877, p. 40). Voir aussi [Anonyme], « De la critique littéraire », *l'Opinion publique*, 18 novembre 1875, p. 550-551, et *la Critique littéraire, Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, n° 14, été-automne 1987, p. 13-57.

en papier rose et caractères mignons, et s'entendre, comme tant d'autres, appelé dans la presse « talent incomparable, auteur prodigieux », fumée d'encens que ne peut recevoir sans être couvert de confusion tout homme ayant la moindre valeur. Ces sortes de grosses louanges, du reste, stéréotypées, tournant invariablement en réclames pour l'imprimeur, peuvent convenir aux sots vaniteux, mais elles sont accablantes, souvent mortelles, pour les talents véritables.

On ne veut pas faire chez nous de travail intellectuel difficile ; on n'y a pas été formé. Or la critique, la vraie, est très-difficile ; elle l'est souvent même plus que l'œuvre sur laquelle elle s'exerce. En effet, la plupart des ouvrages modernes sont de pure imagination ; il n'y a qu'à laisser cours pour en enfant, pourvu qu'on sache sa langue et qu'on ait observé avec fruit, tandis que la critique exige, outre des études extrêmement variées, un goût pour ainsi dire infaillible, tant de qualités et de talents divers qu'on peut la regarder à bon droit comme le plus redoutable des travaux de l'esprit.

II

La littérature canadienne d'il y a trente ans n'était pas aussi abondante que celle de nos jours ; elle doutait d'elle-même, se comptant pour si peu de chose, et n'avait pas eu le temps d'acquérir encore cette sérénité imposante qui ne vient qu'avec la perfection, avec la perfection qu'on croit avoir, ni cette certitude de savoir-faire qui rend la présomption prodigieusement féconde. Mais la littérature d'alors, à peine naissante, avait une bien autre vigueur, et surtout une bien autre portée que celle dont nous contemplons l'expansion sous nos yeux. Parmi les hommes qui l'ont illustrée figurent en tête l'historien Garneau⁹

9. François-Xavier Garneau (1809-1866), historien, secrétaire de Denis-Benjamin Viger, avec qui il séjourne à Londres de 1831 à 1833. Il collabore au *Canadien*, lance deux journaux éphémères, *L'Abeille canadienne* et *L'Institut*, et surtout publie son *Histoire du Canada* entre 1845 et 1848 ; il en publiera une deuxième édition en 1852 et une troisième en 1859. Buies, qui voue une vive admiration à Garneau et à son œuvre depuis sa jeunesse (voir *Anglicismes et canadianismes*, p. 99-102), est l'ami intime de son fils, le poète Alfred Garneau, avec qui il échangera une abondante correspondance.

et le publiciste Parent¹⁰ ; on ne les a pas remplacés encore. Le Canada a eu, depuis, des écrivains plus aimables, mais aucun de leur valeur. M. Chauveau¹¹ même, malgré son style châtié, sa facilité élégante, l'art qu'il prodigue dans la construction de sa phrase et l'harmonie qu'il lui donne, ne les atteint pas ; il n'a pas une égale hauteur de vues ni une pareille force dans la conception. Ces deux hommes ont laissé une empreinte à leur époque et ils resteront, tandis que nos génies modernes ne tarderont pas à s'étouffer dans les flots de leur admiration mutuelle.

M. Oscar Dunn¹² est à peu près le seul qui, dans des opuscules bien mélangés de dissertation et de style, se soit montré digne de succéder à M. Parent ; mais il semble arrêté presque à chaque page par je ne sais quelle contrainte étrange qui empêche son essor et gêne le développement de sa pensée¹³. Le docteur Hubert Larue a aussi montré dans ses « Mélanges »¹⁴, déjà vieux, d'excellentes qualités d'observateur et une vigueur incontestable d'idées et d'expressions ; mais le docteur

10. Étienne Parent (1802-1874), rédacteur du *Canadien* en 1822. Journaliste à la *Gazette de Québec* en 1825, emprisonné à la suite des événements de 1837-1838 ; libéré, il revient au *Canadien* en 1839. Devenu fonctionnaire du gouvernement fédéral (sous-secrétaire d'État en 1868), il meurt à Ottawa. Il exerça une influence considérable grâce au *Canadien* et à ses nombreuses conférences, réunies sous le titre *Discours prononcés par M. É. Parent devant l'Institut canadien de Montréal*. Il existe une affinité de pensée évidente entre Buies et Parent, notamment au chapitre des rapports entre journalisme et littérature.

11. Voir *Chroniques I*, p. 89, n. 2, et *DBC*, t. XI, p. 194-203.

12. « M. Oscar Dunn, qui a fait toutes les étapes du journalisme depuis St. Hyacinthe jusqu'à Québec, en augmentant d'éclat à chaque relais, veut aussi lui la couronne de l'auteur. [...] M. Dunn est un écrivain ; ce seul mot en dit assez et n'a pas besoin d'être entouré de ces flatteries banales avec lesquelles on accueille indistinctement presque tous les livres qui se publient au Canada » (*le Réveil*, 26 août 1876, p. 218). Voir *Chroniques I*, p. 352, n. 4 ; *DBC*, t. XI, p. 317-319.

13. L'allégeance de Dunn au Parti conservateur pourrait ne pas être étrangère à ce commentaire.

14. Hubert La Rue (1833-1881), médecin, chimiste, inventeur, homme de lettres, écrivit une thèse sur le suicide, participa à la fondation des *Soirées canadiennes* en 1861 et collabora au *Foyer canadien*. Il publia de nombreux ouvrages à caractère didactique, notamment sur l'agriculture. Il est l'auteur de *Mélanges historiques, littéraires et d'économie politique* (1870 et 1881). L'amitié de Buies et de La Rue remonte à leur séjour à Paris, dans les années 1850. Voir Arthur Buies, « *Histoire populaire du Canada, Série d'entretiens* », *l'Événement*, 19 juin 1875, p. 2, et *DBC*, t. XI, p. 546-547.

Larue n'est pas précisément un littérateur, quoiqu'il ait le goût et les instincts littéraires ; c'est un homme occupé surtout des questions scientifiques qui l'absorbent et qu'il aime avec passion. Malheureusement pour lui, ces questions sont encore à l'état rudimentaire au Canada, et il ne saurait les traiter avec les ressources que lui offrent ses études et son talent.

MM. Parent et Garneau ont écrit à une époque où l'on ne songeait pas à faire de la littérature une carrière. Ils ont abordé l'un, l'histoire, l'autre, les questions sociales, indépendamment de l'effet et de la vogue. Ils n'attendaient pas après le produit de leurs livres ou de leurs articles, mais ils les faisaient pour instruire, pour nourrir l'amour de la patrie par le récit d'un passé glorieux, ou pour satisfaire le besoin d'une intelligence rigoureuse d'être à la hauteur de tous les sujets et de les traiter avec l'indépendance dont la pensée ne peut s'affranchir.

La littérature s'est gâtée chez nous du jour où l'on a voulu en faire une carrière. Alors, elle n'a plus eu d'objet, car toute littérature réelle est impossible dans un pays où l'on ignore les sciences et les arts ; son champ reste trop limité pour que des esprits sérieux et profonds s'y exercent ; aussi avons-nous vu, depuis un certain nombre d'années, des recherches historiques fort intéressantes, fort instructives, mais où la critique était absente.

Comment veut-on que la littérature soit une carrière dans un pays où chacun est constamment en présence des inflexibles nécessités de la vie, où le combat pour le pain quotidien ne laisse pas de loisirs et absorbe toute l'activité de l'esprit et du corps¹⁵ ? Nous possédons à peine les éléments mêmes de la vie matérielle. Une foule de choses qui seraient d'un rapport aisé, et même très lucratives, sont laissées de côté, faute de population et de moyens. Nous sommes tenus de résoudre l'existence dans un cadre restreint, quand d'inépuisables richesses naturelles sollicitent de toutes parts le travail et l'exploitation ;

15. Le même thème sera repris dans une lettre du 22 mars 1898 au conseiller français Louis Herbette : « [...] aucun essor intellectuel, aucune manifestation de la pensée ou de l'art qui a une origine franco-canadienne, ne court la moindre chance de réveiller le plus petit écho dans une masse sourde et ignorante, contrainte de livrer tous les jours le terrible "struggle for life" et qui a bien plus besoin de bûcherons et de charpentiers que d'écrivains » (BVM, fonds Gagnon).

nous sommes trop clairsemés sur une vaste étendue de pays pour que des carrières nombreuses puissent se faire jour et espérer quelque chose de la fortune ; nous sommes trop préoccupés de répondre aux besoins immédiats, et ils nous donnent trop à faire, pour que nous puissions rien distraire de nos moyens et de notre temps pour des objets qui ne paraissent pas indispensables. Aussi les lettres ne peuvent-elles aspirer à devenir une carrière que dans les pays de civilisation très-avancée, où des fortunes nombreuses sont depuis longtemps acquises, où une très-grande partie du public a des loisirs, où les ressources du sol et de l'industrie, exploitées jusqu'à leur dernière limite, donnent de l'aisance à des centaines de milliers d'hommes et les obligent à avoir une certaine culture pour être au niveau de ce qui les entoure ; où, enfin, l'éducation générale, répandue sur une foule d'objets, dans les sciences et dans les arts, crée un besoin, non seulement d'activité, mais encore de jouissance intellectuelle, qui offre aux lettres une carrière pour ainsi dire toute tracée et comme nécessaire.

C'est ainsi que se forme un public lecteur et que les livres trouvent à se débiter comme toute autre chose qui a un prix et que l'on recherche. Autour de l'écrivain se rassemble une multitude avide de connaître, la foule innombrable des esprits que passionnent les idées et le style, qui le stimule, crée autour de lui le milieu qui lui est nécessaire, l'enivre d'une noble émulation et le pousse aux conceptions les plus élevées. Au sein de ce monde qui attend impatiemment son œuvre, qui la discute dès qu'elle paraît, qui l'apprécie de cent manières, qui s'en occupe plus que des grands événements militaires ou politiques, l'écrivain se sent dans l'atmosphère qu'il lui faut pour concevoir et pour produire ; l'écho lui renvoie de toutes parts une immense clameur d'admiration mêlée de critique ; il a frappé l'intelligence et le cœur de millions d'hommes et déjà, en un instant, il s'est répandu partout au-dehors, envahissant le monde avec l'idée et sentant la chaleur de toutes les âmes animées de la sienne.

De pareilles conditions attendent-elles l'écrivain canadien et quel mouvement se fait-il autour de sa pensée ? Quel écho trouve-t-il, même dans le public qui le touche de tous les côtés à la fois ? Les libraires et les courtiers de livres vous répondront. Quiconque, parmi ceux qui se font imprimer, n'a pas eu le soin de faire souscrire à son ouvrage longtemps à l'avance, ne trouve

pas d'acheteurs. Le public ne vient pas au-devant de lui ; donc, il n'a pas besoin de lui ; donc, les lettres ne peuvent être une carrière, même pour les talents supérieurs, parce qu'ils sont appréciés par un trop petit nombre pour pouvoir se frayer une voie et s'assurer l'avenir.

Il n'y a rien de tel qu'une pareille situation pour encourager la médiocrité prétentieuse ou même l'incapacité qui aspire à prendre rang et qui vise surtout à avoir son bout de réclame. De là un véritable déluge de productions sans valeur comme sans objet, qui n'ont pas de base et que rien ne soutient, comme s'il suffisait de volumes proprement dits pour constituer une littérature, comme s'il suffisait, pour être homme de lettres, de posséder un éditeur qui vous fait imprimer avec goût, brocher avec élégance et relier même, quand la simple brochure ne suffit pas à attirer le regard. Mettrait-on une fois dans la tête de ces entrepreneurs de lignes qu'un écrivain n'est pas un journalier, qu'on ne s'improvise pas écrivain et qu'on ne devrait prendre une plume, le plus difficile à manier de tous les instruments, que lorsqu'on y a quelque droit, que lorsqu'on a du moins la conviction modeste d'apporter un faible appoint de plus au fonds commun des Lettres¹⁶ ? Qu'est-ce que c'est qu'écrire pour écrire ? Et penserait-on par hasard que la littérature moderne, parce qu'elle s'est affranchie du classique, n'ait gardé aucune retenue et se gave de tout ce qu'on lui apporte ?

Cependant, voilà ce qu'on appelle le développement de la littérature nationale. Quoi ! Il n'y a pas même de fondations ; que voulez-vous développer ? Nous avons perdu, en Canada, le génie de la langue française¹⁷ ; nous ne connaissons de cette langue qu'un certain nombre de phrases en dehors desquelles il est impossible de nous aventurer sans tomber dans

16. « [...] pour écrire, il faut avoir beaucoup lu, beaucoup pataugé, beaucoup soufflé et sué dans les rudes sillons de l'apprentissage... » (« Une lettre d'Arthur Buies. – Conseils aux écrivains canadiens », [lettre à Hector Garneau], *le Soleil*, 30 janvier 1901, p. 1).

17. « Nous n'avons pas chez nous de langue maternelle. Nous savons un jargon de langue ; sois sûre que nous ne parlons pas du tout français, nous ne parlons pas non plus l'anglais ; ce que nous parlons, c'est un galimatias de deux langues, un galimatias corrompu » (Buies à sa sœur Victoria, 29 avril 1858, BVM, fonds Gagnon). Voir aussi *la Lanterne*, 17 décembre 1868, p. 229.

l'anarchie et le barbarisme, et nous voulons, dans notre présomption arrogante, donner des ailes à ce qui manque de corps, étendre le vol de ce qui n'a pas d'envergure ! C'est du grotesque. Nous sommes comme les anciens Peaux-Rouges, nos prédécesseurs, dont la langue, très-imparfaite, ne leur offrait qu'un petit nombre de mots pour exprimer l'immense variété des objets, de telle sorte qu'un même mot s'appliquait souvent à bien des choses et que, lorsque le mot faisait absolument défaut, ils empruntaient à la nature même toute sorte d'images pittoresques qui rendaient sensible leur pensée. Si encore nous en faisons autant !

Rien ne frappe plus le lecteur étranger que ce que nous osons affirmer ci-dessus. Au grand nombre d'expressions que nos écrivains et nos journalistes emploient indistinctement, indifféremment, sans se rendre compte de leur signification réelle ; aux locutions bâtarde, aux constructions de phrases étranges, il reconnaît de suite que ce n'est pas un Français qui écrit ainsi. Nous n'avons pas de patois au Canada, non, certes ; il ne manquerait plus que cela ! Mais nous avons assez d'anglicismes pour remplacer tous les patois de Bretagne et de Provence, et ce sont surtout les avocats et les marchands qui en sont affligés ; car on parle dans nos campagnes un français beaucoup plus pur que celui qui est parlé au sein des villes, parmi la classe réputée instruite¹⁸.

C'est parce que nous n'avons pas le génie de la langue française que tant de nos écrivains ressassent invariablement les mêmes choses, tournent et retournent avec une allure uniforme dans le même cercle monotone d'idées vieillottes, qu'ils croient rajeunir en les habillant avec une défroque qui ne change jamais. Qu'on fasse, si l'on veut, un livre qui n'a en soi ni fonds ni portée, encore faut-il qu'il soit une des formes du mouvement intellectuel, qu'il indique le culte de l'art par l'éclat et le choix des expressions, qu'on y reconnaisse le véritable

18. « Les Canadiens sont incorrigibles. Ils ont une horreur pour ainsi dire instinctive du bon langage ordinaire : il leur faut ou parler horriblement mal ou bien poser pour "parler dans les tâârmes", ce qui fait qu'ils sont ou intelligibles ou ridicules. Je ne parle pas ici, on le comprend aisément, de la classe des gens véritablement instruits, mais de ceux qui croient appartenir à cette classe, des gens de profession qui n'ont de profession que le nom et qui sont aussi ignorants que des charrues, qui introduisent les plus grotesques barbarismes dans le langage officiel ou judiciaire » (*Anglicismes et canadianismes*, p. 17).

homme de lettres et qu'on puisse l'admirer dans une production à tous autres points de vue stérile. Il y a des centaines d'œuvres qui sont ainsi devenues immortelles et qui, cependant, semblent n'offrir à l'esprit aucun objet à étudier, qui sont de pure fantaisie, mais qui attestent aux yeux du connaisseur de longues et patientes études, et toutes les ressources de l'art mises au service d'une création futile en apparence. Il y a loin de là à ces essais puérils et présomptueux dont on inonde le domaine de notre littérature comme si ce domaine était un champ de déchets où chacun peut venir indistinctement jeter les produits baroques de son imagination. Il est temps, grandement temps de débarrasser le champ littéraire de ces parasites qui y portent le ravage avec leur fécondité désastreuse, qui s'abattent sur la littérature comme des insectes et y sèment leurs larves comme s'il devait en sortir des chefs-d'œuvre.

III

Ce qu'il y a de particulièrement douloureux pour l'écrivain digne de ce nom, c'est qu'il ne jouit au Canada d'aucune considération. Il n'y a qu'une petite partie du public qui fasse une différence entre lui et un faiseur de phrases ampoulées, un barbouilleur pâteux, ou un bourreau de langue dont chaque mot est un coin qui s'enfoncé dans la phrase. Le public, dont ça n'est pas la faute, a vu tant d'écrits sans couleur, sans idées et sans style, qu'il n'a pu acquérir le sentiment de l'art littéraire, ni former son goût, ni savoir faire de distinction. Quand il lit dans les journaux des paragraphes, et même des articles entiers bouffis d'encens à l'adresse du premier venu qui a fait éclore un objet fait en caractères d'imprimerie, divisé en pages et couvert d'une reliure, il ne sait que penser, il repousse tout instinct qui l'éclairerait et il se dit que ce qu'il voit doit être très-beau, puisque des gens *compétents* le déclarent tel et l'offrent à son admiration.

Aussi, qu'il paraisse à côté de cet objet un livre bien écrit et bien pensé, il n'aura pas de prix. Pourquoi en aurait-il ? De là vient que ce ne sont pas toujours les plus capables de tenir une plume qui se donnent la peine de produire. Nous en avons des exemples qui étonnent tout le monde. Fabre, qui est un esprit vraiment incomparable, sensible aux impressions les plus délicates et sachant les rendre dans un langage merveilleusement précis, d'une finesse telle qu'on n'en saisit pas toujours

l'aiguillon et que la portée en échappe au commun des lecteurs, Fabre, dont le sarcasme atteint souvent l'éloquence, qui trouve au besoin des accents chaleureux et des notes profondément touchantes, Fabre est affligé depuis longtemps d'un incurable dégoût. Henri Taschereau¹⁹, qui serait devenu un écrivain remarquable, parce qu'il joint à une grande finesse d'observation des vues élevées, une manière large d'envisager et de traiter son sujet, une sobriété de style qui n'exclut pas l'ampleur de la période et l'harmonie de la phrase, a depuis longtemps abandonné le champ ingrat où ses débuts avaient apporté de si brillantes promesses. Le juge Routhier²⁰ qui a, lorsqu'il le veut, de l'éclat dans le style et une causticité que n'adoucit pas toujours l'amour du prochain, malgré son énorme orthodoxie, s'égaré sur un banc de combat où il développe avec fureur des considérants qui jettent le chaos dans tous les principes.

Nous en citerions encore d'autres qui, tous, pourraient faire de belles œuvres si le milieu dans lequel ils vivent leur était favorable ; mais à quoi bon ? L'évidence n'a pas besoin d'un entassement de démonstrations et l'on fait douter, même de ce qui saute aux yeux, en voulant trop le prouver.

Cependant, il est un nom qui vient naturellement sous ma plume, et je ne puis le laisser passer sous silence, quoique celui qui le porte semble se dérober le plus possible à la connaissance du lecteur. Ce nom est celui de M. Jacques Auger²¹.

Jacques Auger qui, de temps à autre, veut bien nous faire part de ses irritations contre le clinquant littéraire et contre la

19. Sir Henri-Thomas Taschereau (1841-1909) fut un des propagandistes les plus ardents du Chemin de fer de la Rive Nord. Élu député « national » de Montmagny en 1872, il siégea à la Chambre des communes jusqu'en 1878. Nommé successivement juge de la Cour supérieure des districts de Kamouraska, Joliette et Terrebonne en 1878, 1884 et 1887, il devint juge en chef de la province de Québec en 1907. Il fut éditeur du journal *les Débats* en 1862 et rédacteur à *la Tribune* de Montréal. Voir P.-G. Roy, *Fils de Québec*, 4^e série, s. éd., 1933, p. 182-185.

20. Voir *Chroniques I*, p. 161, n. 1.

21. Jacques Auger, syndic, notaire à Québec de 1856 à 1916, conseiller municipal de Saint-Roch de 1868 à 1869. Ami de Buies, il publia des articles dans *le Réveil* et fonda la revue *la Nouvelle-France* (1881). Auteur d'un sonnet, « À Joséphine Souлары », paru dans *l'Album de la Minerve* (t. I, 1872, p. 22), et d'*Informations précises et officielles touchant l'Enregistrement et l'Impôt* (Montréal, s. é., 1895, 45 p.).

médiocrité qui s'affiche, dépense un bien trop long temps à aiguïser sa plume, quand nous avons si grand besoin de critique sévère, portant droit et ferme comme celle qu'il a l'art d'infliger. Il se laisse dominer par ses dégoûts, lui qui a des idées et qui sait combien il nous en manque. C'est un tort, un bien grand tort, c'est une faute. Les quelques rares hommes qui tiennent une plume libre, indépendante des coteries, des cliques mesquines et risibles qui s'emparent chaque jour davantage du domaine de la littérature canadienne, ont des devoirs à remplir envers la partie saine des lecteurs. Ils n'ont pas le droit de réserver pour eux ce qu'ils pensent. L'idée, aussitôt éclosée, appartient à tous ; elle est le patrimoine commun de tous ceux à qui il peut être utile ou avantageux de la connaître ; et l'écrivain, qui dédaigne de la communiquer, dérobe au public ce qui lui est dû ; il lui enlève la part qu'il doit contribuer à ses lumières et à ses progrès ; il s'esquive d'un devoir sacré dont rien ne saurait l'affranchir, pas même la désolante perspective de rester longtemps incompris ou de n'être pas écouté.

L'écrivain, comme tout ce qui vit, comme tout ce qui sent, est soumis à la condition essentielle de produire, loi supérieure pour lui en ce qu'il a le noble privilège de produire intellectuellement, de donner l'âme à chacune de ses œuvres ; loi consolante en même temps que fatale, parce qu'elle le protège contre les défaillances, le stimule par la conscience de son mérite et répare ainsi sans cesse l'injustice des dédains ou de l'indifférence. Où en serions-nous, s'il fallait succomber aux déceptions anticipées, à la crainte de tenter d'inutiles efforts ? Il faudrait tout abandonner aux abominables gâcheurs et aboyeurs de la presse, perdre jusqu'au droit d'être humiliés de l'affront qu'ils font tous les jours à notre nom et à notre langue²², puisque, pouvant le réparer, nous en serions tacitement complices. Non, il y a autre chose à faire dans un jeune pays que de céder aux désenchantements, et l'irritation de l'écrivain, qui va jusqu'à lui faire rejeter sa plume, cesse d'être légitime.

M. Auger comprend cela aussi bien que personne. Il sait aussi très bien que notre public, loin d'être gâté, n'est pas même formé, et qu'il est aisément accessible à toutes les idées saines

22. Thème développé dans *la Presse canadienne-française* (1875).

qu'on lui présentera avec mesure. À l'œuvre donc, et faites votre part, puisqu'elle vous est échue. D'autres viendront qui ne tarderont pas à subir la vertu de l'exemple, et c'est ainsi qu'on réussira à former une véritable littérature nationale ayant de la substance et de la portée.

Si des esprits supérieurs se sauvent presque de la renommée dont ils sont dignes et de la gloire qui pourrait les attendre dans le champ des lettres, il n'en est pas ainsi d'un nombre tout à fait surprenant de génies opiniâtres et audacieux qui produisent à outrance, faisant fi du sens commun, de l'idée et de la langue. Ces gens-là sont chez nous chez eux. Rien ne les déconcerte ; ils ont en eux-mêmes une foi telle qu'ils s'écrivent leurs propres réclames, se défiant de la tiédeur des journalistes, étant convaincus d'ailleurs qu'on ne peut assez les admirer et que leur supériorité est trop évidente pour qu'ils ne dédaignent pas une fausse modestie. Ceux-là aussi, je pourrais les nommer, mais c'est trop difficile et je suis certain qu'ils me croiraient jaloux d'eux. J'aime mieux m'en taire pour ne pas leur donner sujet d'écrire de nouveau sous prétexte de me répondre, n'attendant au reste rien du public pour le service que je lui rends.

Quoique la littérature ne soit pas une carrière dans notre pays, et peut-être même à cause de cela, nous sommes inondés d'écrits de toute provenance, les uns baroques et grotesques, les autres fades, incolores, prétentieux dans leur monotonie et superbes d'insignifiance. Oh ! ce qu'il ne faut tolérer à aucun prix, c'est la prétention. Elle gâte ou détruit toutes les bonnes intentions que pourrait avoir l'impertinent qui ose écrire sans le moindre principe littéraire, sans aucun goût ni guide, sans avoir passé pendant des années sous la férule implacable d'un professeur qui ne souffre ni tache ni faiblesse, sans avoir fait, en un mot, cet apprentissage pénible, mais fécond, qui seul permet de gravir tous les degrés d'un art. Une langue n'est pas un instrument ordinaire, qu'on manie à son gré et dont la présomption enseigne l'usage. C'est une abominable coquette qui fait semblant d'accorder des faveurs à tout le monde et qui surprend tout à coup par quelque noire trahison. Aussi, ne peut-on bien se risquer à l'aborder qu'avec beaucoup de modestie et de défiance, et non pas avec la présomption ridicule d'où naissent tant de ces écrits étranges qui passeraient, partout ailleurs qu'au Canada, pour des phénomènes absolument inex-

plicables, d'origine et d'espèce ne se rapportant à rien de connu. Chez nous, « l'Album du Touriste²³ » et d'autres semblables attentats sont tolérés, parce que nous sommes dans un pays où une langue mixte est en voie de formation, et que, par conséquent, nous sommes obligés d'attendre, avalant n'importe quoi dans l'attente.

Nous l'avons dit assez clairement dans tout ce qui précède, et nous le répétons. Beaucoup d'ouvrages canadiens ne méritent pas la lecture et il serait tout à fait impossible de leur faire voir le jour dans d'autres pays que le nôtre. Aussi, ils ne dépassent pas la frontière et meurent sous nos yeux. Tant qu'il n'y aura pas d'idées dans nos livres, nous ne pouvons pas nous attendre à les voir lus, étudiés et discutés dans le monde général des lettres où la plupart de nos auteurs n'ont pu encore pénétrer, même avec toutes les ressources de la contrebande.

IV

Cependant, n'allons pas trop loin. La critique est si voisine du réquisitoire !... et les meilleurs conseils ont quelque chose de vexatoire qui fait douter de l'intention qui les inspire. Tonnons compte des tentatives plus ou moins sérieuses qui ont été faites depuis un certain nombre d'années pour fonder une littérature ayant un caractère national. Ce n'est pas la faute de ceux qui ont entrepris cette tâche difficile, si le milieu ne correspondait pas davantage à leurs efforts et si eux-mêmes ne soupçonnaient pas tout ce qui leur manquait. Produits bon gré mal gré d'un état de choses absolument rudimentaire, de conditions intellectuelles à peine sensibles, ils n'en ont pas moins affronté une langue depuis longtemps formée, successivement perfectionnée dans tous les genres par les maîtres qui ont écrit depuis trois siècles, et parvenue aujourd'hui à une telle variété, à une telle finesse de détails, qu'elle précise les impressions presque insaisissables et fixe l'image des plus fugitives nuances²⁴.

23. Dont l'auteur est James MacPherson Le Moine. Voir *infra*, p. 373, n. 8.

24. « J'ai beaucoup lu Bossuet, il est un de mes auteurs favoris » (*la Lanterne*, p. 232). « [...] étudiez les maîtres. Notre siècle si décrié, si calomnié, en compte peut-être plus que les autres. Jamais la langue française, malgré toutes les absurdités qui la compromettent journellement, n'est arrivée à une telle

Il y avait donc contre les pionniers des lettres canadiennes tous les désavantages réunis et pas une seule des ressources qui s'offrent à l'écrivain des autres pays qui possèdent une littérature nationale. Partout ailleurs, en effet, l'homme de lettres prend autour de lui, comme dans un fonds sans cesse renouvelé, sans cesse alimenté, les formes infiniment multiples et changeantes qu'une langue peut revêtir et qui restent cependant conformes à son génie. Il puise ce génie à sa source même, il en est comme pénétré, imprégné, il en reçoit l'impression presque constante et de mille manières ; il a grandi avec cette langue qui, tous les jours, sous ses yeux, s'est élaborée, enrichie, développée ; il est elle et elle est lui. Mais l'écrivain canadien, au contraire, loin d'être l'expression d'une langue se constituant au fur et à mesure des progrès de l'esprit, a eu d'abord à retrouver et à ressaisir tout ce que cette langue avait perdu, tâche bien différente et surtout bien autrement difficile. Dans son ingénuité il a cru qu'il lui suffisait du simple instinct littéraire pour accomplir cette tâche, en faisant de lui un être à part au milieu des propensions d'un vulgaire positivisme ; il ne s'est pas rendu compte de tout ce qu'il lui aurait fallu acquérir, avant de produire, par l'étude raisonnée du cœur humain et par l'observation, conditions dont s'affranchissent imparfaitement à leurs débuts même les génies supérieurs et les talents de premier ordre.

Mais qu'à cela ne tienne. Il n'en est pas moins vrai que, depuis un certain nombre d'années, des efforts réels, et qui portent déjà leurs fruits, ont été faits pour créer au Canada une vie intellectuelle. Petit à petit nous sommes entrés dans le courant des transformations modernes, dans le giron commun où tous les peuples évoluent. Longtemps tenus à l'écart, nous nous sentons atteints chaque jour davantage par les mille souffles qui portent l'idée et par l'expansion envahissante des progrès scientifiques. Bon nombre de travaux de nature diverse

perfection dans les détails et à une expression aussi parfaite des plus délicates et des plus difficiles nuances » (*les Jeunes Barbares*, p. 105). L'admiration de Buies pour Zola montre bien qu'il est en accord avec les grands courants littéraires de son temps : « Je veux vous dire en terminant que je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous au sujet de Zola, je trouve que vous ne rendez pas suffisamment justice à ce cyclope, à cet enclade, à cet énorme penseur, à ce débrouilleur de mondes et d'idées » (lettre à Hector Garneau, 22 novembre 1896, fonds privé). Sur les goûts littéraires de Buies, voir « Quels sont leurs auteurs favoris. Une enquête littéraire », *la Patrie*, 15 avril 1899, p. 10.

ont été faits chez nous en dehors des œuvres purement littéraires ; il y a un mouvement incontestable et dont il serait absurde de ne pas vouloir convenir. Les précurseurs de la future littérature nationale méritent donc qu'on leur tienne compte, malgré d'inévitables imperfections, non pas tant de ce qu'ils ont produit que du sentiment qui les a inspirés, de l'esprit qui les anime, et comme l'a dit dans une page éloquente et profondément juste, M. l'abbé Casgrain, un vrai poète qui fait plus de prose que de vers :

« Si, comme il est incontestable, la littérature est le reflet des mœurs et du génie d'une nation, si elle garde aussi l'empreinte des lieux d'où elle surgit, des sites, des perspectives, des horizons, la nôtre sera grave, méditative, religieuse, énergique et persévérante comme nos pionniers d'autrefois, mélancolique comme nos pâles soirs d'automne enveloppés d'ombres vaporeuses, comme l'azur profond, un peu sévère de notre ciel, chaste et pure comme le manteau virginal de nos longs hivers.

« Représentants de la race latine, notre mission est d'opposer au positivisme anglo-américain, à ses instincts matérialistes, à son égoïsme grossier, les tendances d'un ordre plus élevé.

« Vous avez devant vous une des plus magnifiques carrières qu'il soit donné à des hommes d'ambitionner. Issus de la nation la plus chevaleresque et la plus intelligente de l'Europe, vous êtes nés à une époque où le reste du monde a vieilli, dans une patrie neuve, d'un peuple jeune et plein de sève. Vous avez dans l'âme et sous les yeux toutes les sources d'inspirations, au cœur de fortes croyances, devant vous une gigantesque nature où semblent croître d'elles-mêmes les grandes pensées, une histoire féconde en dramatiques événements, en souvenirs héroïques. En exploitant ces ressources, vous pouvez créer des œuvres qui s'imposeront à l'admiration et vous mettront à la tête du mouvement intellectuel dans cet hémisphère²⁵. »

Voilà en effet notre mission à nous, représentants en Amérique du génie latin et celte, et cette mission a été comprise d'instinct par les jeunes gens qui se sont exercés dans les lettres.

25. Henri-Raymond Casgrain, « Le mouvement littéraire en Canada », dans *Œuvres complètes de l'abbé H.-R. Casgrain*, t. I : *Légendes canadiennes et variétés*, p. 374. Le texte date de janvier 1866.

Ils ont ouvert la voie ; ils l'ont fait comme tous les initiateurs, avec les instruments quelconques qu'ils ont eus à leur disposition ; mais le point essentiel est qu'ils s'en soient servis et qu'ils aient eu la noble témérité de fonder, à douze cents lieues de la mère-patrie intellectuelle, un foyer d'où rayonnera son génie quoique affaibli et adapté à des conditions différentes. Qu'importe alors qu'ils soient puérils, naïfs, qu'ils se plaisent à des descriptions souvent grotesques, qu'ils se perdent dans les lieux communs, s'abandonnent avec une complaisance ingénue à une exposition minutieuse d'impressions et de sentiments beaucoup trop vieillis pour notre époque ! Qu'importe que l'imagination, l'originalité et le goût leur fassent trop souvent défaut ! On trouve en eux ce qu'on y cherche avant tout, de la jeunesse et cette audace inconsciente, presque aimable, qui fait qu'on leur sourit avec bienveillance et qu'on serait heureux de leur prodiguer les encouragements.

Nul n'a été l'expression du sentiment qu'on éprouve à la lecture des ouvrages canadiens mieux que M. le Consul actuel de France²⁶, le premier de tous les consuls français qui se soit occupé de notre littérature et qui ait voulu la faire connaître à l'extérieur.

M. Lefavre a déjà fait sur notre compte trois conférences à Versailles, dans la première desquelles il s'est efforcé, comme il le rappelle, « de mettre en lumière les traits caractéristiques de l'ancienne colonie française, la persistance de sa vitalité nationale, son attachement à la langue, aux traditions de la mère-patrie, en un mot, tous les titres qui la recommandent à la sympathie d'un public français²⁷ ». M. Lefavre, en arrivant dans cette « ancienne colonie française », a été étonné du

26. « Encore une preuve que nos littérateurs sont bien appréciés en France. — M. Desilles, chancelier français à Québec, a bien voulu communiquer à MM. Faucher et Marmette un journal français, le *Journal de Versailles* qui publie et commente une lecture que vient de faire à Versailles M. le consul Lefavre. On lira avec un plaisir patriotique l'article du *Journal de Versailles* et les bonnes choses que M. Lefavre a dites de nous. Les voici : "[...] De toute cette école appelée par ses ennemis la *Pléiade rouge*, le talent le plus remarquable n'est pas un homme politique ; c'est un simple écrivain humoristique, M. Arthur Buies, tour à tour chroniqueur, conférencier, pamphlétaire, feuilletoniste, un bohème abordant tous les genres et se tirant de toutes les situations avec une verve railleuse et spirituelle du meilleur aloi" » (*l'Opinion publique*, 14 juin 1877, p. 277-278). Voir A.-A. Lefavre, *Conférence sur la littérature canadienne*, p. 52-56.

27. *Ibid.*, p. 5. Le texte se lit : « qui la recommandent à notre sympathie ».

grand nombre de productions indigènes qu'il voyait étalées chez les libraires ou bruyamment célébrées dans les journaux. Il s'est donné la peine de les lire toutes et de se mettre au courant de nos ambitions et de nos aspirations littéraires, de sorte qu'il a pu, non seulement prendre la mesure de nos capacités respectives, mais encore apprécier exactement tout ce que cette quantité de livres et de brochures contenait de germes et de promesses pour l'avenir. Il s'est senti pris de sollicitude pour les premiers essais de cette littérature enfantine qui émerge à peine des langes, et qui n'en est pas encore arrivée à l'âge de la correction. Il la regarde s'aventurer, il suit avec un intérêt touchant ses pas tantôt tremblants, tantôt hardis, tantôt hasardés, il étudie ses instincts et cherche à prévoir où ils la conduiront ; il cherche à reconnaître si, dans l'embryon qu'il découvre, il y a quelque espoir de future virilité. Mais il ne pousse pas cet examen trop loin. Avant tout, il se laisse aller au bonheur d'avoir retrouvé cette petite-fille de la France presque perdue au milieu d'un monde semi-barbare, malgré ses chemins de fer, ses bateaux à vapeur et ses télégraphes. L'existence de ce million de Français groupés sur les deux rives d'un grand fleuve, et que la France elle-même ignore depuis plus d'un siècle, l'a séduit par l'espèce de poésie romanesque qui s'y rattache, et le charme d'une pareille découverte l'a empêché d'abord de voir autre chose que l'enfant retrouvé.

C'est là le sentiment qu'on retrouve presque à chaque page de ce qu'il a écrit sur le Canada et sur sa littérature. On sent qu'il a constamment envie de nous presser sur son cœur, qu'il s'ingénie de cent façons à éviter tout ce qui pourrait blesser notre susceptibilité si aisément mise en émoi, et qu'il donnerait tout au monde pour qu'il y eût véritablement des écrivains canadiens tels qu'il les peint, tels qu'il les habille pour les montrer à un public raffiné. On s'attend à tout moment à ce qu'il en invente pour qu'il n'en manque dans aucun genre et que nous n'ayons pas l'air de faire défaut en quoi que ce soit, tant son indulgence abonde et tant il semble craindre de n'avoir pas assez d'encouragements à verser dans nos âmes.

Cependant, M. Lefavre revient de temps à autre à l'appréciation, comme dans cette page où il écrit :

« Au lieu d'exprimer l'ambition, l'humeur inquiète, les excitations fiévreuses, le *go ahead* d'une nation sans passé, impatiente de croître et de s'enrichir, la littérature canadienne vit

de traditions et de souvenirs, conserve de la déférence pour l'Europe, surtout pour l'Europe de l'ancien régime et se glorifie d'en avoir retenu l'empreinte. Ses prétentions sont aussi plus modestes. Elle ne se flatte pas d'inaugurer une ère nouvelle dans l'humanité et ne se propose pas pour guide et pour modèle au vieux monde ; mais elle se maintient dans une atmosphère plus sereine, plus favorable peut-être aux travaux désintéressés de l'esprit²⁸. »

« L'atmosphère sereine » est peut-être quelque peu risqué. Toute notre presse s'insurge contre cette expression²⁹. Il est vrai que nos journalistes ne sont pas des littérateurs ; mais, d'autre part, ceux qu'on accepte comme des littérateurs trouvent-ils autour d'eux une atmosphère aussi *sereine* que le dit M. le Consul ? Il est permis d'avoir là-dessus quelque appréhension. Quant à nous qui vivons dans ce milieu depuis des années, nous l'avons trouvé chargé de beaucoup de parti pris, de beaucoup d'exclusivisme³⁰, de beaucoup de cet esprit qui n'admet dans la littérature que la convention et rejette comme funeste tout ce qui sort de la routine ; nous l'avons trouvé, en un mot, rempli précisément de tout ce qui exclut cette sérénité native qui ferait le charme de nos écrivains et leur donnerait une originalité débonnaire.

Enfin, qu'importe ! nous sommes sereins, soit. La sérénité ! voilà le caractère de notre littérature nationale. « Avant tout, soyons *sereins* », dira désormais la chanson en remplaçant *canadiens* par son synonyme. Nous arriverons à la postérité comme des chérubins reliés en rose, et nos successeurs, venant à leur tour dans cette atmosphère sans nuage, enfanteront comme nous des chefs-d'œuvre bénins dont on parlera longtemps à la campagne.

Oh ! M. le Consul, quels horizons vous nous avez ouverts !...

28. *Ibid.*, p. 46.

29. « Les plus misérables passions font du journalisme canadien leur instrument et leur empire ; l'envie, la calomnie, la persécution sous toutes les formes s'y établissent de droit et font un appel constant aux plus violents et aux plus lâches instincts » (*la Presse canadienne-française et les Améliorations de Québec*, p. 6-7).

30. « [...] c'est là le plus grand malheur peut-être de notre presse qu'il ne soit pas permis d'exprimer une opinion libre sans être aussitôt taxé d'hérésie par une petite légion de barbouilleurs aussi ignorants que bornés et prétentieux » (*ibid.*, p. 8-9).

[16]
CHRONIQUES

Québec, 10 mai 1877.

[1] **I**l existe dans Québec un antique et solennel édifice qui défie la pioche du démolisseur, que les gouvernements entourent d'un respect pieux et jaloux, où les hirondelles reviennent chaque printemps plaquer leurs nids serrés l'un à côté de l'autre, sous un toit qui a essuyé les orages de deux siècles ; édifice vermoulu, lézardé, fissuré, mais qui reste debout avec une ostentation muette et triomphante, comme s'il n'avait rien à craindre de la main des hommes et que son bail avec [2] le temps fût loin d'expirer encore ; édifice dont les murs jaunis, chassieux, suintent une décrépitude morose et se fatiguent de leur longue résistance ; dont les fenêtres brisées offrent au vent qui s'y engouffre des ouvertures noires et sinistres ; qui menace de couler et qui hésite, qui s'affaisse et que son poids retient aux entrailles de la terre, comme un vieux tronc dépouillé, rongé, qu'arrête au-dessus du gouffre le sol où plongent ses racines ; jadis asile des premiers missionnaires de la colonie qui y fondèrent le premier collège canadien, puis converti en caserne pour les soldats anglais, et devenu enfin de nos jours un abri pour quelques familles misérables qui s'y sont réfugiées comme des crabes dans une carcasse et n'en veulent partir

VARIANTES : « Chronique pour "le National" », *le National*, 28 mai 1877, p. 3.

7 nids l'un 8 siècles ; < suite à la ligne 12 : > dont les murs < ... > racines ; < suite aux lignes 8-12 : > édifice vermoulu < ... > encore ; < suite à la ligne 19 : > jadis 20 puis, converti 21 anglais, puis devenu 23 carcasse, et qui, rivalisant de tendresse avec le gouvernement, n'en

25 qu'avec les débris du vieux collège sur le dos, pourvu qu'il consente à s'écrouler.

30 Là venaient s'asseoir, il y a plus de deux cents ans, quelques enfants hurons auxquels on apprenait le catéchisme en même temps qu'aux rares fils de visages pâles qui se trouvaient alors dans la cité naissante. Seul, de tout ce qui fut construit à cette époque au Canada, le collège des Jésuites¹ mérita le nom d'édifice dès le commencement et, seul aussi, il est resté de ce temps, intact, sans avoir été modifié ni agrandi, capable de donner asile à plus de cent familles sous ses longues et sombres voûtes percées de cellules.

35 Cet édifice aux pieds duquel aujourd'hui s'entassent les immondices et se groupent mille ordures variées, jadis foyer de dévouement et d'instruction reli[gi]euse, maintenant foyer d'infection, crasseux, putride, ceinturé de chiens et de chats morts, assailli çà et là par des amoncellements de déchets ap-
40 portés de toutes les cours de la ville et qui grossissent chaque jour avec une satisfaction évidente, cet édifice, autrefois respectable, maintenant ruine hideuse et dangereuse, continue de rester debout, comme si rien ne pouvait l'arracher du sol qu'il a tenu embrassé pendant plus de deux cents ans.

*

45 En vain les plaintes, les menaces, les récriminations pleuvent sur lui ; il les reçoit comme des averses et sa face jaunie, semée de rides et de crevasses, les laisse ruisseler et s'abattre sans en être émue ; on dirait « les portes mêmes de l'Église

27 enfants Hurons pour apprendre le catéchisme de compagnie avec les
rares 31 dès le début, et 36 immondices, autour duquel se 37 dé-
vouement et de piété, maintenant 38 putride, dégageant des miasmes,
ceinturé 39 morts, avec, de temps à autre, pour former le relief, des entassements
de 44 de 200 ans 46 averses, et 48 sans être

1. Le collège des jésuites fut fondé à Québec en 1635. En 1763, les jésuites furent expulsés du Canada et leurs biens confisqués par la Couronne britannique. Ils n'y rentrèrent qu'en 1847. À compter de 1776, le collège des jésuites logea les troupes anglaises et les tribunaux judiciaires y tinrent leurs séances. En 1867, le gouvernement fédéral devint propriétaire des biens des jésuites, qu'il remit au gouvernement provincial en 1871. C'est Honoré Mercier qui les leur rendit en 1888. Le collège des jésuites fut démoli en 1887 et sur son emplacement la Corporation de Québec construisit l'hôtel de ville en 1896. Voir A. Buies, *l'Ancien et le futur Québec*, p. 25-26.

contre lesquelles rien ne peut prévaloir ». Ces jours derniers encore, croyant qu'il allait crouler, puisqu'il penchait, on lui avait mis des étais et des sentinelles étaient postées pour crier « gare » aux passants ; mais c'était une feinte. Dès qu'il se vit soutenu, il sembla se redresser ferme comme pour narguer ces vaines précautions humaines et, aujourd'hui, étais et sentinelles ont disparu, et le vieux collège des Jésuites est resté debout au milieu de sa fange, inattaqué, inviolé.

On avait donné ordre, pour la vingtième fois, aux lambeaux de familles qui l'habitent, de déguerpir² ; un [4] silence de mort semblait s'être répandu dans ce grand cadavre de plâtre et de mortier ; aucun bruit ne passait par les trous informes de ses murs que fermaient autrefois des fenêtres, et tout à coup l'on vit paisiblement sortir, par quatre à cinq cheminées différentes, l'honnête fumée du pot-au-feu que préparaient comme d'habitude les derniers venus sous ce toit qui menace toujours et qui ne croule pas.

*

C'est ce qui fait le désespoir du gouvernement local. Il n'ose toucher au collège, « propriété de l'Église », a dit solennellement M. de Boucherville³ ; mais comme une poussière,

54 humaines, et aujourd'hui 55 disparu et 60 mortier, aucun 62 sortir par quatre à cinq cheminées différentes l'honnête

2. « Ce qui cependant semble tout à fait étrange, c'est que l'on ne fasse pas déguerpir, de gré ou de force, ceux qui y demeurent encore. Le fait de voir des femmes et des enfants aux fenêtres d'une bâtisse qui s'écroule, et dont la police vous force de vous éloigner, est vraiment un acte impardonnable, et c'est ce que nous voyons cependant au pan du mur qui menace le plus de s'écrouler » ([anonyme], *l'Événement*, 16 mai 1877, p. 2).

3. C'est aussi le point de vue du *Nouveau-Monde*, qui réplique en ces termes à un article du *Courrier du Canada* du 14 mai 1877 : « Pour le moment nous nous contenterons de demander au *Courrier* s'il croit, oui ou non, que ces casernes sont propriété de l'Église ? S'il le croit, il doit être persuadé que la corporation a bien moins le droit d'y toucher que de démolir le bureau du *Canadien*. S'il ne le croit pas, voudrait-il avoir la bonté de nous informer à quelle époque l'Église a perdu ses droits sur cette propriété ? Avec les *Casernes des Jésuites* il n'y a qu'une seule chose à faire : c'est de les rendre » (*le Nouveau-Monde*, 16 mai 1877, p. 2). « Il paraît que les jésuites de nos jours contestent la légalité de cette possession ; une admirable brochure que l'on dit inspirée par eux, a même paru à ce sujet l'année dernière, dans laquelle il est dit que le premier ministre qui osera faire donner un coup de pioche à l'antique édifice, est tout simplement Belzébuth en personne. C'est le cas ou jamais de dire que les comparaisons sont toujours odieuses » (*l'Ancien et le futur Québec*, p. 26).

même sacrée, peut se disperser au vent ; comme le plus in-
 70 violable des murs peut dégringoler lorsqu'il ne tient plus,
 l'hon. premier ministre a fait ce raisonnement qui le laisse ir-
 reprochable et à la fois le tire d'embarras : « Laissons, a-t-il dit,
 casser le nez à une vingtaine de citadins qui passeront à portée
 du collège ; laissons-le enfiévrer, infecter la moitié de la ville,
 75 mais ne portons pas la main dessus ; ce serait un sacrilège. »
 De son côté le Conseil de ville de Québec, fort embarrassé, fort
 empêtré, ne sachant s'il a le droit d'empêcher un monument
 en ruines de démolir les gens, remué, ballotté entre des senti-
 ments et des pressentiments, entre l'urgence et la crainte
 80 d'agir, entre la santé publique d'une part et, d'autre [5] part,
 l'inviolabilité d'un immeuble dont le propriétaire est incon-
 nu, formule périodiquement des remontrances très-vives à
 l'adresse du gouvernement local et vote ensuite de nouvelles
 augmentations de taxe sur les propriétés non sacrées.

85 Toutefois, un bruit de nature à porter le trouble dans les
 âmes qui ont horreur du civil, autrement dit de l'État, a couru
 les rues de la capitale hier et avant-hier. On disait que le gou-
 vernement avait consenti à admettre son droit de jeter à terre
 le collège des Jésuites, mais qu'il le ferait faire par des entre-
 90 preneurs spéciaux qui auraient un an devant eux pour exécuter
 leur contrat. Si c'était là un moyen terme, un biais quelconque
 pour sortir d'une difficulté gigantesque, je dirais qu'il est avec
 le cabinet local des accommodements, mais personne ne saurait
 comprendre pourquoi l'ancien collège des Jésuites cesse d'être
 95 « propriété de l'Église », parce qu'on lui affecte un démolisseur
 qui n'aura pas l'air pressé.

Il n'y a donc aucune raison de croire à cette rumeur vrai-
 ment subversive, quoiqu'elle soit conforme à la tradition qué-
 becquoise qui exige dix ans pour tout ce qui peut se faire en
 100 six mois. Je dis dix ans, et je suis bien modeste. Savez-vous
 depuis combien de temps on parle de prolonger la terrasse
 Durham jusqu'au glacis, d'où l'on aurait la plus belle vue du
 monde, un spectacle dont on est d'autant plus avide qu'on en

69 vent, comme 80 santé et la vie publiques d'une part, et l'inviolabilité
 d'une propriété dont 81 inconnu d'autre part, formule 83 local, et 89
 des jésuites, mais 92 est, avec le cabinet local, des 94 des jésuites cesse
 96 pas l'œil pressé 100 mois, oui, dix 103 spectacle que plus on en jouit,
 plus on en est avide ? Voilà

jouit plus souvent et plus longtemps ? Voilà bien vingt ans au
 moins⁴. Cette petite opération ne coûte[6]rait guère que vingt 105
 mille dollars environ ; cent fois le Conseil de ville en a été saisi ;
 tous les jours elle est encore le thème invariable des promeneurs
 désolés de voir qu'une ville se prive, pour si peu, d'une pro-
 menade qui, à elle seule, vaudrait dix parcs... eh bien ! on en
 est arrivé à croire que ce n'est pas avant le premier centenaire 110
 de son existence, c'est-à-dire en 1940, que la terrasse sera com-
 plétée.

*

D'immenses travaux, pouvant donner de l'ouvrage à deux
 ou trois mille hommes, devaient commencer au printemps. 115
 C'était une large rue nouvelle ouverte le long du fleuve ;
 c'étaient les édifices du parlement, des ministères, du palais de
 justice ; c'était un *skating-rink*, dont le plan exposé a, pendant
 un mois, charmé les regards naïfs des passants ; c'était toute
 une cité nouvelle qui allait s'élever autour du terrain choisi
 pour installer le capitolé canadien, c'était, c'était quoi encore ? 120
 Québec allait enfin secouer ses énormes couches de débris et
 en sortir avec des monuments, des palais, des jardins, un parc
 même, un parc ! entendez-vous ? à la place des remparts
 croulants qui l'entourent de poussière : le ciel, propice à nos 125
 vœux et jetant enfin un regard sur notre abandon, s'était mis
 de la partie et nous avait donné le printemps trois semaines
 plus tôt que d'habitude... Bah ! Il n'y a [7] encore rien de com-
 mencé, si ce n'est qu'une cinquantaine de travailleurs étiques,
 amaigris par une année de privations, creusent péniblement,
 pour soixante cents par jour, les fondations de l'édifice où nos 130
 Solons canadiens achèveront dans le vingtième siècle de dé-
 truire les lois avec la législation.

106 saisi, tous 107 promeneurs qui ne se lassent pas de déplorer
 qu'une 109 parcs, eh 115 fleuve, c'étaient les édifices du parlement, le
 palais de justice, un skating 118 passants, c'était 120 pour *construire le*
parlement, c'était 123 entendez-vous, à 124 poussière ; le 127 habi-
 tude... *Oap !* Il 129 année de *disette*, creusent péniblement pour 130 nos
colons canadiens

4. En 1838, lord Durham fit raser les ruines de l'ancien château Saint-
 Louis pour y faire construire une terrasse d'une cinquantaine de mètres, agran-
 die d'environ 90 mètres en 1854. En 1878, lord Dufferin la fit prolonger
 d'environ 46 mètres. C'est le marquis de Lorne qui inaugura ce prolongement
 et le baptisa terrasse Dufferin. Voir *l'Ancien et le futur Québec*, p. 35-36.

En revanche, on illumine. Oh ! pour ces choses-là, qu'on parle de Québec. Donnez-lui des fêtes, des solennités, des pompes, et Québec est heureux, il est fier ; il jouit, il jubile, il se trémousse et tout son peuple est sur pied. Pauvre enfant qu'un rayon de soleil éblouit, qui se console de sa détresse en un jour de spectacle et de fanfares, qui oublie ses oripeaux au carillon bruyant et joyeux des cloches, laissons-lui ses heures d'ébats. Mais passons outre.

On dit, et c'est très probable, que le Légat Apostolique⁵ vient au Canada afin de se rendre compte sur les lieux mêmes de ce que peut bien être cette bête fabuleuse, appelée le Libéralisme canadien, dont la prétendue existence est signalée depuis dix ans par le *Nouveau-Monde*. Qu'est-ce qu'il apprendra ? Que peut-il apprendre ? Il verra une clique de braillards qui, incapables d'aborder les questions politiques et sociales du jour, de les exposer avec intelligence et de les discuter, passent leur temps à dénicher partout dans leur pays des foyers d'hérésie qu'ils peuplent de Manichéens et de Vaudois, et qui croient n'avoir rien fait s'ils n'ont pas offert tous les jours à Lucifer quelques âmes rebelles à leur doctrine forcenée. Quand Mgr. [8] Conroy aura vu tous ces cloportes, qu'il les aura lus, qu'il les aura fait parler surtout, sa mission sera à peu près accomplie : il pourra retourner à Rome et n'aura pas besoin

133 illumine ! Oh 135 est heureuse, fière, elle jouit, elle jubile, elle se
136 enfant, qu'un 140 outre, on dit 142 vient sur les lieux mêmes, afin de
se rendre compte de 149 partout au Canada des foyers d'hérésie, qui n'y
existent pas, et à peupler notre pays de Manichéens 153 ces sires là, qu'il
154 sera bientôt accomplie

5. « On sait que Sa Sainteté a pris la résolution d'envoyer un légat spécial dans l'Amérique britannique, et a choisi pour cette importante mission M^{gr} Conroy, évêque d'Ardagh, en Irlande » (*le Journal de Québec*, 17 avril 1877, p. 2). M^{gr} Conroy arriva à Québec le 24 mai 1877. Il avait reçu pour mandat d'enquêter sur le libéralisme canadien. Peu de temps après l'arrivée de ce dernier au Canada, Wilfrid Laurier prononça à Québec, le 26 juin 1877, une conférence sur le libéralisme politique, dans laquelle il identifiait le libéralisme canadien au libéralisme britannique et condamnait le libéralisme « continental ». Le discours de Laurier obligea les évêques à réagir dans un mandement du 11 octobre 1877, qui prenait acte de sa déclaration et distinguait entre les libéraux politiques et les libéraux catholiques. Le 1^{er} novembre, M^{gr} Conroy entérinait le mandement des évêques. S'apprêtant à rentrer à Rome au début du mois de mars 1878 pour rendre compte de sa mission, il mourut subitement à Saint-Jean de Terre-Neuve. Voir *DBC*, t. X, p. 211-212.

de faire de rapport ni d'ennuyer le Saint-Père par la description d'une dizaine de lunatiques, verrues d'un pays si catholique qu'il en fait des maladies, telles que le *Canadien* et le *Franc-Parleur*⁶.

156 rapport, ni 156 Saint-Père avec la description d'une dizaine de
lunatiques dans un pays 158 maladies telles

6. Sur le *Canadien*, voir *Chroniques I*, p. 289, n. 6. Le *Franc-parleur* (1870-1878), journal ultramontain de Montréal, fut le porte-parole des évêques Bourget et Laffèche. D'abord propriété d'Adolphe Ouimet et B. Testard de Montigny (1870-1871), il fut racheté par les frères Plamondon. Il était rédigé par Ouimet, l'abbé Villeneuve et surtout l'abbé Alexis Pelletier. Voir Antonine Gagnon, « Alexis Pelletier, collaborateur au *Franc-parleur* (1872-1877) », dans Nive Voisine et Jean Hamelin, *les Ultramontains canadiens-français*, p. 183-204.

Québec, 18 mai.

[9] **N**ous sommes une race très-fière¹ ; aussi est-il bien difficile de nous parler de nos défauts, et bien plus difficile encore de nous faire plier aux nécessités vulgaires de la vie. Le Canadien n'est pas frotteur de bottes ; il consentira volontiers à passer chaque lundi par toutes les maisons de la ville, couvert de pièces de vêtements rajustées de cent façons, sordides et infectes, avec un sac sur le dos, pour mendier suivant un usage aussi antique qu'opiniâtre², mais vous ne lui ferez jamais frotter une paire de chaussures, à moins de lui débiter un long speech où le noble métier du cirage serait comparé à la peinture et le cireur à un artiste.

Ces jours derniers entrant chez un barbier de Québec un Yankee, fils de cette nation où pullulent les parvenus, les roturiers infimes, gens de tout métier, de [10] toute condition,

VARIANTES : « Chronique pour le "National" », *le National*, 9 juin 1877, p. 2.

1 *Chronique pour le « National »* // < sans date > // Nous 4 de vous parler 5 nous plier aux dures nécessités de la vie 7 ville un sac sur le dos, couvert 9 infectes, pour 11 lui faire un long 12 cirage de bottes serait 12 peinture, et 14 un yankee, fils

1. Ce thème revient souvent sous sa plume : « La louange est ce qui tue les Canadiens. Ils en sont avides, insatiables » (« Chronique », *la Revue nationale*, vol. 2, n° 7, août 1895, p. 23).

2. Allusion au *quêteux*, « personnage du mendiant qui va de maison en maison quêter de la nourriture et sollicitant parfois un gîte pour la nuit » (Lucille Guilbert, « Les images du quêteux : trois modèles de sociabilité », dans Roger Levasseur, *De la sociabilité. Spécificité et mutations*, p. 73).

dont les uns ont été présidents des États-Unis après avoir été bûcherons, artisans, ou même journalistes, ce que je regarde comme la dernière fonction possible dans toute société bien constituée. Or, ce Yankee, arrivant de voyage, avec de longs poils et des chaussures crottées, pressé comme le sont presque toujours les *vilains* de sa race, avait besoin impérieusement de se faire passer le rasoir et, de plus, de faire frotter ses bottines, ce qu'on obtient par faveur spéciale et chèrement payée dans les hôtels de Québec. Au barbier qui venait de lui rendre la peau douce il demanda que le *boy* de la boutique, dont l'unique emploi est de broser les habits et d'épousseter les cols, voulût bien cirer ses *congress*. 20

Le *boy* regarda dédaigneusement le fils de la libre Amérique et répondit qu'il n'était pas un nègre. C'était sublime ; mais le Yankee, un peu causeur, démontra que dans son pays il y avait, chez presque tous les barbiers, de petits garçons qui ne faisaient pas autre chose que de frotter les chaussures – *black your boots, Sir* – et qui ne s'en trouvaient pas amoindris dans leur position sociale, quoiqu'ils fussent en même temps broseurs d'habits. Il alla même jusqu'à insinuer que des hommes vraiment remarquables, devenus de grands *politiciens*, avaient commencé par cet humble emploi. Mais il ne put convaincre le *boy* canadien qui, entre autres sujets d'orgueil, a celui de ne savoir ni lire ni écrire, et dont les parents font la tournée hebdomadaire avec la besace sur le dos. [11] Force fut donc au Yankee d'aller se pourvoir ailleurs, après avoir témoigné de son admiration pour la hauteur de nos sentiments et ajouté quelques remarques saugrenues sur la difficulté pour un peuple comme le nôtre de vivre ailleurs que dans les astres. 25 30 35 40 45

*

Je ne tirerai pas de morale de ce fait ; je m'en garderais bien. Il est plus difficile de faire une observation juste à un Canadien du pays que de passer par le trou d'une aiguille, et

18 je considère comme 20 ce yankee, arrivant 22 race avait 24 ce qui est admis même pour les gens ne portant pas de titres. Au 26 demanda à se faire cirer par le boy <ital.>, dont 27 cols. Le boy 31 le yankee, un 31 démontra que, dans son pays, il 33 boots, *sir* <romain> – <Texte de base : *Sir, et. Nous rétablissons le tiret.*> et 36 hommes véritablement illustres, devenus 39 d'orgueil, avait celui 40 parents faisaient la 41 au yankee d'aller 46 fait. Je m'en garderais bien ; il est 47 juste d'un Canadien du

Dieu sait que ce n'est pas chose facile que de passer par le trou
 50 d'une aiguille ! Depuis dix-huit cent soixante-dix-sept ans, tous
 les riches de la terre y essaient et n'y arrivent pas. Il n'y a que
 les pauvres qui ne puissent se payer cette fantaisie ; la pauvreté
 rend si timide !

Notre ombrageuse susceptibilité, piquée au vif par le moin-
 55 dre mot, ne nous permet pas de supporter la plus légitime
 critique. Dites à un hôtelier que son bœuf est trop cuit ou que
 son *waiter* est un lambin, il vous répondra aigrement que si vous
 n'êtes pas content, vous n'avez qu'à essayer d'un autre hôtel.
 60 Dites à un tailleur que votre habit vous empêche de remuer, il
 vous répondra que vous êtes un capricieux et que vous ne savez
 pas ce que c'est que de vous habiller élégamment. Dites à [12]
 une servante que votre chambre est faite comme si un trem-
 blement de terre venait d'y mettre tout sens dessus dessous,
 65 elle ne se gênera pas de vous répondre que vous êtes un homme
 du commun et que les gens comme il faut ne se plaignent
 jamais. Dites à un épicier que son sucre a quelque peu les
 qualités de la chaux vive, il vous rétorquera avec une superbe
 homérique qu'il satisfait tout son monde et que *les autres* ne se
 plaignent jamais de lui.

Les autres ! voilà le grand mot lâché. Quand on a dit *les*
 70 *autres* au Canada, on a répondu à tout. Que voulez-vous ré-
 pliquer à cela ? Vous êtes seul contre un nombre formidable
 et invisible d'individus qui, tous, vous donnent tort ; alors, vous
 êtes cloué. Les autres ! Pensez-y ; les autres ! Il arrive que, de
 75 par ce mot, une très-grande contrainte et un respect humain
 assujétissant se répandent dans toutes les classes de la société...
 mais bah ! qu'est-ce que cela fait ? Qui n'y est pas habitué ?
 Passons.

*

Le gouvernement local s'est enfin décidé à faire démolir
 80 le vicieux collège des Jésuites. Quand je dis « s'est décidé »,
 j'emploie une hardiesse de style voisine de l'injure pour le pas-
 teur en chef qui dirige nos destinées. Le gouvernement *s'est*

50 aiguille ; < suite à la ligne 54 > *notre ombrageuse* 55 la *moindre*
 critique 65 commun, et 69 *plaignent pas de* 70 lâché. (Quand on a
 dit *les autres* < ital. > au Canada on a répondu à tout.) Que 74 cloué ; *les*
autres ! pensez-y, les 74 arrive *qu'avec* ce mot une 77 bah ! *on y est habitué ;*
passons. // Le 80 *des jésuites.* Quand

décidé, parce que le collège lui-même était décidé à dégringoler sur la [13] tête de tout le monde au premier moment. C'est au point qu'il n'y a pas encore un seul démolisseur qui ose s'aventurer sur le toit et attaquer les cheminées et les bardeaux. Voyez-vous un pauvre diable à cheval sur une toiture qui s'effondre tout à coup et le précipite d'une hauteur de cinquante pieds sur un amalgame confus de vieux rats en putréfaction, de fonds de chaudières, de semelles de bottes, de détritrus provenant de toutes les catégories d'êtres animés ?... ce n'est pas absolument invitant. Il y a des gens qui se font prier pour tenter une pareille aventure, et il sera absolument impossible d'en vouloir à qui que ce soit, fors au gouvernement local, si la démolition du collège des Jésuites procède avec une lenteur aussi rassurante pour nos nez qu'agréable aux yeux du *Nouveau-Monde*.

*

Un des événements du jour, tout à fait du domaine de la chronique, est le voyage du général Grant en Europe. Il y a quelque chose de vraiment inattendu dans l'engouement dont est l'objet cet ancien commandant d'une armée que l'Angleterre officielle et aristocratique eût donné beaucoup pour voir mettre en charpie. C'est Grant ici, c'est Grant là. La reine, les princes, ses fils, les plus grands dignitaires, les plus huppés des purs « vieille roche » rivalisent, à qui [14] mieux mieux, pour lui faire les honneurs de réceptions qui s'engendrent les unes les autres et qui ne laissent pas à l'ex-président un seul jour où il puisse dire : « Ce jour est à moi seul ; aujourd'hui, je suis libre. » Il faut qu'il dîne partout, chez tous les ministres et, sans doute, on a chaque fois l'attention délicate de lui faire manger du bœuf américain, produit dont l'exportation a pris depuis deux ans des proportions incroyables, atteignant, le mois dernier, jusqu'à trois millions de dollars. Et puis, que de « turtle soups », que de « plum puddings » il a déjà vu s'étaler devant lui avec cette majesté volumineuse que les Anglais donnent à leurs plats ! Et ce n'est pas tout. Quelle quantité de cigares il va lui falloir brûler ! Car il n'est pas plus permis de voir Grant sans un cigare aux lèvres, que Thiers sans ses lunettes ou Napoléon III

94 soit, si ce n'est au 95 des jésuites procède 98 jour tout à fait
 108 seul, aujourd'hui 109 ministres, et 112 incroyables et dont la valeur
 atteignait, le mois dernier, trois 115 les anglais donnent 117 Grant, sans

120 sans sa moustache effilée. Il avalera encore toutes les adresses,
toutes les allocutions, tous les discours possibles ; l'Angleterre
va se mettre à contribution, de cent manières différentes, pour
célébrer l'homme qui a eu l'insigne bonheur de mettre fin à
une guerre fratricide, de vaincre non pas un ennemi étranger,
125 victoires qui restent toujours sans résultat, mais de ramener à
la patrie commune des millions de ses enfants égarés.

C'est un fait bien remarquable, oui, bien remarquable que
ces démonstrations empressées d'une Angleterre nouvelle en-
vers un homme qui a combattu pour la liberté démocratique
contre un reste d'institutions féodales, [15] contre une oligarchie
130 qui était l'image en Amérique des *governing classes* de la Grande-
Bretagne. Il y a donc depuis quelques années un large enva-
hissement, une expansion souveraine des classes populaires
dans cette même Albion où, tout récemment encore, la plus
grande partie du peuple appelé libre n'avait pas même droit
135 de vote. Le général Grant, vainqueur de l'oligarchie sudiste,
fût-il allé en Angleterre il y a dix ans, n'eût guère trouvé pour
l'acclamer que les classes populaires, unies d'instincts, de sym-
pathies et d'aspirations avec les hommes du Nord ; mais
l'Angleterre officielle fût restée dans les strictes limites de la
140 courtoisie obligée, et l'Angleterre de la *nobility* et de la *gentry*
fût restée coite, absolument étrangère à ce guerrier républicain.

À propos de la Grande-Bretagne, savez-vous bien que voilà
un empire qui ne compte pas moins de 235,000,000 d'âmes ;
là-dessus, il n'y a qu'un sixième de chrétiens ; c'est pour cela
145 que la reine Victoria porte le titre de Majesté très-chrétienne.
Mais en ramenant la statistique au Royaume-Uni seulement,
on découvre avec stupeur que, sur une population de trente
millions d'âmes, il n'y a que *cent soixante-huit mille* proprié-
taires !! Dès lors, on s'explique aisément pourquoi les classes
150 gouvernantes ont fait, jusqu'à ces années dernières, la pluie et
le soleil dans ce pays où le *peuple libre* était partout l'esclave du
sol.

126 remarquable, bien 128 démocratique, contre 136 ans, il
n'eût 142 À ce propos, je suis amené, je ne sais pas comment par exemple, et vous
le saurez encore bien moins après avoir lu, je suis amené, dis-je, à vous faire un bout
de statistique. Figurez-vous que l'empire britannique tout entier comprend 235,000,000
d'âmes 144 chrétiens ; ce n'est guère la peine de s'appeler majesté très-chrétienne,
comme on voit ; mais en 150 fait jusqu'à récemment, la 151 pays, et comment
le peuple libre n'y était pour rien du tout. // C'est

C'est égal : ces Anglais sont une nation qui a l'œil ouvert et qui ne laisse rien perdre. Ils ont déjà acca[16]paré l'Égypte d'une manière à eux, sans que personne eût rien à y voir. Savez-vous bien que presque tous les grands fonctionnaires et employés publics du Khédive sont des sujets de notre gracieuse souveraine, encore plus gracieuse depuis qu'elle est impératrice des Indes ? Le Maître des Postes de l'Égypte est un Anglais qui reçoit pour traitement 10,000 dollars ; il a, sous ses ordres, un assistant qui touche \$5,000 et un deuxième assistant qui palpe \$4,000 ; histoire de se traiter aux oignons d'Égypte. On n'estime pas à moins de \$500,000 le montant des salaires payés aux fonctionnaires anglais du Khédive, et son gouvernement en demande encore d'autres, et il n'arrive guère à Alexandrie de paquebot qui n'amène des ingénieurs, des architectes, des officiers de terre et de mer et des organisateurs de toutes les branches du service public, mandés expressément d'Angleterre par le vice-roi, vassal de la Turquie. Il paraît que les Égyptiens ne sont ni assez honnêtes, ni assez intelligents, ni assez industriels pour qu'on les emploie à des fonctions supérieures, de sorte que le Khédive, environné d'Anglais qui administrent son pays et de capitalistes anglais qui l'enlacent d'hypothèques, est encore plus un vassal de la Grande-Bretagne que de la Turquie, et ne peut guère se considérer que comme un de ces princes indiens auxquels l'Angleterre laisse une souveraineté apparente ; mais qu'elle n'en tient pas moins par tous les bouts à la fois.

153 ces anglais sont 155 personne ait rien 157 sujets de l'Impératrice des Indes ? Le maître des postes de 162 de pouvoir se payer des oignons 164 et on en 165 Alexandrie un paquebot 167 mer, et 174 Turquie et 176 apparente, mais 178 fois. // Maintenant que je suis arrivé au déclin de ma chronique, il me semble que je ne puis pas terminer sans vous annoncer une grande nouvelle ; je veux créer une sensation parmi vos lecteurs. Y êtes-vous ? Eh bien ! Une, deux... trois ! Le Courrier du Canada <ital.> devient quotidien. Ce n'était pas assez qu'il parût tous les deux jours ; allons ! encore ça de plus, on voit bien que nous sommes dans une année de crise.

Québec, 27 mai.

J'arrive tout frais, ou tout chaud, si vous l'aimez mieux, d'une charmante petite réunion qui a eu lieu mercredi soir chez le lieutenant-gouverneur. C'était la deuxième, paraît-il, d'une série de réceptions intimes que son Excellence veut donner en l'honneur des gens... de lettres ; et, comme les gens qui sont de lettres, ou qui essaient de l'être, ne manquent pas à Québec, patrie commune des poètes et des prosateurs canadiens, le gouverneur a compris qu'il ne pouvait les réunir tous à la fois, qu'il fallait les diviser par catégories, tout en conservant à chaque réunion une diversité d'éléments assez grande pour que tous les genres fussent représentés. C'est là une inspiration qui avait échappé, je crois, aux deux précédents gouverneurs de la province¹. Chez [18] M. Letellier de Saint-Just², elle a été toute spontanée, elle est venue la première en

VARIANTES : « Chronique pour le "National" », *le National*, 16 juin 1877, p. 3-4-5.

1 *Chronique pour le « National »* <sans date> // J'arrive 4 charmante réunion intime qui 6 série que 6 veut instituer en 15 province ; chez M. Letellier de St-Just elle

1. À Narcisse-Fortunat Belleau succéda, en 1873, René-Édouard Caron. À la mort de ce dernier (1876), le gouvernement fédéral nomma Letellier de Saint-Just.

2. Luc Letellier de Saint-Just (1820-1881), libéral, avait été ministre de l'Agriculture dans le cabinet Macdonald-Dorion (1863-1864). Leader du Parti libéral au Sénat (1867), puis ministre de l'Agriculture en 1874, il fut nommé lieutenant-gouverneur du Québec en 1876. Au début de 1878, il révoqua le gouvernement conservateur de Boucher de Boucherville et nomma Henri-Gustave Joly Premier ministre. Réélu en 1878, Macdonald destitua Letellier, qu'il remplaça par Théodore Robitaille (voir *Chroniques I*, p. 526, 584-587 ; *DBC*, t. XI, p. 572-575).

quelque sorte, comme pour indiquer d'un trait quelle est la nature de l'homme qui est aujourd'hui à la tête de son pays.

Pourquoi notre gouverneur a-t-il songé avant tout, j'oserais dire, aux gens de lettres ? C'est qu'il est lui-même friand de littérature, c'est que la lecture est une passion pour lui, c'est que les choses de l'esprit ont la première place dans ses préférences, c'est qu'en portant quelque attention aux gens de lettres, il agit par sympathie naturelle, il cède au tempérament. M. Letellier de Saint-Just a beaucoup lu et sa merveilleuse mémoire est restée intacte, malgré trente années de luttes politiques formidables qui eussent suffi à ébranler les facultés les plus solides. Or, on sait ce que sont les luttes politiques chez nous. S'il y a quelque chose au monde qui puisse anéantir dans un homme le goût des arts, le sentiment de ce qui se rattache au beau, sous une forme quelconque, c'est bien la pratique de ces abominables joutes où l'on trouve souvent devant soi les plus indignes adversaires, où il faut faire face aux hommes les plus ignorants, les plus grossiers et les plus malhonnêtes, et combattre toute espèce de moyens, d'autant mieux mis en jeu qu'il sont plus déloyaux et plus odieux.

Si le Dante vivait aujourd'hui, il placerait à coup sûr une campagne électorale du Canada dans un des cercles de son enfer, et les plus laids comme les plus tourmentés des condamnés seraient bien certainement les candidats. Quelle atmosphère que celle de la [19] politique provinciale ! Sortir de ce grouillement hideux de toutes les mauvaises passions, après trente années de batailles presque incessantes, et en sortir avec un goût des lettres et des arts qui n'a été ni flétri ni diminué, c'est un peu remarquable. Je crains énormément que vous ne me croyiez trop aisément étonné ; eh bien ! non, ce que je vous écris là, je l'écris posément, mûrement, en réfléchissant et en me rendant compte. Nous avons dans notre pays tant de sujets d'être vite dégoûtés des muses, de renoncer à toute culture intellectuelle, et la politique est un éteignoir si puissant, que je me demande comment on peut en faire pendant trente années

22 de pur esprit l'emportent de beaucoup dans 25 beaucoup, beaucoup lu, et 28 Or, vous savez ce que c'est que les 29 nous ; s'il 29 anéantir chez un 38 électorale au Canada 43 de bataille presque incessante, et 45 peu extraordinaire. Je 51 années, et supposer encore après cela qu'il y ait des

et se rappeler encore après cela qu'il y a des livres et des gens qui les écrivent !

*

Pauvres diables de littérateurs québécois ! Il est tombé
 55 sur eux un regard de Spencer Wood³, les voilà presque en
 fermentation ! Ce regard, comme le rayon de soleil tardif, va
 faire éclore peut-être bien des strophes inédites, bien des pré-
 faces à peine ébauchées. Jeunes aspirants au Parnasse, sortez
 vos dithyrambes, faites pleuvoir les stances, sonnez, odes et
 60 cantates, coulez, touchantes idylles ; jamais muse n'eut de plus
 ravissante retraite que Spencer Wood pour y recevoir ses
 adorateurs. Oh ! Spencer Wood, quel délicieux séjour, quel
 adorable petit coin de paradis ! Et dire [20] qu'il y a des Qué-
 becquois qui ne te connaissent pas, Éden des gouverneurs !
 65 Ah ! si jamais un sort cruel... oui, c'est là que je voudrais finir
 mes jours. Lord Elgin⁴ disait qu'il n'avait jamais, habité un
 endroit qui lui fût plus agréable ; c'est à donner envie d'être
 gouverneur quand même, et je demande comment on peut se
 résoudre à ne plus l'être quand on a habité Spencer Wood
 70 pendant cinq ans⁵ !

Pendant, quelques grandes âmes, quelques caractères
 héroïques, comme Sir Narcisse Fortunat Belleau, ont pu résis-
 ter à ce malheur ; d'autres y ont succombé. Pour notre gou-
 verneur actuel, je n'ai aucune crainte ; il va nous faire passer
 75 de si délicieuses heures sans accompagnement d'habits à queue
 ni de cravates blanches, il va nous rendre si heureux sous son

53 écrivent. // Pauvres 54 littérateurs Québécois ! Il 55 voilà tous
 en fermentation. Ce 62 délicieux jour, quel 63 des québécois qui
 68 je me demande 70 ans. < sans note > Cependant 73 succombé ; pour
 notre

3. « Du côté sud du chemin Saint-Louis, à deux milles des murs de la ville, gît, sous un dôme de verdure, le domaine le plus pittoresque de Sillery – d'aucuns diraient, du Canada : Spencer Wood. En 1849, Spencer Wood – propriété de Henry Atkinson, riche négociant de Québec – fut scindé en deux. La plus grande partie de la propriété fut vendue au gouvernement et devint la résidence du gouverneur général du Canada, Lord Elgin. L'autre partie, la plus petite, demura la propriété de Henry Atkinson. Elle portait le nom de Spencer Grange » (J. M. Lemoine, *Monographies et esquisses*, p. 182). J. M. Lemoine acheta Spencer Grange en 1860 et en fit sa résidence.

4. Voir *Chroniques I*, p. 285, n. 1, et « Elgin, James Bruce, 8^e comte d' », *Encyclopédie du Canada*, t. I, p. 644-645.

5. Note de l'auteur : Terme pendant lequel un lieutenant-gouverneur exerce ses fonctions.

règne, que le souvenir qu'il en conservera suffira à le rendre heureux lui-même, jusque dans la retraite.

*

Vous croyez peut-être que j'en ai fini à propos de Son Excellence. Erreur. J'ajoute ceci, et ça en vaut la peine. 80
 M. Letellier de Saint-Just veut fonder à Spencer Wood une petite bibliothèque essentiellement canadienne, qui fera partie intégrante du château et que [21] ses successeurs auront le droit d'augmenter et d'embellir si le cœur leur en dit. Nous avons donc tous été invités par lui, nous les hommes de lettres, bien 85
 entendu, les princes de la pensée, à présenter nos œuvres ou celles de nos amis, ou tout ouvrage relatif au Canada fait par un compatriote. Outre que cela nous chatouille agréablement, nous y trouvons un gage d'immortalité, et nous sommes certains 90
 que si des barbares modernes s'emparaient du pays et y brûlaient les bibliothèques publiques, ils épargneraient à coup sûr les ouvrages canadiens. Ainsi, les rayons de la bibliothèque de Spencer Wood vont nous mener droit aux dernières gé- 95
 nérations qui fouleront notre sol. Quelle longue vengeance nous tirerons alors de nos dédaigneux contemporains !

Maintenant, quittons les bosquets touffus, les pelouses on-
 doyantes et verdoyantes, les ombrages caressants de Spencer Wood. Il faut en partir quand même, quoiqu'il soit à peine minuit ; mais il y a espoir de retour. Le gouverneur nous laisse aller à regret ; ah ! quel aimable et facile compagnon ! Combien 100
 nous avons été à l'aise pendant près de quatre heures et combien cette courtoisie tout amicale, cette affabilité familière font de bien, aux jeunes surtout qui ont toutes les timidités du génie inconscient ! Allons ! partons sous la voûte sombre du feuillage qui secoue la rosée sur nos têtes et fait frissonner tout un peuple 105
 de petites ombres qui s'agitent, se trémoussent et luttent avec les souffles de la nuit ; rendons-nous à la [22] ville où il n'y a que les ombres des murs et où la brise n'agite dans l'air que des flots de poussière ; abordons les sujets généralement quel-
 conques et délayons la chronique dans des alinéas divers. 110

78 lui-même, *n'importe où*. // Vous 79 que j'ai fini 85 nous, les
 89 d'immortalité. *Figurer sur* les rayons de la bibliothèque de Spencer Wood,
cela va nous 94 sol ; *quelle* longue vengeance nous *pourrons tirer* de nos
 contemporains 98 Wood ; *il faut* 99 retour, *le gouverneur* 100 com-
 pagnon ! *combien* nous 101 heures, et 104 Allons, partons 110 di-
 vers. // <suite à la chronique suivante>

Québec, 7 juin.

[23] Je ne sais pas si vous êtes facile à agacer, vous, mon
 cher éditeur ; mais pour moi, je le suis, et, entre autres, beau-
 5 coup par les dépêches télégraphiques. Je ne connais pas de
 meilleur instrument pour répandre, non seulement des nou-
 velles fausses, mais encore des idées fausses. Joignez à cela
 l'extrême facilité, l'espèce d'enthousiasme avec lesquels les
 10 hommes se portent au préjugé, tandis qu'il est si difficile de
 leur faire entrer une idée juste dans la tête. Qu'une opinion,
 quelque mal fondée qu'elle soit, se répande, qu'elle gagne du
 terrain, il faudra faire dix fois autant de chemin pour la dé-
 truire qu'elle en a fait pour se produire. Ainsi, par exemple, il
 15 est à peu près convenu que les Turcs persécutent les chrétiens
 à outrance, qu'ils ne leur laissent pas un instant de paix, qu'ils
 les empalent avec émulation, et que les Russes sont les sauveurs
 de tous les malheureux. Eh bien ! voilà le correspondant même
 du *Journal des* [24] *Débats*¹ qui, s'étant rendu en Orient pour voir

VARIANTES : « Chronique pour le "National" », *le National*, 16 juin 1877, p. 2, [l. 2-119, 287-295] ; « Chronique pour le "National" », 23 juin 1877, p. 2, [l. 122-286].

4 et entre 9 qu'il leur est 13 en fait pour se produire. Ainsi, il
 14 convenu *aujourd'hui* que les *turs* persécutent 17 tous ces malheureux
 17 voilà que le 18 qui s'est rendu

1. Fondé en France en 1789 pour rendre compte des travaux de l'Assemblée, le *Journal des débats* fut racheté en 1800 par les frères Bertin, dont l'aîné inventa le « feuilleton ». Puissance majeure tout au long du XIX^e siècle (il ne disparut qu'en 1914), le *Journal des débats* sut attirer de grands talents (Saint-Marc Girardin, Berlioz, Delécluze) et devint une pépinière de l'Académie française (voir Bernard Voyenne, *les Journalistes français*, Paris, Retz, CFPJ, 1985, p. 82-84).

de ses propres yeux les massacres de Bulgarie et s'étant arrêté
quelque temps à Smyrne, dans l'Asie Mineure, est resté tout
stupéfait de la tranquillité dans laquelle vit la population bi- 20
garrée de cette ville, et des excellentes relations qui y existent
entre musulmans et chrétiens.

Ce n'est pas de la domination turque, paraît-il, que se plai-
gnent les chrétiens, pas plus que les Ottomans ; mais c'est de 25
l'épouvantable, de la ruineuse administration de cet empire par
des pachas cupides qui tirent d'abord à eux tout ce qu'ils peu-
vent et gaspillent un des plus riches pays du monde. Il n'y a
guère que les gamins, et quelquefois les femmes, sexe partout
méchant, qui regardent d'un mauvais œil les *giaours*. Il serait 30
bon de se rappeler un peu comment les Russes traitent les
Polonais, avant de les prendre pour des libérateurs. À Smyrne,
les Sœurs de la charité sont appelées *braves femmes* par les Turcs,
et les religieuses de tous les ordres peuvent s'y promener en
toute sécurité. Quand une procession de religieuses passe par 35
les rues, les soldats turcs présentent les armes ; je connais plus
d'un pays chrétien où ces mêmes processions sont interdites.
Et que dire du Saint-Sépulcre où ce sont précisément les fils
de l'Islam qui empêchent les chrétiens de se mettre en pièces
pour l'amour de Dieu ! 40

J'aurais voulu faire un peu de diplomatie en parlant de
l'intervention de l'Angleterre dans la guerre d'O[25]rient ; mais
comme l'Angleterre, vu la faiblesse de son armée, ne peut in-
tervenir dans les affaires du continent que lorsqu'elle est sûre
de deux ou trois bonnes alliances, je me contenterai de vous 45
citer une fable qui vient de paraître et qui résout la question.
Voici :

*L'Angleterre ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la guerre fut venue ;
Pas le moindre troupiér
À mettre sur pied.
Elle alla crier famine* 50

19 de Bulgares, et qui, s'étant 20 Smyrne dans 22 ville, des 23
chrétiens. Ce 24 pas, paraît-il, de la domination turque que 27 pachas
égarés qui gaspillent 32 Polonais avant 37 interdites, et que dire 39
pièces, tout cela pour 41 voulu parler, comme matière sérieuse de diplomatie
42 d'Orient, mais 51 venue, / Pas

55 *Chez la France, sa voisine,
La priant de lui prêter
Ses soldats pour les porter
Sur les côtes de Dardanelle :*
« *Je vous paierai, lui dit-elle,*
60 *Ce service amical
En papier oriental. »*
*La France n'est plus belliqueuse,
Elle a l'esprit trop prudent.*
« *— M'avez-vous aidée à Sedan ? »*
65 *Dit-elle à son emprunteuse.*
« *— Je dormais, ne vous en déplaie. »*
« *— Ah ! vous dormiez, j'en suis bien aise,*
« *— Eh bien ! ronflez maintenant. »*

*

70 Nous sommes décidément dans l'ère des centenaires. On parle à Paris ni plus ni moins que de célébrer l'année prochaine celui de la mort de Voltaire ; voici à ce propos un fait assez curieux.

75 Les fenêtres de l'appartement où Voltaire expira le 30 mai 1778, sur le quai qui porte aujourd'hui son nom, n'ont jamais été ouvertes depuis ce jour, en vertu d'une clause du testament de la marquise de Villette, et elles ne doivent être ouvertes qu'au centième anniversaire de sa mort, c'est-à-dire l'an prochain. On se demande ce qui a pu motiver une clause semblable : dans tous les cas, les Parisiens n'auront qu'à se bien
80 tenir le 30 mai 1878, car le diable en personne va s'échapper ce jour-là des fenêtres si longtemps condamnées, ce qui ne sera pas bien rassurant pour les hommes de l'ordre moral qui ont promis à la France une longue vie de bonheur et de paix, grâce aux coups d'État, aux destitutions, aux persécutions, aux
85 incarcérations et à la suppression de toutes les libertés dont la France commençait à faire l'essai intelligent et modéré².

58 Dardanelle, / « Je 67 aise. / « — Eh bien, ronflez 70 Paris d'en célébrer un l'année prochaine qui n'est autre que celui 81 fenêtres en question ; ce 82 moral, appelés les ordres-moralis, qui 84 incarcérations, et

2. Allusion à l'action entreprise en France par l'Ordre moral — coalition monarchiste et conservatrice — qui porta Mac-Mahon à la présidence de la République en 1873. Ce dernier renvoya Jules Simon (16 mai 1876) et le remplaça par le monarchiste de Broglie. Cette tentative de déstabilisation de la III^e République échoua, et Mac-Mahon se retira à la fin de son mandat en 1879.

Pour faire contraste avec la célébration de ce centenaire, on fêtera à Orléans, presque à la même époque, le 449^e anniversaire de la délivrance de cette ville par Jeanne d'Arc. À chaque anniversaire de cette délivrance mémorable, le beffroi sonne depuis midi de quart d'heure en quart d'heure ; des drapeaux sont arborés aux portes de la ville et sur les principaux monuments, et, le soir, a lieu l'illumination et la cérémonie de la remise de l'étendard de Jeanne d'Arc. Cette auguste héroïne est peut-être la plus touchante [27] figure de l'histoire, et le peuple qui sait en vénérer le souvenir a droit de ne pas se trouver amoindri par les revers ; il a droit d'espérer en d'autres revanches prochaines, comme en sa délivrance des prétendants, les pires fléaux de tous les peuples.

*

Je n'essaierai pas d'être original en vous disant que les hommes sont bien les êtres les plus incompréhensibles qu'il y ait au monde, abstraction faite de la femme, bien entendu, de la femme qui est le mystère sous toutes les formes. Vous vous rappelez sans doute le temps où Franklin, délégué des colonies anglaises, se faisait présenter à la cour de France en bas de laine. Aujourd'hui les Américains, qui ont passé quelque temps en Europe, sont précisément les hommes qui se font remarquer par les prétentions aristocratiques les plus mortifiantes pour les égalitaires dont la manie est de regarder les Yankees comme des modèles. Voici M. Pierreponts, ministre des États-Unis à Londres, qui vient de demander au comte Manvers, chef des Pierreponts d'Angleterre, la permission de faire peindre sur sa voiture les armoiries du noble lord. Ce dernier y a gracieusement consenti, disent les journaux. Il y a beaucoup de dédain dans ce *gracieusement consenti*, si, comme je le crois, le comte Manvers est un homme [28] intelligent : « Les titres nobiliaires perdent de plus en plus de leur valeur en Europe, se dit-il ; laissons-les porter aux Yankees. » Et voilà comment un noble anglais se venge des fiers démocrates d'Amérique. Il s'empresse

91 d'heure, des 93 et le soir a 96 souvenir, a 97 amoindri, par les revers et d'espérer en une autre délivrance prochaine, celle des 102 monde, la femme excepté, bien entendu, la 104 Franklin, ambassadeur américain, se 106 Aujourd'hui, les 108 plus abracodabrantes. Voici 115 dans cette permission gracieusement <ital.> accordée, si 116 intelligent. « Les 118 Yankees. Et voilà comment se venge un noble anglais sur les fiers 119 d'Amérique. <Pour la suite, voir les lignes 287-295.> // Terminons

120 de les parer d'un prestige qui n'a presque plus de prix pour lui.

*

Maintenant, vous allez me permettre d'aligner des chiffres. Cela fait bien de temps à autre dans la chronique ; le lecteur s'habitue ainsi sans s'en douter au calcul et à la réflexion, et, avant d'arriver au bout de mes paragraphes, il est presque un statisticien. Je commence par la ville de Londres, cette énorme capitale qui est un monde en elle-même, un petit univers, un microcosme, comme cela s'appelle. Allons-y.

Londres a 90 milles de tour – celui qui les a mesurés a dû être bien étourdi, sa besogne faite – et quatre millions d'habitants. Elle renferme plus de catholiques que Rome même, plus de Juifs que toute la Palestine, plus d'Irlandais que Dublin, plus d'Écossais qu'Édimbourg, mais bien moins de Canadiens que Saint-Lambert. Il y naît une créature humaine toutes les cinq minutes et il en meurt une toutes les huit minutes ; calculez combien, au bout de la journée, cela fait de naissances excédant les décès, et vous en saurez long. La grande cité anglaise a sept mille milles de rues, dans [29] lesquelles il arrive en moyenne sept accidents par jour. Vous direz qu'il faut avoir du courage pour calculer jusqu'au nombre des accidents qui peuvent arriver dans une ville, mais cela fait faire tant de progrès à la science ! Vingt-huit milles de nouvelles rues sont ajoutés tous les ans à la brumeuse Babylone et neuf mille maisons de plus s'y dressent au sein des brouillards et de la fumée.

145 Londres s'accroît de 124 habitants et voit arriver dans son port chaque jour mille bâtiments montés par neuf mille matelots. Elle possède assez de tavernes pour couvrir un espace de soixante-treize milles de long, histoire de se rafraîchir chemin faisant, et 38,000 pochards qui sont amenés annuellement

121 lui. // <Pour la suite, voir les lignes 165-252.> // Voulez-vous maintenant que je fasse votre bonheur avec un peu de statistiques ? Il n'y a rien de plus gai que la statistique, surtout lorsqu'elle est faite par les allemands, peuple de savants hors ligne qui ne s'effraient pas de compter les sables du rivage. Je ne veux vous parler, moi, que de la ville <ligne 126> 127 capitale, qui 127 elle-même un 128 s'appelle. Tenez-vous bien. // Londres a 90 milles de tour, – celui 136 fait d'excédent de naissances sur les 139 jour. C'est égal, il 142 rues y sont ouvertes tous les ans et neuf mille maisons construites ; Londres s'accroît de 45,000 âmes tous les ans et 146 matelots ; elle possède 148 rafraîchir le long du chemin, et

devant le juge de police. Cela est hors de toute proportion avec 150
le reste. Il devrait y avoir à Londres au moins cent mille po-
chards bien avérés ; mais ce qui peut nous consoler de ce man-
que d'équilibre dans la statistique, c'est que la grande cité
compte, sur ses quatre millions d'âmes, 117,000 malfaiteurs
qu'on loge au violon dans le cours de l'année ; voilà, du moins, 155
qui en vaut la peine.

Terminons par le compte fait des gens qui ne suivent aucun
culte religieux ; vous ne sauriez vous en faire d'idée ; on reste
stupéfait en l'apprenant. Figurez-vous que le nombre s'en élève
à un million d'âmes, le quart de toute la population de la ville ! 160
Il paraît que ce million, au lieu d'aller dans les églises, le di-
manche, se précipite dans les *beer-shops*, qui restent ouverts à
Londres, contrairement à l'exemple que donnent les villes
canadiennes³.

*

[30] Il y a 129 villes américaines, oui, 129 exactement, qui 165
sont dans de jolis draps. À elles seules elles doivent sept cent
quarante-cinq millions de dollars. En supposant, ce qui doit
être bien au-dessous du chiffre réel, que les autres villes doivent
ensemble deux cent cinquante millions, on arrive au total d'un
milliard pour la dette municipale de toute l'Union. C'est gentil. 170

L'augmentation de la dette municipale n'a été que de
176 pour cent depuis 1870 ; à cette dernière date, en effet, elle

151 reste ; il devrait 151 moins cinq cent 152 de cette inexactitude
dans 155 violon tous les ans ; ça, au moins, on peut en parler ; ça vaut 156
peine. Terminons 158 d'idée, on 159 l'apprenant ; figurez-vous 162
se précipitent dans 162 restent ouvertes à 163 que lui donnent les villes
canadiennes. Je n'ose m'appesantir sur cette dernière statistique, et vous n'en êtes pas
fâché ; bien, passons à autre chose. // Un journal de New-York annonce (dernière dépêche
télégraphique) que « M. Joseph Cauchon, président du sénat d'Ottawa, qu'on disait sur
le point d'être nommé de la commission mixte chargé d'arrêter les frontières méridionales
de l'Alaska, vient d'entrer dans le cabinet canadien ! » Ça c'est encore de la statistique.
// <suite à la ligne 253> L'armée 166 draps à ce qu'il paraît. À 170
gentil. L'augmentation 171 que 176 pour 172 date en

3. « [...] nous crevons d'ennui dans nos villes monotones et assommantes ; la seule distraction que nous ayons le soir, c'est d'aller dans un hôtel ou dans un autre, dans un club même, s'il le faut, pour voir ce qui se passe, rencontrer nos amis, causer un quart d'heure de ceci ou de cela, raconter et commenter les nouvelles du jour, pour délier la langue enfin, entretenir un peu de sociabilité, un peu de relations nécessaires à l'esprit » (A. Buies, « Chronique », *l'Électeur*, 17 décembre 1887, p. 1).

ne s'élevait pas à plus de 270 millions de dollars. Voilà ce qui s'appelle du *go ahead*. Ce petit milliard tout mignon représente soixante millions de taxes par année ; et si vous ajoutez à cela le coût du gouvernement général, les taxes de comté, celles d'État et les taxes fédérales, vous arrivez à la somme de six cent cinquante millions pour le paiement desquels le peuple américain s'impose annuellement.

Un journal des États-Unis prétend que la taxe municipale augmente régulièrement de deux dollars par tête tous les trois cent soixante-cinq jours ; il y aurait moyen de se contenter à moins. Le commerce, dans des conditions pareilles, aurait beau fleurir, se répandre, et la population s'accroître avec enthousiasme, ce qu'elle a cessé de faire depuis deux ou trois ans, grâce au ralentissement de l'émigration, on conçoit qu'il ne peut y avoir de prospérité sérieuse sous le poids d'un [31] fardeau aussi énorme. Dieu me garde de parler de ces choses avec l'intention de combattre les tendances annexionnistes ; oh non ! j'aimerais mieux me faire couper la main, d'autant plus que, sous le rapport des dettes, nous courons vite où sont déjà arrivés les États-Unis, pour peu que nous donnions suite au magnifique projet de la construction du chemin de fer du Pacifique. Or, il paraît qu'il n'y a pas moyen d'empêcher cette grande entreprise qui nous apportera au bas mot cent cinquante millions de plus à payer, sans compter les ponts de la Colombie qui, à eux seuls, exigeront une dépense de trente à quarante millions ; c'est là ce qui résulte des rapports officiels. Une jolie perspective ! Mais que voulez-vous ? Une Confédération de mille lieues de longueur, dont les cinq sixièmes sont déserts, est une chose si mirifique qu'un peuple, pour en être digne, doit ne pas compter et savoir courir à sa ruine avec grandeur. Nous y arriverons, mais ensuite ? Oh ! ensuite, ... nous entreprendrons un tunnel sous le Pacifique pour compléter la ligne, et, de la sorte, nous serons sûrs d'enlever aux Américains le commerce avec l'Asie. Voilà où mènent les glorieuses rivalités.

*

176 comté, d'état, et 179 annuellement. Un 191 sous ce rapport, nous courons vite où en sont 195 apportera, au bas mot, cent cinquante millions de dettes de plus, sans 199 voulez-vous ? C'est si beau une confédération de 200 déserts, qu'un peuple pour 204 Pacifique, pour

Vous savez que la question des pêcheries⁴ demandera deux solutions ; l'une, qui règlera l'indemnité que les États-Unis doivent nous payer pour avoir le droit de pêcher dans nos eaux ; l'autre, qui déterminera si les Français ont, oui ou non, droit exclusif de pêche sur une partie de la côte est de Terre-Neuve. Cette partie comprend une étendue de 6200 milles géographiques carrés, mais voilà qu'un professeur vient de trouver sur la côte du Labrador de nouvelles pêcheries de morue d'une étendue de 7,100 milles carrés. « Cette côte, dit un journal de New York, est protégée par un très-grand nombre de petites îles, et est elle-même frangée de baies et de fiords qui se prolongent jusqu'à plus de quatre-vingts milles dans l'intérieur. En dehors de cette côte frangée et de ces îles commencent, du côté de la grande mer, une suite de terrasses gigantesques où les morues aiment à s'assembler, montant vers les îles à mesure que la chaleur augmente et descendant au contraire ces gradins gigantesques, plus le froid est intense. M. Hind est d'opinion que ces innombrables morues sont principalement attirées dans ces parages par la présence d'énormes quantités de crabes, de mollusques et de crevettes, dont les morues sont très-friandes. »

Les gros poissons mangent les petites morues. Quand ils meurent de vieillesse ou qu'ils périssent par accident, les crevettes les avalent à leur tour ; les morues viennent alors qui gobent les crevettes, et l'homme accourt à travers les mers pour pêcher les morues. Ainsi va le monde.

*

Il est question de faire de la région des Black Hills, [33] illustrée par la mort de trois cents soldats américains qui se sont fait tuer jusqu'au dernier en combattant douze à quinze

219 îles, commencent du côté de la grande mer une 221 s'assembler
montant 222 augmente, et 224 que *cette énorme quantité de morues*
225 par *des troupes innombrables de* 227 morues, quand ils 231 monde. //
< suite à la ligne 268 > // Il nous

4. « La Commission des Pêcheries. – On connaît le but de la réunion de cette Commission, composée des représentants des gouvernements anglais, américain et belge. En vertu du traité de Washington, conclu en 1872, relativement aux Pêcheries, une Commission internationale devait être chargée de déterminer l'indemnité que les États-Unis payeraient pour l'avantage qu'ils tiraient des pêcheries canadiennes. Cette Commission s'est réunie au commencement de ce mois, et s'est ajournée immédiatement » (*l'Opinion publique*, 28 juin 1877, p. 305).

235 cents Indiens Sioux, un nouveau territoire des États-Unis⁵. Les
 Américains procèdent généralement ainsi : quand ils décou-
 vrent une région minière d'une étendue et d'une importance
 considérables, et que des intérêts assez nombreux s'y concen-
 trent, ils demandent que cette région soit convertie en un ter-
 240 rritoire officiel, ayant droit à une représentation au Sénat. Un
 territoire organisé a l'avantage d'avoir au Congrès deux sé-
 nateurs qui font valoir ses besoins et lui assurent une législation
 propre, qui font arpenter les terres et établir les routes postales
 en même temps que des bureaux de colonisation. Ce procédé
 245 a été couronné de succès depuis nombre d'années. C'est ainsi
 que la Californie et le Nevada, maintenant devenus États, ont
 été constitués ; de même le Colorado, l'Idaho, le Montana, le
 Wyoming et l'Arizona, qui sont encore des territoires, mais qui,
 dans un avenir prochain, auront le droit d'être représentés sur
 250 la bannière étoilée des États-Unis, c'est-à-dire qu'ils enverront
 des députés à la Chambre des représentants du Congrès, de
 même qu'ils y envoient aujourd'hui de simples délégués.

*

L'armée américaine possède depuis quelques jours le pre-
 255 mier officier noir qui ait jamais été gradué à [34] l'école militaire
 de West Point : on l'a mis à la tête d'une compagnie de soldats
 de sa race⁶. Il a eu plus de chance qu'une cinquantaine de ses
 camarades sortis comme lui de l'école et qui restent en dehors
 du service, parce que le Congrès a oublié de voter le budget
 de la guerre à sa dernière session. À propos, il ne serait peut-
 260 être pas mauvais de profiter de l'occasion pour former une
 armée entière de noirs. Voyez-vous les États-Unis engagés dans
 une grande guerre et défendus uniquement par des nègres ?

235 cents indiens Sioux 241 d'avoir deux sénateurs *au congrès*, qui
 244 procédé, *depuis nombre d'années a été couronné de succès*. C'est 251 Congrès
 de 252 délégués. // <voir p. 339, variante 163> // L'armée 257 l'école,
 et 261 noirs. *Serait-ce comique un peu de voir ces États-Unis*

5. À Little Big Horn (Montana), le 25 juin 1876, le colonel Custer et ses troupes (277 hommes en tout) furent décimés par les Sioux de Crazy Horse. Cette bataille eut un grand retentissement dans le public américain (voir Dee Brown, *Bury My Heart At Wounded Knee*, New York, Pocket Books, 1981, p. 276-283).

6. Henry O. Flipper, premier diplômé de race noire de West Point, était originaire de l'État de Georgie (voir William Loren Katz, *Eye Witness. The Negro in American History*, New York, Pitman, 1967, p. 351).

Bah ! On voit tant de choses ! On a bien vu dernièrement, à Québec, des Turcs vendant des chapelets ; pour un rien, ils auraient dit la messe. Mais ce qu'on ne verra jamais, c'est un journaliste bons-principes arriver à avoir de la religion à force d'en faire. 265

*

Il nous reste à faire encore quelques progrès dans la province de Québec ; ainsi, nous n'avons pas encore d'école nationale de cuisine et, cependant, l'Angleterre en a une depuis deux ans qui est déjà en pleine voie de prospérité. Cette école compte aujourd'hui vingt-neuf succursales, où les femmes et les jeunes filles des plus grandes familles ne dédaignent pas d'apprendre de leurs propres mains à dresser un poulet et à écorcher un lapin. On y forme des sujets pour le professorat culinaire. Vous allez voir que les Anglais vont trouver le moyen de nous renvoyer ici [35] tout cuit, et plus frais encore que lorsqu'ils l'auront reçu, le bœuf que nous leur expédions en quartiers par les steamers océaniques. — Ô cuisine !... 270 275

*

La vieille église de la Rivière-Ouelle, bâtie en 1792, alors que l'évêque Panet était curé de cette paroisse, vient d'être démolie : son clocher était une copie exacte du beffroi de l'Hôtel de Ville de Paris. Pauvre vieille église ! Elle n'a pu vivre assez pour voir célébrer son centenaire. Il faut vraiment n'avoir pas de chance, aujourd'hui que les centenaires sont si à la mode ! 280 285

*

263 Bah ! on voit tant de choses ! on a bien vu des turcs dernièrement à Québec, vendant 264 ils diraient la messe. Et puis, sans compter qu'une armée de nègres ne doit pas être aisée à battre ; comment veut-on que l'ennemi y voie clair pour viser là-dedans ? ... Aie ! sauvons-nous du calembourg, il est indigne de la chronique sérieuse. // < suite à la ligne 280 > La vieille 270 cuisine, et 279 cuisine, que ne peux-tu faire faire au roi de la nature. // < Pour la suite, voir les lignes 232-252. > Il est question 283 Paris ; pauvre vieille église ! Elle n'a pu atteindre son centenaire ; pourtant ça devient joliment l'habitude depuis quelque temps ! Il 284 vraiment ne pas avoir de chance aujourd'hui pour ne pas être centenaire ou certain de le devenir. C'est ce que je vous souhaite. // Terminons 286 mode ! < Les deux paragraphes qui suivent terminent la chronique du 16 juin. > // Terminons

Terminons par la description suivante que fait *l'Avenir des femmes* des modes féminines actuelles.

290 « Nos dames ont le goût des modes gênantes, puisqu'elles
ont inventé ou ressuscité les robes trop étroites pour marcher,
les traînes trop longues pour qu'on puisse éviter de marcher
dessus, les cols trop hauts pour tourner la tête, les poches trop
basses pour y mettre la main soi-même, les talons trop hauts
295 pour pouvoir marcher sans trébucher, les nœuds placés juste
à l'endroit où ils empêchent de s'asseoir. »

287 suivante *des modes féminines actuelles que je trouve dans l'Avenir des Femmes*
<ital.>. // « Nos

Québec, 2 juillet.

[36] **O**n a beau faire, tant que le Canada ne sera qu'une colonie, il n'y aura pas de nationalité canadienne : il y aura des races française, anglaise, écossaise, irlandaise, qui, toutes, se réclameront de leur mère patrie respective, mais elles ne se fondront pas dans l'appellation commune de Canadiens, parce qu'il ne peut exister une nation canadienne là où il n'y a pas d'État canadien indépendant¹. 5

Voilà ce que je me disais hier en observant dans les rues de Québec les particularités de la célébration du *Dominion Day*². On a voulu faire de ce jour la fête générale de la Confédération, on a tenté d'instituer une fête commune, essentiellement nationale, indifférente à toutes les sympathies d'origine, également propre à toutes les races, eh bien ! on n'a pas réussi à en faire autre chose qu'une fête anglaise. Non, les [37] Canadiens français ne reconnaîtront jamais d'autre fête nationale que la 10 15

VARIANTES : « Chronique pour le "National", *le National*, 6 juillet 1877, p. 2.

1 *Chronique pour le « National »* // <sans date> // On 10 disais, *l'autre jour en*

1. En 1885, lors de l'affaire Riel, Buies niera la réalité d'une « nation » canadienne : « [...] une "nationalité" canadienne ne saurait sortir d'une simple combinaison, du rassemblement forcé et grotesque des éléments les plus disparates et les plus opposés les uns aux autres » (*le Signal*).

2. Le 1^{er} juillet 1867, jour de l'inauguration de la nouvelle constitution, fut célébré pour la première fois le *Dominion Day*, ou fête du Dominion.

Saint-Jean-Baptiste³. Ils admettent parfaitement l'autorité de l'Angleterre, ils lui sont très-soumis, ils obéissent volontiers aux lois qu'elle sanctionne pour ses provinces d'Amérique, mais à ce caractère exclusif se bornent leurs relations avec elle ; en dehors du lien politique, il n'y a plus de rapprochement, encore moins d'affinité. En outre, le Canadien français ne comprend pas qu'on puisse lui imposer une autre fête nationale que celle qu'il a établie lui-même, que celle qu'il a choisie ; il se regarde avec raison comme le véritable habitant du Canada ; lui seul y a des traditions ; c'est là qu'est son histoire, ce sont ses pères qui ont fondé et peuplé ce pays maintenant soumis à un pouvoir étranger ; c'est lui seul qui s'appelle Canadien tout court, et il est uniquement et essentiellement ce qu'on le nomme, pendant que les habitants des autres races ne veulent être absolument que des Anglais, que des Écossais ou des Irlandais. Il n'a pas seulement un caractère qui lui est propre ; il n'habite pas le Canada au même titre que les races étrangères qui l'entourent, il y est de par tous les titres réunis qui constituent une nationalité et la rattachent au sol ; appartenant à cette nationalité qui, seule, est réelle, qui, seule, est constituée par l'histoire et les traditions dans l'Amérique anglaise, il n'est donc pas prêt à admettre pour le Canada une autre fête nationale que celle qui est sienne, et, en bonne justice, on ne saurait l'exiger de lui.

[38] Le *Dominion Day* reste donc, pour la province de Québec, une fête essentiellement anglaise ; c'est une célébration politique et non pas nationale, et on le voit clairement à chaque pas qu'on fait dans les rues de nos villes ; les banques sont fermées, il est vrai, de même que les bureaux publics dont le caractère est officiel, parce que le *Dominion Day* est un jour légal ; les magasins anglais sont fermés aussi, mais les magasins canadiens ne le sont pas, si ce n'est par exception. Voici un exemple extrêmement piquant de ce fait ; je l'ai remarqué tout à coup en passant par la grande allée Saint-Louis où se construisent côte à côte deux grands édifices ; l'un est élevé par un

18 Saint-Jean-Baptiste ; ils admettent 19 obéissent avec bonheur aux
 21 exclusif, se 27 traditions, c'est 29 étranger, c'est 36 sol :
 appartenant 41 la Province de 48 canadiens qui le sont forment
 l'exception 49 fait, je

3. C'est à Ludger Duvernay que revient l'initiative de la première célébration officielle de la Saint-Jean-Baptiste, qui se déroula à Montréal le 24 juin 1834.

entrepreneur canadien, l'autre par un entrepreneur anglais : au premier, les ouvriers travaillaient absolument comme d'habitude ; au second il y avait silence de tombe, absence complète, pas une figure humaine. 55

Tout le *Dominion Day* était là.

*

On tient notre Province, ou, tout au moins, notre gouvernement local en fort haute estime auprès de certains gouvernements étrangers, comme vous allez le voir.

L'hiver dernier, deux de nos ministres, la session locale étant évanouie, conjurèrent de s'enfuir vers des [39] cieux moins sévères, de se sauver de nos frimas pour dire juste, et laissèrent sans vergogne le vaisseau de l'État abandonné de son pilote et de son second, quoique le capitaine, homme peu vagrant⁴ de sa nature, restât toujours au timon. Le capitaine, ou, si l'on veut, le chef de cabinet, est un homme qui prend au sérieux la qualité de *local* propre à son gouvernement, et il trouve que c'est localiser fort peu un gouvernement que de le faire voyager de Québec aux Antilles, même durant les durs mois de janvier, de février et de mars. Mais qu'importe ! nos deux ministres avaient pris, un beau jour, le train de New York et, de là, le paquebot qui devait les conduire à La Havane, en ayant eu soin au préalable de se munir de lettres de présentation fort aimables que leur avait données le consul d'Espagne à Québec. 60 65 70

Arrivés à Cuba, après avoir fait connaître leurs qualités et remettre les lettres qui allaient faire ouvrir toutes les portes devant eux, quelle ne fut pas leur extrême surprise de voir le capitaine-général de Cuba venir leur faire visite lui-même à leur hôtel, mettre ses voitures à leur disposition et les inviter à dîner avant même qu'ils eussent eu le loisir de lui rendre sa visite ! Il alla en outre jusqu'à passer une revue en leur honneur et se comporta envers eux absolument comme s'ils étaient les 75 80

53 d'habitude, au 54 avait *absence complète, silence de tombe, sans une voix, sans une figure humaine. // Ce fait seul en dit autant que vingt autres réunis. // On 62 frimas en un mot, et 65 ou, pour mieux dire, le premier, est 70 et mars 71 New York, et de là le*

4. *Vagrant* : vagabond. Le « capitaine » est le Premier ministre Boucherville.

premiers personnages d'une grande puissance. Remarquons
 que le capitaine-général de Cuba est le représentant direct du
 85 souverain d'Espagne et qu'il a des pouvoirs joliment [40] plus
 étendus encore que ceux que possède le Gouverneur de toute
 la Confédération canadienne. Nos ministres, certainement, ne
 pouvaient s'attendre à des témoignages aussi magnifiques de
 sa part, puisqu'ils ne représentaient rien absolument, qu'ils n'al-
 90 laient pas à Cuba en mission ou en qualité officielle, qu'ils
 n'étaient pas les ministres d'un État reconnu par les autres et
 que, par conséquent, ils ne pouvaient espérer qu'on fit les moins
 frais officiels en leur honneur. Toutes les politesses qu'ils
 reçurent du capitaine-général de Cuba étaient donc à titre de
 95 simple courtoisie et tout à fait indépendantes des usages
 diplomatiques ; ce qui n'en était que plus flatteur, tellement
 flatteur que les deux personnages canadiens en étaient litté-
 ralement embarrassés et confus.

Ces hommages spontanés, offerts à deux de nos ministres
 100 provinciaux par le chef militaire et civil de la plus belle colonie
 espagnole, sont pour nous un légitime sujet d'orgueil et nous
 avons droit d'en être fiers, mais ils portent aussi une leçon dont
 il faut que nous tirions profit. L'année dernière, à un banquet
 offert par la ville de Québec à Lord Dufferin, les consuls de
 105 France et d'Espagne, au lieu d'être placés à la table d'honneur,
 avaient été mis, sans aucun égard à leur qualité officielle, parmi
 les souscripteurs ordinaires du banquet ; ils protestèrent dès le
 lendemain contre un procédé qui n'avait ni raison ni excuse ;
 on ne leur fit pas justice, et, depuis lors, ils se trouvent dans la
 110 position de ne pouvoir plus assister à aucune démonstration
 ou célébration officielle quelconque.

[41] Cependant, les consuls de France et d'Espagne sont les
 représentants de deux grandes nations, et nous ne leur accordons
 115 aucuns égards comme tels, pendant qu'un capitaine-
 général de Cuba rend à de simples ministres de province, à des
 hommes qui ne peuvent être reconnus diplomatiquement, des
 hommages presque royaux. Si nos ministres locaux n'ont qu'à

83 grande Puissance. Remarquons 87 Confédération ; nos ministres
 89 part, attendu qu'ils ne 90 qu'ils ne sont pas 97 canadiens étaient
 100 provinciaux, par 101 nous, un légitime sujet d'orgueil, et 107 pro-
 testèrent, dès le lendemain, contre 108 excuse, on 109 et depuis lors
 ils 111 ou démonstration officielle. // Cependant

se présenter pour qu'on se précipite devant eux, et que, de notre côté, nous ne fassions rien pour reconnaître, même par pure politesse, la position et la qualité de représentants de grandes puissances, il faut croire que la province de Québec est tellement au-dessus de tous les pays du monde, même les plus élevés, qu'il n'y a plus de lois pour elle et qu'elle ne doit rien à personne, tandis que tout lui est dû de la part des autres. Il ne serait pas bon cependant de trop s'enfoncer dans cette idée-là.

Il y a quelques semaines, les journaux allemands reprochaient aux journaux anglais de porter presque tout leur intérêt sur les affaires de France et de ne guère s'occuper de l'Allemagne, de la grande Allemagne, pays des casques à pointe. Le *Times*, cependant, au nom de ses confrères, reconnut leur crime, s'en excusa longuement et termina en cherchant à l'atténuer [42] par ce coup de massue : « Ce n'est pas trop notre faute cependant, si nous nous occupons moins de vous que de la France ; *vous manquez de pittoresque.* »

Si les blonds Allemands manquent de pittoresque à l'état habituel, ils ont parfois des cris de désespoir qui en ont du pittoresque, et du plus piquant. Deux bons bourgeois de Berlin s'entretenaient ensemble : « Ainsi, disait l'un d'eux, nous allons encore avoir la guerre avec la France, paraît-il. — Prions Dieu pour qu'elle nous donne une bonne volée cette fois, répondit l'autre, afin qu'elle devienne aussi pauvre que nous. »

Jamais philanthrope n'a rien dit qui vaille ce mot-là. On pense instinctivement à la Turquie qui, à chaque raclée qu'elle donnait aux Serbes dans la dernière guerre, était obligée de leur faire quelque nouvelle concession.

Les Américains non plus ne sont pas un peuple remarquable par le pittoresque, et cependant ils ne cessent de nous donner les spectacles les plus bizarres, les plus inattendus. Ainsi, que pensez-vous d'une nation de quarante millions d'âmes, qui possède trois mille milles de côtes sur deux océans et qui n'a pas un seul vaisseau de guerre capable de se défendre contre

121 la *Province* de 123 elle, et qu'elle ne doit rien à personne tandis
 127 quelques *années*, les 129 France, et de ne guère s'occuper de l'Alle-
 132 longuement, et 135 pittoresque. » Si 138 et plus
 150 d'âmes qui

un cuirassé ? Que pensez-vous d'une nation qui, pendant une
guerre terrible de cinq ans, a mis sur pied plus d'un million
155 d'hommes, et qui n'en a pas deux mille à opposer aux incursions
des tribus indiennes de l'Ouest qui semblent s'être donné un
mot d'ordre suprême pour chasser les Blancs ou pour mourir
en[43]semble ? Eh bien ! cela est pourtant. Et qu'on ne pense
pas que toutes les tribus réunies soient un ennemi à dédaigner.
160 La guerre sera générale et se prolongera parce que les Indiens
la préparent depuis longtemps. La tribu des Alènes peut four-
nir cinq cents guerriers, celle des Spokanes, douze cents, des
Colvilles, quinze cents, des Yakinas, dix-huit cents, des Sources
Chaudes, huit cents, des Nez Percés, mille, des Têtes Plates
165 avec leurs alliés, douze cents ; réunissez tous ces guerriers là
ensemble, faites-les commander par des chefs déterminés et
rusés, et vous verrez qu'il y aura pour les États-Unis quelque
chose de plus à faire que de distribuer des armes pour se dé-
fendre aux colons épars dans les immenses territoires du Mon-
170 tana et de l'Idaho.

Québec, 12 juillet.

[44] « **Q**u'il fait chaud ! Oh ! Qu'il fait chaud ! Mon Dieu, qu'il fait chaud ! » – Allons donc ! Il me semble que c'est à peu près la saison. Voudriez-vous par hasard geler au mois de juillet ? Merci ; on gèle assez en décembre, janvier, février et mars. Que l'on fonde pendant deux mois de l'année, il n'y a là qu'une réaction légitime ; le corps d'un Canadien est fait pour la dilatation ou la contraction indéfinies ; il s'allonge ou se ramène autant que cela se peut sans avoir l'air d'un boudin ou sans éclater. Je crois que pour délier des membres engourdis par sept mois de froid, il faut des chaleurs torrides pendant trois mois au moins, et encore nous nous plaignons, comme si ce n'était pas un bonheur inestimable pour nous que d'être embrasés par la canicule !

[45] Vous n'y résistez pas ? Vous étouffez, vous haletez, vous fondez ?... Le remède est bien simple. Prenez le matin, à 7 heures, un des bateaux de la Compagnie du Saint-Laurent, et faites le tour du Saguenay ; ou bien, arrêtez-vous à Tadoussac, où l'eau est glaciale sous un ciel de feu, où vous tend les bras et sa note un hôtel de premier ordre, où le gouverneur général abrite sa grandeur, où il y a de la chasse et de la pêche

VARIANTES : « Chronique pour le "National" », *le National*, 21 juillet 1877, p. 2, [l. 2-157].

1 *Chronique pour le « National »* // <sans date> // Qu'il 3 Dieu
qu'il 4 chaud ! » – *Tiens, pardieu, il fait chaud, c'est bien simple*, il me semble
que c'est à peu près le temps. Vous voudriez, je suppose, geler 13 et, encore,
nous 16 haletez, vous suez, vous 17 matin à 21 et la note, un

à fatiguer les plus intrépides *sportsmen*, où viennent tous les ans des Américaines, oh ! mais des Américaines qui n'ont pas froid aux yeux et qui allument les vôtres. Si vous en avez peur, si votre tempérament redoute d'aussi terribles attraits, arrêtez-vous à la Malbaie¹, la plus pittoresque et la plus poétique des places d'eau, l'Éden du Canada, le rêve du poète.

Oh ! Malbaie, Malbaie ! séjour de tous les contentements bucoliques ! Peut-on rester à la ville, sous quatre-vingt-dix degrés de chaleur, quand tu existes ? Tout ce que la nature canadienne offre de splendeurs et de charmes divers se trouve rassemblé en toi comme à dessein ; le grand et le pittoresque, les contours gracieux, les lointains bleuâtres, aux lignes à la fois douces et hardies, les collines qui s'étagent sans confusion, les coteaux qui suspendent la vue sans la borner, les bouquets d'arbres qui se groupent en cent endroits sans se gêner les uns les autres, les montagnes qui s'élèvent avec une majesté discrète, et à l'arrière-plan, comme pour ne pas heurter le regard et le laisser errer librement sur l'ensemble merveilleux qui s'offre à lui, tout, dans ce lieu ravissant, témoigne de l'har[46]monie savante de la nature qui sait réunir tant de beautés diverses en laissant à chacune d'elles son aspect et son effet distincts.

Le Canada, « un des plus beaux pays du monde », disent les géographes modernes, renferme une foule de sites plus séduisants les uns que les autres ; mais leur beauté est d'un caractère trop souvent exclusif² ; elle se borne à certains as-

24 oh ! oh ! hi ! hi ! mais des américaines, là, number one, qui l'endroit incomparable, la 27 Malbaie, 29 Oh ! la Malbaie ! la Malbaie ! séjour unique qui satisfait tous les goûts, contente tous les désirs, comble toutes les espérances ! Peut-on 31 quand la Malbaie existe ? Tout 32 offre de charmes divers, le grand et le pittoresque, la variété sous mille aspects, les contours 36 qui arrêtent la vue 39 pour ne rien troubler dans l'ordre parfait où chaque beauté a sa place, tout dans cet ensemble merveilleux semble avoir été fait pour charmer le regard, l'étonner sans le surprendre, et lui ménager toutes les jouissances sans en heurter aucune, tant est savante et complète l'harmonie qui rassemble tous les genres de paysage dans ce seul endroit. // Le 44 Canada, un des plus beaux pays du monde, <sans guillemets> disent 45 sites ravissants, de places d'eau délicieuses, mais leur beauté en général est exclusive, elle

1. Voir *Chroniques I*, p. 232-242, et Roger Le Moine, *La Malbaie. Esquisse historique*.

2. « Le défaut à peu près général du paysage canadien, c'est de manquer de pittoresque, c'est d'avoir une uniformité, pleine de grandeur il est vrai mais bientôt fatigante » (*Chroniques I*, p. 133, et *Lettres sur le Canada*, p. 8).

pects, elle adopte un genre au détriment des autres, elle ne convient qu'à certains goûts, tandis que la Malbaie semble avoir rassemblé en elle, par un privilège unique, ce qui peut flatter tous les regards, charmer toutes les imaginations. 50

Aussi, il faut voir combien grossit chaque année le flot des voyageurs qui avaient choisi la Malbaie au début de sa vogue ! Ceux-là reviennent tous ; ils ne peuvent s'en lasser. Pour eux, aller en villégiature ailleurs serait un exil ; on aime la Malbaie après l'avoir admirée, on s'y attache, on lui est reconnaissant des heures de jouissance intime qu'on y a goûtées et l'on ne peut se passer de la revoir. 55

Eh ! grand Dieu ! comment en serait-il autrement ? Comment se priver de faire le plus attrayant petit voyage qu'on puisse désirer, lorsque, pour cela, les facilités s'offrent en foule ? Tous les matins, à sept heures, un bateau de la Compagnie du Saint-Laurent laisse le port de Québec et arrive à la Malbaie six heures après, en longeant l'île d'Orléans, puis la côte nord, cette partie de la côte superbe et sauvage où les Laurentides atteignent leur plus grand développement, où le cap Tourmente, émergeant tout à coup du fleuve jusqu'à une hauteur de deux mille pieds, commence une série de monts qui se baignent dans le Saint-Laurent, se dressant libres et droits comme des géants de pierre, en rejetant derrière eux leur sombre chevelure qui va flotter de cime en cime, de plateau en plateau, jusqu'à ce que l'œil la perde dans un horizon teint de toutes les couleurs des nuages. 60 65 70

Ah ! qu'elle est belle cette âpre et farouche bordure du Saint-Laurent, et combien, pour la voir seulement, vaut la peine qu'on se mette en route ! Et puis, on aspire, pendant la moitié du trajet, ces senteurs vivifiantes et parfumées du matin qui arrivent des rivages, mêlées à celles qui s'exhalent du fleuve avec toute leur fraîcheur saline. Que tout cela est beau autant 75

54 peuvent *changer ni se lasser* ; pour eux 59 goûtées, et on 59 comment *pourrait-on faire* autrement 60 attrayant, le plus ravissant petit voyage qui se puisse imaginer, quand pour 62 Compagnie St-Laurent laisse 64 d'Orléans puis la côte nord, cette *partie superbe et sauvage* de la côte où 69 Saint-Laurent, libres de toute culture, se dressant à pic et rejetant 72 plateau jusqu'à 75 combien pour 79 Que c'est bon autant que beau tout cela ! Et, dites-moi, quel coup d'appétit vaut une heure passée avant le déjeuner, sur le pont de l'Union, du St-Laurent ou du Saguenay, alors que le soleil inonde

80 que bon ! Dites-moi, quel apéritif équivaut à une heure passée
avec le soleil levant, sur le pont de l'*Union* ou du *Saguenay*, alors
que l'astre, gravissant de plus en plus l'horizon, inonde de sa
lumière la nature sans l'embraser encore, et que l'air, chargé
85 d'arômes, pur et vigoureux, s'engouffre dans les poumons avi-
des, dans les gosiers haletants ! Dites-moi, quel plaisir, quelle
joie valent cette ivresse des sens, ivresse tranquille et fortifiante
qui entre par tous les pores, qui court par toutes les fibres et
qui remplit en même temps l'âme tout entière ? Ah ! Dieu est
bien bon, de temps à autre, pour sa misérable créature, et la
90 Compagnie du Saint-Laurent mérite bien tous les transports
de notre reconnaissance ! !

[48] Oui, elle les mérite, et c'est à tous égards, et c'est pour
toutes les raisons qu'une compagnie maritime peut avoir de
réclamer le patronage d'un public assez souvent plaignard et
95 difficile. On ne peut pas avoir affaire à un personnel plus ave-
nant, plus complaisant, plus désireux de se rendre utile et ai-
mable, que celui des officiers de cette compagnie, depuis les
directeurs jusqu'au simple surintendant du fret. Ceci n'est pas
un compliment banal ni un coup d'encensoir porté au nez de
100 M^r le Gérant dont les attentions n'ont pas toujours été si sen-
sibles ; c'est un simple témoignage que je suis heureux de ren-
dre, parce qu'il est mérité, et je ne songe à rien autre chose
qu'à me faire l'écho du sentiment des voyageurs que j'ai en-
tendu exprimer souvent dans plusieurs de mes voyages.

105 La compagnie possède quatre steamers exclusivement ré-
servés aux touristes, le *Saint-Laurent*, le *Saguenay*, l'*Union* et le
Clyde. Les trois premiers font le même voyage, le *Clyde* seul suit
un itinéraire tout particulier ; il dessert la côte sud, s'arrête à
tous les endroits un peu considérables de cette côte et se rend
110 jusqu'à Kamouraska, d'où il revient le lendemain matin. Le
départ des steamers est maintenant quotidien et, de plus, le

85 haletants ? Dites-moi 87 fibres, et 90 mérite tous les transports
de notre reconnaissance. // Oui 98 fret. Si je prends la peine de noter ce fait
au milieu d'une chronique, c'est qu'en vérité il le vaut ; je n'ai pas d'éloge banal à faire,
je me tairais plutôt ; je n'ai pas non plus de coups d'encensoir à donner à qui que ce
soit, mais je suis heureux de rendre témoignage et de me faire l'écho du sentiment des
voyageurs que j'ai entendu plusieurs fois exprimer dans mon dernier tour à bord deux
des bateaux de la ligne, l'un à l'aller, l'autre au retour. // La 110 matin. Tous les
matins il y a un départ, ce qui est un progrès sur les années précédentes, outre un départ
spécial le samedi après-midi, à trois heures, pour

samedi après-midi, à trois heures, il y a un départ supplémentaire pour ceux que leurs affaires retiennent à la ville toute la matinée et qui ont besoin d'être de retour le lundi matin. Le voyage du samedi est appelé *excursion* et ne coûte qu'un prix nominal. 115

La nourriture à bord est remarquablement bonne [49] et variée, outre que les choses se font avec élégance et une sorte de prodigalité qui est, à mon sens, le compliment le plus flatteur qu'on puisse faire aux passagers. Il se rencontre bien par-ci par-là un *waiter* novice, qui n'est pas rompu à l'art difficile d'être en même temps aux ordres de plusieurs personnes, mais il n'en est aucun qui ne soit poli et toujours prêt. On s'aperçoit aisément que la compagnie a l'œil là-dessus et que ses instructions sont rigoureuses ; on s'en aperçoit encore dans maint autre détail qu'il serait puéril de mentionner, mais dont il est bien agréable, quand l'occasion en est offerte, de recueillir le fruit. Les capitaines, vrais loups de mer, hâlés et solides comme des chênes, sont causeurs, toujours dispos, bons garçons tant qu'on veut, aimant à frayer avec les passagers, à leur donner toute sorte de renseignements, jamais fatigués de leurs questions bien des fois importunes et si souvent les mêmes, enfin, se faisant à tout et comme encore plus heureux que fiers d'être utiles. 120 125 130

C'est certainement grâce à la Compagnie du Saint-Laurent si les places d'eau du Bas-du-Fleuve sont devenues si populaires, si elles se sont développées plus vite, si leur commerce a pris tant d'extension, si leur population a doublé et parfois triplé, si tant de maisons ont été construites, si tant de petites industries locales ont pris leur essor et trouvent un marché certain, si des étrangers en si grand nombre connaissent notre pays dans ce qu'il offre de plus beau et de plus intéressant et si, enfin, nous le connaissons mieux nous-mêmes, [50] placés que nous sommes aujourd'hui en présence d'un déploiement de communications qui s'est fait avec une rapidité remarquable. 135 140

Qui ne se rappelle le temps encore assez rapproché où un seul bateau suffisait pour transporter les voyageurs qui allaient 145

113 toute la *journée* et qui 115 *excursion*, et 120 faire à un *passager*.
 Il 135 d'eau *d'en bas* sont 136 développées *si bien*, si 137 si *elles se*
sont peuplées comme elles l'ont fait, si tant 140 étrangers, en 140 nombre,
 connaissent 141 intéressant, et 144 rapidité *étrange*. // Qui

prendre les bains à Cacouna et à la Rivière-du-Loup, temps où la Malbaie était encore ignorée ? Je parle d'il y a quinze ou vingt ans. Oui, la Malbaie, ce bijou des places d'eau, était encore
 150 inconnue alors, et aujourd'hui, ses trois hôtels de premier ordre et ses innombrables cottages, bâtis tout exprès pour nos deux mois et demi d'été peuvent à peine contenir la foule des voyageurs qui s'y rendent de toutes les parties des deux Canadas. Aujourd'hui, la Malbaie est ouverte de toutes parts et possède
 155 toutes les communications désirables, elle qui, auparavant, renfermait comme dans une prison ses visiteurs obligés d'attendre le bateau pour s'échapper, quand il leur fallait partir. Aujourd'hui, elle a une ligne télégraphique, elle voit venir à son quai deux fois par jour les steamers de la Compagnie du Saint-Laurent et se trouve en communication directe et quotidienne
 160 avec le Sud, au moyen d'un petit bateau traversier qui porte la malle et les rares voyageurs qu'une raison pressante oblige d'aller prendre le train à la Rivière-Ouelle pour retourner à la ville. Aujourd'hui, la Malbaie est devenue si populeuse qu'il a fallu la partager en deux municipalités distinctes, de sorte que le village où se réunissent de préférence les étrangers, et qui [51] s'appelle la Pointe-à-Pic, est tout à fait indépendant et de la paroisse et du village proprement dit qui avoisine l'église. Aujourd'hui, les trois principaux hôtels ont des licences et la
 165 Pointe-à-Pic a des trottoirs, ce qu'elle n'avait pu obtenir, tant qu'elle faisait partie intégrante de la vieille municipalité ; enfin on se sent, en y arrivant, dans un pays qui semble préparer des prodiges pour l'avenir, tant il a fait de progrès en une seule année !

*

147 Rivière-du-Loup, et où 150 ordre, dont celui de M. Duberger est le plus à la mode, et 151 pour la saison des voyages, peuvent 152 foule d'étrangers qui 156 visiteurs qui étaient obligés 157 il le fallait. Aujourd'hui 159 Saint-Laurent, et 166 étrangers et 172 qui, en une année, a fait des progrès considérables, et qui semble préparer des prodiges pour l'avenir. // Je n'ai pas épuisé mon sujet, tant s'en faut, et j'ai encore bien des choses à vous dire, bien des choses encore sur la Malbaie qui est un sujet intarissable, comme je m'engage à le démontrer ; mais si la chronique n'a pas de bornes, le National <ital.> en a, et force est de m'arrêter pour cette fois. La semaine prochaine, je daterai ma chronique de la Pointe-au-Pic même, et elle vous arrivera parfumée de varech pour rafraîchir les tempes de vos typographes et leur apporter au moins une odeur d'eau salée, à eux, ces vieux amis de ma plume, qui ne voient la Malbaie que dans mes chroniques et m'aident à raconter mes voyages, ne pouvant les partager.

Le lecteur nous saura gré sans doute de lui donner ici un petit aperçu historique de la fondation de la Compagnie du Saint-Laurent, et de quelques phases qu'elle a traversées avant d'acquiescer le plein développement où nous la voyons aujourd'hui. Nous l'appelons Compagnie du Saint-Laurent, pour abrégé, mais son véritable nom, son nom officiel est celui de Compagnie des Remorqueurs du Saint-Laurent. Elle fut fondée en 1863 par les propriétaires de bateaux-ferrys qui faisaient la traversée entre Lévis et Québec, et n'eut d'abord d'autre objet que d'établir un service de remorquage depuis Gaspé jusqu'à Montréal.

Comme on le voit, ses débuts ne faisaient guère présager la transformation profonde qu'elle allait subir ni le caractère futur qu'elle allait devoir aux circonstances.

[52] En cette année 1863 les opérations de remorquage furent extrêmement lucratives ; les actions de la Compagnie atteignirent vingt-cinq pour cent de prime et le dividende soldé aux actionnaires s'éleva à quarante pour cent. Le capital souscrit avait été de quatre cent mille dollars et déjà il y en avait 291,000 de payés ; notons en passant que M. Julien Chabot, aujourd'hui l'administrateur général de la Compagnie, en était dès lors un des directeurs.

Malheureusement, un succès si rapide donna à un certain nombre d'actionnaires la fièvre du gain et l'ambition aveugle des bénéfiques démesurés. La Compagnie avait fait dès la première année pour \$338,590 d'affaires en quelques mois ; il n'en fallait pas plus pour remplir de visions dorées la vie de quelques-uns des actionnaires qui, dans l'espoir de réaliser encore plus promptement, ne crurent mieux faire que de vendre leurs parts à 25 pour cent de prime et de construire d'autres remorqueurs. Cette désertion jeta le désarroi dans les rangs de la Compagnie qui faillit sombrer et qui, depuis lors jusqu'en 1868, se maintint modestement dans une sphère d'action limitée. En 1866, elle construisit le bateau à vapeur *Union* et lui fit faire deux voyages à Pictou. Cette année, le chiffre de ses affaires s'éleva à \$182,791, sous la présidence de M. W. Whit-hall. L'année suivante, sous la présidence de M. A. Joseph³,

3. Abraham Joseph (1815-1886), propriétaire d'une compagnie importatrice de tabac, impliqué dans le transport maritime (président de la Compagnie de navigation du Saint-Laurent en 1879-1880) et l'un des fondateurs de la Banque Nationale ; élu membre du conseil municipal de Québec en 1854 comme représentant du quartier Saint-Louis (voir *DBC*, t. XI, p. 501-502).

la ligne de Pictou fut abandonnée pour celle du Saguenay que desservit également l'*Union*. Ainsi, c'est à peine s'il [53] y a douze ans que le premier vapeur de la Compagnie Saint-Laurent fit le trajet entre Québec et Chicoutimi. Mais nous faisons erreur ;
215 ce n'est pas seulement de Québec que partait l'*Union* ; ce bateau se rendait jusqu'à Montréal et y prenait des passagers à la barbe de la Compagnie Richelieu, qui se trouva offusquée de cette intrusion et chercha à y mettre un terme rapidement. Elle fit donc des offres si tentantes à la Compagnie des Remorqueurs
220 qu'il fut impossible à celle-ci de ne pas lui vendre le bateau qui avait été la cause de ses angoisses naissantes, en n'en réservant pour elle-même qu'un seul, le petit *Clyde* qui allait continuer de servir la ligne jusqu'à Chicoutimi, en arrêtant à tous les ports du nord et en traversant pour la première fois à Kamouraska.

225 L'année 1868 s'ouvrit sous la présidence de l'Honorable Thomas McGreevy⁴. Cet homme intelligent et entreprenant comprit qu'avec un seul bateau comme le *Clyde* la Compagnie ne pourrait avoir un champ d'action digne des hommes qui la dirigeaient ; il essaya donc de l'étendre et il finit par pouvoir
230 faire une combinaison avec toutes les autres compagnies de remorqueurs, combinaison qui dura jusqu'en 1876 et qui porta, pour l'année 1870, la première de son exercice, le chiffre des affaires à \$346,056. Mais ce n'était pas tout. Dès son installation à la présidence, M. McGreevy agissant en conformité de vues
235 avec son collègue, M. Chabot, et le secrétaire de la Compagnie, M. Gaboury, avait cru indispensable de changer le mode d'opérations de la Compagnie et de demander [54] à la Législature de nouveaux pouvoirs qui l'autorisassent à transporter des passagers dans toute la Province. Ces pouvoirs, elle les obtint
240 et tel fut le point de départ de la ligne régulière des bateaux que nous voyons arrêter chaque année à tous les ports du sud jusqu'à la Rivière-du-Loup et à tous les ports du nord jusqu'à Chicoutimi.

245 En 1872, la Compagnie du Saint-Laurent racheta l'*Union* qu'elle avait vendu à la « Canadian Navigation Company » et que celle-ci mettait sur la ligne du Saguenay avec le *Magnet*, en compétition avec le *Clyde*. La « Canadian Navigation... » abandonnait complètement toute prétention sur le Bas-Saint-

4. Voir *supra*, p. 266, n. 12.

Laurent et se retirait sur les lacs du Haut-Canada dont elle continue à desservir les différents ports avec beaucoup d'avantage pour elle et pour le public. 250

Les affaires brillantes de l'année 1872, dont le montant s'éleva à \$574,684, permirent à la Compagnie du Saint-Laurent d'acheter, l'année suivante, deux nouveaux vapeurs, le *Saint-Laurent* et le *Saguenay*, et de réserver le *Clyde* pour une ligne spéciale entre Québec et Kamouraska, ligne qui comprend depuis deux ans tous les ports du sud sans exception jusqu'à trente lieues en bas de Québec, tels que Berthier, l'Islet, Saint-Jean-Port-Joli et la Pointe-à-l'Original. 255

En 1876, la fusion avec les autres compagnies de Remorqueurs n'existait plus, et cependant le chiffre des opérations de la Compagnie du Saint-Laurent s'élevait à \$320,032, malgré la crise et malgré la dépression générale qui ruinait tant d'industries et paralysait tant d'exploitations heureusement commencées. 260
265

Nous n'avons pas les chiffres de l'année 1877, la première qui vit les départs quotidiens des vapeurs pour le Saguenay, sous la présidence de M. A. Joseph, mais cela n'est pas indispensable ; ce qui importe réellement, c'est de constater les résultats généraux, comme nous l'avons fait sommairement ci-dessus, et de montrer par là ce que les principaux centres des deux rives du fleuve, jusqu'à Chicoutimi et la Rivière-du-Loup, peuvent attendre de développements et de prospérité, grâce aux communications nombreuses et régulières qu'ils ont désormais avec toutes les villes des provinces de Québec et d'Ontario. Tous ces centres qui, il n'y a guère plus de dix ans, pouvaient à peine donner du fret à un seul petit bateau à vapeur, en alimentent aujourd'hui trois de premier ordre. Les colons du Saguenay, qui n'avaient pas d'autre marché que les chantiers de M. Price⁵, peuvent aujourd'hui librement envoyer 270
275
280

5. William Evan Price (1827-1880), un des trois frères Price (les autres étant David Edward et Evan John), propriétaire de la plus importante entreprise de bois du Saguenay-Lac-Saint-Jean au XIX^e siècle. Il remporta l'élection fédérale de 1872 comme conservateur contre le libéral Pierre-Alexis Tremblay puis fut élu à l'Assemblée législative de Québec en 1875. Il vota à plusieurs reprises avec les libéraux d'Henri-Gustave Joly en 1878 et 1879 (voir *DBC*, t. X, p. 658-659 ; Louise Dechêne, « Les entreprises William Price, 1810-1850 », *Revue d'histoire sociale*, avril 1968, vol. 1, p. 16-52. Sur William Price père, voir Arthur Buies, *le Saguenay et la vallée du Lac-Saint-Jean*, p. 99-103).

leurs produits à la ville, et ces produits, grâce à la fécondité magnifique de la vallée du Saguenay, ont pris rapidement une importance majeure. Le commerce des bestiaux y figure en première ligne. L'an dernier, le Saguenay n'a pas envoyé moins
 285 de deux mille bœufs au marché de Québec, et l'on s'attend à voir doubler ce chiffre l'année prochaine. Les bluets (myrtilles) seuls ont rapporté à cette fertile région au-delà de vingt mille dollars en 1877, et le commerce des grains y a pris de telles proportions [56] qu'il est question d'établir des entrepôts pour
 290 l'emmagasinage des céréales, ce qui aurait pour double effet de garder une réserve toujours prête et d'assurer aux habitants la vente, sur les lieux mêmes, de l'excédent de leurs récoltes.

Tous ces résultats sont dus en grande partie à l'esprit d'entreprise de la Compagnie du Saint-Laurent qui fait ses profits
 295 en même temps qu'elle ouvre à la province de nouveaux débouchés et de nouvelles voies de commerce. Sans elle le Saguenay serait encore une terre à peu près inconnue et ses champs resteraient stériles ; elle a fait plus que les fertiliser, puisqu'elle leur a donné l'écoulement nécessaire en leur ou-
 300 vrant le monde extérieur et en retenant le colon sur ses terres par la certitude de pouvoir toucher le prix de ses travaux. Dans quelques années d'ici, lorsque l'admirable vallée du Lac-Saint-Jean sera reliée à celle du Saint-Maurice, qu'elle sera mise en communication directe par terre avec la capitale et que sa po-
 305 pulation sera presque doublée, les jeunes cultivateurs d'alors, entendant parler des pénibles commencements du Saguenay, des disettes fréquentes des premiers temps et des amers découragements qui, bien des fois, chassèrent de leurs foyers les aventureux colons de 1845⁶, aimeront peut-être à savoir quand
 310 et comment le Saguenay commença à s'affranchir de sa misère, quelle fut l'origine de sa fortune, quelle fut la première voie ouverte devant lui, celle qui le mit en rapport avec le reste de

6. « (1846) Au commencement de mai la chaleur avait été excessive depuis plusieurs jours et la plupart des colons profitaient de la sécheresse pour faire brûler leurs abattis de bois. Tout à coup, le cinq de ce mois, un incendie effroyable, poussé par un fort vent de nord-ouest, se déclara dans la forêt, tout près des établissements. En moins de deux heures, le terrible fléau a consumé presque toutes les habitations de l'Anse à Benjamin, de Saint-Alphonse, toute la partie du village de Saint-Alexis qui se trouvait entre la rivière Ha ! Ha ! et la maison de M. Price, et tous les quais et tous les moulins » (A. Buies, *le Saguenay et la vallée du Lac-Saint-Jean*, p. 114).

la province en lui révélant à lui-même sa propre richesse. C'est alors [57] que les quelques lignes que nous venons d'écrire trouveront sans doute leur utilité et que le lecteur ne pourra s'empêcher de nous savoir gré de lui avoir fait faire connaissance plus intime avec une compagnie qui a eu l'insigne privilège de mêler beaucoup de patriotisme à l'esprit d'entreprise et à l'intelligence des intérêts publics⁷. 315

7. Des extraits de cette chronique (l. 229-250, 252-265, 288-319) sont repris dans *le Saguenay et la vallée du lac Saint-Jean*, p. 333-337.

LA MALBAIE

Août 10.

5 **N**os places d'eau ! Il est bien temps d'en parler vraiment ; voilà la saison finie ! Depuis bientôt quinze jours, le nord-est, ce Borée du Canada, souffle avec fureur sur toute la surface du fleuve ; ses rafales se précipitent, mugissent, tourbillonnent et viennent s'abattre sur les campagnes qui rendent
 10 mille gémiss[59]ements. Avant la mi-août, les gros pardessus sont sortis des valises tutélaires qui les gardaient dans le camphre comme des saumons marinés ; les pelisses de fourrure recouvraient des épaules frissonnantes qui, hier encore, se décou-
 15 vraient paresseusement aux baisers du soleil ; on a vu du feu dans les maisons, *horrible dictu* ! pendant que les brouillards vomis par le golfe, et se succédant sans relâche, remplissaient l'air d'une crudité glaciale qui passait à travers les plus solides étoffes.

20 Quel climat que le nôtre, grand Dieu ! Est-on jamais sûr ici d'un lendemain d'été ? Quel jour peut servir de gage à un autre, et comment croire aux promesses d'un ciel plein de caprices furieux ? Vous quittez la ville haletant, suffoqué, réduit par la transpiration, le manque d'appétit et le manque de som-

VARIANTES : « Chronique pour le "National" », *le National*, 24 août 1877, p. 2, [l. 2-328] ; « Chronique pour le "National". Nos places d'eau. (Suite) », 25 août 1877, p. 2, [l. 329-365].

1 *Chronique pour le « National »* // Nos places d'eau. // < sans date >
 // Nos 5 vraiment. Voilà la saison finie ; depuis bientôt 13 découvraient
noblement aux

meil, les membranes intérieures tapissées d'une poussière brûlante ; vous êtes exténué, accablé, vous vous traînez languissamment dans des rues presque désertes ; vos amis, tous ceux du moins qui l'ont pu, ont fui ; à l'heure où vous pensez à eux le gosier desséché, la sueur coulant de votre front comme une chaude averse, ils aspirent les senteurs du varech et les fraîches, les vivifiantes émanations des marées qui, deux fois par jour, font gronder les rivages... vous n'y tenez plus : « De l'air, de l'air », il vous faut de l'air : vous rassemblez ce qu'il vous reste de forces, vous vous donnez huit ou quinze jours, plus ou moins, de vacances, que vous arrachez aux jalouses affaires, et vous voilà parti. Oui, parti, mais le lendemain, mais le soir même ? Ah ! le len^[60]main ! le lendemain... c'est le frisson, c'est le grelottement, c'est le fleuve caressé dans vos rêves qui arrive en mugissant avec des bouffées de brouillard, comme si une immense bouche de froid emplissait de son souffle toute la vallée du Saint-Laurent.

Et cela dure une semaine, deux semaines. Cette année, nous voici arrivés au douzième jour, et ça n'est pas encore fini. Remarquez que vous avez quitté la ville léger et court vêtu, que vous n'avez pu prévoir le mois d'octobre au mois d'août, que vous avez eu confiance dans le soleil, ce père de la nature, que vous n'avez mis en fait d'*extras*, dans votre bagage, qu'un caleçon de bain, ce qui est une garantie précaire contre le nord-est, que vous avez laissé flanelles, molletons, chaussettes de laine et camisoles dédaigneusement empilés dans les tiroirs, et que vous êtes là, maintenant, à deux pas de cette plage retentissante, enfermé misérablement dans une maison crue, mal bâtie, mal jointe, où le rhumatisme, compagnon inséparable du nord-est, vous attend comme une proie assurée.

Eh bien ! Le croiriez-vous ? Non, vous ne le croirez pas. Je vais le dire tout de même. Si parfois, au milieu des rages du vent qui pousse devant lui les brouillards, il se fait une petite accalmie, si le ciel, fatigué d'orages, se repose un instant et, qu'à travers le voile humide qui l'enveloppe, le soleil hasarde une pointe de rayon qui meurt à peine apparu : « Ah ! que le

24 membranes à l'intérieur tapissées 32 l'air, vous 33 jours plus ou moins de vacances que 36 même ! Ah ! 50 retentissante, *je parle grec, polyphoisboy* <ital.>, enfermé 57 et qu'à

60 temps est pesant », dira à côté de vous un Canadien des cam-
pagnes ; « ça n'est pas drôle, allez, monsieur, qu'une sécheresse
pareille ! Tout rôtit dans les champs ; [61] les patates sont grosses
comme le pouce, les grains n'ont pas de paille, les épis sont
gros comme des fraises, les animaux vont crever ; qu'est-ce
65 qu'on va devenir ? »... Ce que vous allez devenir ? Vous allez
rôtir, aussi vous, et devenir gros comme une pomme ; car, je
le dis en vérité, un Canadien est incontentable. Pour lui, il n'y
a jamais de bonnes années ; pour lui, les averses ne sont que
des feux de paille, et le déluge viendrait-il encore une fois
70 inonder la terre qu'il tendrait la langue et supplierait le ciel de
lui envoyer une goutte d'eau pour calmer sa soif brûlante.

On dit que les travailleurs de la terre, qu'ils s'appellent
paysans ou *habitants*, sont partout les mêmes, qu'ils se plaignent
par routine, absolument comme ils cultivent, et que, jamais,
75 depuis que le premier soc a creusé le premier sillon, ils n'ont
adressé au ciel patient autre chose que des récriminations et
des doléances. Classe paisible, heureuse, sans souci, qui mange
du lait caillé et du lard, tant qu'elle en veut, qui atteint les
limites extrêmes de la longévité, qui a l'air d'être parfaitement
80 satisfaite de son sort et qui, cependant, ne l'est jamais du temps
qu'il fait ! Vous trouvez cela étrange et rien ne l'est moins. De
quoi l'habitant aurait-il donc à se plaindre si ce n'était du ciel,
du ciel qui le comble ou l'appauvrit indifféremment ? Pour lui
le temps est toujours un ennemi déguisé, parce qu'il le redoute
85 toujours. Quand il fait beau, c'est de la pluie qu'il faudrait,
parce que les champs ont soif ; et quand il pleut, il pleut tou-
jours trop tard [62] ou pas assez. Vouloir satisfaire un *habitant*
avec du soleil ou de la pluie, c'est vouloir contenter un oppo-
sitionniste avec un gouvernement modèle, ou le *Nouveau-Monde*
90 avec le massacre de tous les libéraux, martyrs de la foi dans
quelque contrée sauvage.

Cette année, donc, pour en revenir où nous en étions tout
à l'heure, la pluie, le vent, le brouillard et la brume se sont

60 campagnes ; ça n'est pas drôle, allez monsieur 65 devenir ! » ...
Ce que vous allez devenir ! Vous 67 incontentable ; pour lui 72 les gens
de la terre, qu'ils s'appellent *paysans* <romain> ou *habitants* <romain>, sont
74 routine, comme ils cultivent pour la plupart, et 79 l'air parfaitement
satisfaite de son sort, et 82 plaindre, si 83 ou le réduit indifféremment
86 soif, et 87 un *habitant* <romain> avec

disputé le ciel pendant toute la première quinzaine d'août. Les étrangers ont fui, et surtout les jeunes femmes, les jeunes filles, comme des volées d'hirondelles effarées, surprises par l'automne avant que les petits n'aient encore d'ailes. Beaucoup sont restés tout de même, ceux qui ont loué pour la saison, ceux qui ont pris feu et lieu, les mères qui n'ont pas de grandes filles, les pères qui ont des sinécures, et les hardis, les intrépides baigneurs et baigneuses qui se sont fait une loi de prendre un bain tous les jours, quelque temps qu'il fit, quoi qu'il arrivât. 95 100

De toutes les places balnéaires, la Malbaie est celle qui a conservé le plus de son public ancien ou nouveau. On ne vit jamais pareille invasion, pas même à Cacouna, le *resort* autrefois sans rival, où se faisaient des courses, et dont le grand hôtel a compté jusqu'à six cents pensionnaires pendant plusieurs semaines d'un même été. La Malbaie a été littéralement encombrée cette année-ci ; ses hôteliers ont été sur les dents, et ses nombreux caléchiers n'ont pas connu le chômage un seul jour. Commençons donc par [63] elle la revue de nos places d'eau, que je vais faire autant que possible positive et pratique, pour l'instruction du lecteur qui veut connaître les avantages et les inconvénients de chaque endroit, en même temps que les progrès qui s'y font et les perspectives que lui offre l'avenir. 105 110 115

La Malbaie ressemble autant à un paysage suisse qu'à un paysage canadien ; elle participe de l'un par la majesté, de l'autre par le groupement harmonieux des contrastes. Rien n'est sauvage comme le premier aspect qu'elle présente à droite et à gauche, à l'arrivée du bateau. On ne voit rien d'abord qu'une falaise abrupte, sourcilleuse, dégarnie, couverte d'un épais capuchon de sapins qui se rabat sur elle et s'étend presque jusqu'au fleuve. À droite, la falaise dénudée cache le village de la Pointe-à-Pic, la baie, la rivière qui s'en détache et va se perdre dans l'intérieur, enfin, le village proprement dit de la Malbaie, qui est bâti le long de la rivière. On ne voit rien de tout cela en touchant le quai, et il faut gravir une côte raide, ouverte 120 125

102 arrivât. De 107 semaines. La 115 perspectives qui s'offrent pour l'avenir. 116 Malbaie est un endroit unique en Canada, n'offrant guère aucun des traits généraux de la nature de notre pays, et présentant une analogie frappante avec la Suisse, dont elle semble un morceau détaché ! Rien 119 aspect de la Malbaie, à l'arrivée 121 dégarnie d'un côté, et de l'autre, couverte 124 baie proprement dite, la 124 et qui coule à plusieurs lieues dans 127 quai et 127 raide ouverte dans les entrailles de la falaise avant d'arriver à voir seulement

130 dans les entrailles de la falaise, avant d'apercevoir seulement les premières maisons de la Pointe-à-Pic où les étrangers ont élu leur domicile exclusif.

C'est sur la partie boisée de la falaise, dominant immédiatement le fleuve, d'où le regard embrasse un [64] panorama sans limite et aussi varié qu'en apparence infini, protégée par sa position même contre tout voisinage incommode, que M. Chamard¹, le propriétaire bien connu du *Lorne House*, veut élever un grand hôtel au capital de cinquante mille dollars, divisé en 2,000 actions de vingt-cinq dollars chacune, et, dans le voisinage immédiat, un certain nombre de cottages isolés, mais dépendant tous de l'hôtel, où logeraient les familles qui veulent vivre à part. M. Chamard a fondé à cet effet une société qu'il veut faire incorporer à la session prochaine du parlement et il a fait publier un plan du terrain qu'il a déjà acheté avec une circulaire explicative en regard. Le plan est bien fait, parce que la géométrie et le dessin sont les mêmes dans toutes les langues ; mais la circulaire, appelée *Prospectus*, a été rédigée par un Ostrogoth du Bas-Empire qui ne craint pas de faire imprimer « des cottages *en rapport* avec l'hôtel, des *affaires d'hôtellerie* » et encore « *Aux attractions des courses en yacht se joignent les charmes d'une magnifique nappe d'eau...* » ; le *voyageur d'agrément*, les sentiers qui *sillonent à travers les montagnes*, et vingt autres expressions de ce genre qui trahissent un mauvais anglais.

155 Si l'on ne savait d'avance que M. Chamard est un homme fort honorable, très versé dans les *affaires d'hôtellerie*, qui a su se faire une si nombreuse clientèle qu'il a été obligé de louer cette année un autre hôtel en dehors du *Lorne House* et un certain nombre de [65] cottages, non pas *en rapport avec*, mais *dépendant* de la maison principale ; si l'on ne savait que son projet est fort sérieux, qu'il a des garanties de succès et qu'il

129 Pointe-à-Pic, *endroit habité exclusivement par les étrangers durant la belle saison*. // C'est 131 falaise, à gauche, dominant 132 fleuve à trois minutes du quai, d'où 132 sans limites et 137 et dans 145 langues, mais 148 et plus loin : « Aux 158 principale, si

1. « J'avais refusé à la Malbaie l'hospitalité plus qu'aimable que m'offre tous les ans à son hôtel mon ami Chamard, le plus affable des hommes, car le devoir, dont j'ai toujours été l'esclave, m'appelait au Témiscamingue » (A. Buies, « Chronique », *l'Électeur*, 30 juillet 1887, p. 4).

répond au besoin généralement senti par la foule toujours grossissante des voyageurs, on serait tenté d'envoyer le plan au diable à cause de la circulaire, et de garder ses vingt-cinq dollars en poche. Mais on ne s'arrêtera pas à l'étrangeté de la rédaction, tant les dépêches télégraphiques et les faits divers des journaux canadiens-français nous y ont habitués ; on ne sera pas plus difficile avec le rédacteur de la circulaire Chamard qu'avec ceux de notre presse, et l'on souscrira des actions avec le même enthousiasme que l'on paie son abonnement. 160 165

M. Chamard se propose de bâtir son hôtel de telle sorte qu'il puisse être agrandi successivement, au fur et à mesure des besoins nouveaux. Cet hôtel aura, pour commencer (et non pas comme dans la circulaire « on commencera par un édifice de »...), 120 pieds de long sur 40 de large et comprendra trois étages, le deuxième au-dessus du premier et le troisième au-dessus du deuxième, comme le veut une routine incorrigible. Il sera situé en plein milieu du bois de sapins et recevra par toutes les portes et fenêtres ce parfum âcre et délicieux à la fois qui se compose des senteurs de la mer mêlées à celles des bois. 170 175

« Aux attractions extraordinaires de la localité... » dit encore une fois la circulaire ; puis « les avenues seront faites d'une manière commode et attrayante. » 180

[66] Ce ne seront donc pas les avenues qui seront attrayantes, mais la manière dont elles seront faites ; soit, je le veux bien, mais pourquoi pas les deux ? Pourquoi l'architecte se réservera-t-il d'être attrayant tout seul, par sa manière de faire, ne laissant rien aux avenues qui en auront plus besoin que lui ? Mais ça n'est pas tout : « Les prix seront fixés de manière à correspondre aux demandes des visiteurs. » Voilà en vérité un hôtelier par trop commode, et si M. Chamard commence par un système pareil, il court grand risque que l'hôtel lui reste sur le dos, expression qu'il faut prendre au figuré. 185 190

Décidément, cette maudite circulaire gâte tout ; je l'ai sur le cœur et j'en suis affligé pour M. Chamard qui est un très-estimable homme, fort poli, fort entendu, et dont aucun de ses

163 poche ; mais on ne s'arrêtera pas à cette bagatelle, tant 168 enthousiasme qu'on paie 171 nouveaux ; cet hôtel 173 de largeur, et 178 bois. « Aux 181 attrayante de sorte que ce ne seront pas 188 visiteurs », voilà en

195 pensionnaires ne peut se passer de faire l'éloge en général et en particulier. Je lui conseille de faire rédiger au plus tôt une autre circulaire, et je lui promets en revanche un accueil très favorable de la part du public dont je ne fais pas partie.

*

200 Passons maintenant à l'hôtel Duberger², le plus ancien de l'endroit, le plus vaste, le mieux situé, le plus complet, possédant jeux de billards et de quilles, salle [67] de danse et de concerts pour trois cents personnes assises à l'aise, grande salle à dîner toute neuve avec tables pour dix à douze convives, mais meublée avec une simplicité qui n'a rien de commun avec la noblesse, et qui laisse trop voir que les besoins immédiats seuls ont été pris en considération. M. Duberger, jeune homme encore, a compris qu'un hôtel de campagne ne rapporte que pendant deux mois de l'année tout au plus, et il a fait des améliorations et des agrandissements successifs, sans luxe, en vue strictement du nécessaire, mais avec discernement et à propos. C'est le seul moyen de rendre productif un hôtel de cette dimension ; n'avoir pas un personnel trop nombreux et ne faire que les dépenses nécessitées par les besoins nouveaux que chaque année successive amène avec elle est un secret bien simple, mais qui échappe cependant à beaucoup d'hôteliers qui se lancent dans cette voie avec mille chimères en tête, avec un enthousiasme qui tombe bien vite devant l'énormité des frais.

220 L'hôtel Duberger renferme un trésor, un trésor inestimable, c'est Madame Duberger, mère. Je l'ai dit jadis dans mon premier volume de *Chroniques* ; mais cela date déjà de cinq ans. Eh bien ! Madame Duberger n'a pas vieilli depuis lors ; femme étonnante qui, dans sa soixante-treizième année, voit à chaque détail, s'occupe des moindres choses, se donne à elle seule au-

195 peut pas ne pas faire l'éloge sous tous les rapports. Je 198 public. //
 Passons 203 tables séparées pour dix à douze personnes, mais laissant encore
 beaucoup à désirer sous le rapport de l'ameublement. M. Duberger 214 elle, est
 un secret bien simple et qui 219 mère. M. Buïes lui a déjà payé un juste tribut
 d'éloges dans son premier 222 qui, à soixante-treize ans, voit 223 s'occupe
 de chaque chose, se

2. Une illustration de l'hôtel Duberger paraîtra dans *l'Opinion publique* du 25 août 1881, p. 397, sous la rubrique « Nos gravures ». Voir aussi *Chroniques I*, p. 241.

tant de mouvement que tout le personnel féminin sous ses
ordres, et s'empresse également auprès de tous les pension- 225
naires avec une vivacité et une allure [68] de trente ans ! Telle
on l'a vue il y a dix ans, telle on la revoit encore aujourd'hui,
ayant vaincu dans l'intervalle deux ou trois maladies sérieuses,
opposant l'énergie aux atteintes répétées du temps et ne con- 230
sentant pas à s'effacer tant qu'elle pourra rester seulement de-
bout. M^{me} Duberger, mère, est la légende vivante, elle est la
chronique en chair et en os de la Malbaie ; elle est le type fidèle,
l'image frappée au coin précis de la nature vigoureuse au sein
de laquelle sa vie s'écoule sans défaillance et sans lassitude, et 235
elle restera comme un souvenir inséparable de la période qui
vit la Malbaie devenir la plus recherchée de toutes les places
d'eau canadiennes.

*

Vient maintenant l'hôtel Warren divisé en deux maisons
l'une à côté de l'autre, toutes deux les plus jeunes de l'endroit,
renfermant les meilleures chambres et offrant les repas les 240
mieux fournis. Le propriétaire, M. Warren, porte un nom écos-
sais qui ne l'empêche pas d'être aussi Canadien que le plus pur
Jean-Baptiste ; c'est un homme affable, agréable, aux procédés
larges, qui a le sentiment du progrès et qui ne néglige rien 245
pour le réaliser sous toutes les formes propres à un hôtel.
M. Warren est un bon rouge, un libéral de la vieille roche, ce
qui ne peut que le re[69]commander encore davantage aux
touristes, si ce n'est à l'honorable Hector Langevin qui repré-
sente, dit-on, la minorité du comté de Charlevoix³.

*

Il était indispensable de parler un peu au long des hôtels 250
de la Malbaie en abordant cette unique place d'eau sur toute
la côte nord du Saint-Laurent ; ils ont eu une trop grande part
et ils jouent un trop grand rôle dans le développement et la

225 et *qui s'empresse* 226 Telle *qu'on l'a vue il y a dix ans, on*
230 *rester encore* debout 239 l'autre, les 241 propriétaire M. Warren
porte

3. L'élection d'Hector Langevin dans le comté de Charlevoix en 1876 par
une majorité de 211 voix fut contestée par son adversaire Pierre-Alexis
Tremblay pour « influence induc ». Le procès eut lieu à La Malbaie devant le
juge Routhier. Tremblay gagna sa cause en Cour suprême et sera élu par
acclamation en 1878.

255 vogue de cet endroit pour que le chroniqueur ne leur doive
 un portrait en pied. Quand j'appelle la Malbaie l'unique place
 d'eau de toute la rive nord, je n'oublie pas Tadoussac⁴, roc
 velu, plein de trous et de bosses, frissonnant aux vents du
 fleuve, qui abrite un reste de tribu indienne dans ses anfrac-
 260 tuosités, quelques cottages dans ses replis et sur son dos, et qui
 porte sur sa crête un hôtel somptueux, fréquenté surtout par
 des Américains valétudinaires et des Américaines qui n'ont pas
 le courage de se rendre jusqu'au pôle, ou qui confondent Ta-
 doussac avec une station du Groënland. Vous comprenez qu'il
 265 est absolument impossible d'appeler place d'eau un endroit,
 quelque pittoresque qu'il soit, quelque bel aspect qu'il offre, où
 l'on ne peut pas seulement se tremper un doigt de pied sans
 avoir froid jusqu'à la racine des cheveux et où il serait très
 dangereux de [70] vouloir prendre un bain entier. Je répète
 270 donc que la Malbaie est la seule place d'eau de toute la rive
 nord, ce qui ne veut pas dire que les deux tiers du temps il ne
 vaille pas mieux y rester sur terre que de se risquer dans l'onde
 perfide du fleuve ; mais, en somme, on court la chance d'y
 trouver l'eau supportable dix jours dans le mois ; c'est assez
 275 pour les baigneurs ordinaires, mais insuffisant pour les pho-
 ques qui viennent en villégiature des extrémités d'Ontario ou
 même de la vallée de l'Ottawa.

*

280 C'est une chose bien connue du reste que l'eau du Saint-
 Laurent est en général très-froide sur la rive nord et souvent
 trop chaude sur la rive sud. Du côté nord il n'y a presque pas
 de battures et, par conséquent, l'eau se retire peu au baissant,
 de telle sorte que le rivage n'est guère chauffé par le soleil et
 ne peut guère à son tour réchauffer l'eau graduellement à la
 marée montante ; tandis que, du côté sud, les battures sont
 285 interminables et presque plates ; l'eau s'y retire en certains
 endroits jusqu'à une lieue du rivage, de sorte que tout ce fond
 laissé à découvert par le baissant est caressé par le soleil pendant
 une grande partie de la journée ; et comme la mer monte

254 de l'endroit	267 où serait	271 mieux rester	278 nord, et
279 sud. <i>D'un côté</i> il	280 et par conséquent l'eau	280 peu pendant le	
baissant	283 que du	284 plates, l'eau se retire	287 journée, et

4. Voir *Chroniques I*, p. 129-131.

lentement sur une plage unie, il en résulte que l'eau, arrivée au rivage, [71] est presque tiède à certains jours exceptionnellement beaux. Mais il ne faut pas trop s'y fier et ne jamais confondre notre fleuve avec une bouilloire. 290

*

Jusqu'à cette année-ci, c'étaient les bateaux de la Compagnie du Saint-Laurent qui transportaient la malle tant que durait l'été aux différents ports de la rive nord, depuis la Baie-Saint-Paul inclusivement jusqu'à Chicoutimi ; le service se faisait régulièrement et la subvention pour cela était de quinze cents dollars. Mais il y a souvent des brouillards pendant certaines époques de la saison de navigation et il en résulte des retards qui causent des inconvénients graves, parfois des préjudices sérieux aux gens d'affaires. C'était là une situation embarrassante, mais comment y remédier ? Assurément, on n'allait pas s'amuser à envoyer la malle par terre, en voiture, et obliger les gens de Chicoutimi, par exemple, à ne recevoir leurs lettres et papiers que trois jours après le départ de Québec, quand les bateaux pouvaient les leur apporter en vingt-quatre heures. Il n'y a pas de voie ferrée sur la rive nord et il est impossible d'y en établir une à cause des montagnes qui, se prolongeant jusqu'à dix ou quinze lieues dans l'intérieur, viennent souvent tomber à pic dans le fleuve, ne laissant pas même la [72] place d'un sentier pour les piétons. Comment fallait-il donc faire ? 300 305 310

C'est alors que M. Tremblay, l'ex-député de Charlevoix⁵, conçut l'idée de proposer un changement complet au maître de poste, l'Hon. M. Huntington⁶. Ce changement consistait en

298 navigation, et il en résultait des retards qui causaient des 300 d'affaires. Il y avait là 305 bateaux peuvent les 307 qui se 312 l'ex et le futur député

5. Voir *DBC*, t. X, p. 750-751 ; *Chroniques I*, p. 243, n. 5.

6. Lucius Seth Huntington (1827-1886), élu député de Shefford en 1861, fidèle partisan libéral, solliciteur général dans le gouvernement Macdonald-Dorion en 1863. Hostile au projet de confédération – il estimait que l'avenir de la minorité anglophone ne pouvait être assuré si le Québec se donnait son propre parlement –, il devint en 1870 favorable à l'indépendance du Canada. C'est lui qui dévoila aux Communes en 1873 le célèbre « scandale du Pacifique ». Il fut nommé maître général des Postes après octobre 1875. Voir *Chroniques I*, p. 407, n. 4, et *DBC*, t. XI, p. 482-484.

315 ceci : la malle, au lieu d'être apportée par bateaux, le serait par
 le Grand-Tronc jusqu'à la Rivière-Ouelle, endroit de la rive sud
 qui se trouve presque vis-à-vis la Malbaie ; de la station de la
 Rivière-Ouelle, située fort avant dans les terres, un *stage*⁷ de la
 320 malle la prendrait et l'emporterait jusqu'au quai de Saint-Denis
 qui se trouve à sept milles de distance ; de là un bateau à vapeur
 la recevrait à son tour et la traverserait à la Malbaie, d'où elle
 serait expédiée à tous les bureaux de poste du nord par cour-
 riers spéciaux, sans délai et sans embarras. Ce plan a été réalisé
 en effet ; il est en pleine exécution depuis le commencement
 325 de l'été et il fonctionne excellemment, outre qu'il apporte un
 nouveau moyen de communication, et à heure fixe, au moyen
 duquel les deux côtes nord et sud se trouvent immédiatement
 reliées.

*

330 Le plus grand inconvénient ou désavantage (*drawback* en
 anglais) de la Malbaie était jusqu'aujourd'hui d'être isolée, de
 n'offrir aucun moyen d'en sortir au [73] voyageur qu'une affaire
 pressante rappelait à la ville et de l'obliger, par conséquent, à
 attendre le retour du bateau. Aujourd'hui il peut traverser tous
 les matins à huit heures, s'il le veut, au quai de Saint-Denis,
 335 d'où il gagnera le Grand-Tronc qui le mènera trois fois par
 jour dans la direction qu'il lui plaira. Le samedi, il traversera
 deux fois, car, ce jour-là, le *Rival*, tel est le nom du bateau loué
 par le département des postes, fait deux voyages ; la traversée
 est de quatorze milles et se fait exactement en cinquante-cinq
 340 minutes.

Un autre désavantage de la Malbaie, c'est qu'il est à peu
 près impossible d'aller en voiture aux paroisses voisines, soit
 en descendant, soit en remontant le fleuve, à moins de se ré-
 signer à se faire broyer les os et à revenir en capilotade. Les
 345 côtes de ce pays sont effrayantes et on ne s'y hasarde, la cons-
 cience tranquille, que lorsqu'on est candidat libéral ou qu'on
 porte des pilules aux malades. Cependant, l'intérieur est fort

315 bateaux le serait par le Grand-Tronc, jusqu'à 320 distance, de
 324 effet, il 326 communication *quotidien*, et à heure fixe, *par lequel* les
 328 reliées. // *Chronique pour le « National »* // *Nos places d'eau.* // (suite) //
 Le 332 ville ou qui voulait changer de place, et de l'obliger par conséquent
 à 345 hasarde la conscience tranquille que

7. *Stage coach* : diligence.

praticable, quoiqu'il y ait aussi des montées et des descentes ; mais elles ont un caractère humain, et le paysage qui les environne, avec son cadre de montagnes de toutes les hauteurs et de toutes les formes, est si beau, si varié, si abondant en aspects pittoresques ou saisissants, qu'il n'est pas de promenades plus connues par les touristes que celles qui mènent aux chutes Fraser, au Trou, au Grand Ruisseau et au Grand Lac, endroits situés à une distance variant de quatre à dix milles de la Pointe-à-Pic. Et combien d'autres lacs plus éloignés, à quinze, dix-huit [74] et vingt milles de distance, foisonnent de truites et prodiguent aux pêcheurs mille tentations auxquelles ils cèdent invariablement tous !

En somme, de toutes les places balnéaires de la province, la Malbaie, unique en son genre, sans comparaison comme sans rivale, est à bon droit la plus fréquentée malgré des désavantages réels, car elle est de toutes celle qui offre le plus d'attraits au touriste qui sait goûter la nature, au poète qui la chante et à l'artiste qui la peint.

*

Il semblerait qu'en voilà assez sur le compte d'un seul et même endroit, quelque admirable, quelque attrayant qu'il puisse être. Eh bien ! non, j'en demande pardon à genoux, mais je ne puis encore me résoudre à laisser la Malbaie sans reproduire au moins quelques coups de pinceau qu'en fait le peintre de la nature canadienne, M. J. M. Lemoine, dans « l'Album du Touriste⁸ ».

Pour l'édification du lecteur, nous reproduisons ci-dessous le texte même des pages 355 et 358 de *l'Album du Touriste* auxquelles nous faisons allusion.

C'est à la Malbaie qu'il faut aller pour jouir de l'âpre, de la grande nature, des larges horizons. Ce ne sont plus les beaux [75] champs de blé de Kamouraska, les coquets et verdoyants coteaux de Cacouna ou de Rimouski, où le *langoureux* citadin (*langoureux* pour

359 tous. // En 365 peint. // Maintenant <voir la chronique suivante, p. 384>

8. James MacPherson Le Moine (1825-1912), professeur de droit à l'université Laval puis inspecteur du Revenu des terres, est l'auteur de nombreuses monographies en français et en anglais, dont *l'Album du touriste. Archéologie, histoire, littérature, sport* (1872) (voir R. Le Moine, *Un Québécois bien tranquille*).

380 languissant) va retremper ses forces pendant la canicule ; c'est une nature sauvage, indomptée, des points de vue encore plus majestueux que ceux que présentent les côtes et les murailles du Bic.

385 Précipices sur précipices : gorges impénétrables dans la saillie des rochers ; pics qui se perdent dans la nue, où grimpe, en juillet l'ours noir en quête de *bluets* ; où broute, en septembre, le caribou ; où le solitaire corbeau, l'aigle royale vont faire leurs nids en mai ; bref, les paysages alpestres, les impratiquables *highlands* de l'Écosse, une nature *byronienne*, tourmentée, entassée dans le nord, loin des sentiers de l'homme civilisé, dans le voisinage de certain volcan, qui de temps à autre se réveille, secoue les environs de manière à causer de piquantes surprises, mais sans danger aucun pour les romanesques habitants.

390 Selon les uns, pour jouir en toute plénitude de ces austères beautés, il faut être à une époque privilégiée de la vie. Si donc vous voulez savourer à grands traits la rêveuse solitude des plages, des grottes, des grands bois de la Pointe-au-Pic ou du Cap-à-l'Aigle, ou capturer par centaines les frétilantes truites du lointain lac Gravel, il faut avoir bon œil, bras nerveux, jambe souple, posséder les roses illusions de la jeunesse, « l'âge des longs espoirs où tout chante en dedans de nous. » Vous pouvez toujours, *avant, pendant* et même *après* la lune de miel, séjourner sans danger, sur ... ces rivages...

405 La Malbaie ne paraît pas avoir joué un rôle bien marquant pendant le siège de 1759, bien qu'il y eût une *descente*. D'après une *entrée* dans le Journal de M. James Thompson, déjà cité, et plus tard employé au bureau du génie (Thompson ou le Journal ?), il paraîtrait que la Malbaie fut choisie en 1776 comme lieu de détention des prisonniers américains. M. Thompson fit alors ériger un corps de logis convenable pour ces messieurs ; les prisonniers y travaillèrent eux-mêmes.

410 [76] Les étrangers paraissent presque prendre possession de la Malbaie, à l'exclusion des *indigènes*, tant que dure la belle saison. Au siècle prochain, les touristes parleront des anciens habitants, des descendants des *Highlanders* de Fraser comme d'une race éteinte, dont les savants tenteront peut-être de tracer la complexe généalogie, – perdue dans la nuit des temps, – à celle des Pictes ou des Lapons. Il n'y aura qu'un rejeton qui fleurira vivace jusqu'à la fin des siècles : la tribu des charretiers, race démoralisée, par ses exactions et sa soif homérique pour les spiritueux.

420 Qui sait si, au siècle prochain, quelque savant, en villégiature à la Malbaie, ne tentera pas de leur appliquer la théorie de Darwin sur l'« Origine des races » et d'expliquer scientifiquement une ancienne tradition selon laquelle le premier charretier de la côte nord serait issu d'une Laponne et d'un marsouin, au temps d'Éric le Roux, monarque en renom parmi ces peuplades ?

425

Mais on prétend que ceci se serait passé sur la côte sud, au *Cap au Diable*, et on en expliquerait le nom.

Toutefois, en disant que les touristes semblent avoir exclu les *aborigènes* de la Malbaie, ceci ne doit s'entendre que de la Pointe-au-Pic ; car le village proprement dit, autour de l'église, près du pont et le long de la rivière Murray, en gagnant l'intérieur, est fort peuplé. 430

La Malbaie renferme quatre ou cinq grands hôtels, capables de contenir 600 à 700 touristes. D'abord, l'hôtel renommé de madame Duberger ; celui de M^{me} Micheletti ; ceux des Warren et de quelques autres, avec palais de Justice, prison, une belle église catholique, une chapelle anglicane, un juge résident, l'hon. juge Henri-Elzéar Taschereau, un shérif, un greffier, deux médecins. 435

« Précipices sur précipices... » On s'arrête effaré... Quoi ! C'est comme cela que la Malbaie commence ! Quoi ! j'arrive à la Malbaie, moi, touriste ingénu, et.... crac ! la première chose que je fais est [77] de tomber dans un précipice de quinze cents pieds de hauteur ! Et encore si c'était tout ! Mais me voilà qui dégringole de ce premier précipice dans un autre, qui bondis d'abîme en abîme en me demandant si jamais il y a un bout ? C'est qu'une fois tombé là-dedans, on ne s'arrête plus qu'au centre de la terre. Il n'y a rien de tel que les précipices pour avoir l'esprit de corps ; à peine arrive-t-on au fond de l'un qu'un autre est là qui attend, tout prêt à vous relancer à l'abîme qui le suit et qui, à son tour, vous jette à son voisin, comme si ça n'était pas de vos affaires. 440 445 450

Mais, envoyons fort. « Gorges impénétrables dans la saillie des rochers ».... Ce sont les précipices qui devraient être impénétrables. Un beau gras de jambe en vérité pour le pauvre diable arrivé à trente mille pieds sous terre, au fond du vingthuitième précipice, avec l'*Album* sur son cœur, que de savoir qu'il y a dans la Malbaie des gorges impénétrables ! Il trouve qu'il a assez pénétré comme cela. Cependant, nous oserons demander à M. Lemoine dans quelle *saillie de rochers* il est allé prendre ces gorges impénétrables (comme si l'on allait chercher des enfoncements dans des bosses), où en a-t-il vu, même de pénétrables, dans cette pauvre Malbaie chargée de tant d'horreurs ? Ah ! nous comprenons. Comme il n'y a pas de gorges du tout dans ce pays, il est évident qu'elles sont impénétrables. Qu'on est heureux de pouvoir deviner ! 455 460 465

« Pics qui se perdent dans la nue... » Allons, arrêtez-vous, morbleu ! Vous faites de la Malbaie un endroit absolument

impossible, une création insensée qu'on ne [78] rêverait pas
 470 même dans le délire. Jusqu'à présent ce ne sont que des précipices sur précipices, des gorges impénétrables, des pics qui se perdent dans la lune.... Mais qu'en restera-t-il donc ? Que restera-t-il au touriste et sur quoi pourra-t-il mettre pied, s'il ne trouve en arrivant que des précipices qui s'entassent, des
 475 gorges où l'on ne pénètre pas et des pics qui se logent au firmament ? D'autres, heureusement, que l'auteur de l'*Album* ont découvert que la Malbaie ne renferme que des montagnes très-ordinaires, qui ne se perdent nulle part et n'ont aucune prétention à escalader les nues.

480 « Un nature byronienne, entassée dans le nord, loin des sentiers de l'homme civilisé.... » Allons, voilà que la Malbaie n'est plus même un lieu quelconque, qui existe réellement, malgré les formes fantastiques dont on la revêt, c'est une *nature* et une nature loin des sentiers de l'homme civilisé ! Mais alors, comment y arrivez-vous donc à cette Malbaie, s'il n'y a même pas
 485 de sentiers qui y mènent ? Comment avez-vous pu pénétrer, vous, M. J. M. LeMoine, jusqu'à cette nature entassée dans le nord ? Y êtes-vous arrivé par les gorges impénétrables, ou bien l'aigle de Jupiter vous a-t-il porté de pic en pic perdu jusqu'à
 490 cet énorme paquet septentrional ?.... Dire que cet entassement de cataclysmes, effroyable comme le chaos, est tout simplement le chef-lieu d'un comté ! Qui ne comprendrait que l'*influence indue*⁹ doive avoir beau jeu dans un endroit pareil ?

[79] Perdu dans les précipices sur précipices de cette nature
 495 byronienne, l'auteur de l'*Album* ne s'est plus rappelé que l'homme civilisé de nos jours a des chemins de fer et des routes carrossables, et qu'il laisse d'habitude les sentiers au pauvre sauvage, enfant des bois, qui n'a besoin que de pouvoir poser un pied devant l'autre pour aller où bon lui semble. Mais le
 500 lyrisme dédaigne tant le simple bon sens et la réalité des choses !

« Dans le voisinage de *certain* volcan (certain volcan !) qui secoue les environs, de manière à causer de *piquantes* surprises, mais sans danger aucun pour les *romanesques* habitants... »
 Quand un volcan vous secoue dans les environs, cela vous

9. Voir *supra*, p. 369, n. 3. La loi qualifiait d'« influence indue [...] la contrainte, la menace, l'intimidation ou le stratagème pour engager un électeur à voter ou à s'abstenir » (R. Rumilly, *Histoire de la Province de Québec*, t. II, p. 57).

donne de piquantes surprises ; on en devient *romanesque*. *Pi-* 505
quantes est le mot juste pour exprimer ces sortes de surprises-
 là. « *Selon les uns*, pour *jouir* en toute plénitude de ces austères
 beautés, il faut être à une époque privilégiée de la vie... » Ils
 n'ont vraiment pas de chance, ceux qui ne sont pas encore ou
 qui ne sont plus à cette époque-là. 510

Pour les gens sérieux, il y a quelque chose de si *austère* à
 être secoué dans les environs par un certain volcan, selon les
 uns, qu'il leur est bien pénible assurément d'avoir dépassé
 l'époque de la vie qui leur en donne le privilège. Quant à la
 piquante surprise, je crois qu'elle est ici bien plutôt pour le 515
 lecteur qui connaît la Malbaie et qui, en lisant l'*Album*, se de-
 mande de quel étrange bolide tombé sur les Laurentides l'au-
 teur a voulu faire la description.

[80] « Si donc vous voulez savourer à grands traits la *rêveuse*
solitude des plages (c'est la solitude qui est rêveuse), ou capturer 520
 par centaines les frétilantes truites du *lointain* lac Gravel, il faut
 avoir bon œil, bras nerveux, jambe souple, posséder les roses
 illusions de la jeunesse, l'âge des longs espoirs où tout chante
 en dedans de nous. » – Ainsi, pour savourer la rêveuse solitude
 des plages, il faut avoir le bras nerveux, et pour capturer les 525
 frétilantes truites d'un lac lointain qui s'appelle Gravel, il faut
 posséder les roses illusions de la jeunesse et que tout chante en
 soi. On a un orchestre dans le corps, les truites frétilent, le
 diable y est. Cela n'empêche pas qu'on prenne les truites par
 centaines. Ces petites bêtes-là ne sont pas farouches, c'est clair. 530
 Mais quand on possède les *roses* illusions, les truites, qui aiment
 les couleurs tendres probablement, et qui sont touchées de ce
 que l'on conserve des illusions à leur endroit, viennent à l'envi
 se faire capturer, toutes frétilantes, entre nos jambes souples.

« Les étrangers paraissent presque prendre possession de 535
 la Malbaie, à l'exclusion des indigènes, tant que dure la belle
 saison. » – Comment ! des indigènes ! Tout à l'heure, on les
 appelait *romanesques habitants* ; vingt lignes plus loin, M. Le-
 Moine dira : « En répétant que les étrangers semblent avoir
 exclu les *aborigènes*.... » Il faut s'entendre. Les gens de la Malbaie 540
 sont-ils indigènes, aborigènes ou romanesques habitants ? Vous
 allez voir qu'on ne tardera pas à les appeler *individus*.

[81] « Au siècle prochain, les savants tenteront peut-être de
 tracer la *complexe* généalogie des *Highlanders* de Fraser à celle

545 des Pictes ou des Lapons... » Tracer une généalogie à...., c'est de l'anglais, *to trace to* ; mais laissons de côté les anglicismes qui, dans un pareil morceau semblent véniels. Allons toujours.

« Il n'y aura qu'un *rejeton* qui fleurira vivace jusqu'à la fin des siècles ; la tribu des charretiers, race démoralisée par ses
 550 exactions et sa soif homérique pour les spiritueux. » – Lorsqu'il n'y aura plus que des *charretiers* dans la Malbaie, on ne se hasarderà guère à les appeler *romanesques habitants* : toutefois, s'ils habitent le flanc des précipices sur précipices ou se logent sur la cime des pics qui se perdent, ça pourra encore passer. En
 555 attendant, je me sens le devoir de réclamer en leur nom contre la mauvaise réputation qui leur est faite. Les charretiers de la Malbaie sont tout ce qu'il y a au monde de moins exigeant ; ils vous feront faire trois milles pour trente sous et vous donneront une journée entière pour un dollar cinquante. Il n'y a pas là
 560 de quoi *démoraliser*, même des *indigènes*. En outre les charretiers de la Malbaie sont remarquablement sobres ; tout le monde peut leur rendre ce témoignage. C'est rare, si l'on veut, tout à fait dérogoaire à leur noble profession telle que l'entendent les cochers urbains, mais c'est le cas, et il n'y a rien à dire contre
 565 le fait.

Passons au dernier coup de pinceau, et le lecteur sera soulagé.

[82] « La Malbaie renferme quatre ou cinq grands hôtels, capables de contenir six à sept cents touristes (vient l'énumération),
 570 avec Palais de Justice, prison, une belle église catholique, une chapelle anglicane, un juge résident, un shérif, un greffier, deux médecins. » Jugez un peu de ce que peuvent bien être quatre ou cinq hôtels qui renferment tous et chacun à la fois le même Palais de Justice, la même prison, la même
 575 église, les deux mêmes médecins et le même juge ! Une pareille merveille ne peut exister que dans un endroit étonnant à tant d'égards, comme on l'a vu plus haut. Ce qui n'étonne pas moins, c'est que le premier venu puisse se la payer pour une piastre et demie par jour, avec beef-steacks, saucisses, omelettes et cor-
 580 nichons.

*

Voilà un livre qui devrait être sévèrement prohibé. Il n'est pas plus permis d'écrire de pareilles choses dans un pareil langage que de faire de la fausse monnaie. Quand on possède,

surtout comme l'auteur de l'*Album*, une belle campagne, avec parc, serre-chaude et vignoble, on a des devoirs envers ses semblables, et le premier de ces devoirs est assurément de ne pas massacrer leur langue sans nécessité ; le deuxième serait bien de laisser le champ de la litt[er]ature aux pauvres diables qui n'en ont pas d'autre et qui pourraient en tirer quelque chose, s'il n'était pas envahi par les plantes destructives.

Nous n'avons besoin de personne en Canada qui fasse concurrence au style de Gagne, et le moins que nous puissions réclamer de ceux qui prennent une plume, c'est qu'ils aient quelque notion de grammaire jointe à un peu de sens commun, et qu'ils ne torturent pas sous nos yeux la pauvre langue échappée à la conquête, consolation et espoir des Canadiens depuis plus d'un siècle. Le moins que nous puissions réclamer du président d'une société littéraire¹⁰, d'un homme dont le nom paraît à tout bout de champ dans les journaux comme auteur, tantôt d'un livre, tantôt d'un mémoire, tantôt d'une brochure, tantôt de ci, tantôt de ça, d'un homme qui va jusqu'à revendiquer au nom de la langue française et se constituer comme son chevalier, voire même comme son protecteur en Canada, d'un homme qui a été appelé charmant écrivain par Mr. Gaillardet¹¹ qui ne soupçonnerait même pas encore son existence, si le complaisant et perfide Mr. Chauveau¹² ne la lui avait révélée, d'un homme enfin qui ne peut se résoudre à écrire deux lignes sans en faire part au public, le moins, dis-je, que nous puissions réclamer de lui serait, bien modestement, de connaître la signification des mots les plus ordinaires et ne pas les entasser pêle-mêle, sans construction, sans raison, sans à-propos ni convenance, comme s'il en était le maître et qu'il pût les arranger à sa guise.

10. J. M. Le Moine fut président de la Société littéraire et historique de Québec en 1871, de 1879 à 1882 et de 1902 à 1904 (R. Le Moine, *Un Québécois bien tranquille*, p. 126).

11. Frédéric Gaillardet (1808-1882) est l'auteur d'un drame intitulé *la Tour de Nesles*, qu'Alexandre Dumas remania et fit jouer sous son nom ; la pièce connut un succès extraordinaire à Paris en 1832. Gaillardet provoqua Dumas en duel, lui fit un procès et eut gain de cause. Il publia les *Mémoires du chevalier d'Éon* (1836) et fonda en 1839 le *Courrier des États-Unis* à New York, où il résida jusqu'en 1848.

12. P.-J.-O. Chauveau fut correspondant du *Courrier des États-Unis* de 1841 à 1855 ; il y écrivit une série d'articles sur la situation canadienne. Voir *DBC*, t. XI, p. 195.

[84] Des volumes comme l'*Album du Touriste* dénaturent le français et il y a de la perfidie à les écrire. C'est se montrer en public avec la défroque d'un vêtement élégant changé en oripeau, et continuer à l'appeler par son nom. De pareils livres sont une apostasie dissimulée de notre langue ; ils l'avilissent par leurs embrassements funestes et lui font produire des êtres tellement difformes qu'on la prend en dégoût. Ils nous dépouillent de notre figure propre, nous enlèvent la sève gauloise et nous anglifient en français. Ils font plus contre notre langue que vingt conquêtes saxonnes, puisqu'ils la retournent contre elle-même et la rendent méconnaissable avec ses propres expressions. C'est grâce à eux que tant de Canadiens se réfugient dans la langue anglaise et proclament qu'il vaut mieux ne connaître et n'écrire qu'elle, plutôt qu'un français aussi baroque et aussi repoussant.

Or, ce sont là des prévarications. Nous n'admettons pas que la conscience doive être plus absente d'une manière d'écrire quelconque que de tout autre acte de la vie. Écrivez comme un bûcheron si bon vous semble, mais n'essayez pas de faire prendre la cognée pour une plume. Rejeter sur notre langue des énormités comme l'*Album du Touriste*, cela équivaut à faire faux en écritures publiques, à commettre un attentat à la pudeur sous le nom d'un autre.

Il est temps que ces productions innommables cessent de voir le jour ; il est temps qu'elles cessent de s'imposer au public comme à un esclave qui aime sa [85] chaîne ; il est temps que tout ce qui a quelque souci de la littérature s'insurge contre elles, sans quoi on en serait inondé et le temple serait livré aux saturnales. Finissons-en ; repoussons l'invasion barbare, si nous voulons vivre, et ne permettons pas enfin qu'on nous étouffe dans le germe sous prétexte de nous embrasser.

*

Maintenant, je ne saurais finir sans dire un mot de la double appellation qu'on donne à l'endroit qui est le sujet de ce chapitre. On l'appelle indifféremment *Malbaie* ou *Murray Bay*. Il y a pourtant une différence ; en quoi consiste-t-elle ? « Malbaie » est un nom fort ancien ; il remonte à 1608, aux premiers temps de la colonie, et a été donné par Champlain lui-même. Plus tard, après la conquête du Canada, le général Murray, commandant des forces anglaises, divisa en 1762 la

seigneurie de la Malbaie en deux parts dont il concéda l'une, appelée *Mount Murray*, à Malcolm Fraser¹³, l'autre, qui prit le nom de Murray Bay, à John Nairn¹⁴, tous deux officiers du régiment écossais des *Highlanders*. Les Canadiens ont fait de « Mount Murray » le fameux *Cap-à-l'Aigle*, connu de tous les voyageurs du continent, et ils laissent les Anglais et les Américains appeler à leur guise *Murray Bay* toute la partie ouest de la rivière qui comprend le village proprement dit et la Pointe-à-Pic. 655 660

[86] Malcolm Fraser et John Nairn amenèrent avec eux un certain nombre de montagnards de leur régiment et leur concédèrent des terres, chacun dans sa seigneurie respective. Il y eut ainsi, à la Malbaie, dès 1762, une colonie anglaise plus nombreuse que la colonie originaire elle-même. Eh bien ! il ne s'était pas écoulé un demi-siècle que les descendants des *Highlanders* étaient complètement francisés ; ils étaient devenus aussi *habitants* que les plus purs Canadiens, et aujourd'hui l'étranger voit avec étonnement des gens qui portent les noms de Blackburn, de McNeil, de Harvey, de Warren, de MacPherson et autres, et qui ne savent pas un mot d'anglais. Leurs pères ont cédé à la propriété absorbante de notre race que rien n'entame et qui s'assimile aisément les éléments étrangers. Le même fait s'est reproduit partout où l'on a voulu implanter dans la campagne bas-canadienne une colonisation britannique pour la faire prévaloir et dominer sur la nôtre. 665 670 675

*

En ouvrant le *Correspondant*¹⁵ du mois d'avril dernier, on trouve, sous la signature J. Guérard, un article fort étudié sur la Confédération canadienne¹⁶, dans lequel l'auteur, 680

13. Malcolm Fraser (1733-1815), à qui le gouverneur Murray accorda la seigneurie de Mount-Murray, comprise dans les limites de l'ancienne seigneurie de La Malbaie, le 27 avril 1762. Voir *DBC*, t. V, p. 362-363.

14. John Nairn (1731-1802), ami de Malcolm Fraser, reçut l'autre moitié de la seigneurie de La Malbaie, Murray-Bay, qui comprenait notamment le village de La Malbaie (*ibid.*, p. 683-685).

15. Note de l'auteur : *Le Correspondant est une Revue de premier ordre à Paris.*

16. J. Guérard, « La France Canadienne. La question religieuse. Les races française et anglo-saxonne », le *Correspondant*, 10 avril 1877, p. 63-83 ; 25 avril 1877, p. 284-303. J. Guérard est le pseudonyme d'Alexis Lefavre, consul de France à Québec, dont il a été question plus haut, p. 314, n. 26.

résumant les phases périlleuses par lesquelles a passé le Canada français, et aussi étonné que ravi de la force presque mystérieuse qui, non seulement l'a maintenu, mais l'a encore fait croître et s'étendre alors que l'engloutissement semblait être sa destinée inévitable, signale, entre autres exemples de cette merveilleuse conservation, celui des Cantons de l'Est où l'on a voulu établir définitivement la race saxonne et lui donner la prépondérance :

« Dans une région montagneuse, dit-il, au sud du Saint-Laurent, est un pays limitrophe des États-Unis, qui fut presque inhabité jusqu'à la fin du siècle dernier. Les gouverneurs anglais le colonisèrent dans l'espoir d'enserrer la population française et de la dissoudre à force d'infiltrations britanniques. Or, le fait inverse s'est produit. Non seulement ces colonies anglaises n'ont rien gagné sur la zone franco-canadienne, mais elles ont été envahies et pénétrées elles-mêmes par l'élément qu'elles devaient détruire. Le recensement de 1871 a donné, pour les onze comtés dont elle se compose, les résultats suivants : Anglais, 60,011 âmes ; Français, 88,717. Par la comparaison de ces chiffres, on voit la merveilleuse fécondité de la race française. Ses rejetons, ses enfants perdus ont formé dans les comtés anglais une masse imposante, supérieure en nombre à toute l'émigration britannique. Cette contrée fertile et pittoresque est devenue, grâce à leur affluence, une des plus riches de tout le Canada. Partout des fermes à l'aspect riant, des vil[88]lages populeux, tous les signes d'une colonisation active et prospère¹⁷. »

Ce que l'histoire nous montre dans la province bascanadienne, elle le fait voir en France même et partout où l'élément celte a été en butte à la conquête. Cet élément renferme en lui une force d'expansion indéfinie en même temps qu'une puissance de cohésion inattaquable. Il résiste à toutes les atteintes, pendant que lui-même perce et s'infiltré au-dehors. L'effacement de la race celto-latine a été maintes fois annoncé et l'on attend encore qu'il s'accomplisse. Cette race représente dans le monde une idée indispensable, et elle constitue ainsi une sorte de muraille morale que les invasions et la conquête ne pourront jamais entamer. Toujours, quand il n'a pas été refoulé au-dehors, l'envahisseur a été absorbé par ses victoires,

17. *Ibid.*, 25 avril 1877, p. 284-285.

dissous au-dedans, assimilé par l'élément celte dont la vitalité est prodigieuse. Ce qui lui donne cette vitalité, c'est le génie qui lui est propre ; il fait du sol son point d'appui, et grâce à la langue qui est l'instrument de son génie, à cette langue unique dont la précision et la clarté sont nécessaires aux sciences et aux relations entre tous les peuples, il reste indestructible. 720

La possession du sol est ce qui assurera l'avenir de la race française en Amérique. Les nations qui se fusionnent ou qui disparaissent sont celles qui n'ont pas de point d'appui ; tandis que les maîtres du sol absorbent tout autour d'eux¹⁸. Les conquêtes durables, [89] depuis les premiers temps de l'histoire, n'ont jamais eu d'autre base. Or, nous pouvons être sans inquiétude à cet égard, puisqu'il semble jusqu'à présent établi que notre race est la seule qui puisse coloniser un pays comme le nôtre et s'y maintenir¹⁹. 725 730

*

Mais il ne convient pas de pousser trop loin une dissertation de cette nature dans un petit volume où il est convenu que l'auteur ne peut et ne doit qu'amuser ; j'en demande pardon au lecteur surpris, en faveur de mon effusion patriotique, et je retourne en hâte à nos « Places d'eau » avant que toute la saison ne s'écoule dans mes digressions prolongées. 735

18. « Partout où s'établit le Canadien, il s'enracine dans le sol, et s'assimile le colon de race britannique, à moins que son rival découragé ne batte en retraite » (*ibid.*, p. 286).

19. « Au premier abord, les vastes régions désertes qui s'étendent au nord du Saint-Laurent, dans le haut bassin de l'Ottawa, et qui se prolongent au nord des grands lacs pour atteindre les immenses territoires du nord-ouest, semblent être des pays infertiles et glacés qui se refusent à toute exploitation profitable. [...] Ces immenses espaces semblent [...] être destinés à l'expansion des Canadiens français, et c'est là le théâtre que la Providence paraît avoir réservé à leur action » (Edme Rameau de Saint-Père, *la France aux colonies*, p. 233-234). Buies reprendra ce thème dans sa dernière monographie, *la Province de Québec*, p. 89.

[23]
LA POINTE-À-L'ORIGINAL

[90] **Q**uittons la sauvage région des Laurentides. Il est
huit heures du matin et le *Rival* fume. Embarquons vite, car
5 le bateau, fier de porter le chroniqueur et des centaines de
secrets dans autant de lettres, attend avec impatience.

Voyez-vous là, droit devant vous, cette ligne blanche qui
semble, par un beau jour, comme une épave flottant indolem-
ment au soleil sur le dos du fleuve ? C'est le quai de Saint-Denis
10 ou quai de la Rivière-Ouelle, comme bon vous semblera, car il
porte les deux noms, étant placé à égale distance entre les deux
paroisses, et n'ayant absolument de préférence pour aucune.

[91] Mais, qu'est-ce que c'est que le quai de Saint-Denis ?
C'est un de ces quais gigantesques, variant de sept à douze
15 arpents en longueur, et qu'avait fait construire il y a vingt-
trois ans, feu M. François Baby¹, le plus grand, le plus intel-
ligent et le plus fin *jobbiste* public qu'on ait encore vu au Canada.

VARIANTES : « Chronique pour le "National". Nos places d'eau.
(Suite) », le *National*, 25 août 1877, p. 2.

1 *Chronique pour le « National »* // Nos places d'eau. // (Suite) // Quittons
2 Pointe-à-l'Original // *Maintenant, quittons la* 4 *matin, et* 5 *porter les*
chroniques du « National » <ital.> et 6 *lettres, n'attend jamais.* // *Voyez-*
vous 8 *semble par un beau jour comme* 11 *distance avec les* 12 *ab-*
solutement *pas de préférences.* Mais, qu'est-ce que c'est que ça, le 17 *vu en*
Canada

1. François Baby (1794-1864), seigneur et homme politique, « se voit con-
fier par le gouverneur et la Maison de la Trinité de Québec [en 1851] une
série de contrats de construction et d'entretien de quais et de phares » (*DBC*,
t. IX, p. 16-17). Voir aussi *Chroniques I*, p. 621-622.

D'abord, un peu de topographie pour s'orienter. Entre Saint-Denis, paroisse chenuée et chétive qu'habite M. le sénateur Chapais², et la Rivière-Ouelle où notre lieutenant-gouverneur³ renferme ses Lares, il y a une longue langue de terre qui s'avance parallèlement au fleuve en s'écartant de la ligne de côtes d'environ trois milles. Cette langue de terre s'appelle la Pointe-à-l'Original, parce qu'il n'y a jamais eu là que des cornilles et des anguilles ; de l'extrémité ouest de cette pointe s'élançait le quai, en s'allongeant jusqu'à ce qu'il atteigne l'eau profonde ; cela l'oblige à avoir sept arpents de long. C'est là que le *Rival* arrive tous les matins à neuf heures et d'où part immédiatement une diligence qui emporte la malle et les passagers à la station du Grand-Tronc, huit milles plus loin.

La Pointe-à-l'Original est située à deux lieues environ de chacune des deux églises de Saint-Denis et de la Rivière-Ouelle, et peut être regardée comme le site le plus désert, le plus sauvage, mais en même temps le plus pittoresque, le mieux dégagé de tout ce qui pourrait modifier sa physionomie naturelle, et le mieux disposé pour offrir une vue d'ensemble de toute la côte qui s'élève en face de lui. Singulier endroit [92] que cette Pointe-à-l'Original ! Encore plus étrange l'attrait irrésistible, la véritable fascination qu'il exerce sur l'âme de ceux qui y sont restés quelques jours ! Endroit par excellence pour la rêverie, pour la contemplation et pour l'admiration en présence du gigantesque panorama qui se déploie devant le regard !

18 topographie, s'il vous plaît. Entre 23 côtes de façon à rétrécir d'environ trois milles la largeur du fleuve en cet endroit. Cette 25 anguilles, et de 25 de la pointe 26 quai qui s'allonge jusqu'à 28 heures, et 33 comme l'endroit le 37 côté nord. Singulier 37 cette Pointe à l'Original qui exerce un attrait irrésistible, une véritable fascination sur 41 en face du gigantesque panorama qui s'y déploie devant le regard. Il

2. Jean-Charles Chapais (1811-1885), né à Rivière-Ouelle, député conservateur de Kamouraska de 1851 à 1867. Entre 1850 et 1857, il dut se mesurer au libéral Luc Letellier de Saint-Just, notaire de Rivière-Ouelle. Leurs campagnes électorales furent longtemps célèbres dans la région par leur âpreté et leur violence. Nommé ministre de l'Agriculture dans le cabinet Macdonald, il fut député à Québec et sénateur à Ottawa. Il ne se représenta pas aux élections provinciales de 1871 et démissionna à Ottawa en 1873 lors de l'abolition du double mandat. Voir *DBC*, t. XI, p. 193-194.

3. Luc Letellier de Saint-Just (voir *supra*, p. 330, n. 2).

Il y a là trois cottages seulement, un hôtel qui n'a pas
 changé depuis quinze ans, et un hangar où l'on prépare l'an-
 guille qui abonde dans les pêches avoisinantes.

Le propriétaire de cet hôtel est un vieux kalmouk, une
 vraie tête bretonne, aussi récalcitrante, aussi obstinée qu'un
 clou poussé jusqu'à la tête dans du bois humide. Depuis
 quinze ans son hôtel regorge de monde ; sans se lasser, les
 mêmes familles y reviennent ; on s'est évertué à lui faire com-
 prendre qu'il avait une petite fortune à réaliser en agrandissant
 sa maison et en lui donnant tout le confort moderne ; on lui a
 démontré que deux ou trois cottages de plus ne seraient pas
 de trop pour contenir les familles qui ne peuvent manquer de
 se rendre de plus en plus chaque année à la Pointe-à-l'Original...
 il n'entend rien. Renfermé dans la pêche à l'anguille à laquelle
 il donne tous ses soins, il ne voit rien en dehors de cela, pas
 même aujourd'hui que la Pointe, *sa* Pointe, comme il l'appelle,
 se trouve reliée au Grand-Tronc par un omnibus et à la rive
 nord par une ligne quotidienne de bateaux à vapeur. Impossible
 de le séparer de l'anguille ; il ne voit et n'entend que marée et
 salaison. [93] Et cependant, il possède la Pointe-à-l'Original tout
 entière, et les voyageurs affluent et chacun d'eux lui dit la même
 chose, sur mille tons répétés.

C'est qu'en effet il n'y a qu'un sentiment et qu'une voix là-
 dessus. On se désole à voir, aux mains d'un macaque obstiné,
 le plus beau site peut-être de toute la rive sud, celui d'où la
 vue embrasse la plus vaste étendue et le plus grandiose spec-
 tacle, un site qui offre au voyageur des avantages inapprécia-
 bles, entre autres celui de le laisser absolument chez lui, sur un
 petit domaine rural où il vit en maître, loin de tout contact, de
 tout rapport avec la population des paroisses voisines, libre dans
 ses habitudes, dans ses goûts, dans ses manières de faire, à l'abri
 de l'ennui, car, chose curieuse ! les distractions abondent sur
 ce coin de terre isolé, ou, du moins, il est extrêmement facile
 de les y faire naître.

Élevez en effet, sur la Pointe-à-l'Original, un hôtel qui
 puisse contenir au moins cent personnes, au lieu de trente ou

43 cottages, un 47 tête de nègre, aussi 54 trop, il 64 répétés !
 // C'est 66 voir aux mains d'un *bouricaud* obstiné 69 voyageur *tant*
 d'avantages 70 autres de 76 naître ; - élevez en

de quarante au maximum qu'il loge difficilement aujourd'hui, mettez des voitures à leur disposition et des jeux de quilles, de balle ou de croquet, installés n'importe où aux environs de l'hôtel, car le terrain ne manque pas, certes, et vous formez de suite une clientèle assurée de villégiateurs qui ne manqueront pas de revenir tous les ans passer leurs vacances à la Pointe.

S'ils allaient s'ennuyer malgré tout ce qu'on leur offre, c'est qu'ils ne sont pas dignes d'une vie meilleure. Ils n'auraient aucune raison de céder à l'ennui : tous les jours ils peuvent aller à la Malbaie en une heure, ou bien, deux fois par semaine, prendre le *Clyde* qui les conduira, soit à Kamouraska, à quatre lieues seulement de distance, soit à Saint-Jean-Port-Joli ou à l'Islet, s'ils veulent faire de petites excursions. Quant aux promenades en voiture, il y a celles de Kamouraska ou de Sainte-Anne-la-Pocatière, qui en valent certainement bien la peine.

Mais je ne dis tout cela qu'au point de vue des renseignements à donner et pour l'édification du lecteur de la ville qui veut un détail complet de toutes nos places d'eau ; mais il reste à peindre le côté le plus piquant, le plus attrayant pour quiconque a fait longue connaissance avec la Pointe-à-l'Original, c'est sa physionomie intime, celle que lui ont donnée ses traditions et qu'elle ne dévoile qu'aux anciens amis. Pour tout autre, pour l'étranger par exemple, cette physionomie est muette ou n'existe même pas ; aussi il perd le charme secret de ce lieu rempli d'épisodes fantasques et de demi-mystères ; il en ignore le passé pittoresque plein d'aventures et de joyeux tumulte, quand des amis de dix lieues à la ronde et de la ville même se réunissaient, avec le vieux Bacchus et son compère Silène, pour y consommer les plus homériques *festes* que la lune ait jamais éclairées de sa pâle et mélancolique figure. Et quels repas pour vingt-cinq à trente convives bourdonnant, piétinant, chantant, dansant, sans cesse altérés, sans cesse se désaltérant, M^{me} [95] Fraser préparait alors ! On allait quérir mouton, veau

81 croquet installés 88 raison pour cela ; tous 89 heure d'une charmante promenade sur le fleuve, ou bien deux fois par semaine prendre le *Clyde* <ital.> qui accoste au quai même de St-Denis, et qui les 90 Kamouraska, distant de quatre lieues seulement, soit 96 ville à qui je dois un 101 amis ; pour tout 103 muette, ou 103 secret de l'endroit, il 105 pittoresque, rempli d'aventures 106 tumulte quand 107 réunissaient là, avec

115 et bœuf à deux ou trois milles, et la volaille, et le gibier, et les entassements de tartes et les jarres bondées de confitures ! et quels arrosements, par *Baccho dio*, sur tout cela ! Quels torrents d'ale, de porter, de gin et de vieux Hennessy répandus sur cette masse de victuailles pour les obliger à se frayer un passage dans l'estomac indocile et irrité !

120 Ah ! je vous parle d'un temps, d'un temps qui ne reviendra plus, hélas ! Par la mort Dieu ! nous avons été jeunes⁴, nous aussi, et nous avons héroïquement pintoché, nous avons englouti le veau et le mouton national aussi bien que les meilleurs de nos ancêtres, et quand nous irons les rejoindre dans le Styx, au moins on pourra dire de nous : « Ceux-là ont vécu. »
125 Ils ont vécu vite peut-être, peut-être même trop, pensera quelque incurable dyspeptique au récit de nos exploits ; mais c'est là le secret de la vie : Vivre très vite pour ne pas perdre de temps, et vivre beaucoup, afin de n'avoir rien à se reprocher.

« *Multa implevit in paucis diebus.* »

115 torrents répandus 117 victuailles dans le seul but de les faire mieux
passer à l'intérieur ! // Ah ! 123 dans la tombe, au 127 vie : vivre très

4. « Mes camarades et moi nous étions dans toute la force, dans tout l'éclat, dans toute l'insouciance heureuse et victorieuse de nos vingt à vingt-cinq ans. Tuidieu ! comme les fils de famille d'alors menaient joyeuse vie ! Jamais un sou, mais du crédit partout ; nous avions encore des tantes alors » (A. Buies, « Chronique de "l'Électeur" », *l'Électeur*, 28 mai, 1887, p. 1).

[24]
KAMOURASKA¹

[96] **K**amouraska, où l'on arrive après une heure de bateau, en partant du quai Saint-Denis, est un des anciens rendez-vous d'été de la province. On y est allé de tout temps, depuis qu'on va à l'eau salée. Kamouraska avait son personnel de familles amies qui s'y rendaient tous les ans, avant qu'aucune des places d'eau, aujourd'hui célèbres, ne fût même connue. C'était un rendez-vous d'élite, sans mélange, gardant dans sa pureté les manières et les usages d'autrefois ; le premier venu ne s'y montrait pas, et il n'y avait pas comme aujourd'hui cinq ou six établissements, moitié hôtels, moitié maisons de pension, qui se disputassent la clientèle des voyageurs. C'était [97] une chose entendue alors qu'on allait invariablement passer ses vacances à Kamouraska ; les autres endroits ne comptaient pas, et quand les familles de la ville arrivaient, elles trouvaient, pour les recevoir, une élégante et joyeuse société qui avait préparé d'avance des pique-niques, des danses et des parties de plaisir variées pour toute la saison.

Ah ! quel bon temps c'était que celui-là, et combien une place d'eau d'alors ressemblait peu à celles qu'on voit aujourd'hui encombrées de gens de toute espèce, venus de partout, sans cohésion, sans affinité, sans aucun point de contact ou de sympathie possible entre eux, gens qui ont bouleversé la

VARIANTES : « Chronique pour le "National". Nos places d'eau. (Suite) », *le National*, 29 août 1877, p. 2.

1 *Chronique pour le « National » // Nos places d'eau // (Suite) // Kamouraska* 5 On allait là, dirai-je bien, avant d'aller ailleurs ; Kamouraska 13 se disputent la 15 endroits n'existaient pas ; et 16 trouvaient pour 21 peu aux places d'eau d'aujourd'hui, encombrées 24 eux, qui

1. Voir *Chroniques I*, p. 135-140.

25 physionomie des lieux favoris de la villégiature, en ont changé
 les mœurs, ont relégué dans un intérieur inaccessible les bonnes
 familles qui les habitent, détruit tous les charmes de la cam-
 30 pagne et remplacé les bonnes, les réjouissantes et solides fêtes
 de jadis par des pique-niques grotesques, des danses maniérées,
 du vacarme, de l'esbroufe et du clinquant ! Nos places d'eau
 modernes sont de vrais capharnaüms, des bouzi-bouzins où l'on
 va s'étaler, se grimer, se contorsionner pour acquérir des airs,
 où l'on va faire le plus de train possible et vider le plus de
 35 flacons, bêtement, sans entrain, sans joyeuseté, sans camaraderie,
 tandis qu'avant l'invasion des endroits à la vogue, nos
 places balnéaires étaient de véritables rendez-vous assignés tacitement
 par l'usage entre un certain nombre d'amis qui avaient
 l'habitude de se trouver toujours ensemble pour passer l'été.

[98] De tous ces lieux de rendez-vous, Kamouraska était, je
 40 viens de le dire, le plus fréquenté et le plus connu. Une ancienneté
 plus haute et de nombreuses traditions s'y rattachaient. De grandes
 familles et des hommes célèbres y avaient demeuré ; on y raconte même
 encore des drames émouvants et trop réels, qui sont restés dans la
 45 mémoire de deux générations². Le manoir, un des plus anciens de la rive sud,
 dans le Bas-Saint-Laurent, avait reçu pendant un quart de siècle
 tout ce que le pays renfermait d'hommes éminents dans la vie
 publique, ou distingués par la naissance et la position ; enfin,
 Kamouraska, comparé aux autres places encore naissantes,
 50 avait tout le prestige d'un passé plein d'intérêt et d'un présent
 plein d'attraits, qui l'enveloppait d'une sorte d'auréole magnétique
 en laissant l'ombre sur tout le reste.

Mais, de nos jours, il n'est pas d'endroit qui ait autant
 changé, qui ait subi davantage les atteintes brutales d'un état
 55 social devenu tout différent, presque sans transition. On y cher-

25 physionomie de ces places, changé les mœurs, relégué 27 campagne,
 et 30 clinquant. Nos places d'eau aujourd'hui sont 38 se retrouver
 toujours 41 plus grande et 43 émouvants, et 47 éminents, dans
 51 d'attraits qui 53 Mais de 55 tout autre, presque

2. Un de ces drames, le meurtre d'Achille Taché par George Holmes, constitue la trame du roman d'Anne Hébert, *Kamouraska*. Joséphine d'Estimauville, tante de Buies, veuve de la victime et accusée de complicité, fut acquittée. Elle épousa en 1843 le notaire Léon-Charles Clément, qui fut député de Charlevoix de 1867 à 1871. Elle mourut à Montréal en 1893. Voir Sylvio Leblond, « Le drame de Kamouraska d'après les documents de l'époque », *les Cahiers des Dix*, n° 37, 1972, p. 239-273.

che en vain les nombreuses familles si joyeuses, si hospitalières, si vraiment canadiennes d'autrefois ; à peine en reste-t-il deux ou trois, affaiblies, démembrées, qui n'ont plus ni les mêmes ressources ni les mêmes goûts, qui se trouvent dépaysées dans cette variété de voyageurs composée, chaque année, d'éléments de plus en plus divers et mal assortis, et qui, enfin, préfèrent vivre dans une retraite de leur choix qu'au milieu d'un monde qui ne leur convient plus. 60

*

[99] Lorsqu'on découvre tout à coup Kamouraska par un beau coucher de soleil et à mer haute, en arrivant par la longue et ennuyeuse route de Saint-Paschal, de la station du Grand-Tronc qui est à cinq milles plus loin, il n'y a pas de spectacle plus réjouissant ni plus agréable à contempler. Ce village, bâti comme à l'aventure, sur le bord même du fleuve, sans symétrie aucune, présentant aux rayons du soleil qui s'en va ses toits éclatants de blancheur, ses jardins, ses bosquets et ses touffes d'arbres qui, à cette heure, s'épanouissent dans un bain de lumière, est tout ce qu'on peut imaginer de plus gai et de plus coquet. Puis, lorsqu'on a franchi le village, qu'on arrive à la partie vraiment pittoresque, vraiment belle de Kamouraska, au coteau, appelé la Côte-à-Pincourt, qui s'élève du fleuve en pente douce, sous un manteau de sapins et de verdure, on a devant soi une vue admirable, un panorama immense et heureusement varié par des groupes d'îles qui reposent le regard et arrêtent çà et là la ligne de l'horizon, trop étendue pour être contemplée longtemps sans fatigue. 65 70 75 80

C'est la Côte-à-Pincourt qui est la promenade par excellence du soir, à l'heure des chuchotements, des gazouillements et des accompagnements, à l'heure des rencontres fortuites auxquelles on a rêvé tout le jour, et qu'on a préparées par mille regards et autant de [100] signes improvisés, mais toujours admirablement compris. La Côte-à-Pincourt a environ un mille de longueur et peut être appelée la terrasse Durham du Bas-Saint-Laurent ; on chercherait en vain ailleurs une promenade réunissant mieux toutes les conditions nécessaires, une vue 85 90

60 composée chaque année d'éléments 61 enfin préfèrent 71
 blancheur, ou ses 73 ce que l'on peut 74 village, et qu'on 79 par
 plusieurs groupes 80 l'horizon trop 82 est l'endroit par excellence de la
 promenade du 86 signes inventés sur le coup, mais

presqu'illimitée et sans monotonie, une longue et capricieuse bordure de montagnes bleues sur la rive opposée du fleuve, des îles à un mille ou deux du rivage ; d'un côté, à droite, une frange de sapins plus ou moins épaisse qui descend jusqu'au
 95 rivage, et de l'autre, à gauche, des rochers, de petits caps et des bouquets d'arbres qui se placent là comme ils peuvent, dans un désordre gracieux, pendant que le terrain même sur lequel on marche semble avoir été nivelé, passé au rouleau, tout préparé d'avance pour devenir une promenade favorite, recherchée de plus en plus avec le temps.
 100

On ne se lasse pas de ce que fait la nature elle-même pour certains plaisirs particulièrement agréables à l'homme, et la promenade aisée, délassante, faite dans une atmosphère de senteurs salines que le fleuve envoie le soir par longues et fortes
 105 bouffées, est un de ces plaisirs-là. Aussi, quelle que soit l'affluence des touristes dans les autres endroits, Kamouraska en reçoit-il tous les ans un certain nombre, au-dessous duquel il ne descend jamais et qu'il dépasse à certaines années de beaucoup, suivant la direction que les circonstances ou une impul-
 110 sion quelconque auront fait prendre aux voyageurs. Les mai[101]sons qui bordent chaque côté de la Côte-à-Pincourt, sur une longueur de près d'un mille, sont presque toujours toutes louées à des familles privées, et ce qu'on appelle à Kamouraska « n'avoir pas d'étrangers », comme il arrive cette année-ci, c'est
 115 lorsque les maisons de pension et les hôtels ne sont pas encombrés et qu'on peut y trouver un lit, sans avoir à le conquérir sur un autre arrivant.

Si le village de Kamouraska est en soi fort joli et fort agréable, en revanche, dès qu'on en sort, on se trouve, à l'une ou à
 120 l'autre extrémité, devant une anse longue et ennuyeuse qu'il faut passer pour arriver à la paroisse voisine, soit à Saint-André, soit à Saint-Denis. Aussi, voit-on peu d'étrangers s'y promener en voiture ; ils se réservent pour les promenades en chaloupe, aux îles, ou pour les promenades à pied le soir.

125 Disons un dernier mot. L'air de Kamouraska est particulièrement pur et vivifiant, les bains tempérés, le séjour rapide et joyeux, les plaisirs faciles, et l'on n'en revient jamais qu'avec une santé raffermie et le désir d'y retourner l'année suivante.

93 rivage, d'un 102 l'homme et 106 des *voyageurs* dans 107
 ans, un 114 comme cette 116 lit sans 119 ou l'autre 124 ou les
 126 bains *agréables*, le 128 suivante. // Nous <voir la chronique suivante>

LA RIVIÈRE-DU-LOUP

[102] **N**ous arrivons maintenant à la Rivière-du-Loup, endroit considérable, terminus du Grand-Tronc, tête de ligne 5
de l'Intercolonial, point d'aboutissement du grand chemin in-
térieur de Témiscouata qui rejoint le Nouveau-Brunswick, ren-
dez-vous des bateaux à vapeur qui vont au Saguenay et en 10
reviennent, situé à cinq milles de Cacouna¹, auquel il est relié
soit par le chemin de fer, soit par un chemin carrossable ex-
trêmement pittoresque, endroit enfin qui est destiné à des dé-
veloppements inattendus et à une importance de premier 10
ordre, dès que la ligne projetée de Frederic[103]ton, qui le reliera
directement avec la capitale du Nouveau-Brunswick, aura été
construite, dans quatre ou cinq ans. Déjà, près de la gare du 15
Grand-Tronc, il s'est formé tout un nouveau village qui a l'as-
pect d'une petite ville animée et prospère. Le voyageur s'y
reconnaît à peine et il ouvre les yeux pour se rendre compte

VARIANTES : « Chronique pour le "National". Nos places d'eau. (Suite) », *le National*, 29 août 1877, p. 2.

1 < sans titre : suite de la chronique précédente > 8 reviennent, *située*
à cinq milles de Cacouna, auquel *elle est reliée* soit 14 Déjà *depuis que la gare,*
les usines et les hangars de l'Intercolonial ont été bâtis à côté de la gare du Grand-
Tronc, il s'est formé *là* tout

1. Voir *Chroniques I*, p. 101-112. « Cacouna veut dire en langue algon-
quine "demeure du porc-épic", sans doute ainsi nommé à cause de l'abon-
dance du mammifère sur les crans rocheux de la côte et du Gros-Cacouna. À
la vocation agricole primitive de la paroisse, s'ajoutèrent, au tout début du
xix^e siècle, des développements touristiques qui firent de Cacouna l'un des
lieux les plus fréquentés du Bas-Saint-Laurent jusqu'au milieu du xx^e siècle.
Canadiens et Québécois de toutes origines se donnaient un rendez-vous d'été
au Mansion House, au St-Lawrence-Hall et dans plusieurs hôtels à la mode
maintenant disparus » (P.-L. Martin *et al.*, *Rivière-du-Loup et son portage*, p. 55).

de ce progrès rapide ; ce n'est pas, pour dire vrai, que la Rivière-du-Loup menace de devenir un Chicago d'ici à vingt ans, mais
 20 ce qu'on admettra, c'est que ce progrès est remarquable et ne peut que l'être de plus en plus, au milieu de tout ce qui tend à en favoriser le développement.

La Rivière-du-Loup ne sera jamais un lieu à la mode, fréquenté par un grand nombre de gens en villégiature, parce
 25 qu'elle est trop loin du fleuve ; mais comme il faut absolument s'y rendre, soit pour prendre le bateau à vapeur, soit pour prendre l'Intercolonial ou le Grand-Tronc, il y aura toujours, plus que partout sur la rive sud, un très-grand nombre de passants, dont la grande partie voudra s'arrêter quelques
 30 heures et fournira un appoint considérable aux hôtels et aux maisons de commerce. Celles-ci sont nombreuses et considérables à la Rivière-du-Loup, tandis qu'il n'y avait eu jusqu'à ces dernières années qu'un seul hôtel convenable, l'hôtel Larochelle si bien connu et si bien achalandé depuis un quart de
 35 siècle. Mais maintenant, la Rivière-du-Loup peut se réjouir d'avoir un second hôtel de premier ordre, celui que M. N. Lemieux a ouvert il y a deux ans, et qui l'a em[104]porté l'été dernier sur son concurrent par le nombre des personnes qu'il a reçues. On ne saurait s'empêcher de souhaiter à
 40 M. Lemieux tout le succès possible, d'autant plus qu'on peut le faire sans causer aucun tort à l'hôtel Larochelle ; il y a place à la Rivière-du-Loup pour deux hôtels de premier ordre, et si quelqu'un peut remplir convenablement une moitié de cette place, c'est bien M. Lemieux dont la politesse, les manières
 45 agréables et le savoir-faire sont remarquables de tous les voyageurs.

Rivière-du-Loup est un nom ancien dont on ne peut retracer l'origine, malgré la signification qu'il semble porter en lui-même². Pourquoi « loup » plutôt que renard, lièvre, caribou

19 Chicago en vingt ans, mais ce que *je veux dire*, c'est 20 remarquable,
 et qu'il ne 23 jamais un endroit à la 25 fleuve, mais 37 qui l'emporte
 cet été sur 41 sans vouloir causer

2. « L'histoire a retenu trois faits à l'origine de ce toponyme : la présence de loups-marins à l'entrée de la rivière, la rencontre en ce lieu de Champlain et d'un groupe d'Amérindiens portant le nom de Mahigans, c'est-à-dire "les loups" et enfin un navire français appelé "Le loup" qui aurait été forcé d'hiverner à l'embouchure de la rivière, vers 1660 » (*ibid.*, p. 48).

ou castor ? D'autant plus qu'il y a une autre « Rivière-du-Loup » 50
en haut, près de Maskinongé³, et une autre encore sur la Ris-
 tigoche, près de la baie des Chaleurs, et peut-être deux ou
 trois de plus que connaît seul l'inspecteur des postes. Les loups
 d'autrefois étaient donc de grands baigneurs, absolument sans 55
 préjugés, qui passaient une rivière aussi bien qu'une autre, et
 qui ne s'arrêtaient que juste le temps d'être remarqués pour
 qu'on baptisât une rivière de leur nom. Je me rappelle un de
 mes amis qui, arrivé à la Rivière-du-Loup (en bas) se trouvait
 absolument mystifié : « Le loup ! demandait-il aux passants, le 60
 loup, je veux voir le loup ; je vois bien la rivière, mais où est
 le loup ? » Il n'en démordait pas et sa surprise était extrême ;
 il pensait sans doute qu'un loup traditionnel devait pas[105]ser
 sa vie à traverser la rivière et se faire remplacer par un autre
 dès qu'il se sentirait sur le point de faillir à sa mission. Au- 65
 jourd'hui, nous sommes moins catégoriques quoique plus
 rationnels, et le nom de Rivière-du-Loup (en bas) a été
 heureusement changé en celui de Fraserville⁴. Mais il en est
 de ce dernier nom comme du système décimal. Il est parfaite-
 ment reconnu, apprécié, mais un grand nombre de mar- 70
 chands n'en continuent pas moins de vous présenter leurs
 comptes en louis, shillings et pences, comme si de rien n'était,
 « comme si ç'avait du bon sens », dirait un débiteur susceptible
 et délicat.

Il n'y a pas lieu toutefois de s'appesantir là-dessus ; pré- 75
 disons seulement à coup sûr que le nom moderne de Fraserville
 remplacera définitivement l'ancien, quand bien même il arri-
 verait maintenant toute une meute de loups pour réclamer.

*

Cacouna, situé à cinq milles plus bas sur le fleuve, est un 80
 endroit assommant, fort à la mode jusqu'à ces années dernières,
 aussi insignifiant, aussi désagréable qu'un endroit à la mode
 peut l'être, embelli, il est vrai, par un grand nombre de cottages

50 Rivière-du-Loup » *en haut* <romain>, près de Maskinongé. Les
 59 loup, demandait-il 68 ce nom

3. Louiseville.

4. « Le village fut érigé en municipalité de Ville en 1874 par un acte de
 la législature, sous le nom de Ville de Fraserville » (L.-P. Lizotte, *la Vieille Rivière-
 du-Loup, ses vieilles gens, ses vieilles choses*, p. 126).

et même parfois de véritables châteaux que les étrangers y ont
 bâtis ; assez près du fleuve pour qu'on puisse s'y baigner sans
 avoir trop de chemin à faire et assez [106] loin pour qu'on en
 85 perde l'envie ; possédant un immense hôtel, six fois trop grand,
 et aussi ennuyeux qu'il est long ; élevé sur un coteau qui ne
 manquerait pas de charme s'il était livré à sa nature sauvage,
 au lieu d'être tailladé, dépecé en parterres, par l'élégante ci-
 vilisation qui a voulu rendre joli ce qui était beau ; rempli,
 90 surchargé de maisons de pension de toute nuance, construites
 en vue de recevoir des étrangers qui, de plus en plus, s'en vont
 ailleurs... voilà Cacouna, le *resort* élégant d'autrefois, si vanté,
 si recherché qu'on y allait quand même, parce que c'était
 comme une flétrissure que d'ignorer l'endroit à la mode, et que
 95 l'on passait presque pour un barbare quand on n'en revenait
 pas fou d'enthousiasme et littéralement éreinté par une saison
 de danses et de veilles orageuses.

Aujourd'hui, c'est bien changé : « Voir Cacouna et aller
 ailleurs... »

100 C'est là tout ce qu'on en peut dire maintenant.

83 bâtis, assez 83 sans *faire trop de chemin*, et 85 l'envie,
 possédant 86 long, élevé 90 nuance construites 91 plus s'en vont
 ailleurs. *Voilà* Cacouna 93 même parce que 94 mode et 96 d'enthou-
 siasme, et 99 ailleurs... » *Voilà* ce

[26]
RIMOUSKI¹

[107] **L**e Bic est, après Cacouna, la place d'eau la plus rapprochée, en suivant toujours la rive sud. Il faut faire dix-sept lieues pour y arriver et l'on se trouve à cent soixante-dix milles de Québec, en face d'un fleuve sans cesse s'élargissant et qui prend déjà une allure océanique. Mais ne nous y arrêtons pas encore ; abordons vite le grand centre du Bas-Saint-Laurent, trois lieues plus loin, Rimouski, chef-lieu d'une immense région, du plus grand district judiciaire et du plus grand diocèse du Dominion. 5 10

[108] Rimouski n'est pas seulement une campagne, c'est une petite ville, et une petite ville qui mérite admirablement ce nom. Figurez-vous que vous êtes sur le bord du fleuve, mais absolument sur le bord, là où sa largeur atteint une douzaine de lieues et d'où le regard aperçoit vaguement la rive nord confondue avec l'horizon, ou baignée dans les flots qu'elle teint d'une longue frange bleue qui semble flotter, se soulever ou s'abattre comme une crinière ondulée. Vous êtes au fond d'une baie de 15

VARIANTES : « Chronique pour le "National" », *le National*, 12 septembre 1877, p. 2, [l. 2-252] ; « Chronique pour le "National" », 14 septembre 1877, p. 2, [l. 253-426].

1 *Chronique pour le « National » // Nos places d'eau. // Rimouski* 2 Rimouski // *Partant de Cacouna, nous arrivons au Bic, qui est la place d'eau la plus rapprochée. Il faut faire 17 lieues pour cela, et 6 milles en bas de 6 fleuve, sans 8 encore ; nous y reviendrons prochainement ; abordons 8 centre du bas St-Laurent, à trois lieues seulement plus 13 nom. Tenez, figurez-vous 14 le long du 15 où le fleuve a douze lieues de largeur et*

1. Voir *Chroniques I*, p. 588-591, et *supra*, Introduction, p. 20, n. 32. Au fil des années, Buies y passera de plus en plus régulièrement l'été.

20 peu de profondeur, qui s'évase largement, et que deux pointes
de terre inégales protègent de chaque côté contre la violence
des vents du nord-est ou du sud-ouest ; le chemin, un chemin
plus beau, plus régulier que les chemins macadamisés les mieux
25 entretenus, passe presque sur la grève, entre deux haies de
maisons qui se suivent dru sur une longueur de vingt arpents
et qui constituent le cœur même de la ville ; derrière, un coteau
dominé par de grands édifices tels que le palais de justice, le
collège et le couvent, et recouvert çà et là de villas élégantes
que des jardins naissants et d'ingénieuses plantations dérobent
30 plus ou moins au regard. À l'extrémité de gauche, une rivière
extrêmement pittoresque, variant de deux à cinq cents pieds
en largeur, se fraye sournoisement un chemin dans l'intérieur
du pays et va se perdre près de la frontière avec ses truites, ses
saumons et ses anguilles qui ont escaladé cascades, écluses et
35 barrages. À l'extrémité de droite, c'est la pointe apparente que
fait la baie en se refermant, et qui n'offre aucun relief, mais
dont le contour régulier, au [109] dessin ferme et pur, s'har-
monise agréablement avec l'ensemble du paysage. En face, à
une lieue au large, s'étend la gracieuse, l'élégante île de Saint-
40 Barnabé, île protectrice qui défend Rimouski des vents du
nord, qui reçoit sans distinction rêveurs et pique-niqueurs, éga-
lement hospitalière à tous, qui ne demande pas mieux que de
se faire tondre par les nombreux visiteurs à court de bois, et
qui n'a véritablement pas de défauts, malgré ce qu'en disent
45 les baigneurs qui vont se jeter à l'eau sur son rivage, s'y gèlent
en une seconde et se plaignent ensuite de ce que l'île ne les
réchauffe pas.

*

Dans Rimouski il y a plusieurs genres de beautés ; la beauté
ample, à découvert, sans obstacle devant la vue, beauté libre et
50 souveraine que le majestueux Saint-Laurent déploie dans son
cours. Il y a la beauté pittoresque et gracieuse, nourrie d'inat-
tendus, abondante en détails, pleine de capricieux désordres,
de promesses interrompues, de séductions, de détours et de
fallacies savamment ménagées pour le plaisir de l'âme et des
55 yeux ; c'est la beauté qu'offrent dans son cours furtif la rivière

31 pieds de largeur 39 large, c'est la 42 mieux qu'à se 43 visi-
 teurs qui manquent de 46 seconde, et 49 découvert sans 51 cours ;
 il y 52 de désordres capricieux, de

Rimouski et ses rives tantôt dérochées, tantôt étalées en plein soleil sous la chaude averse des rayons d'été ; çà et là bordées d'épaisses touffes d'arbrisseaux qui jettent une ombre silencieuse sur des eaux profondes et claires comme le cristal, ou [110] bien recevant la dernière ondulation de longues collines qui s'abaissent lentement sous une toison de verdure ; ici, cascade bondissant à travers les rochers, courant éparse dans trois ou quatre directions, prenant un lit, quittant l'autre, changeant de rive, allant et revenant affolée, jusqu'à ce qu'elle disparaisse tout à coup comme engouffrée au sein de la terre ; là, nappe profonde, calme avec majesté, insouciant des vents qui font frissonner la rive, reflétant sans une ride l'azur sombre du ciel, dormant ainsi depuis des siècles dans une immobilité pleine de sourdes tempêtes, comme si elle attendait l'heure fatale pour les faire éclater ; plus loin, cours facile, sans ambages et sans heurts, se prêtant aux moindres souffles qui tremblent dans l'air et brisant en mille paillettes lumineuses les rayons du soleil dispersés sur son dos. Il y a enfin la beauté simple et harmonieuse du paysage qu'on embrasse en un coup d'œil, dont tous les détails se révèlent simultanément et se complètent l'un l'autre pour former un ensemble auquel rien ne manque. Ce dernier genre de beauté est surtout propre à Rimouski. Difficilement, en effet, on trouverait ailleurs un endroit qui renferme autant d'harmonie dans la disposition de ses parties, qui ait une assiette plus unie et qui soit d'un dessin plus sobre, plus régulier et plus pur. 60 65 70 75 80

*

[111] Rimouski est l'endroit par excellence au point de vue des tempéraments ; il convient à tous les caractères et à tous les états, à toutes les conditions de l'esprit et du corps. Grâce au cadre qui l'entoure, il combine un air remarquablement doux et tempéré avec l'air âcre et vigoureux de la mer, en sorte que les poitrines robustes et les poitrines délicates s'en accommodent également. Il convient aux gens de la ville qui ont besoin de mouvement, qui veulent sentir la vie autour d'eux, parce que, de toutes les petites villes du Canada, il n'y en a pas 85 90

71 souffles de la brise et 77 Rimouski ; difficilement en 78 endroit où il y ait autant d'harmonie dans la disposition des lieux, une assiette plus unie, un dessin 86 mer, de sorte qu'il convient également aux poitrines robustes et aux poitrines délicates. Il 90

une où il y ait autant d'animation et de va-et-vient qu'à Rimouski. Là, tout le monde est sur pied, allant et venant au-dehors, foulant à toute heure un magnifique trottoir de cinq pieds de largeur et de deux milles et demi de longueur
 95 en ligne droite, trottoir unique, qu'on parcourt sans fatigue et avec reconnaissance pour le maire actuel de l'endroit, M. Louis Gauvreau, homme fort intelligent, homme de progrès, qui connaît le monde et qui n'a accepté sa charge qu'à la condition qu'on le laissât compléter sans délai tout ce qui manquait encore
 100 pour faire de Rimouski une véritable petite ville moderne, propre au citadin aussi bien qu'au touriste.

On ne saurait s'imaginer combien il est ravissant de se promener par un beau clair de lune, et à marée haute, sur ce long trottoir qui suit le cours du fleuve et [112] en reçoit les
 105 émanations pénétrantes mêlées à la brise parfumée du soir. Tout le monde vient aspirer avec délices cette atmosphère pleine de mâles et vivifiantes caresses. Celui qui a travaillé tout le jour ou qui a calculé pour l'avenir, qui a médité, pensé de longues heures et pleuré peut-être, vient y livrer son front
 110 soucieux et chargé de regrets ; la nature, cette grande consolatrice, le calme, le reconforte et lui apporte de nouvelles espérances. Le jeune homme rêveur, qui a encore l'illusion, cette touchante bêtise du cœur où l'on puise une foi sans limite en ce qu'on aime, y vient chercher des inspirations et les secrets
 115 merveilleux qui le conduiront à l'âme dont la sienne est éprise. Les jeunes filles, essaim bruyant, peu songeur, volant d'amourettes en amourettes comme l'oiseau de branche en branche, sans se poser nulle part, et pour qui le « doux esclavage » est une métaphore imaginée à leur profit, les jeunes
 120 filles aussi y viennent en troupe nombreuse, en troupe redoutable, essayer de discrètes séductions sous le regard bienveillant de la lune et la complicité sereine des étoiles. Les grandes ombres de l'île Saint-Barnabé qui sommeille au large, celles des pointes, qui se projettent de chaque côté de la ville assoupie,
 125 et des collines qui étagent au loin leurs crêtes boisées, se rassemblent comme pour jeter une teinte mélancolique sur le ciel scintillant. On croit les voir s'approcher et vous envelopper, et

91 d'animation, de 97 progrès et très répandu, qui 99 le laisserait
 compléter 101 touriste. On 102 s'imaginer tout ce qu'il y a de ravissant
 à se 105 soir, tout le 113 cœur, qui donne une 123 large, des pointes
 qui 125 au lointain leurs

cependant elles gardent, immobiles, leur forme indécise, vaguement flottante, comme les voiles étendues d'un grand navire qui attend les premiers souffles du vent. 130

*

[113] Tout ce qui vit, dans Rimouski, tout ce qui sent, hommes, femmes, vieillards, jeunes gens, fillettes et garçons, quitte au soleil couché les travaux et les soucis, abandonne les maisons et se répand comme un flot pendant deux heures sur le trottoir retentissant. La plage rend mille échos qui répondent à la cadence des pas, aux chuchotements des conversations intimes, et les soupirs de la vague se mêlent à ceux des poitrines dilatées par de longs et tendres aveux. 135

C'est l'heure des jeunes surtout, de ceux qui ont la vie devant eux, et quelle foule ils sont ! Il n'y a pas d'endroit, certes, dans toute la province, où l'on puisse trouver une aussi brillante génération des deux sexes, aussi nombreuse, aussi cultivée, aussi indépendante d'esprit et, en même temps, qui ait des manières plus aimables et plus courtoises. On peut dire que Rimouski est l'endroit par excellence de la politesse aisée et de l'urbanité cordiale qui s'étend à toutes les relations et les facilite en les protégeant contre la familiarité vulgaire. C'est que tous les citoyens s'y fréquentent, entretiennent entre eux des rapports constants et que les manières, se communiquant ainsi des uns aux autres, se généralisent. À Rimouski, ce qu'on appelle l'échelle sociale est une chose fort indéterminée ; on n'y connaît pas d'inférieurs et un niveau [114] presque uniforme se répand sur toutes les têtes, parce que la plupart des gens, de toute catégorie et de tout état, ont une culture à peu près égale, des façons et un langage qui rendent les distinctions bien difficiles à établir. 140 145 150 155

À Rimouski, il n'y a personne, sachant lire, qui ne reçoive un ou plusieurs journaux, chose absolument unique dans toute la province. Le nombre des lettres, reçues et expédiées à son bureau de poste, est plus considérable que celui de toutes les paroisses réunies de la rive sud, sur une longueur de cinquante 160

131 vit dans 143 temps, de manières 147 que tout le monde se voit, entretient des rapports constants, de sorte que les manières se communiquent des uns aux autres et se 152 d'inférieurs, et 153 têtes parce que 155 rendent une différence bien difficile à 159 nombre de lettres, reçues et expédiées, est

lieues, si l'on en excepte Lévis et Fraserville. Mais les abonnements se bornent un peu trop exclusivement aux journaux de Québec. On est si loin de Montréal ! et l'intérêt que peut inspirer un journal de la métropole canadienne semble diminuer en raison directe du carré des distances, ce qui ne lui en laisse guère à son arrivée à Rimouski.

*

Pour être vivant, animé, Rimouski n'a pas besoin d'étrangers ; il se suffit à lui-même. Sa population condensée, active, est très *sorteuse* ; tout le monde est dehors, ce qui porterait aisément l'étranger à se tromper sur le nombre réel des citoyens. Comme à la Rivière-du-Loup, il y a beaucoup de passants, de gens qui sont obligés pour ainsi dire d'arrêter quelques [115] heures, parce que Rimouski est un chef-lieu d'une nature exceptionnelle, le centre d'approvisionnement d'une immense région qui s'étend jusqu'à la Baie des Chaleurs et à la frontière du Nouveau-Brunswick. C'est là aussi qu'arrêtent, tant que dure la navigation, les paquebots de la ligne Allan et qu'ils prennent la malle de toutes les provinces à destination de l'Europe, en même temps que les passagers venus pour traverser l'Océan. C'est là encore qu'ils stationnent à leur retour pour être visités par l'officier de douane et pour déposer la malle européenne ; ils y laissent aussi les passagers d'outre-mer qui veulent prendre l'Intercolonial et se rendre, soit dans les provinces maritimes, soit dans les provinces supérieures.

À cet effet, il a été construit un petit embranchement de deux milles qui, partant de la ligne de l'Intercolonial, aboutit à l'extrémité du quai de Rimouski, quai prodigieux qui a douze arpents de longueur sur trente pieds à peine de largeur, et qui s'avance dans le fleuve comme une véritable batture.

162 lieues, à l'exception de Lévis et de Fraserville 164 Québec ; on est 164 inspirer le *National* <ital.> par exemple, à cent vingt lieues de la métropole, subit la loi physique formulée par Newton et « diminue en raison directe du carré des distances », ce qui ne lui laisserait pas gros à son arrivée à Rimouski. Heureusement que la *Chronique*, <ital.> dont l'intérêt est général et qui, semblable à l'électricité, ne connaît pas les distances, peut combattre victorieusement cette loi inexorable. // Pour 170 dehors, en sorte que le nombre apparent dépasse de beaucoup le nombre réel des personnes. Comme 176 et la frontière 178 Allan, pour prendre la 179 provinces et la transporter en Europe avec les passagers venus pour s'embarquer ; c'est là encore qu'ils arrêtent à 182 douane, pour 183 européenne et les

Malgré cette longueur, il était à peu près inutile et il n'aurait jamais servi qu'à immortaliser l'incomparable et l'honorable feu M. François Baby², si le gouvernement fédéral ne lui eût fait ajouter au printemps dernier une aile qui garde à l'abri de tous les vents le petit *tender* dont la fonction est de porter à bord du paquebot, mouillé au large, la malle et les passagers que lui transmet le chemin de fer. 195

Or, cette fonction se réduit à deux petites courses [116] par semaine, l'une vers le steamer qui part et l'autre vers le steamer qui arrive. Tout le reste du temps, le *tender* est inactif et son équipage bâille sur le quai. Pour cela, le gouvernement paie environ trois cents dollars par mois. On se demande s'il ne serait pas infiniment préférable, tout en étant praticable, que le gouvernement employât un bateau plus grand, dont l'objet serait surtout de relier avec Rimouski les établissements isolés de la rive nord, depuis Tadoussac jusqu'à Manicouagan, une distance d'environ trente-cinq lieues, d'y faire le transport des provisions et effets, et d'en rapporter les produits de la pêche et les fourrures qui sont les seuls articles vendus au-dehors par la population de ces établissements. Mais cela dérangerait, paraît-il, le service régulier et précis de la malle ; il peut arriver que le *tender* soit retardé dans l'une de ses courses par des brouillards ou par un accident quelconque, et alors le steamer océanique serait contraint d'attendre son arrivée. Tous les avantages que l'on retire de l'expédition de la malle jusqu'à Rimouski, par l'Intercolonial, seraient en conséquence perdus et l'on pourrait accuser le gouvernement de subordonner la chose publique à un intérêt local. 200 205 210 215

Cependant, il semble facile de concilier les deux. Le fleuve, devant Rimouski, a douze lieues de largeur ; qu'on donne au *tender* les trois premiers jours de la semaine pour visiter, l'un après l'autre, les quatre ou cinq établissements du nord et revenir aussitôt après avoir chargé et déchargé sa cargaison, ce pour quoi il [117] aurait amplement le temps nécessaire. S'il lui 220

191 et n'aurait 193 lui avait fait 194 printemps une aile *recourbée*
pour mettre à 196 paquebot, qui attend au 199 part, et 204 grand
dont 214 arrivée, il en résulterait que tous les 216 Rimouski par l'Inter-
colonial seraient perdus et l'on accuserait de suite le 220 de large ; qu'on
223 ce qui lui donne amplement

2. Voir *supra*, p. 384, n. 1.

225 arrivait d'être enveloppé de brouillards persistants, il ne serait pas plus retardé que le steamer lui-même, obligé par le même contretemps de rester immobile ; et si le service de la malle en éprouvait quelque inconvénient, cette circonstance serait si rare et si exceptionnelle que l'on aurait sérieusement tort de lui sacrifier un grand avantage positif, assuré à une vaste partie du pays qui manque de moyens de communication. Aussi, les citoyens les plus influents de Rimouski ont-ils *pétitionné* le gouvernement, il y a quelques mois, pour qu'il leur envoyât un *tender* capable de porter autre chose que des sacs de lettres et quelques passagers. Ils attendent encore une réponse, ce qui ne veut pas dire que le gouvernement ne s'occupera pas de la chose au premier moment opportun ; il a tout à y gagner du reste, car le commerce de Rimouski avec les chantiers du nord et la circulation des voyageurs le rembourseraient presque des frais auxquels l'oblige l'entretien d'un *tender* qui reste oisif pendant six jours de la semaine.

Si le *tender* est forcément oisif, en revanche son équipage ne demande qu'à agir et son capitaine, M. Lavoie, homme aussi affable et complaisant que marin habile, se désole d'une inaction qui ne va guère à un loup de mer et regarde avec amertume la fumée des steamers qui passent à l'horizon, pendant qu'il est obligé de garder dans la soute du sien tout son combustible inutile, inutile même pour faire cuire des [118] beefsteaks et rutiler l'omelette au lard. Il attend, Rimouski attend, le gouvernement attend.

« Savoir attendre est une grande force », dit le proverbe ; mais c'est une force qui finit par agacer et par rendre maussade.

*

Rimouski est un des anciens endroits de la province. La première concession qui en fut faite, par le gouverneur de Brisay au sieur de la Cardonnière, remonte à l'année 1688. Huit ans plus tard, M. de la Cardonnière cédait sa seigneurie

226 le même *obstacle* de 230 avantage *réel*, assuré 232 ont-ils *pétitionné* <romain> le 239 rembourseraient *en bonne partie* des frais qu'il s'impose pour entretenir un *tender* <ital.> qui reste oisif pendant *cinq* jours 245 va *pas* à un loup de mer, et 247 soute tout son combustible inutile même 252 maussade. // *Chronique pour le « National »* // Nos *places d'eau* // (suite) // Rimouski 253 un *ancien endroit* de

à René Lepage de Sainte-Claire qui, le premier, vint s'y fixer. Il y a donc aujourd'hui près de deux siècles que la première maison de Rimouski fut élevée par son premier habitant, qui était en même temps le seigneur de la place. 260

Ce n'était pas tout d'avoir une maison et de posséder un domaine de deux lieux de front sur deux lieux de profondeur. Il fallait attirer des censitaires sur ce domaine et y amener des colons qui paieraient un sou de rente par arpent défriché, comme cela se faisait parmi les anciens Canadiens. Mais il n'y avait pas d'agence d'émigration à cette époque-là ; nos pères comptaient bien plus sur eux-mêmes que sur les autres ; aussi le sieur René Lepage de Sainte-Claire se hâta-t-il de donner l'exemple sans retard. Il ne fit ni une ni deux ; il avait pour épouse une de ces [119] Canadiennes du bon vieux temps qui ne marchandait pas la progéniture ; elle lui avait déjà donné six enfants ; il lui en demanda encore, et la digne femme lui en apporta dix de plus. 265 270

C'était commencer d'un bon train. Mais il en fut malheureusement de la colonie de Rimouski comme de toutes celles d'alors ; l'établissement en fut ardu, pénible, et partant lent. Aussi, plus de soixante ans plus tard, à l'époque de la conquête, n'y avait-il encore à Rimouski qu'une vingtaine de maisons disséminées sur un espace de quatre lieues carrées, et une population ne dépassant pas trois cents âmes. 275 280

*

Si l'on consulte les registres des mariages et naissances qui ont eu lieu dans Rimouski pendant les dix-huitième et dix-neuvième siècles, on voit que la progression est loin d'être régulière. Les écarts sont considérables ; le chiffre des mariages surtout varie, tandis que celui des naissances se soutient avec une certaine allure mathématique qui fait voir que les enfants ne s'empressaient pas de mourir, à peine venus à la lumière, comme ils en ont pris l'habitude depuis bien des années déjà. Ainsi, les mariages se maintiennent pendant près d'un siècle et 285

259 qui en était en même temps le seigneur. // Ce 261 tout que d'avoir 263 domaine, y 265 faisait alors. Mais 266 époque ; nos 272 enfants, il 285 varie tandis 287 mourir, alors comme aujourd'hui, à peine venus à la lumière. Ainsi les mariages se maintiennent, pendant

290 demi, avec une moyenne extrêmement changeante et languis-
sante [120] à la fois, jusqu'à ce que tout à coup, en 1838, les
habitants de Rimouski deviennent furieux ; quarante-cinq
d'entre eux se marient cette année-là et il y a deux cent douze
295 naissances. Il fallut trente-quatre ans pour qu'ils pussent se
remettre d'une pareille émotion, et ce n'est qu'en 1870 qu'on
voit le chiffre des mariages s'élever à quarante-huit, après être
descendu dans l'intervalle jusqu'au chiffre absolument mépri-
sable de dix.

On remarquera aussi, en consultant les registres de la
300 paroisse, que le nombre des décès n'était pas du tout en rapport
avec celui des naissances. On mourait peu au siècle dernier ;
on meurt peu encore aujourd'hui, proportion gardée ; Ri-
mouski est décidément un endroit où les gens ont la vie dure,
autant qu'ils ont le cœur tendre ; c'est pourquoi l'on y comptait
305 en 1870 jusqu'à seize individus mariés depuis plus de cinquante
ans et qui étaient encore loin d'être blasés. Une année seule-
ment, en 1830, le nombre des sépultures atteignit un chiffre
inouï, effrayant. Cent sept personnes furent enterrées. C'était
probablement en prévision du grand choléra qui devait éclater
310 deux ans plus tard : les gens mouraient d'avance afin d'être
sûrs d'y échapper³.

*

Rimouski, nous l'avons remarqué plus haut, a une exis-
tence assez ancienne, comparée à celle des autres [121] établis-
sements canadiens. Il a été chanté dans des vers immortels
315 qu'on trouve cités dès au début d'un petit volume intitulé
« Chronique de Rimouski », lequel volume a paru il y a quatre
ans. On ne peut s'empêcher de reproduire ces vers dans la
présente chronique, et on ne pourra s'en empêcher non plus
dans toutes les autres chroniques qui suivront sur le même sujet.
320 Les voici dans leur fraîcheur bucolique.

290 changeante, et languissante *même*, jusqu'à ce que tout à coup, en
1836, les 295 qu'en 1870, < Texte de base : 1830. Nous rétablissons la date
d'après le *National*. > qu'on 310 d'avance pour l'éviter. // Rimouski 316
Rimouski », qui a 317 ans : on ne 319 sujet. Voici ces vers : // « Aux

3. L'épidémie de choléra de 1832 – amenée par les immigrants – fit trois
mille cinq cents victimes à Québec, deux mille à Montréal et plusieurs centaines
en Ontario et dans les Maritimes.

Aux parages lointains où le fleuve est *immense*.
Immense n'est pas une cheville.

Non loin des *grandes eaux* où *l'océan commence*.
 L'océan commence aux grandes eaux !... C'est rare.

Sur un banc de récifs, et dans l'ombre du soir, 325
 L'Île Saint-Barnabé dessine un long trait noir⁴.

Ceci n'est pas d'accord avec la peinture qui en est faite par M. J. Charles Taché⁵, et que cite également l'auteur dès la page suivante. Ainsi M. Taché appelle l'Île Saint-Barnabé *une délicieuse corbeille de verdure vive, au sein des eaux du grand fleuve*. Il 330
 serait difficile de faire *dessiner un long trait noir* à une *corbeille de verdure vive*, mais quand on est poète, on voit aisément, dans ses moments d'inspiration, la nature entière se livrer aux beaux-arts. Dans ces moments-là, la spécialité des Îles, c'est de des- 335
 siner. Sachons gré à M. Taché de ne pas faire de vers et de se contenter de trouver [122] le fleuve *grand* en prose ; poète, il eût été condamné à le trouver *immense* tout d'un coup. Mais continuons la lecture de notre ode.

Il faut jusqu'au détour (quel détour ?) en suivre
 le rivage, 340

Par derrière s'élève, au midi, sur la plage...

Ah ! nous y sommes. C'est le détour du derrière.

Le bourg de Rimouski, déjà *tant orgueilleux*
De l'honneur infini d'être l'un des chefs-lieux.

321 immense » (Immense <ital.> n'est pas une cheville) / « Non 323
 commence », / (L'océan commence aux grandes eaux !... C'est rare). / « Sur
 326 noir. » / (Ceci n'est pas d'accord avec la peinture faite 328 l'auteur de
 la 330 fleuve ». Il 335 Sachons grâce à 338 ode.) // « Il 342 der-
 rière.) / « Le

4. Charles Guay, *Chronique de Rimouski*, Québec, Délisle, 1873, p. 13. Le poème, sans titre, est signé F. M. Derome.

5. Joseph-Charles Taché (1820-1894), originaire de Kamouraska, essayiste, journaliste et nouvelliste. Un des fondateurs du *Courrier du Canada* (1857) et des *Soirées canadiennes* (1861). Auteur de *Trois légendes de mon pays* et de *Forestiers et voyageurs*. En 1884, Taché reprochera à Thomas Chapais un article élogieux écrit par ce dernier sur Buies : « Permettez-moi de vous exprimer mon étonnement à propos des compliments, tout à fait lyriques, que vous adressez à Buies, comme écrivain. [...] Le dévergondage n'est pas de l'originalité » (archives de l'université Laval, fonds Chapais, 225/2/3/1/281-A-1). Voir *DOLQ*, t. I, « *Les Sablons*, essai de Joseph-Charles Taché », p. 672.

345 Tout est grand dans cette poésie lyrique. Le fleuve est
immense, l'honneur est *infini* ; infini ! pourquoi ? Parce que Ri-
 mouski est un chef-lieu ! Il est vrai qu'il est *tant orgueilleux*, et
 que, lorsqu'on est tant orgueilleux, et qu'on a un honneur avec
 cela, cet honneur ne peut être autre qu'infini. Voilà comment
 350 les choses s'expliquent.

*

En veine de faire des citations, l'auteur de la « Chronique »
 reproduit, quelques lignes plus loin, une description de
 Rimouski par M. J. M. Lemoine⁶, cet incomparable écrivain
 qui écrit dans les deux langues, française et anglaise, c'est-à-
 355 dire qu'il a trouvé le moyen d'écrire l'anglais avec des mots
 français, et le français avec des mots anglais. C'est ce tour de
 force qui fait que le lecteur est toujours dérouté, mais toujours
 [123] porté à l'indulgence. Si c'est un Anglais qui lit : « Ce n'est
 pas étonnant, se dit-il, que M. Lemoine écrive comme cela ;
 360 l'anglais n'est pas sa langue. » Lorsque c'est un lecteur canadien-
 français : « C'est curieux, pense-t-il, *Lemoine* est pourtant un
 nom français... ; mais évidemment, l'auteur est anglais. » Entre
 les deux lecteurs, M. Lemoine s'échappe, comme un homme
 qui a joué un tour, et il recommence à quelques jours de là
 365 sans que le public puisse jamais avoir le mot de l'énigme.

Voici comment il décrit Rimouski, dans son « Album du
 Touriste » !

« Rimouski, *comme* chef-lieu d'un grand district judiciaire,
comme siège épiscopal, *autant qu'à titre* d'une des principales
 370 stations du chemin de fer intercolonial, jouera, *nul doute*, dans
 l'avenir, un rôle important... Deux mesures vitales pour
 Rimouski sont, érection en eaux profondes d'une jetée... et
 création d'un havre de refuge pour les vaisseaux de long
 cours⁷. »

375 Je donnerais tout au monde pour connaître l'inventeur de
 la pioche dont on peut se servir pour écrire dans un style pareil,
 pour oser faire des descriptions surtout, genre extrêmement
 difficile et qui demande un pinceau aussi délicat qu'exercé.

352 reproduit quelques 364 et recommence 364 là, sans 371
 l'avenir un

6. Voir *supra*, p. 373, n. 8.

7. P. 348.

Évidemment l'auteur de la « Chronique » est sans pitié pour ceux qu'il reproduit ; heureusement qu'il rachète cette cruauté dès la page suivante en citant un autre écrivain, celui-là vrai coloriste, qui a peint [124] Rimouski en deux mots saisissants : « *Le panorama, dit-il, en est des plus enchanteurs, et mérite grandement d'attirer l'attention de l'étranger amateur de la belle nature.* »

Il n'y a pas un autre endroit au monde dont on pourrait dire quelque chose d'aussi précis, qui peigne plus exactement la physionomie de ce que l'on représente et l'impression qui en résulte. Par ces citations le lecteur peut juger de l'ouvrage lui-même, pauvre petit oiseau sans plumes, chétif, qui est éclos on ne sait comment et qui n'a d'autre mérite que le récit de quelques faits isolés, perdus au milieu d'une longue et lourde psalmodie faite en langue canadienne dans le cours de 250 pages.

Mais revenons à notre sujet.

*

Le nom de RIMOUSKI, paraît-il, est emprunté à la langue des Micmacs et veut dire, soit *Rivière de Chien*, soit *Terre à l'Original*. On voit qu'il y a de la marge entre ces deux interprétations. Le commentateur le plus conciliant trouverait malgré lui qu'une rivière de chien n'est pas absolument la même chose qu'une terre à l'original, mais qu'à cela ne tienne ; il y a moyen de s'entendre ; laissons la rivière au *chien* et la terre à l'*original*, et sauvons-nous de querelles [125] d'étymologie qui sont d'autant plus difficiles à résoudre qu'on leur cherche plus de solutions. Le langage moderne, du reste, est aussi amphigourique, aussi micmac que l'ancien sous ce rapport. Ainsi, lorsque vous dites : « J'ai un mal à la tête de chien », celui qui vous entend n'est pas plus avancé que si vous lui disiez : « J'ai un torticolis d'original qui me visse le cou dans les épaules. » Il en est ainsi de tant d'autres choses que ce n'est vraiment pas la peine de se tourmenter pour en découvrir l'origine.

*

387 peigne mieux exactement 389 citations, vous pouvez juger 391
comment, et 397 des Micmacs, et veut dire soit 406 que l'autre sous
410 n'est pas

C'est à cinq milles environ de la ville de Rimouski que se trouve la fameuse Pointe-au-Père d'où un télégraphiste, aux ordres du gouvernement, signale le passage des navires et steamers d'outre-mer. J'écris à dessein « Pointe-*au-Père*, et non pas Pointe-*aux-Pères*, comme on le fait généralement par erreur⁸. Ce nom vient en effet de la première apparition, sur le rivage de Rimouski, du père Henri Nouvel qui y débarqua, le 7 décembre 1663, et y célébra la première messe qu'on y eût encore entendue. Il n'y a pas lieu cette fois à une savante dissertation étymologique, et le lecteur nous saura gré de rectifier à si peu de frais une petite erreur d'orthographe qui n'a jamais eu de conséquences, mais qui n'en est pas moins une erreur et, à ce titre, doit être signalée pour [126] l'édification des traducteurs de dépêches, espèce d'hommes de lettres que j'estime beaucoup et qui ne me le rendent guère.

*

Quelques mois après l'arrivée du seigneur René Lepage⁹ était venu se fixer à Rimouski un autre colon, du nom de Pierre Saint-Laurent. Ces deux hommes ont été chacun la souche de deux familles dont on ne compte plus les membres. Rimouski est peuplé tout entier de Saint-Laurent et de Lepage, et le grain en est resté bon. Ils n'ont pas l'air de vouloir s'éteindre de sitôt ; feu Abraham les reconnaîtrait vite pour des gens de sa race ; on dirait qu'ils ont l'instinct de leur mission patriarcale là où la Providence les a conduits ; toute une famille de Lepage en effet porte des noms de patriarches, et cette famille est si nom-

417 apparition sur 418 débarqua le 419 eût entendue 425 dé-
pêches, *gens* que 426 rendent *pas*. <fin de la chronique>

8. Buies avait écrit « Pointe-*aux-Pères* » en 1872 (voir *Chroniques I*, p. 590).

9. Les premiers colonisateurs furent « [...] Jean Rioux et ses fils, Germain Lepage et ses fils, gens qui avaient fait leurs preuves de défricheurs dans l'île d'Orléans, aussi Jean-Baptiste Côté, qui succéda aux premiers seigneurs des deux seigneuries de l'Isle-Verte » (Émile Benoist, *Rimouski et les pays d'en-bas*, Montréal, Éditions du Devoir, 1945, p. 40-41). Joseph Drapeau, grand-père maternel de Buies, fils d'un habitant de Lévis et enrichi dans le commerce à Québec, devint propriétaire, entre 1790 et 1800, de sept seigneuries allant de Trois-Pistoles à l'embouchure de la rivière Métis. D'autre part, les trois premières paroisses de la région – Sainte-Luce, Sainte-Flavie et Sainte-Angèle – furent baptisées en l'honneur de ses grand-tantes dont deux – Luce et Angèle – recueillirent Buies et sa sœur après le décès de leur mère en 1842. Voir *DBC*, t. V, p. 295-297.

breuse que l'Ancien Testament n'a pu lui fournir assez de noms ; il a fallu en emprunter au calendrier moderne, ce qui n'a pas été fait sans répugnance, pour des Lepage surtout, les conservateurs les plus endurcis de la province.

440

Quant aux Saint-Laurent, ils le disputent non pas, si l'on veut, aux sables de la mer, mais du moins aux oiseaux du ciel. Il y en a de semés partout, de tous les états et de toutes les conditions. Mon hôtelier, celui-là même qui tient l'hôtel Rimouski, en est un. Je vous le recommande entre tous, d'autant plus que si vous alliez à Rimouski sans indication préliminaire, [127] vous ne sauriez lequel choisir des nombreux, trop nombreux hôtels qui s'y trouvent. Celui de M. Saint-Laurent est le plus ancien et il est le seul qui ait conservé son patronage d'autrefois, qui se maintienne dans des conditions de prospérité relatives. Les autres périlclitent, ou *s'arrachent*, comme on dit ici, péniblement. Leur nombre dépasse de beaucoup les besoins de la localité, et même ceux des voyageurs ; comment, du reste, voulez-vous qu'ils résistent à l'invasion des caboulots, des buvettes improvisées, des *bars* d'occasion qui se dressent de tous côtés dans la petite ville ?

445

450

455

C'en est un vrai fléau ; on en compte un à toutes les quatre ou cinq portes. Quiconque ne peut réussir, dans l'industrie qu'il exerce, à mettre les deux bouts ensemble, se fait à moitié aubergiste et tient un petit débit de bière et de *gin* où les jeunes gens vont *s'ouvrir l'appétit*, après comme avant le repas, ou terminer la soirée par un *night cap*, sorte de conclusion qui recommence toujours. Jusqu'aux barbiers qui font ce commerce ! Il y en a deux dans l'endroit, et tous deux débitent avec passion. D'une main le rasoir, de l'autre la bouteille ; savonnette et flacon ! « Entrez, messieurs ; que désirez-vous ? Une barbe ou un cocktail ? Ici, l'on rase, ici l'on boit ; on mange même : voici du jambon, voici du saucisson, voici des huîtres ; allez-y. » Comment résister à des Figaros pareils, à des Figaros restaurateurs ? Le barbier aubergiste ? Que reste-t-il à faire à Rimouski après avoir produit un pareil type ?

460

465

470

[128] Il n'y a à peu près que les joueurs d'orgue de Barbarie qui ne tiennent pas de *bars*, et, encore, on n'en saurait répondre. Cela vient de ce qu'à Rimouski il n'y a pas de licence accordée pour la vente des boissons au détail ; de sorte que tout le monde a le droit d'en vendre et que l'hôtelier n'a pas celui de se plaindre ; il est obligé de subir cette compétition et de tâcher de la

475

vaincre à armes égales, ce qu'il ne peut guère espérer, parce
480 que le patronage est trop restreint et que, du reste, il se porte
dans tous les sens, suivant l'inclination du moment.

Les gens de Rimouski ont trouvé instinctivement le meilleur
moyen de combattre le commerce des liqueurs fortes ; c'est
par l'abus même. Il n'y a pas de restriction ni de pénalité qui
485 vaille ce remède-là. C'est en vertu de ce principe que se fait le
traitement des ivrognes dans certains établissements d'Alle-
magne et des États-Unis. On met de la boisson forte dans tout
ce que le malade mange et dans tout ce qu'il boit, et, au bout
de quelque jours, il n'y tient plus. L'odeur, le seul aspect de la
490 boisson lui donne des crises ; on continue jusqu'à ce que dé-
cidément il aime mieux se laisser mourir que de boire ou man-
ger quoi que ce soit qui contienne une goutte de la maudite
liqueur. Alors, il est guéri pour toujours, ou, du moins, pour
bien longtemps, et il peut quitter la maison de santé. C'est ainsi
495 que le nombre excessif des endroits où l'on peut boire finira
par en donner le dégoût. Ce ne sera plus traiter un ami que
[129] de lui offrir une chose qu'il peut avoir à toutes les trois ou
quatre portes, et quand on n'aura plus de prétexte pour boire
inutilement, pas même celui de faire une politesse, on se lassera
500 bientôt d'habitudes qui font perdre le temps, qui détruisent les
facultés, abrègent la vie et portent avec elles une foule de vices.

*

Si aujourd'hui, en l'an de grâce 1877, le nombre des
Lepage et des Saint-Laurent est aussi grand que celui des co-
quilles sur le rivage, il n'en a pas été toujours ainsi. Ces pa-
505 triarches ont procédé d'abord avec circonspection et mesure.
On voit en effet que, lors de la conquête, plus de soixante ans
après sa fondation, Rimouski ne comptait pas encore quatre-
vingts personnes, ce qui était tout à fait insuffisant pour re-
pousser l'invasion anglaise.

Lorsqu'en 1791, la métropole nous accorda une contre-
510 façon de régime constitutionnel, le Canada fut divisé en cir-
conscriptions électorales, et l'on donna le nom de Cornwallis
au comté qui comprenait alors les trois comtés actuels de
Rimouski, de Témiscouata et de Kamouraska. Quatorze dé-
putés, dont quatre furent réélus, ont tour à tour représenté ce
515 comté jusqu'à l'union des deux Canadas en 1841. Depuis, il y
a eu [130] dix représentants du comté de Rimouski ; les deux

qui siègent actuellement sont, l'un au parlement fédéral, M. le Dr. Fiset¹⁰, l'autre au parlement local, M. Alexandre Chauveau¹¹. Tous deux voient leur popularité s'accroître de jour en jour ; appuyés l'un sur l'autre, ils peuvent braver toutes les oppositions, au point qu'on ne sait pas encore quelle est celle qui oserait se produire. Tous deux, appartenant à ce conservatisme mitigé, plein de correctifs et de nuances, qui admet toutes les réformes et tous les progrès qui ne sont pas intempestifs ou violemment poursuivis, conviennent admirablement à un comté qui a presque toujours été conservateur et qui, petit à petit, s'éclaire et se forme aux idées libérales. Sans être un *rouge*, dans l'acception absolue de ce mot, le Dr. Fiset donne son appui constant au cabinet McKenzie¹², tandis que M. Chauveau retire sans éclat le sien au gouvernement de Boucherville¹³ et facilite la marche de son comté vers des idées plus saines et plus indépendantes. On ne peut que leur souhaiter à tous deux le succès, d'autant plus que c'est chose facile et que ce succès semble assuré pour longtemps. Heureux candidats qui n'auront à craindre que quelques légers mécomptes et quelques nuages furtifs qui se dissiperont dans la sérénité d'un ciel politique fait expressément pour eux !

*

[131] En 1831, l'ancien comté de Cornwallis fut divisé en trois comtés nouveaux, ceux de Rimouski, de Témiscouata et de Kamouraska. Le comté de Rimouski seul n'a que cinquante-cinq lieues de front sur une profondeur qui atteint parfois

10. Romuald Fiset (1843-1917), député libéral de Rimouski à Ottawa (1872-1882, 1887-1891, 1896), nommé sénateur en 1897, accompagna Louis Riel – un ancien camarade de classe – à sa prestation de serment en 1874, tandis qu'aux Communes les orangistes réclamaient l'exclusion du rebelle, et lui procura ensuite l'hospitalité à Hull. En 1885, Fiset fit partie du Comité de défense de Louis Riel. Voir *Chroniques I*, p. 585, 591-595.

11. Alexandre Chauveau (1847-1916), fils de P.-J.-O. Chauveau, élu député libéral de Rimouski à Québec en 1875, devint solliciteur général dans le cabinet Joly en 1878 à l'âge de 31 ans. Il sera l'un des exécuteurs testamentaires de Luce-Gertrude Drapeau, grand-tante d'Arthur Buies (voir ANQ-Rimouski, fonds Ulric Tessier, P1-1-4//12). Selon le professeur Roger Le Moine, Alexandre Chauveau avait épousé Adèle Tessier, devenant ainsi un lointain cousin de Buies. Voir *Chroniques I*, p. 565.

12. Voir *supra*, p. 36, n. 2.

13. Voir *Chroniques I*, p. 290, n. 7.

soixante milles : cela équivaut à un petit État européen de deux à trois millions d'âmes. Sir Edmund Head¹⁴, gouverneur du Canada, en fit un district judiciaire en 1857 et la fondation du diocèse eut lieu dix ans après, avec M^{gr} l'évêque Langevin pour premier titulaire. Si le comté de Rimouski seul a les dimensions d'un petit État, que dire du diocèse qui comprend en outre l'immense comté de Gaspé, celui de Témiscouata et toute la région du nord depuis la rivière Portneuf, vis-à-vis Rimouski, jusqu'au Labrador ? Ce n'est pas absolument réjouissant que d'avoir une pareille perspective devant soi, lorsqu'on entreprend de faire une tournée apostolique ; heureusement que les Lettres Pastorales peuvent y suppléer, et que l'administration diocésaine va toute seule dans le pays du monde le plus aisé à gouverner religieusement !

[132] Maintenant, il ne me reste plus grand'chose à dire sur le compte de Rimouski et j'aurais à peu près épuisé mon sujet si l'Intercolonial, dont j'entends le roulement s'approcher de seconde en seconde, ne m'apportait une dernière ressource avant que je ne m'envole avec ma chronique vers la métropole, impatient de revoir des murs et de faire respirer la poussière à mes poumons gonflés des senteurs du varech¹⁵.

Quelle belle, quelle bonne et excellente voie que celle de l'Intercolonial qui s'étend depuis la Rivière-du-Loup ou Fraserville jusqu'à Halifax ! Son parcours, en ligne droite, est exactement de cinq cent soixante milles. On dit qu'elle est la ligne la mieux faite, la plus complète et la plus solide de toute l'Amérique. Elle n'a pas été construite en effet dans un but de spéculation, ni terminée à la hâte afin de rapporter au plus tôt des bénéfices. Elle a été l'œuvre d'un gouvernement qui avait alors pour objet d'en faire une voie militaire avant tout, sans songer que jamais elle ne pourrait payer même ses frais¹⁶. Eh

14. Sir Edmund Walker Head (1805-1868), lieutenant-gouverneur du Nouveau-Brunswick (1848-1854), puis gouverneur général de l'Amérique du Nord britannique (1854-1861) (voir *DBC*, t. IX, p. 419-426).

15. Note de l'auteur : *Ceci était écrit à Rimouski même l'été dernier.*

16. L'Intercolonial fut construit par le gouvernement fédéral durant la première décennie de la Confédération. Pour des raisons stratégiques, le gouvernement impérial favorisait la construction d'une voie de chemin de fer reliant l'est au centre du pays, selon un tracé aussi éloigné que possible de la frontière américaine, en cas de conflit avec les États-Unis. En outre, les provinces maritimes (Nouveau-Brunswick et Nouvelle-Écosse) avaient fait de la

bien ! il est arrivé que, dès la première année, le nombre des passagers et le commerce de fret ont suffi pour combler toutes les dépenses, moins quelques milliers de dollars, sur un montant total de sept cent mille piastres¹⁷. 575

[133] On ne se figure pas la quantité de fret qui passe tous les jours sur l'Intercolonial, entre Halifax et la Rivière-du-Loup. Ce sont des suites de trains qui n'en finissent plus, et cela quatre fois par jour, deux fois en chaque sens, sans compter l'Express qui ne met que vingt heures à parcourir ses 560 milles. Les rails sont en acier, les ponts élégants autant que solides ; on sent que rien n'a été épargné pour faire de cette ligne un véritable monument de l'industrie moderne ; on n'y reçoit ni les secousses ni les heurts qui sont l'accompagnement habituel de tout voyage sur le Grand-Tronc, et lorsqu'on quitte ce dernier pour prendre l'Intercolonial, c'est comme si l'on sautait d'une charrette sur un quatre-roues bien coussiné. 580 585

Ce que fera l'Intercolonial pour l'avenir du *Dominion*, on ne saurait en avoir dès maintenant une trop haute idée. La vallée de la Matapédia, un des futurs greniers du pays, qui était absolument sauvage et déserte il y a quelques années, est maintenant habitée sur la plus grande partie du parcours de la ligne¹⁸ ; les chasseurs et les pêcheurs qui parcouraient autrefois ses magnifiques lacs et ses forêts giboyeuses, commencent à diriger ailleurs leurs pas ; ils ne s'y reconnaissent plus. Le voyage à Halifax, auquel on ne pensait jamais jadis, qui prenait cinq jours il n'y a pas plus de [134] deux ans, qui n'avait aucune espèce d'attrait, est aujourd'hui devenu d'occurrence jour- 590 595

construction d'un chemin de fer les reliant à Montréal la condition *sine qua non* de leur entrée dans la Confédération. Au terme de nombreux débats, la solution retenue fut celle de l'ingénieur Fleming, qui coûtait moins cher que le tracé par le centre du Nouveau-Brunswick et favorisait le passage par la baie des Chaleurs, suffisamment éloignée de la frontière américaine et convenant davantage aux intérêts de Québec et de la région. Si les marchands montréalais utilisèrent le port de Halifax pour leurs échanges avec les Antilles, ils n'en continuèrent pas moins à favoriser Portland et Boston dans leurs relations avec Liverpool.

17. Note de l'auteur : *Au mois de novembre dernier, 1877, le coût du transport des passagers sur l'Intercolonial a été de \$ 31,363.95, celui du fret \$ 70,156.77 et des malles \$ 6,033.07, ce qui donne une augmentation de \$ 7,565.61 sur le mois correspondant de 1876. Dans cette dernière année, le transport du fret, durant le mois de novembre, n'avait rapporté que \$ 57,335.95 mais celui des passagers, en revanche, avait donné quatre mille dollars de plus que durant le même mois de 1877.*

18. Voir *Chroniques I*, p. 363, n. 5.

600 nalière. Il y a constamment des gens du Nouveau-Brunswick
 et de la Nouvelle-Écosse qui se rendent dans nos principales
 villes, et vice-versa. Nous devenons familiers avec les ressources,
 les développements et les mœurs de ces provinces maritimes
 605 qui ne nous intéressaient jadis que de loin en loin, et dont nous
 ignorions à peu près la situation politique et commerciale. Une
 ligne de chemin de fer oblige à connaître la géographie et les
 conditions générales des pays avec lesquels elle vous met en
 rapport ; ainsi, grâce à l'Intercolonial, nous allons être désor-
 mais en relations constantes avec les provinces maritimes et les
 610 îles du Cap Breton et du Prince-Édouard ; et ces provinces
 éloignées ne nous paraîtront plus comme les extrémités à peine
 sensibles d'une vaste confédération, mais comme partie inté-
 grante de nous-mêmes, vivant de notre vie, confondues dans
 des aspirations communes, grandissant et se développant avec
 615 nous.

*

Voilà quel est le résultat déjà fort appréciable d'une ligne
 qui ne fonctionne que depuis un an, et qui, contrairement à
 toute attente, deviendra avant longtemps une source de profits
 pour le trésor en [135] même temps qu'elle est un bienfait in-
 calculable pour toute l'Amérique anglaise. Et que n'a-t-on pas
 620 fait pour en empêcher l'exécution ! Combien d'hommes émi-
 nents dans la politique n'ont pas cessé de la condamner, de la
 dénoncer dès l'origine comme une cause future de ban-
 queroute, comme la plus grande inutilité, sinon la plus grande
 625 absurdité qu'on pût concevoir ! Combien d'anathèmes et de
 sarcasmes n'ont-ils pas usé contre elle ! L'Intercolonial n'en est
 pas moins construit ; il a coûté vingt millions ; eh bien ! soyons-
 en heureux et fiers. Il rapportera en proportion de ce qu'il a
 coûté ; il va être le grand moteur qui mettra en mouvement
 630 tout un système de communications multipliées entre les parties
 diverses du Dominion ; il va être la grande artère principale
 de deux provinces importantes, à laquelle se ramifieront bientôt
 une foule d'autres artères secondaires dirigées dans tous les
 sens ; enfin, il va être le véhicule d'un énorme commerce qui
 635 ne fera que prendre avec les années des proportions de plus
 en plus merveilleuses¹⁹.

19. Dans *Petites chroniques pour 1877* cette chronique est suivie de celle intitulée « Le "Teetotalisme" » (voir *Chroniques I*, p. 473-482).

[27]
LE VIEUX GARÇON¹

[151] **O**n a beau dire, il n'a pas d'excuse. Un homme a le droit de rendre une femme malheureuse, au moins à partir de trente-six ans : passé cet âge, s'il n'en a pas usé, qu'il soit anathème et que tout le monde lui jette la pierre.

Rien ne peut plus le protéger contre la vindicte générale, oui, générale ; celle des jeunes filles qui l'ont attendu tour à tour et peut-être ensemble, sans le savoir ; celle des femmes qui ne lui pardonnent pas d'avoir été redoutable, et celle des hommes qui lui en veulent de s'être affranchi de la loi commune, de ne prendre aucune part des inquiétudes et des responsabilités de la famille, tout en se réservant large et fa[152]cile la part des avantages et des agréments de la vie. Ils le jalourent et le détestent ; ils le regardent comme une superfétation, une excroissance sociale ; ils le comparent à la mouche qui se pose sur le miel, sans souci et sans remords, occupée uniquement de se repaître. Ils le voient de toutes les fêtes, assis à tous les banquets, jouissant de tous les plaisirs, et ils se demandent ce qu'il lui en coûte, par quel équivalent d'ennuis domestiques et de compensations tracassières il paiera tout ce bonheur apparent. On ne pardonne pas au célibataire d'avoir l'air exempt des misères générales, de se faire un trône indépendant au sein

1. Nous n'avons pu retrouver la version originale de cette chronique. Sur le même thème, voir *l'Opinion publique* : [anonyme], « Un portrait flatteur des vieux garçons », 27 avril 1871, p. 202 ; Balsamo (pseud.), « Un vieux garçon en peine », 13 juillet 1871, p. 341 ; Y (pseud.), « Chronique », 30 novembre 1871, p. 581 ; « Le dîner de Noël du vieux garçon » (illustration), 28 décembre 1871, p. 625 ; Joseph, « Lettre à Arthur », 5 septembre 1872, p. 422 ; Joseph-Antoine Chagnon, *Un mariage manqué ou les Déboires d'un vieux garçon. Comédie en deux actes*, Marieville, Presses du Collège de Monnoir, 1875.

des arrière-pensées qui assaillent les autres hommes, et des retours vexatoires qui menacent chacun de leurs plaisirs.

*

Que vient-il faire au milieu de nous, lui qui n'est pas des nôtres ? Si son existence est à part, pourquoi vient-il la confondre avec l'existence de tous à l'heure précise des réjouissances ? Pourquoi ne vient-il que pour cueillir, et que lui en coûte-t-il pour ramasser toutes ces fleurs, lui qui n'a creusé aucun sillon ? Ce qu'il lui en coûte ! Ah ! Vous ne le savez pas, vous qui le voyez mêlé aux mascarades de la vie, comme si elles n'avaient pas de lendemains ; vous qui le voyez à toutes les fêtes, à toutes celles qui paraissent, oui ; [153] mais les fêtes véritables, celles du foyer à certaines heures inattendues, les fêtes qui, seules, contiennent du bonheur et qui sont les vôtres, uniquement les vôtres, les a-t-il jamais connues ? les connaîtra-t-il jamais ? Ces joies profondes et intimes, où aucun regard étranger ne pénètre, dont l'affection est la base et qui n'ont besoin de rien en dehors d'elles pour être complètes, il n'a pas même l'espoir de jamais les goûter tout en les comprenant ! À lui seul elles sont interdites, non pas tant qu'il l'ait voulu que parce qu'il les a trop désirées peut-être, et qu'il en a ambitionné une part plus forte que ce qu'aucune femme pouvait lui offrir. Il a élevé trop haut ses vœux, et maintenant il n'a plus le droit d'en former aucun ; le moindre de ses vœux serait aujourd'hui dédaigné et il ne lui reste plus qu'à se tenir à l'écart, condamné pour toujours par le bonheur des autres.

*

Pauvre hère, trop longtemps resté à l'affût, maintenant au rebut ! Il n'a même pas d'âge, car il a vécu les années que le ciel lui avait données pour le bonheur ; le reste ne compte pas. Il n'a pas de foyer, ou bien ce foyer est désert, comme le bois que les oiseaux ont fui, comme le rivage qui n'a plus de murmures. Jamais l'ange n'y vient étendre ses blanches ailes ni jeter un rayon de son sourire.

[154] Quoi de plus lamentable, de plus poignant que son logis, à cette heure avancée de la nuit où il se décide à y revenir, après avoir cherché en vain toutes les distractions qui peuvent lui faire oublier son éternelle solitude ! Mille fantômes l'attendent, qui assiègent le chevet de son lit, les fantômes inexorables

de son passé, sourds comme le remords, et il se couche en entendant ces milliers de voix qui lui rappellent tout ce qu'il a perdu, tout ce qu'il a refusé de bonheurs doux, simples et consolants.

Voilà les compagnons de sa vie, et ces compagnons sont des spectres ! Il a connu tous les désenchantements, et peut-être lui reste-t-il encore un long chemin à parcourir. S'il regarde en arrière, il ne voit même plus la trace des fleurs maintenant flétries qui s'épanouirent un jour sous ses pas.

Il est seul. Oh ! être seul, c'est être avec la mort. À vingt ans, à vingt-cinq ans, à trente ans même, on vit encore avec l'imagination qui aide à peupler l'avenir d'une foule de rêves enchanteurs, et qui montre des rivages dorés par le soleil là où il n'y a que sécheresse et désolation. Il est dans l'existence des âges bénis où l'on se console de tout parce qu'on a l'avenir devant soi, parce qu'on croit qu'il renferme tous les trésors dont le cœur et l'ambition sont avides.

Et maintenant est venu l'âge froid où chaque espoir se tourne en dérision, où chaque illusion prend la figure d'un démon railleur. Le temps est implacable, il détruit tout. Mais ce qui est plus horrible encore, [155] c'est de survivre à ce néant de soi-même, c'est d'assister à tous les plaisirs sans en goûter aucun, c'est de regarder l'amour radieux, épanoui, transporté, et savoir qu'il n'est qu'un mensonge, qu'il se brise contre le moindre écueil, comme le flot souriant, longtemps bercé sur le dos de la mer, vient éclater sur le premier obstacle du rivage et disparaît.

*

Tout est envolé, tout a fui. Il reste le souvenir. Oh ! l'horrible expiation, l'implacable retour du passé qu'on croyait pour toujours disparu ! Qui a jamais voulu mesurer cet océan sans fond et sans bornes, le souvenir ! Jamais, nulle part, on ne peut y échapper ; il n'est pas de plage sur terre où l'on puisse trouver l'oubli, ni d'années ajoutées les unes aux autres qui effacent une seule heure de félicité. Dieu a été injuste envers l'homme ; il lui a donné des espérances bornées, et des regrets infinis. Partout la douleur l'accompagne, tandis que ses joies se mesurent à la durée du songe. Il n'est heureux que le temps d'y croire, mais il est malheureux toute sa vie du bonheur perdu.

Plus durable que toutes les années entassées, plus profonde que tous les sillons du temps est la trace des émotions puissantes. La mer passe en vain sur une [156] souillure sans pouvoir l'enlever ; ainsi le temps sur la blessure qui est au fond de l'âme.

*

On se souvient surtout à l'âge où tous les rêves ont disparu, à cet âge où l'on ne peut plus vivre que de ce qu'on a été, et où l'on respire encore alors qu'on n'est plus qu'un spectre. L'avenir n'a plus ni sourires ni promesses, mais les regrets enveloppent le passé d'un mirage, semblable à celui dont la rosée du matin enveloppe les plages lointaines ; dans ce mirage vite évanoui flottent encore quelques images fugitives, images de ce qui fut autrefois des réalités bien chères..... Mais c'est là la dernière illusion, et la nuit ne tarde pas à se répandre dans l'âme, comme le sommeil sur les yeux du vieux garçon qui finit par s'endormir dans sa chambre solitaire, au milieu de tous les fantômes qui l'entourent et qui s'envolent dès qu'il leur échappe.

Seule, l'ombre de ses créanciers l'accompagne jusque dans le songe et lui donne le cauchemar. Alors il rêve qu'il est le père de dix enfants, il jette un cri terrible et se réveille en sursaut dans un océan de sueurs froides.

Depuis vingt ans il a de ces rêves-là qui l'ont toujours empêché de se marier.

[28]
L'HOMME¹

[157] **L'** homme ! — « Animal raisonnable », a dit un fou. — « Bête à deux pieds sans plumes », a dit Platon, voulant établir une différence entre l'homme et l'oie ; d'où l'on ne peut toutefois conclure rigoureusement que l'homme est un gorille. — « Intelligence servie par des organes », dit un philosophe moderne qui croit avoir trouvé enfin la définition exacte. Vraiment ! « Connais-toi toi-même », nous dit une philosophie plus sage et plus élevée. Oui, mais comment ? Nous avons en nous des mondes d'idées, de sentiments, d'impressions et de passions. Comment saisir tout cela de façon à pouvoir le définir ? L'homme renferme en petit en lui tout ce qu'il y a dans la nature entière... et l'on voudrait définir ce petit univers pensant !

[158] Pour ne parler qu'au point de vue de l'histoire naturelle, connaît-on seulement toutes les espèces d'hommes qui existent ? Non ; les explorations géographiques en ont fait récemment découvrir de nouvelles, absolument inexplicables, absolument impossibles à rattacher à aucun type primitif, dans le centre de l'Afrique et au bout de l'Asie, dans l'île de Ceylan. Et puis, quelle différence n'y a-t-il pas encore entre un homme et un autre ! *Homo homini quid præstat ?*

*

Depuis des milliers d'années, depuis peut-être des centaines de siècles que l'homme a paru sur la terre, il en est encore

1. Nous n'avons pu retrouver la version originale de cette chronique.

à se demander lui-même ce qu'il est. Est-il une émanation directe de la divinité, analogue à d'autres émanations également répandues sur tous les autres globes ? Est-il simplement le plus haut degré de la création parmi les êtres de notre planète ? Éternel, éternel problème ! Nous aurons fouillé la nature dans ses abîmes, mesuré les astres, fixé leurs évolutions, défini leurs lois ; nous aurons connu parfois même jusqu'aux éléments qui les composent, et toujours l'homme, abîme plus insondable que les milliards de mystères qui l'entourent, défiera la raison et la science. Son histoire écrite remonte à quatre mille ans à peine ; mais il a une autre histoire, attestée par [159] les découvertes géologiques, qui remonte bien au-delà. La philosophie s'est épuisée en hypothèses ; tous les systèmes ont cherché tour à tour à expliquer cette étrange merveille, mélange mystérieux d'intelligence et de matière, mais aucun n'a pu donner cette explication tant désirée, parce que c'est le propre des systèmes de ne démontrer que leur impuissance.

*

Tant que le champ reste ouvert à la science, les systèmes sont vains ; chaque progrès qui se fait les détruit un à un, et il ne reste debout que la preuve de notre présomption. La philosophie, mot prétentieux, n'est que la fumée de notre orgueil ; la science seule est la vraie philosophie, elle seule porte le flambeau dans la nuit qui nous entoure et nous apprend à ne pas juger l'être que nous ne connaissons pas, mais à l'étudier. Aussi l'on peut dire que la vraie philosophie, celle qui ne se borne pas à des spéculations oiseuses, à des hypothèses poétiques, à des conceptions gratuites, n'a que trois siècles d'existence ; elle est née avec Bacon qui indiqua l'expérimentation comme le seul moyen de nous éclairer, et elle a grandi avec Descartes qui a prescrit la méthode dans la recherche.

Mais hélas ! L'expérimentation et la recherche n'ont fait que reculer les bornes de l'inconnu, et ont préci[160]pité l'homme en face de mystères sans cesse renaissants, qu'il n'eût même jamais soupçonnés avant d'avoir mordu au fruit fatal de la science.

Plus le malheureux sait, plus il s'aperçoit qu'il ne sait rien ; plus il apprend, plus il s'aperçoit qu'il lui reste encore et toujours à apprendre. C'est l'infini, l'effroyable infini, qui se déroule devant lui au fur et à mesure qu'il y pénètre, et qui

recule, recule de plus en plus à mesure que son regard embrasse davantage. Alors, à quoi bon apprendre si, à chaque pas que l'on fait, on est de plus en plus convaincu de son ignorance ? Remonter éternellement le rocher de Sysiphe, toujours aspirer et ne jamais atteindre, quel lot que le nôtre et se peut-il qu'une aussi horrible destinée se continue indéfiniment sous d'autres formes futures ?

*

Que peut acquérir de science la plus longue vie dont toutes les minutes sont employées ? Que peuvent apprendre toutes les existences réunies ? Plus l'homme comprend l'immensité, plus il se sent petit ; quand il a employé, pour mesurer les distances de l'espace, des chiffres qui expriment des nombres incalculables, il est comme s'il n'avait rien fait. L'espace continue toujours devant lui, l'espace où des milliards de milliards de mondes, pour la plupart des millions de fois [161] plus grands que la terre, s'agitent et tournent comme des grains de sable sans jamais se rencontrer. Et cependant l'homme, infiniment petit, sonde ces profondeurs infiniment grandes. Quoi ! il les tient rassemblées dans un verre de lunette qui n'a pas même un pied de diamètre ! À quatre-vingts millions de lieues du soleil, il en analyse l'atmosphère, et il a pu calculer des distances telles que la lumière d'étoiles, placées au terme de ces distances, mettrait cinq millions d'années à nous parvenir, en faisant 78,000 lieues par seconde. Et cela n'est rien.

Où donc est quelque chose ? Là, dans cet insaisissable qu'on appelle l'esprit et qui se rend compte. Exister sans se rendre compte, c'est comme le néant. Voilà pourquoi la pensée est divine ; voilà pourquoi l'intelligence est le souffle même de Dieu.

Mais quelles horribles profanations l'homme ne fait-il pas sans cesse de cet attribut divin ? Il n'y a pas une chose, quoi ! il n'y a pas un seul aspect des choses qu'il ne défigure, qu'il ne rende méconnaissable, auquel il ne prête, pour le dénaturer, toutes les violences qui s'agitent en lui-même, tandis qu'il serait si facile, en ne troublant pas la vérité qui fait l'harmonie universelle, de conserver l'union et la paix qui assurent le bonheur !

[162] L'homme est son propre ennemi, parce qu'il veut constamment être celui de son semblable. Cette vérité, éclatante s'il

en est, simple et nette, est la plus difficile à faire comprendre. De l'envie viennent tous les maux, toutes les animosités ; les luttes pour le droit et pour le progrès elles-mêmes gardent à peine leur caractère transcendant au sein des rivalités et des ambitions de ceux qui s'en font les défenseurs, et c'est ainsi que même les plus grandes conquêtes de l'esprit sont souvent abaissées par l'égoïsme des mobiles.

Et pourtant, quel admirable et quel ravissant spectacle que celui de tous les hommes se donnant enfin franchement la main, et concourant ensemble à l'avancement des idées, au progrès général des sciences, à la lumière sur toutes choses² ! Du coup, quel effondrement de préjugés, de passions et d'intérêts imbéciles, qui sont dans le chemin de l'homme comme des montagnes qui s'entassent les unes sur les autres devant le lever du soleil ! Qu'il soit compris une seule minute que l'intérêt momentané et exclusif, qui est la règle la plus commune des actions humaines, est aussi inintelligent qu'il est mesquin, et de suite il se fait un effort général de toutes les volontés vers la concorde, cette cause féconde de tous les progrès.

2. « À quoi sert une science si on n'en fait pas part ? Autrefois la science pouvait être un privilège ; mais aujourd'hui, le grand effort, le vrai caractère de la science, c'est la vulgarisation, c'est-à-dire la diffusion la plus complète possible de la lumière.

La géographie unit les peuples ; le terrain commun de la science est un terrain de frères » (note manuscrite de Buies, non datée, ANQ, fonds Buies).

APPENDICES

I

Présentation de « Desperanza »

Un étrange document¹

Un singulier hasard nous a jeté entre les mains l'étrange document qui suit. C'est une page dramatique écrite évidemment par un homme qui sait écrire : on y reconnaît le langage de la poésie, l'inspiration d'une imagination fiévreuse, d'une âme souffrante. Les hommes de lettres, les poètes surtout, qui savent quelles souffrances le talent subit dans ce pays, reconnaîtront un de leurs frères dans l'auteur de cette plainte touchante. C'est évidemment une de ces organisations délicates et sensibles qui, poursuivant sans cesse un bonheur idéal, peuvent difficilement supporter les tristes réalités de la vie, une de ces âmes ardentes que les déboires et les obstacles irritent, fatiguent et désespèrent et auxquelles la religion est d'autant plus nécessaire que rien ici-bas ne peut les satisfaire.

Adieux²

On lira plus loin, sous le titre *Desperanza*, une page d'un accent profond, écrite avec le sang du cœur, dans le style le plus remarquable. Nous l'empruntons au *Bien Public* où elle n'a pas été suffisamment remarquée.

C'est la parole d'adieu jetée à sa patrie, à ses amis, par un homme qui malade, l'âme brisée, va chercher sous un ciel plus

1. *Le Bien public*, 9 juin 1874, p. 2.

2. *L'Opinion publique*, 18 juin 1874, p. 291.

clément la santé et la paix intérieure. Cette parole exprime des sentiments trop orageux, sans doute, et excessifs ; mais qui oserait reprocher à l'artiste sa nature impressionnable, à l'écrivain son langage ému ? Le désespoir est mauvais conseiller ; Werther et René ne sont pas des modèles à imiter, mais il y a telle et telle page de leurs confessions éloquentes qui, détachées de l'ensemble, sont un écho de tous les cœurs souffrants, le langage intime, la voix secrète de ceux qui un jour ont senti couler leurs larmes sous l'étreinte du malheur. À ce même titre, *Desperanza* restera dans la littérature canadienne. L'auteur est, croyons-nous, Arthur Buies.

M. Buies est parti pour San Francisco. On serait peiné de savoir qu'un écrivain de sa trempe est perdu pour nous ; son absence, espérons-le, sera courte. Nous faisons des vœux pour le prompt rétablissement de sa santé, et nous voulons le revoir bientôt continuant au milieu de nous les travaux utiles auxquels il s'est adonné.

Au reste, M. Buies ne nous dit pas complètement adieu : il écrira régulièrement pour *l'Opinion Publique*.

O[scar] D[unn]

II

À Tadoussac¹

19 juillet.

Mon cher Rédacteur,

Je vous envoie une pièce de vers ; ne tombez pas des nues ; cela ne veut pas dire que vous en recevrez d'autres ni qu'une étrange manie s'est emparée de moi.

Quand on demeure à Tadoussac, on est naturellement rêveur et l'esprit reçoit une teinte mélancolique qui a besoin de prendre une forme. Voici toute l'histoire.

À peine ici depuis vingt-quatre heures, je remarquai un jeune homme qui avait l'air pensif, doux et triste, comme la résignation dont l'amertume est bannie, cherchant la solitude, parlant peu, mangeant à la hâte et s'esquivant ensuite sans qu'il sût où il allait. Je m'informai de lui, on me dit qu'on ne le connaissait guère, mais qu'il avait l'habitude de se promener longtemps tous les soirs aux pieds d'un petit cap boisé qu'on me montra à quelque distance de l'hôtel. Poussé par la curiosité, je m'y rendis et ne fus pas longtemps sans apercevoir le jeune homme se promenant solitaire sur la grève, écoutant l'harmonie des flots, et levant de temps à autre les yeux vers le ciel, comme dans une prière. J'allai droit à lui. « Je vous suis inconnu, lui dis-je, mais je ne suis pas étranger à la souffrance, vous semblez avoir un secret qui pèse sur votre cœur ; veuillez me prendre pour un vieil ami et en causer avec moi. » C'était

1. *L'Événement*, 24 juillet 1871, p. 1-2.

un peu brusque. Mais il y a chez tous ceux qui souffrent un penchant invincible à l'expansion. Ce jeune homme qui me voyait pour la première fois s'ouvrit à moi tout entier. Il me raconta qu'il y a sept ans, il avait connu et aimé, sous l'ombre même du cap où nous étions, une jeune fille morte poitrinaire quelques mois seulement après qu'ils se fussent juré un amour éternel. Il n'avait pu vaincre la douleur qu'il en avait ressentie. Depuis lors sa vie n'était plus qu'une suite de jours sans rayons, toute machinale, presque inconsciente. Il y avait dans ses paroles un désespoir si profond, quoique tranquille, et une si morne amertume, que je me sentis touché jusqu'au fond de l'âme. Il y a dans une douleur vraie quelque chose qui se communique et en impose à l'imagination la plus fatiguée d'épreuves. Revenu à ma chambre, je me sentis tourmenté et poursuivi par le souvenir de ce jeune homme étrange, qui venait pleurer tous les ans, au même endroit, un amour que tant d'autres eussent oublié, et je ne pus résister au désir de le peindre en vers. Je fis cette poésie tout d'un trait ; il est vrai que j'y ai passé la nuit, mais jamais nuit ne m'a semblé plus courte et je ne regrette pas de l'avoir dérobée au temps à qui j'en veux de m'avoir compté tant d'heures perdues.

Publiez-la, vos lecteurs n'en auront que pour cinq minutes et ils me la pardonneront. // LE PETIT CAP (*supra*, p. 271-273).

III

Chroniques non éditées¹

Chronique pour le « National² »

La Chronique est quelque peu tombée en défaveur depuis deux ou trois ans ; c'est à qui en effet a voulu essayer de ce genre en apparence fort aisé, et qui, cependant, est peut-être le plus difficile de tous, parce que son extrême délicatesse lui fait côtoyer les défauts ridicules du style, telles que la recherche, la préciosité, la mièvrerie. Se tenir à l'écart de ces défauts pour le chroniqueur est aussi malaisé que de voyager en ballon semé d'aiguilles sans le faire crever. Et cependant, cela ne tient qu'à une fausse interprétation du mot *Chronique*, qui est bien certainement le mot le plus bénin, le plus débonnaire qu'il soit possible d'imaginer. Qu'est-ce en effet que la chronique, si ce n'est le récit, au jour le jour, des événements qu'on voit de près, des faits intimes auxquels on se trouve mêlé ou qui se passent sous nos yeux, un aperçu piquant et rapide de ces petits côtés de l'histoire de son temps, dont la critique historique, pour être sérieuse, ne peut plus se passer aujourd'hui ? C'est en ramenant la Chronique à sa fonction modeste que je ne crains pas de l'aborder ; de cette façon, je ne serai pas tenu d'avoir de l'esprit quand même, je n'obligerai pas mon lecteur à un éblouissement continu, je ne le tiendrai pas sous le feu d'une illumination impitoyable, mais je l'intéresserai peut-être à ce que je lui raconterai, et il m'arrivera de temps à autre d'être instructif.

1. Nous donnons ici les chroniques que Buies a publiées sous l'anonymat au cours de 1877 et qu'il n'a pas retenues pour son recueil.

2. *Le National*, 19 mai 1877, p. 2.

Instruisez, instruisez ; notre siècle est avide d'apprendre sous toutes les formes ; nous sommes en plein âge de fer, et le nombre des messagers rapides qui sillonnent la terre ne suffit plus à l'impatience toujours croissante de connaître. En vain l'on multiplie les réseaux de chemins de fer, les lignes télégraphiques et les câbles sous-marins, cela n'est pas assez. Le plus humble des hommes qui, autrefois, restait longtemps sans savoir ce qui se passait à quelques lieues de lui, apprend aujourd'hui en moins d'un jour ce qui se passe aux extrémités du monde, et il n'est pas encore content ! Pour lui on augmente, on développe et on perfectionne tous les moyens de connaître, sans jamais voir le terme de cet incessant effort. Journaux, pamphlets, revues, brochures pleuvent sur le monde, et, non seulement les faits, mais leurs plus petits détails y sont étudiés, controversés, exposés sous tous les aspects possibles ; la lumière vient de tous les côtés et de mille manières différentes ; les opinions, parties de cent pays divers, se croisent comme des jets de flamme dans une atmosphère chargée d'électricité, et vont frapper toutes les intelligences ; il semble qu'il ne reste plus rien à faire à la pensée déjà pliant sous le faix, et ce qu'elle fournit de pâture intellectuelle, chaque jour, peut suffire aux trente ou quarante millions d'hommes qui lisent sur les quatorze cents millions d'êtres humains qui peuplent le globe. Mais non ; elle est encore loin, bien loin du but ; les moyens, loin d'être épuisés, naissent à peine, et chaque progrès survenant fait voir combien ces moyens étaient grossiers à l'origine ; nous sommes tous au travail, au travail sans trêve ; à nul il n'est permis de laisser son intelligence inactive et ses forces oisives ; il n'y a personne qui soit inutile, et c'est pourquoi, loin de m'effrayer du nombre infini de journaux et de revues où les lecteurs de mon pays peuvent choisir à discrétion, ce qu'il leur convient d'apprendre, j'apporte au *National* ma modeste chronique hebdomadaire qui aura l'avantage de résumer bon nombre de choses disséminées dans toutes sortes de publications, et d'offrir aussi un aliment préparé à propos, facile à digérer.

Jetons sans plus tarder un regard sur le monde. Le monde ! il est bien vaste et bien des choses s'y passent ; Cham, l'immortel ! Cham qui, depuis trente ans, tient l'univers au bout d'un pied-de-nez, s'ennuie de tant apprendre tous les jours, et il représente l'Europe impatientée, les bras croisés, s'adressant à un Turc : « Mon ami, vous êtes bien embêtant », lui dit-elle.

Voilà de la diplomatie en chemise, bien supérieure, paraît-il, à l'autre, à l'officielle, à celle des niais et des collets montés, si l'on en croit Bismark qui écrivait à sa sœur en juin 1857 : « Personne, pas même le plus méchant des démocrates, ne peut se faire une idée de ce que la diplomatie cache de nullité et de charlatanisme. »

C'est là l'aveu d'un homme qui s'y connaissait et que la pratique des chancelleries avait mis à même de peser, à leur juste valeur, la plupart de ces oracles qu'échangent entre eux les gouvernements, et dont une parole imprudente ou un mouvement de travers suffisent à mettre le feu aux quatre coins de l'Europe.

Ce n'est pas à dire que le sort du monde dépende absolument des diplomates ; non, les peuples d'aujourd'hui ont trop appris à se gouverner eux-mêmes, et les bévues d'un ambassadeur ne peuvent créer que des malentendus ou des terribles passages mais il n'en est pas moins vrai qu'ils sont rares les représentants de telle ou telle puissance qui n'ont pas à s'accuser du massacre de plusieurs milliers d'hommes. Savez-vous qu'il n'y a pas une nation de l'Europe qui n'ait été en guerre presque continuelle depuis vingt-cinq ans, si l'on en excepte les petits États, tels que la Belgique, la Suisse et la Suède ? Nous laisserons de côté, dans cette énumération, la République de San Marin et la principauté de Monaco qui n'ont pas la prétention de bouleverser les empires ; quant aux autres, voici leur bilan de tuerie depuis un quart de siècle.

En 1853, l'Angleterre et la France font la guerre à la Russie, pour les beaux yeux du Turc, et le petit royaume de Sardaigne, qui a besoin de se faire valoir, se joint à elles. Cette guerre dure deux ans, et à peine est-elle finie qu'éclate la terrible insurrection de l'Indoustan qui mit l'Angleterre à deux doigts de la perte de cet immense et splendide empire. Il y eut là des boucheries d'hommes comme on en voit aux époques les plus barbares de l'histoire, et, comme toujours, pour les luttes les plus sanglantes, le prétexte en était des plus frivoles ; il avait suffi pour mettre les armes aux mains des cipayes de la rumeur subrepticement répandue que les Anglais voulaient forcer les Hindous à faire usage de la graisse de porc (abhorrée parmi eux) au moyen des cartouches qu'ils leur distribuaient, et que l'on sait enduites de cette graisse. Ainsi, des quociennes de lard

étaient la cause que de nombreuses garnisons anglaises avaient été massacrées dans les principales villes de l'Indoustan, et que la plus féroce des insurrections couvrait de sang un des pays les plus beaux, les plus fertiles et les plus peuplés du monde.

À peine cette guerre était-elle finie que Napoléon III était en campagne contre l'Autriche et décidait, par les victoires de Solferino et de Magenta, la prochaine unité de l'Italie avec Rome en perspective pour capitale. Puis en 1860 vint Garibaldi qui renversa le royaume de Naples, puis la guerre de Chine, conduite par le général de Montauban qui en tira le titre de comte de Palikao pour avoir pillé les trésors de Pékin ; puis l'alliance de l'Angleterre, de la France et de l'Espagne contre le Mexique, campagne des plus désastreuses, des plus absurdes, des plus injustifiables, qui aboutit à l'exécution de l'empereur Maximilien ; puis, l'écrasement et la spoliation du Danemark par l'Autriche et la Prusse réunies ; puis, la guerre entre ces deux dernières puissances qui ne peuvent s'entendre sur le partage des dépouilles. L'Autriche, la Saxe, la Bavière et le Wurtemberg d'un côté combattent la Prusse qui détermine le sort de la campagne et la célèbre bataille de Sadowa. Pendant ce temps, la Russie conquérait une à une les diverses provinces de l'Asie qui la séparaient de l'Inde Anglaise, et tout à coup éclatait comme la poudre la guerre de 1870 qui enlevait à la France l'Alsace et la Lorraine. Dans l'intervalle avait lieu la guerre d'Abyssinie faite par l'Angleterre contre l'empereur Théodorus et la lutte obstinée des Hollandais dans l'île du Sumatra qui dura jusqu'en 1875, année où le Montenegro et l'Herzégovine commencèrent à lever de nouveau les armes contre la Turquie ; et maintenant, voilà deux autres puissances engagées dans un duel épouvantable qui va nécessairement entraîner tous les États de l'Europe.

Voilà où nous en sommes. « Dans cinquante ans, l'Europe sera républicaine ou cosaque », avait dit Napoléon ; il ne se trompait que de date ; s'il eût mis vingt-cinq de plus seulement, il eût prédit à coup sûr. Il y a des solutions politiques, des destinées évidentes que l'on peut établir comme des théorèmes de mathématique ; la politique a ses axiomes que l'on peut formuler et démontrer avec précision malgré les démentis que les événements paraissent leur donner de temps à autre. Ainsi, que l'Europe entière marche rapidement à la république, qu'il faille que les Ottomans retournent en Asie, que la France re-

trouve sa limite naturelle aux bords du Rhin, que le vieux monde cesse de posséder des colonies en Amérique, voilà ce qui semble devoir arriver d'une façon si manifeste que j'en ferais volontiers des solutions inévitables. Il n'y aura d'Europe pacifique que lorsqu'il y aura une Europe républicaine ; les Turcs, qui constituent un non-sens parmi les nations civilisées dont ils n'ont pu prendre depuis cinq siècles ni les institutions, ni les mœurs, ni les progrès scientifiques, et grâce auxquels l'éternelle question d'Orient est remise sur le tapis tous les dix ou quinze ans, les Turcs, dis-je, devront retourner en Asie, d'où ils sont venus ; c'est là la seule solution possible, et vingt Angleterres réunies ne pourront maintenir en Europe cette gangrène et cette honte, ni empêcher les Slaves ou les Grecs d'être tôt ou tard les maîtres de Constantinople. De son côté, la France ne désarmera pas avant d'avoir obtenu sa frontière du Rhin, ou bien elle sera anéantie et disparaîtra, ce qui équivaldrait à enlever aux nations leur âme ; enfin, le maintien des colonies européennes en Amérique, là où tout parle d'indépendance, de démocratie, de *self-government*, de colonies situées à douze ou quinze cents lieues de leurs métropoles, avec lesquelles elles peuvent n'avoir aucun intérêt commun, aucun lien autre que celui de la dépendance, devient de jour en jour d'une absurdité si flagrante que l'on peut prédire qu'avant la fin du siècle toute autorité européenne aura disparu de notre continent.

Mais je m'aperçois que ce n'est pas absolument de la chronique que je vous fais en ce moment ; je ne pensais pas en commençant me lancer ainsi dans la carrière... ; c'est malheureusement fait, je ne puis me résoudre à jeter mes feuilles au feu, mais je puis vous promettre d'être plus modeste à l'avenir et de me restreindre à la chronique locale. Pourvu que les événements d'ici me fournissent de quoi remplir une colonne du *National* une fois par semaine !

Chronique pour le « National¹ »

S'il est un événement bien fait pour étonner les hommes politiques du monde entier, un événement tellement inattendu

1. *Le National*, 4 juin 1877, p. 2.

qu'il a plongé dans une stupeur profonde le pays même où il s'est accompli, c'est à coup sûr l'espèce de coup d'État qu'il a plu au maréchal MacMahon d'exécuter, sans rime ni raison, du jour au lendemain, par pur caprice personnel.

Cet homme dont l'épée a été impuissante à défendre son pays, veut, paraît-il aujourd'hui, le désorganiser pour le livrer plus sûrement en proie à un voisin hostile et puissant. La France cheminait paisiblement, reprenant petit à petit sa vigueur, étonnant le monde par la reconstitution de ses forces, rétablissant par un travail magnifique son ancienne prospérité, et tout à coup, voilà un homme, le président de la République française, celui qui plus que tout autre devrait s'attacher à suivre l'opinion nationale, qui vient dire à la face du pays : « Jusqu'à ce jour j'ai écouté les conseils ; je n'en veux plus ; j'ai ma politique, je la suivrai. Je suis un homme de droite et on veut me conduire à gauche. »

Voilà les édifiantes paroles échappées de la bouche de celui dont le premier devoir serait de calmer les partis et de s'élever au-dessus de leurs luttes mesquines de toute la hauteur du vrai patriotisme. Mais non, ce premier magistrat d'une République apprend au contraire à son pays stupéfait qu'il est un homme de parti. « Je suis un homme de droite », dit-il. Il ne se contente pas de cela, il a sa politique à lui, tout comme le plus personnel des souverains ; il veut substituer ses propres opinions à celles de la majorité de la Chambre qui représente la majorité de la nation, enfin, ce vétéran à l'esprit étroit, se considère comme le sauveur de l'ordre social que seul il menace par ses actes arbitraires et ses coups de tête séniles.

Quelle différence est entre la conduite politique du nouveau président des États-Unis élu notoirement par un parti ; M. Hayes déclare qu'il n'est pas un homme de parti ; il croit que celui qui sert le mieux son pays est aussi celui qui sert le mieux son parti ; il repousse formellement l'idée d'une politique personnelle ; il atteste ne suivre que celle qui est indispensable à la paix et à la prospérité du pays et ses actes en sont de sûrs garants. Quand la France aura à la tête du pouvoir des hommes nourris d'aussi saines et hautes maximes, elle pourra envisager sans crainte l'avenir et entrer dans une voie d'apaisement politique qui lui rendrait inévitablement son influence dans le monde.

À propos de la question d'Orient, les Turcs ont trouvé, au point de vue financier, une inspiration lumineuse qui doit faire l'admiration de l'Europe. Ils ont envoyé une délégation chargée de demander au collège des santons, qui gardent le tombeau du prophète, une partie du trésor de l'Islam, formé des offrandes annuelles des pèlerins accumulées dans la casbah de la Mecque, la cité sacro-sainte des musulmans. Trois sépulcres servant de troncs sont placés dans l'enceinte de la mosquée. Chaque année il vient à la Mecque 100,000 pèlerins qui y séjournent un mois, et qui jettent chaque jour une offrande métallique plus ou moins considérable dans les dits troncs. L'un des troncs a été ouvert en 1828, lors de la guerre Russo-turque, l'autre en 1854, mais le troisième n'a pas été ouvert depuis 1815, c'est-à-dire depuis 62 ans. Il doit s'y trouver des sommes énormes. Il faut être arrivé au degré d'abrutissement transcendant des musulmans, pour laisser ainsi dormir des sommes pareilles. Se figure-t-on ces bons hommes vivant à côté de millions sans avoir l'idée de s'en servir ; voilà certes une idée qui ne germerait jamais, dans le cerveau d'un fils de la Grande-Bretagne ; mais que ne peut-on pas obtenir d'un homme qui est sûr d'aller voir les houris au céleste séjour.

Cependant je ne serais pas étonné, eu égard à la faiblesse humaine, que le trésor ne fût pas aussi considérable qu'on l'espère. Pour peu qu'un de ces braves santons ait eu l'idée, pour se donner un avant-goût des joies qui l'attendent au paradis de Mahomet, d'entreprendre la conversion d'une houri comme celles qui se trouvent dans l'Europe Occidentale, il a dû faire de fortes brèches au trésor de l'Islam.

La question d'Orient qui met en émoi l'Europe entière n'a pas un moindre effet dans les Indes. Les indigènes, travaillés d'une part par une proclamation partie de Constantinople, de l'autre par les agents russes, sont profondément agités entre les deux : leurs cœurs balancent.

Les officiers anglais, se souvenant des massacres de Cawnpore, renvoient leurs femmes et leurs enfants en Angleterre, et l'un d'eux constate avec amertume que bien que l'Angleterre ait déjà perdu une trentaine de Nana-Sahib, elle n'est pas encore sûre d'avoir perdu le véritable. Et puis même en admettant cette hypothèse hasardée, il a pu faire des petits.

Croira-t-on que les Indous, qui ont le mauvais goût de préférer leur indépendance à la domination étrangère, ont de charmantes légendes d'une grande portée philosophique et satirique ; en voici une : Un prince indien meurt le soir même de ses noces avec une jeune fille qu'il aimait d'un ardent amour ; après avoir passé dans le purgatoire (car les Indiens ont un purgatoire tout comme un honnête catholique) une année de douleurs atroces, il s'envole vers le ciel et demande à l'ange gardien l'autorisation de retourner une heure sur la terre. Tu le peux, cœur infidèle, répond l'ange, mais cette heure te coûtera dix mille années de ces tortures dont tes membres se tortent encore. Sans hésiter, le prince descend sur la terre et trouve son ex-bien-aimée murmurant de doux serments d'amour à un autre indigène, sous les frais ombrages de la vallée de Cachemire. Quand il revint au purgatoire : monte droit au ciel, lui répondit l'ange ; ce que tu viens de voir est plus affreux pour toi que dix mille années de douleurs, de flammes et de grincements de dents.

Que dites-vous de celle-là, ami lecteur ; il faut avouer que cet Indien avait le diable au corps, c'était un enragé, un maudit comme nous disons au Canada et nous ajouterons irrévérencieusement un cornichon. Il est vrai que s'il eût été musulman, l'aspect enchanteur des houris l'eût probablement arrêté au paradis, mais que voulez-vous ? Dans le ciel indou, paraît-il, on ne peut avoir à la fois le ciel et la terre, Dieu et la créature.

Le ministre de l'Intérieur de France vient de prendre une excellente mesure qui consiste à faire remettre gratuitement aux époux, lors de la célébration du mariage, dans chaque mairie, un *livret de famille*. Ce livret destiné à recevoir les énonciations principales des actes de l'état civil intéressant chaque famille, doit être représenté à la mairie chaque fois qu'il y aura lieu de faire dresser un acte de naissance ou de décès.

Ces livrets de famille offriront ainsi un duplicata des registres de l'état civil et si ceux-ci venaient à se perdre par un accident quelconque, les livrets deviendraient une véritable mine de renseignements aussi indispensables à l'administration qu'aux familles elles-mêmes. Bien qu'au Canada le mariage se fasse par les ministres des différents cultes, on ne pourrait que gagner à adopter une mesure de ce genre. Le desservant de chaque paroisse pourrait délivrer au moment du mariage un

livret aux époux ; le dit livret ne porterait certes nulle atteinte à la lune de miel.

La soumission des Indiens hostiles des Black Hills continue aux États-Unis. Cette race intrépide, qui dans les derniers spasmes de sa fière agonie, fait encore trembler souvent les conquérants venus de l'est, est obligée de se rendre faute de vivres, ce qui est une raison capitale.

Ils sont affamés, dit un journal américain, quelques-uns d'entre eux sont trop faibles pour pousser le cri de guerre ou pour scalper, mais quand la distribution des rations se fait, ils déploient plus d'énergie qu'un train de mulets. Le confrère en parle à son aise, nous voudrions bien qu'on le mît 48 heures à la diète et qu'on le plaçât ensuite en face d'un de ces biftecks grandioses et de ces majestueux plum-puddings si chers à tout Yankee qui se respecte un peu. Il déploierait probablement la même énergie que les Indiens ; croit-il donc que dans des cas semblables, l'estomac d'un blanc se remplit de philosophie ?

Le Texas est d'une ingénuité adorable, il vient de formuler modestement ses désirs par la voie d'un de ses organes de la presse ; les désirs sont faciles à satisfaire, comme on va voir. Les Texiens trouvent qu'ils ont deux fois trop de médecins et neuf fois trop d'avocats. Ils proposent un échange à raison de 40 avocats pour un fermier du nord. Ils aimeraient aussi avoir un peu plus de bons prédicateurs. Mais leur grand désir, le but de leur rêve, ce sont les fermiers. Cinq millions de fermiers, disent-ils, recevraient un bon accueil dans les plaines du Texas. Mais ils les voudraient matineux, sobres et économes. Malepeste ! messieurs les Texiens, vous n'y allez pas de main morte ; je connais certains pays et entre autres une belle contrée située sur les rives du Saint-Laurent, où l'on pourrait peut-être formuler avec plus de retenue les mêmes vœux. Nous terminons, par un extrait découpé, dans un roman feuilleton, en cours de publication :

« Raoul, étroitement chargé de chaînes et plongé dans le cachot où avant lui le capitaine avait si longtemps gémi, resta huit jours sans manger et se vit réduit à dévorer sa colère et sa honte. » Demandons que ce passage monumental soit inscrit sur des tables d'airain pour dilater la rate des générations futures, et souscrivons d'avance à tout projet ayant pour but de

transmettre l'auteur à nos petits-neveux, soit sous forme de morue, soit flottant dans un gigantesque bocal d'esprit-de-vin.

Lettre particulière pour le « *National*¹ »

M. le Rédacteur,

Je vois que vous publiez depuis plusieurs semaines une chronique hebdomadaire, mais il me semble que tout journal, pour être complet, doit avoir aussi chaque semaine une lettre particulière. « *On nous écrit d'ici, on nous écrit de là* », sont des formules banales ; le lecteur n'y fait guère attention ; mais quand il voit « Lettre particulière », oh ! diable, il ouvre l'œil et se dit : « Voyons un peu, qu'est-ce qu'il peut donc y avoir de si intéressant dans cette lettre pour qu'elle revête un qualificatif aussi arrêté, aussi péremptoire », et il lit de confiance, décidé presque de ne pas être trompé dans son attente.

Je profite de cette disposition et vous envoie ma « Première aux Canadiens », concurrentement avec votre chroniqueur dont je complète la besogne. S'il se trouve un troisième personnage qui s'avise de vous apporter lui aussi sa contribution, veuillez l'élaguer, mon cher rédacteur ; assurément il sera de trop, et la concurrence, dépassant ses limites, deviendrait désastreuse. Sans plus tarder je débute.

Nous ne concevons pas, nous habitants de l'Amérique, quel étrange et merveilleux pays nous habitons. Sans doute, la chute du Niagara, la vallée du Yosemite, les arbres géants de la Californie sont assez connus, mais pas à un égal degré la caverne prodigieuse du Mammoth, dans l'État de Kentucky, qui a trois lieues de longueur et quarante lieues de parcours dans deux cent vingt-trois couloirs, des salles si vastes et si élevées que l'obscurité des parois et des voûtes n'est que faiblement dispersée par l'éclat des flambeaux, et sous ses dômes, des lacs buvant ou versant l'eau d'autres lacs par des rivières tordues dans de ténébreux corridors. Ajoutez que cette caverne est traversée par un fleuve, un véritable fleuve, un fleuve des enfers grecs. Des animaux étranges, un poisson aveugle, des lézards

1. *Le National*, 22 juin 1877, p. 2.

et des grillons hideux, des rats gigantesques, et sans doute bien d'autres bêtes horribles auxquelles aucune mythologie n'oserait donner de noms, vivent dans les flots sombres et sur les rives que le Styx abandonne dans son recul de l'été. Ces rives, il les noie quand les grandes pluies arrivent en cascades par leurs mystérieux chemins et remplissent le fleuve jusqu'à la clef de ses voûtes. On ne sait où courent ces flots sinistres entrevus à la torche dans les mille grottes de la caverne ; beaucoup se laissent glisser jusqu'à la mer sur les côtes de la Floride, de la Georgie et de la Caroline, où elles arrivent avec une telle masse et une telle force qu'elles soulèvent l'eau salée et viennent jaillir à la surface de l'océan.

Nous ne connaissons pas non plus assez bien les merveilles de l'Arizona, territoire semé d'antiquités qui remontent à des époques indéterminables et qui attestent une civilisation indienne fort avancée. Nous ne connaissons pas encore, comme il mérite de l'être, le Colorado, non pas parce qu'il a donné le jour au *potato bug*, le *doryphora*, vulgairement appelé par les journalistes, qui veulent se rendre populaires, la *mouche* à patates ; non pas encore pour ses mines étonnantes qui menacent de détrôner celles du Nevada et de la Californie, mais pour l'intérêt historique qu'il offre à ceux qui veulent chercher l'histoire de l'homme dans les temps antérieurs à ceux dont parlent les livres. Depuis plusieurs années, les explorations géographiques et scientifiques ont fait de remarquables progrès dans les différents territoires des États-Unis. Les plus curieuses de ces explorations sont celles qui viennent d'avoir lieu dans la vallée de l'Animas, située dans la partie sud-ouest du Colorado. On y a trouvé des ruines de maisons, de fermes, de fortifications, des poteries, des dessins, des esquisses, et sur les murs des caractères qui paraissent être de l'écriture. Tout ce qu'on sait de l'âge auquel appartiennent ces ruines, c'est qu'elles remontent à plus de quatre à cinq cents ans, parce qu'elles présentent un caractère tout différent de ce qui s'est fait en Amérique depuis la découverte de Christophe Colomb. Elles sont nombreuses ; les plus belles et les mieux conservées sont celles qui ont été construites en pierres. La vallée d'Animas a été, dans un temps, presque entièrement couverte d'édifices, dont deux de dimensions considérables, et les autres de proportions très variées. Les deux plus grands de ces édifices mesurent environ trois cents pieds de large sur six mille pieds de

long. Les matériaux consistent en petits blocs de grès reliés par un mortier d'argile. Les murs ont quatre pieds d'épaisseur et sont à quatre étages, et beaucoup de chambres intérieures sont restées entières ; les portes et les poutres sont en bois de cèdre ; quelques-uns des murs à l'intérieur sont peints ou blanchis à la chaux, d'autres sont couverts d'ornements, de dessins et de caractères qui ressemblent à une écriture ; ces dessins représentent des animaux, des insectes ; et, chose remarquable, c'est que presque toutes ces maisons du Colorado préhistorique sont situées à des hauteurs presque inaccessibles, sans doute pour être à l'abri des invasions et des ennemis de toute nature. On y a découvert aussi des documents écrits, dont les caractères peuvent être alphabétiques ou hiéroglyphiques, très nettement gravés, et qui ne sont pas sans ressemblance avec le sanscrit, vieille langue de l'Inde ; mais malheureusement, on n'est pas encore parvenu à les déchiffrer.

Comme on le voit, l'histoire complète de l'Amérique est encore à faire, et on ne la fera bien que lorsque les antiquaires l'auront explorée dans tous les sens, en auront déblayé les ruines et déchiffré les monuments.

Passons aux choses modernes.

Je trouve que notre presse a un défaut ; elle ne s'occupe pas assez de ce qui se passe et se fait sur notre continent. Nous avons l'air d'être des exilés sur l'antique sol des Hurons et des Abénaquis, et sans cesse nos regards sont tournés vers les mères patries ; sans doute nous agissons ainsi par un sentiment tout à fait naturel ; mais cet intérêt devrait être moins exclusif. À part les articles de polémique dans lesquels les rédacteurs se disent les choses les plus aimables au monde, on voit bien rarement figurer, dans nos feuilles publiques, des articles spéciaux sur les questions et les choses qui nous intéressent immédiatement. Je sais bien qu'il y a grande lacune d'écrivains, que la carrière des lettres n'est pas encore ouverte et qu'il est bien difficile de faire des études suivies et patientes, dans un pays où ces études ne portent pas en elles leur récompense, mais il me semble qu'on pourrait bien ne pas les écarter entièrement et qu'un journal qui offrirait, une fois ou deux par semaine, des articles de fond, solidement faits, sur des sujets étrangers à la polémique habituelle, remplirait une lacune déplorable. Dieu me garde de faire retomber la faute sur nos rédacteurs ;

ils ont trop à faire, et les journaux français de la province n'ont pas assez de moyens pécuniaires pour subventionner régulièrement une rédaction spéciale comme cela se fait en Europe et aux États-Unis ; néanmoins, il y a quelque chose à tenter dans ce sens, j'en ai l'intime conviction, et une fois le public formé à cette innovation pleine d'avantages pour lui, je crois qu'il ne tarderait pas à l'apprécier et à en rémunérer convenablement les initiateurs. Essayons, et si nous en sommes pour nos frais, eh bien ! nous enverrons le lecteur canadien à tous les diables, manière connue des plaideurs qui ont perdu leurs procès.

Malheureusement, ce qui gâte tout chez nous, c'est l'esprit de parti, l'esprit de parti quand même, qui persiste en l'absence des principes fondamentaux, dont le caractère divergent entraîne les hommes, soit dans un sens, soit dans un autre. En Europe, la lutte subsiste encore, plus acharnée que jamais, même entre l'ancien régime qui se tord dans une agonie formidable, et l'idée moderne qui avance comme un flot lentement, mais irrésistiblement grossi. La question politique est loin d'être résolue encore, et la question sociale y est à peine ébauchée ; il est donc tout naturel que les hommes s'y divisent en partis de tous les degrés et de toutes les nuances, suivant les tendances de leur esprit et leurs aspirations. Aux États-Unis, il y a eu, jusqu'à l'avènement de Hayes, des questions politiques d'une gravité telle qu'elles ont mis en péril l'existence même de la république ; il y a encore la question internationale, les relations de l'Union Américaine avec les États étrangers, dans lesquelles il y a souvent matière à des différences d'opinion radicales ; il y a enfin la question économique qui joue, à l'heure qu'il est, le rôle prépondérant, et la question difficile entre toutes, qui se rattache à cette dernière et qui n'est encore qu'à l'étude, je veux dire la question sociale.

Mais nous, nous n'avons rien de tout cela ; c'est à peine si nous pouvons effleurer la question économique ; notre condition de dépendance empêche qu'il y ait au Canada des questions fondamentales en jeu, parce que nous ne pouvons rien résoudre par nous-mêmes, et par conséquent les conclusions se trouvent faussées, quand nous voulons conclure, et la lutte est absolument stérile. Nous ne pouvons débattre les questions, qui nous intéressent le plus, qu'à un point de vue purement idéal, et comme un exercice intellectuel ; mais c'est pour nous surtout que cet exercice est nécessaire pour nous arracher à

l'esprit de parti, à cet esprit déplorable, inutile, infructueux, qui, comme les Harpies de la fable, ne dévore que ceux qu'il atteint, mais souille tout ce qu'il touche ; fléau de notre pays, plaie que nous alimentons sans cesse et qui est la ruine des plus belles comme des plus saines intelligences.

Cherchons à réagir contre ce mal endémique ; montrons à la jeunesse qu'elle a un champ devant elle, en dehors des luttes stériles et souvent indignes où va s'abîmer le journalisme canadien ; montrons-lui des questions à étudier pour l'avenir, et dont la solution dépendra probablement d'elle lorsqu'aura cessé notre état de dépendance ; faisons-lui voir, au point de vue de ce qu'on peut appeler les *forerunners*, ce que sera notre pays avant la fin de ce siècle ; montrons-lui ses destinées dans l'étude des questions du jour et de celles qui percent à l'horizon, et nous aurons fait plus par quelques bons articles de ce genre, que par trois volumes de chicanes sur les contrats du gouvernement ou sur les divagations de la *Minerve*.

Lettre particulière pour le « National¹ »

Nous n'avons pas l'air de nous occuper beaucoup d'une question qui, cependant, est, pour tout le Dominion, la plus importante du jour, je veux parler de la question des pêcheries qu'une commission anglo-américano-canadienne s'occupe de régler actuellement, et, espérons-le, définitivement, à Halifax. Et les États-Unis, et le Canada confédéré ont un intérêt égal à ce que cette difficulté, qui dure depuis plus de cent ans, soit enfin résolue. Voici quelle est en quelques mots la position réciproque des deux pays.

D'après le traité de Washington, conclu en 1871, les pêcheurs américains ont le droit de prendre le poisson dans les eaux canadiennes, de le préparer et de le saler sur nos côtes, libres de tout droit, pour le terme de dix années, et les pêcheurs canadiens jouissent du même privilège sur les côtes des États-Unis, au nord du 39^e degré de latitude. Mais comme ces deux

1. *Le National*, 14 juillet 1877, p. 2.

avantages ne se balancent pas, que celui accordé par le Canada aux États-Unis dépasse de beaucoup en valeur celui que les États-Unis accordent au Canada, il a été décidé qu'une commission représentant les deux pays intéressés et présidée par un arbitre européen, déterminerait la somme que les États-Unis devront payer au Dominion à titre de compensation.

Le Dominion réclame de deux à trois millions de dollars, en se basant sur des faits et des témoignages irrécusables, entre autres sur le rapide développement des pêcheries, attesté par le rendement de 1876, lequel a dépassé de \$661,917 celui de l'année précédente ; en outre sur l'immense différence qui existe entre l'exportation de poisson que nous faisons aux États-Unis, et l'importation que nous faisons du leur, la première se chiffant par \$1,475,330, et la seconde par \$692,895 seulement pour la même année 1876.

Pendant que le Dominion réclame de deux à trois millions d'indemnité, le gouvernement américain ne semble pas disposé à donner plus de cinq cent mille dollars, et ses organes nous posent les problèmes suivants : 1^o Quels avantages les pêcheurs américains ont-ils sur les pêcheurs anglais en ayant le droit de pêcher dans les eaux canadiennes, et de préparer leur poisson sur les rivages et dans les ports du Dominion ? 2^o Résulte-t-il pour les Canadiens un préjudice de ce qu'ils accordent ce droit aux pêcheurs américains ? 3^o L'accès libre aux marchés des États-Unis pour la vente du poisson en toute saison de l'année, est-il un avantage pour les pêcheurs du Dominion ?

Une chose incontestable, c'est que, depuis le traité de Washington, les pêcheurs canadiens n'ont pas cessé de prospérer ; la concurrence avec les pêcheurs des pays voisins leur a réussi ; dans tous les cas, ils n'ont rien perdu ; mais, d'autre part, qu'est-ce que les Américains ont gagné ? Toute la question est là, et il faut reconnaître qu'elle n'est pas trop facile à résoudre. Comment évaluer en effet en tenant compte du développement progressif des pêcheries, l'étendue du privilège que nous avons concédé aux Américains ? On ne peut établir qu'une moyenne extrêmement arbitraire à cet égard, et la différence entre ce que réclame une partie et ce que l'autre consent à payer ne peut manquer d'être considérable. C'est en présence de ce problème qui menace de faire traîner la contestation en longueur qu'un journal fort autorisé de New York, le *Journal of Commerce*,

propose la réciprocité commerciale comme un moyen de trancher immédiatement toutes les difficultés pendantes entre les deux pays :

« Si des hommes d'affaires, dit-il, dirigeaient le gouvernement de Washington, on pourrait éviter de payer une compensation au Dominion. Les Canadiens, depuis plusieurs années, ne demandent qu'à renoncer à leur réclamation en échange d'un traité de réciprocité, et un semblable traité nous est indispensable à nous-mêmes. On l'eût renouvelé en 1874, n'eussent été l'ignorance et l'indifférence des politiciens qui ne connaissaient rien de la question et ne se donnaient pas la peine de l'étudier. Il n'est pas encore trop tard cependant pour la reprendre ; la commission finira probablement ses travaux de bonne heure cet été, et le montant accordé au Canada sera peut-être plus grand qu'on ne s'y attendait d'abord. Quoi qu'il en soit, le Dominion sera prêt, nous n'en doutons pas, à y voir le prix d'un nouveau traité, et si le secrétaire d'État Evarts voulait entreprendre la négociation dès maintenant, il pourrait avoir un projet de traité tout préparé pour la session extraordinaire du Congrès qui aura lieu en octobre. Quand le Sénat sera parvenu à comprendre que la somme due au Canada nous serait remise à la ratification d'un nouveau traité, peut-être cette assemblée trouvera-t-elle la chose digne de considération..... »

À cela un grand journal de Chicago répond : « Nous n'avons pas d'objection à un traité de réciprocité, *pourvu que ce traité fût limité au Dominion seulement* ; mais, avec une ligne de côtés de près de quatre cents lieues, un semblable traité équivaldrait à jeter nos ports tout grands ouverts au commerce entier de la Grande-Bretagne. Lorsqu'on voit jusqu'en Chine des produits de fabrique anglaise portant des marques de commerce américaines, combien ne serait-il pas plus aisé pour la même catégorie d'articles de s'introduire sur le marché américain avec une marque de fabrique canadienne ? Rien ne presse donc pour conclure un nouveau traité et il vaut mieux attendre la marche des événements.... »

Nous avons là la clef de l'objection peut-être la plus formidable que les Américains feraient à un nouveau traité de réciprocité commerciale, la crainte de voir une énorme quantité de produits anglais envahir les États-Unis en passant par le Canada. C'est ici qu'on voit bien qu'un *Zollverein* ou Union

Douanière, joint à l'adoption du tarif américain contre tous les autres pays, y compris l'Angleterre elle-même, résoudrait immédiatement cette difficulté ; mais comment proposer ce moyen dans notre état de dépendance coloniale ? Il n'y faut même pas songer. Si c'était là encore la seule épreuve à laquelle nous soumet la condition absolument anormale, absolument absurde de dépendance coloniale, malgré la situation géographique et lorsque tous nos intérêts s'y opposent !... Mais ce n'est ni le lieu ni l'heure de discuter une semblable question, d'autant plus qu'elle ne tardera pas peut-être à se présenter avec toute la force de l'évidence, et alors tout le monde sera d'accord.

On n'a pas entendu parler depuis assez longtemps du chemin de fer *Northern Pacific* qu'une puissante compagnie américaine avait entrepris de construire depuis le Minnesota jusqu'au Pacifique, il y a déjà plusieurs années. Interrompue pendant longtemps, cette œuvre gigantesque a été reprise, et 585 milles de chemin, entièrement livrés au public, ont donné un profit net de \$300,000 l'année dernière ; les établissements se fondent rapidement tout le long de la ligne, et l'on calcule qu'elle sera complétée aussitôt que Boston pourra envoyer ses chemins de fer la rejoindre à travers le tunnel Hoosac dont le percement sera achevé avant la fin de la présente décade. Il ne serait pas mauvais de savoir si, en présence de cette ligne parallèle à celle que le Canada projette d'étendre aussi lui du lac Supérieur à la Colombie Anglaise, nous voudrions essayer encore de la concurrencer.

Si l'on veut se faire une idée des conséquences épouvantables qu'a amenées le prolongement de la crise commerciale en Amérique, qu'on ouvre les yeux sur les chiffres suivants. Le nombre total des pauvres qui ont eu recours à l'assistance publique, en 1876, dans l'État de New York, s'est élevé à 374,124, et la somme consacrée à les secourir a dépassé deux millions. Un vingtième de la population de tout l'État se compose de pauvres dénués de tout, et un vingt-cinquième des taxes municipales se dépense à leur venir en aide sous toutes les formes. Cela est simplement effrayant et l'on ne voit pas ce que le paupérisme des grandes villes américaines aura désormais à envier à celui des grandes cités d'Europe. Il va se dresser aux États-Unis, avant longtemps, un problème redoutable pour les économistes et les hommes d'État, et ils auront besoin de toute leur sagesse pour empêcher des révolutions sociales.

Maintenant que l'Angleterre fait mine d'entrer sérieusement en lice pour protéger ses intérêts asiatiques, demandons-nous quelle est la puissance maritime réelle de cette nation qui prétend tenir le sceptre des mers. Dans l'immense océan Pacifique, où les Russes, les Américains et les Chinois eux-mêmes ont développé leurs forces navales, la Grande-Bretagne est laissée absolument sans défense, faute de bases d'approvisionnements et de ravitaillements, de points de repère où elle puisse concentrer ses vaisseaux, et de ports où elle les répare et les mette à l'abri. Elle ne pourrait pas défendre un instant la Colombie Anglaise contre une légère escadre des États-Unis qui ont, eux, un poste militaire à San Juan, en face de l'île de Vancouver, un autre à Port Townsend, 40 milles plus haut, un autre à Puget Sound, et un autre enfin à la rivière Columbia, dont l'embouchure est gardée par de nombreuses fortifications. Depuis l'île de Vancouver jusqu'au cap Horn, c'est-à-dire sur toute la côte ouest du double continent américain, l'Angleterre a un certain nombre de vaisseaux disséminés, très utiles en temps de paix, mais sans aucun pouvoir de ralliement, sans base d'opérations, sans moyens de se porter secours, de se réparer ou de s'approvisionner. De nos jours, c'est le charbon qui est l'élément essentiel des flottes : eh bien ! si la Grande-Bretagne entrait demain dans une guerre maritime, elle se trouverait, sur les rivages innombrables que baigne le Pacifique, sans un seul dépôt de charbon, et ses communications avec les autres mers seraient en grand danger d'être coupées, outre que l'action de ses flottes serait paralysée immédiatement par la nécessité de protéger ses bases d'opération.

Sans doute, l'Angleterre est mieux protégée dans l'Atlantique, dans la Méditerranée et l'océan Indien ; mais il ne faut pas perdre de vue que les conditions de la guerre maritime moderne sont bien changées, que la lutte ne se fait plus sur les hautes mers, mais guère que sur les côtes, dans l'attaque et la défense des ports, et que les vaisseaux cuirassés, d'un faible tirant d'eau, ont une utilité et une efficacité plus grandes que les énormes vaisseaux, véritables forteresses maritimes que l'Angleterre fait construire depuis un certain nombre d'années. Des hommes compétents prétendent que la superbe Albion ne pourrait pas défendre ses propres côtes contre une attaque combinée des flottes russe, allemande et française.

Le dernier mot n'est pas dit encore.

Lettre particulière¹

(Pour le *National*)

Ah ! qu'il est bon d'être Juif ! Voilà une exclamation peut-être un peu inattendue ; aussi, je ne demande qu'à m'expliquer.

Nous vivons dans un temps où toutes les têtes semblent avoir été cultivées en serre chaude ; jamais on ne vit un pareil déploiement de passion religieuse fausse ni de fanatisme ambitieux ; tous les moyens servent à ceux qui exploitent l'ignorance, les préjugés ou les animosités des masses. Plus l'homme devient nerveux, grâce à l'alimentation moderne, plus on l'irrite à plaisir, plus on le tient dans une surexcitation funeste. À propos de religion, on se déchire avec une fureur apparente ; il n'y a en effet sorte de choses plus effroyables que celles que se disent entre eux ceux qui ne font qu'exploiter les convictions ou les croyances des autres. Voyez les provocations, les injures réciproques auxquelles a donné lieu la fête des orangistes du 12 juillet dernier, et ça n'est pas encore fini. À ce sujet, j'ouvre une petite parenthèse pour vous dire combien l'attitude du *National* a été remarquée et combien ont été appréciés ses sages conseils, pendant que la plupart des journaux faisaient feu et flammes, que les plus mauvaises passions étaient surexcitées, et que des hommes dangereux cherchaient à entraîner dans le conflit les Canadiens français qui ne sont rien moins que turbulents et fanatiques.

Eh bien ! pendant qu'on était encore pris aux cheveux, au plus chaud de la bataille de plumes, une autre fête religieuse avait lieu, fête tranquille, modeste, et qui passerait inaperçue si les journaux n'étaient pas sans cesse en quête de faits divers. C'est la fête des Juifs, qui avait lieu jeudi dernier, pour commémorer la destruction du temple de Jérusalem. Il est vrai que cette fête n'a pas une physionomie bien terrible ; sous un rapport elle est tout à fait à l'inverse des fêtes chrétiennes ; ainsi les Juifs, les vrais, les traditionnels, — car, hélas ! tout se modifie et dégénère petit à petit dans ce monde — s'abstiennent de boire

1. *Le National*, 25 juillet 1877, p. 2.

et de manger pendant vingt-quatre heures pour mieux célébrer cet anniversaire mémorable. Ils ne font pas de procession et ne paraissent pas désirer d'en faire ; mais ils lisent l'histoire juive dans les synagogues et récitent les lamentations de Jérémie.

Voilà à quoi se réduit cette fête dont aucun journal ne parle à l'avance, et qui est à peine signalée comme un fait des plus ordinaires. Eh bien ! je trouve qu'on est injuste à l'égard des Juifs, et qu'ils méritent bien pour le moins qu'on parle d'eux une fois par année. Cela se présente d'autant mieux qu'ils ont fait pas mal de bruit à New York dernièrement. Vous vous rappelez que le juge Hilton a voulu les bannir du grand hôtel de Saratoga, sous prétexte qu'ils devenaient envahisseurs, et que là où un Juif arrivait, il était toujours suivi d'une légion de ses coreligionnaires qui prenaient toutes les places. Il y eut à ce sujet, une véritable croisade entreprise contre les Israélites, et rien n'était plus comique, en vérité, que de voir, dans le pays même de la tolérance, ce que certains journaux débitaient de choses désagréables et provocantes à l'adresse de ce pauvre petit peuple qui s'arrange comme il peut dans le monde pour ne pas être trop dispersé.

À lire ces journaux, on se serait cru transporté au siècle dernier, alors que les Juifs ne pouvaient même pas se faire naturaliser en Angleterre, après y avoir vécu trois ans, où à l'année 1826, alors qu'il ne pouvait pas y avoir plus de douze courtiers juifs dans la ville de Londres, et que chacun d'eux était obligé de payer mille livres sterling au maire pour exercer sa profession ; on se reporte au temps où les Juifs ne pouvaient posséder foncièrement, ni exercer au barreau, ni remplir aucune fonction municipale, comme cela était encore la loi en 1845, ni être député au parlement, privilège qu'ils n'ont obtenu qu'en 1858. C'est étrange et tout à fait inexplicable, si vous voulez : mais c'est comme cela. Il est vrai que les quelques journaux qui ont débité contre les Juifs toutes sortes d'inepties, ne le faisaient pas par fanatisme, mais ils ont été aussi loin par parti pris, parce qu'ils avaient cru devoir embrasser la cause du juge Hilton.

Les Israélites sont au nombre d'environ 75,000 dans la ville de New York et ils y représentent la plus grande partie du capital de banque et de commerce. Quelques-uns d'entre eux,

extrêmement riches, habitent la cinquième avenue, où ils sont en relations très intimes avec de puissantes familles chrétiennes ; mais ceux-là sont ce qu'on appelle des Juifs hétérodoxes, attendu que les vrais Juifs, ceux de l'ancienne façon, refusent d'avoir tout commerce social avec les gentils ; ils vivent entre eux et ont leurs cercles particuliers ; il n'y a donc que les Juifs *progressistes* ou modernes, qui fréquentent la société fashionable chrétienne de New York. Ce sont eux qui ont fait profondément modifier la forme du culte dans le temple Emmanuel où ils suivent en majorité l'office religieux ; il y a même beaucoup de Juifs américains qui ne vont pas du tout à la synagogue ; et ceux-là, on les rencontre fréquemment dans les salons fashionables ; ils ne sont juifs que de nom ou même encore moins ; c'est déjà beaucoup, mais ce n'est pas assez ; espérons que le temps viendra où les Juifs seront tout à fait gentils.

Après la reine d'Angleterre, les princes, ducs, marquis et comtes qui ont bourré le général Grant de rosbeef et de pudding, voilà que les *interviewers* l'assiègent à leur tour. Une grande partie de la politique moderne se fait par les *interviewers*, cela est connu ; aussi on ne s'arrête pas toujours à ce qu'ils disent pour se former une opinion, pas plus qu'on ne se base sur des protestations ministérielles pour juger des intentions réelles d'un cabinet monarchique ; mais il arrive quelquefois à un reporter d'obtenir l'opinion exacte et sincère d'un homme d'État, surtout lorsqu'il s'agit de choses jugées ou qui ne sont plus matières à conflits entre deux puissances. C'est la bonne chance que vient d'avoir un reporter du *Times* qui interrogeait le général Grant sur la distribution faite aux réclamants américains des quinze millions que l'Angleterre a été condamnée de payer aux États-Unis pour les déprédations de l'Alabama. On sait qu'il est resté une somme assez ronde en caisse, et que les Américains n'ont pas présenté de réclamations se montant au chiffre de quinze millions de dollars, de sorte qu'on accuse les États-Unis d'avoir fait une spéculation ! C'est là-dessus que le général s'explique.

« En premier lieu, dit-il, le Congrès pensait que la somme accordée ne suffirait pas à satisfaire les demandes les plus pressantes d'indemnité, celles qui n'avaient pas été couvertes par les assurances ou toute autre garantie. C'est pourquoi le Congrès dit aux compagnies d'assurance : Vous ne pouvez avoir une partie de cette somme, parce que vous vous êtes déjà rem-

boursées au moyen des fortes primes que vous établissiez durant la guerre – et aux personnes dont les propriétés avaient été détruites par l'*Alabama* ou autres croisières, mais qui avaient reçu le montant de leurs assurances : Vous n'en aurez pas davantage, parce que vous avez été payées. De cette façon bon nombre de réclamations ont été écartées. Mais les taux d'assurance étaient si élevés à cette époque que presque personne n'assurait sa propriété pour toute sa valeur ni pour rien qui en approchât ; c'est cette dernière catégorie de réclamants qui a droit à une indemnité, et quand on leur aura fait pleinement justice, il ne restera pas gros des quinze millions. Le Congrès, au commencement, a limité les réclamations à un petit nombre, et voilà ce qui explique le surplus resté en caisse. D'ailleurs, il faut bien remarquer que la somme de quinze millions a été donnée pour préjudice porté aux États-Unis, dans leur commerce général, et non à des particuliers, et personne ne saurait mettre en doute que ce préjudice ne représente une somme plus grande que celle accordée par le tribunal de Genève. Ça n'est pas une tâche facile que de distribuer ce montant entre tous ceux qui y ont droit ; mais ce qui est incontestable, c'est que nous avons éprouvé des dommages que ne peut compenser une pareille somme ; comment nous la partagerons entre les réclamants est une autre question. Vous pouvez être certains que le Congrès fera ce qui est juste à cet égard dès sa prochaine session. »

Telles sont les paroles qu'a répondues le général Grant à son *interviewer*, et je les ai trouvées si importantes, elles expliquent si bien une situation équivoque, dont les États-Unis portent le fardeau, que j'ai cru devoir les traduire pour le bénéfice de vos lecteurs.

Maintenant, passons dans une autre partie du monde, en Afrique par exemple, oui, en plein au milieu des nègres, ça nous rafraîchira.

L'Afrique ! voilà un continent qu'on ne connaissait pas avant les explorations de Bartle Frere, de Livingstone et de Stanley. Je veux parler de l'Afrique centrale, pays qui jouit du plus délicieux climat qu'on puisse rêver et qui est peuplé presque autant que la Chine. C'est le pays des grands lacs et des terres fertiles par excellence, et, comme pour former les reins de ce continent, il s'y étend un immense plateau dominé

par des montagnes de 18,000 pieds de hauteur d'où s'écoulent de puissants fleuves, et qui possède, à ses diverses hauteurs, comme le plateau mexicain, les variétés de climats les plus salubres.

Cette terre à laquelle la nature avait prodigué tant de bienfaits, est devenue, par le trafic des nègres, une terre de servitude, de misère et de désolation. C'est sur le riche plateau de l'Afrique centrale que la chasse à l'homme est le plus largement organisée. Quarante mille captifs par an y sont enlevés, sans compter ceux, en bien plus grand nombre, qui succombent dans les attaques des villages, dans les massacres et les incendies. Sir Bartle Frere a évalué la destruction de la vie humaine dans l'intérieur de l'Afrique, par suite de la traite, au minimum de 400,000 personnes par an.

Il est grand temps que l'Europe et l'Amérique se coalisent pour venir au secours de ces malheureuses populations et les arracher à la barbarie. Tel est le but de l'association internationale africaine, fondée par le roi des Belges, et dont l'objet est de commencer par établir des stations hospitalières et scientifiques dans l'Afrique équatoriale. Des comités nationaux, faisant partie de l'association, se sont formés dans tous les pays, celui de France a élu pour président M. de Lesseps, et en Allemagne, de même qu'en Angleterre, on a déjà recueilli des sommes considérables pour seconder l'entreprise.

Voilà une croisade pacifique qui va peut-être apporter au monde d'immenses richesses nouvelles, outre qu'elle affranchira des millions d'hommes.

IV

Journaux et revues dépouillés¹

<i>Canada-Revue</i>	décembre 1889-août 1894
<i>Canadian Illustrated News</i>	octobre 1869-décembre 1883
<i>Le Canard</i>	octobre 1877-septembre 1887
<i>Le Colonisateur canadien</i>	1885-1886 ; 1894-1898
<i>L'Éclaireur</i>	août 1877-mars 1880
<i>L'Enseignement primaire</i>	1881-1901
<i>L'Étendard national</i> (Worcester, Mass.)	juillet-septembre 1874
<i>Le Journal de l'Instruction publique</i>	janvier 1870-juin 1879
<i>Le Journal du dimanche</i>	décembre 1883-mars 1885
<i>La Justice</i>	janvier 1886-mars 1892
<i>La Minerve</i>	juin-décembre 1876 ; octobre 1882-juillet 1883
<i>Montreal Daily News</i>	septembre 1868-mars 1869 ; juin-décembre 1876
<i>Le Négociant canadien</i>	octobre 1871-octobre 1874
<i>La Nouvelle-France</i>	août 1881-juillet 1882
<i>Les Nouvelles</i>	juillet-septembre 1896
<i>Les Nouvelles soirées canadiennes</i>	1882-1887
<i>L'Opinion publique</i> (Worcester, Mass.)	24 octobre 1899

¹. Complément à la liste donnée dans *Chroniques I*, p. 627-628.

<i>Paris-Canada</i>	1884-juin 1888
<i>L'Univers</i>	1857-1862
<i>La Vérité</i>	janvier 1887-février 1893
<i>Le Vrai canard</i>	août 1879-novembre 1881
<i>La Revue des deux mondes</i>	janvier 1850-novembre 1872
<i>La Revue nationale</i>	1895-1896

Page laissée blanche

COMPLÉMENT BIBLIOGRAPHIQUE¹

A – ŒUVRES D'ARTHUR BUIES²

I Chroniques

- « Lettre de Québec. À MM. les Propriétaires du Journal "le Pays", Messieurs », *le Pays*, 16 octobre 1871, p. 2.
- « Lettre de Québec. Lundi soir, 6 novembre 1871 », *le Pays*, 8 novembre 1871, p. 2.
- « Desperanza », *le Bien public*, 9 juin 1874, p. 2 (repris dans *la Revue moderne*, vol. 7, n° 3, janvier 1926, p. 17).
- « Deux mille deux cents lieues en chemin de fer », *le National*, 22 juillet 1874, p. 2.
- « Deux mille deux cents lieues en chemin de fer », *l'Opinion publique*, 13 août 1874, p. 398-399 ; 17 septembre 1874, p. 458-460³.
- « Chronique pour le "National" », *le National*, 6 juillet 1877, p. 2.
- « Retour d'excursion », *la Minerve*, 11 octobre 1882, p. 2.
- « La vallée de l'Ottawa », *la Minerve*, 21 octobre 1882, p. 2 ; 27 octobre 1882, p. 2 ; 7 novembre 1882, p. 2.
- « La "Petite Nation" », *la Minerve*, 11 novembre 1882, p. 2.

1. Pour la bibliographie, voir *Chroniques I*, p. 629-653.

2. À la liste des périodiques fondés par Buies (voir *Chroniques I*, p. 639, n. 1), ajouter *la Nouvelle-France*, qu'il fonda avec Jacques Auger. Périodique bimensuel du 1^{er} mai au 1^{er} octobre 1881 ; mensuel de novembre 1881 à juillet 1882.

3. Le même texte paraît simultanément dans *l'Étendard national* de Worcester (Mass.), propriété de *l'Opinion publique*.

- « Histoire d'une grande chose », *la Minerve*, 8 juin 1883, p. 2 ; 11 juin 1883, p. 2 ; 13 juillet 1883, p. 2 ; 18 juillet 1883, p. 2 (repris dans *le Nord*, 19 juillet 1883, p. 1).
- « Chronique », *l'Électeur*, 14 janvier 1888, p. 1.
- « Chronique », *la Revue nationale*, janvier 1896, p. 23.
- « Anticosti », *le Soleil*, 23 septembre 1899, p. 1-2 (non signée).

IV Articles de journaux

- « M. le Rédacteur », *le Pays*, 21 octobre 1862, p. 2 ; 31 octobre 1862, p. 1.
- « Letter from the Editor of "la Lanterne" » (to the Editor of the Witness) », *The Daily Witness*, 29 octobre, 1868, p. 1.
- « Aux lecteurs du "National" », *le National*, 15 septembre 1873, p. 2.
- « Une ville nouvelle », *le Canadien*, 28 avril 1875, p. 2 (signé « A. B. », attribution incertaine).
- « *Histoire populaire du Canada. Série d'entretiens* », *l'Événement*, 19 juin 1875, p. 2.
- « Affirmez-vous », *le Vingt-quatre juin 1880*, p. 5 (numéro unique).
- « Promenades dans le Vieux Québec, I », *l'Électeur*, 7 avril 1890, p. 1 et 4 (extrait de *Récits de voyages*).
- « Saint-Jérôme. Une page consacrée à la mémoire du regretté curé Labelle », *l'Électeur*, 14 janvier 1891, p. 1 et 4.
- « Le Curé Labelle », *l'Électeur*, supplément, 18 avril 1891 (extrait d'*Au portique des Laurentides*, p. 3-4).
- « Québec en 1900 », *l'Électeur*, 10 juin 1893, p. 3 (extrait d'une conférence donnée à l'Académie de musique, le 29 mai 1893).
- « Thomas Chapais. *Discours et conférences* », *l'Événement*, 23 avril 1898, p. 5.
- « Études sur la colonisation et le mouvement de la population de la Province de Québec – Tendances, destinée et développement général de la population franco-canadienne », *le Soleil*, 30 septembre 1899, p. 3 ; 7 octobre 1899, p. 1.

V Articles de revues

- « La Nouvelle-France », *la Nouvelle-France*, 1^{er} mai 1881, p. 2-4 (numéro spécimen).
- « Simple lettre », *le Journal du dimanche*, 5 janvier 1884, p. 19-21.

- « Pour les désespérés », *le Journal du dimanche*, 1^{er} novembre 1884, p. 354-355 (repris du *National*, 23 décembre 1872, p. 2).
- « Hypothèse du cataclysme. Exposition de la théorie de ce cataclysme auquel remonterait l'existence de la rivière Saguenay », *le Coin du feu*, septembre 1896, p. 258-265 (extrait de *le Saguenay et le bassin du Lac-Saint-Jean*).
- « Le nord de la Province de Québec » (extrait de *l'Outaouais supérieur*), *l'Enseignement primaire*, vol. 18, n^o 7, décembre 1897, p. 142-143.
- « De l'étude de la géographie », *l'Enseignement primaire*, vol. 19, n^o 8, janvier 1898, p. 208-211.
- « M. Herbette et M. Buies », *l'Enseignement primaire*, vol. 19, n^o 8, janvier 1898, p. 386-387 ; repris dans *la Patrie*, 19 février 1898, p. 23.
- « Le rôle des Canadiens français en Amérique », *l'Enseignement primaire*, vol. 19, n^o 8, janvier 1898, p. 377-379.
- « Fin d'été », *le Monde illustré*, 9 février 1901, p. 662-663.

VI *Autres œuvres*

- « Adieux à 1872 », *le Canadien*, 3 janvier 1873, p. 1 (poème signé « A. B. », attribution incertaine).

VIII *Correspondance*

1. Archives de l'archevêché de Québec (31-17A), papiers privés du cardinal L.-N. Bégin, vol. 6 :
2 lettres au cardinal L.-N. Bégin, adressées, l'une de Montréal le 30 décembre 1882, l'autre de Québec le 14 février 1883.
2. Archives nationales du Québec à Rimouski, fonds Ulric J. Tessier (P1-2-7//19) :
1 lettre à Ulric J. Tessier, adressée d'Ottawa le 13 février 1879.
3. Archives du Séminaire de Québec. Université Laval (71/55/56) :
2 lettres à l'abbé Laflamme, adressées de Rimouski les 9 et 17 avril 1891.
4. Archives des jésuites – Saint-Jérôme (B-0-78-28, 21) : 1 lettre au père Désy, s.j., adressée de Sault-Montmorency, s. d. (ca 1880).
5. Fonds privé :
22 lettres à sa femme, 1 télégramme, 1 carte postale à sa femme ; 1 lettre de sa femme ; 1 lettre du cardinal Taschereau ; 1 brouillon de lettre au cardinal

- Taschereau ; 1 lettre du curé Labelle ; 1 lettre de Thomas Chapais.
6. Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Université d'Ottawa, fonds Léopold Lamontagne :
1 lettre de Buies à Mlle Francis Barnard, 26 juin 1882 ;
1 lettre de Léon Walway à Buies, sans date ; 1 lettre d'Antoine Labelle à Buies, 2 mai 1887 ; 1 lettre de Buies à "Mes jeunes amis" (P. Chalout, J. Gendron, C. Fraser Delage, L. Demers), 19 décembre 1889 ;
1 lettre de Louis Herbette à Buies, 29 janvier 1898 (publiée dans *le Soleil*, 19 février 1898, p. 1, et dans *l'Enseignement primaire*, vol. 19, n° 11, avril 1898, p. 386-387).
 7. *Le National*, 9 décembre 1873, p. 2 :
« Correspondeance / Québec, 5 décembre / Mon cher Rédacteur »
 8. *La Patrie*, 19 mai 1894, p. 6 :
« Lettre de M. Buies. Montréal, 3 mai 1894. À la compagnie de médecine *Anchor*, Québec » (lettre ouverte à caractère publicitaire pour la compagnie *Anchor Weakness Cure*).
 9. *La Patrie*, 15 avril 1889, p. 10 :
« Quels sont leurs auteurs favoris ? Une enquête littéraire » (lettre-réponse de Buies).
 10. *Le Soleil*, 30 janvier 1901, p. 1 :
« Une lettre d'Arthur Buies. Conseils aux écrivains canadiens » ; 1 lettre d'Hector Garneau à Ernest Pacaud, datée du 29 janvier 1901 ; 1 lettre d'Arthur Buies à Hector Garneau, datée du 7 octobre 1896.
 11. *Le Soleil*, 4 février 1901, p. 7 :
« M. Arthur Buies » (reprise d'un article de J.-A. Favreau contenant des extraits de lettres de Buies, paru dans *l'Opinion publique* de Worcester (Mass.) le 30 janvier 1901).

B – ÉTUDES SUR ARTHUR BUIES ET SUR SON ŒUVRE

III Parties de livres et thèses

- ANONYME, « Canadian Literature (in French) », *Encyclopedia Britannica*, vol. 4, 14^e édition, Londres, p. 718.
- BULLER, Herman, *Quebec in Revolt. The Guibord Affair*, Toronto, The Centennial Press, 1965, p. 147-161, 227-228, 231-235,

- 237-239 (roman sur l'affaire Guibord, dont Buies est un des protagonistes).
- DUSSAULT, Gabriel, *le Curé Labelle. Messianisme, utopie et colonisation au Québec, 1850-1900*, Montréal, Hurtubise HMH, 1983, p. 141-145.
- FELTEAU, Cyrille, *Histoire de la Presse*, t. I : *le Livre du peuple, 1884-1916*, Montréal, Éditions La Presse, 1983, p. 150, 177-178.
- GODIN, Pierre, *la Lutte pour l'information. Histoire de la presse écrite au Québec*, Montréal, Éditions du Jour, 1981, p. 20-25.
- HAMEL, Réginald, HARE, John et WYCZYNSKI, Paul, « Buies, Joseph Marie Arthur », dans *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1989, p. 222-224.
- LA GRAVE, Jean-Paul de, *Histoire de l'information au Québec*, Montréal, Éditions La Presse, 1980, p. 132-133.
- MAILHOT, Laurent, « Buies, Arthur », *l'Encyclopédie canadienne*, Montréal, Stanké, t. I, 1987, p. 273-274.
- PRINCE, Suzanne, « Alfred Garneau : édition critique de son œuvre poétique », thèse de doctorat, Université d'Ottawa, 1974, p. 202-203, 212-213.
- ROSSEL, Virgile, *Histoire de la littérature française hors de France*, Lausanne, Payot, 1895, p. 328-331.
- SIMARD, Sylvain, *Mythe et reflet de la France*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1987, p. 246-247, 251-252, 258-259.
- TARDIVEL, Jules-Paul, « Un article de M. Buies », *Mélanges*, Québec, Imprimerie de S. A. Demers, 1903, t. III, p. 313-315.
- TURGEON, Jean-Marie, *les Vendredis de l'oncle Gaspard*, Québec, [s. é.], 1944, p. 125-136.

IV Articles

- ANONYME, « Informations », *l'Événement*, 26 juillet 1870, p. 1 (participation de Buies à une assemblée, à Arthabaskaville, où il se prononce en faveur de l'indépendance).
- ANONYME, « Faits divers. Conférence publique », *l'Événement*, 26 avril 1871, p. 2 (on annonce la conférence de Buies : « Ce qui est et ce qu'il faut »).
- ANONYME, « M. Buies à Montréal », *l'Opinion publique*, 5 juin 1873, p. 273 (sur la conférence de Buies : « À propos de vous-mêmes »).
- ANONYME, « Un volume de *Chroniques* », *l'Événement*, 5 décembre 1873, p. 2 ; repris dans *le National*, 9 décembre 1873, p. 2.
- ANONYME, « Le départ de M. Buies », *le National*, 10 juin 1874, p. 2 (on annonce le départ de Buies pour San Francisco).

- ANONYME, « M. Buies », *l'Événement*, 17 juin 1874, p. 2.
- ANONYME, « À travers la ville », *le National*, 1^{er} juillet 1874, p. 3 (on apprend que Buies est arrivé malade à San Francisco).
- ANONYME, « Retour inespéré. Friandises littéraires », *le National*, 17 juillet 1874, p. 2 (on annonce le retour de Buies et la publication dans *le National* du récit de son voyage).
- ANONYME, « Avis aux touristes », *l'Événement*, 24 juillet 1875, p. 2 (on conseille aux touristes de se munir des *Chroniques de Buies*).
- ANONYME, « La conférence de M. Buies », *l'Événement*, 21 septembre 1875, p. 2 (conférence sur la presse canadienne).
- ANONYME, « Conférence de M. Buies », *l'Événement*, 20 janvier 1876, p. 2.
- ANONYME, « L'éducation au Canada », *The Daily Witness*, 20 juin 1876, p. 1.
- ANONYME, « Nouvelles soirées canadiennes », *l'Opinion publique*, 19 janvier 1882, p. 29 (on annonce la collaboration de Buies).
- ANONYME, « Le curé Labelle et le nouveau chemin de fer », *le Nord*, 23 mars 1882, p. 1 (extrait d'une conférence d'Arthur Buies).
- ANONYME, « Colonisation », *le Nord*, 26 juillet 1883, p. 2 (on annonce le départ de Buies pour l'Ouest canadien).
- ANONYME, « Buies et le Nord », *le Nord*, 13 septembre 1883, p. 2 (on annonce le retour de Buies du Nord-Ouest).
- ANONYME, « Causerie », *la Patrie*, 14 février 1884, p. 2 (en partie sur les prédictions de Buies dans ses chroniques).
- ANONYME, « À la Société géographique de Québec », *la Justice*, 22 janvier 1886, p. 2.
- ANONYME, « La conférence de M. Buies », *la Justice*, 1^{er} avril 1886, p. 2.
- ANONYME, « Conférence de M. Buies », *la Justice*, 26 avril 1887, p. 3.
- ANONYME, « Mariage », *la Justice*, 9 août 1887, p. 3.
- ANONYME, « Correspondance – M. le Rédacteur », *la Justice*, 27 janvier 1888, p. 4 (critique du style de Buies).
- ANONYME, « Un auteur canadien apprécié en France », *l'Électeur*, 6 décembre 1890, p. 4 (publication d'une lettre d'un écrivain français portant sur *l'Outaouais supérieur*).
- ANONYME, « Guerre aux hommes de lettres », *l'Électeur*, 14 juillet 1892, p. 1 (proteste contre le renvoi de Buies du ministère de la Colonisation).
- ANONYME, « Arthur Buies », *l'Avenir du Nord*, 31 janvier 1901, p. 1.

- ANONYME, « Pages canadiennes. Les dernières pensées de Buies », *l'Alliance nationale*, vol. 10, 1904, p. 67 (repris du *Soleil* (« Derniers écrits »), 2 février 1901, p. 8).
- ANONYME, « La Société historique », *le Soleil*, 26 mai 1924, p. 13 et 15.
- ANONYME, « Au Club Saint-Denis. Nos écrivains soldats. La causerie de M. Jean Chauvin », *le Devoir*, 19 décembre 1941, p. 2 (compte rendu d'une conférence ; en partie sur Buies).
- ANONYME, « Ceux qui firent notre pays. Arthur Buies (1840-1901) », *le Soleil*, 7 septembre 1944, p. 4.
- BEUGNOT, Bernard, « L'invention d'une tradition ou les dilemmes de l'édition critique », *Études françaises*, vol. 24, n° 2, 1988, p. 91-100.
- BRUNET, Michel, « Arthur Buies, homme de lettres », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 11, n° 2, septembre 1957, p. 293-295.
- C. D^r (Ernest Choquette), « À M. A. Buies », *la Patrie*, 24 novembre 1892, p. 1.
- C. D^r (Ernest Choquette), « Le grammairien Arthur Buies », *la Patrie*, 11 février 1893, p. 4.
- C. D^r (Ernest Choquette), « Buies-Roullaud et Cie », *la Patrie*, 4 mars 1893, p. 1 (réponse à l'article d'Henri Roullaud).
- DAGENAIS, Gérard, « Biographie. La vie aventureuse d'Arthur Buies par Raymond Douville », *la Patrie*, 16 juin 1933, p. 4.
- DIONNE, René, « Buies chez lui et aujourd'hui ou le Québec chez Buies », *Relations*, vol. 38, n° 443, décembre 1978, p. 344-346.
- DOUVILLE, Raymond, « La vie aventureuse d'Arthur Buies », *la Revue moderne*, vol. 13, n° 9, juillet 1932, p. 5-6.
- DUHAMEL, Roger, « *Le Ciel et l'enfer d'Arthur Buies*, M.-A. Gagnon », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 19, n° 1, juin 1965, p. 131-132.
- ÉTHIER-BLAIS, Jean, « *Le Ciel et l'enfer d'Arthur Buies* », *le Devoir*, 22 mai 1965, p. 13.
- ÉTHIER-BLAIS, Jean, « Ne restent que ces témoins irrécusables et lumineux », *le Devoir*, 21 mars 1987, p. D8.
- GARNEAU, Hector, « M. Arthur Buies. À propos d'un livre récent », *les Nouvelles*, 6 septembre 1896, p. 8.
- GIROUX, Raymond, « Buies, Arthur, *Chroniques I* », *Cap-aux-Diamants*, vol. 3, n° 2, été 1987, p. 62-63.
- GRANDBOIS, Alain, « Arthur Buies, un être carrément antipathique », *le Petit journal*, série « Prosateurs et poètes du Canada français », 18 août 1963, p. A-46.

- HARE, John, « Arthur Buies, *Chroniques I*, édition critique par Francis Parmentier », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, n° 14, automne 1987, p. 150-152.
- HAYNE, David M., « Nouvelles soirées canadiennes (1882-1888) », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, n° 6, été-automne 1983, p. 17-20.
- IMBERT, Patrick, « Voir "Rouge" sans en rougir et l'écrire », *Lettres québécoises*, n° 46, été 1987, p. 53, 55.
- JACQUES [pseudonyme], « Lettre familière du Bedeau de St. Pancrace à Arthur Buies », *le Courrier du Canada*, 14 août 1876, p. 2 ; 16 août 1876, p. 2.
- LAMONDE, Yvan, « Arthur Buies, un homme en transit », *le Devoir*, 18 mars 1987, p. D7.
- LUMEN (pseudonyme), « Réponse à Buies », *le Pays*, 1^{er} janvier 1869, p. 2.
- MAGNAN, C.-J., « Notre géographe national », *l'Enseignement primaire*, vol. 19, n° 11, avril 1898, p. 383-385.
- MAILHOT, Laurent, « Volkswagen Blues, de Jacques Poulin, et autres « histoires américaines » du Québec », *Œuvres et critiques*, vol. 14, n° 1989, p. 19-28 (sur le voyage en Californie : p. 20).
- MARTEL, Réginald, « Ah ! si Arthur Buies revenait... », *la Presse*, 10 janvier 1983, p. E-3.
- MASSICOTTE, E.-Z., « Acte de naissance de Arthur Buies », *Bulletin des recherches historiques*, vol. 37, n° 6, juin 1931, p. 331.
- PARMENTIER, Francis, « Arthur Buies et la critique littéraire », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, n° 14, été-automne 1987, p. 29-35.
- ROULLAUD, Henri, « Ars longa, vita brevis », *la Patrie*, 25 février 1893, p. 4 (l'auteur prend la défense de Buies contre les attaques du D^r C. à propos de fautes de grammaire).
- SAN-RENATO (pseudonyme), « M. Buies va périr, surgir, géologiste, etc... », *la Patrie*, 3 mai 1884, p. 2 (Buies pris à partie pour sa chronique du 23 avril sur la langue).
- SIMARD, Sylvain, « L'essai québécois au XIX^e siècle », *Voix et images*, vol. 6, n° 2, hiver 1981, p. 261-268 (sur A. Buies : p. 264-265).
- TACHÉ, Louis-H., « Souvenirs de Québec », *Nouvelles Soirées canadiennes*, vol. 4, 1885, p. 9-14 (sur Buies : p. 11-12).
- TRÉPANIÉ, Pierre, « Buies, Arthur, *Chroniques* », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 40, n° 4, printemps 1987, p. 598-600.
- WEISS, Jonathan M., « Arthur Buies et les États-Unis au XIX^e siècle », *Quebec Studies*, vol. 5, 1987, p. 85-96.

XAVIER, « Petite chronique. Fréchette jugé par Buies », *la Minerve*, 12 avril 1884, p. 2.

C – AUTRES SOURCES DOCUMENTAIRES

ARMSTRONG, Robert, *Structure and Change. An Economic History of Quebec*, Toronto, Gage Publishing, 1984, 289 p.

AUDET, Louis-Philippe, *Histoire de l'enseignement au Québec*, t. II : 1840-1971, Montréal, Holt, Rinehard and Winston, 1971, xii, 496 p.

BEAULIEU, André et HAMELIN, Jean, *la Presse québécoise des origines à nos jours*, Québec, Presses de l'université Laval, t. II : 1860-1879, 1975, 350 p. ; t. III : 1880-1895, 1977, 421 p.

BÉLISLE, Louis-Alexandre, *Dictionnaire général de la langue française au Canada*, Québec, 1954.

BÉLISLE, Louis-Alexandre, *Références biographiques Canada-Québec*, t. I, Montréal, Éditions de la famille canadienne, 1978, 116 p.

BILODEAU, Rosario *et al.*, *Histoire des Canadas*, Montréal, Hurtubise HMH, 1975, 809 p.

BONVILLE, Jean de, *la Presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un média de masse*, Québec, Presses de l'université Laval, 1988, 416 p.

BRUNET, Michel, *Histoire du Canada par les textes (1855-1900)*, t. II, Montréal, Fides, 1963, 281 p.

CASGRAIN, Henri-Raymond, *Œuvres complètes*, t. I : *Légendes canadiennes et variétés*, Montréal, Beauchemin et Valois, 1884, 581 p.

CHARBONNEAU, Hubert, édit., *la Population du Québec : études rétrospectives*, Montréal, Boréal Express, 1973, 110 p.

CRÉMAZIE, Octave, *Œuvres* t. II : *Prose*, édition critique par Odette Condemine, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1976, 438 p.

CROFUTT, George A., *Great Trans-Continental Tourist's Guide [...]*, New York, G. A. Crofutt Publisher, 1871, vii, 208 p. Un exemplaire de cet ouvrage se trouve à la Bibliothèque du Congrès (Washington).

DIONNE, Narcisse-Eutrope, *le Parler populaire des Canadiens français* (reproduction de l'édition originale de 1909), Québec, Presses de l'université Laval, 1974, 671 p.

Encyclopédie du Canada, Montréal, Alain Stanké, 1987, 718 p.

FALARDEAU, Jean-Charles, *Étienne Parent, 1802-1874*, Montréal, Éditions La Presse, 1975, 340 p.

- GEWEHR, Wesley, M., édit., *American Civilization. A History of the United States*, New York, McGraw Hill, 1957, 568 p.
- HAMELIN, Jean, HUOT, John et HAMELIN, Marcel, *Aperçu de la politique canadienne au XIX^e siècle*, Québec, publié par la revue *Culture*, 1965, 154 p.
- HAMELIN, Marcel, *les Premières années du parlementarisme québécois (1867-1878)*, Québec, Presses de l'université Laval, 1974, xii, 386 p.
- LACHANCE, André, *Crimes et criminels en Nouvelle-France*, Montréal, Boréal Express, 1984, 187 p.
- LAJEUNESSE, Marcel, *les Sulpiciens et la vie culturelle à Montréal au XIX^e siècle*, Montréal, Fides, 1982, 278 p.
- LEGENDRE, Napoléon, *Échos de Québec*, vol. 2, Québec, Augustin Côté, 1877, 202 p.
- LE MOINE, James Macpherson, *l'Album du Touriste. Archéologie, histoire, littérature, sport*, Québec, Augustin Côté, 1872, 382 p.
- LE MOINE, James Macpherson, *Monographies et esquisses*, Québec, le Nouvelliste, 1885, 480 p.
- LE MOINE, Roger, *La Malbaie. Esquisse historique*, La Malbaie, Imprimerie de Charlevoix, 1972, 12 p.
- LE MOINE, Roger, *Un Québécois bien tranquille*, Québec, Éditions Laliberté, 1975, 187 p.
- LEVASSEUR, Roger, *De la sociabilité. Spécificité et mutations*, Montréal, Boréal, 1990, 348 p.
- LINDAU, Rodolphe, « Le chemin de fer du Pacifique. I. De San Francisco à New-York », *Revue des deux mondes*, vol. 84, 1^{er} novembre 1869, p. 5-37 ; « II. Le chemin de fer central », vol. 84, 1^{er} décembre 1869, p. 555-584 ; « III. Le chemin de fer de l'Union. Chicago et New-York », vol. 86, 1^{er} mars 1870, p. 117-146.
- LIZOTTE, Louis-Philippe, *la Vieille Rivière-du-Loup, ses vieilles gens, ses vieilles choses (1673-1916)*, Québec, Éditions Garneau, 1967, 171 p.
- MARTIN, Paul-Louis et al., *Rivière-du-Loup et son portage*, Québec, Beauchemin, 1977, 170 p.
- PARADIS, Alexandre, *Kamouraska (1674-1968)*, Québec, [les ateliers de l'Action catholique], 1948, xx, 395 p.
- QUINTAL, Claire et VACHON, André, *Situation de la recherche sur la franco-américanisme*, Québec, Centre de la Vie française en Amérique, 1980, 100 p.
- RÂMEAU DE SAINT-PÈRE, François-Edme, *la France aux colonies. Études sur le développement de la race française hors de*

- l'Europe. Les Français en Amérique. Acadiens et Canadiens*, Paris, A. Jouby, 1859, xxxix, 160, 355 p.
- ROY, Fernande, *Progrès, harmonie, liberté*, Montréal, Boréal, 1988, 301 p.
- RUMILLY, Robert, *Histoire de la Province de Québec*, t. I-XII, Montréal, Bernard Valiquette, 1940.
- SAVARY, Claude, *les Rapports culturels entre le Québec et les États-Unis*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1984, 345 p.
- VOISINE, Nive et HAMELIN, Jean, édit., *les Ultramontains canadiens-français*, Montréal, Boréal Express, 1985, 347 p.

Page laissée blanche

INDEX

(*Chroniques I et II*)

- Abeille canadienne (l')*, II : 301
ABÉNAQUIS, I : 204, 234 ; II : 440
ABERDEEN, I : 325
ABRAHAM, II : 144, 278, 410
ABYSSINIE, II : 432
ACADÉMIE DE MUSIQUE, I : 64
ACADÉMIE FRANÇAISE, I : 34 ; II : 120
ACADIEN, I : 198, 309, 316, 327, 343
ACHINTRE, Auguste, I : 106, 608
ACTON, I : 554
ADAM, I : 110, 208, 404 ; II : 97, 285
ADAMS, John, II : 240
AFGHANISTAN, I : 609
AFRIQUE, I : 142, 224, 517, 598 ; II : 21, 175, 421, 450, 451
AIGUILLON (rue d'), I : 65 ; II : 297
AIMÉE (troupe), II : 177
ALABAMA, I : 196, 197 ; II : 449, 450
Alabama (l'), I : 196, 197 ; II : 450
ALASKA, I : 466 ; II : 241, 243, 339
ALBANI (comte d'), I : 503
ALBANY, I : 223
ALBERT LE GRAND, I : 78
ALBION, I : 102 ; II : 328, 446
ALCALI PLAINS, II : 154
ALÈNE, II : 350
ALEXANDRE LE GRAND, I : 143
II : 287
ALEXANDRIE, I : 600 ; II : 329
ALFRED LE GRAND, I : 153, 508
ALGONQUIN, I : 234
Alhambra (l'), I : 544
ALLAN (compagnie), I : 245, 246, 424, 531, 608
ALLAN, sir Hugh, I : 222, 407, 517, 608 ; II : 8, 269
ALLEMAGNE, I : 163, 176, 199, 200, 399, 603, 604 ; II : 239, 349, 412, 451
ALLEMAND, I : 603 ; II : 118, 194, 195, 196, 207, 239, 349
ALPES (tunnel des), I : 571
ALPHONSE (Don), I : 612
ALSACE, I : 176, 199 ; II : 432
ALSACIEN, I : 148
Alta California (The), II : 149
AMÉDÉE (roi d'Espagne), I : 408, 409, 521
AMÉRICAIN, I : 91, 92, 99, 102, 105, 108, 122, 131, 133, 154, 174, 193, 197, 223, 274, 299, 435, 436, 455, 491, 499, 501, 502, 507, 519, 570, 572, 599, 602, 607, 613, 616 ; II : 72, 76, 94, 104, 111, 115, 120, 132, 143, 144, 218, 229, 231, 232, 237, 238, 241, 242, 244, 246-249, 254, 337, 340, 342, 349, 352, 370, 443, 444, 446
American Settler (The), I : 502
AMÉRINDIEN, II : 394
AMÉRIQUE, I : 93, 99, 159, 193, 219, 223, 265, 275, 338, 339, 467, 486, 502, 603, 617 ; II : 20, 57, 58, 75, 76, 82, 94, 108, 110, 111, 126, 143, 154, 182, 183, 218, 224, 227, 232, 236, 249, 252, 313, 325, 328, 337, 346, 383, 414, 433, 438, 439, 440, 445, 451

- AMÉRIQUE ANGLAISE, I : 313, 318, 324, 343, 408 ; II : 246, 346, 416
- AMÉRIQUE CENTRALE, I : 600
- AMÉRIQUE DU NORD, I : 8, 201 ; II : 229, 240, 243, 245, 253, 257, 414
- AMÉRIQUE DU SUD, II : 82
- ANCIENNE-LORETTE, I : 492
- ANGLAIS, I : 23, 37, 101, 102, 106, 107, 108, 154, 163, 189, 197, 214, 215, 216, 235, 236, 241, 266, 291, 540, 585, 599, 607, 613 ; II : 53, 54, 120, 327, 329, 343, 346, 382, 408, 431
- ANGLETERRE, I : 15, 52, 55, 80, 92, 93, 102, 148, 151, 154, 160, 169, 170, 172, 188, 189, 192, 196-199, 214, 215, 219, 226, 278, 284, 285, 292, 342, 453, 473, 480, 491, 492, 502, 503, 513, 530, 541, 548, 566, 580, 602, 609, 611, 613, 614, 616, 620 ; II : 21, 143, 145, 230, 232, 239, 245, 249, 256, 257, 260, 328, 329, 335, 337, 343, 346, 431, 432, 433, 445, 446, 448, 451
- ANGLO-SAXON, II : 51
- ANGOULÊME (duc d'), I : 214
- ANIMAS (vallée de l'), II : 439
- ANTIGONISH, I : 559
- ANTILLES, I : 144, 251, 305, 310, 319, 601 ; II : 347, 415
- APACHE, I : 464
- APOCALYPSE, I : 208, 282
- APOLLON, I : 600
- APPOMATTOX (Virginie), I : 197
- ARABE, I : 132
- ARABIE, I : 330
- ARAPAHOE, II : 134
- ARBUCIOS, I : 612
- ARC, Jeanne d', II : 337
- ARCH, Joseph, I : 188
- ARCHAMBAULT, Oscar, I : 13, 400
- ARCHIMÈDE, I : 224, 225
- ARDAGH, II : 322
- ARIZONA, II : 153, 241, 342, 439
- ARKANSAS, II : 109
- ARMSTRONG (capitaine), I : 317
- ARTÉMISE, I : 600
- ARTHABASKA, I : 539, 540
- ARTHABASKA (comté d'), I : 539
- ARTOIS (comte d'), voir CHARLES X
- ASIATIQUE, II : 150
- ASIE, I : 15, 91, 224, 609, 613 ; II : 161, 163, 175, 256, 257, 335, 340, 421, 432, 433
- ASSAMETQUAGHAN, I : 316
- ASSOMPTION (L'), II : 262
- ASSOMPTION (comté de L'), II : 269
- ATHÈNES, I : 609
- ATHÉNIEN, I : 268
- ATKINSON, Henry, II : 332
- ATLANTIQUE (océan), I : 73, 197, 304, 318, 579 ; II : 107, 153, 202, 229, 257, 402, 446
- Atuagagadlutit, (The)* I : 287
- AUBER, François, I : 118
- AUBERT DE GASPÉ, Philippe, I : 78, 139
- AUBIN (M.), I : 55
- AUDET, Louis-Philippe, II : 13
- AUGER, Jacques, I : 28 ; II : 13, 15, 308, 309
- AUGIAS, I : 438
- AUGSBOURG, I : 615
- AUGUSTE (empereur), I : 201 ; II : 282
- AUSTERLITZ, II : 207
- AUSTRALIE, I : 518 ; II : 57
- AUTRICHE, I : 226 ; II : 432
- AUVERGNE, I : 191
- AVENIR (l')*, I : 77, 82, 178, 269 ; II : 229
- AYLWIN, Thomas Cushing, I : 139
- AZTÈQUE, I : 518
- B**
- BABINET, Jacques, I : 573
- BABY, François, II : 384, 403
- BABYLONE, I : 177, 245, 600 ; II : 219, 338
- BACCHUS, II : 387
- BACHAND, Pierre, I : 354, 520
- BACON, Francis, II : 277, 422
- BAGDAD, I : 508
- BAGOT (comté de), I : 95, 543, 545, 553, 554

- BAIE D'HUDSON (compagnie), I : 452, 464, 465
 BAIE-SAINT-PAUL, I : 49, 123, 124, 252, 253, 258-262, 264, 436, 511, 581, 582, 583, 589 ; II : 371
 BAIE-VERTE (canal de), I : 571
 BAILLARGÉ, Charles, I : 494, 617, 618
 BAILLARGEON, M^{gr} Charles-François, I : 525
 BAIN (Ordre du), I : 79, 88, 89, 91, 212, 290, 524, 525, 619
 BALAGUER, I : 612
 BALTHAZAR, I : 208
 BALTIQUE, I : 226
 BANGOR, I : 495
 BANQUE NATIONALE, II : 357
 BARNUM, II : 176
 BARRAS (M.), I : 529
 BARTHE, Georges-Isidore, I : 532
 BARTLE-FRÈRE, Henry Edward, II : 450, 451
 BAS-CANADA, I : 56, 146, 187, 225, 233, 275, 278, 307, 452, 519, 537, 620
 BAS-DU-FLEUVE, I : 547 ; II : 355
 BAS-EMPIRE, II : 366
 BAS-SAGUENAY, I : 451
 BAS-SAINT-LAURENT, I : 8, 56, 62, 129, 299, 310, 434, 435, 437, 621 ; II : 358, 390, 391, 393, 397
 BASQUE, I : 153, 154
 BASSE-BRETAGNE, I : 125
 BATHURST, I : 317, 325, 326, 327, 330, 334, 335, 341, 342, 343
 BAVIÈRE, II : 432
 BEAUBIEN, Joseph-Octave, I : 493, 500, 525, 526, 534, 537, 558, 562, 563, 564
 BEAUCE (comté de), I : 86, 413, 526
 BEAUGRAND, Honoré, II : 36
 BEAUHARNOIS (comté de), I : 527, 541
 BEAUJEU, Liénart de, II : 12
 BEAULIEU, André, II : 14, 36
 BEAUPORT, I : 123, 145, 492, 580
 BEAUPORT (lac), I : 224
 BEAUPRÉ, V., I : 61
 BECWITH (M.), II : 109
 BÉDARD, Pierre, I : 289
 BEECHER, Henry Ward, I : 203, 205, 206
 BÉGIN (M.), I : 58
 BÉGIN (candidat), I : 493, 499, 526, 547
 BÉLANGER, Jules, I : 304, 316
 BÉLANGER, René, I : 153
 BELGE, I : 148 ; II : 451
 BELGIQUE, II : 431
 BÉLISLE, Louis-Alexandre, II : 74
 BELLEAU, Narcisse-Fortunat, I : 496 ; II : 332
 BELLECHASSE (comté de), I : 413, 414, 493, 511, 527, 542, 543, 546, 553, 556, 584
 BELLEROSE, Joseph, I : 290, 355, 360, 369
 BELLONE, I : 597
 BELMONT (cimetièrre), I : 65
 BELZÉBUTH, I : 146, 420 ; II : 319
 BÉNICHOU, Paul, II : 24
 BENOIST, Émile, II : 410
 BENTON, Thomas, II : 108
 BERBICE, I : 9, 52, 54 ; II : 81
 BERGERON, Lise, I : 47 ; II : 25
 BERGEVIN, Célestin, I : 527
 BERGEVIN (maison), I : 61
 BERLIN, I : 569 ; II : 349
 BERLINGUET (M.), I : 321-324
 BERLIOZ, Hector, II : 334
 BERNARD, Jean-Paul, I : 13, 21, 182, 188 ; II : 228
 BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Jacques-Henri, I : 20
 BERTHIER (en-bas), I : 537, 558, 562 ; II : 359
 BERTHIERVILLE, II : 262
 BERTIN, Louis-François, II : 334
 BERTRAND (M.), I : 321-325, 348
 BERTRAND, Camille, I : 356
 BERTRAND, Charles-Frédéric-Adolphe, I : 497
 BETSIAMIS, I : 444
Better terms, I : 175, 521, 620 ; II : 78
 BIBAUD (D^r), I : 56

- BIC, I : 585, 589 ; II : 397
Bien public (le), II : 81, 425
- BIENVENU, J.-N., I : 183 ; II : 59
- BIENVILLE, I : 499
- BIENVILLE, Jean-Baptiste Lemoine de, II : 12
- BIRMANIE, I : 244, 245
- BILODEAU, Rosario, II : 232
- BIRRELL, A. J., I : 473
- BISCAÏEN, I : 153
- BISCAYE, I : 191
- BISMARCK, Otto, I : 226, 603 ; II : 431
- BISSONNETTE, Villebon, I : 202, 228
- BITTER CREEK, II : 139
- BLACK HILLS, II : 341, 437
- BLACKBURN (famille), II : 381
- BLAGOUS, I : 258
- BLAIS, Jacques, II : 41
- BLAIS, Louis-Henri, I : 499, 525, 526
- BLANCHARD, Raoul, I : 127, 258
- BLANCHET, François, I : 289
- BLANCHET, Jean-B., I : 85, 86, 147, 413
- BLANCHET, Joseph-Goderich, I : 55, 95, 96, 414, 495, 499, 525, 528, 529, 536, 541, 546, 548, 550, 551, 555, 556
- BLIXEN-FINECKE, Charles-Frédéric, I : 610
- BLUMHART, William Edmond, I : 38, 289
- BOILEAU, Nicolas, II : 54
- BOIS-FRANCS, I : 225
- BOIVIN, Lorraine, I : 102
- BONAPARTE, Pierre, I : 568
- BONAVENTURE (comté de), I : 587
- BONAVENTURE (gare), I : 335 ; II : 72
- BONAVENTURE (île), I : 304, 312
- BONVILLE, Jean de, II : 11, 22
- BORGÈS, Jorge Luis, I : 190
- BOSSÉ (M^{lle}), II : 9
- BOSSÉ (juge), II : 9
- BOSSÉ, Joseph, I : 500, 533, 534, 536, 537, 558, 561-564
- BOSSUET, J.-Bénigne, I : 11, 192, 281 ; II : 311
- BOSTON, I : 59, 193, 205, 343, 576, 602 ; II : 74, 235, 256, 415, 445
- BOUCHER DE BOUCHERVILLE, Charles-Eugène, I : 34, 290, 354, 370 ; II : 74, 319, 330, 347, 413
- BOUCHERVILLE, Philéas de, I : 24
- BOUCHETTE (douanier), I : 559
- BOUGAINVILLE, Antoine de, II : 12
- BOULET (M.), II : 64
- BOURBON, Alphonse de, I : 611
- BOURBONS, I : 213, 214, 602
- BOURDAIS (M.), I : 167
- BOURDEAU (M.), I : 318
- BOURGET, M^{sr} Ignace, I : 13, 20, 37, 87, 147, 158, 212 ; II : 15, 72, 323
- BOYER, Louis-Alphonse, I : 414
- BRADLAUGH (M.), II : 209-214
- BRANFORD, II : 244
- BREAU (M.), I : 558
- BRÉBEUF, Jean de, II : 12
- BRÈME, I : 603
- BRÉSIL, I : 196, 305
- BREST, I : 55
- BRETAGNE, II : 306
- BRETON, I : 153 ; II : 57
- BRIGHAM (ville de), II : 151
- BRISAY (gouverneur), II : 404
- BRITANNIQUE, I : 23
- BROGLIE, Jacques Albert, I : 615 ; II : 336
- BROOKLYN (N. Y.), I : 203
- BROOKLYN (Ca), II : 162
- BROUSSEAU, Jean-Docile, I : 413, 529
- BROUSSEAU, Léger, I : 87
- BROWN, Dee, II : 342
- BROWN, George, II : 237, 245
- BRUCH, I : 612
- BRUNET (M.), I : 555
- BRUNET, Manon, I : 28, 45 ; II : 19
- BRUXELLES, I : 118, 398
- BRYDGES (M.), I : 596
- BUCKLAND, I : 202
- Budget (le)*, I : 537

- BUÉ (M.), I : 283
 BUFFALO, II : 235
 BUFFON, Georges Louis, I : 145
 BUÏE, William, I : 8, 9, 10, 51, 54, 330 ; II : 81
 BUIES, Arthur J^r, II : 25
 BUIES, Marie-Corinne-Augusta, I : 65
 BUIES, Marie-Éléonore-Mathilde, I : 64
 BUIES, Marie-Joseph-Antoine-Alphonse, I : 63
 BUIES, Marie-Joseph-Jules-Arthur, I : 64
 BUIES, Marie-Victoria-Yvonne, I : 64
 BUIES, Victoria, I : 9, 11, 17, 18, 51-54, 62, 65, 134, 335, 336, 340 ; II : 87, 305
 BUISTRODE, I : 540
 BULGARE, II : 335
 BULGARIE, II : 335

CACHEMIRE, II : 436
 CACOUNA, I : 101-112, 115, 122, 128, 224, 235, 265, 266, 408, 437, 438, 497, 621 ; II : 356, 365, 373, 393, 396, 397
 CADIEUX, (D^r), I : 82
 CAFRE, I : 368
 CAFRERIE, I : 364
 CALABRE, I : 344
 CALAVERAS, II : 161
 CALIFORNIE, I : 57, 85, 90, 95, 100, 105, 109, 110, 111, 117, 127, 153, 154, 160, 161, 168, 171, 173, 174, 182, 198, 241, 342 ; II : 9, 10, 17, 20, 82, 85, 90, 98, 100, 105, 106, 108-111, 113, 117, 127, 153, 154, 160, 161, 168, 170, 171, 174, 181, 182, 185, 187, 198, 241, 342, 438, 439
 CALIFORNIEN, II : 109, 115, 148, 151, 152, 169, 170
 CALLIÈRES, Louis-Hector de, II : 12
 CAMPBELLTON, I : 318
 CAMPÊCHE, I : 232
 CANADA, I : 9-12, 15-18, 21, 22, 24, 35, 51, 53, 55, 63, 67, 72, 79, 84, 87, 92, 93, 98, 109, 122, 125, 131, 143, 155, 156, 157, 163, 170, 179, 182, 187, 189, 191, 194, 195, 210, 211, 217, 224, 241, 272, 281, 293, 306, 307, 310, 316, 319, 331, 334, 340, 345, 351, 357, 360, 363, 366, 367, 386, 419, 420, 423, 430, 431, 432, 434, 436, 441, 453, 473, 487, 491, 492, 498, 501, 502, 510, 514, 517, 531, 536, 542, 545, 548, 560, 569, 593, 598, 599, 600, 610, 622 ; II : 12, 16, 20, 21, 36, 47, 53, 73, 76, 77, 81, 91, 95, 100, 101, 104, 118, 128, 166, 173, 180, 181, 184, 185, 187, 188, 197, 200, 204, 206, 207, 209, 215, 220, 228-232, 234-239, 241, 243-248, 268, 298, 302, 303, 305, 306, 307, 310, 317, 318, 322, 326, 331, 332, 333, 345, 346, 352, 356, 362, 365, 371, 379, 380, 381, 384, 399, 412, 414, 436, 441-445
Canada-revue, I : 35, 39
 CANADASTEAMSHIPLINE, I : 201
Canadian Historical Review (The), I : 473
 CANADIAN NAVIGATION COMPANY, I : 129 ; II : 358
 CANADIEN, I : 17, 21, 83, 102, 104, 108, 123, 138, 168, 187, 200, 210, 212, 235, 238, 271, 296, 299, 308, 316, 353, 367, 369, 387, 388, 414, 419, 421, 422, 425, 426, 430, 431, 458, 464, 491, 494, 501, 505, 506, 538, 539, 545, 548, 578, 579, 580, 589, 603, 621 ; II : 37, 41, 48, 53, 73, 77, 80, 118, 120, 229, 230, 238, 244, 250, 306, 324, 325, 338, 345, 346, 351, 364, 369, 379, 380, 381, 383, 393, 405, 438, 443, 444
Canadien (le), I : 57, 83, 146, 289, 290, 291, 441, 498, 501, 537, 538, 541, 592, 603, 615, 617 ; II : 18, 19, 43, 47, 54, 223, 244, 298, 301, 319, 323
 CANADIEN FRANÇAIS, I : 46, 49, 77, 148, 220, 285, 322, 414, 486, 496, 501 ; II : 14, 51, 54, 230, 346, 383, 447
 CANADIEN PACIFIQUE, voir PACIFIQUE CANADIEN
Canadienne (la), I : 310
 CANTERBURY, I : 480
 CANTONS DE L'EST, I : 77, 209 ; II : 382
 CAOUPETTE, J.-B., II : 70
 CAP (Afrique), I : 517
 CAP (Montmagny), I : 558

- CAP-À-CORBEAUX, I : 259
 CAP-À-L'AIGLE, I : 49, 236, 237, 239 ; II : 374
 CAP-BRETON (île du), I : 559 ; II : 416
 CAP-CHAT, I : 61, 296, 299
 CAP-ROUGE, I : 75, 224, 492
 CAP-SANTÉ, II : 262
 CAPITOLE, I : 103
 CARAQUET, I : 319
 CARDONNIÈRE (sieur de la), II : 404
 CARIBOO, I : 160, 170, 212
 CARIBOOIEN, I : 212
Carillon (le), II : 31
 CARLETON, Guy, II : 12
 CARLISTE, I : 188, 190, 191
 CARLOS, (Don), I : 189, 191, 192, 611
 CARNEGIE (fondation), II : 268
 CAROLINE (Nord et Sud), II : 228, 439
 CARON, Adolphe, I : 75, 413, 496
 CARRIBÉEN, I : 520
 CARTER, Edward Brock, I : 558
 CARTHAGE, II : 219
 CARTIER, George-Étienne, I : 22, 30, 79, 90, 155, 158, 162, 163, 174, 211, 220, 221, 269-272, 274, 275, 276, 278-281, 291, 292, 334, 360, 407, 411, 414, 424, 427, 430, 432, 510, 512, 517, 541, 575, 576, 603, 619, 620, 622 ; II : 8, 13, 37, 73, 229, 298
 CARTIER, Jacques, I : 144, 277 ; II : 77
 CARTWRIGHT (M.), II : 266
 CASAULT (grand vicaire), I : 87
 CASAULT, Luce-Gertrude, voir DRAPEAU, Luce-Gertrude
 CASAULT, Thomas, I : 51, 135 ; II : 20, 87
 CASEMENT (M.), II : 112
 CASGRAIN, Arthur, I : 87
 CASGRAIN, Henri-Raymond, I : 28, 57, 97 ; II : 57, 300, 313
 CASGRAIN, Philippe-Baby, I : 414, 585
 CASKOUÏA, I : 448
 CASSAGNAC, Paul GRANIER de, I : 399
 CASSANDRE, I : 485
 CASTILLE, I : 610
 CASTRO, Thomas, I : 189, 190
 CATALAN, I : 611
 CATALOGNE, I : 191, 612
 CATELLIER, Ludger-Aimé, I : 63, 386
 CATELLIER, Marie-Mila, I : 39, 63, 386
 CATON, I : 95
 CAUCASIEN, II : 150, 151
 CAUCHON, Joseph, I : 146, 244, 286, 354, 410, 411, 490, 512, 537, 544 ; II : 339
 CAWNPORE, II : 435
 CENTRAL PACIFIC (chemin de fer), II : 106, 110, 112, 113, 115, 139, 140, 148, 151, 186, 188
 CÉSAR, Jules, I : 573 ; II : 219, 287
 CEYLAN, II : 421
 CHABOT, Julien, II : 357, 358
 CHAGNON, Joseph-Antoine, II : 417
 CHALEURS (baie des), I : 8, 57, 305, 308, 309, 312, 313, 315-319, 322-327, 329, 330, 332, 342, 343, 354 ; II : 395, 402, 415
 CHALLENGE POINT, II : 148
 CHALMERS (M.), I : 330, 331, 332
 CHALMERS, Sarah, I : 330, 331, 332
 CHALOUT (M.), I : 139
 CHAM, II : 430
 CHAMARD (M.), II : 366, 367
 CHAMBLY, I : 201, 290
 CHAMBLY (comté de), I : 98
 CHAMBORD, Henri de Bourbon, comte de, I : 213, 214, 503
 CHAMPFLEURY, Jules Husson-Fleury, I : 506
 CHAMPLAIN (comté de), I : 146, 147, 535, 556 ; II : 269
 CHAMPLAIN, Samuel de, I : 143, 153, 277, 284, 287, 513 ; II : 77, 258, 380, 394
 CHAPAIS, Jean-Charles, I : 385, 499, 588
 CHAPAIS, Thomas, I : 42 ; II : 407
 CHAPLEAU, Joseph-Adolphe, I : 38, 351
 CHAPMAN, William, I : 600

- CHARBONNEAU, André, I : 418
 CHARBONNEAU, Hubert, II : 230
 CHARLES VII, II : 57
 CHARLES IX, I : 169
 CHARLES X, I : 213, 214
 CHARLES-QUINT, I : 573
 CHARLESBOURG, I : 492, 552
 CHARLEVOIX (comté de), I : 243, 247, 252, 253, 413, 500, 511, 527, 557, 561, 564, 581, 584 ; II : 369, 371, 390
 CHARTIER, J.-B., I : 78
 CHATEAUBRIAND, Alphonse de, I : 20 ; II : 10
 CHÂTEAUGUAY (comté de), I : 354
 CHÂTEAU-RICHER, I : 123
 CHAUDIÈRE (rivière), I : 554
 CHAUDIÈRE (vallée de la), I : 363
 CHAUVEAU, Alexandre, I : 498, 565 ; II : 20, 413
 CHAUVEAU, Pierre-Joseph-Olivier, I : 28, 77, 83, 89, 93, 95, 221, 354, 409, 492, 493, 496, 521, 526, 537, 541, 542, 548, 552-555, 557, 559, 565 ; II : 302, 379, 413
 CHESNEY (général), I : 163
 CHEVALIER (consul), I : 291
 CHEVALIERS DU TRAVAIL, I : 187
 CHEYENNE, II : 101, 131-136, 186, 187, 190, 191, 193, 194, 197
Cheyenne Leader (The), II : 132
 CHICAGO, I : 55 ; II : 91, 92, 93, 95, 96, 100, 101, 102, 124, 127, 130, 152, 153, 154, 194, 207, 215, 217-220, 257, 394, 444
 CHICOUTIMI, I : 132, 243, 253, 446, 448, 449, 451, 471 ; II : 358, 359, 371
 CHICOUTIMI (comté de), I : 527, 530, 581
 CHICOUTIMI (rivière), I : 450, 451, 452, 459
 CHINE, I : 143, 160, 250, 323, 519, 553, 601, 602 ; II : 135, 169, 256, 432, 444, 450
 CHINIC, Guillaume-Eugène, I : 431
 CHINOIS, I : 91, 92, 160, 169, 170, 322, 517 ; II : 113, 134, 135, 149-152, 171, 172, 182, 446
 CHISLEHURST, I : 398, 399
 CHRIOUCK (Creek), I : 212
Christian Union (The), I : 203
 CHRISTINE (reine), I : 191
Chronicle (The), I : 160, 173, 502, 531, 537, 538, 541
 CHUTE-AUX-IROQUOIS, I : 59
 CICÉRON, I : 369, 508 ; II : 287
 CIMON, Ernest, I : 243, 254, 413, 511, 581-584
 CINCINNATI, II : 152
 CLARETIE, Jules, II : 21
 CLARKE, Henry, I : 281
 CLÉMENT, Léon-Charles, I : 500, 527, 557, 561 ; II : 390
Clyde (le), I : 129, 240, 254, 261, 511 ; II : 354, 358, 359, 385
 COLBERT, Jean-Baptiste, II : 12
 COLLINES NOIRES, II : 136
 COLOMB, Christophe, II : 153, 439
 COLOMBIE ANGLAISE [ou Britannique], I : 81, 91, 160, 211, 212, 216, 224, 225, 408, 519, 532, 533, 536, 537, 544, 608, 612, 620 ; II : 8, 74, 228, 241, 255, 256, 340, 445, 446
 COLORADO, I : 448, 502, 503, 518 ; II : 109, 131, 133, 134, 342, 439, 440
 COLUMBIA (rivière), II : 446
 COLVILLE, II : 350
 COMMUNE (de Paris), I : 79, 85, 176, 177, 215, 218, 335 ; II : 37
 COMPORTÉE (côte), I : 239
 CONDEMINE, Odette, II : 300
 CONFÉDÉRATION, I : 17, 20, 49, 55, 79, 81, 91, 92, 178, 196, 198, 220, 269, 281, 286, 335, 354, 359, 366, 407, 492, 525, 553, 563, 588, 594, 600, 609 ; II : 8, 74, 78, 233, 234, 237, 257, 340, 345, 348, 371, 381, 414, 415
 CONGRÈS DE LA PAIX, I : 176
 CONNEAU (D^r), I : 569
 CONROY (M^{gr}), II : 322
 CONSOLIDATED (compagnie), I : 22
 CONSTANTINOPLE, I : 158 ; II : 433, 435
Constitutionnel (le), I : 279, 280
 COOPER, Fenimore, II : 100, 134

- CORINNE (ville de), II : 151
 CORNEILLE, Pierre, I : 11
 CORNWALLIS (comté de), II : 412, 413
Correspondant (le), II : 381
Corsaire (le), I : 506
 CORTAMBERT, Louis, I : 20, 340, 341
 CORTAMBERT, Richard, I : 17, 20, 55, 340, 341
 CORTÈS, I : 408, 610
 COSTIGAN (motion), I : 196, 225
 CÔTÉ (négoçiant), I : 559
 CÔTÉ, Auguste, I : 64
 CÔTÉ, Augustin, II : 300
 CÔTÉ, Jean-Baptiste, II : 410
 CÔTE-À-CORBEAUX, I : 124, 259
 CÔTE-À-PINCOURT, II : 391, 392
 CÔTE-DES-NEIGES, I : 9, 51
 COTEAU-DU-LAC, I : 49, 92
 COUDRES (île aux), I : 124, 249, 252, 255, 581, 582, 583
 COUILLARD (M.), I : 590
 COUNCIL BLUFFS, II : 145, 215, 216
 COURIER, Paul-Louis, I : 20
Courier de Montréal (le), II : 188
Courier de Rimouski (le), I : 150, 172, 587
Courier de Saint-Hyacinthe (le), I : 78, 273, 274, 352, 552
Courier de San Francisco (le), I : 181 ; II : 180, 181, 188
Courier des États-Unis (le), I : 85, 204, 614 ; II : 181, 379
Courier du Canada (le), I : 25, 41, 42, 79, 87, 148, 161, 162, 174, 413, 502, 545, 623 ; II : 319, 329, 407
 CRAZY HORSE, II : 342
 CREEK, I : 212
 CRÉMAZIE, Octave, II : 300
 CREVIER, J.-A., II : 14
 CRIS, I : 91, 464, 620
 CROCKER, Charles, II : 110, 149, 150
 CROFUTT, George A., II : 104, 105, 131, 137, 138, 141, 145, 154
 CROSS POINT, I : 318
 CUBA, I : 517 ; II : 347, 348
 CUCREUX, I : 258
 CULLODEN (bataille de), I : 193, 503
 CUMBERLAND (duc de), I : 193
 CUSTER (colonel), II : 342
 CYCLADES (îles), I : 141
 DAGNEAU, G.-Henri, I : 99, 417, 423
 DAKOTA, I : 519
 DALHOUSIE, I : 312, 313, 314, 317, 318, 321, 324, 326, 327, 328
 DANEMARK, I : 610 ; II : 143, 432
 DANIEL (M.), I : 89
 DANIEL (prophète), I : 208, 245
 DANOIS, I : 153, 508
 DANSEREAU, Clément-Arthur, I : 157
 DANTE ALIGHIERI, II : 331
 DAOUST, Jean-Baptiste, I : 541
 DARBOY, M^{sr} Georges, I : 79, 176
 DARDANELLES, II : 336
 DARWIN, Charles, II : 374
 DASTOUS, L.-A., I : 590
 DAVID, Louis-Olivier, I : 106, 172, 298, 403, 541 ; II : 16
 DAVIS, Jefferson, II : 109
Débats (les), II : 308
 DECELLES, Alfred, I : 34, 41, 57, 65 ; II : 297, 298
 DECHÊNE, Louise, I : 351 ; II : 359
Défricheur (le), I : 31, 46, 539, 540
 DELAISEMENT, Gérard, II : 21, 22
 DELÉCLUZE, Étienne-Jean, II : 334
 DÉLISLE, Luc, I : 512
 DÉMOCRITE, I : 349
 DÉMOSTHÈNE, I : 179
 DENVER, II : 134
 DÉSAULNIERS, Louis-Léon-Lesieur, I : 535
 DESBARATS, Georges-Édouard, II : 9
 DESCARTES, René, I : 145 ; II : 422
 DESERET, II : 141, 145
 DÉSILETS, Andrée, I : 409
 DÉSILETS, Luc, I : 512

- DESILLES (M.), II : 314
 DESJARDINS (M.), I : 512, 513
 DESJARDINS, Marc, I : 304, 316
 DESLOGES, Yvon, I : 418
 DESSANE, Antoine, I : 423, 424
 DESSAULLES, Louis-Antoine, I : 14 ;
 II : 14, 15, 228
 DÉTOUR-DU-LAC, I : 497
 DÉTROT, II : 9, 91, 92, 124, 127,
 207, 215, 216, 217, 220, 257
 DEUX-MONTAGNES (comté de), I :
 541
 DÉZIEL, Joseph-David, I : 550
 DIANE, I : 600
 DIDEROT, Denis, I : 12
 DIEU [Éternel], I : 74, 161, 162, 220,
 222, 381, 422, 612 ; II : 24, 40, 41,
 48, 60, 62, 63, 65, 67, 71, 82, 129,
 196, 222, 270, 276, 283, 290-293,
 326, 335, 340, 349, 351, 352, 362,
 388, 419, 436, 440
 DILLON (M.), II : 152
 DIOGÈNE, II : 287
 DIONNE, Narcisse-Eutrope, II : 120
 DIX, John, II : 112
 DIXON, Hepworth, I : 603
 DODGE (général), II : 112, 153
 DOHERTY (abbé), I : 507, 509
 DOMINION, I : 162, 175, 212, 322,
 335, 367, 413, 566, 574 ; II : 76, 77,
 219, 228, 231, 234, 236, 237, 244,
 245, 246, 255, 267, 345, 415, 416,
 442, 443, 444
 DOMINION (théâtre), I : 217
 DOMINION DAY, II : 345, 346, 347
 DORCHESTER (comté de), I : 79,
 493, 525, 537
 DORION, Antoine-Aimé, I : 558 ; II :
 36, 330
 DORION, Éric, I : 31, 539, 541
 DORKING, I : 163
 DOUBLE MANDAT, I : 85, 211
 DOUTRE, Agnès, I : 269
 DOUTRE, Gonzalve, I : 13, 20
 DOUTRE, Joseph, I : 221, 269 ; II :
 13, 15
 DOUVILLE (M^{sr}), I : 488
 DOUVILLE, Raymond, I : 43 ; II : 9
 DRACON, I : 477
 DRAPEAU, Joseph, I : 51, 351 ; II :
 410
 DRAPEAU, Louise-Angèle, I : 9, 51,
 52, 58, 66
 DRAPEAU, Luce-Gertrude, I : 9, 10,
 11, 51, 52, 59, 66, 135 ; II : 20, 87,
 413
 DRAPEAU, Marie-Joseph, I : 51,
 351
 DRAPEAU, Stanislas, I : 87
 DREYFUS (affaire), I : 27 ; II : 21
 DROLET, Antonio, I : 417
 DROLET, Gustave, I : 400
 DRUMMOND (chemin de fer), I : 618
 DRUMMOND (comté de), I : 539, 540
 DRUMMONDVILLE, I : 540
 DUBERGER (M.), I : 242 ; II : 356,
 368
 DUBERGER (M^{me}), I : 241 ; II : 368,
 369, 375
 DUBLIN, I : 10, 52 ; II : 338
 DU CALVET, II : 12
 DU CAMP, Maxime, I : 229
 DUFF (M.), II : 152
 DUFFERIN, Frederick Temple, I :
 285, 291, 411, 418, 596, 620, 623 ;
 II : 12, 13, 321, 348
 DUFFERIN (terrasse), II : 321
 DUFOUR (M.), I : 256
 DUGAL, Edmond, II : 70
 DUHAMEL (M^{me}), I : 65
 DUHAMEL, Roger, I : 44
 DULUTH, II : 255, 256
 DUMAIS, Horace, I : 442, 444, 445,
 448, 449, 450, 458, 459, 460, 462,
 464, 465, 469, 470
 DUMAS, Alexandre, II : 300, 379
 DUMONT, Fernand, I : 18
 DUNDEE, I : 230, 231
 DUNN, Oscar, I : 25, 28, 37, 40, 41,
 106, 158, 172, 351, 352, 609 ; II :
 302, 426
 DUNSCOMB (douanier), I : 559, 560
 DUPUIS (M.), I : 526
 DURANT, Thomas, II : 112, 114,
 152, 153
 DURHAM, John George Lambton, I :
 175, 285, 407 ; II : 321

- DURHAM (terrasse), I : 532, II : 320, 321
- DUROCHER, René, I : 23, 36, 73, 80, 186, 187, 188, 191, 285, 401
- DUSSAULT, Gabriel, II : 17
- DUVAL (M.), I : 55
- DUVERNAY, Ludger, II : 346
- DUVERNAY (frères : Napoléon et Denis), I : 157
- ÉBOULEMENTS (Les)**, I : 123, 248, 249, 250, 252, 253, 254, 258, 260, 275, 436, 561, 581, 582
- ÉCHAFAUD-AUX-BASQUES, I : 153
- Écho de la Session (l')*, I : 172
- Écho de Lévis (l')*, I : 276-280
- Écho du Cabinet de lecture (l')*, I : 212
- ÉCOSSAIS, I : 23, 49, 309, 316, 325, 327, 330, 343, 452 ; II : 338, 346
- ÉCOSSE, I : 8, 51, 52, 230, 325, 330, 503 ; II : 244, 274
- ÉDEN, I : 432 ; II : 98, 144, 167, 332, 352
- ÉDIMBOURG, II : 338
- ÉGLISE CATHOLIQUE, I : 13, 19, 27, 87, 178 ; II : 12, 13, 20, 237, 318, 319, 320
- ÉGLISE GRECQUE, I : 176
- ÉGYPTE, II : 329
- ÉGYPTIEN, I : 99, 229, 507 ; II : 77, 329
- ELDORADO, I : 448 ; II : 161
- Électeur (l')*, I : 33, 34, 37, 41, 62, 63, 336 ; II : 31, 339, 366, 388
- ELGIN, James Bruce, I : 285 ; II : 332
- EMMA (reine), I : 519
- ÉPHÈSE, I : 600
- ÉRIÉ (lac), II : 265
- ESCULAPE, I : 77
- ESCOUMINS, I : 131
- ESCUMINAC [Esquiminac], I : 316, 318
- ESKIMO [Esquimau], I : 238, 287, 616 ; II : 78
- ESPAGNE, I : 187, 191, 192, 408, 503, 521, 610, 611 ; II : 241, 347, 348, 432
- ESPAGNOL, I : 518, 612
- ESQUIMAU, voir ESKIMO
- EST (l'), I : 6 ; II : 8, 74, 105, 113, 128, 130, 142, 152, 153, 188, 206, 227
- ESTIMAUVILLE DE BEAUMOU-CHEL, Jean-Baptiste Philippe d', I : 8, 51, 351 ; II : 81
- ESTIMAUVILLE DE BEAUMOU-CHEL, Marie-Antoinette Léocadie d', I : 8, 9, 51, 351, 385 ; II : 81
- ESTIMAUVILLE DE BEAUMOU-CHEL, Joséphine, II : 390
- ESTREMONT, M. d', I : 14
- ESTRIE, I : 366
- ÉTATS-UNIS, I : 15, 17, 19, 21, 23, 24, 76, 82, 86, 92, 105, 114, 124, 131, 144, 151, 155, 162, 173, 178, 196, 197, 199, 200, 204, 208, 210, 225, 231, 297, 314, 322, 335, 367, 421, 422, 430, 431, 439, 473, 490, 491, 492, 495, 497, 502, 510, 517, 531, 439, 540, 548, 566, 579, 589, 601, 603, 611-614, 621 ; II : 8, 11, 41, 48, 57, 75, 94, 95, 103, 104, 108, 109, 118, 124, 135, 142, 143, 145, 154, 168, 169, 170, 200, 204, 219, 226, 228-249, 260, 262, 265, 268, 269, 325, 337, 340, 341, 342, 350, 382, 412, 414, 434, 437, 439, 441-444, 446, 449, 450
- Étendard national (l')*, II : 228
- ÉTERNITÉ (cap), I : 436
- ÉTHIER-BLAIS, Jean, II : 25
- EUROPE, I : 8, 10, 24, 54, 93, 150, 169, 170, 176, 193, 194, 216, 224, 298, 322, 339, 387, 424, 432, 461, 501, 510, 517, 519, 602, 607, 613 ; II : 8, 48, 57, 114, 143, 168, 175, 231, 241, 243, 257, 266, 313, 316, 327, 337, 402, 430-433, 435, 441, 445, 451
- EUROPÉEN, II : 135, 191, 220
- EVANS (M.), II : 112, 114
- ÉVANTUREL, François, I : 83, 95, 289, 492, 493, 526, 533, 537, 541, 543, 552, 553, 555, 557
- ÈVE, I : 328, 331, 344, 405 ; II : 97
- Événement (l')*, I : 56, 83, 87, 97, 124, 136, 149, 158, 159, 161, 289, 491, 492, 501, 537, 542 ; II : 18, 37, 43, 71, 223, 271, 298, 303, 319, 427
- EVERETT, Edward, II : 240

- EXPOSITION PROVINCIALE, I : *Foyer canadien (le)*, I : 24 ; II : 57, 302
151
EXPOSITION UNIVERSELLE (Paris), I : 335
- FABRE, M^{re} Charles-Édouard, II : 298
- FABRE, Édouard-Raymond, I : 71, 87
- FABRE, Hector, I : 25, 28, 97, 512 ;
II : 17, 22, 43, 271, 298, 307, 308
- FABRIQUE (rue de la), I : 531
- FALARDEAU, Jean-Charles, II : 47
- FALLOUX (loi), I : 614
- FAR WEST, I : 575 ; II : 100
- FAUCHER, Albert, I : 73, 87
- FAUCHER DE SAINT-MAURICE,
Narcisse-Henri Édouard, I : 24, 25,
34, 46, 97, 106 ; II : 18, 314
- FAVARD (général), I : 169
- FÉDÉRATION AMÉRICAINE DU
TRAVAIL, I : 187
- FELTEAU, Cyrille, I : 38 ; II : 22
- FÉNIENS, I : 49, 92, 162, 163, 173,
191, 597
- FENNALL (M.), I : 113-117, 131
- FERGUSON (famille), I : 316, 318,
343
- FERLAND, J.-B.-Antoine, I : 24
Figaro (le), I : 191
- FISSET, J.-B.-Romuald, I : 585-588,
591-595 ; II : 413
- FISH, Hamilton, I : 197 ; II : 237
- FISHER (M.), I : 65
- FLEMING (ingénieur), II : 415
- FLIPPER, Henry O., II : 342
- FLORENCE, I : 503
- FLORIDE, I : 293 ; II : 241, 439
- FONTAINEBLEAU, I : 509
- FONVIELLE, Ulric de, I : 12
- FORGUES (M.), I : 546
- FORT GARRY, II : 255
- FORTIER, Edmond, I : 83
- FORTIN, Pierre, I : 298
- FOURNIER, Téléphore, I : 83, 253,
355, 414, 493, 499, 500, 525, 526,
533, 534, 537, 542, 543, 554, 556,
558, 561, 562-564 ; II : 16, 36
- FRANCE, I : 11, 24, 37, 45, 54, 61,
101, 150, 159, 169, 175, 178, 195,
199, 200, 213, 214, 215, 217, 218,
229, 336, 354, 372, 421, 489, 513,
517, 566, 574, 578, 599, 602, 610,
613, 614 ; II : 22, 53, 54, 57, 170,
181, 241, 315, 336, 337, 348, 349,
381, 382, 431, 432, 434, 436
- FRANCFORT, I : 199
- FRANCO-AMÉRICAIN, I : 114
- FRANCO-AMÉRICANIE, II : 10
- FRANÇOIS I^{er}, I : 110
- FRANÇOIS-JOSEPH (Autriche), I :
503
- FRANKLIN, Benjamin, II : 337
- FRASER (M.), I : 362
- FRASER (M^{me}), II : 387
- FRASER (chutes), II : 373
- FRASER, John, I : 316, 318
- FRASER, Malcolm, II : 381
- FRASERVILLE, II : 395, 402, 414
- FRÉCHETTE, Louis-Honoré, I : 24,
34, 55, 82, 85, 86, 96, 100, 106, 414,
499, 525, 528, 529, 535, 536, 541-
544, 546, 548-552, 554, 555, 564,
623 ; II : 41, 93
- FRÉDÉRICTON, I : 437 ; II : 393
Free West (The), I : 502
- FRENETTE (M.), I : 564
- FRENETTE, Yves, I : 304, 316
- FROHSDORF (Autriche), I : 213
- FRONTENAC, Louis de Buade,
comte de, I : 275, 277
- FULTON, II : 109
- GABOURY (M.), II : 358
- GAGNE, I : 568 ; II : 379
- GAGNON, Adolphe, I : 527, 564
- GAGNON, Antonine, II : 323
- GAGNON, Ernest, I : 87
- GAGNON, Marcel-A., I : 43 ; II : 9
- GAILLARDET, Frédéric, II : 379

- GALILÉE, Galileo, I : 14 ; II : 277
 GALLES, II : 143
 GALT, Alexander, II : 161
 GARIBALDI, Giuseppe, I : 12, 14, 53, 97 ; II : 432
 GARNEAU, Alfred, I : 31, 41, 47, 57-65, 484 ; II : 9, 17, 301
 GARNEAU, François-Xavier, I : 24, 72, 275 ; II : 301-302, 303
 GARNEAU, Hector, I : 34 ; II : 41, 305, 312
 GARON, Joseph, I : 493, 499, 526, 547, 557
 GASCOGNE, I : 191
 GASPÉ, I : 559 ; II : 357
 GASPÉ (bassin et port), I : 299, 301, 302, 303
 GASPÉ (cap de), I : 513
 GASPÉ (comté de), I : 298, 312 ; II : 414
 GASPÉSIE, I : 33, 298, 299, 311, 313, 514
 GAUDET, Joseph, I : 533, 536, 547
 GAULOIS, II : 54
 GAUTHIER (M.), I : 532
 GAUVREAU, J., I : 398
 GAVROCHE, II : 167
Gazette de Québec (la), II : 81, 302
Gazette de Saint-Hyacinthe (la), I : 545
 GÉLINAS (M.), I : 532
 GENDRON, Pierre-Samuel, I : 95, 554
 GENEST, Charles-Borromée, I : 532, 535, 547
 GENEST, Jean-Guy, I : 18
 GENETTE, Gérard, II : 22
 GENÈVE, I : 196, 198, 597 ; II : 450
 GENGIS-KHAN, I : 201
 GÉNOT (M.), I : 144, 167
 GEOFFRION, Alphonse, I : 13, 400 ; II : 59
 GEOFFRION, Rodolphe, I : 18
Georgia (la), I : 293, 297
 GEORGIE, II : 342, 439
 GÉRIN-LAJOIE, Elzéar, I : 535, 536, 547
 GERMAIN, II : 63
 GÉRONE, I : 612
 GIRARD, M., I : 114
 GIRARDIN, Émile de, II : 334
Globe (The), II : 237
 GOLDSMITH, Oliver, I : 145
 GOLFE (compagnie du), I : 294-297, 314, 590
 GOSFORD (chemin de fer), I : 186, 496, 580, 611, 618 ; II : 124
 GOSSELIN, Louis-Honoré, I : 493, 499, 526, 547, 557
 GOTH, I : 610
 GOUIN, Georges-A., I : 532, 535
 GOULET, Denis, II : 88
 GRAND-BRÛLÉ, I : 448
 GRAND LAC, II : 373
 GRAND RUISSEAU, II : 373
 GRAND-TRONC, I : 23, 79, 87, 201, 265, 270, 272, 495, 538, 554, 604, 621 ; II : 47, 48, 72, 124, 230, 256, 257, 261, 263-266, 372, 385, 386, 391, 393, 394, 415
 GRAND UNION DEPOT, II : 146
 GRANDE ASSOCIATION (la), I : 269
 GRANDE-BAIE, I : 461
 GRANDE-BRETAGNE, I : 173, 196, 219 ; II : 47, 229, 233, 238, 239, 243, 245, 246, 260, 328, 329, 444, 446
 GRANDPERRET, I : 568
 GRANDS LACS, I : 92
 GRANGE (association), II : 228
 GRANGER (éditeur), II : 19
 GRANT, Ulysses S., I : 197, 198 ; II : 232, 327, 328, 449, 450
 GRAUS, I : 612
 GRAVEL (lac), II : 374, 377
 GRAY (M.), II : 112
Great Eastern (le), I : 93
 GREC, I : 168, 273 ; II : 433
 GRÈCE, I : 179, 609
 GREELY, Horace, I : 21
 GREENWOOD, I : 206
 GRÉGOIRE XIII, I : 378
 GRIGNON, Claude-Henri, I : 43
 GROENLAND, I : 287, 598 ; II : 77, 78, 370

- GROSSE ÎLE, I : 530
 GRUES (île aux), I : 576
 GUADALUPE HIDALGO (traité de), II : 241
 GUAY (M.), I : 450
 GUAY, Charles, II : 407
 GUÉRARD, J. (pseud. d'A. Lefavre), II : 381
 GUÉVREMONT, Jean-Baptiste, I : 532
 GUIBORD, Joseph, I : 20, 220 ; II : 20
 GUIGNARD (M.), I : 176
 GUILBERT, Lucille, II : 324
 GUNNISON (M.), II : 109
 GUYANE, I : 9, 52 ; II : 81
- HA!** HA! (baie des), I : 131, 132, 265, 580, 621
 HAGUENAU, I : 519
 HALDEN, Charles ab der, I : 12, 42 ; II : 9, 82
 HALDIMAND (château), I : 76
 HALICARNASSE, I : 600
 HALIFAX, I : 265, 298 ; II : 256, 414, 415, 442
 HALIFAX (canton), II : 124
 HALL (M.), I : 555
 HALL (capitaine), I : 499, 500
 HALLEY, Edmund, I : 573
 HAMBOURG, I : 603
 HAMEL, Joseph, I : 83, 84, 546, 547
 HAMELIN, Jean, I : 18, 80, 188, 201, 244, 452 ; II : 14, 36, 40, 230, 231, 252, 260, 261, 263, 323
 HAMELIN, Marcel, I : 80, 244 ; II : 13, 40, 71, 74, 269
 HAMILTON, II : 257
 HAMILTON (duc d'), I : 503
 HARDY, René, II : 25
 HARE, John, I : 8
 HARKNESS (D^r), II : 153
 HARVEY (famille), II : 381
 HAUSSMANN, Georges-Eugène, II : 11
 HAUT-CANADA, I : 108, 129, 187, 278, 366, 537 ; II : 359
- HAUT-SAGUENAY, I : 451
 HAUTEFEUILLE, M., I : 14
 HAYES, Rutherford Birchard, II : 434, 441
 HAZARD (M.), II : 235
 HEAD, sir Edmund, I : 505 ; II : 414
 HEARN (conseiller), I : 75
 HÉBERT, Anne, II : 390
 HÉBERTVILLE, I : 449, 461, 462, 464, 465
 HÉBRIDES (îles), I : 51
 HELENA (île), I : 444, 469, 470
 HELLÈNE, I : 273
 HELVÉTIUS, Claude-Adrien, I : 569
 HEMMING, Edward John, I : 539, 540
 HENRI IV, I : 214
 HENRI VIII, I : 226
 HENRIETTE D'ANGLETERRE, I : 281
Herald (The), I : 155, 156, 354, 601, 602
 HERBETTE, Louis, I : 35 ; II : 303
 HERCULE, I : 553
 HEREFORDSHIRE, I : 188
 HERSHELL (comète), I : 572
 HERZÉGOVINE, II : 432
HIGHLANDERS, II : 374, 377, 381
 HILL, Hamilton, II : 235
 HILTON (juge), II : 448
 HIMALAYA, I : 609
 HINCKS, Francis, I : 8, 9, 512
 HIND (M.), II : 341
 HINDI, I : 169
 HINDOU, II : 431, 436
 HIPPOCRATE, I : 31
 HOBOKEN, I : 477
 HOCHELAGA (comté d'), I : 557 ; II : 74
 HODGE, Frederick Webb, I : 212, 234
 HOHENZOLLERN, I : 408
 HOLLANDAIS, I : 153 ; II : 432
 HOLLANDE, I : 118, 344 ; II : 68
 HOLMES, George, II : 390
 HOLTON, Luther Hamilton, I : 354, 558 ; II : 229

- HOLYHEAD, I : 477
 HOME (M.), I : 512
 HOMÈRE, I : 227
 HONGRIE, I : 503
 HONOLULU, I : 613
 HOPE (porte), I : 48
 HOPKINS, J. Castell, II : 231
 HORACE, I : 458
 HORACE, voir DUMAIS, Horace
 HORN (cap), II : 113, 446
 HOTTENTOT, I : 368
 HOWE, Joseph, II : 78
 HOWLAND (M.), II : 238
 HUDON, Joseph-M., I : 493, 498, 526, 530, 543, 547, 557
 HUDSON (baie d'), II : 255
 HUDSON (rivière), I : 223
 HUGO, Victor, I : 20, 176, 203, 225, 398, 505 ; II : 10, 59, 60, 300
 HUGOLIN (père), I : 475
 HULL (Qc), I : 146 ; II : 413
 HUMBOLDT (monts), II : 105, 154
 HUNTINGTON (M.), II : 110, 112
 HUNTINGTON, Lucius-Seth, I : 407, 417 ; II : 8, 371
 HUOT, John, II : 40
 HUOT, Louis-Herménégilde, I : 14, 289
 HUOT, Philéas, I : 413
 HURON, I : 104, 116 ; II : 440
 HURTUBISE, Clément, I : 52
 HURTUBISE, Marie-Julie, I : 52
- I**BERVILLE, voir LE MOYNE D'IBERVILLE
 IDAHO, I : 519 ; II : 109, 342, 350
Idée nouvelle (l'), I : 269
 ÎLE-VERTE, II : 410
 ILLINOIS, I : 114 ; II : 97, 133, 145, 216
 IMLACH, II : 244
Impartial (l'), I : 269
 INDE, I : 519, 609 ; II : 57, 432, 435, 440
Indépendance canadienne (l'), I : 269
Indépendant (l'), I : 21, 40, 56, 195, 360 ; II : 71, 228
Independent (The), I : 203
 INDES, I : 598 ; II : 154, 329
 INDIEN, I : 234, 309, 318, 452, 465, 467, 608 ; II : 100, 104, 107, 116, 121, 134, 142, 177, 342, 350, 437
 INDIEN (océan), II : 446
 INDOUSTAN, II : 431, 432
 INLAND NAVIGATION (compagnie), I : 129
Institut (l'), II : 301
 INSTITUT CANADIEN, I : 9, 12, 13, 16, 18, 19, 20, 22, 24, 28, 36, 37, 53, 54-57, 59, 62, 65, 72, 77, 269 ; II : 8, 41, 47, 59, 71, 229, 268, 302
 INSTITUT ROYAL, voir SOCIÉTÉ ROYALE
 INTERCOLONIAL, I : 265, 316, 317, 321, 322, 323, 327, 332, 343, 351, 360, 495, 578, 579, 590, 596, 621 ; II : 104, 256, 393, 394, 402, 403, 414, 415, 416
 INTERNATIONALE (l'), I : 202, 214
 INTERNATIONAUX (syndicats), I : 187
 INVERNESS, I : 193
 IOWA, II : 133, 216
 IRLANDAIS, I : 23, 49, 92, 189, 309, 343, 493, 507, 536, 548 ; II : 54, 338, 346
 IRLANDE, I : 10, 52, 179 ; II : 322
 ISABELLE (reine d'Espagne), I : 188
 ISLAM, II : 335, 435
 ISOCRATE, I : 508
 ISRAËLITE, II : 448
 ITALIE, I : 24, 196, 344, 408, 610 ; II : 432
- J**ACQUERIE, I : 215
 JACQUES-CARTIER (comté de), I : 269, 541
 JACQUES-CARTIER (compagnie), I : 22
 JACQUES-CARTIER (marché), I : 144
 JACQUES-CARTIER (théâtre), I : 167

- JAPON, I : 323, 598, 600, 612, 613 ;
II : 256, 257
- JAPONAIS, I : 601 ; II : 161
- JEFFERSON, Thomas, II : 240
- JÉRÉMIE, II : 448
- JÉRICO, I : 562
- JERSEY (île de), I : 305
- JERSIAIS, I : 309, 311
- JÉSUITES (les), I : 34 ; II : 318
- JÉSUITES (collège des), II : 12, 318,
319, 320, 326, 327
- JÉSUS-CHRIST, I : 31 ; II : 66, 69
- JETTÉ, Louis-Amable, I : 75, 220,
271, 277, 414, 493, 595 ; II : 16
- JOB, I : 157
- JOBIN (M.), I : 324
- JOHNSON, Andrew, II : 232
- JOLIET, Louis, I : 623 ; II : 12
- JOLIETTE, II : 262
- JOLIETTE (district de), II : 308
- JOLY DE LOTBINIÈRE, Henri-
Gustave, I : 354, 494, 496, 555 ; II :
330, 359, 413
- JONCAS (douanier), I : 559
- JOSEPH, Abraham, II : 357, 359
- Journal d'agriculture (le)*, II : 72
- Journal de l'Instruction publique (le)*, I :
89, 352
- Journal de Québec (le)*, I : 14, 146, 286,
411, 490, 501, 512, 553 ; II : 71, 322
- Journal de Versailles (le)*, II : 314
- Journal des Débats (le)*, II : 334
- Journal franco-américain (le)*, I : 17
- Journal of Commerce (The)*, II : 443
- JOUVENCE, II : 148
- JUCHEREAU DUCHESNAY,
Antoine, I : 529
- JUDAH, Thomas, II : 110, 112
- JUIF, II : 21, 338, 446, 447, 448
- JUPITER, I : 344, 600 ; II : 189, 213
- K**
- KABYLIE, I : 142
- KAMEHAMEHA, I : 519
- KAMOURASKA, I : 30, 63, 104, 106,
112, 128, 135, 138, 139, 140, 161,
253, 265, 266, 275, 437, 438, 522,
561, 571, 578, 621, 622 ; II : 188,
354, 358, 359, 373, 385, 389-392,
407
- KAMOURASKA (comté de), I : 79,
413, 439, 497, 499, 510, 527, 530,
548, 561, 580 ; II : 385, 412, 413
- KAMOURASKA (district de), II : 308
- KASKIASKA, I : 90
- KASTER, F., II : 14
- KATZ, William Loren, II : 342
- KENNEBEC (chemin de fer de), I :
147, 495, 529, 536, 580, 618
- KÉNOGAMI (lac), I : 447
- KENT, I : 398
- KENTUCKY, II : 438
- KHÉDIVE, II : 329
- KHIVA (Khan de), I : 608, 611
- KIRGHI, I : 609
- KIRKE, David, I : 513
- L**
- LABELLE (capitaine), I : 223
- LABELLE, Antoine, I : 31, 33, 34, 38,
39, 43, 58-61, 64, 146 ; II : 17, 74,
269
- LABERGE, Charles, I : 75
- LABRADOR, I : 123, 238, 465, 516 ;
II : 78, 341, 414
- LABRÈCHE-VIGER, Louis, I : 9, 269
- LA BRUYÈRE, Jean de, II : 23
- LAC-SAINT-JEAN (région du), I : 33,
57, 59, 115, 363, 441, 444, 446, 451,
452, 457, 459, 461, 463, 468, 471,
472 ; II : 24, 173, 359, 360
- LACERTE, Élie, I : 535
- LACHINE, I : 332
- LACHINE (canal), II : 230
- LACORDAIRE, Henri-Dominique, I :
170
- LACUE (faubourg), I : 239
- LAFLAMME, J.-C. K., I : 445
- LAFLAMME, Jean, I : 144, 217
- LAFLAMME (M^{lle}), I : 403
- LAFLAMME, Rodolphe, I : 54, 221
- LAFLÈCHE, M^{gr} Louis-François-
Richer, I : 87, 147, 556 ; II : 269,
323

- LAFLÔ (général), I : 150
 LA FONTAINE, Jean de, I : 145
 LAFONTAINE, Louis-Hippolyte, I : 8
 LAFRAMBOISE, Maurice, I : 183, 359, 543 ; II : 36
 LAFRANCE, Marc, I : 418
 LA HAVANE, II : 347
 LAJEUNESSE, Marcel, II : 268
 LALLEMANT, Jérôme, II : 12
 LAMA (grand), I : 244, 595
 LA MALBAIE, I : 104, 106, 112, 123, 129, 232, 233, 235, 236-241, 248, 265, 275, 435, 436, 452, 511, 582, 583, 584, 589, 621, 622 ; II : 91, 120, 352, 353, 356, 362, 365, 369, 370, 372-378, 380, 381, 387
 LA MALBAIE (seigneurie), II : 381
 LAMARCHE, Godefroy, I : 512, 513
 LAMARRE (capitaine), I : 559, 560
 LA MECQUE, II : 435
 LAMENNAIS, H. Félicité de, I : 569
 LAMONDE, Yvan, I : 41, 487 ; II : 14
 LAMONTAGNE, Léopold, I : 43, 351 ; II : 104
 LANCTOT, Hippolyte, I : 269
 LANCTOT, Médéric, I : 269, 359, 512
 LAND AND LABOURER LEAGUE, I : 188
 LANDWEHR, I : 200
 LANGELIER, François, I : 73
 LANGELIER, François-C., I : 95, 543, 544, 545, 553, 554, 555
 LANGELIER, J.-C., I : 172
 LANGEVIN (M.), I : 14
 LANGEVIN, Hector-Louis, I : 42, 79, 83, 84, 87-94, 145, 160, 170, 177, 212, 225, 290, 291, 409, 411, 412, 413, 415, 418, 432, 490, 493, 512, 524, 525, 542, 559, 560, 616, 617 ; II : 18, 37, 47, 369
 LANGEVIN, M^{gr} Jean-Pierre, I : 588 ; II : 37, 414
 LANSON, Gustave, I : 11
Lanterne (la - de Rochefort), II : 59
Lanterne canadienne (la), I : 18, 19, 21, 22, 35, 40, 41, 44, 45, 46, 56, 61, 62, 204, 210, 212, 381, 394, 488 ; II : 8, 9, 14, 16, 20, 24, 31, 42, 305
 LAPON, II : 374, 378
 LAPONIE, I : 468
 LARAMÉE, II : 101
 LAREAU, Edmond, I : 335
 LAROCHELLE, Louis-Napoléon, I : 537
 LAROCQUE, Gédéon, I : 98
 LAROCQUE, Paul, I : 188
 LA RUE, Hubert, I : 24, 28, 37 ; II : 302, 303
 LASALLE, I : 623
 LA SALLE, Robert Cavellier de, I : 623 ; II : 12
 LAURENTIDES, I : 72, 113, 123, 126, 127, 133, 232, 237, 255, 262, 264, 436, 446, 576, 580, 581, 587, 592, 593, 595, 619, 620, 623 ; II : 38, 353, 377, 384
 LAURIER, Wilfrid, I : 13, 172, 360, 400, 539, 540, 541 ; II : 322
 LAUSANNE, I : 176
 LAVAL (comté de), I : 290, 360
 LAVAL (université), I : 89, 172, 523, 556, 599, 623 ; II : 43, 373
 LAVERGNE, Joseph, I : 564
 LAVOIE (capitaine), II : 404
 LAVOIE, Yolande, II : 230
 LEBEL (D^r), I : 202, 527
 LEBLOND, Sylvio, II : 390
 LE BOUTHILLIER, John, I : 304, 311, 312, 319
 LEDRU-ROLLIN, Alexandre Auguste, I : 142
 LEFAIVRE, Albert-Alexis, II : 314, 315, 316, 381
 LEGENDRE, Napoléon, I : 34 ; II : 300
 LEJEUNE, Philippe, I : 11
 LE MAY, Pamphile, I : 34, 97
 LEMIEUX, I : 528
 LEMIEUX, François, I : 551
 LEMIEUX, N., II : 394
 LEMIRE, Maurice, I : 41, 487
 LE MOINE, Édouard, I : 18, 53 ; II : 20, 87
 LE MOINE, James MacPherson, I : 36 ; II : 20, 311, 332, 373, 375, 376, 377, 379, 408

- LEMOINE, Réjean, I : 423
- LE MOINE, Roger, II : 87, 352, 373, 379, 413
- LE MOYNE D'IBERVILLE, Pierre, I : 277 ; II : 12
- LEPAGE (famille), II : 410, 411, 412
- LEPAGE, Germain, II : 410
- LEPAGE DE SAINTE-CLAIRE, René, II : 405, 410
- LÉPINE, Placide, I : 285, 605
- LE ROUX, Éric, II : 374
- LESSEPS, Ferdinand de, II : 451
- LETELLIER DE SAINT-JUST, Luc, I : 83, 354, 526, 543, 554, 558, 559, 565, 584-587 ; II : 36, 330, 331, 333, 385
- LETENDRE, A.-P., I : 150, 400
- LEVASSEUR, Nazaire, II : 271
- LEVASSEUR, Roger, II : 324
- LÉVIATHAN, I : 153
- LÉVIS, I : 96, 276, 417, 475, 495, 499, 536, 549, 550, 551, 554, 555 ; II : 48, 124, 188, 357, 402, 410
- LÉVIS (comté de), I : 85, 95, 96, 147, 414, 525, 528, 535, 536, 541, 542, 543, 546, 548, 555, 556, 557, 587 ; II : 41
- LÉVIS, François Gaston (duc de), II : 12
- LEWISTON, I : 480
- LIBAN, I : 331
- LIÈVRES (île aux), I : 576
- LINCOLN, Abraham, I : 297 ; II : 106, 111, 232
- LINDAU, Rodolphe, II : 90, 94, 108, 109, 118, 119, 126, 128, 130, 134, 137, 138, 142, 148, 218
- LINTAU, Paul-André, I : 23, 36, 73, 80, 186, 187, 188, 191, 235, 401
- LISGAR, John Young, I : 220, 222, 223
- L'ISLET, I : 559, 575 ; II : 359, 385
- L'ISLET (comté de), I : 83, 414, 493, 526, 543, 557, 558, 559, 561, 565, 575, 585
- LITTLE BIG HORN, II : 342
- LIVERPOOL, I : 189, 223 ; II : 256, 415
- LIVINGSTONE, David, II : 450
- LIZOTTE, Louis-Philippe, II : 395
- LONDRES, I : 190, 197, 215 ; II : 219, 229, 245, 266, 301, 337, 338, 339, 448
- LONG BRANCH, I : 105
- LONGPRÉ, A.-B., II : 19
- LONGUEVILLE (M^{me} de), I : 145
- LORETTE, II : 262
- LORNE (marquis de), II : 321
- LORRAINE, I : 176, 199 ; II : 432
- LOTBINIÈRE (comté de), I : 354
- LOUIS XVIII, I : 214
- LOUIS-PHILIPPE, I : 142
- LOUISEVILLE, II : 262, 395
- LOUISIANE, II : 241
- LOYALISTE, I : 309
- LUCAIN, I : 95
- LUSIGNAN, Alphonse, I : 13, 25, 34, 55, 60, 400 ; II : 41, 59
- LYNCH, II : 113
- McCLELLAN**, II : 109
- MACDONALD, John A., I : 22, 92, 155, 187, 198, 271, 360, 407, 417, 449, 620 ; II : 8, 36, 73, 78, 229, 233, 245, 269, 330, 371, 385
- McGEE, Thomas D'Arcy, I : 55 ; II : 67
- McGREEVY, Thomas, I : 254 ; II : 266, 358
- MACKENZIE, Alexander, II : 8, 36, 237, 245, 413
- McLELLAN, Archibald, II : 78
- McLENNAN, Hugh, II : 244
- McLEOD, Peter, I : 452, 512
- MAC-MAHON, Edme-Patrice de, II : 336, 434
- McNEIL (famille), II : 381
- MACPHERSON (famille), II : 381
- MADISCO, I : 326
- MAGENTA, II : 432
- Magnet* (le), I : 100, 109, 129 ; II : 358
- MAHIGAN, II : 394
- MAHOMET, II : 435
- MAILHOT, Laurent, I : 44, 45, 46
- MAILLOUX, Élie, I : 496
- MAILLOUX (coteaux), I : 237, 239

- MAINE, I : 87, 480, 495 ; II : 230
 MALAISIE, II : 57
 MALÉCITE, I : 234
 MALHIOT, Henri-Gédéon, I : 556
 MALONE, I : 526
 MAMMOUTH (caverne), II : 438
 MANCHESTER (duc de), I : 502
 MANICHÉEN, II : 322
 MANICOUAGAN, II : 403
 MANITOBA, I : 33, 162, 163, 224, 281, 620 ; II : 255, 257
Manitoba (le), I : 33, 61
 MANITOBAIN, I : 281
 MANSEAU, Édith, II : 25
 MANVERS (comte de), II : 337
 MARC-AURÈLE, I : 369
 MARCHAND, Félix-Gabriel, I : 32, 58, 75, 85, 354
 MARCHESSEAU, Théotime, I : 532
 MARIA, I : 309
 MARIE-REINE-DU-MONDE (cathédrale), II : 72
 MARIPOSA, II : 162
 MARMETTE, Joseph, I : 34, 46 ; II : 314
 MARMONTEL, Jean-François, I : 145
 MARQUETTE, Jacques, I : 623 ; II : 12
 MARSEILLAIS, II : 219
 MARSEILLE, I : 12, 53
 MARTIN, Paul-Louis, II : 393
 MARTINEAU, Jean-François, I : 145
 MARTINEAU, Ovide, I : 140
 MARTINEAU, Paul-G., II : 13
 MASKINONGÉ, II : 395
 MASKINONGÉ (comté de), I : 414
 MATANE, I : 296, 298
 MATAPÉDIA, I : 221, 317, 363
 MATAPÉDIA (rivière), I : 33, 316, 363
 MATAPÉDIA (vallée de la), I : 361, 363, 437 ; II : 415
 MATHIEU (D^r), I : 403, 405, 406
 MATHUSALEM, I : 521 ; II : 97
 MAUGARD, Alfred, I : 144, 167
 MAUPASSANT, Guy de, II : 22
 MAUSOLUS, I : 600
 MAXIMILIEN (empereur), II : 432
 MAY, George Musgrove, II : 297
 MAY, Joseph (M^{me}), II : 296
 MECHANICS' (compagnie), I : 22
 MECHANICS' INSTITUTE, II : 70
 MECHANICS' HALL, I : 356
 MÉDINA-CÆLI (duc de), I : 610
 MÉDITERRANÉE, II : 446
Medway (le), I : 530
 MEHAN, Frank, I : 344, 346, 347
Mélanges religieux (les), I : 158
 MERCED (rivière), II : 162
 MERCIER, Honoré, I : 33, 59, 172, 351, 414 ; II : 16, 318
Messenger franco-américain (le), I : 201, 204, 340 ; II : 181
Messhacébé (le), I : 204
 MÉTHOT, François-Xavier-Ovide, I : 533, 538
 MÉTIS, I : 317, 620
 MÉTIS (rivière), II : 410
 MEXICAIN, II : 241
 MEXIQUE, I : 8, 232, 518 ; II : 104, 145, 241, 432
 MEXIQUE (golfe du), II : 241
 MICHELETTI (M^{me}), II : 375
 MICHIGAN, I : 158, II : 68, 133, 256, 257
 MICHIGAN (lac), II : 229, 245
 MICHIGAN CENTRAL (chemin de fer), II : 217
 MICMAC, I : 104 ; II : 409
 MIKADO, I : 613
 MILAZZO, I : 53
Milenial Star (The), II : 145
 MINCKLER, II : 150
Minerve (la), I : 41, 42, 56, 58, 155, 157, 171, 175, 184, 216, 221, 222, 230, 243, 269, 270, 273, 280, 282, 283, 352, 410, 483, 510, 566, 571, 592, 600, 608, 610 ; II : 13, 14, 18, 21, 70, 72, 213, 308, 442
 MINNESOTA, I : 114 ; II : 255, 256, 257, 445
 MIRABEAU (comte de), I : 102, 270
Miramichi (le), I : 293, 295

- MISÈRE, I : 258
- MISSION DOLORÈS, II : 174
- MISSISSIPI (fleuve), I : 623 ; II : 104, 184, 241
- MISSOURI, II : 236
- MISSOURI (fleuve), II : 145, 184, 201, 215
- MITTERAND, Henri, II : 10
- MODOCS, I : 419, 464, 611
- MOFFAT (compagnie), I : 316
- MOISIE, I : 170, 269
- MOLIÈRE, I : 11
- MOLSON, John, I : 356 ; II : 229
- MONACO, II : 431
- Monde (le)*, I : 158
- Monde illustré (le)*, II : 31
- MONROE, II : 229
- MONTAGNAIS, I : 464, 466, 467
- MONTAGUE (M.), II : 112
- MONTAIGNE, Michel de, II : 23
- MONTANA, I : 114, 519 ; II : 109, 342, 350
- MONTAUBAN (général), II : 432
- MONTCALM, Louis-Joseph (marquis de), I : 277 ; II : 12, 258
- MONTEBELLO, I : 178, 180
- MONTENEGRO, II : 432
- MONTIGNY, F.-X. de, II : 229
- MONTMAGNY, I : 202, 561
- MONTMAGNY (comté de), I : 83, 141, 202, 253, 414, 493, 499, 500, 525, 526, 533, 534, 536, 537, 543, 553, 556, 557, 558, 560, 561-564, 584 ; II : 308
- MONTMINY (Montmagny), I : 558
- MONTMINY, Jean-Paul, I : 18
- MONTMORENCY (chutes), I : 224, 284
- MONTRÉAL, I : 9, 12, 13, 14, 16, 18, 19, 23, 33, 38, 46, 51, 53, 55, 56, 57, 60, 61, 62, 67, 71, 73, 87, 92, 103, 110, 112, 129, 130, 139, 146, 147, 156, 171, 179, 195, 200, 201, 204, 205, 208, 209, 212, 216, 220, 235, 245, 253, 257, 259, 268, 270, 273, 275, 276, 277, 319, 351, 354, 356, 397, 399, 400, 401, 414, 424, 437, 449, 473, 476, 489, 493, 494, 522, 531, 532, 536, 544, 545, 570, 595, 597, 598, 604, 606, 608, 609 ; II : 9, 10, 11, 48, 49, 50, 71, 72, 74, 88, 97, 100, 124, 127, 133, 177, 186, 198, 200, 202, 206, 207, 210, 211, 212, 216, 217, 220, 229, 230, 244, 252, 254, 255, 260, 261, 267, 268, 269, 308, 323, 346, 357, 390, 402, 406, 415
- Montréal (le), I : 284
- MONTRÉAL (district de), I : 541, 587
- MONTRÉAL-CENTRE (comté de), I : 354, 557
- MONTRÉAL-EST (comté de), I : 139, 220, 269, 271, 281, 414, 493, 541, 576
- MONTRÉAL-OUEST (comté de), II : 244
- MONTRÉALAIS, I : 168, 269, 271, 281, 397, 401, 516
- MONT-ROYAL, I : 401 ; II : 71
- MOODEY, Edgar C., I : 356
- MORDUANT, Philippe, I : 607
- MORMON, II : 113, 134, 141, 142, 144, 145, 146
- Morning Advertiser (The)*, I : 190
- Morning Chronicle (The)*, I : 174
- Morning Post (The)*, I : 609
- MORPHÉE, I : 567
- MORRIS, Richard B., I : 203
- MORRISSY ROCK, I : 324
- MOULIN (rivière du), I : 452
- MOUNT MURRAY, II : 381
- MOUSSEAU, Joseph-Alfred, I : 61
- MURGER, Henri, I : 506
- MURRAY, James, II : 380, 381
- MURRAY (rivière), II : 375
- MURRAY BAY, I : 224, 232, 571 ; II : 380, 381
- MUSSET, Alfred de, I : 111, 144, 152, 167, 168, 302, 600, 607 ; II : 144
- MYCONE (île), I : 141
- NABUCHODONOSOR, I : 245
- NADAR, I : 506
- NADAR, Jules (pseud.), I : 22, 360
- NAIRN, John, II : 381
- NANA-SAHIB, II : 435
- NANTEL, Guillaume-Alphonse, I : 33

- NAPLES, I : 53, 134 ; II : 432
- NAPOLÉON BONAPARTE, I : 214, 506-554, 568 ; II : 207, 432
- NAPOLÉON III, I : 398, 399, 554, 602 ; II : 327, 432
- NATASHQUAN, I : 170
- Nation (la)*, I : 172
- National (le)*, I : 42, 56, 57, 58, 183, 211, 237, 239, 257, 260, 320, 329, 332, 345, 359, 361, 448, 451, 469, 473, 483, 504, 515, 520, 575, 576, 578, 580, 581, 584, 588, 592, 593, 595, 596, 599, 604, 608, 611, 615, 619 ; II : 8, 10, 15, 16, 17, 18, 36, 70, 78, 213, 226, 228, 235, 356, 372, 429, 430, 433, 438, 442, 447
- NATIONAL AGRICULTURAL LABOURERS UNION, I : 188
- NAUVOO, II : 145
- NAVAEZ, I : 188
- NAVARRÉ, I : 191
- NEBRASKA, I : 502, 519 ; II : 100, 133, 213
- Négociant canadien (le)*, I : 590
- NELSON (canton), II : 124
- NÉRON (charretier), I : 442, 445, 448, 449, 450, 458, 459, 462, 465, 472
- NÉRON, Claudius, I : 573
- NEVADA, II : 109, 153, 156, 241, 342, 439
- NEVADA (chutes), II : 162
- NEW CARLISLE, I : 306, 312
- NEW CASTLE, I : 318
- NEW JERSEY, I : 105
- NEW LIVERPOOL, I : 536
- New Monthly Magazine (The)*, II : 117
- NEW YORK, I : 9, 17, 20, 21, 49, 51, 54, 56, 76, 85, 102, 112, 155, 206, 223, 477, 601, 602 ; II : 74, 87, 127, 146, 151, 152, 170, 181, 210, 211, 219, 230, 231, 253, 254, 256, 265, 339, 341, 347, 379, 443, 448, 449
- NEW YORK (État de), II : 265, 445
- New York Tribune (The)*, I : 21
- New Yorker (The)*, I : 21
- NEWTON, Isaac, I : 573 ; II : 277
- NEZ PERCÉS, II : 350
- NIAGARA, II : 438
- NICHOLSON, II : 93
- NICOLET, I : 488, 494
- NICOLET (comté de), I : 533, 536
- NICOLET (Séminaire de), I : 9, 52, 488
- NINIVE, I : 245
- NIPESIGUIT, I : 321, 325
- NIPISSINGUE (lac), II : 255
- NOÉ, I : 170, 473 ; II : 176, 199
- NOËL, II : 120
- NOËL, Ginette, I : 99, 417
- NOËL, Marie-Geneviève, I : 51
- NOIROT, L., II : 13
- Nord (le)*, I : 33, 59, 60, 61
- NORD (le), I : 59, 60, 61, 153 ; II : 100, 105, 229, 242, 243, 244, 328
- NORD-OUEST (le), I : 33, 465, 539, 622 ; II : 101, 228
- NORMAND, II : 57, 571
- NORMAND, Téléphore-Eusèbe, I : 535, 557
- NORMANDIE, I : 351
- NORTH-RIVER, I : 293
- NORTHERN PACIFIC (chemin de fer), II : 255, 445
- NORVÈGE, II : 143
- NORVÉGIEN, I : 153
- NOTRE-DAME (hôpital), I : 38, 61 ; II : 88
- NOTRE-DAME (rue), I : 351
- Notre-Dame-de-Bonsecours (la)*, I : 559
- NOTRE-DAME-DE-LÉVIS, I : 546
- NOTRE-DAME-DU-PORTAGE, I : 497
- NOUVEAU-BRUNSWICK, I : 8, 175, 198, 199, 225, 234, 265, 306, 308, 313, 315, 318, 319, 321, 324, 327, 330, 347, 457, 495, 514, 579 ; II : 78, 393, 402, 406, 414, 416
- NOUVEAU-MEXIQUE, II : 241
- NOUVEAU MONDE, I : 114 ; II : 257
- Nouveau-monde (le)*, I : 158, 160-163, 198, 504, 511, 512, 547 ; II : 14, 18, 319, 327, 364
- NOUVEL, Henri, II : 410
- NOUVELLE, I : 316
- NOUVELLE-ANGLETERRE, I : 114, 204, 430, 431, 439, 476, 602 ; II : 10, 75, 228, 230

- NOUVELLE COMPAGNIE FRANÇAISE, I : 144
- NOUVELLE-ÉCOSSE, I : 175, 293, 297, 514 ; II : 78, 244, 406, 414, 416
- Nouvelle-France (la)*, II : 308
- NOUVELLE-ORLÉANS, I : 59
- Nouvelles Soirées canadiennes (les)*, I : 35, 60, 61, 445, 448
- NULSON (artiste), I : 545
- OAKLAND**, II : 162, 163, 186
- OCCIDENT, II : 9
- O'CONNELL, Daniel, I : 179
- O'DONNELL, Léopold, I : 188
- OGDEN, II : 101, 115, 124, 133, 140, 141, 144, 147, 148, 188, 191, 193
- O'GORMAN, M^{sr} James, II : 213
- OIES (île aux), I : 576
- OLMSTEAD, F. Law, II : 71
- OLYMPE, I : 162, 344, 487
- OMAHA, II : 9, 90, 97, 100, 112-115, 117, 118, 124, 128-131, 133, 140, 152, 186, 188, 191, 193, 197-203, 205, 207, 208, 210, 211, 213-217, 220
- ONONTAGUÉ, I : 104
- ONTARIO, I : 87, 129, 175, 235, 278, 366, 441, 495, 516 ; II : 133, 230, 244, 257, 359, 406
- Opinion publique (l')*, I : 22, 40, 56, 57, 106, 352, 360, 403, 413, 430, 515, 604 ; II : 9, 10, 19, 70, 81, 93, 226, 228, 251, 300, 314, 341, 368, 417, 425, 426
- Ordre (l')*, I : 75 ; II : 298
- ORDRE MORAL (l'), II : 336
- ORÉGON, I : 419, 519 ; II : 109
- ORIENT, II : 334, 335, 433, 435
- ORLÉANS, II : 337
- ORLÉANS (île d'), I : 9, 51, 284, 351, 436, 559 ; II : 353, 410
- ORLÉANS (maison d'), I : 602
- ORTON, Arthur, I : 189, 190
- OSSA, I : 221
- OSTROGOTH, II : 366
- OTHERE (M.), I : 153
- OTTAWA, I : 23, 34, 56, 58, 60, 62, 63, 65, 79, 160, 253, 272, 386, 399, 409, 474, 484, 486, 530, 531, 537, 590, 596, 597, 609 ; II : 8, 67, 74, 88, 235, 237, 255, 257, 266, 267, 269, 302, 339, 385, 413
- OTTOMAN, II : 335, 432
- OUELLET, Fernand, I : 21, 179
- OUEST (l'), I : 24, 33, 61, 200, 439, 440, 603 ; II : 9, 10, 18, 75, 92, 93, 97, 100, 102, 103, 104, 109, 110, 120, 124, 125, 128, 130, 132, 133, 142, 152, 163, 192, 193, 197, 198, 200, 205, 206, 207, 217, 227, 228, 257, 259, 265, 350
- OUIMET (général), I : 360
- OUIMET, Adolphe, II : 323
- OUIMET, Gédéon, I : 541, 548, 554, 592
- OUTAOUAIS [Ottawa] (vallée de l'), I : 61, 209, 370, 383, 454
- PACHA**, Sadill, I : 159
- PACIFIQUE (océan), I : 612 ; II : 104, 107, 108, 109, 153, 159, 161, 163, 174, 255, 257, 340, 445, 446
- PACIFIQUE (région), I : 519, 601 ; II : 8, 74, 98, 105, 106, 110, 134, 163, 191, 256, 257
- PACIFIQUE (scandale du), I : 407 ; II : 8, 36, 266, 371
- PACIFIQUE AMÉRICAIN (chemin de fer), I : 91 ; II : 90, 101, 103, 104, 108, 110, 111, 114, 117, 126, 140, 142, 146, 148
- PACIFIQUE CANADIEN (chemin de fer), I : 23, 24, 61, 91, 211, 321, 322, 323, 407, 433, 449, 517, 533, 537, 538, 571, 579, 580, 608, 609, 613 ; II : 8, 255, 256, 258, 269, 340
- PALAIS (porte du), I : 418
- PALAISEAU, I : 53
- PALESTINE, II : 338
- PALIKAO (comte de), II : 432
- PALISSADES, II : 155
- PANET, M^{sr} Bernard-Claude, II : 343
- PANTHÉON, I : 218
- PAPINEAU (M.), I : 18
- PAPINEAU, Joseph-Amédée, I : 62, 188

- PAPINEAU, Louis-Joseph, I : 21, 56, 77, 82, 178-180, 277, 280, 356, 426, 488, 501, 502 ; II : 12, 228
- PARÉ (M.), I : 496, 534
- PARENT, Étienne, I : 28 ; II : 47, 302, 303
- PARIS, I : 10, 11, 12, 17, 18, 19, 21, 22, 52, 53, 54, 56, 65, 79, 118, 177, 216, 217, 229, 334-337, 340, 342, 346, 352, 506, 509, 569, 571, 607 ; II : 8, 11, 219, 298, 302, 336, 343, 379
- PARISIEN, I : 12 ; II : 336
- PARKMAN, Francis, I : 59
- PARLOIR (rue du), I : 76
- PARTI CONSERVATEUR, I : 77, 86, 87, 225, 619 ; II : 269, 302
- PARTI LIBÉRAL, I : 14, 71, 75, 85, 183, 501, 524 ; II : 16, 42, 88, 228, 330
- PARTI NATIONAL [Nationaux], I : 21, 79, 91, 183, 220, 226, 245, 253, 271, 354, 370 ; II : 16, 244
- PASCAL, Blaise, I : 31
- PASPÉBIAC, I : 304, 305, 306, 310, 311, 312, 514, 515
- PATAGON, I : 487
- Patrie (la)*, I : 35, 37, 38, 41, 60, 61, 489 ; II : 19, 21, 31, 36, 312
- PATTON, I : 555
- PATUROT, Jérôme, I : 216
- PAWNIE, I : 464, 620 ; II : 134
- Pays (le)*, I : 17, 18, 19, 22, 40, 42, 53-56, 71, 72, 77, 83, 106, 121, 141, 146, 149, 151, 155, 156, 157, 167, 168, 171, 177, 182, 183, 202, 203, 269, 334, 336, 359, 483, 484, 523, 528, 531, 538, 539, 542, 545, 546, 549, 553, 558, 561 ; II : 8, 11, 16, 18, 64, 229, 236
- PAYS-BAS, voir HOLLANDE
- PEAUX-ROUGES, I : 226 ; II : 9, 306
- PÉKIN, II : 432
- PÊLE-MÊLE, I : 169
- PÉLION, I : 221
- PELLETIER, Alexis, II : 323
- PELLETIER, Pantaléon, I : 79, 83, 92, 94, 253, 496, 497
- PELLETIER, Thomas, I : 498, 499, 510, 524, 527, 530, 546, 547, 548, 580
- PEMBINA, II : 256
- PEMBROKE, II : 255
- PERCÉ, I : 303-306, 312, 514
- PÉRIBONKA (rivière), I : 32
- PÉRIBONKAS (montagnes), I : 446, 469
- PÉROU, II : 180
- PERRAULT, Charles-Ovide, I : 13, 60
- PERRAULT, Louis, I : 156
- PETER'S RIVER, I : 325
- PETERBOROUGH, I : 481
- Petit Albert*, I : 78
- PETITE NATION (seigneurie), I : 179
- PETOCHE, I : 258
- PHIDIAS, I : 600
- PHILADELPHIE, I : 193, 205
- PHIPPS, William, I : 275
- PICHÉ, Aristide, I : 400 ; II : 13, 15
- PICTE, II : 374, 378
- PICTOU, I : 293, 297 ; II : 357, 358
- PIE IX, I : 14, 97, 99 ; II : 322, 323
- PIEDS-NOIRS, I : 464
- PIERREPONTS, II : 337
- PIKAUBA (lac), I : 450
- PILES, II : 261, 262
- PILOTE (François), I : 461
- Pionnier de Sherbrooke (le)*, I : 286
- PLAMONDON (frères), II : 323
- PLAMONDON, Marc-Aurèle, I : 551, 564, 587
- PLANTAMOUR, I : 571, 573
- PLATON, I : 369, II : 287
- PLATTE, II : 101
- PLESSIS, M^{sr} Joseph-Octave, I : 15
- PLINGUET, J.-A., I : 71
- POINTE-À-LA-BATTERIE, I : 318
- POINTE-À-L'ORIGNAL, II : 359, 384-387
- POINTE-AU-PÈRE [aux-Pères], I : 361, 590 ; II : 410
- POINTE-AU-PIC [à-Pic, aux-Pics], I : 235, 236, 237, 239, 240 ; II : 356, 365, 366, 373, 374, 375
- POINTE-AUX-MAQUEREAUX, I : 306

- POINTE-AUX-ORIGNAUX, I : 578
 POINTE-SAINT-CHARLES, I : 604
 POLICASTREL, I : 53
 POLIQUIN (industriel), I : 522
 POLONAIS, I : 577 ; II : 335
 POLYNÉSIE, I : 598 ; II : 57
 POMPÉI, I : 99, 507
 POPE (M.), II : 109
 PORT TOWNSEND, II : 446
 PORTLAND (Me), I : 87, 495 ; II : 415
 PORTLAND (Or.), II : 255
 PORTNEUF (comté de), I : 63, 413, 414, 529
 PORTNEUF (rivière), II : 414
 PORTUGAL, I : 305, 610, 611 ; II : 68
 POULIOT, Charles-Eugène, I : 497
 POULIOT, Elzéar, I : 497
 POZER, Christian-Henri, I : 83, 526
 PRESCOTT (comté de), I : 143, 174
 PRESCOTT (porte), I : 149, 152, 494, 616
Presse (la), I : 25, 155, 216, 289 ; II : 297, 298
 PRICE (compagnie), I : 262, 316
 PRICE, David Edward, I : 453 ; II : 359
 PRICE, Evan John, II : 359
 PRICE, William Evan, I : 243, 253, 450, 452, 453, 461, 530, 581 ; II : 359, 360
 PRIM (général), I : 188
 PRINCE, Suzanne, I : 47 ; II : 25
 PRINCE-ÉDOUARD (île du), I : 169 ; II : 416
 PRIVAT D'ANGLEMENT, I : 506, 507
 PROGRAMME CATHOLIQUE, I : 87, 171
 PROGRAMMISTE, I : 159, 160, 171, 191
 PROMONTORY POINT, II : 148, 151, 152, 153
 PROTH, Mario, I : 229
 PROVENCE, I : 522 ; II : 306
 PROVENCHER (cercle), I : 61
 PROVENCHER (comté de), I : 281
 PROVENCHER, Alfred-Norbert, I : 216, 609
 PROVENCHER, M^{sr} Norbert, I : 216
 PROVIDENCE, II : 12, 53, 97, 165, 410
 PRUME (violoniste), I : 21, 56
 PRUSSE, I : 199, 200, 217, 519 ; II : 432
Prussian (The), I : 424, 425
 PRUSSIEN, I : 84, 199
 PUGET SOUND, II : 109, 446
 PYRAMIDES, I : 600
 PYRÉNÉES, I : 125
- QUARTZ, C., II : 297**
Québec (le), I : 223
QUÉBEC, I : 10, 14, 16, 22, 23, 34, 36, 38, 53, 56-65, 67, 71, 73-76, 79, 82, 83, 84, 88-91, 93, 95, 97-100, 123, 129, 139, 141, 143, 144, 146-149, 151, 153, 154, 160, 163, 168, 171, 173, 177, 185, 186, 187, 194, 200, 201, 208, 209, 210, 223, 225, 227, 231, 234, 235, 254, 256, 265, 269, 275, 278, 282, 283, 285, 286, 287, 293-297, 299, 307, 319, 340, 351, 354, 356, 401, 409, 413, 416, 417-421, 423, 424, 426, 431, 434-437, 451, 452, 453, 463, 472, 473, 475, 576, 492-495, 500-503, 507, 511, 513, 516, 524, 527, 530-535, 537, 538, 541, 542, 544, 545-548, 552, 553, 554, 557-561, 570, 577, 581, 584, 590, 592, 596, 597, 604-608, 615, 617, 618, 619, 621 ; II : 8, 11, 12, 13, 16, 18, 20, 37, 47-50, 54, 71, 73, 74, 77, 87, 222, 224, 251-259, 261, 262, 266, 267, 268, 296, 297, 302, 308, 314, 317, 318, 320, 321, 322, 324, 325, 330, 332, 334, 343, 345-348, 351, 357-360, 371, 379, 381, 384, 385, 397, 398, 406, 410, 412
QUÉBEC (comté de), I : 492, 496, 516, 526, 533, 537, 541, 552, 553, 557 ; II : 43
QUÉBEC (district de), I : 415, 492, 494, 495, 523, 525, 541, 542
QUÉBEC (port de), II : 260, 353
QUÉBEC (province de), I : 8, 21, 22, 23, 25, 30, 33, 34, 37, 41, 78, 81, 87, 114, 146, 148, 175, 189, 290, 329,

- 354, 366, 415, 430, 431, 441, 452, 454, 473, 487, 578, 600 ; II : 8, 11, 20, 23, 24, 54, 57, 72, 230, 244, 257, 258, 308, 330, 343, 346, 347, 348, 358, 359, 371
- QUÉBEC (Séminaire de), I : 9, 52, 76, 179 ; II : 15, 253
- QUÉBEC CENTRAL (chemin de fer), I : 147
- QUÉBEC-CENTRE (comté de), I : 79, 84, 88, 89, 93, 244, 524, 525, 559
- QUÉBEC-EST (comté de), I : 82, 93, 95, 413, 415, 496, 534, 546
- QUÉBEC-OUEST (comté de), I : 254 ; II : 266
- QUÉBÉCOIS [Québecquois], I : 19, 24, 73, 143, 167, 185, 194, 201, 282, 285, 286, 417, 421, 430, 516, 567, 570, 606, 607, 616 ; II : 13, 230, 332, 393
- QUINTAL, Claire, II : 230
- QUINTILIEU, I : 508
- QUINTON, Kate, I : 217
- RACINE**, Jean, I : 11, 361
- RADNOR (forges), II : 263
- RAINVILLE, F., I : 544
- RALPH, Anthony, II : 14
- RAMBOUILLET (M^{me} de), I : 145
- RAMEAU DE SAINT-PÈRE, François-Edme, II : 57, 383
- RAWLINGS SPRINGS, II : 116
- RÉCAMIER (M^{me} de), I : 145
- REED (M.), II : 112
- REICHSTAG, I : 199
- RÉMILLARD, Édouard, I : 547, 553, 556
- REMORQUEURS DU SAINT-LAURENT, voir SAINT-LAURENT (compagnie du)
- REMPARTS (rue des), I : 62
- RENFORTH (M.), I : 168
- RESTAURATION, I : 345
- RESTIGOUCHE, I : 309, 588
- Réveil* (le), I : 27, 46, 57 ; II : 13-17, 24, 58, 302, 308
- RÉVOLUTION FRANÇAISE, I : 54
- Revue canadienne* (la), I : 352
- Revue d'histoire littéraire du Québec*, II : 300
- Revue d'histoire sociale*, II : 359
- Revue des Deux Frances* (la), I : 299
- Revue des Deux Mondes* (la), II : 9, 90
- Revue libérale, politique...*, I : 17, 407
- Revue nationale* (la), I : 442, 486 ; II : 298, 324
- REYBAUD, Louis, I : 216
- RHÉAUME, Jacques-Philippe, I : 90, 93, 94, 496, 534, 546
- RHIN, I : 574 ; II : 433
- RHODES, I : 600
- RIBBON (chutes), II : 162
- RICHELIEU (compagnie du), I : 201 ; II : 261, 263, 264, 358
- RICHMOND, II : 48, 49
- RIEL, Louis, I : 37, 75, 162, 281 ; II : 20, 234, 345, 413
- RIMOUSKI, I : 9, 14, 51, 64, 65, 66, 104, 112, 262, 265, 275, 498, 586, 587-590, 592, 594, 621, 622 ; II : 20, 373, 397-416
- RIMOUSKI (comté de), I : 18, 413, 493, 497, 498, 500, 526, 530, 543, 547, 557, 565, 579, 584, 585, 591, 594, 595 ; II : 20, 412, 413
- RIMOUSKI (rivière de), I : 589
- RIMOUSKI (seigneurie), I : 9, 51, 351, 493 ; II : 20
- RIMOUSKIQUOIS, I : 595
- RINE, D. I. K., I : 473
- RIOUX, Jean, II : 410
- RIOUX, Nicolas, II : 20
- RISTIGOUCHE (rivière), I : 313, 314, 317, 318, 321, 324, 361 ; II : 395
- Rival* (le), II : 372, 384
- RIVE-NORD (chemin de fer de la), I : 23, 146 ; II : 8, 17, 19, 251, 308
- RIVIÈRE-DU-LOUP, I : 87, 104, 105, 109, 122, 128, 129, 202, 265, 496, 497, 559, 578, 579, 588, 596, 621 ; II : 230, 262, 271, 356, 358, 359, 393-396, 402, 414, 415
- RIVIÈRE-OUELLE, II : 343, 356, 372, 384, 385
- ROBERT, Jean-Claude, I : 23, 36, 73, 80, 186, 187, 188, 191, 285, 401
- ROBERTSON, Joseph-Gibb, I : 521 ; II : 266

- ROBERVAL, I : 32
- ROBIDOUX (M.), I : 400
- ROBIDOUX, Réjean, I : 24
- ROBIN (compagnie), I : 304, 305, 311, 312, 319, 514
- ROBIN, Charles, I : 304, 311
- ROBITAILLE, Théodore, II : 330
- ROBY, Yves, I : 201, 452 ; II : 230, 231, 252, 260, 261, 263
- ROCHEFORT, Henri, I : 18 ; II : 8, 59
- ROCHEUSES (montagnes), I : 33, 61, 408, 465 ; II : 105, 111, 115, 136-140, 256
- ROCK ISLAND COMPANY, II : 215
- ROLLAND, J.-B., I : 18, 338
- ROMAIN, I : 441, 442 ; II : 282
- ROME, I : 97, 512 ; II : 137, 219, 322, 338, 432
- ROSS (M.), I : 465, 469
- ROSS (M^{me}), I : 469
- ROSS (M.), I : 577
- ROSS, Edmond, II : 70
- ROSS, John Jones, I : 530
- Rothsay Castle* (le), I : 318
- ROUGE (rivière), I : 33, 59, 60, 620 ; II : 256
- ROUGEMONT (M. de), I : 513
- ROUGES (les), I : 13, 14, 16, 611 ; II : 13, 228, 237
- ROUILLARD, Jacques, I : 188
- ROUSSEAU (D^r), I : 546
- ROUSSEAU, Guildo, I : 24 ; II : 25, 57
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, II : 300
- ROUTHIER (juge), II : 369
- ROUTHIER, Adolphe-Basile, I : 25, 79, 161, 162, 171, 174, 203, 413, 499, 510, 580, 623 ; II : 41, 308
- ROUVILLE (comté de), I : 414
- Rowland Hill* (le), I : 109
- ROY, Charles-François, I : 499, 527
- ROY, Jean-Louis, I : 87
- ROY, Pierre-Georges, I : 8 ; II : 308
- ROYALE (île), I : 367
- ROYAUME-UNI, I : 160 ; II : 328
- RUEL, Joseph, II : 64
- RUMILLY, Robert, II : 16, 266, 376
- RUSSE, I : 595 ; II : 334, 335, 446
- RUSSIE, I : 150, 603, 608, 609, 611 ; II : 243, 431, 432
- SACRAMENTO, II : 90, 110, 114, 115, 117, 159, 161
- SACRAMENTO (rivière), II : 160
- SADOWA, I : 227 ; II : 432
- SAFFORD (général), II : 153
- SAGUENAY (région de), I : 58, 59, 63, 100, 106, 112, 113, 114, 120, 125, 128, 129, 161, 209, 243, 261, 262, 442, 444, 445, 451-454, 459, 460-464, 469, 496, 579, 580, 621 ; II : 24, 252, 351, 358, 359, 360
- SAGUENAY (rivière), I : 131, 132, 133, 264, 450, 472, 513
- Saguenay* (le), I : 109, 129 ; II : 353, 354, 359
- SAINT-AIMÉ, I : 532
- SAINT ALBANS, I : 54
- SAINT-ALEXIS, II : 360
- SAINT-ALME (M.), I : 506, 507
- SAINT-ALPHONSE, II : 360
- SAINT-AMBROISE, I : 492
- SAINT-ANDRÉ, II : 392
- SAINT-ANTOINE, I : 497
- SAINT-ARSÈNE, I : 497
- SAINT-AUGUSTIN (fort), I : 293
- SAINT-BARNABÉ (île), II : 398, 400, 407
- SAINT-BONAVENTURE, I : 540
- SAINT-BONIFACE (Man.), I : 61, 216 ; II : 255
- SAINT-CHARLES (lac), I : 224
- SAINT-CHARLES (rivière), I : 90, 617-620
- SAINT-COLOMBAN, I : 492
- SAINT-CYRIAC, I : 448
- SAINT-DENIS, II : 385, 393
- SAINT-DENIS (rue), I : 62
- SAINT-DOMINGUE (île de), I : 612
- SAINT-DOMINIQUE, I : 554
- SAINT-EUSTACHE (rue), I : 64
- SAINT-FABIEN, II : 20
- SAINT-FÉLIX, I : 492

- SAINT-FIDÈLE, I : 581
 SAINT-FRANÇOIS, I : 537, 558, 562
 SAINT-GABRIEL (rue), I : 62, 351
 SAINT-GEORGES (D^r), I : 414
 SAINT-GERMAIN, I : 540
 SAINT-GERVAIS, I : 202, 497, 527
 SAINT-GUILLAUME, I : 540
 SAINT-HENRI, I : 499, 546
 SAINT-HYACINTHE, I : 53, 87 ; II : 48, 64, 230, 302
 SAINT-HYACINTHE (comté de), I : 273, 354
 SAINT-IRÉNÉE, I : 123
 SAINT-JACQUES (rue), I : 356
 SAINT-JEAN, I : 175
 SAINT-JEAN (comté de), I : 354
 SAINT-JEAN (lac), I : 29, 62, 63, 446, 449, 451, 463, 464, 468, 496
 SAINT-JEAN (porte), I : 418, 494, 531, 616
 SAINT-JEAN (rue), I : 64, 76, 208, 209, 283, 531, 606
 SAINT-JEAN (N.-B.), I : 265, 437
 SAINT-JEAN (T.-N.), II : 322
 SAINT-JEAN-BAPTISTE (fête), I : 430 ; II : 346
 SAINT-JEAN-BAPTISTE (Société), I : 180
 SAINT-JEAN-PORT-JOLI, II : 359, 385
 SAINT-JÉRÔME, I : 39, 59, 60, 146 ; II : 74
 SAINT-JOACHIM, I : 123, 436
 SAINT-JOSEPH, I : 499
 SAINT-JULIEN (journaliste), II : 19
 SAINT-LAMBERT, I : 604 ; II : 338
Saint-Laurent (le), I : 129 ; II : 353, 359
 SAINT-LAURENT (compagnie du), I : 129, 434-435, 437, 621 ; II : 351-360, 371
 SAINT-LAURENT (famille), II : 410, 411, 412
 SAINT-LAURENT (fleuve), I : 30, 49, 56, 57, 58, 61, 72, 92, 103, 123, 131, 146, 148, 153, 238, 240, 263, 264, 303, 306, 331, 353, 357, 361, 429, 452, 454, 470, 492, 575, 587, 589, 591 ; II : 47, 48, 91, 184, 217, 228-231, 237, 243, 244, 261, 265, 266, 294, 353, 369, 370, 382, 383, 398, 437
 SAINT-LAURENT (golfe), I : 8, 57, 293, 296, 298, 300, 303, 304, 305, 311, 318, 622
 SAINT-LAURENT (vallée du), II : 363
 SAINT LAWRENCE AND ATLANTIC RAILROAD, II : 230
 SAINT LOUIS (É.-U.), II : 152, 236
 SAINT-LOUIS (château), II : 321
 SAINT-LOUIS (chemin, avenue), I : 76, 148 ; II : 222, 332
 SAINT-LOUIS (lycée), I : 11, 52
 SAINT-LOUIS (monts), I : 300
 SAINT-LOUIS (porte), I : 99, 494
 SAINT-LOUIS (quartier), II : 357
 SAINT-MALO, I : 576
 SAINT-MAURICE (comté de), I : 535
 SAINT-MAURICE (rivière), I : 33, 209 ; II : 262
 SAINT-MAURICE (vallée du), I : 363, 454, 463, 579 ; II : 252, 261, 263, 360
 SAINT-MICHEL, I : 495, 546
 SAINT-MICHEL (Ordre de), I : 34
 SAINT-MODESTE, I : 497
 SAINT-NICOLAS, I : 541, 546
 SAINT-OURS, I : 532
 SAINT-PANCRACE, II : 12
 SAINT-PASCHAL, II : 391
 SAINT PATRICK'S HALL, I : 600
 SAINT PAUL (Minn.), II : 109
 SAINT-PIERRE, I : 537, 558, 562
 SAINT-PIERRE (chenal), I : 575
 SAINT-PIERRE (de Rome), II : 72
 SAINT-PIERRE (rue, Montréal), I : 356
 SAINT-PIERRE (rue, Québec), I : 208
 SAINT-PIERRE-ET-MIQUELON (îles), I : 559
 SAINT-RAYMOND, I : 63
 SAINT-ROCH (quartier), I : 90, 93, 144, 167, 177, 552 ; II : 308
 SAINT-ROMUALD, I : 499, 536
 SAINT-SAUVEUR (quartier), I : 531
 SAINT-SÉPULCRE, II : 335

- SAINT-SYLVESTRE, I : 379
 SAINT-THOMAS (*Montmagny*), I : 141, 144, 202, 525, 526, 537, 558, 562, 564
 SAINT-URBAIN, I : 258, 260, 261, 269, 581, 582
 SAINTE-ANGÈLE, II : 410
 SAINTE-ANNE-DE-BEAUPRÉ, I : 123, 264
 SAINTE-ANNE-DE-LA-POCA-TIÈRE, II : 387
 SAINTE-ANNE-DE-LA-POCA-TIÈRE (*collège*), I : 9, 52, 499
 SAINTE-ANNE-DES-MONTS, I : 296, 299
 SAINTE-BEUVE, Charles Augustin de, I : 184 ; II : 23
 SAINTE-CROIX (*seigneurie*), II : 124
 SAINTE-FLAVIE, I : 361 ; II : 410
 SAINTE-FOY, I : 166, 224, 492, 541
 SAINTE-FOY (*avenue*), II : 39
 SAINTE-HÉLÈNE (*île*), II : 71, 72
 SAINTE-LUCE, II : 410
 SAINTE-LUCIE, I : 63
 SAINTE-MARIE (*rivière*), II : 256
 SAINTE-URSULE (*rue*), I : 531
 SALÉ (*lac*), II : 114, 133, 145, 146, 151, 152, 154
 SALISBURY (*marquis de*), I : 481
 SALT LAKE CITY, II : 142, 143, 144, 146
 SALTCOATS, II : 269
 SAMANA (*baie de*), I : 601, 612
 SAMANA (*presqu'île de*), I : 601, 602, 612
 SAND, George, I : 55 ; II : 300
 SAN DIEGO, II : 109
 SANDWICH (*îles*), I : 518, 601, 612, 613
 SAN FRANCISCAIN, II : 110, 170, 172
 SAN FRANCISCO, I : 57, 613 ; II : 9, 10, 20, 88, 95, 97, 112, 114, 124, 127, 130, 140, 151-154, 159, 162, 163, 165, 167-173, 177, 181-185, 188, 207, 216, 256, 426
 SAN JUAN, II : 446
 SAN MARINO, II : 431
 SARATOGA, II : 448
 SARATOGA SPRINGS, I : 102, 105
 SARDAIGNE, II : 431
 SARNIA, I : 87 ; II : 230
 SARTRE, Jean-Paul, I : 9
 SASKATCHEWAN, I : 408, 466, 519, 580 ; II : 256
 SATURNE, I : 225
 SAULT-MONTMORENCY, I : 63
 SAULT-SAINTE-MARIE, II : 255, 256, 257
 SAVARD, Léandre, II : 271
 SAXE, II : 432
 SAXTON (M.), II : 109
 SCANDINAVE, I : 153
 SCOTT, B. A., I : 32
 SÉCESSION (*guerre de*), I : 196, 197, 339 ; II : 124, 229
Secret (le), I : 293, 294, 295, 297, 299, 301, 314
 SEDAN, I : 227, 399 ; II : 336
 SEE (D^r), I : 568
 SÉGUIN, Normand, I : 32, 451, 453
 SÉGUIN, Robert-Lionel, I : 125
 SÉNÉCAL, Eusèbe, II : 229
 SÉNÉCAL, Louis-Adélarde, I : 38
 SÉNÈQUE, I : 369, 572
 SERBE, II : 349
 SERGENT, Aaron, II : 111
 SEYMOUR (M.), II : 112
 SEYMOUR (*général*), II : 263
 SHÉDIAC, I : 319
 SHEFFORD (*comté de*), I : 359, 407, 543 ; II : 8, 371
 SHELL CREEK, II : 156
 SHERBROOKE, I : 147 ; II : 124
 SHERMAN, II : 136, 137, 139
 SHIELDS, Eliza Margaret, I : 52
 SHOESHONE, II : 134
 SICILE, I : 12, 53
 SIERRA NEVADA, II : 90, 101, 105, 109, 110, 111, 115, 138, 156-161, 187
Signal (le), I : 37, 62, 488 ; II : 234, 345
 SILLERY, I : 161, 166, 541, 542
 SIMARD, Georges-Honoré, I : 89, 93, 552, 559, 560

- SIMARD, Sylvain, I : 44 ; II : 14
 SIMON, Jules, II : 336
 SIMPSON, George, I : 452
 SINGER, B., II : 59
 SIOUX, I : 464 ; II : 74, 342
 SISYPHE, I : 382
 SLAVE, II : 433
 SMITH, Alexandre, II : 142
 SMITH, David, II : 142
 SMITH, Joseph, II : 142, 145
 SMITHSON'S PLACE, I : 52
 SMYRNE, II : 335
 SNOW (M.), II : 115
 SOBIESKI, Jean, voir STUART
 D'ALBANI
 SOCIÉTÉ ROYALE, I : 486, 487
 SOCRATE, I : 395
Soleil (le), I : 35 ; II : 305
 SOLFERINO, II : 432
 SOLMS (M^{me} de), I : 145
 SOREL, I : 317, 531, 532, 539
 SOREL (chemin de fer de), I : 618
 SOULARY, Joséphine, II : 308
 SOURCES-CHAUDES, II : 350
 SPENCER GRANGE, II : 332
 SPENCER WOOD, II : 332, 333
 SPITZBERG, I : 621
 SPOKANE, II : 350
 STADACONA (compagnie), I : 22
 STAËL (M^{me} de), I : 145
 STANFORD, Leland, II : 112, 150,
 153
 STANLEY, James Rowland, II : 450
 STATE ISLAND, I : 477
 STEVEN (M.), II : 109
 STEWART, sir James, I : 139
 STONEBRIDGE, II : 150
 STOWE, Harriet Beecher, I : 203
 STUART, Charles Edward, I : 192,
 193, 503, 504
 STUART D'ALBANI, Charles-
 Édouard Sobieski, I : 503
 STUART D'ALBANI, Jean Sobieski,
 I : 503
 STYX, II : 439
 SUD (le), II : 105, 109, 125, 227, 229,
 242, 243, 248, 356
 SUÈDE, II : 143, 431
 SUEZ (canal de), I : 570
 SUISSE, I : 134, 196, 207, 236, 436 ;
 II : 365, 431
 SULTE, Benjamin, I : 25, 34 ; II : 231
 SUMATRA, II : 432
 SUMNER, Charles, I : 196, 530 ; II :
 232
 SUPÉRIEUR (lac), I : 367, 408, 517 ;
 II : 255, 256, 445
 SUTHERLAND, I : 343, 346, 347,
 348
 SWETCHINE (M^{me} de), I : 505
 SYLLA, II : 282
 SYLVAIN, Georges-Voxal, I : 585,
 587, 588, 595
 SYLVAIN, Philippe, I : 182
 SYRACUSE, I : 82
 TABERNACLE (temple), II : 146,
 147
 TACHÉ, Achille, II : 390
 TACHÉ, M^{gr} Alexandre, I : 281
 TACHÉ, Étienne-Pascal, I : 275
 TACHÉ, Joseph-Charles, II : 407
 TADOUSSAC, I : 112, 113, 120, 122,
 129, 130, 131, 133, 224, 263, 264,
 436, 621, 622, 623 ; II : 271, 273,
 351, 370, 403, 427
 TALBOT (hôtelier), I : 437
 TALBOT, Abraham, I : 558
 TALON, Jean, II : 12
 TAMERLAN, I : 573
 TAMMANY HALL, I : 76
 TAMMANY RING, I : 76
 TANZANIE, I : 142
 TARDIVEL, Jules-Paul, I : 37
 TARPÉIENNE (roche), I : 103
 TARQUIN, I : 274
 TARTARIE, I : 201, 595
 TARTE, Joseph-Israël, I : 289
 TASCHEREAU, M^{gr} Elzéar-Alexan-
 dre, I : 36, 57, 62, 87, 147, 253, 525 ;
 II : 15

- TASCHEREAU, Henri-Elzéar, II : 375
- TASCHEREAU, Henri-Thomas, I : 28, 253, 414, 493, 537, 542, 543, 546 ; II : 16, 308
- TEETOTALISME, I : 472, 482
- TEHUHANTEPEC (canal de), I : 570
- Telegraph (The)*, I : 173, 175
- TÉMISCAMINGUE, I : 33, 61 ; II : 366
- TÉMISCOUATA (comté de), I : 496, 497, 530, 579 ; II : 393, 412, 413, 414
- TERREBONNE, I : 201
- TERREBONNE (district de), II : 308
- TERRE-NEUVE, I : 284, 297, 513, 545 ; II : 322, 341
- TESSIER (manoir), I : 66
- TESSIER, Adèle, II : 413
- TESSIER, Rachel, I : 43
- TESSIER, Ulric J., I : 493, 495, 498, 586 ; II : 20, 297
- TESTARD DE MONTIGNY, B.-Antoine, II : 323
- TÊTES PLATES, II : 350
- TETHORE, voir OTHERE
- TEXAS, II : 106, 241, 437
- TEXIEN, II : 437
- THÉBAÏDE, I : 251
- THEODORUS (empereur), II : 432
- THÈBES, I : 117
- THIBAUT (M.), I : 176
- THIBAUT, Charles, I : 592
- THIBODEAU, Rosaire, II : 13
- THIERS, Adolphe, I : 602 ; II : 327
- THOMPSON, James, II : 374
- TICHBORNE, Roger, I : 189, 190, 518
- Times* (New York), I : 155, 503 ; II : 349, 449
- Times* (Ottawa), I : 399
- TINGWICK, I : 540
- TODOROV, Tzvetan, I : 44
- TORONTO, I : 112, 235 ; II : 88, 231, 237, 238, 257
- TORRANCE, David, II : 229
- TOURANGEAU, Adolphe GUILLET, dit, I : 496, 534
- TOURANGEAU, Rémi, I : 144, 217
- TOURMENTE (cap), I : 123, 436 ; II : 353
- TRACY, Alexandre de Prouville de, II : 12
- TREMBLAY, Pierre-Alexis, I : 243, 253, 262, 511, 527, 530, 581-584 ; II : 359, 369, 371
- Trent (The)*, II : 229
- TRÉPANIÉ, Léon, I : 351
- Tribune (la)*, II : 308
- Tribune (The)*, I : 155
- TRINITÉ (cap), I : 133, 436
- TRINITY COLLEGE (Dublin), I : 52
- TROCHU, Louis-Jules, I : 346
- TROIS-PISTOLES, I : 496, 497, 498, 579, 596 ; II : 410
- TROIS-PISTOLES (rivière), I : 498, 589
- TROIS-RIVIÈRES, I : 146, 147, 201, 463, 512, 535, 561 ; II : 261, 262, 263, 267
- TROIS-RIVIÈRES (comté des), I : 79, 243, 532, 547
- TROIS-RIVIÈRES (district de), I : 535, 556
- TROU (le), I : 239 ; II : 373
- TROU DE SAINT-PATRICE (le), I : 559
- TRUCKEE, II : 134, 158, 188
- TRUDEL, Anselme, I : 148
- TRUDEL, François-Xavier, I : 87, 547, 557
- TUILERIES, I : 79, 568
- TULCHINSKY, G., II : 244
- TURC, I : 12 ; II : 134, 334, 343, 430, 431, 432, 435
- TURCOMAN, I : 609
- TURCOTTE, Lucien, I : 97, 290, 352, 532, 535, 556 ; II : 43, 44
- TURGEON, Joseph, I : 13, 399, 400
- TURQUIE, II : 329, 349, 432
- TUSSEAU, Jean-Pierre, I : 44
- TWAIN, Mark, II : 71
- ULTRAMONTAIN, I : 147, 161, 191, 271 ; II : 13

- UNION (l'), I : 129, 240, 278 ; II : 353, 354, 357
 UNION (américaine), I : 210, 297, 503, 614 ; II : 104, 105, 169, 174, 228, 241, 243, 339, 441
 UNION (douanière), voir ZOLL-VEREIN
Union catholique (l'), I : 212
Union des Cantons de l'Est (l'), I : 225, 286, 287, 539, 576
Union nationale (l'), I : 269
 UNION PACIFIC (chemin de fer), II : 106, 112, 113, 115, 130, 153
Univers (l'), I : 174
 URSO, Camille, I : 399
 UTAH, II : 90, 133, 141, 142, 145, 147, 151, 189, 241

VACHON, André, II : 230
VACHON, Georges-André, I : 44
VALLÈS, Jules, I : 11
VALLIÈRES, Joseph-Rémi, I : 139 ; II : 12
VAN DELF, Louis, II : 23
VANCOUVER (île de), II : 446
VANDALES, I : 243
VANNIER (agent d'émigration), I : 148, 599
VAUDOIS, II : 322
VERBIST (abbé), I : 221
VERGNIAUD (M.), I : 360
VERMONT, I : 154
VERNAL (chutes), II : 162
VERRAULT, Pamphile-Gaspard, I : 526
VERSAILLES, II : 314
VÉSUVE, I : 186
VEUILLOT, Louis, I : 73, 161, 162, 174, 502
VICERO, Ralph D., II : 230
VICTORIA (pont), II : 72, 230, 254
VICTORIA (reine), II : 328
VICTORIA (salle), I : 57, 59, 62, 63 ; II : 86, 226, 233, 238, 242, 247
VICTORY POINT, II : 151
VIDRÔ, I : 612
VIEILLES-FORGES, II : 263

VIENNE, I : 503
VIGER, Denis-Benjamin, II : 301
VILLENEUVE, abbé Alphonse, II : 323
VILLETTE (marquise de la), II : 336
VINCENNES, I : 55
VIRGINIE, II : 228
VITU, Auguste-Charles-Joseph, I : 506
VOISINE, Nive, II : 323
Voix du Golfe (la), I : 498
VOLTAIRE, I : 12, 20 ; II : 7, 336
VOYENNE, Bernard, I : 12 ; II : 334

WARREN (M.), II : 369, 375, 381
WARWICKSHIRE, I : 215
WARWICKSHIRE LABOURERS UNION, I : 188
WASATCH (monts), II : 105, 154
WASHINGTON, I : 92, 154, 493 ; II : 110, 152, 237, 245, 444
WASHINGTON (État), I : 519 ; II : 109
WASHINGTON (traité de), I : 92, 196, 197, 211, 491, 492, 493, 536, 541, 571 ; II : 231, 232, 234, 243, 245, 341, 442, 443
WATERLOO, II : 12
WELLAND (canal), II : 230, 231
WELLINGTON (duc de), I : 270, 481
WEST POINT, II : 342
WHEELER (douanier), I : 559
WHELAN, Thomas, II : 67
WHITHALL, W., II : 357
WIAY (île de), I : 8, 51
WILKES (M.), II : 231
WILLIAMSON (M.), II : 109
WILLY (M.), I : 113-119
WINKS, Robin W., II : 229
WINNIPEG, II : 255
WIPPLE (M.), II : 109
WISCONSIN, II : 68, 256, 257
WISTITIS, I : 104
WOODWARD GARDENS, II : 175
World (The), I : 155

- WORTHINGTON (M.), I : 498
WULPTAN (M.), I : 153
WURTEMBERG, II : 432
WYOMING, II : 133, 342
Wyoming Tribune (The), II : 132
- YAKINA**, II : 350
YANKEE, I : 131, 154, 601 ; II : 212, 324, 325, 337, 437
- YOSEMITE** (vallée du), II : 162, 438
YOUNG, Brian, I : 271, 430 ; II : 244
YOUNG, Brigham, II : 141-146
YOUNG, John, II : 244, 245, 255
- ZANGUEBAR** [Zanzibar], I : 142
ZOLA, Émile, I : 218 ; II : 312
ZOLLVEREIN, II : 232, 237, 238, 239, 244, 248, 444

Page laissée blanche

TABLE DES MATIÈRES

Chroniques I

Introduction	7
Note sur l'établissement du texte	48
Chronologie d'Arthur Buies	51
Sigles et abréviations	66

Chroniques

Chronique 1 Pour le « Pays »	71
Chronique 2 Élection de l'hon. Hector Langevin, compagnon du Bain, dans Québec- Centre	88
Chronique 3 « Après la lutte »	95
Chronique 4 Cacouna, 13 juillet 1871	101
Chronique 5 Souvenir du Saguenay	113
Chronique 6 Pour le « Pays »	121
Chronique 7 10 Août, 1871	128
Chronique 8 Allez, mes jeunes années !	135
Chronique 9 Chronique québécoise	141
Chronique 10 Le rire de Dieu	161
Chronique 11 20 octobre	165
Chronique 12 Mort de Papineau	178
Chronique 13 « Aujourd'hui, 26 décembre [...] » ...	182
Chronique 14 Année 1872	184
Chronique 15 Causeries du mardi (Pour le <i>National</i>)	211
Chronique 16 À la campagne La Malbaie (Murray Bay)	233
Chronique 17 Les Éboulements	248
Chronique 18 18 août	258

Chronique 19	25 août	263
Chronique 20	En ville	268
Chronique 21	20 septembre	282
Chronique 22	Voyage dans le Golfe (À bord du steamer <i>Secret</i>)	293
Chronique 23	« En quittant le bassin de Gaspé [...] »	303
Chronique 24	« Nous sommes, nous, un peuple ancien »	307
Chronique 25	« Il était passé huit heures du soir [...] »	313
Chronique 26	« À vingt-six milles plus haut que Dalhousie [...] »	321
Chronique 27	« De Dalhousie à Bathurst »	326
Chronique 28	« C'était par une nuit terne et cruée [...] »	329
Chronique 29	20 novembre	334
Chronique 30	« Ayant quitté Paris il y a cinq ans [...] »	342
Chronique 31	De retour	349
Chronique 32	30 novembre	356
Chronique 33	À l'Hon. M. Laframboise Propriétaire du « <i>National</i> »	359
Chronique 34	10 décembre	364
Chronique 35	Pour les désespérés	372
Chronique 36	Année 1873. Le nouvel an	378
Chronique 37	Après	383
Chronique 38	Chronique d'outre-tombe	389
Chronique 39	25 janvier	397
Chronique 40	Mathieu vs. Laflamme (Breach of promise)	403
Chronique 41	10 mars	410
Chronique 42	28 avril	416
Chronique 43	11 juin	423
Chronique 44	À la campagne	429
Chronique 45	Dernière étape. Le Lac Saint-Jean ...	441
Chronique 46	Le « Teetotalisme »	473

Appendices

I	Préfaces	483
II	Variantes longues	490
III	Chroniques non éditées	523

IV Tables des matières des éditions de 1873 et de 1884	624
V Journaux et revues dépouillées	627
Bibliographie	629

Chroniques II

Introduction	7
<i>Chroniques, voyages, etc., etc.</i>	
Le premier de l'an. 1874	31
L'hiver en pleurs (Au propriétaire du <i>National</i>)	36
Morituri Mortuo (Ceux qui vont mourir à celui qui n'est plus.)	43
Nos institutions, notre langue et nos lois	47
La peine de mort	59
À propos de vous-mêmes	70
Desperanza	81
Deux mille deux cents lieues en chemin de fer.	
Première partie	85
Deuxième partie	167
De la réciprocité avec les États-Unis	226
Le Chemin de fer de la Rive Nord	251
Poésie. Le petit cap	271
Le préjugé	274
Quelques pensées	281
Le dernier mot	284

Petites chroniques pour 1877

Prologue	297
Québec, 10 mai 1877	317
Québec, 18 mai	324
Québec, 27 mai	330
Québec, 7 juin	334
Québec, 2 juillet	345
Québec, 12 juillet	351
Nos places d'eau. La Malbaie. Août 10	362
La Pointe-à-L'Original	384
Kamouraska	389
La Rivière-du-Loup	393
Rimouski	397

Le Vieux garçon	417
L'Homme	421
Appendices	
I Présentation de « Desperanza »	425
II À Tadoussac	427
III Chroniques non éditées	429
IV Journaux et revues dépouillées	452
Complément bibliographique	455
Index (<i>Chroniques I et II</i>)	467

Achévé d'imprimer
en janvier 1992 sur les presses
des Ateliers Graphiques Marc Veilleux Inc.
Cap-Saint-Ignace, Qué.